

LE POÈTE FRANÇOIS MAINARD

(1583 ? - 1646)

Etude critique d'Histoire littéraire

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

CHARLES DROUHET



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5. QUAI MALAQUAIS, 5

1909

LE POÈTE FRANÇOIS MAINARD

(1583? - 1646)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE POÈTE FRANÇOIS MAINARD

(1583 ? - 1646)

Etude critique d'Histoire littéraire

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

CHARLES DROUHET



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1909

LE POÈTE FRANÇOIS MAINARD

LIVRE PREMIER

L'Homme et le Poète

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE DE FRANÇOIS MAINARD. — ENFANCE ET JEUNESSE DU POÈTE.

- I. — Les Mainard du Quercy et ceux de Saint-Céré. De la prétendue noblesse des aïeux de Fr. Mainard. Preuves que notre personnage n'était pas noble. Son anoblissement en 1644. — Jean Mainard, son grand-père. — Biographie de Géraud de Mainard, son père. Ses *Notables questions du Parlement de Toulouse*. Jugement sur cet ouvrage. De quelques traits d'esprit et de caractère hérités par Fr. Mainard de son père. — Mort de Géraud, père, et de Jean de Mainard, frère aîné du poète.
- II. — Discussion sur le lieu et l'année de naissance de Fr. Mainard : Toulouse, 1582 ou 1583. — Fr. Mainard, docteur et avocat. — Son goût précoce pour la poésie ; ses espérances et ses vœux.

I

Le nom patronymique Mainard avec toutes les variantes orthographiques qu'il présente, Maynard, Meynard, Meinard, Ménard, Mesnard a été de tout temps très répandu en France¹.

1. On aurait tort de croire que ce nom indiquait primitivement une famille originaire du Maine. Mainard est le correspondant du germanique Mein-hart qui aurait dû donner Menard (cf. Rein-hard, Renard). Comme l'étymologie populaire a rattaché ce nom au Maine, son orthographe et sa prononciation ont changé.

Dans le Languedoc, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, de nombreuses familles que ne liait aucune parenté s'appelaient ainsi¹. Sur une étendue fort restreinte de territoire dans le Haut-Quercy, il y avait à cette époque les Mainard de Saint-Céré² et de la paroisse voisine d'Autoire³ auxquels appartient le poète dont nous nous occupons, les Maynard ou Meynard, seigneurs de Chaussenège, et les Maynard ou Meynard, seigneurs del Py ou du Puy, Saint-Michel et Clarefage.

C'est à cette dernière maison que M. Esquieu, dans son *Essai d'un armorial quercynois*⁴, prétend sans preuve rattacher le François Mainard auquel nous consacrons cet ouvrage. Deux biographes de notre écrivain, Blanchemain et Garriçon, font eux aussi descendre le poète Mainard d'ancêtres nobles. Le premier de ces auteurs allègue à l'appui de ses dires les armoiries de fantaisie relevées sur les cachets apposés au testament du petit-fils de notre personnage⁵. Le second cite quelques

1. Signalons ici quelques homonymes languedociens de notre personnage : Arch. départ. Haute-Garonne, 29^e reg. des insinuations, 11 juillet 1654. Pactes de mariage entre François de Meinard, conseiller du roi au Parlement de Toulouse, et demoiselle Honorée de Lestang, fille de Christophe de Meinard de Lestang, conseiller du roi au même parlement. — Mêmes arch. B. 395, f^o 295 et B. 440, f^o 439, 10 avril 1620, Jean Maynard, conseiller au présidial de Rouergue, fils et héritier de François Maynard. Ce dernier est peut-être le même que Fr. Maynard, dont on contesta en 1606 les droits à un office de receveur alternatif des tailles, taillons et divers extraordinaires du haut pays de Rouergue (Arch. Nat. E. 10^A, f^o 91, Conseil d'Etat du 31 janv. 1606). Un François de Meynard était, le 16 juin 1910, escholier au collège Sainte-Catherine de Toulouse (Arch. notariales Haute-Garonne, Marsillac notaire). On verra par la suite la confusion qu'on a faite entre notre personnage et un François Ménard, nimois, 1589-1631, poète lui aussi.

2. On sait que le Quercy représente le département actuel du Lot. Saint-Céré est aujourd'hui chef-lieu de canton de ce département et se trouve à 41 k^m de Figeac et à 76 k^m de Cahors.

3. Autoire se trouve à 7 k^m de Saint-Céré.

4. Dans le *Bulletin de la Société des études scientif. et litt. du Lot*, 1904 pp. 298 et 299.

5. Notice biographique, en tête de l'édition donnée par Blanchemain du *Philandre* de Mainard, Genève, 1867. — Les armes de Mainard auraient été « d'or à la main dextre haute en pal de gueules ». C'est M. Th. Lavaur de Laboisse qui a sans doute renseigné Blanchemain. Dans une note ajoutée aux papiers de Mainard, en dépôt aux archives du château de Laboisse et que M. J. C. Vignié, curé de Saint-Jean Lespinasse (Lot), a eu l'obligeance de transcrire à notre intention, M. Lavaur donne la même description des armes des Mainard de Saint-Céré, d'après « l'analyse faite par un habile connaisseur en blason sur le cachet apposé sur le testament de Charles-François de Mainard, petit-fils du poète. » Nous retrouvons ce cachet sur plusieurs lettres de notre personnage adressées en 1634 et 1635 à Charles de Nonilles, évêque de Saint-Flour (Arch. Aff. étrang. Rome T. XLIX et L.) et sur une lettre du 1^{er} janv. 1635 à la comtesse

papers du quatorzième siècle qui parlent de damoiseau Rigald Maynard et de noble Guillaume Maynard de Saint-Céré¹. La référence que Garrisson a donnée pour ces pièces est tellement vague qu'il nous a été impossible de la contrôler. Toujours est-il qu'un autre acte copié par feu M. Th. Lavour, propriétaire du château de Labois², sur le répertoire des titres et papers divers de la famille Bonnefons de Presques fait mention pour l'année 1361 de Guillaume Maynard, damoiseau, fils de feu Guilhen de la paroisse Sainte-Espérie, à propos de la vente d'une vigne située à Saint-Céré³. Certes, de même que les actes cités par Garrisson, ce document est la traduction d'un original latin ou plutôt roman. Il s'agirait donc de savoir quels en étaient les termes rendus dans la version française par *damoiseau* et par *noble*, qualifications qui, au *xv^e* siècle, de même que *messire*, *écuyer* et la préposition *de* n'indiquaient pas toujours une noblesse réelle. De plus, il faudrait établir quels sont les liens qui rattachent ces Maynard de Saint-Céré du *xv^e* siècle à Jean et Géraud de Mainard du *xvi^e* siècle, les seuls devanciers que nous connaissions du poète François Mainard.

Enfin les doutes que ces actes pourraient laisser dans notre esprit au sujet de l'origine noble de Fr. Mainard sont dissipés par la teneur d'un document de 1639 et, d'autre part, par les propres témoignages du poète.

En énumérant, le 15 mai 1639, par devant le juge mage et

de Clermont (collection du baron Robert de Rothschild). Comme nous le fait justement remarquer M. l'abbé Viguié, cette analyse est aussi fantaisiste que les armoiries du cachet. D'abord ce cachet ne porte pas le moindre signe, soit sur le champ, soit sur la pièce, qui en indique les divers émaux. Sur le cachet de François Mainard, la main est une dextre vue de dos, issant vers la pointe, tandis que sur le cachet de Charles-François, son petit-fils, la main est une dextre appaumée, placée au cœur de l'écu. Le premier de ces cachets est timbré d'un heaume ouvert et empanaché, tandis que le second est timbré d'une couronne ducale. La main est bien de gueules puisqu'elle est empreinte sur « cire rouge d'Espagne », mais le fond l'est aussi !

1. *Œuvres poétiques* de Mainard, éd. Garriss, III, 348, actes de 1352, 1353 et 1355. Garrisson cite les archives de la paroisse de Saint-Céré. Nos recherches personnelles dans cette localité nous ont montré que cette référence est certainement fautive.

2. Château à proximité de Saint-Céré. M. Raymond de Lavour, le propriétaire actuel de Labois, descend en ligne féminine de Fr. Mainard : la petite-fille du poète, Charlotte, épousa Guillaume de Lavour de Labois.

3. Cf. *Pièces justificatives*.

lieutenant général du présidial de Cahors, les cens-rentes que François Mainard possédait dans la chàtellenie de Saint-Céré, le « procureur » de notre personnage déclare que son client paye pour ses propriétés les droits de franc-fief au vicomte de Turenne¹. On sait que seuls les roturiers acquéreurs de fiefs — dans l'espèce, les Mainard qui avaient acheté ces biens des Puylaunès, seigneurs de Narbonnès — étaient tenus de verser ces droits.

Les plaintes en vers et en prose du poète au sujet des tailles qu'il doit payer pour « ses prés, ses vignes et ses bois² » confirment les conclusions que nous avons tirées de ce document. Les tailles auxquelles il était soumis n'étaient point réelles comme celles que nobles et manants payaient dans les pays d'états, mais des tailles personnelles dont les moindres hobereaux étaient exempts dans les pays d'élection, comme l'était la vicomté de Turenne en Quercy, habitée par Mainard³. Si parfois il réussit à s'en faire exempter totalement ou partiellement, c'est en faisant valoir auprès de ses protecteurs, non pas sa noblesse, mais sa pauvreté⁴ ou encore son titre d'officier du roi.

Noble, certes, il ne l'est pas et il s'en félicite. Au fort de la guerre de Trente ans, au moment de la convocation du ban et de l'arrière-ban (30 juillet 1635)⁵, service dû au roi par les gentilshommes détenteurs de fiefs, notre personnage s'estime heureux de ce qu'on ne saurait le contraindre à partir pour la guerre :

Le ban ne me sçauroit forcer
A donner dans l'art militaire,
On se trompe de me passer
Et pour noble et pour feudataire.

1. Arch. départ. du Lot, série B, art. 414. — V. aussi *Pièces justificatives*.

2. Ed. Garriss., III, 91 et 94, épigr. *Le ban ne me sçauroit forcer. . . et Il faudra que mon cuisinier. . .*

3. Comment Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, Montauban — Paris, 1785 (T. I. Dissertation préliminaire, p. 30), a-t-il pu écrire que cette province comptait parmi ses privilèges la taille réelle? Le Quercy faisait partie de la Guyenne, pays de tailles personnelles, et relevait au point de vue financier de la généralité nouvellement créée à Montauban. Cf. d'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue*, Administration générale. Les finances. Chap. II.

4. Cf. lettres LXXXII et CCXX.

5. *Gazette de France* du 8 août 1635.

Mes pères ont servy les rois,
 Mais non pas en jâque de maille
 Et je n'ay pré, vigne ny bois
 Qui ne soit sujet à la taille¹.

Ajoutons cependant que Fr. Mainard, d'extraction bourgeoise, payant pour ses biens les droits de franc-fief, soumis à la taille et aux subsides, protestant contre son inscription sur les rôles du ban et de l'arrière-ban, acquit la noblesse tout à la fin de sa vie. En 1644, le chancelier Séguier désirant récompenser son talent, lui envoya un brevet de conseiller d'Etat, dignité qui conféra à Mainard tous les privilèges de la noblesse². Ce ne sont donc pas les promesses ni les mérites des ancêtres du poète, mais bien les talents de ce dernier qui lui valurent cette tardive élévation de condition sociale.

*
* *

Ma race infertile en guerriers
 N'est célèbre que par le code,

dit le poète dans une variante manuscrite de la poésie citée plus haut. Le premier des Mainard de Saint-Céré qui s'illustra dans la science des lois, fut Jean Mainard³, grand-père du poète. Il était, nous apprend avec force détails son fils Géraud. « premier juge qui estoit l'ordinaire de la chastellenie de Sainet Esperie lez Sainet-Céré⁴ ». La localité de Sainte-Espérie ou de

1. Ed. Garriss. III, 91.

2. V. le chap. VIII, § I de cet ouvrage.

3. Nous ne saurions dire quels rapports de parenté unissaient à Jean Mainard « M^r Pierre Maynard du lieu d'Authoyre », à qui les syndics de Saint-Céré paient, en 1611, des dédommagements « pour partie d'un pred » exproprié à l'effet de permettre la réfection du canal de la Bave (Arch. commun. de Saint-Céré, reg. de la Boucle). Les arch. départ. du Lot, B. 1302 parlent d'un Pierre Maynard d'Autoire qui reçoit en 1662 une donation. Ces Mainard appartenaient fort probablement à la même famille que le poète Fr. Mainard, qui possédait à Autoire une vigne héritée de son père, ainsi que le domaine de La Rivière (cf. chap. VII, § I du présent ouvrage). Un document de 1465 (Arch. Nat., t. 193, carton 44-45 ; liasse 132, procès 173), pièce obligeamment indiquée par M. l'abbé Albe, de Cabors, parle d'un *Mas de Maynard*, situé sur le territoire de la commune d'Autoire.

4. *Notables Questions*, livre VII, chap. 52 et I. VII, chap. 34.

Sainte-Spérie¹ était la plus considérable de celles qui formaient l'ancien fief de Saint-Céré, ainsi appelé du nom de Sérénus, duc d'Aquitaine sous le roi Dagobert, canonisé pour sa piété, et qui, d'après la tradition, aurait vu le jour dans le château² qui portait son nom. Au xiii^e siècle la châteltenie passa aux seigneurs de la Tour, vicomtes de Turenne, et le siège de la justice fut transféré du château inhabité à Sainte-Espérie. Peu à peu on prit l'habitude de dire Sainte-Espérie-lès-Saint-Céré, ensuite Sainte-Espérie dicte Saint-Céré et enfin Saint-Céré tout court, pendant que la dénomination du château de Saint-Céré était remplacée par celle de la paroisse voisine dont Saint-Laurent est le patron.

Jean Mainard exerçait encore sa charge en juin 1555 et la résigna en faveur de Géraud, son fils aîné, fort probablement en 1558. Pellisson nous apprend qu'il « fut estimé par son savoir ». On voit, en effet, par l'ouvrage de droit de Géraud, qu'il avait fait des annotations sur les Digestes de Justinien³, et on sait d'autre part qu'il fit paraître, sous le règne de François I^{er}, en un siècle, dit l'historien de l'Académie, « où les lettres ne commençaient qu'à renaître », des commentaires sur les psaumes de David qui, au xviii^e siècle, figuraient encore « dans le *Cabinet des curieux*⁴. »

Jean Mainard laissa au moins deux fils, Raymond, curé de Miers en Quercy en 1561⁵, et Géraud qui semble avoir été son aîné puisque, selon l'habitude du temps, il succéda à son père dans sa charge de juge.

1. Du nom d'une vierge martyre du viii^e s^c. — V. pour plus amples renseignements la brochure de l'abbé Paramelle, *Chronique de Saint-Céré*, Cahors, 1867, in-8^o.

2. On appelle les ruines qui subsistent de cet ancien château, les tours de Saint-Laurent et la commune voisine qui pourtant a donné son nom à ces ruines : Saint-Laurent-lès-Tours.

3. *Notables Questions*, l. viii, chap. 52.

4. G. Colletet, *Vie de François Maynard*, repr. p. Blanchemain. Préface du *Philandre*, Genève, 1867.

5. Géraud de Mainard, *Notables Questions*, liv. I, chap. 28. « Pareil arrest fut donné en l'an 1560 au profit de feu M. Raymond Maynard, nostre frère, pour la cure de Miers en Quercy contre Aymar de Ferrières, doyen de Caennae, dont la dite cure dépend. » — Miers est une commune rurale du département du Lot, entre Vayrac et Gramat. Comme Géraud commença à rédiger ses *Notables Questions* en 1597, on voit que son cadet était mort avant cette date.

Géraud ¹ naquit à Saint-Céré, ainsi qu'il prend soin de nous en informer lui-même, « le dix-huictiesme septembre 1537 ² ». Attiré par la brillante réputation des professeurs de droit de Toulouse, il préféra l'université de la capitale du Languedoc, fréquentée même par les Espagnols, aux écoles pourtant sérieuses de Cahors, ville proche de son lieu de naissance. A partir de l'âge de quinze ans, il entendit les « lectures » d'Alexandre ³, du célèbre Jean de Coras ⁴ qui, après avoir enseigné dans les grandes facultés de France et d'Italie, réunissait en 1554, autour de sa chaire de Toulouse, environ quatre mille auditeurs. Il suivit surtout les leçons du quercy-nois ⁵ Bérenger Fernandez, « vray jurisconsulte du passé, père et protecteur en son temps de l'université », sous lequel il prit ses « degrez au dit Tholose, ès années 1552, 1553, 1554, 1555, 1556 et 1557 ». C'est le maître dont l'enseignement fit le plus d'impression sur le jeune étudiant qui, plus tard, recourait encore à son savoir et consultait, pour résoudre les cas difficiles, les notes prises à son cours ⁶.

Dans sa vieillesse, Géraud se proposait, pour le bien public, de mettre en lumière les manuscrits de Fernand, quand l'édition qu'on donna en 1601, à Lyon, des œuvres juridiques de l'ancien docteur régent en l'université de Toulouse ⁷, rendit son projet inutile.

1. La notice sur Fr. Mainard de Colletet qui appelle le père de notre personnage Gérard au lieu de Géraud; les articles de Moréri (*Dictionnaire critique*); d'Auger dans la *Biographie univ.* de Michaud (t. XXVII, Paris, 1843) qui le baptise Claude Maynard; de la *Biographie Toulousaine*, Paris, Michaud, 1823 in-8°; les *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard* de Labouisse-Rochefort, Toulouse 1846 et la *Chronique de Saint-Céré* (pp. 96-97) de l'abbé Paramelle, contiennent de nombreuses erreurs. La meilleure notice sur Géraud a été donnée par M. Benech, professeur à la faculté de droit de Toulouse, dans ses *Mélanges de Droit et d'Histoire*, Paris, 1857. Bien que l'auteur de cette étude, à la différence des autres biographies de ce personnage, ait colligé les nombreux passages des *Notables Questions* où Géraud a consigné des faits se rapportant à sa vie, il a commis toutefois certaines inexactitudes que nous rectifions, en complétant en même temps ses dires par les indications de quelques documents que ce critique n'a pas connus.

2. *Notables Questions*, liv. I, chap. 4.

3. *Ibid.* liv. V, chap. 57 et 60.

4. Cf. Benech, étude citée, p. 353.

5. Cathala-Coture, *Histoire du Quercy*, t. I, p. 386; *Notables Questions*, liv. II, chap. 53.

6. *Notables Questions*, liv. V, chap. 38 et 69.

7. *Notables Questions*, liv. IV, chap. 43 et liv. VI, chap. 93. — Dubédat, t. I, p. 711 et Benech, p. 314, prétendent qu'il fut aussi l'élève de Cujas. Mais Cujas ne professa pas à Toulouse entre 1552 et 1557.

Reçu docteur *in utroque*, il succéda vers 1558 à son père dans l'office de juge ordinaire de sa ville natale, et commença ainsi, à l'âge de vingt-et-un ans, le *cursus honorum* de la magistrature de l'époque. La compétence de la justice ordinaire de Saint-Céré était bien modeste. Géraud connaissait des procès des huit paroisses ¹ de la châtellenie, dont les habitants portaient leurs causes, en deuxième instance, au juge d'appaux de Turenne, et de là, au sénéchal du Quercy, au siège de Martel ². Les parties qui s'estimaient lésées et les plaideurs aimant la chicane, avaient encore recours des sentences de ces justices subalternes au Parlement de Toulouse ³, auquel ressortissait le territoire de la vicomté de Turenne en deçà de la Dordogne. Quelques années plus tard, en 1569, nous le trouvons pourvu de la charge de juge sénéchal de cette vicomté ⁴. Il était déjà, à cette période de sa vie, préoccupé de recueillir les matériaux de son œuvre capitale. On le voit prendre copie des sentences des instances judiciaires plus élevées de sa circonscription ⁵, ou encore consulter, pour dissiper ses doutes, les «*advocats fameux et expérimentez* » du Limousin, de la Guyenne et de la Gascogne, noter leur avis, assister à leurs plaidoiries, toutes

1. Cf. Combarieu, *Introduction à l'inventaire-sommaire des archives du Lot*, série A et B, Cahors, 1883, t. I, pp. 8-9.

2. *Notables Questions*, liv. VI, chap. 93, liv. VII, chap. 96, etc.

3. Cependant pour les cas de l'Edit de création des présidiaux, on allait en appel au présidial de Cahors. Cf. *Notables Questions*, liv. VI, chap. 70. M. Benech *o. c.*, p. 313, note 1, qui n'a pas connu ce passage, cite d'autres endroits de Géraud où il est dit que le sénéchal de Martel dépend directement (ce qui était la règle) de la compagnie souveraine de Toulouse, pour les opposer à certaines indications du *Parfait praticien* de G. Cayron. D'après cet auteur, toutes les sentences des juges ordinaires du Quercy pouvaient passer par les trois étapes mentionnées (justice d'appaux, sièges particuliers de sénéchaussée, siège présidial de Cahors), avant d'être tranchées par le Parlement. Ces contradictions ne doivent pas nous étonner. Le rouage des institutions judiciaires était sous l'ancien régime des plus embrouillés, et les présidiaux avaient coutume d'empiéter sur les prérogatives des Parlements, autant que ceux-ci avaient l'habitude de s'arroger certains des droits des juridictions inférieures.

4. *Notables Questions*, liv. VIII, chap. 37; liv. III, chap. 50 (mai 1570; liv. VII, chap. 43 même année). — C'est à tort que M. Benech le fait (*o. c.*, p. 312) juge sénéchal dès 1565. En octobre de cette année, Géraud exerce encore la charge de juge de Saint-Céré (Cf., liv. VIII, chap. 100 et liv. VII, chap. 49). En qualité de juge sénéchal il était juge d'appaux au premier degré des sentences des juges ordinaires placés dans l'étendue de sa juridiction.

5. Cf. *Notables Questions*, liv. VII, chap. 48.

les fois que les affaires de son service l'appellent aux Cours souveraines de Toulouse et de Bordeaux ¹.

Ayant acquis de messire Guillaume Boyer un office de conseiller lai au Parlement de Toulouse, il se fit octroyer par Charles IX des lettres de provision (22 janvier 1573) pour entrer dans l'exercice de sa nouvelle fonction et prêta le 5 décembre 1573 le serment d'usage ². Il siégea longtemps sur les fleurs de lis de la seconde Chambre des Enquêtes ³, passa en 1592 à la Tournelle ⁴, et finit par prendre rang en 1594 parmi les conseillers de la Grand'Chambre ⁵, où il n'avait jusqu'alors pénétré qu'incidemment à la suite des récusations de certains magistrats qui la composaient ⁶.

Géraud vint s'installer avec sa femme, demoiselle Anne de Jols ⁷, et Jean, son premier enfant ⁸, dans un immeuble qu'il acquit rue des Nobles, l'actuelle rue J. Fermat, tout près de

1. *Notables Questions*, liv. VII, chap. 43; liv. II, chap. 70 et liv. III, chap. 50. Ce qui ne veut pas dire qu'il se fit remplacer comme juge sénéchal par son lieutenant afin de suivre, pendant trois années consécutives, les audiences du Parlement de Bordeaux, comme l'avance Garrisson (*Notice* p. 44) et Benech (*o. c.* p. 313). Le même désir de s'instruire avait déjà poussé Géraud à assister, en juillet 1562, aux débats de la Cour souveraine de Toulouse (*Not. Quest.*, liv. II, chap. 50).

2. On sait qu'il y avait dans les Cours souveraines deux sortes de conseillers : laïcs ou laïques et clercs. — Cf. *Not. Quest.*, l. VIII, chap. 30 et les lettres de provision de Charles IX à Géraud; nous reproduisons cet acte aux *Pièces justificatives* (Bibl. Nat. Pièces orig. 1936, f° 22).

3. Cf. *Notables Questions*, liv. VII, chap. 63 (janv. 1574); liv. II, chap. 42 (an. 1577); liv. II, chap. 31, (an. 1584); liv. II, chap. 49 (an. 1587); liv. III, chap. 40 (an. 1589), etc.

4. *Ibid.* liv. II, chap. 33 et 62 (an. 1592); liv. IV, chap. 77 (an. 1593).

5. *Ibid.* liv. V, chap. 89 (janv. 1594); liv. II, chap. 59; liv. III, chap. 40; liv. IV, chap. 14; liv. V, chap. 60 (an. 1594); liv. IV, chap. 17 (an. 1595).

6. Cf. liv. V, chap. 86, etc. Plusieurs membres d'une même famille siégeaient souvent dans la même section d'un Parlement, ce qui donnait lieu à de nombreuses récusations. Géraud était lui aussi très lié avec « Monsieur le Comte, nostre proche et bien aymé parent et digne de sa charge », conseiller à la première chambre des Enquêtes (liv. V, chap. 24).

7. Arch. judic. de la Haute-Garonne. Reg. des insinuations, n° 14, f° 307. Pactes de mariage entre Bourguine de Chaumeilz et Jean de Mainard, février 1600. L'acte n'a été insinué que le 27 mai 1609. La mère du marié est nommée à plusieurs reprises Anne de Jols et non Anne d'Hussol, comme l'appelle à tort Garrisson (*notice*, p. 41), qui n'indique pas sa source. Le même biographe donne 1568 comme date du mariage de Géraud de Mainard; cette fois encore il ne cite pas sa référence.

8. Jean fut son aîné puisque Géraud se démit en sa faveur au début de 1597. Jean avait certainement atteint à cette date sa majorité; Géraud s'était donc marié avant d'être nommé conseiller.

la cathédrale Saint-Etienne. Sa petite famille devait par la suite s'accroître de Géraud (né le 26 septembre 1579 et mort avant 1600¹), de François, le poète, et de Marie qui vivait encore en février 1600². Sa maisonnette du haut du faubourg des Cabanes, à Saint-Céré, n'était pas abandonnée, quoique le séjour dans cette petite ville perdue parmi les rochers du Quercy, ne fût pas à l'abri de tout danger, à une époque où huguenots et papistes s'acharnaient à s'entr'égorger et à saccager mutuellement leurs villes, leurs églises, leurs temples et leurs propriétés.

Déjà en 1562, à l'époque où, surexcités par le massacre de Vassy, les religionnaires s'étaient livrés par toute la France à de violentes représailles, ils avaient occupé Saint-Céré, et n'avaient consenti qu'au prix d'une forte rançon à ne pas faire subir à l'église de cette paroisse le pillage qu'ils avaient exercé dans les environs, et notamment à Rocamadour, dont ils avaient brûlé et profané les châsses³. Onze ans plus tard, mécontents de l'édit de pacification de La Rochelle, ils continuèrent les hostilités que la Saint-Barthélemy avaient rouvertes. Dans le Quercy, ils s'emparèrent, en mars 1574, de Saint-Céré, où ils tuèrent et dévastèrent à plaisir⁴. Les principaux catholiques s'enfuirent au château bâti sur la butte qui domine la ville⁵, et, appelant à leur secours le capitaine Esme de Gimel, seigneur de la Pojade, ainsi que le seigneur de Montal⁶, réussirent, le 6 juin, à chasser les intrus. Inquiet de la lenteur apportée par ceux de son parti à expulser les huguenots, Géraud accourut à la fin de mai de Toulouse « pour retirer

1. Arch. municip. Toulouse. Reg. de baptêmes de la paroisse Saint-Etienne, 26 sept. 1579 : Gérauld, fils de M^r Gérauld Maynard, cons ; pa(r)rain Jehan de Maynard, ma(r)rine Anne de Maynard. — Citons à ce propos un autre Géraud Maynard, baptisé le 2 juill. 1581 et dont le conseiller au Parlement fut peut-être le parrain. (Même reg., même paroisse) : « Géraud, fils de Hugues Maynard, pa(r)rain Géraud Maynard, ma(r)rine Jeanne de Maynard. »

2. François et Marie sont mentionnés dans les pactes de mariage de leur frère Jean ; cet acte, nous l'avons dit plus haut, est de février 1600.

3. Lacoste, *Hist. du Quercy*, publ. par Combarieu et Gangardel, Cahors, 1886, t. IV, pp. 157-158 et *Notables Questions*, liv. III, chap. 73.

4. Lacoste, *o. c.*, IV, pp. 219-220 et *Notables Questions*, liv. VIII, chap. 42.

5. Le château de Saint-Céré.

6. M. de Montal reçut, comme indemnité des frais qu'il fit en cette occasion, la somme de 10.000 livres tournois. — *Arch. du Lot*, F. 279.

notre famille de la diete ville où elle estoit engagée avec plusieurs autres notables,... et estant dedans y trouvasmes tout fort mal mesné, et à l'accoustumée des lieux prins et reprins d'un costé et d'autre ». La ville était en ruines, l'église dépouillée de ses richesses, les maisons « désolées et pillées du tout ». Pourtant noble Esme de Gimel ne se conduisit pas mieux que les hérétiques. Intimidant à l'aide de ses gens ses coreligionnaires, il leur extorqua force « meubles et vaiselle d'argent » et leur enjoignit de lui payer une somme élevée pour prix de ses bons et loyaux services. Force fut aux notables réunis dans la maison de Géraud de voter à leur sauveur, avec la seule restriction de les lui payer aussitôt que la ville se serait un peu relevée du piteux état où elle se trouvait, les mille écus qu'il réclamait d'une manière si péremptoire. En 1582, Gimel n'étant pas encore rentré dans les sommes qu'on lui avait promises, assigne par devant la Cour de Toulouse plusieurs des signataires de l'obligation qui lui avait été faite, et entre autres Géraud. A l'insu du conseiller, le notaire avait inscrit son nom dans l'acte en question. Ce ne fut qu'en août 1583 que la Cour trancha définitivement ce différend, en réduisant à des proportions plus justes — six cents écus — les prétentions excessives de ce gentilhomme trop avide.

Il est aisé de comprendre les sentiments de Géraud à l'égard des protestants qui devaient passer à ses yeux, non seulement pour les ennemis de l'Etat, mais encore pour les pillards de ses propres biens et pour les auteurs responsables des lourdes dettes que les habitants de Saint-Céré avaient contractées envers des libérateurs trop intéressés. Lors de sa participation en juillet 1585¹ à la Chambre mi-partie de l'Isle en Albigeois, son âme encline à la sagesse chercha sans doute à surmonter dans le jugement des causes entre réformés et catholiques ses rancunes récentes et trop bien justifiées. Mais dans les moments où, devant ses enfants, il évoquait les événements pénibles du passé, le souvenir des circonstances où les siens avaient couru

1. *Notables Questions*, liv. II, chap. 58, 68, 72 ; liv. III, chap. 93, etc.

les plus graves périls et où leurs intérêts avaient été lésés, devait, à coup sûr, raviver ses griefs contre les fauteurs de tant de crimes et de rapines. C'est dans ces récits douloureux que son fils François puisa cette haine implacable des « parpail-lots », que les séditions ultérieures des Montalbanais et des Rochelois devaient alimenter et porter jusqu'à l'exaspération. Ses invectives reflètent non seulement la colère dévote des fidèles de l'Église, mais sont encore l'écho d'âpres et personnels ressentiments :

Huguenots, l'escume des hommes,
Le fléau de l'Empire où nous sommes
Et les vrais ennemys des lois

*Vostre sacrilège insolence
A fait régner la violence
Dans les palais des Immortels ;
Vous avez fondu leurs reliques
Et de la pierre des autels
Fortifié vos Républiques.*

*Vous avez pillé nos familles,
Forcé la vertu de nos filles,
Et poignardé les innocens.
L'objet d'une rage si noire
Peut-il sans nous troubler le sens.
Entretenir nostre mémoire ?*

Vivant à Toulouse au moment où les factions déchiraient le « pauvre royaume », où le Languedoc comme le reste de la France semblait ne plus être « qu'un monceau de toutes choses brouillées ou confuses² », Géraud fut de prime abord un royaliste convaincu et un gallican décidé à ne pas laisser le Saint-Siège « enjamber » sur le temporel³. Les massacres qui

1. *Plainte de Cléon*, stances repr. par Durand-Lapie et Frédéric Lachèvre, *Deux homonymes. Fr. Maynard et Fr. Ménard*, Paris 1899, p. 84 et Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll. de poésies publ. de 1597-1700*, Paris, 1900, t. I, art. Fr. Mainard.

2. Cf. *Not. quest.* liv. II, chap. 28.

3. *Idem.* liv. II, chap. 91. Géraud constate avec satisfaction qu'en avril 1594 la majorité du Parlement était favorable au Béarnais qui, on le sait, abjura en juillet 1593.

ensanglantèrent Toulouse en février 1589¹ le remplirent d'horreur et de dégoût. Géraud s'était rallié au parti des *politiques* que les violents qualifiaient de timides et qu'au contraire il faut louer pour leur courage à résister aux injonctions des fanatiques et des puissants et à persévérer dans la voie de la modération. Il était trop jaloux de sa dignité pour subir les contraintes que le duc de Joyeuse, maître de la ville et ligueur forcené, entendait exercer contre les parlementaires modérés et les royalistes. On connaît l'histoire de ces jours d'épreuves de Toulouse² : la scission qui se produisit dans le corps des magistrats de cette ville ; l'établissement des royalistes trop zélés à Béziers ; la translation des anti-ligueurs, en avril 1595, à Castelsarrasin ; le triste spectacle qu'offrit cette Cour souveraine partagée en factions. Trop ému par ces désolants événements pour garder le calme indispensable au juge, trop âgé pour s'engager d'une manière active dans la lutte des partis, Géraud gagna Saint-Céré, y cherchant un abri pendant la tourmente³.

Dès 1593, il avait résigné son office de conseiller lai en faveur de Jean, son fils aîné, docteur et avocat. Toutefois il comptait garder encore son poste pendant quelques années, en faisant surseoir à la réception et à l'installation de son fils dans la charge qui lui était réservée⁴. Les événements ne lui en laissèrent pas le loisir. Le schisme qui travaillait la compagnie le poussa à faire subir à Jean, en mars 1595⁵, l'examen institué par la Cour pour reconnaître si les successeurs des officiers résignataires étaient « suffisants et capables » de remplir les devoirs de leur charge. En septembre suivant⁶, il lui fit

1. Meurtres de l'avocat Daffis et du premier président Duranti.

2. V. sur ce point l'étude de Benech : *La Cour de Parlement de Toulouse séant à Castelsarrasin, épisode des troubles de la Ligue*, Toulouse, 1854.

3. Le nom de Géraud ne figure pas sur la liste des officiers du *Parlement de Toulouse qui ont fait partie du Parlement séant à Castelsarrasin* que donne le *Recueil de Documents attribué au greffier en chef* de 1683, cahier appartenant aux Arch. judic. de Toulouse.

4. Cf. sur les usages de la Cour, *Not. Questions*, liv. I, chap. 72.

5. Arch. Haute-Garonne, B. 143 f° 217 : « Samedi 18 mars 1595, La Cour a délibéré qu'il sera procédé à l'examen de Jean de Mainard, docteur et avocat, pour sa réception à l'office de conseiller du roi ».

6. Arch. Haute-Garonne, B. 150, f° 345. — 24 juillet 1596 : « Veu les lettres patentes données à Lyon le 9 septembre 1595 contenant confirmation des lettres

délivrer par Henri IV, acclamé en ce moment par le peuple^{*} de Lyon, des lettres patentes contenant confirmation des lettres de provision précédemment octroyées. Géraud dut cependant attendre la soumission du duc de Joyeuse, gouverneur du Languedoc, suivie bientôt de l'édit de pacification de Folembray (janvier 1596) et de la rentrée des conseillers sécessionnistes. C'est alors qu'après avoir fait enregistrer les lettres patentes d'octroi d'office à Jean, il fit procéder, le 31 août 1596, à la réception de ce dernier¹. Malgré la résignation qu'il avait faite de sa charge, Géraud garda après ses vingt-trois ans de services, par une faveur qu'on accordait assez fréquemment aux anciens conseillers, « l'entrée encore avec la voix, tant en audience qu'au Conseil² ». Aussi le voit-on encore opiner³, en novembre 1597, dans certains procès et continuer à relever les arrêts prononcés par ses collègues. Mais sa présence à la Cour est moins assidue, les séjours qu'il fait à Saint-Céré plus fréquents et plus prolongés. Bientôt le mariage de son fils aîné l'engagea à se retirer définitivement dans sa ville natale.

Déjà le 6 février 1600, Géraud avait signé de cette localité la procuration donnée à noble Jacques de Moustoulac, sieur de Gagnac et à Raimond de la Barrière, bourgeois de Sainte-Espérie en Quercy, pour assister aux « pactes » de mariage de Jean de Mainard avec demoiselle Bourguine de Chaumeils, « fille de Guy de Chaumeils, sieur de Vernhols, conseiller du roi et son président au présidial d'Aurillac et de feu demoiselle Jehanne de Condamine ». A l'occasion de ce contrat qui fut passé le 12 février 1600 par devant M^e François Baratte, notaire royal d'Aurillac, le père accordait à son fils « par donation irrévocable entre vifs », outre son office de conseiller qu'il

de provision octroyées à Jean Maynard, docteur et avocat en la Cour, de l'estat et office de conseiller lai en la dicte Cour, par la simple résignation faite d'icelle par M. Géraud de Mainard, son père, données à Paris le 17 aoust 1593, La dicte Cour ordonne que les dictes lettres seront enregistrées pour que le dict Maynard puisse jouir du contenu d'icelles ». — Ces deux documents infirment les allégations de Dubédat (*Hist. du Parlement de Toulouse*, I, 711) au sujet de la durée de l'exercice de Géraud et de sa retraite.

1. Liv. I, chap. 72.

2. Liv. II, chap. 32.

3. *Ibid.*, chap. 75.

avait précédemment cédé en sa faveur, une ancienne maison sise à Toulouse, rue des Nobles, avec tous les meubles qui avaient été laissés par lui et sa femme, demoiselle Anne de Jols, en l'année « mil cinq cent nonante cinq qu'ils se retirèrent en ce pays ». Il lui donnait encore « la moytié de tous ses autres biens présens et à venir... avec toutefois la charge pour cote et au prorata et proportion de tous les dicts biens et choses donnés tant de légitime de François et de Marie de Maynard, ses autres fils et filles, que de toutes autres choses ¹ ».

C'est dans la tranquillité pleine de douceur de sa petite ville ² qu'il mit la dernière main à ses *Notables questions du Parlement de Toulouse*, dont il avait commencé la rédaction l'année d'après sa retraite ³. Jean, conseiller à la seconde chambre des enquêtes, comme son père l'avait été à ses débuts, le tenait au courant ⁴ des arrêts de la Cour, ce qui permettait à l'arrêteste de réviser et de compléter ses explications sur la jurisprudence du Parlement auquel il avait été agrégé.

Il fit paraître à Paris, en 1603, les cinq premiers livres de ses *Notables et singulières questions du droit écrit decises... par*

1. Pactes de mariage de Jean de Mainard. (Pièce déjà citée).

2. Dans les derniers livres de son ouvrage, Gérauld mentionne Saint-Cé é en ces termes : « Ville... où à présent nous sommes retirez (liv. VI, chap. 45); Saint-Céré en Quercy et où nous escrivons cecy, qu'on diet à présent par mol adoucy, que ne lui diray pas corrompu, le pays de Quercy » (liv. VI, chap. 70). — Dans l'épître dédicatoire à ses collègues du Parlement de Toulouse, en tête de la première édition de ses *Notables Questions*, 1603, Géraud parle des « vingt-cinq ou vingt-six ans qu'il avait eu l'honneur d'estre parmy eux », ce qui montre qu'il resta à Toulouse jusqu'au milieu de l'année 1599.

3. *Not. Quest.* liv. II, chap. 32 « qui sont les raisons que nous avons peu apprendre pendant vingt-quatre ans qu'avons eu cet honneur d'assister en cette compagnie pour l'exercice de nostre charge, où nous avons à présent un fils, lequel a succédé par nostre résignation, l'entrée encore avec la voix, tant en audience qu'au Conseil, nous y estant réservée »... Il écrivait donc ces lignes en 1597.

4. Cf. *Not. Quest.* liv. VII, chap. 97, arrêt de déc. 1602 et liv. VIII, chap. 1, arrêt de 1604 « que nous confesserons librement tenir en partie du Conseiller à Tholose nostre fils qui nous l'auroit envoyé; nous aurions bien voulu icy mestre en teste, comme le principal conducteur et porte-enseigne de ce livre pour suppléer, corriger et amender ce qu'en quelque part de nos livres précédents sur la nouvelle y examinée nous y aurions touché ». — Le beau-père de son fils lui fournissait des renseignements sur les affaires du ressort de la Cour Présidiale de la Haute-Auvergne. « Nous tenons principalement ce que dessus de Monsieur Chaumel, Président au Présidial du bas (*sic* au lieu de haut) pays d'Auvergne, au siège d'Aurillac, et après luy de plusieurs officiers du ressort qui nous en ont asseuré et attesté le mesme ». Liv. VII, chap. 60.

arrests... du Parlement de Tholose... conférées aux... arrests intervenus sur les mesmes sujets... des autres Parlements... de ce royaume. En reconnaissance du concours que lui avaient prêté et de l'amitié que lui avaient témoignée ses anciens collègues, il leur dédiait « ces fruits qu'il *avait* autrefois recueillis dedans *leurs* champs », les priant en même temps de protéger son « labeur ». L'ouvrage fut bien accueilli par le public, et les réimpressions qu'en donna le même libraire les années suivantes n'en épuisèrent pas le succès. L'avocat Jacques Corbin, homme de lettres attaché à la reine Marguerite, célébra en des stances liminaires les mérites de l'ouvrage; le jeune Rosset, futur disciple de Malherbe et ami de ses élèves, fit des vers sur le portrait de Géraud qui orne ce volume¹; l'imprimeur de sa Majesté, l'érudit Frédéric Morel, composa en l'honneur de « l'illustre sénateur toulousain » des vers latins, à la manière de ceux qu'en 1601 il avait écrits en grec à la gloire de Bertaut². Ces hommages, les compliments du « sénat » toulousain et les applaudissements venus de tous côtés encouragèrent Géraud à ajouter trois autres livres d'*Arrêts* à ceux qu'il avait présentés au public. Il offrit cette addition, par une lettre datée de Saint-Céré du 1^{er} septembre 1607, à M. de Verdun, premier président de la Cour de Parlement de Toulouse, personnage qui avait fortement contribué au succès de son œuvre, en en faisant partout l'éloge et en la défendant contre ceux qui la « blasonnaient ».

Monsieur le Premier avait raison de prendre le parti de Géraud contre ses détracteurs. Son ouvrage devait être d'une extrême utilité à tous ceux qui, de près ou de loin, appartenaient au prétoire. On connaît le pouvoir non seulement judiciaire, mais encore législatif, dont au xvi^e siècle étaient investies ou que s'étaient arrogé les Cours souveraines. Elles n'avaient conservé du droit romain que ce qui leur avait plu, n'observaient la coutume locale qu'autant qu'elles le croyaient bon,

1. Jacques Corbin, *Plaidoyers*, Paris, 1610. *Questions de droit et de pratique jugées par arrests des cours souveraines de France*, Paris 1611. — *Le code de Louis XIII*, Paris 1628, etc. Sur ses attaches avec Marguerite, V. chap. 2, § 1.

2. Introduction de M. A. Chenevière, p. xiii à l'édition des *Œuvres* de Bertaut.

s'opposaient souvent à l'enregistrement des édits du souverain, et même après l'accomplissement de cette formalité indispensable pour donner force de loi aux décisions royales, ne se faisaient pas faute d'amender, d'appliquer et d'interpréter à leur guise les ordonnances du Prince. Les arrêts donnés sur de pures questions de droit et prononcés en robes rouges, la veille des grandes fêtes, par les présidents à mortier, ainsi que les arrêts ordinaires, régissaient l'état légal dans toute l'étendue du ressort d'un Parlement. Aussi un ouvrage tel que celui de Géraud avait l'immense mérite de fixer la jurisprudence d'une grande province. Il rendait aux générations nouvelles de juges, d'avocats et de procureurs l'inappréciable service de leur faciliter la connaissance des usages de leur Cour, de mettre entre leurs mains les Digestes, pour ainsi dire, de leur « Sénat », de fournir une base certaine à leurs futures plaidoiries, sentences et délibérations. Or, tandis que Jean Luc avait rassemblé les arrêts dispersés du Parlement de Paris, que Guy Pape avait réuni ceux du Parlement de Grenoble, Nicolas Boyer les décisions de celui de Bordeaux¹, et Guillaume Lesrat rempli le même office à l'égard de la Cour souveraine de Bretagne, seul le Parlement de Toulouse, le second en France par rapport « à son institution et établissement, mais le premier si l'on considère sa vertu », n'avait pas encore eu son compilateur d'arrêts. Géraud en est le premier arrêtiste et, à ce seul point de vue, il doit être grandement loué.

Son mérite augmente encore si l'on tient compte de l'exposé motivé de ses arrêts, de la confrontation qu'il en a faite avec la jurisprudence des autres Parlements, du soin qu'il prend à ne relater que ceux dont il connaît parfaitement les raisons, soit qu'il en ait été le rapporteur, soit qu'il ait figuré parmi les juges qui avaient rendu la sentence respective, soit enfin qu'il en tienne les termes et les explications de l'obligance de certains collègues², qui avant lui avaient fait partie de la compagnie.

1. Cf. sur ces prédécesseurs de Géraud, l'avis liminaire des *Arrests notables du Parlement de Tolose* du conseiller de Larroche Flavin. Toulouse, 1617, in-f°.

2. Cf. liv. I, chap. 12 et 13; liv. III, chap. 19; liv. VII, chap. 36, 99.

Aussi a-t-on eu raison¹ de ne pas reprocher trop vivement à Géraud les erreurs, les contradictions et les inexactitudes de son gros in-folio. Elles témoignent de la difficulté qu'un conseiller, après vingt-cinq ans d'exercice de sa charge, avait à s'y reconnaître dans le dédale des décisions, et à voir clair dans le fouillis des arrêts d'une Cour souveraine. En revanche on a, à bon droit, insisté sur la médiocrité de Géraud comme jurisconsulte, sur le tort qu'il avait eu de ne pas suffisamment éclairer son argumentation par les principes ou les théories du droit, de ne s'être que fort peu inspiré des doctrines de Dumoulin et de Cujas qui, à ce moment, étaient en train de renouveler complètement la science juridique.

Ce qui frappe surtout un profane en ces matières épineuses, c'est la manière désordonnée dont Géraud répartit sa matière. C'est au hasard de ses notes qu'il groupe ses *Notables questions* en chapitres hétérogènes et en livres. Son ouvrage est moins un travail méthodique qu'une collection de documents qui se rapportent, certes, à des matières identiques ou analogues, mais qui sont présentées sans ordre ni classement.

Le poète Mainard se rapproche en cela de son père, l'arrétiste. Chez lui aussi, il y a souvent manque de cohésion ; dans maintes pièces, sa matière poétique s'éparpille un peu au petit bonheur. On pourrait plus d'une fois disposer ses strophes, reliées seulement par de lâches attaches, en un autre ordre que celui de l'auteur, sans que la signification ou la portée de sa pièce en soit sensiblement modifiée.

Du moins Géraud ne lui transmet pas le mauvais goût d'éta-
ler sa science à tout propos. Certes, l'ancien conseiller de Toulouse a beaucoup lu ; il a étudié non seulement les grands « docteurs ès lois » Ulpian, Papinian et même Harménopule et Photius, mais aussi les grands écrivains de Grèce et surtout de Rome². Et, à la mode du temps, il ne fait pas grâce aux lecteurs de son savoir. Il allègue l'autorité du poète Ausone pour démontrer que la durée de la gestation n'excède pas dix

1. Benech, *o. c.*, pp. 333-336.

2. Il semble avoir connu les Grecs par des traditions latines ; cf. p. ex. la citation en latin d'un passage de la *Médée* d'Euripide, liv. III, chap. 44.

mois ¹, rappelle l'amitié qui unissait Castor et Pollux à propos d'un procès qui mettait aux prises deux frères ², et invoque à chaque ligne Horace et Ovide, Aulu-Gelle et Silius Italicus.

Si Plutarque, Horace et Virgile sont ses livres de chevet, on s'aperçoit aisément qu'il n'a ouvert ni Amyot ni Montaigne. Certes, il a lu étant enfant certains récits de la « Bibliothèque bleue », mais il n'en a pas suffisamment mis à profit la langue saine et naïve. Il raille quelque part les gens de loi qui pensent « avoir le dessus sur tous les autres s'ils peuvent imiter quelque phrase nouvelle de françois et pesle mesle l'appliquer, par eux rencontrée dans quelques romans des quatre fils Aymon, Fierabras, Ourson et Valentin ³ ». C'est qu'il préfère la langue des clercs, écorchée du latin. Sa phrase, enchevêtrée à plaisir d'incises touffues, embarrassée de superfétations et d'inutiles digressions, se traîne péniblement et hésite à s'arrêter. Nulle image pittoresque ne vient égayer cet exposé diffus. Nulle vivacité dans le débit ne marque les endroits où il semble que l'auteur s'attendrit ou s'échauffe. Car c'est de la même manière lourde, molle et terne dont il nous initie à la jurisprudence de sa compagnie sur les prescriptions ou bien sur les prêts usuraires, qu'il nous dévoile ses amitiés ou ses affections personnelles, nous parle des liens qui l'attachent à ses collègues, du souvenir qu'il garde de ses anciens maîtres, du culte qu'il a voué à son père. On peut ne pas douter de la sincérité de ses confidences, mais on n'en est pas touché, car l'auteur n'y a pas mis cet accent ému qui seul arrive au cœur.

Certes, on ne saurait qu'acquiescer au compliment que l'avocat Jacques de Ferrières décerne à Géraud d'être *senatus juris peritissimus* ou au jugement de Gabriel Michel ⁴, un de ses éditeurs, qui l'appelle *consommé en la science du Palais*. On peut encore excuser l'enthousiasme méridional de certains de ses collègues qui racontaient que des abeilles attirées par la

1. *Not. Questions*, liv. IV, chap. 3.

2. *Id.* liv. V, chap. 96.

3. Liv. V, chap. 70.

4. Dans son épître dédicatoire à du Vair, éd. des *Notables Questions* de 1617.

douceur de son élocution, étaient venues loger dans son jardin. Mais on s'explique mal le rapprochement qu'établit l'historien du Parlement de Toulouse entre certaines pages de Géraud et la prose fleurie de Saint François de Sales¹, et on sourit à apprendre de M. Emile Dufour qu'il a été séduit par le charme des *Notables Questions*². François Mainard devait un jour faire justice de toutes les exagérations des anciens amis, ainsi que de celles des futurs biographes de son père. En écrivant en 1638 à son cousin, Victor de Frézals, conseiller clerc en la Grand'-Chambre, il lui dit «..... Je vous prie Monsieur de pardonner à la liberté de ma raillerie. Si vous estiez de ces bonnes gens qui ont autrefois usurpé la place que vous remplissés avec tant de gloire, ma lettre seroit plus severe et plus sage, et je traitterois avecque vous comme avec un sénateur qui ne s'est jamais peu depayser de l'eschole et qui a creu feu mon pere aussy puissant dans l'art de la Rhétorique, que véritablement il l'estoit dans la science qui accorde les querelles de Titius et de Manius³ ».

Fixons maintenant quelques-uns des traits du caractère de Géraud, tels qu'ils ressortent de sa biographie, des témoignages qu'il nous donne lui-même sur sa personne, ou de ceux qu'en ont laissés ses contemporains. Louons avec ces derniers, sa fidélité dynastique qui, à cette époque de querelles impies, se confondait avec l'amour de la France, sa constance à demeurer ferme dans le service du roi, « en un temps où les guerres civiles avoient partagé presque toutes les Cours souveraines du royaume »⁴. Il fera passer à ses enfants cet attachement inébranlable au prince. Son fils François, qui devait s'en prendre à tout le monde de ce que ses vers ne le rendaient pas pécunieux, ne déversa pas sur Louis XIII les injures dont secrètement il couvrit Richelieu. Même, qui plus est, il chanta maintes

1. Dubédal, *o. c.*, I, 712.

2. Emile Dufour, *Etudes historiques sur l'ancienne province du Quercy : Hommes et choses* (Cahors, s. d.), *Etude sur Géraud de Mainard*, p. 38. M. Benech loue (*o. c.*, p. 382) la pureté et la netteté de la langue de Géraud.

3. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 247. V. cette lettre dans notre thèse complémentaire, *Tableau chronologique des lettres du poète Mainard*.

4. Pellisson, *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 195.

fois les prouesses ou les vertus de Henri IV et de Louis XIII, et ses vers semblent bien avoir jailli du cœur chaud d'un sujet dévoué.

Signalons aussi cette pondération si louable dans un âge de violence, cette sagesse qui faisait dire au président de Saint-Jory que Géraud aurait dû naître en Grèce, au temps de Platon ¹. Ce compliment est peut-être excessif. L'amour-propre est vraiment immodéré chez notre conseiller. Avec quelle irritation ne parle-t-il pas de ces « clabaudes » qui trouvent mauvais qu'il ait fait d'un village comme Saint-Céré son lieu de retraite ². Et comme il est furieux des critiques apportées à son ouvrage par un « pédant langleur » de Bordeaux, qui furieusement l'avait chatouillé « des plantes des pieds jusques a la teste » ! Aussi après avoir dit à ce « pèlerin » qu'il était un vray tau (*sic*) ou plustost un taf ³ à rebours à la façon des Hébrieux ⁴ et avoir appelé Caron et d'autres docteurs comme garants de l'exactitude de ses allégations, il assure « ce fol que s'il ne se contente de l'arbre que je lui ay prédit, il trouvera d'autres encloüeurs pour le fascher ». Si le conseiller menaçait de la pendaison ceux qui n'étaient pas de son avis, son fils, le poète, à qui il avait légué cette fâcheuse susceptibilité à l'égard des critiques, devait menacer d'épigrammes sanglantes et même du bâton ceux qui faisaient courir des pasquins sur son compte. Géraud aurait reconnu encore le souvenir de certains traits de son caractère pieux dans les pièces chrétiennes de son fils, qui exhalent un si ardent souffle de foi. Le zèle de Géraud pour le catholicisme aurait suffi, à défaut des déprédations exercées sur ses biens par les huguenots, à lui faire détester les sectateurs de Calvin. Il aime Toulouse, cette « ville pie et religieuse autant qu'autre de ce monde ⁵ ». Il voudrait qu'au blasphémateur du nom de Dieu ⁶ « fût réservé un plus grand châtiment que tous

1. Dubédat, *o. c.*, I, 710.

2. Liv. VIII, chap. 100.

3. Plaisanterie sur le T grec.

4. Liv. VIII, chap. 88.

5. Liv. II, chap. 6.

6. Liv. IV, chap. 76.

les autres ». Et quand on saura que par ce forfait il entend la faute vénielle de pester, on ne s'étonnera plus de la cruauté de ses collègues à l'égard de Vanini.

Si en ces graves matières, Géraud n'entend pas la raillerie, il n'admet pas non plus la gaité, ni les frivoles divertissements. D'une gravité et même d'une sévérité de mœurs peu communes, il rapporte, avec une satisfaction non dissimulée, l'interdiction prononcée par le Parlement des joyeux ébats ressemblant si fort à des Bachanales, auxquels le bon peuple d'Aurillac avait coutume de se livrer à l'occasion des noces et même, chose curieuse, des premières messes d'un prêtre¹. Tout jeune encore, étant juge à Saint-Céré, appelé par le propriétaire d'un pré afin d'en faire déloger des villageois qui, un jour de Pâques, et suivant une vieille coutume locale, y dansaient et y gambadaient un peu trop à leur aise, il constate avec plaisir la rapidité avec laquelle cette « canaille » se disperse à son approche : « tant estoit grande la crainte pour lors qu'on avoit de la justice, et le respect de mesme qu'on portoit aux Ministres d'icelle² ».

Ce juge rigide qui ne se déridait jamais et considérait la magistrature comme un sacerdoce, fait contraste avec les folâtres auteurs des plaidoyers et réquisitoires pour et contre la puce de M^{lle} des Roches, avec les facétieux épigrammatistes du recueil sur la main d'Etienne Pasquier, de même qu'avec les joyeux collaborateurs de la satire Ménippée, jurisconsultes pourtant comme Pithou, avocats comme Loisel ou le « docte » Chopin, conseillers comme Gillot, présidents même comme Achille de Harlay et Barnabé Brisson. Certes, l'illustre *sénateur* toulousain se serait voilé le visage d'indignation, s'il avait assez vécu pour lire les chansons bachiques et les épigrammes gaillardes de son fils, le futur président d'Aurillac.

La mort ne surprend point le sage, mais elle lui ôte souvent le moyen de goûter de bien légitimes satisfactions. Géraud, décédé dans les derniers mois de 1607³, ne put voir imprimée

1. Liv. I, chap. 3.

2. Liv. VIII, chap. 88.

3. Son épître dédicatoire de la seconde partie des *Notables Questions* est

la fin d'une œuvre à laquelle il avait consacré de nombreuses années de travail. Il laissait manuscrit un traité *De la puissance royale et sacerdotale* qu'un de ses petits-fils devait, soixante-quinze ans plus tard, dédier à Louis XIV. En résolvant en faveur du Souverain la question si discutée de la régale, c'est-à-dire des droits du roi sur les évêchés vacants, Géraud affirmait une fois de plus son gallicanisme.

Jean, son aîné, enterré le 2 mai 1607 aux Carmes de Toulouse², le précéda de quelques mois dans la tombe. Malade et sentant sa fin proche, il avait, peu avant sa mort, cédé la charge qu'il tenait de son père au profit de M^e Raymond Garibal³, docteur et avocat. De la sorte, il avait épargné à sa femme les tracasseries qu'entraînait la vente d'un office, et avait pu mettre en lieu de sûreté la dot qu'il destinait à sa toute petite fille Anne. Treize ans plus tard, elle devait épouser le conseiller François de Cambolas⁴.

De la famille dont nous avons tracé ici l'histoire, il ne restait en 1608, comme seul représentant mâle, que le poète

datée du 1^{er} septembre 1607. D'un autre côté, son petit-fils dit dans sa lettre dédicace au roi, placée en tête du traité de Géraud, *De la puissance royale et sacerdotale* : « Il est mort l'an 1607, un an avant que le Parlement de Paris ait commencé à s'expliquer sur cette matière... »

1. Deux exemplaires à la Bibl. Nat. F. Fr. 937 et 2270 (cf. *Appendice bibliogr.*). Géraud n'eut vraisemblablement pas le temps de rédiger ses mémoires, où il voulait consigner les faits dont il avait été témoin à Toulouse. Cf. liv. I, chap. 28.

2. Arch. municip. de Toulouse, Reg. des actes de décès de la paroisse Saint-Etienne, 1604-1613, 1^{er} mai mil six cent sept : Monsieur M^e Jehan de Mainard cons. en la Cour de parlement. Enterré aux Carmes le premier jour du mois de may 1607.

3. Arch. dép. Haute-Garonne, B. 271, f^o 141. Mercredi XIII^e janvier 1609 en la Grand'Chambre, les Chambres assemblées. Vu les lettres patentes du Roy données à Paris le 18 aoust 1607, signées par le Roy Combaud, scellées du grand sceau, contenant don et provision d'un office de conseiller lay en la Cour au profit de M^r Raymond Garibal, docteur et advocat, vacant par la résignation de feu M^r Jehan Maynard, dernier paisible possesseur d'icelluy, etc.

4. Arch. judic. de la Haute-Garonne, Reg. des insinuations, 6 avril 1620. Pactes de mariage entre François de Cambolas et Anne de Maynard, fille de feu Jean de Maynard et feu demoiselle Bourguine de Chaumeilz. Fr. de Combolas se fit recevoir en 1618 conseiller à la Cour, à la place de son père Jean de Cambolas qui avait acquis un office de président aux Enquêtes (Mêmes arch., Lettres patentes du 17 mai 1618. Edits B. 1913). Le registre du greffier indique le 12 janvier 1672 comme date de sa mort, cette date est confirmée par le testament d'Anne de Maynard, fait le 17 févr. 1672, qui mentionne le décès de Fr. de Cambolas (Arch. dép., Toulouse, E. 200). Garriçon fait d'Anne de Maynard la fille de Géraud et la sœur du poète ! M. G. Clavelier, dans la brochure citée, réédite cette erreur.

François Mainard qui devait « par son esprit et par ses vers, dit Pellisson, se rendre plus célèbre que pas un de ses ancêtres¹ ».

II

Trois villes se disputent la gloire d'avoir vu naître François Mainard. En vérité, seul le désir de certains habitants du pays de compter un grand homme de plus dans le Panthéon auvergnat, plaide en faveur d'Aurillac². Les longs séjours que Mainard fit dans la maison paternelle du faubourg des Cabanes, à Saint-Céré, les fonctions que son grand-père et son père y exercèrent, ont engagé certains biographes à désigner cette localité comme lieu de naissance du poète. Mais seules les revendications de la capitale du Languedoc sont fondées. Mainard a maintes fois affirmé son origine toulousaine : « Tous les honnestes gens de cette ville, écrit-il à Flotte, ont trouvé bon que je fisse imprimer une pièce qui est adressée à un Tolosain par un Tolosain. » Et ailleurs, au même : « Le bruit est fort grand de la mort du Grand-Maistre de Malte, et cette nouvelle est à mon avis véritable. J'apprehende pourtant que la ville qui a donné naissance à vous et à moy ne portera plus de Grand-Maistre de longtemps³. » Or ce haut personnage, Anthoine de Paulo, est né en 1570 à Toulouse⁴, et la même localité a vu naître Flotte, comme Mainard nous l'a déjà fait

1. Pellisson, *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, T. I, p. 193.

2. Ainsi Raulhac, *Discours sur les hommes... d'Aurillac qui... se sont distingués*, Aurillac, 1820, p. 98. De même Laschesnay de la Condamine dans une lettre adressée à Labouisse-Rochefort (*o. c.*, p. 137). « Ce qui pourrait faire croire qu'il était d'Aurillac, c'est que, vers le même temps, des hommes du même nom y exerçaient des charges publiques entre autres Guy de Maynard, consul de cette ville en 1643 ». En réalité, ce Guy de Mainard est le fils d'un certain Charles de Maynard, apothicaire originaire de Tulle, en Limousin, et qui s'établit à Aurillac, à la fin du xvi^e s^e. Par contre l'abbé Paramelle reconnaît que François Mainard n'est pas d'Aurillac et se prononce pour Saint-Céré. *Chronique de Saint-Céré*. — Notice de Fr. Mainard, pp. 97-99.

3. *Lettres de Mainard*, CLXXXIX et XC.

4. *Dictionnaire* de Moréri, art. A. de Paulo.

savoir, et comme il le répète dans une autre lettre, où il marque la joie d'avoir appris que la mort de son ami était une fausse nouvelle : « Il se peut glorifier d'estre de deux pays bien esloignés et d'estre né à Tholose et à Paris¹ ».

Citons maintenant un certain nombre de témoignages qui confirment les déclarations du poète.

a) Dans l'allocution qu'il adresse, le 3 mai 1638, à ses collègues des Jeux Floraux pour les engager à décerner un prix extraordinaire à Mainard, le président de Caminade invoque entre autres raisons le fait que le poète est natif de la ville de Toulouse². b) L'acte de mariage de François Mainard avec demoiselle Gaillarde Boyer porte que tous deux appartiennent à la paroisse Saint-Etienne de Toulouse³. c) En lui adressant à Rome, en 1636, une élégie latine, le poète J. de Sirmond lui dit :

Tectosagum lumen, Maenarde decusque tuorum
Nec minor Aonii gloria, luxque chori
Te natalitiae procul a statione Tolosae
Ausoni externo submovet ora solo⁴.

d) Dans l'épigramme latine inscrite au-dessous du portrait de Mainard, en tête de l'édition de 1646 des *Œuvres* de cet auteur, Ménage déclare que Mainard a fait céder Bilbilis — patrie de Martial — à Toulouse⁵, et le philologue Fr. Guyet lui fait dire dans des vers latins, publiés au même endroit : *Sum Maynardus ego, domo Tolosae...*

Tous ces témoignages s'accordent pour prouver que Fr. Mainard a vu le jour rue des Nobles, à Toulouse, dans la maison que son père y avait achetée en 1573, et qui passa plus tard à

1. Lettre CXI à Flotte.

2. Cf. chap. VII, § 2 du présent ouvrage.

3. Cf. chap. III, § 1 de cet ouvrage.

4. *Ad clarissimum praesidem Maenardum, Elegia*, à la fin des *Pièces Nouvelles* de Mainard, Toulouse, 1638.

5. V. *Pièces justificatives*. En insérant ses hendécasyllabes dans ses *Miscellanea*, Paris, 1632, in-4°, Ménage leur donna pour titre : *Suscribendum imagini Fr. Menardi, Tolosatis, epigrammaticarii praestantissimi*, affirmant une fois de plus l'origine toulousaine de notre personnage.

Jean, son frère aîné, et à la fille de ce dernier, Anne de Cambolas.

Sur la foi de Pellisson on a accepté 1582 comme année de la naissance de Mainard. C'est sans doute la mention inscrite sur le portrait de Fr. Mainard, en tête de son volume de vers, achevé d'imprimer le 15 juin 1646, qui a servi de base à l'assertion de Pellisson. Mais les mots « à l'âge de 64 ans » sont vagues. Mainard devait-il bientôt prendre cet âge, l'avait-il accompli depuis peu, ou au contraire approchait-il de sa soixante-cinquième année? C'est là la question, car dans les premiers cas, Mainard serait né au début de 1583, et dans le dernier, il serait venu au monde à la fin de 1582. Les autres témoignages que nous avons sur ce sujet ne nous éclairent pas davantage.

Son testament daté du 10 juin 1644 débute de la manière suivante ⁴ : « Je François Maynard, misérable pécheur adverse (*sic* pour *adverti* ou *advisé*) par la commune condition des hommes et par l'âge de soixante-un ans, me prépare à quitter la vie etc. ». Ce document nous porterait à croire que Mainard est né au commencement de 1583. Un passage de la lettre CCXLVII à Flotte, de juin 1639, indiquerait au contraire 1582 comme année de naissance du poète. En priant son ami de corriger les poésies qu'il lui avait envoyées, Mainard lui écrit : « Par là vous m'apprendrez la distance qu'il y a entre la langue du cabinet et celle du désert, et ce que je dois espérer de ce peu de vigueur que cinquante-sept ans ont laissé à mon esprit », et quelques lignes plus bas, en parlant des succès des armées du roi en Roussillon et en Flandre, il s'écrie : « Dieu veuille que vous et moy puissions encore jouir six ans de cette future tranquillité que les victoires de nostre grand Prince doivent donner à toute l'Europe, et que dans un profond calme les Muses m'inspirent des chants de triomphe qui soient dignes de la France et de vos oreilles. » Il faut entendre par ces mots le vœu d'atteindre son an climatérique, c'est-à-dire sa soixante-troisième année, terme fatal, croyait-on, qui, une fois franchi, permettait aux vieillards d'espérer quelques lustres de vie

tranquille et heureuse¹. Enfin Balzac, dans une lettre du 20 novembre 1645² à Chapelain, après avoir déclaré à son correspondant que les deux dernières pièces de Mainard ne sont pas à son goût, ajoute : « pour esviter les mauvais présages, je n'en veux point accuser l'an climatérique. » Qu'a voulu dire Balzac ? Son ami est-il près de passer ce tournant dangereux de la vie ? Se trouve-t-il dans cet âge maléfique ? Suivant que l'on penche pour l'une ou pour l'autre de ces interprétations, on placera la naissance de Mainard à la fin de 1582 ou au début de 1583³. Faisons remarquer cependant que cette dernière date nous semble préférable, attendu qu'elle est celle qu'on peut inférer du testament du poète, pièce faite à un moment où notre personnage dut examiner ses papiers et se rendre nettement compte de son âge, et en second lieu, parce que le registre de baptêmes de la paroisse Saint-Etienne de Toulouse, quoique complet pour 1582, ne contient pas d'indication relative à Fr. Mainard. Il est regrettable que le registre baptistaire de 1583 de la même paroisse offre une lacune depuis le 1^{er} février jusqu'au 1^{er} novembre, car, s'il nous était parvenu à l'état complet, il nous aurait permis de trancher sans appel la question⁴.

1. Cf. le sonnet à Tallemant, éd. Garriss. III, 31, dans lequel Mainard exprime sa joie de voir que :

Son an climatérique a terminé son cours.

2. *Lettres inéd. de Balzac*, publ. par Tamizey de Larroque dans les *Mélanges historiques*, T. I. (*Documents inéd. sur l'Hist. de France*).

3. Dans une lettre que Mainard adresse de Rome à Flotte, en janvier 1636, se trouve un passage singulièrement obscur : « Les almanachs nous promettent que l'an mil six cens cinquante calmera l'orage qui agite toute l'Europe ; je voudrois que nous fussions en quarante neuf et que j'eusse fait six pas davantage vers mon âge climatérique ». A moins que l'on admette que *six* soit une faute d'impression pour *dix*, on sera bien embarrassé d'expliquer ces lignes ; le calcul auquel on se livrerait aboutirait à ce que, en janvier 1636, Mainard eût 57 ans, qu'en 1646, il en eût 67 et non 64 comme l'indique son portrait, et enfin qu'il fût né en 1579, date de la naissance de son frère Géraud (baptisé le 26 septembre). Heureusement Mainard vient lui-même nous tirer de notre perplexité en ajoutant aussitôt après sa déconcertante déclaration : « Pensez-vous que je sçache ce que je vous écris ; je ne le sçay pas, je vous le jure, je resve le plus souvent, et ne dis rien de bien à propos. »

4. Par acquit de conscience, nous avons contrôlé pour les années 1579-1583 non seulement les registres de baptêmes de la paroisse Saint-Etienne, mais encore ceux de la Dalbade, de la Daurade et de Saint-Sernin. Le registre baptis-

On a fort peu de données sur les années de jeunesse de Mainard; aussi ne nous livrerons-nous pas à des conjectures plus ou moins hasardeuses sur cette époque de sa vie. En 1607, au bas d'une pièce en l'honneur de son père, il prend le titre d'avocat en Parlement¹, et plusieurs actes de 1611 le qualifient de docteur et avocat². Il est presque certain qu'il fit son droit aux Écoles de Toulouse, dont son père gardait un si bon souvenir, et dans la ville même où Géraud exerçait une haute fonction judiciaire. Comme lui, François Mainard prit fort probablement son dernier grade universitaire vers l'âge de vingt-et-un ans³ et, aussitôt après, se fit recevoir avocat. Impossible pourtant de découvrir l'arrêt touchant sa réception, à cause des lacunes que présente le registre des audiences de la Grand'Chambre. Ce fut vraisemblablement vers 1601 que Fr. Mainard, après avoir prêté le serment « de bien et dûment se comporter en sa charge, d'observer les ordonnances et règlements, porter honneur et respect à la Cour », commença à faire le stage prescrit par les Édits aux candidats aux offices de judicature. On demandait quatre ans aux postulants aux charges de conseiller à la Cour, et trois ans aux sollicitateurs de places dans les sièges subalternes, sénéchaussées et présidiaux. Comme ses jeunes amis, Fr. Mainard dut se présenter quotidiennement en bonnet carré et en robe longue au barreau de la Grand'Chambre, afin d'en suivre les débats⁴. Comme ces avocats *in partibus*, il dut maintes fois lui aussi, au risque de s'attirer les remontrances des « sénateurs » et les foudres

taire de l'Eglise du Taur ne commence qu'en 1393; celui de Saint-Nicolas, qu'en 1662. Quant à Saint-Pierre, cette église est située en dehors de la ville de Toulouse.

1. V. cette pièce à l'Appendice bibliographique. Cf. aussi le chap. 2, § 1 de cet ouvrage.

2. V. l'analyse de ces actes, chap. 3, § 1 et leur reproduction aux *Pièces justificatives*.

3. Il nous a été impossible de trouver la date à laquelle Fr. Mainard termina ses études. La liste des bacheliers en droit civil et canon de l'université de Toulouse ne commence qu'en 1616, et le registre des licenciés et docteurs passés en toutes Facultés, que le 15 janvier 1639.

4. On ne plaidait qu'à la barre de la Grand'Chambre. Aux Enquêtes on jugeait les procès par écrit. V. sur les attributions de chacune des Chambres qui composaient le Parlement de Toulouse, Lapierre, *Introd. à l'Inventaire des Arch. de la Haute-Garonne*, t. II, pp. XXVII-XXX.

paternelles, quitter ce costume appelant trop l'attention du public pour le chapeau à larges bords, l'épée au côté, les habits de couleur et le manteau court, tenue moins compromettante les jours de joyeuse équipée ou de galantes escapades. Espérons du moins pour la bonne renommée du futur président d'Aurillac, qu'il ne profana pas, comme tel de ses confrères, la majesté sacrée du temple de la justice, en y paraissant sans toge ni barrette, « marques de ses vacations », et qu'il n'osa pas prendre le Palais pour un « cabaret public et ordinaire » en y provoquant « des riotes et querelles ¹ ».

Ce qui est certain, c'est que les plaidoiries, les rapports et les arrêts intéressaient moins notre personnage que les œuvres des poètes en vogue. C'est lui, sans doute, qui fit goûter à son père, imbu d'humanisme, mais dédaigneux des écrits français, les « paraphrases des pseumes » de Desportes, dont Géraud cite un passage dans le dernier livre de ses *Arrêts* ². Le jeune Mainard était engoué non seulement de l'abbé de Tiron, mais encore de Bertaut, d'Urfé, de Lingendes, et de leur maître à tous, Ronsard. Il y cueillait des images, des expressions, des tournures qu'il glissait dans ses propres compositions. Car il était né poète et de bonne heure il se complit aux jeux du rythme et de la rime. En s'adonnant aux vers, répond-il à ceux qui l'en blâment, il ne fait que suivre l'influence secrète de son astre. Comme son maître Malherbe, il se vantera d'avoir reçu dès son berceau « les faveurs de Parnasse » :

C'est à quoy je fus destiné
Dès le premier jour de ma vie ;
Et la Muse m'auroit traîné,
Si je ne l'eusse pas suivie ³.

Aussi n'y aurait-il qu'à remplacer Poitiers par Toulouse

1. *Mémoires* de P. du Beloy à la suite des *Notables Questions* de Géraud, liv. IX, chap. 39.

2. Liv. VIII, chap. 16, il cite à propos de la durée de la vie humaine, la « translation du pseume nonante » de Desportes : « Car à la fin Seigneur, sept dizaines d'années, etc. »

3. Cf. l'épigr. de Mainard, éd. Garriss. t. III, p. 69, *On me dit que j'ai trop dormy...*

pour appliquer à Mainard écolier les vers d'un autre poète de cet âge, Vauquelin de la Fresnaye ¹, qui, « pipé des Muses », suivait leurs jeux au lieu de démêler les débats ardu du droit. Il est à remarquer que, loin de contrarier les penchants de son fils pour la poésie, Géraud les favorisa de son mieux. Sans aller jusqu'à croire que les débuts du poète soient salués des blasphèmes affreux et des imprécations amères qu'un moderne ² attribue aux proches du futur prêtre du Verbe, il faut concéder qu'il est rare de rencontrer une vocation poétique qui se développe librement, grâce aux soins et aux encouragements paternels. Ronsard nous a rapporté les railleries dont l'accablait son père lorsqu'il le surprenait en train de courtiser *Apollon et les Muses*, et Régnier nous a parlé des verges dont le tenancier du jeu de paume de Chartres, « tout bouffly de colère », menaçait les insouciantes chansons de son fils ³. Par contre, dans des strophes curieuses, éliminées de la rédaction définitive de son ode en quatrains à Richelieu, Mainard, s'adressant aux « neuf savantes sœurs », leur confie :

Mes parens qui me virent naistre
 Sous le règne de Henry trois
 Dès mon avril me firent estre
 Amy de l'ombre de vos bois.

C'estoit lors que les grands de France
 Se piquoient de vous rechercher
 Et qu'en despit de l'ignorance
 Vous estiez du petit coucher ⁴.....

Car Géraud avait été témoin des succès extraordinaires de Ronsard, qui avait logé et avait été nourri au Louvre, et, par surcroît, avait été honoré de l'amitié de Charles IX. Il avait

1. En ce temps, ô quel heur ! sans haine et sans envie
 Nous passions dans Poitiers, l'avril de nostre vie ;
 Au lieu de desmêler de nos Droits les Desbats
 Muses, pipez de vous, nous suivions vos esbats !

Vauquelin de la Fresnaye, *Art poétique* liv. II.

2. Cf. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, *Bénédiction*.

3. Cf. Ronsard, *Poème à Pierre l'Escot*, et Régnier., *Satire IV* à Molin.

4. Ces vers sont extraits du ms. 843, f° 142 de la Biblioth. de Toulouse. Mainard y a écrit la première version de son ode à Richelieu, éd. Garriss. t. III, p. 192.

entendu parler de la fortune du *poète royal* Hugues Sâlel, natif de Cazals dans le Quercy, à qui François I^{er} avait donné pour ses chants royaux, ses églogues et surtout pour sa traduction en vers de l'Iliade, honneurs, bénéfices et pensions¹. Et la gloire des cahorsins Clément Marot, couché sur les états du roi de France et sur ceux de la reine de Navarre, et Olivier de Magny, secrétaire de Henri II, notoire dans tout le royaume, était particulièrement grande dans le Quercy. Pour peu que Géraud eût tancé son fils, celui-ci aurait pu lui apprendre qu'un sonnet avait rapporté à Desportes l'abbaye voisine d'Aurillac², et que des amusements regardés d'ordinaire comme frivoles avaient valu à son auteur préféré quarante mille livres de rente.

La poésie était pour l'avocat sans causes qu'était Mainard à cet âge, non seulement le seul moyen d'échapper au terre-à-terre des discussions du prétoire, mais aussi la seule perspective qu'il eût de quitter la carrière où, contre son goût, il venait de s'engager et dont il aurait été heureux de sortir. Son aîné avait succédé à la charge brillante de son père ; on lui avait taillé la part du lion dans l'avoir paternel ; il avait épousé une femme riche. L'avenir qui attendait ce cadet de bourgeoisie parlementaire, était de devenir un pilier du Palais, de s'accointer, afin de se créer une clientèle, avec les procureurs et les praticiens, et de leur laisser pour leur peine la meilleure part de ses honoraires³. Une fois qu'il aurait accompli son stage de trois ans, il aurait pu, en se mariant, trouver le modeste pécule nécessaire à l'achat d'un office dans un siège subalterne — les grosses dots et les belles situations étant réservées dans le monde de la robe à ceux qui, comme son frère Jean, avaient la chance de bénéficier de la primogéniture. Combien plus sédui-

1. Lacoste. *Hist. du Quercy*, publ. p. L. Combarieu et F. Canzardet. Cahors, 1883-1886, t. IV, pp. 97-98.

2. L'abbaye pour un sonnet devait être celle d'Aurillac, échangée plus tard contre celle des Vaux de Cernay, dit Michiels (*Introduction* citée, p. xxxix) qui pense que Desportes la reçut en don de Henri II en 1581, à l'occasion du mariage d'Anne de Joyeuse, le favori du roi. M. Brunot (*o. c.*, p. 1, note) donne 1588 comme date à laquelle Desportes fut gratifié de l'abbaye d'Aurillac.

3. V. sur les avocats de cette époque, le chap. sur *Les auxiliaires de la justice, Avocats, Procureurs, Huissiers* dans le liv. III de l'ouvrage de M. d'Avenel. *Richelieu et la monarchie absolue*, Paris, 1884.

sants étaient les mirages de fêtes, de luxe et de gloire au milieu desquels son imagination juvénile lui représentait la vie des poètes à la Cour. Les guerres civiles qui, pendant son enfance, avaient déchiré le pays, venaient de prendre fin. Nul doute que dans l'ère de prospérité qu'annonçaient les débuts du règne de Henri IV, on allait cultiver les arts comme on l'avait fait sous la dynastie magnifique des Valois ; à l'exemple de Charles IX, Henri mettrait l'art de faire des vers à un plus haut prix que celui de régner. Les poètes allaient de nouveau être choyés et admirés. La tentation *d'acquérir du nom et des trésors*¹ était trop forte pour que le jeune Mainard y résistât longtemps. Ne soyons pas surpris si, bientôt, nous le voyons figurer à Paris parmi les artistes et les gens de lettres du cortège brillant de la reine Marguerite de Valois.

1. Cf. le sonnet *Après du grand Henry*, éd. Garriss., t. II, p. 233.

CHAPITRE II

MAINARD A LA COUR (1605-1610).

- I. — Mainard, secrétaire de Marguerite de Valois.
- A. Collaboration du poète et de la reine Margot. Cercle des gens de lettres de l'hôtel de Sens. Mainard disciple de Desportes et de Bertaut.
 - B. Composition du *Philandre*, poème pastoral. Modèles de Mainard : *Les changements de la bergère Iris* de Lingendes et le *Sireine* d'Urfé. Erreurs bibliographiques au sujet de l'impression de ce dernier ouvrage. Traits caractéristiques du *Philandre*.
 - C. Stances que Mainard composa à l'occasion de l'assassinat de Saint-Julien, amant de la reine Marguerite. Le poète quitte sa protectrice. Camaraderie avec Laugier de Porchères.
- II. — Mainard, élève de Malherbe.
- A. Malherbe à l'hôtel de Sens. Sa rupture avec Desportes. Mainard passe dans le parti du réformateur.
 - B. Les premiers disciples de Malherbe. Son enseignement. Profit que Mainard en tire : premières versions des *Regrets* comparées avec celles du *Parnasse* de 1607. Malherbe condamne le *Philandre* de son écolier. Une conséquence fâcheuse des relations du poète avec son nouveau maître : Malherbe l'encourage à faire des Priapées.
 - C. Régnier attaque la nouvelle école. Brouille et duel de Mainard avec son ancien ami.
- III. — Les protecteurs qu'il se fait à la cour de Henri IV. Bassompierre, le comte de Carmain, etc. Mainard « caressé » par Henri IV. Pièces en l'honneur du roi et sur sa mort.

I

Les historiens de la reine Marguerite¹, comme les biographes de Mainard, ont tous parlé des fonctions de secrétaire que le

1. Mongez, *Hist. de la reine Marguerite de Valois*. Paris, 1777, in-8°. Saint-Poncey, *Hist. de la reine Marguerite*. Paris, 1886. Deux volumes in-8°. Ch. Merky, *La reine Margot et les derniers Valois*, Paris, 1904, in-8°.

poète remplit auprès de l'épouse divorcée de Henri IV. Mais ils ne sont pas d'accord sur les circonstances dans lesquelles Mainard fut présenté à cette princesse.

Est-ce que ce fut à Usson, en Auvergne, vers 1603-1604, comme le conjecture Saint-Poncey ?¹ On sait qu'en octobre 1585, chassée par les bourgeois d'Agen, irrités de ses accointances avec les ligueurs, la reine Margot avait erré pendant un an de ville en ville, poursuivie partout par la haine de Henri III, son frère. Enfermée par ordre du roi au château d'Usson, elle arriva bientôt par ruses ou par promesses à faire quitter la place à son gardien et devint de la sorte maîtresse du donjon. Elle fit de cette imprenable forteresse, que le « bon et fin renard » Louis XI avait bâtie au milieu des rochers et des montagnes de l'Auvergne, afin d'y détenir ses prisonniers avec plus de sûreté qu'à Loches ou à Vincennes, comme une sorte de lieu de refuge de la poésie et des arts. Les poètes, les musiciens, les philosophes accouraient dans ce château, où ils étaient sûrs de recevoir bon accueil et larges récompenses. Ainsi, pendant l'époque troublée des guerres de la ligue et pendant les pénibles commencements du règne de Henri IV, l'entourage lettré et galant de l'auguste châtelaine d'Usson répandit quelque peu l'éclat de la cour magnifique de Henri II et de Catherine de Médicis.

Saint-Poncey avance que ce furent les Noailles qui recommandèrent Mainard à la reine Marguerite. Cette supposition est ingénieuse. Henri de Noailles, comte d'Ayen, lieutenant général de la haute Auvergne, contrée où se trouvait la résidence de cette princesse, avait la plupart de ses biens dans la vicomté de Turenne³, dont faisait partie Saint-Céré, lieu de naissance et de retraite du conseiller Géraud de Mainard, père du poète. Nous savons bien qu'en 1596 Noailles fait valoir à

1. Saint-Poncey, *o. c.*, II, 426.

2. Brantôme, *Discours sur la reyne de France et de Navarre Marguerite*, dans *Œuvres*, éd. Lalaune, VIII, 71.

3. Dans son *Essai d'un armorial quercynois*, M. L. Esquieu mentionne les Noailles comme étant seigneurs de Meyrinhae-Latour, Montclar, Carbonnières, Malemort, Brives de Servières, Martel, Saint-Céré. (*Bulletin de la soc. des études du Lot*, 1905, p. 54).

Henri IV ses droits à certains arriérés qui lui étaient dûs par la reine de Navarre, en réclamant de plus le paiement des gages qu'elle devait à sa mère, Jeanne de Gontaut, ancienne dame d'honneur de Marguerite¹. Néanmoins, il entretint d'excellentes relations avec la châtelaine d'Usson pendant les dix dernières années qu'elle passa en Auvergne. En avril 1595, il engage sa mère, sur le point de se rendre aux bains de Bellevue, à faire un détour pour aller saluer Marguerite qui, « jouissant à cette heure de tout son bien, va désormais vivre un petit en reine » et l'assure qu'à Usson on a plus de souvenance des services qu'elle y a rendus que par le passé². D'autre part, Mainard fut un des protégés de Henri de Noailles et, dès son extrême jeunesse³, l'ami de François, comte d'Ayen, le fils aîné de ce seigneur.

Si l'on admet l'opinion de Saint-Poncey, Mainard aurait fait partie du domestique nombreux de cette reine au moment où, en juin 1605, elle quitta sa sombre demeure pour gagner Paris, accompagnée jusqu'aux frontières de la province par toute la noblesse du pays. Les jours d'épreuves étaient définitivement passés. Depuis son divorce, Marguerite était dans les meilleurs termes avec son mari. Elle venait même de lui donner des preuves manifestes de son dévouement, en lui signalant les menées en Auvergne du duc de Bouillon et de ses complices. Le roi l'avait récompensée de ses bons offices en lui permettant d'intenter devant les Parlements de Toulouse et de Paris un procès en restitution de biens à Charles de Valois, comte d'Auvergne, son neveu. Avec l'assentiment de Henri III, celui-ci s'était emparé des sénéchaussées du Quercy et de l'Agenais ainsi que du comté de Lauragais, terres qui faisaient partie de la dot de Marguerite⁴.

1. V. les placets de Henri de Noailles au roi dans L. Pâris, *Les papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre*, Paris, 1875, I, 322. (Cf. aussi Saint-Poncey, *o. c.*, p. 329).

2. L. Pâris, *o. c.*, I, 338 et 291. — Il serait facile de confondre avec Géraud de Mainard, le père du poète, un certain Maynard qui adresse le 2 juillet 1574 (*o. c.*, I, 123) et le 21 juin 1602 (*ibid.*, 2^e partie, I, 29) des lettres à Henri de Noailles. Cet homonyme est certainement M. de Maynard, président au présidial de Brive, qui, le 1^{er} déc. 1594, écrit au même seigneur (*ibid.*, I, 274).

3. Il sera question à plusieurs reprises dans cet ouvrage des relations de Mainard avec les Noailles.

4. Mongez, *o. c.*, pp. 319 et 394-95.

Cette conjecture, il faut l'avouer, a un certain air de vraisemblance. Nous préférons cependant la supposition¹ qui présente Mainard comme secrétaire de la reine Marguerite, à Paris seulement. Pellisson écrit à ce sujet : « Dans sa jeunesse, il vint à la Cour et fut secrétaire de la reine Marguerite² ». On dirait même que l'historien de l'Académie française fait succéder la nomination du poète comme secrétaire de Marguerite à son introduction au Louvre. Les biographes s'accordent pour faire de Pierre-André Hurault de l'Hospital, que le poète appelle son « premier protecteur³ », le personnage qui aurait patronné le jeune Mainard auprès du roi et de sa première femme. Pierre-André Hurault⁴ de l'Hospital, seigneur de Belesbat, petit-fils du célèbre chancelier de Catherine de Médicis, fils de Michel de l'Hospital, chancelier et ambassadeur du Béarnais, était certainement très aimé de Henri IV. Maître des requêtes au Parlement de Paris, il était à même d'être souvent sollicité par Marguerite, qui poursuivait devant cette instance une partie de ses procès contre Charles de Valois, son neveu. Enfin, marié à Claire de Gessei, fille d'un greffier au Parlement de Toulouse, ce magistrat devait être porté à s'intéresser au sort d'un jeune toulousain qui, comme Mainard, était fils et frère de conseillers à la Cour souveraine du Languedoc.

Selon Garrisson⁵, c'est au cours du voyage du roi en Limousin, en septembre et octobre 1605, que Hurault de l'Hospital présenta le jeune homme à Henri IV. Mais quel est l'historien qui a révélé à ce critique la présence de Hurault de l'Hospital parmi les gens de la suite du roi ? Cette assertion, qui semble bien être faite pour les besoins de la cause⁶, suggère

1. Cf. Garrisson. Notice à l'édition des *Œuvres de Maynard*, I, IV. — Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Ménard*, pp. 11-12. — G. Clavelier, *Fr. Maynard*, pp. 7-8.

2. Pellisson, *Histoire de l'Académie*, éd. Livet, I, 196.

3. Lettre CCXXXIX à M^{me} de Choisy, fille de Pierre-André Hurault de l'Hospital : « vous me représentez au naturel le portrait de M. vostre père, qui a esté mon premier protecteur ».

4. V. sa biographie dans le *Dictionnaire* de Moréri, 1759, (art. Michel de l'Hospital).

5. Notice citée, p. iv.⁴

6. Aucun des chroniqueurs de l'époque (Palma, Cayet, l'Estoile, etc.) ne rapporte ce détail. P. Latocest qui s'appuie dans son étude sur *Henri IV à Limoges*,

néanmoins quelques idées sur les circonstances grâce auxquelles Mainard aura pu approcher de la Cour. On sait que le voyage du roi en Limousin était surtout une démonstration contre les complots du duc de Bouillon, maître de la vicomté de Turenne, où il avait secrètement fait armer entre autres le château de Saint-Céré. Cette forteresse ouvrit ses portes aux officiers du roi le 30 septembre¹, et il se pourrait que le vieux conseiller Géraud de Mainard, qui n'avait trempé dans aucune des intrigues du duc et qui désirait être exempt de tout soupçon, eût dépêché son fils François pour témoigner à Henri de sa loyauté et de son dévouement. Le jeune poète aura suivi le souverain à Paris et, par son entremise ou par celle de Hurault, son familier, obtenu un emploi de secrétaire dans la maison de Marguerite.

Hâtons-nous cependant de quitter le champ des hypothèses où nous avons trop longtemps erré à la suite des biographes de Mainard, et abordons l'étude de faits moins problématiques que les précédents et dont l'existence est hors de conteste.

Il est fâcheux que les registres des comptes de l'épouse divorcée de Henri IV, déposés aujourd'hui aux Archives Nationales², soient incomplets pour les années 1596-1608; nous ne pouvons donc savoir la date à laquelle Mainard commença à faire partie de la maison de cette reine. Toutefois on peut assurer, sans courir le risque de commettre un anachronisme, qu'à la fin de 1605 le poète tenait déjà son emploi de secrétaire des commandements de Marguerite. Cette princesse avait déjà quitté à cette date le château de Madrid, situé au Bois de Boulogne, où elle était descendue à son arrivée dans la capitale, pour venir habiter près du Marais et de l'île Saint-Louis, centre du Paris mondain de l'époque, l'hôtel de Sens, ancienne demeure des archevêques de ce diocèse. On voit encore, au coin de la rue du Figuier et de la rue de l'Hôtel-de-Ville, cette

(insérée dans *Limoges au XVII^e siècle*, Limoges, 1862), sur une relation contemporaine locale, ne mentionne pas non plus Hurault de l'Hospital comme faisant partie de la suite du roi.

1. Cf. Poirson, *Histoire du règne de Henri IV*. Paris, 1862-67, t. II, pp. 651-652.

2. KK 158-181.

demeure du xv^e siècle, lourde d'aspect avec ses tourelles massives et ses murs trapus, mais permettant de loger d'une manière confortable le personnel d'une petite Cour. C'est là que Mainard fit son apprentissage de courtisan et qu'il révéla ses inspirations juvéniles à un cercle de connaisseurs.

Sa situation était brillante. Les 400 écus¹, appointement ordinaire des secrétaires, représentaient l'opulence pour ce jeune homme de vingt-cinq ans, élevé jusqu'à cet âge dans une aisance modeste. Au contact des galants gentilshommes et des gracieuses demoiselles de l'entourage de la reine, notre secrétaire se dépouilla un peu de sa gaucherie provinciale. De travail peu ou point. Il accompagnait la reine dans ses visites assez fréquentes au Louvre, et la comparaison qui s'imposait entre cette femme ayant grand air sous l'échafaudage de ses perruques et sous ses atours pompeux à l'ancienne mode², séduisante malgré ses cinquante ans bien sonnés et sa forte carrure, toujours charmante en ses propos, et la grosse *banquière* du roi, Marie de Médicis, vulgaire et empesée, couverte de ridicule par les nombreuses fredaines du Vert-Galant, tournait entièrement à l'avantage de la descendante des Valois, en qui la majesté semblait s'être réfugiée. Dans les promenades qu'elle faisait au Cours-la-Reine ou à la foire Saint-Germain, son secrétaire pouvait constater la sympathique admiration que le bon

1. Ainsi on voit par les livres de comptes mentionnés que le secrétaire Lallemand reçoit 400 écus pour le quartier de janvier-mars et la même somme pour le quartier d'octobre-décembre 1608 (KK 179, f^o 6 et 9). Lallemand émarge encore au budget de sa Majesté en 1610, en compagnie des secrétaires Bouyer et Feuilletin qui touchent eux aussi 400 écus, tandis que le secrétaire Quentin est payé 150 écus. Il s'en faut de beaucoup pourtant que les officiers touchassent régulièrement leurs gages. En janvier 1610 les secrétaires qui viennent d'être nommés touchent le quartier d'octobre de l'année précédente (KK 180, f^o 111, recto). Sur le même état figure Baudouyn « l'espagnol » avec 30 écus. Ce dernier est-il le même que Jean Beaudouin, l'académicien, qui, au dire de Pellisson, fut lecteur de Marguerite ? Sa connaissance de l'espagnol lui aurait-elle fait donner le surnom avec lequel il figure dans les états cités ? En tout cas Saint-Poncey a eu tort d'en faire un secrétaire de cette reine à l'époque où elle habitait Usson, car Baudouin est né vers 1590. (Cf. Lachèvre. *Bibliogr. des rec. coll. de 1597-1700*, t. I, pp. 98-99).

2. Cf. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. c., t. I, p. 184. Elle se montrait au Louvre avec des toilettes dans le goût de celles qui sous Charles IV et Henri III avaient excité l'admiration des grands seigneurs français et étrangers. Les ajustements des belles dames de la Cour, copiés sur ceux de Marguerite n'étaient, suivant Brantôme (*o. c.*, VIII, 31) que « bifferies et drôleries au prix des belles et superbes façons, coiffures, gentilles inventions, etc. » de la reine de Navarre.

peuple de Paris prodiguait à cette reine dont le trône, au sentiment de la foule, avait été usurpé par une étrangère. A la basilique de Saint-Denis, où Marguerite alla s'agenouiller devant le tombeau de ses parents et de ses ancêtres, le jeune poète fut ému à l'aspect des monuments glorieux de la *Chambre des Valois*, et son cœur, réfractaire pourtant au beau plastique, jeta un cri d'admiration¹ devant ces marbres et ces bronzes merveilleux, consacrés par le génie de Germain Pilon à la mémoire de François I^{er}, de Henri II et de Catherine de Médicis, ces illustres protecteurs de la Renaissance française.

A l'hôtel de Sens, Mainard lisait à la reine, soit aux repas, soit le soir, « quand elle s'estoit retirée en son cabinet », « les beaux livres nouveaux..... tant en lettres saintes qu'humaines² ». Et le métier n'était point une sinécure, car d'une nature passionnée en tout, Marguerite ne voulait pas cesser une lecture intéressante qu'elle n'en connût la fin, en perdant bien souvent, raconte Brantôme, « le manger et le dormir³ ». A d'autres heures, il écrivait sous sa dictée des narrations précieuses dans le genre de la *Ruelle mal assortie*, ou encore noircissait de son écriture ce fameux papier dont « les marges estoient toutes pleines de trophées d'amour⁴ » et dont l'usage était réservé aux billets-doux. Enfin il brodait sur des canevases que la reine lui avait fournis des élégies et des chansons. Une des victimes de Boileau, Le Pays, nous a laissé une curieuse relation de cette collaboration⁵. Marguerite dont « l'âge avait tari la veine », couchait « sans soin et en désordre » ses conceptions, et était ravie de la facilité avec laquelle son secrétaire les rangeait et du tour « aisé et galant » dont il les rendait en vers. C'est pourquoi, elle le considérait comme « un orfèvre excellent qui savait admirablement mettre les pierreries en œuvre ». Sans doute, le jeune homme ne négligeait point de

1. Cf. éd. Garriss, t. II, p. 150. *Sur la mort de l'excellent sculpteur Pilon*.

2. Cf. ce que dit sur les gens de lettres attachés à la personne de cette princesse, Dupesquier dans son *Tombeau de la serenissime reyne Marguerite*, Paris, 1613. (B. Nat. Lb. 35, 1074).

3. Brantôme, éd. c., t. VIII, pp. 81-82.

4. Tallemand, *Historiette de la reine Marguerite*.

5. Le Pays, *Nouvelles œuvres*, t. II, p. 289, cité par Labouisse-Rochefort, Durand-Lapie et Lachèvre, etc.

prendre pour modèles les pièces qu'avait dictées à cette grande amoureuse la douleur ressentie à la séparation, à la trahison ou à la mort de ses nombreux amants, Chanvallon, d'Aubiac, Pominy et tant d'autres, qui, malgré ses serments et ses pleurs, furent bien vite oubliés et remplacés plus vite encore.

Le peu qui nous reste des productions versifiées de cette princesse nous permet de nous rendre compte du genre de son talent et de la nature de ses goûts. Son haleine est courte, ses vers ne coulent pas de source. Elle les a laborieusement martelés l'un après l'autre et les a repartis, comme par paquets, en stances et en strophes. Dans ses auteurs préférés, depuis Marot jusqu'à Desportes, les vers indépendants ne sont pas rares. On trouve chez elle, non seulement des séries entières de vers disjoints, mais des hémistiches et même de menus groupes de mots qui gisent les uns à côté des autres, comme des membres disloqués¹.

Parfois un souffle ardent et sincère court à travers ces tronçons et les anime². Et on se demande si, dans le soin que prend plus tard Mainard de détacher le plus possible ses décasyllabes et ses alexandrins, il n'entre pas de lointaines réminiscences des premières pratiques d'un métier où cette reine bel-esprit lui avait servi de guide. Mais trop souvent la poétesse s'amuse aux jeux puérils, aux vains cliquetis de mots qui ont fait les délices de Meschinot, de Molinet, du « bon Cretin » et même de maître Clément, leur élève :

Le feu va ratizant ses ardeurs estouffées
 Il bruit au bruit du vent, souffle au souffle venteux,
 Il tonne, estonne tout de flammes entonnées.
 Le vent dépité bouffe, et bouffit dépîteux.

1. Cf. surtout ses vers à la mémoire de Pominy. (Lachèvre, *o. c.*, t. I, p. 274, d'après le *Divorce satirique*).

2. Ainsi dans les *Stances sur ses amours avec Champrallon*, reproduites par l'Estoile à la fin du t. XI de ses *Mémoires-Journaux*, éd. Brunet, Champollion, Halphen, etc. Paris, 1883.

L'attache de nos cœurs d'une amoureuse estrainte
 Nous couple beaucoup plus qu'on ne nous a disjoinetz :
 Nos corps sont désuniz, nos âmes entassées,
 Nos corps sont séparez, et non pas nos pensées,
 Nous sommes esloignez, et ne le sommes point.

Ronsard, qu'elle a connu et qui l'a chantée¹, n'a pas réussi à lui faire mépriser ces ridicules colifichets de Dame Rhétorique. D'autre part, les péchés mignons des derniers disciples de la Pléiade lui plurent trop pour qu'elle n'imitât point leur afféterie, leurs extravagances et leur galimatias :

Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes ;
 Souspirez mes souspirs, vous qui lisez mes carmes,
 Car vos pleurs et mes pleurs amortiront mes feux ;
 Vos souspirs, mes souspirs aviveront ma flamme ;
 Le feu s'éteint par l'eau et du souffle s'enflamme :
 Pleurez doncques tousjours et ne souspirez plus.

Apollon ne lui avait accordé ses dons que d'une main avare ; en revanche il l'avait douée d'un goût très vif pour tous les arts auxquels ce Dieu préside. Marguerite aimait particulièrement la musique. Brantôme nous apprend² qu'à Usson, elle se faisait donner des concerts par des pages qu'elle avait fait instruire à cet effet et qu'elle-même chantait d'une « voix belle et agréable, l'entremeslant avec le luth qu'elle touchait bien gentiment ». Les roulades langoureuses de Pominy furent pour beaucoup dans la passion qu'il inspira à la châtelaine d'Usson. *Cantavit et placuit*. A Paris, outre le maître de musique Amant qui touchait cent cinquante écus par trimestre, elle avait à ses gages plusieurs joueurs de luth³. Villars, l'un de ses virtuoses, arriva à la célébrité, car, pendant plusieurs années, les belles dames de la Cour fredonnèrent à l'envi ses chansons. Comme il a déjà été dit la reine était curieuse d'histoire (les mémoires qu'elle nous a laissés en sont une preuve), elle s'intéressait à la philosophie et était éprise de romans et de vers. Richelieu qui n'a guère de sympathie à son endroit, reconnaît cependant qu'elle était le refuge des gens de lettres et qu'elle aimait à

1. V. dans le *Bocage royal* la pièce : *Amour amoureux. A la Roïne de Navarre, Marguerite de France*.

2. *o. c.*, t. VIII, p. 82.

3. Saint-Poncey (*o. c.*, II, 435) nous présente le sieur Amant enseignant la musique à Usson, aux pages, demoiselles et enfants de chor de Marguerite, mais il n'appuie pas de preuves son allégation. — Cf. pour les gages de M. Amant, maître de musique, pour le quartier d'octobre-décembre 1608, Arch. Nat., KK 179, f^o 8-9. Les maîtres de luth « Jacques et son compagnon » reçoivent, en juillet 1608, vingt écus, Arch. Nat., KK 179, f^o 24.

les faire discourir. Dans ces réunions, Marguerite se faisait appeler *Vénus Uranie* pour mieux marquer la nature élevée des débats qu'elle dirigeait. Nombre d'écrivains dont les noms pour la plupart ont sombré dans l'oubli prirent part à ces assemblées. Claude Billard qui raconta en vers les péripéties du *Voyage de la royne à Boulogne*¹; les avocats Jacques Corbin² et Jean d'Alary³ qui s'étendirent sur les vertus de cette « perle unique » et célébrèrent sur le mode dithyrambique la venue de la reine à Paris et sa rencontre avec son ancien époux; Scipion Dupleix qui traduisit à son intention une partie de la philosophie d'Aristote et qui, plus tard, pour être agréable à Richelieu, déversa des injures sur sa bienfaitrice⁴; le ridicule poète Maillet⁵ que Mainard déchira cruellement dans ses épigrammes; la demoiselle de Gournay à qui, comme à Coeffeteau⁶, son aumônier, la reine allouait cinquante écus par trimestre.

C'est chez Marguerite que Mainard se lia pour la vie avec un autre poète, le provençal Laugier de Porchères, plus âgé que lui d'une dizaine d'années et qui devait lui survivre. Après ses pérégrinations à Bordeaux et à Paris, Porchères passa en

1. Paris, 1605, in-8. Cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs*, I, 416. — Claude Billard, seigneur de Courgency, conseiller et secrétaire des commandements de la reine Marguerite, est né à Souvigny, près de Moulins, vers 1540 et est mort en 1618.

2. *La Royne Marguerite où sont descrites la noblesse, la grandeur de ceste grande Princesse, sa beauté, ses vertus...* par Jacques Corbin, advocat en Parlement. Paris, 1603, in-18. V. sur lui Goujet, *Biblioth. fr.*, XV, p. 30. — Corbin est l'auteur de quelques petits romans entremêlés de vers : *Les Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12; *Le martyre d'amour*, Lyon, 1603, in-12; *Les Trophées de l'amour*, Paris, 1604, in-12, etc.

3. On a de ce poète toulousain un *Recueil de récréations poétiques*, Paris, in-12, 1605.

4. Cf. Saint-Poney, *o. c.*, II, 425.

5. Saint-Amant l'appelle « le fou de la reine Marguerite. » *Les Poésies du s^r de Maillet à la louange de la reine Marguerite*, Paris, 1611, in-12. Autre édition 1612, petit in-8°. Cette reine étant morte en 1615, le famélique poète dédia la réimpression de 1616 (Bordeaux, in-12°) de ce volume à une autre protectrice. Cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll.*, t. II, p. 350.

6. Cf. pour Mademoiselle de Gournay et Coeffeteau l'état de la dépense faite au quartier d'octobre-décembre 1608, Arch. Nat. KK 179, f° 8-9. — Coeffeteau mentionné aussi en janv. 1608 (*ibid*, f° 6) et janv. 1610 (KK 180 f° 114 verso). — Mademoiselle de Gournay semble avoir loué un immeuble à la reine, car à la date du 2 mars 1609 on lit (KK 180, f° 22 verso) : « Le dict jour payé à Mademoiselle de Gourné la somme de vingt escus pour son louage de quatre mois. » Elle ne figure plus sur les états de 1610 ».

Savoie à la cour de Charles-Emmanuel, qu'il appelle son « maître » dans des stances sur les *Courses et la Pastorale du Parc, faites à Turin, devant son Altesse*¹. Il accompagna le duc dans le pèlerinage à pied que celui-ci fit à Notre-Dame de Mondovi et lui prodigua de chrétiennes consolations à l'occasion de la mort de son fils aîné, Philippe-Emmanuel, prince de Piémont, mort le 9 février 1603, à l'âge de dix-neuf ans². Revenu en France, Porchères fut bien accueilli par Marguerite. Ce poète courtisan, ne se souvenant plus des pièces qu'il avait faites pour vanter le charme des yeux et la splendeur de la chevelure de Gabrielle d'Estrées, avait brusquement changé de ton à la mort de cette favorite³. Il fit honte au roi de ses « vices », de ses « sales amours » avec cette « infâme Laïs », cette « impudique Flore », l'adjura de se laver comme Dàvid « en l'eau de repentance » et osa lui parler de fidélité et d'amour conjugal. Ces stances durent particulièrement plaire à Marguerite qui, abhorrant sa rivale, traînait en longueur la dissolution de son mariage, pour ne pas céder sa place à cette « bagasse »⁴.

A l'hôtel de Sens, comme à Usson et à Nérac, l'amour était le sujet de conversation qui revenait le plus souvent sur le tapis⁵. Le plus illustre des hôtes de Marguerite, le fameux

1. Pellisson et d'Olivet, *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, t. I, p. 483, note. — Tallemant des Réaux, *Historiettes* (éd. citée), t. IV, pp. 321-324. — Goujet, *Biblioth. fr.*, t. IV, pp. xvi, 469-474. *Les stances sur les courses et la pastorale du Parc* parurent pour la première fois dans les *Muses ralliées* de 1603, cf. Lachèvre, *o. c.*, t. I, pp. 278 et suivantes.

2. L'Estoile reproduit dans son *Journal* (éd. c., chap. XI, pp. 160-193) les stances de Porchères « sur la mort du filz ayné du duc de Savoy » et celles faites « à nostre Dame de Mondevis, où son altesse fit un pèlerinage à pied. » Cette pièce nous semble inédite ; la première est insérée dans le *Parnasse françois* de 1607, t. II.

3. « Stances par sixains sur la mort de Madame Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort et marquise de Monceaux », dans l'Estoile, *Mémoires-Journaux*, XI, pp. 164 et suivantes. — Porchères semble avoir joué double jeu, en composant d'une part ces stances destinées à être lues par Marguerite et en exprimant d'autre part, au nom du roi, des *Regrets sur la mort de Madame la duchesse* publiés dans le *Parnassé* de 1607 (I, 372).

4. Lettre de Marguerite à Sully du 29 juil. 1599 reproduit. p. Mongez, *o. c.*, p. 375.

5. En parlant de la cour de Nérac, Sully dit : « cette cour était douce et plaisante. . . on n'y parloit que d'amour, » cité par Victor du Bled, *La société française du XVI^e siècle au XX^e siècle*. Paris, 1903, 1^{re} série, *La cour de Henri IV*.

abbé de Tiron, Philippe Desportes, était par ses déclarations et ses lamentations versifiées dûment qualifié pour disserter sur cette brûlante matière. A l'époque où, ne possédant aucune prébende, il n'était que le fringant compagnon du duc d'Anjou, Desportes avait raconté à mots couverts certaine aventure d'alcôve dont Marguerite avait été l'une des héroïnes¹. Depuis il avait joui, selon les mauvaises langues, des faveurs de la reine de Navarre, et s'était tellement initié à l'histoire amoureuse de cette princesse, qu'il en avait fait une rédaction « en chiffres », dont du Vair, malgré ses instances, ne put obtenir communication². Dans ses visites chez cette grande dame aux pieds de laquelle il avait jadis déposé ses hommages, Desportes était accompagné de son neveu, Mathurin Régnier³. Cet excellent satirique, si réaliste dans ses portraits, donnait parfois lui aussi dans les fadaïses à la mode. Tout comme son oncle, l'amant de *Diane*, d'*Hippolyte* et de *Cléonice*, Régnier rimait des « élégies zélotypiques », où il laissait éclater sa flamme, suppliait sa belle d'être moins inhumaine et mourait sans cesse par métaphore. Ces deux écrivains, à la réputation consacrée, se prirent d'amitié pour le secrétaire de Marguerite. Desportes qui se plaisait à faire profiter ses confrères de ses trente mille livres de rente, ne manqua pas de convier à sa campagne ce jeune homme dont les débuts étaient remplis de promesses. A Vanves, l'amphytrion était d'une amabilité rare, et, à l'encontre de la plupart des gens de lettres, d'une bienveillance extrême non seulement envers les talents naissants, mais à l'égard des moindres rimailleurs. Sa table était exquise, et Mainard qui savait apprécier la bonne chère et les vins fins, dut faire honneur à ces dîners au sujet desquels les contemporains nous ont laissé d'unanimes éloges⁴.

1. Michiels, Introduction à son édition des *Œuvres* de Desportes, p. XVIII-XX et Desportes, *Adventure première* (Élégies, liv. II, p. 307).

2. *Lettres de Peiresc aux frères Du Puy*, publ. p. Tamizey de Larroque, t. I, p. 193.

3. L'identification de *dame Frédégonde* dont Régnier se moque à la fin de sa sat. IV avec la reine Margot, est des plus contestables. Elle ne repose sur aucun fondement solide. Il est étonnant que M. Vianey y ait ajouté foi. (*Mathurin Régnier*, Paris, 1896, p. 20).

4. Cf. ce qu'en dit Scévole de Sainte-Marthe, cité par Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie franç. au XVI siècle*, art. Desportes.

Il dut souvent rencontrer dans cette maison de plaisance du riche abbé de Tiron un autre maître du Parnasse français de l'époque, Jean Bertaut, aumônier de Marie de Médicis, et, à partir de mars 1606, évêque de Séez. Émule et non rival de Desportes qui avait présenté ses essais poétiques à Ronsard¹, il garda toute sa vie un inaltérable dévouement à son ami et fut toujours très lié avec Mathurin Régnier qui lui fit hommage de sa V^e satire.

Bertaut et Desportes, voilà les deux maîtres tout d'abord suivis par Mainard. Dans ses chansons, ses *plaintes d'inconstance*, ses *assurances de fermeté*, il reprendra les thèmes sur lesquels ces deux galants abbés avaient exécuté tant de variations et de fioritures, et tâchera de faire passer dans ses productions les images et même les expressions dont ils avaient abusé.



C'est à ce moment de la vie de Mainard qu'il faut reporter la composition d'un ouvrage qui diffère, par de nombreuses particularités, de ses autres publications. « En sa jeunesse, nous dit Pellisson², il vint à la Cour et fut secrétaire de la reine Marguerite, aimé de Desportes et camarade de Régnier. *Il fit alors*, un long poème en stances, qu'il intitula *Philandre*, de la manière de celui de M. d'Urfé et des *Changements de la Bergère Iris* de Deslingendes ». On n'a pas accordé à ce témoignage précis l'examen attentif qu'il mérite. La date tardive de la première édition connue de ce poème — 1619, à Tournon — a induit en erreur beaucoup d'historiens littéraires. Certains d'entre eux³ ont avancé que ce fut seulement en Auvergne, où il exerçait la charge de président au présidial d'Aurillac, que Mainard mit en œuvre cette enfantine idylle et prit la peine de nous apitoyer sur le triste sort d'un naïf berger, trop vite oublié par une volage bergère.

1. Cf. l'*Élégie sur les Œuvres de M. Desportes* par Bertaut (éd. Cheuvevière, p. 514).

2. Pellisson et d'Olivet, *o. c.*, t. I, p. 496.

3. Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Menard*, p. 48.

D'autres biographes de Mainard, surpris de rencontrer dans ce poème une foule de tours vieilliss, d'expressions archaïques, de chevilles, d'hiatus, d'élisions forcées et de rimes fautives, ont reculé jusqu'aux abords de 1620 l'adhésion de ce poète à la doctrine de Malherbe². Ils ne pouvaient s'expliquer la présence de telles fautes de langue et de versification dans l'ouvrage d'un récent disciple du « tyran des mots et des syllabes ». Enfin, comme un recueil de vers publié en 1613 et signé par un homonyme offre les mêmes défaillances de forme que le *Philandre*, on a témérairement attribué la paternité de cette pastorale à un certain Fr. Ménard, qui n'a de commun avec notre écrivain que le nom³. Cette thèse a le défaut de laisser de côté avec trop de légèreté le témoignage de Pellisson, qui a fréquenté Mainard, et en a rédigé la biographie d'après des notes fournies par Charles de Mainard, le fils du poète. Si, dans la relation de ce biographe, il est permis de suspecter parfois l'exactitude de certaines dates, il nous est interdit d'en supprimer les passages relatifs à un ouvrage dont Mainard lui-même a pu l'entretenir.

1. Cf. Garrisson, notice sur Mainard en tête de l'édit. de ses *Œuvres*, p. ix : « Le *Philandre* obtint un grand succès : publié successivement à Tournon, à Lyon et à Paris, il eut en cinq années (1619-1623) quatre éditions... Ce fut vers cette époque vraisemblablement que Maynard lia connaissance avec Malherbe, dont il devint bientôt le disciple et l'ami ».

2. Cf. G. Clavelier, brochure citée s. Mainard, p. 30 : « Il nous est difficile de croire, bien que Pellisson l'affirme, que ce conte si puéril soit sorti de la plume du président Maynard... le *Philandre* où abondent les mots et les locutions archaïques, où pullulent les hiatus, paraît bien avoir été composé par un élève attardé de Ronsard. Remarquons enfin que notre poème offre de nombreuses analogies avec la pastorale de Fr. Ménard, parue chez Jacquin en 1613, qui n'est certainement pas de notre poète, ainsi que l'ont abondamment démontré MM. Durand-Lapie et Lachèvre. Aussi ne serions-nous pas surpris qu'on découvrit un jour que le *Philandre* est dû, comme cette pastorale, à un homonyme du président d'Aurillac. » V. aussi p. 33. — Cette opinion n'a pas le mérite de la nouveauté. Un érudit anonyme, qui, en vue d'une édition de Mainard, a annoté, à la fin du xviii^e siècle un exemplaire des *Œuvres* de 1646 (Bibl. de l'Arsenal ms. 2943) de ce poète, avait déjà émis, en transcrivant la notice citée de Pellisson, l'idée que le *Philandre* « dont la versification est plate et remplie d'hiatus que Maynard a toujours évités très soigneusement, a tout l'air de ne pas être de lui. A juger du style, il me paraît être de la façon d'un certain François Ménard qui fit imprimer en 1613 un vol. in-12, dédié au marquis d'Ancre, intitulé les *Œuvres* de François Ménard ». M. Ph. Martinon a repris cette conjecture dans une note de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, troisième livraison, 1908. Ce critique fait état surtout de la versification défectueuse du *Philandre* pour en ôter la paternité à notre auteur. Dans le chapitre consacré à ce poème, nous montrons le peu de fondement de l'opinion de M. Martinon.

Au début de 1606, les poèmes français cités par Pellisson comme ayant servi de modèles au *Philandre* jouissaient d'une très grande vogue dans les cercles fréquentés par notre poète. *Les Changements de la Bergère Iris* de Jean de Lingendes, parus à la fin de 1605¹, avaient excité un très vif enthousiasme parmi les disciples de Bertaut, fervents comme leur maître² de poésie pastorale. Parmi les hommages versifiés placés en tête de cette bergerie, relevons ceux de Pierre de Nancel, auteur de tragédies chrétiennes et de Davity, versificateur et historiographe qui, de concert avec Lingendes, avaient la même année pompeusement salué les chants sacrés et profanes de l'abbé d'Aunay³. Des vers langoureux partis de la plume d'ordinaire cynique de Motin et de Berthelot figurent dans le voisinage de deux prosaïques morceaux d'Infrainville Touvant, futur élève de Malherbe et peut-être introducteur de Lingendes⁴ dans le cénacle de l'auberge de la Croix-des-Petits-Champs. Enfin Honoré d'Urfé engage par des stances le berger Philène,

1. La mention du privilège de ce poème, concédé le 15 oct. 1605 à Toussaint du Bray « pendant le terme de dix ans entiers », figure entre autres dans l'édition de 1623 (Paris, Mathurin Henault, in-12) des *Changements de la bergère Iris reveus, corrigés et augmentés par l'auteur*. L'ouvrage est dédié à Madame Louise de Lorraine, princesse de Conti, en l'honneur de laquelle, l'auteur écrit aussi un sonnet placé à la suite de sa dédicace. Pièces liminaires signées par Honoré d'Urfé, Motin, Infrainville Touvant, De Voyon, Aube, Berthelot, De Corlieu, P. de Nancel, Davity. — Le texte est suivi (f° 93-96) de trois pièces de Lingendes, publiées dans les *Délices de la poésie françoise* de 1615 : *Pour un bracelet d'ambre et de perles, à Mademoiselle de Mayne*; *Pour Chloris (Délices, t. I, 3^e partie, p. 731)*; *stances (ibid., p. 743)*. — Viollet le Duc (*Catalogue de sa biblioth. poétique*, p. 375), est le seul bibliographe qui, à notre connaissance, mentionne l'éd. de 1605 des *Changements*, chez T. du Bray. M. Lachèvre (*o. c.*, t. I, p. 296) confond cette édition avec sa réimpression de 1606 (citée par Graesse, *Trésor des livres rares et précieux*, t. IV), mais énumère toutes les autres réimpressions, excepté celle de 1623 citée plus haut.

2. Bertaut a composé un sonnet « sur la traduction de la Diane de Montemayor, faite par Madame de Neufvy » (*Œuvres poétiques*, éd. Chenevière, Paris, 1891, p. 297).

3. Cf. *Œuvres poét.* de Bertaut, éd. c., pp. XLII-XLIII, LX, 499-500, 525. A défaut de cette pièce laudative, les stances de Lingendes, remplies de fadeurs et de pointes, auraient révélé ce poète comme un disciple de Bertaut. La plus goûtée de ses pièces fut une élégie pour Ovide, paraphrase de l'élégie latine de Politien sur l'exil du chantre des *Tristes* et des *Pontiques*. Chapelain déclarait à Nic. Heinsius que cette élégie « est une des plus agréables pièces de vers que nous ayons. » (l. du 17 janv. 1632 ; v. aussi celle du 22 mars, même année. — Tamizey de Larroque, *Lettres de Chapelain*, t. II, pp. 192 et 215).

4. Lingendes qui devint l'ami de Malherbe, était en relations de correspondance avec Marc-Antoine, le fils chéri du maître (cf. *Lettres de Malherbe à Peiresce* du 8 janv. 1623).

sous les traits duquel l'auteur s'est dépeint, à « éteindre son feu dans le dépit » et à « oublier son amour ».

Le *Sireine*¹ d'Honoré d'Urfé a ouvert la voie où Lingendes, Mainard et d'autres poètes ont suivi la trace de cet auteur. Les erreurs bibliographiques qui ont cours au sujet de la date de publication de ce poème, ont empêché les critiques de se rendre compte du rôle de créateur qui revient à d'Urfé pour le roman pastoral en vers, genre littéraire vite étouffé par le roman pastoral en prose et par la pastorale dramatique.

Le *Sireine* semble au premier abord un petit roman autobiographique dans lequel l'auteur, sous couleur de conter la passion contrariée du pastoureau Sireine pour la bergère Diane, a exposé la peine qu'il éprouve en voyant la belle Diane de Châteaumorand, épouser Anne, son frère aîné.

A l'examen cette interprétation sentimentale se montre plus spécieuse que vraie, car à l'époque du mariage de son frère, Honoré avait tout au plus neuf ans². Certes, le poème qu'il ébaucha à sa sortie du collège³, dut être avant tout une imitation de la *Diane* de Montemayor, que les traductions récentes (1578 et 1582) de Nicole Collin et de Gabriel Chappuis⁴ avaient fait connaître en France. Honoré d'Urfé ne s'occupait guère de ce brouillon pendant l'époque trouble des guerres civiles, auxquelles il prit part comme lieutenant du duc de

1. Il est évident que Livet se trompe en avançant (*Hist. de l'Académie*, t. I, p. 196, note) que le poème d'Urfé dont Pellisson parle à propos du *Philandre*, est la *Silvanire* ou la *Morte-Vie*, qui est une pastorale dramatique et non un poème, et dont la première impression est de 1627 (Paris, Robert Fouet, in-8°, privilège du 12 avril 1625), c'est-à-dire de huit ans postérieure à la première édition connue de l'ouvrage de Mainard.

2. A. Bernard, *Les d'Urfé*, Paris, 1839, p. 97, place le mariage d'Anne d'Urfé avec Diane de Châteaumorand dans les premiers mois de 1574, à l'encontre des autres biographes du même personnage, qui datent cet événement de 1576. — Ajoutons que si Honoré était bien jeune en 1574 ou en 1576, Diane n'avait pas plus de treize ans (*ibid.*, p. 104).

3. Ce fut à ce moment qu'il composa son poème, à ce que nous dit le libraire dans l'avant-propos du *Sireine*. — H. d'Urfé est né le 11 févr. 1567 à Marseille. En 1583, en qualité d'élève au collège de Tournon, il écrivit la *Triomphante entrée de . . . Madame Magdeleine de la Rochefoucauld, épouse de . . . Messire Just Loys de Tournon, seigneur et baron du dict lieu*. Il dut composer son *Sireine* peu de temps après cette date (cf. A. Lefranc, dans la *Revue des cours et conférences*, 11 mai 1905).

4. Cf. J. Marsan, *La Pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1905, p. 162.

Nemours. Après la soumission du Forez à Henri IV (1596), notre ligueur se retira auprès du duc de Savoie, et mit à profit ses loisirs pour reviser et publier les ouvrages commencés jadis et laissés inachevés. Cependant l'entente ne régnait pas dans le ménage de son frère et, en 1598, le pape prononça l'annulation de cette union dont aucun des époux ne s'estimait content. Comme, au sentiment de la maison d'Urfé, il aurait été dommage de laisser sortir de la famille les biens fort considérables que Diane de Châteaumorand y avait apportés, on pressa Honoré de prendre la place qu'Anne avait quittée. La perspective d'épouser sa riche belle-sœur stimula sans doute le zèle de notre écrivain. Il s'agissait de faire passer ses propositions de mariage comme des vœux longuement chéris et pouvant être enfin exaucés. Tirant habilement parti des rapports affectueux, mais innocents, qu'il avait eus avec Diane, il glissa dans l'intrigue quelques passages propres à témoigner à sa belle-sœur qu'elle avait été longtemps la dame de ses pensées. Se laissa-t-elle toucher par cette feinte constance ou céda-t-elle à des arguments plus persuasifs ? Toujours est-il qu'en 1600, elle épousa Honoré d'Urfé et que très peu de temps après ce mariage, en 1601 vraisemblablement, parut la première édition de ce poème.

Dans l'avant-propos de l'édition de 1606, qu'on a tort de regarder comme la première impression de cette pastorale, le libraire Micard assure « l'amy lecteur » qu'il lui offre l'ouvrage d'Honoré Urfé en meilleur état qu'il ne le lui avait présenté les « années passées ». Il s'était servi alors d'une « très mauvaise copie... défailante presque en toutes les parties principales de l'œuvre, écrite à la hâte et à l'insceu de l'auteur¹ ». Il l'a remplacée cette fois par un texte correct qui permettra au public d'apprécier à sa valeur cet essai, fait par le romancier-poète « en son enfance et à peine sorty de ses premières études »,

1. Le *Sireine* de Messire Honoré d'Urfé, Paris, Jean Micard, 1606, in-12 (Bibl. Nat. Ye 7605). — Le Privilège du Roy, non daté, placé à la fin du texte, est libellé en faveur de Jean Micard « pendant le temps et terme de dix ans entiers et accomplis ». Or, en 1611, paraît chez Toussaint du Bray une nouvelle édition du *Sireine*, ce qui prouve que le privilège élibéré au premier libraire avait expiré et qu'il faut, selon toute vraisemblance, placer en 1601 la première édition de cette pastorale.

mais qui, depuis, a été « plusieurs fois retouché ». A défaut d'exemplaire imprimé du *Sireine*, Mainard aurait pu prendre connaissance de cette pastorale par un des nombreux manuscrits qui circulaient dans le public¹. Si certaines copies en étaient défectueuses, il y a des raisons particulières pour qu'il s'en trouvât de bonnes dans la bibliothèque de Marguerite.

Les trois frères d'Urfé qui, au xvi^e siècle, cultivèrent avec plus ou moins de bonheur les lettres, furent toujours en excellents rapports avec cette reine. On peut les compter parmi les amis et les visiteurs de Marguerite, durant son exil à Usson. Anne, l'aîné, le grand bailli, a exalté les vertus de la *perle de la France* dans le sonnet liminaire de son *Hymne à Sainte Suzanne*. Dès 1593, Antoine, le cadet, lui dédia une épître sur la beauté qu'acquiert l'esprit en s'adonnant aux sciences². Enfin on prononçait souvent le nom d'Honoré à la cour de Marguerite et sa personne était bien connue des vieux serviteurs de la reine. Grièvement blessé dans une escarmouche entre ses gens et ceux du comte de Randan, gouverneur d'Auvergne, qui, au nom de Charles de Valois, disputait à Antoine d'Urfé la possession de l'abbaye de la Chaise-Dieu, Honoré d'Urfé avait été transporté par ses adversaires au château voisin d'Usson³. Son hôtesse lui prodigua ses soins, le rappela à la vie et finit

1. Bernard, *o. c.*, p. 144, cite comme lui appartenant un cahier autographe d'Urfé, contenant entre autres une copie du *Sireine*, datée de Chambéry, le 24 novembre 1596, avec ce titre : *Le Sireine du jeune d'Urfé*. Ce texte serait le brouillon qui aurait servi à l'établissement d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'Université de Turin, et dont la dédicace à Marguerite, fille du duc de Savoie, est datée par d'Urfé de Virieu, le 16 juin 1600. Le premier de ces exemplaires serait-il le même que le ms. autographe de la Bibl. Nat. FFr. 12486, cité par M. Marsan (*o. c.*, p. 266, note 1) ? Ce dernier porte au début cette mention : A Chambéry le vint et quatriesme novembre 1596, et une dédicace au duc de Savoie, du 4^{re} juillet 1599. Après le premier livre : Chambéry, 10 décembre 1596. A la fin : Cenoy, le 1^{re} juillet 1599.

2. Bernard, *Les d'Urfé*, pp. 93 et 118. Anne d'Urfé imprima ses *Hymnes* en 1608, à Lyon, in-4°. Pour Antoine, abbé de la Chaise-Dieu et évêque de Saint-Flour, mort d'un coup d'arquebuse en 1594, cf. aussi Saint-Poncey, *o. c.*, t. II, p. 327.

3. Cf. Saint-Poncey, *o. c.*, t. II, pp. 440-442. La version courante d'après laquelle d'Urfé avait été fait prisonnier par les soldats de la châtelaine d'Usson, durant les guerres de la Ligue, n'est guère admissible selon cet historien, « attendu qu'on ne voit pas trop comment d'Urfé a pu être en collision avec les troupes de Marguerite du moment qu'il suivait le même parti ». Un tableau qui existe encore dans la chapelle attenante au château d'Usson et qui représente la résurrection de Lazare, commémorerait le retour à la vie d'Urfé.

par s'énamourer de ce jeune et beau cavalier qui la paya de retour. C'est, dit-on, le souvenir de cet incident qui dicta à l'auteur de l'*Astrée* l'épisode de Galatée et de Céladon. Ce fut alors, pendant sa douce convalescence à Usson, qu'Honoré d'Urfé commença à rédiger ses *Épîtres morales*. Plus tard, en en faisant hommage à Marguerite, il la pria de les recevoir « de bon œil » et lui rappellera qu'elle en avait autrefois écouté la lecture avec plaisir¹. Dans les voyages qu'il fit à Paris, en 1605 et en 1607², il dut certainement, en compagnie de Diane, sa femme, rendre visite à son ancienne maîtresse. A cette époque, ces sortes de présentations ne choquaient personne, et le Vert-Galant en avait donné l'exemple à ses fidèles sujets, en faisant faire à Marie de Médicis la connaissance de Henriette d'Entragues.

L'esprit précieux et maniéré d'Urfé était bien fait pour plaire à Marguerite, qui goûtait tant le *phébus*. Elle devait surtout aimer le *Sireine* car elle raffolait de bergeries. C'est elle qui, en 1584, avait patronné la première traduction française de l'*Aminte*, faite par Pierre de Brach³, et c'est dans son entourage que le seigneur Du Mas⁴ prépara sa *Lydie*, « fable champêtre », décalquée sur la fameuse pastorale du Tasse⁵. Plate imitation qui valut néanmoins à l'auteur un dizain enthousiaste de son ami Mainard⁷. A propos de ces préférences

1. V. sur ce point outre Patru, *Œuvres*, p. 894, éd. 1681, cit. par St-Poncy, Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. VI, pp. 222-223.

2. Le premier livre des *Épîtres*, publié à Lyon, en 1598, in-12, est dédié au duc de Savoie. Les autres livres sont dédiés à Marguerite. Le second livre publié en 1605 et le troisième en 1608 à Paris, in-12 (chez Micard) ; la lettre dédicace à Marguerite est reproduite dans la réimpression donnée à Lyon en 1619 par J. Lantrel. (Bibl. de l'Arsenal. — B.L. 18918 A, in-8°).

3. Cf. *Revue de cours et conférences* 11 mai 1903, cours de M. Lefranc sur d'Urfé.

4. Pierre de Brach dans ses *Imitations*, dédiées à Marguerite de France, reine de Navarre, 1584, Bordeaux.

5. Livres de trésorerie de Marguerite, Arch. Nat. KK 179, f° 36 : « Du mesme jour (30 sept. 1608) baillé à Monsieur Du Mas, pour ses gaiges du présent quartier de juillet, aoust et septembre, et au commandement de sa Majesté, cent escus ».

6. *Lydie, fable champêtre, imitée en partie de l'Aminthe de Torquato Tasso*, par le s^r Du Mas, Paris, Jean Millot, 1609, in-8.

7. Du Mas que la bergère est rare
Qu'elle m'entretient doucement, etc.

Cette pièce, insérée dans le *Recueil des plus beaux vers de Messieurs de Malherbe*

dé Marguerite, Balzac dit en plaisantant : « Je seray aussy composé, aussy doucereux, aussi fade qu'un courtisan de Henry troisieme ou de sa sœur, la Reyne Marguerite¹ ». Aussi, en composant son *Philandre*, le jeune secrétaire de cette reine eut-il grande chance de plaire à sa maîtresse. C'est même peut-être sous son influence qu'il entreprit d'écrire ce poème qui reflète par certains côtés l'esprit régnant à l'hôtel de Sens. Au cinquième chant² s'engage un débat curieux. Florize doit-elle rester à Philandre qu'elle a cru mort et qui surgit au moment où l'on va célébrer le mariage de sa belle avec Lyridan, ou bien l'héroïne doit-elle suivre ce berger à qui, en dernier lieu, elle a promis sa foi ? On croit percevoir l'écho de l'un de ces litiges de métaphysique galante, si fréquemment proposés par notre Vénus Uranie au cercle de ses familiers.

Quelques peintures fort licencieuses du *Philandre*³ trahissent la camaraderie de Mainard avec Régnier, le metteur en scène des « demoiselles du Marais » et de la fameuse Macette⁴. Ces passages trahissent encore les accointances de notre poète avec la bande des Berthelot, des Motin, des Sigogne, dont la verve ordurière s'épanche abondamment dans ces ramas de vers cyniques qui constituent comme les cabinets secrets de la poésie française du XVII^e siècle. Certes, ses nombreuses *Priapées* sont une preuve du penchant naturel de Mainard à porter son imagination sur des sujets graveleux, mais, il faut

¹ *Racan, Mainard, etc.* Paris, Toussaint du Bray, 1630, a été reproduite par MM. Durand-Lapic et Lachèvre dans leur brochure *Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Ménard*, p. 92, et par le dernier de ces auteurs dans sa *Bibliogr. des rec. collect. de poésies de 1597-1700*.

² Lettre du 30 octobre 1644 à Chapelain, dans Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. de Balzac*, p. 580.

³ Cf. Mainard, éd. Garrisson, t. II, pp. 120-124.

⁴ *Ibidem*, pp. 28, 30-31. L'ode de Motin : « Doux antre, où mon âme guidée »... publiée par M. A. Van Bever dans les *Poètes satyriques des XVI^e et XVII^e s.*, Paris, 1903, p. 58, a pu inspirer à Mainard la description licencieuse de la page 28 du *Philandre*. N'oublions pas que Pierre Motin, qui n'est pas toujours le glacial poète dont parle Boileau, était de quinze ans au moins plus âgé que Mainard, puisqu'il est né à Bourges vers 1566.

⁵ Compléter la série de pièces très libres de Régnier, insérées dans l'éd. Jannet, par les sonnets, stances, épigrammes et dialogues satiriques donnés par M. A. Van Bever, *o. c.*, 40-42. La satire : « J'estois sur le Pont-Neuf quand la nuit s'avoisine », p. 35, est la seule qui n'ait pas un caractère licencieux.

le dire, il développa cette fâcheuse tournure d'esprit dans la société libertine et dissipée de l'hôtel de Sens.

Chez la reine Margot le ton de la conversation tombait vite de l'afféterie au débraillé. « Ceste grande et honneste dame » aimait les contes égrillards ainsi que les anecdotes salées et risquait souvent des réparties fort lestes. Ses demoiselles d'honneur imitaient sa conduite dissolue, se servaient des mêmes crudités d'expression, encourageant de la sorte la hardiesse des propos et l'inconvenance de la tenue chez les officiers de leur maîtresse. Henri IV qui n'était guère prude, se servait d'un mot très vert pour marquer qu'il se rendait au logis de sa première femme ou qu'il en revenait. Au moment où elle était descendue au château de Madrid, le roi avait trouvé piquant d'envoyer à sa rencontre Harlay de Chanvallon, chevalier de ses ordres¹. Or, à la suite des relations de Marguerite avec ce gentilhomme dont elle avait eu un enfant, Henri III très indulgent pour ses propres vices, mais fort sévère à l'égard des « déportements » de sa sœur, l'avait, en août 1583, renvoyée de la Cour². Il est probable qu'en juillet 1603, la reine ne prit pas garde à l'ironique procédé de son ancien mari. Chanvallon avait été aussitôt remplacé par un nouveau galant, auquel avaient succédé beaucoup d'autres. Car jamais la reine ne se demanda mélancoliquement comme le Bonhomme si elle avait passé le temps d'aimer. Les ans avaient beau outrager son visage, épaissir sa taille et dégarnir ses tempes, son cœur resta chaud jusqu'à la fin de ses jours. Du même feu dont jadis elle

1. Cf. Merki *o. c.*, p. 412. Scipion Dupleix serait le seul historien qui se porte garant de ce fait.

2. Cf. *Journal de l'Estoile*, août 1583, cité par Lalanne, éd. de Brantôme, t. VIII, pp. 68-69. Jacques de Harlay, marquis de Chanvallon et de Bréval, grand-maître de l'artillerie sous la Ligue, fut fait par Henri IV chevalier de ses ordres et devint un des favoris du Béarnais. Ce fut un des protecteurs de Mainard qui eut l'occasion de l'approcher tant à la cour de Marguerite qu'à celle de Henri IV. Le poète lui adressa une épigramme (éd. Garriss. III, 112) où il loue les mérites de son esprit et de son physique :

Ta valeur a servy les Rois
Et ta beauté charmé les Reynes.

Il y vante aussi sa générosité : Si Chanvallon était roi, dit-il,

Pégase n'auroit pour litière
Que des matériaux de satin

avait brûlé pour Henri de Guise, son premier amour, ce prince auprès duquel les plus grands seigneurs paraissaient « peuple », elle se consumait en 1606, pour Saint-Julien, « un petit Chichon, dit le *Divorce satyrique*, fils d'un charpentier d'Arles, qu'avec six aunes elle avoit anobli à Usson, en l'absence de Pominy ». Le dénouement tragique des amours de ce jeune homme avec cette quinquagéniaire ardente fournit à Mainard l'occasion d'écrire des vers qui lui valurent la notoriété.

Donc, le mercredi matin 3 avril 1606, la reine, qui avait assisté à l'office des Célestins, rentrait en compagnie de son écuyer Date de Saint-Julien. Son carrosse approchait de l'hôtel de Sens quand Vermont, un adolescent jaloux du favori qui l'avait récemment supplanté auprès de sa maîtresse, tua son rival d'un coup de pistolet. Son forfait accompli, le meurtrier s'enfuit, mais, désarçonné, il tomba entre les mains des gens de Marguerite. Folle de rage, celle-ci tendait ridiculement ses jarretières à ses serviteurs, en leur criant d'étrangler l'audacieux criminel. On finit par persuader à cette malheureuse de prendre patience jusqu'à ce que le roi fût informé de ce drame sanglant. Elle lui dépêcha le baron de Forquenvaut qui assura le souverain que son ancienne épouse avait juré de ne manger ni boire, avant d'avoir vu Vermont frappé de la peine capitale. Le lendemain, devant l'hôtel de Sens et en présence de Marguerite, le jeune homme eut la tête tranchée. Il marcha gaiement au supplice, disant tout haut qu'il ne se souciait de mourir puisqu'il avait réussi à se venger. On trouva, dit l'Estoile, « trois chiffres sur lui, l'un pour la vie, l'autre pour l'amour, et l'autre pour l'argent, qui sont trois déitez fort révérees de nos courtisans d'aujourd'hui ». Bouleversée par cet atroce spectacle, la reine quitta le jour même sa demeure « avec protestation de n'y plus jamais rentrer¹ ». Obsédée du souvenir du crime commis en sa présence sur une personne chérie, elle poursuivit de sa

1. L'Estoile, *Journal*, éd. c., t. VIII, pp. 214-215. — On ne sait pas où Marguerite habita depuis avril jusqu'en septembre 1606, époque à laquelle elle s'installa à Issy, dans la banlieue de Paris. Retourna-t-elle au château de Madrid ? En tout cas elle ne put emménager dans son hôtel du Pré-aux-Cleres, qui ne fut prêt qu'en 1608. Cf. Merki, *o. c.*, p. 420, note 2.

haine la mère du condamné. A sa requête, le Parlement intima à cette dame qui, à Usson, avait fait partie de la suite de la reine, de se tenir à plus de vingt lieues de l'endroit où se trouverait son ancienne maîtresse. Enfin, comme la pauvre amoureuse se désolait de la perte qu'elle avait subie, le roi qui vint lui exprimer ses condoléances, la consola gaillardement, en lui promettant qu'elle trouverait au Louvre plus d'une douzaine d'écuyers aussi râblés que Saint-Julien.

Nous ne savons si elle fit embaumer le cœur de son dernier ami pour l'enfermer dans l'une des nombreuses boîtes qui, contenant de pareilles reliques, remplissaient les pochettes de son énorme vertugadin¹. Mais elle commanda à Mainard de rendre en vers ses lamentations et les deux pièces de stances où son secrétaire gémit en son nom sur son infortune, lui plurent tellement qu'elle le portait « à toute heure dans son sein et les disoit tous les jours, soir et matin, comme elle eut fait ses heures² ».

Qu'on ne s'attende point de voir jamais finir
 La douleur que je porte,
 Le temps et la raison la feront devenir
 D'heure en heure plus forte.

Car les mains de la Mort ayant fermé cet œil
 Dont j'adorois les charmes,
 Comment pourroit le mien, pour un si juste deuil,
 Espandre assez de larmes.

Evoquant l'ombre de Damon (c'est-à-dire de Saint-Julien) qui, aux Champs-Élysées, conte sa fin cruelle aux mânes des amoureux :

Tu leur montres ton cœur, pour leur faire pitié,
 Que la main d'un perfide
 Presque dedans mes bras, ouvrit par la moitié
 D'une balle homicide.

1. Tallemant, *Historiette de la reine Marguerite*, t. I, p. 147 : « Ce vertugadin se pendoit tous les soirs à un crochet qui fermoit à cadenas, derrière le dossier de son lit. »

2. L'Estoile *o. c.*, t. I, p. 218. — V. les stances de Mainard, éd. Garriçon, t. II, pp. 142 et 146.

Ton cœur qui méritoit, gravé de mon portrait,
 Une atteinte plus douce
 Et qui ne devoit pas estre poinct que du traict
 Qu'Amour porte en sa trousse.

Dans ces *Regrets d'une grand'dame sur la mort de son serviteur*, Marguerite protestait hautement, par la plume de Mainard, de garder un culte éternel à la mémoire de Damon. Hélas, elle n'avait pu respecter les serments identiques qu'elle avait faits à Chanvallon et à d'Aubiac, et moins d'un an après l'assassinat de Saint-Julien, la liaison de cette femme au cœur trop sensible avec son page Bajaumont, défrayait la chronique scandaleuse de Paris.

Quant à Mainard, il ne resta plus après cet événement longtemps attaché à la personne de Marguerite. A la fin de 1607, il signe avec la seule mention « d'avocat en Parlement » une pièce destinée à être placée sous le portrait de son père, dans le deuxième tome de l'édition augmentée des *Notables questions* de Géraud de Mainard². D'autre part, son nom ne figure pas sur les livres de trésorerie de la maison de Marguerite pour l'année 1608 et pour les années suivantes: Le poète se démit-il de son poste

1. Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre,
 Je ne veux désormais être prise ni prendre,
 Et cousus que le ciel puisse esteindre mes feux
 Car rien n'est digne d'eux.

Cet amant de mon cœur qu'une éternelle absence
 Esloigne de mes yeux, non de ma souvenance,
 A tiré quant à soy, sans espoir de retour,
 Ce que j'avois d'amour.

Nous n'avons pas réussi à trouver le recueil qui contient ces vers, cités par Saint-Poncy, Durif et d'autres historiens de Marguerite ou de son secrétaire. Mainard s'est souvenu de ces serments de la reine dans la strophe X des *Regrets d'une grand'dame*:

En vain tant de mugets taschent à me prendre,
 On ne verra jamais ma liberté se rendre
 Soubs un second vainqueur,

Car outre que ma foy ne peut souffrir ce change,
 Comment aux lois d'amour veut-on que je me range
 Si la tombe a mon cœur.

L'Estoile fait suivre les deux pièces de *Regrets* de Mainard de deux autres morceaux sur le même sujet, sans spécifier s'ils sont de Mainard ou non. C'est d'abord un monologue de la reine, qui est appelée Daphène, *sur le pourtrait de Damon*, puis un *dialogue* entre Damon qui est au ciel et Daphène qui pleure sa perte.

2. V. cette pièce à l'*Appendice bibliographique*.

de plein gré, en septembre 1606, au moment où, la peste exerçant ses ravages sur le personnel de Marguerite, cette princesse se retira à Issy, dans la banlieue ? L'Estoile¹ rapporte qu'à cette occasion plusieurs de ses gentilshommes et de ses serviteurs refusèrent de la suivre à la campagne, soit à cause de l'attrait qu'exerçait sur eux le séjour à Paris, soit par crainte de demeurer davantage en contact avec des gens qui pouvaient porter le germe de la terrible maladie. Il semble pourtant bien que le départ de Mainard de chez sa maîtresse ait été un congé. Marguerite était d'une telle mobilité de sentiments qu'elle arrivait souvent à détester les gens qui lui avaient été le plus attachés. Elle était d'humeur changeante en tout et il lui était agréable de renouveler son domestique, non seulement au commencement, mais même au milieu des quartiers². Dans les manuscrits de Mainard conservés à la bibliothèque de Toulouse, on a la surprise de rencontrer quelques priapées contre l'incomparable Uranie³ ou contre « la perle unique du monde »⁴ qui, à notre avis, prouvent que le secrétaire et sa maîtresse ne se quittèrent pas en termes excellents. Parmi ces morceaux injurieux figure un méchant quatrain, cité par l'Estoile comme ayant été inscrit sur la porte de l'hôtel de

1. Cité par Merki, *o. c.*, pp. 417-418.

2. « Ce ne seroit jamais fait de vous écrire les changements de la maison de la reine Marguerite, non seulement au commencement des quartiers, mais aussi au milieu ; c'est vous en dire assez que de vous dire que tout y va comme de coutume ». Lettre de Malherbe à Peiresc du 26 avril 1607.

3. Ms. 843, f° 38. « A voir le maintien arrogant — De l'incomparable Uranie », . Nous rappelons que Marguerite se faisait donner par les invités de ses réunions littéraires le surnom de Vénus Uranie.

4. Même ms. f° 39 :

Vostre beauté sans second
 Vous fait de tous appeler
 La perle unique du monde...

Le prénom de la reine était, pour ses louangeurs, une source inépuisable de compliments. Nous avons cité Anne d'Urfé qui l'appelle la *perle de France*. Jacques Corbin dans l'opuscule qu'il lui a consacré, expose en quatre « louanges » et à travers 302 pages la *noblesse*, la *grandeur*, la *beauté* et les *vertus* de cette « Marguerite des Roynes », de cette princesse qui est « la fleur, la perle et la Marguerite de France » (p. 6), de cette unique « Perle du monde » (p. 138). De même Jean d'Alary, dans le recueil de vers qu'il lui a dédié : « Ainsi perle d'honneur, divine Marguerite » (*o. c.*, p. 6).

Sens, peu après l'installation de Marguerite ¹. Mais il est permis de supposer que la crainte du guet empêcha le satiriste d'afficher sa pasquinade à l'endroit indiqué, avant le départ de la reine ². Enfin telle épigramme ³ sur les jeunes valets de chambre, musqués, coquets, beaux joueurs, dépensiers et, à la suite des caresses prodiguées par la maîtresse de maison, oublieux de leur basse extraction et de leurs anciens camarades, a été évidemment tournée contre les favoris de cette reine, Pominy ou Saint-Julien, le premier, fils d'un chaudronnier auvergnat, le second, d'un charpentier arlésien.

Laugier de Porchères ne fut pas plus heureux que Mainard. Lui aussi, dans son poème manuscrit de *Vénus affligée sur la mort d'Adonis* ⁴, avait convié la Muse à répandre des pleurs sur le pitoyable trépas du dernier favori de la reine Margot. Depuis, Bjaumont s'était chargé de calmer la peine de l'amante explorée, et les lazzis de Guérin ⁵, son bouffon, finirent par chasser sa tristesse. Sa reconnaissance tiédit à l'égard des élégiaques

1. L'Estoile, éd. Michaud, t. II, p. 386. D'après Merki, *o. c.*, p. 413, note 1, le *Divorce satyrique* donne lui aussi ces vers.

2. N'oublions pas que l'Estoile en revisant ses mémoires, complète ses premières informations par l'indication de certains faits postérieurs à la date à laquelle il les rapporte. Ainsi, il consigne le 14 décembre 1606 le prêt qu'il a fait à Despinelle de l'un de ses cahiers autographes en ajoutant immédiatement que cet ami lui a rendu ce volume le 10 février 1607 (VIII, 260, éd. Brunet, Champollion etc.). De même, ce chroniqueur aura pu revenir sur l'endroit où il parle de l'emménagement de Marguerite à l'hôtel de Sens, en signalant un couplet fait « peu après » cet événement. Notons que cette reine ne demeura que quelques mois (fin 1605- avril 1606) dans cette habitation et que l'assassinat de S^t-Julien qui excita la verve des railleurs, a pu donner lieu à ce quatrain injurieux. — Il est difficile de dire si Mainard est l'auteur de cette priapée ainsi que des autres signalées plus haut, ou s'il n'a fait que les transcrire sur ses papiers.

3. Cf. éd. Garriss. t. III, p. 208. « Dès qu'un jeune valet de chambre »... Il faut néanmoins se dire que cette épigramme est un emprunt fait à l'Arétin (*Ragionamenti, giornata 2^a, parte prima.*)

4. Un ms. de 1668, qui contient ce poème de 500 vers, porte en marge : « Vénus la reine Marguerite, Adonis M^e... gentilhomme provençal qui fut tué à la portière de son carrosse ». (Cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll.*, etc., t. IV, p. 172). Le *Parnasse* de 1607 contient une pièce non signée : « Regrets d'une dame pour la mort de son serviteur », qui traite le même sujet que les stances de Mainard. Cette pièce, qui est précédée d'une autre mentionnée comme étant de Porchères et qui est suivie de la *Consolation de Carithée* de Malherbe, est due fort probablement à l'auteur de *Vénus affligée sur la mort d'Adonis*.

5. Ce Guérin était « appelé communément le fou de la Reyne Marguerite ». Cf. P. Paris et Mommerqué qui, dans leur commentaire des *Historiettes de Tallemant* (éd. de 1854, t. I, p. 427), citent à ce sujet un passage de l'Estoile.

qui avaient chanté un deuil auquel elle ne voulait plus songer.
Et désabusé, Mainard dit à son ami ¹ :

Porchères, l'honneur de nos jours,
O que vostre esprit est sublime,
Et que vos excellens discours
Sont polis d'une douce lime.
Mais quoi, pour acquérir du bien,
Tout cela ne sert plus de rien,
La France est ingrate au mérite.
Retournés donc(ques) ² à Turin
Vous y serés ce que Guérin
Est chez la Reyne Marguerite ³.

II

Mainard avait parfois rencontré à l'hôtel de Sens ⁴ un gentilhomme grisonnant, mais portant beau, toussant souvent et crachant sans cesse, original en ses propos, aux manières brusques et dont le franc-parler frisait la malhonnêteté. C'était un poète dont la réputation avait précédé la récente venue à Paris. L'ode par laquelle il avait à Aix, en novembre 1600, souhaité la bienvenue en France à Marie de Médicis, avait suscité la plus flatteuse approbation des meilleurs juges en cette matière. Quelques semaines plus tard, comme le roi demandait à Du Perron, évêque d'Evreux, s'il continuait à faire des vers, celui-ci lui déclarait qu'il y avait renoncé depuis que M. de Malherbe, « gentilhomme de Normandie » établi en Provence, se mêlait d'en écrire ⁵. Bien que Des Yveteaux,

1. Cahier autographe de Mainard, ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 39, verso.

2. Nous ramenons ce mot à son ancienne orthographe pour corriger la métrique défectueuse de ce vers.

3. Le ms. F. Fr. 884 de la Bibl. Nat. *Poésies françaises du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle* (f° 308) offre une parodie de ce petit morceau « Cher repos esprit sans pareil » (A remarquer que les mots *Cher repos* sont l'anagramme de Porchères).

4. Racan, *Vie de Malherbe* dans *Œuvres*, éd. Tenant de Latour, t. I, p. 273 : « Un jour en entrant dans l'hôtel de Sens, il trouva dans la salle deux hommes qui jouaient au tric-trac, et qui, disputant d'un coup, se donnoient tous deux au diable qu'ils avoient gagné. Au lieu de les saluer, il ne fit que dire : « Viens diable, viens, tu ne sçaurais faillir, il y en a l'un ou l'autre à toy. »

5. Allais, *Malherbe et la poésie française à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1892, pp. 372-373.

le précepteur du duc de Vendôme, fils naturel du souverain, ravivât de temps en temps chez le roi la curiosité de voir un prodige qui faisait taire un des chantres les plus renommés de la France, Henri, qui était « ménager », différerait sans cesse de faire venir Malherbe à la Cour, de crainte d'être obligé de lui donner une pension ou tout au moins une récompense¹.

Appelé par ses affaires domestiques dans son pays natal. Malherbe quitta Aix, en août 1605, en compagnie de deux membres du Parlement de Provence, Du Vair et Peiresc, qui se rendaient à Paris. Après avoir réglé ses intérêts, le poète normand se fixa dans la capitale, avec l'espoir que la fortune viendrait bientôt lui sourire. Il ne tarda pas à être présenté au roi par son admirateur Des Yveteaux, et Henri s'empressa d'inviter ce poète, qui, au dire de Du Perron, avait porté la poésie française au plus haut point qu'elle pût atteindre, à commémorer son voyage dans le Limousin. A son retour en décembre de la même année, le roi fut tellement satisfait de sa commande qu'il pria le duc de Bellegarde de prendre Malherbe à son service à titre d'écuyer du Roi « jusqu'à ce qu'il l'eust mis sur l'estat de ses pensionnaires² ».

D'abord, tout le monde fit excellent accueil au nouveau venu. Parmi les gens de lettres de la société de Marguerite, Rosset avait dès 1604 compté Malherbe au nombre de ses maîtres, en lui dédiant l'une des odes insérées dans son volume sur *les douze beautés de Phylis*³. Un autre chantre de Phylis, La Roque, attaché à Marguerite à qui, en 1608, il fit hommage de ses œuvres poétiques, fut certainement content de retrouver chez sa protectrice son ancien camarade de « l'Académie » de feu

1. Racan, *o. c.*, p. 255.

2. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. Paris, 1891, pp. 51-52.

3. Racan, *Vie de Malherbe*, t. I, p. 256; v. aussi la notice de Lalanne (t. I, p. 23 des *Œuvres* de Malherbe. *Coll. des grands écrivains*). Le roi ne donna jamais de pension à Malherbe, qui ne toucha que les gages afférents à sa charge d'écuyer et, plus tard, les 2.000 livres que lui valait la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi qu'il cumulait avec celle d'écuyer.

4. Rosset était, à cette date, l'ami de Mainard pour avoir publié en 1605, dans les *Notables Questions* de Géraud de Mainard, une épigramme sur le portrait de l'auteur. Dans les *XII beautés de Phylis et autres œuvres poétiques du s^r de Rosset*. Paris (chez Abel l'Angellier, 1604), figurent des stances dédiées à la reine Marguerite.

Henri d'Angoulême, grand prieur de France et gouverneur de Provence¹. Régnier lui offrit son amitié et Malherbe ne se fit pas faute de lui avouer qu'il l'estimait en son genre à l'égal des Latins. Enfin Desportes le pria de venir dîner à Vanves. Il ne se doutait point que cette invitation serait l'occasion de sa rupture avec un confrère qui, ne se contentant plus d'être son émule, voulait le supplanter dans son rôle de prince des poètes de l'époque. Le potage était déjà servi quand Malherbe arriva en compagnie du neveu du maître de maison. L'amphytrion reçut son hôte avec force civilités, et désireux de lui faire connaître sur le champ ses psaumes nouvellement imprimés, se précipita vers sa bibliothèque pour en chercher un exemplaire. D'un mot, son convive rabattit son zèle intempestif : « Ne vous en donnez donc pas la peine, s'écria-t-il, votre potage vaut mieux que vos psaumes ». Desportes ne releva pas l'impertinence de son invité, mais on dîna sans mot dire et Malherbe quitta la maison de campagne du riche abbé, en y laissant deux ennemis irréconciliables.

Cette scène dut avoir sa répercussion à l'hôtel de Sens. S'attaquer à Desportes, l'ami de Marguerite, l'idole de sa cour, c'était s'attirer l'inimitié de la maîtresse de maison et se faire mal voir de tous ceux qui lui étaient attachés. Bientôt cette princesse, ainsi que la plupart de ses serviteurs, répétèrent à l'envi les critiques que Bertaut, Desportes et surtout le bouillant Régnier adressaient aux productions parties de la plume de Malherbe.

Cependant Mainard n'entra pas dans la ligue des adversaires d'un homme dont la poésie représentait à ses yeux l'idée qu'il s'était formée du beau en matière de vers. Les compositions de Malherbe répondaient trop aux instincts les plus profonds

1. La Roque est l'auteur d'un recueil : *Les amours de Phyllis*, Paris, 1590. En 1596, il avait composé des stances en l'honneur des *Larmes de Saint-Pierre* de Malherbe. Les deux écrivains firent partie pendant quelques années de la cour lettrée de Henri d'Angoulême, « ami des arts et de la poésie, » bâtard de Henri II et, par conséquent, frère naturel de Marguerite. V. sur cette Académie : G. Allais, *o. c.*, pp. 64 et s., et sur cet écrivain *ibid.*, pp. 189-194.

2. M. Brunot, *o. c.*, pp. 83-84, place la brouille de Malherbe et de Desportes entre novembre 1605 et février 1606.

de son tempérament pour qu'une invincible sympathie ne le portât vers ce nouveau maître. Cette élévation de pensée pleine de noblesse, cette éloquence majestueuse le séduisaient. Il y sentait quelque chose d'une essence supérieure au fatras amphigourique de Desportes. Il y avait surtout dans les stances de Malherbe « pour le roi allant en Limousin », une touche mâle et vigoureuse, une gravité d'accent qu'il n'avait jamais rencontrées dans la poésie énervée de Desportes et qu'il n'avait découvertes que par hasard dans les productions profanes de Bertaut. Mainard, si sensible à la forme, dut être frappé de la pureté, de la précision, de la limpidité avec lesquelles le rival de l'abbé de Tiron exprimait ses conceptions. Longtemps il ne s'était pas aperçu des phrases prolixes, des expressions équivoques, du vocabulaire et de la syntaxe surannés, de la métrique défectueuse et des assonances en guise de rimes des morceaux qui avaient suscité sa vocation. Même, il s'était laissé aller à entasser hâtivement dans le Philandre trois mille octosyllabes qui, il le comprenait à cette heure, contenaient autant de milliers de fautes. Maintenant que ses yeux s'étaient dessillés, cet ouvrage que la lime n'avait pas assez poli, qui ne lui avait coûté presque pas d'efforts, lui semblait informe et grossier. Avec le revirement de sentiments propres à la jeunesse, il trouva que le prestige immense dont jouissaient les détracteurs du nouveau chef d'école n'était pas mérité.

Malgré le mépris qu'à l'hôtel de Sens on professa à l'égard de Malherbe, après sa brouille avec Desportes, Mainard continua à fréquenter l'auberge à « l'image Notre-Dame » de la rue Croix-des-Petits-Champs où logeait le réformateur. Et en quittant Marguerite, ce fut autant par bravade contre une maîtresse qui s'était montrée ingrate à son endroit que par affectueuse admiration pour le fondateur de la nouvelle école poétique qu'il vint se fixer dans le quartier Saint-Eustache, tout près de la demeure de son maître ¹.

1. Mainard a maintes fois exprimé dans ses lettres le regret de ne plus habiter le quartier Saint-Eustache (cf. lettre LXXV à Colletet). — Dans l'une des nombreuses anecdotes que Racan rapporte avec une naïve admiration pour mettre en lumière l'originalité de son maître, il nous apprend (*o. c.*, I, 266) que Mainard « estoit logé fort proche » de Malherbe, ce qui lui permit un jour, dans le feu de



« M. le Grand » payait à Malherbe mille livres d'appointements ainsi que l'entretien d'un homme et d'un cheval, lui offrait sa table, mais ne lui donnait pas le gîte. Le traitement qu'il recevait aurait sans doute permis au poète d'être mieux logé que dans un hôtel meublé, mais il devait subvenir aux besoins de sa famille qu'il avait laissée à Aix. Cependant de bonne heure les curieux affluèrent dans sa pauvre chambre garnie, et, à l'heure des visites, les sept ou huit chaises de paille qu'elle contenait suffisaient à peine. Chaque soir Malherbe rassemblait chez lui les jeunes poètes qui voulaient bien se régler sur ses conseils, soumettre leurs vers à son approbation, le regarder en un mot comme leur maître. Vers 1607, à l'époque où Mainard vint fréquenter ces « petites conférences » quotidiennes, Malherbe avait déjà rallié quelques disciples. En premier lieu Racan, qui avait fait la connaissance du réformateur de la poésie française chez le duc de Bellegarde, son parent¹, qu'il servait en qualité de page. Agé à peine de dix-sept ans, « il commençoit, dit-il, à rimait de meschants vers » quand Malherbe le prit en quelque sorte sous sa tutelle et lui fit apprendre sous sa discipline le métier de poète. Etourdi et rêveur, naïf et ne sachant pas plus le latin que le grec, pas plus la géographie que l'histoire, mais étant le premier à rire de son ignorance comme de sa gaucherie et de son bégaiement, brave garçon, ami fidèle et sûr, il se signala par son attachement quasi filial à Malherbe dont il écouta les préceptes littéraires

son inspiration, d'accourir « sans manteau » demander l'avis du poète grammairien sur la qualité d'un monosyllabe indécent qui figurait à la rime d'une de ses épigrammes « d'ordure ». Nous faisons grâce au lecteur de la réponse gautoise du « Père la Luxure ». — M. Jules Lair dans ses *Recherches sur une maison de Paris où habita Malherbe*, Paris, 1899, montre que l'auberge à l'image Notre-Dame, de la rue des Petits-Champs, devant la Croix (qui était un calvaire), où Malherbe logea de 1606 à 1626, était située à deux pas de l'hôtel de Bellegarde, sur l'emplacement actuellement occupé par l'immeuble portant le n° 13 de la rue Croix-des-Petits-Champs et par l'immeuble ayant le n° 6 de la rue Montesquieu.

1. Roger de Bellegarde avait épousé, en 1594, la cousine germaine de Racan, Anne de Bueil-Fontaines. — Sur Racan, v. l'ouvrage de M. Arnould, Paris, 1896.

d'une oreille souvent distraite. — Yvrande¹, le compagnon de Racan, page de la chambre du roi, appartenait lui aussi au Grand Ecuyer. — Colomby ou Coulomby, né à Caen, comme son cousin Malherbe, avait pris les devants pour venir à la cour de Henri IV. Ambitieux et très avide d'argent, il avait déjà cherché à complaire à Henri, en vantant sa « clémence » et son « humanité » dans un poème imprimé en 1605 sur *Les Plaintes de la captive Caliston à l'invincible Aristarque*². Il est facile de soulever le voile allégorique, jeté par l'auteur sur son récit. L'invincible Aristarque représente Henri IV et la captive Caliston désigne Henriette d'Entragues, le dernier caprice de ce souverain. Fille de Balzac d'Entragues, l'un des « malcontents » qui avaient « brouillé » avec Charles de Valois et le duc de Bouillon, Henriette avait été impliquée dans le procès intenté par devant le Parlement de Paris aux auteurs du complot et n'avait échappé aux rigueurs de la justice que sur l'intervention de son amant. Au cours de l'instruction de cette affaire, Henri suppliait sa maîtresse de lui accorder des rendez-vous ! Depuis peu, Colomby avait encore cherché à être agréable au roi, en lui présentant la veille de son départ pour Sedan, résidence du rebelle duc de Bouillon, un discours en vers, où il lui prodiguait les formules les plus emphatiques de l'adulation. Colomby s'y modelait encore sur Bertaut, car il renouvelait du *discours* que ce prélat avait présenté au roi allant en Picardie les exhortations tendant à empêcher Henri de se rendre dans un endroit où sa vie si précieuse au bonheur de la France aurait été exposée à mille dangers³. Plus fort que Racan en

1. V. sur lui Arnould, *o. c.*, p. 77 et Brunot, *o. c.*, p. 567.

2. François de Cauvigny, sieur de Colomby. Son nom est orthographié par ses contemporains et par lui-même de différentes manières : Coulomby, Colomby Collombi. — V. sur lui Brunot, *o. c.*, p. 566.

3. In-12 de 43 pages, 1605 (s. l.). Le nom de l'auteur figure à la fin de son poème : de Colomby, de Caen (Bibl. Nat. Ye 7480). Le texte est précédé d'un avant-propos. Colomby assure les lecteurs qu'en publiant son poème, il a moins voulu se faire connaître comme poète que « publier combien est humain le Prince en l'honneur duquel *il l'a* composé... Croy moy c'eust esté dommage que la dernière action qu'il a rendue de son humanité depuis peu de temps, fust déniée à la postérité ». — La réimpression de ce poème, en 1616, a été considérée à tort par certains critiques comme en étant la première édition.

4. *Discours présenté au Roy avant son partement pour aller assiéger Sedan*, Paris, Est. Prevostean, 1606, deux tirages l'un in-4° (48 pages), l'autre in-8° (16 pages)

matière de latin, il entreprit de traduire Justin et Tacite, mais s'acquitta de cette tâche de manière à s'attirer les reproches ou les plaisanteries des latinistes¹. Très habile courtisan, il arriva à être le mieux renté des disciples de Malherbe et à savoir mieux que son maître tirer profit des bénéfices et des « autres bienfaits du roi ». Louis XIII, dont il salua le mariage² et qu'il sut toujours copieusement flatter, se l'attacha en qualité « d'orateur du roy pour les affaires d'Estat » et lui paya à différents titres jusqu'à dix mille écus de pension³. — Le gentilhomme Patrix⁴ était, lui aussi, cousin de Malherbe : joyeux bohème, incorrigible coureur de cabarets, il mettait parfois en

Bibl. Nat. Y 4813 et Ye 19180. Le nom de l'auteur ne figure pas sur ce titre ; à la fin du texte, il signe De Coulomby. Inséré dans le *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, 1607, t. II, f^os 6 et s. Les *Délices de la poésie françoise de 1615* le contiennent également, mais avec des retouches et de nombreuses suppressions de strophes. (V. pour le rapprochement *Discours présenté au Roy allant en Picardie pour combattre l'Espagnol* ds. Bertaut, *Œuvres*, éd. Chenevière, pp. 103 et s. et notamment pp. 109-112).

1. V. sur ces traductions le *Dict. critique* de Moréri. — Chapelain confesse à Balzac, le 8 juillet 1640, que dans ses entretiens avec Colomby, il a eu honte de l'ignorance de ce dernier : « Et certes il n'est pas estrange qu'un homme ne soit pas fort confident de Tacite, qui a eu Justin en sa disposition et ne se l'est peu rendre familier » (*Lettres de Chapelain* publ. p. Tam. de Larroque, I, 638). Balzac trouve lui aussi qu'il y a eu « peu d'intelligence » entre ce traducteur et Tacite « au temps mesme de leur plus grande familiarité » (L. 21, liv. XX, du 1^{er} août 1640, éd. in-f^o de ses *Œuvres*). Enfin Ménage dans sa *Requête des Dictionnaires* (in *Miscellanea*, 1632, p. 12) trouve que sans les dictionnaires de Calpén et d'Estienne :

2

... Colomby, dans Justin
Estoit au bout de son latin.

2. *Actions de Grâce à Dieu pour les mariages du Roy et de Madame* par Colomby, Paris, 1612, in-f^o, cité par Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll.*, t. IV, p. 90. Cette pièce figure aussi dans les *Délices* de 1615.

3. Ms. Bibl. de l'Arsenal B. L. 2667 (8^e vol. des Rec^oConrart). Il était payé 1200 écus pour sa charge « d'orateur du Roy » et avait le front de se plaindre à M. de Vard... (peut-être René du Bec, marquis de Vardes, qui épousa en 1617 Jacqueline de Breil, comtesse de Moret, la cousine de Racan) de ne tirer que neuf à dix mille écus par an « des bienfaits du Roy ». Comme il était parent de M. Morant, trésorier de l'Epargne, ses pensions étaient réelles et non fictives comme celles de beaucoup de gens de lettres du temps. C'est peut-être la cause du peu de sympathie que Balzac, dont la pension était modique et irrégulièrement payée, témoigne à l'égard de son confrère. Au sujet d'une lettre qu'on lui avait adressée avec la suscription « Balzac orateur », il écrit ironiquement à Chapelain (L. 26 liv. XVIII du 6 oct. 1636, éd. in-f^o) qu'on ne saurait lui conférer « cette qualité sans faire un procès à M. de Coulomby, qui est orateur du Roy et sans l'usurper sur les Jacobins et les Cordeliers qui sont vos très humbles serviteurs ».

4. Cf. Arnould, *o. c.*, p. 93 qui analyse sa pièce *le Songe*. Le t. XXIV des Rec. Conrart (p. 363) renferme de Patrix deux épîtres et une chanson qui semblent inédites.

vers des fictions macabres qui étonnent de la part d'un disciple du père de la poésie française classique. — Charles de Piard, sieur d'Infrainville et de Touvant, normand¹ comme Malherbe, Coulomby et Patrix, s'était déjà mis l'esprit à la torture pour donner aux anthologies quelques sonnets tourmentés. Malherbe ne put exciter dans ce disciple l'étincelle poétique, car Touvant ne donna par la suite que quelques stances et une ode bachique. Il mourut, il est vrai, de bonne heure puisque les *Délices de la poésie française* de 1615 publient ses vers anciens et récents, avec la mention qu'ils ont pour auteur, feu sieur d'Infrainville. — Daniel Dumonstier, membre d'une illustre famille de dessinateurs qui fournit au xvi^e siècle le chiffre imposant de onze artistes², mania le crayon plus heureusement que la plume³.

1. Cf. Mainard, lettre CXC VII, à Flotte : « Pour les vers qui mordent une personne que nous honorons vous et moy, je vous ay desia dit qu'ils sont de la façon d'un Normand appelé Touvan. Il y a si longtemps qu'ils sont morts, que je ne sçai comment vous les avez ressuscitez. » — Parmi les poésies de Touvant nous ne voyons que le sonnet à un Courtisan (*Parnasse* de 1607, I, 294) auquel puissent s'appliquer ces lignes. Cette pièce est la dernière d'un groupe de sonnets non signés placés à la suite d'un sonnet sur la voix d'une demoiselle (f. 291 v.) qui seul porte la mention qu'il est du sieur d'Infrainville. M. Lachèvre (*o. c.* I, 391) s'est basé sur la disposition typographique des textes pour attribuer le premier de ces sonnets anonymes (*C'estoit la nuit*) à Touvant, mais n'a pas étendu les droits de ce poète sur les cinq autres sonnets. Cependant M. de Veyrières avait attribué à Touvant, dans sa *Monographie du sonnet*, trois de ces pièces non signées (*Teméraire géant... ; Amour s'en retournoit... ; Voyez ce feu sacré...*), insérées sans nom d'auteur dans les *Muses ralliées* de 1599 et de 1600. M. Lachèvre qui cite (*Bibl.* I, 319 et IV, 193) les attributions faites par M. de Veyrières n'a pas remarqué que ces trois pièces ont été reproduites dans le *Parnasse*. Quant au sonnet qu'il revendique pour Touvant (*C'estoit la nuit...*), il a été publié sans nom d'auteur dans les *Fleurs des plus excellents poètes* de X. et P. Bonfons, 1601. — Corrigions ici une erreur que M. Lachèvre commet (*o. c.*, IV, 193) en avançant que les *Annales poétiques*, t. XVI, de Marsy et Imbert, renferment une pièce de Touvant qui ne figure pas dans les recueils collectifs antérieurs et qui est intitulée « Stances sur Saint-Seine et Madelon, amans dès l'enfance ». En réalité ces stances ne sont que les dernières d'un morceau inséré dans le t. I, f^o 68 et s. du *Parnasse* de 1607 et qui a pour titre : « Stances pour les amours du petit d'Escry et de la petite Verderonne ». On voit par les derniers vers de cette pièce que d'Escry est la même personne que Saint-Seine et que la petite Verderonne se nomme Madelon. V. sur la valeur littéraire de Touvant, Brunot, *o. c.*, p. 566 et Robiou, *Essai sur l'hist. de la litt. pendant la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1858, p. 182.

2. Sur Pierre, Etienne et Daniel Dumonstier v. les notices de M. F. Courboin dans le *Catalogue des portraits peints et dessinés du XIII^e au XVII^e siècle ayant figuré à l'exposition de la Bibliothèque Nationale, en avril-juin 1907* (Paris, 1907, pp. 152 et 160).

3. Son œuvre poétique est fort mince ; elle se réduit à des *Stances sur la mort de Henri IV* et à quelques pièces insérées dans les *Délices de la poésie française* de 1615 et de 1620. Cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll.*, t. I, p. 173. V. sur lui, Brunot, *o. c.*, p. 565 et Robiou, *o. c.*, pp. 184-185.

Ce fut lui qui, en 1609, fixa avec beaucoup d'habileté les traits du président du cénacle de l'auberge « Nostre-Dame », portrait dont l'original est malheureusement perdu et dont seules des copies nous ont été conservées¹. Ses coups de langue étaient craints de tout le monde, et, dans la guerre qui s'ouvrit entre Malherbe et les partisans de Desportes, la causticité de son esprit dut maintes fois s'exercer aux dépens des contempteurs de la nouvelle école².

De tous les disciples du maître, Mainard seul était gascon et Malherbe qui détestait la langue d'*adiousias* et s'était donné pour mission de « dégasconner » la Cour, sans pouvoir pourtant se vanter à la fin de sa carrière d'avoir atteint son but, eut certainement beaucoup de mal à enseigner à cet élève le « français de Normandie »³.

On rencontre à plusieurs étapes du développement de la littérature française des groupes d'écrivains que rapprochent une façon analogue de concevoir le beau et de le traduire, une sensibilité ou un esprit fort semblables, les mêmes sympathies ou les mêmes répugnances à l'égard des œuvres léguées par les précédentes générations littéraires ou appartenant à la leur. Dans ces cercles — ou ces coteries — l'un des membres arrive à être considéré comme chef, soit par l'ascendant de ses mérites, soit par l'habileté de ses manœuvres. La Pléiade au xvi^e siècle, les Encyclopédistes au xviii^e siècle, le Cénacle romantique ou le Parnasse au siècle dernier sont des noms présents à toutes les mémoires. Il s'est trouvé encore plus souvent des talents qui, arrivés à leur pleine maturité, s'imposent à l'affection et à l'estime des jeunes. Les débutants viennent faire appel à l'expérience ou au savoir de leur aîné qui, heureux du prestige qu'on lui accorde, ne se lasse pas de prodiguer conseils et recommandations aux confrères qui

1. Cf. Lalanne, édit. de Malherbe dans la *Collect. des grands écrivains*, t. I, p. CCXXII.

2. Sur son conflit avec Balzac, cf. *Lettres de Chapelain*, t. I, p. 741 et *Œuvres* de Balzac, lettre 26 du liv. XXII.

3. Malherbe reprochera même à Desportes, qui pourtant est né à Chartres, d'employer des mots dans une acception qui n'est pas celle de sa province natale. Ainsi *fier* dans le sens de « joyeux » (Malherbe, *Œuvres*, éd. Lalanne, IV, 253).

entrent dans la carrière. Ainsi, au moment de l'arrivée de Malherbe à Paris, on voyait de timides rimailleurs porter à Desportes leurs élégies ou leurs chansons, sur lesquelles ce pontife des lettres françaises jetait un regard bienveillant et distrait. Il arrivait même que l'abbé de Tiron, très absorbé par ses propres occupations, rendit avec des paroles encourageantes un manuscrit qu'il n'avait pas trouvé le temps de lire¹.

Les « petites conférences » tenues chez Malherbe n'ont pas le caractère de ces cercles littéraires. Elles n'ont point l'air d'entretiens amicaux, de causeries familières dans lesquelles on échange librement des vues sur les sujets qui intéressent l'assemblée. Malherbe est loin d'être un conseiller aimable, flattant la jeunesse pour se faire une clientèle. Le terme d'école, improprement appliqué à Ronsard et à ses imitateurs, est ici tout à fait de mise. Malherbe enseigne d'une façon tout à fait « régulière, quotidienne »², les pratiques du métier des vers, tel qu'il l'entend, à la classe d'élèves poètes confraternellement réunis par un commun sentiment d'admiration à l'endroit du maître. Ses défauts, comme ses qualités, le servent à merveille pour jouer ce rôle ingrat de pédagogue. Bourru, il intimide et brusque même ceux de ses élèves qui, comme Racan, ont des velléités d'indépendance. Autoritaire, il les courbe sous sa discipline, il les traite d'« hérétiques » pour des péchés véniels. Pointilleux, il retourne un ouvrage en tous sens et, lors même qu'il a été satisfait de son examen, se montre sobre d'éloges³. Maintenant qu'il est arrivé à l'âge mûr et qu'il a pris conscience de ce qui constitue son originalité, il rejette tout ce qui s'écarte de sa manière de penser et d'écrire. Son esprit vif, mais étroit, est d'une intolérance rare. Il méprise la poésie de ses prédécesseurs auxquels pourtant il doit beaucoup. Les noms les plus vénérés d'un passé littéraire ancien ou récent ne

1. V. Michiels, Introduction aux *Œuvres* de Desportes, p. lix.

2. Brunot, *o. c.*, p. 371.

3. Balzac écrit à ce propos (l. 45 du liv. VI, du 20 oct. 1632) : « Feu M. de Malherbe qui n'exagéroit guère le mérite de personne et louoit mesme assez sobrement les choses les plus louables. . . »

lui en imposent pas¹. Il a une immense confiance dans l'excellence de son génie comme dans la supériorité de ses écrits et réussit à faire partager à ses disciples ses présomptueuses convictions. Tenace, il ne désarme pas devant les railleries de ses rivaux et poursuit jusqu'à son lit de mort son œuvre de réformateur.

Naturellement c'est lui-même qu'il propose en premier lieu à l'admiration de ses élèves. En crachotant et en bégayant, il leur lit ses pièces, et se met en colère lorsqu'on se plaint de ne pas l'avoir parfaitement compris. Il détaille les beautés de ses vers et fait apprécier à son auditoire les difficultés qu'il a vaincues. En comparant ses morceaux avec ceux de ses rivaux, il fait encore mieux ressortir ses mérites. A cet effet, il n'a qu'à ouvrir le volume de Desportes qu'il vient de passer au crible de sa sévère critique. Après sa brouille avec l'abbé de Tiron, comme on rapportait à Malherbe que ce prélat ainsi que Bertaut et Des Yveteaux faisaient partout des gorges chaudes de ses vers, il avait répondu que, s'il s'y mettait, il ferait de leurs fautes des recueils plus gros que leurs livres. Il avait tenu parole en ce qui concerne le plus en vue de ses détracteurs. Son commentaire sur les œuvres de Desportes, commencé au plus tard en 1606, continué même après la mort de son rival², atteste son implacable désir de vengeance et, malgré des lacunes, permet de fixer les traits essentiels de la doctrine de Malherbe. Dans les sonnets, les complaintes ou les chansons que ses jeunes apprentis en poésie avaient jusqu'à cette heure le plus admirés, il leur fait, pour ainsi dire, toucher du doigt des fautes impardonnables³. C'est ainsi que sans exposer sa doctrine d'une manière systématique et suivie (ce dont d'ailleurs il n'eût pas été capable), Malherbe fait saisir, au jour le jour, à ses élèves les principes à suivre et les écueils à éviter⁴.

1. Cf. Racan, t. I, p. 262.

2. Cf. Brunot, *o. c.*, pp. 104 et 108.

3. Il est dommage que l'exemplaire de Ronsard qu'il avait également couvert de corrections et de ratures ne nous soit pas parvenu, car les annotations qu'il contenait auraient complété les renseignements que son commentaire sur Desportes nous fournit au sujet de sa réforme.

4. Nous indiquons d'après l'exposé de M. Brunot (*o. c.*, pp. 143-216) les lignes essentielles de la doctrine de Malherbe. — Pour les théories métriques de Malherbe,

Il met surtout en garde ses disciples contre les écarts d'imagination propres à la Pléiade. Son amour de la vérité le conduit à leur interdire les fictions. Régnier s'attirera ses moqueries pour avoir feint, dans une épître, que la France s'était élevée dans les airs afin de reprocher au royaume son peu de reconnaissance envers Henri, son pacificateur¹. Son désir d'être compris de tout le monde et « de ne pas apprêter de viandes seulement pour les cuisiniers » lui fait proscrire la mythologie luxuriante de Ronsard, que seuls les « pédants » de collège pouvaient comprendre. Il veut qu'on s'en tienne aux légendes bien connues de tout « honnête homme », que toute personne de culture moyenne peut aisément se remémorer. Son goût du naturel lui fait détester les mièvreries et les gentilleses prises de l'italien, « où elles ne valent pas plus qu'en français ». Et comme ses écoliers professaient de l'admiration pour les poésies amoureuses de Bertaut, Malherbe leur montre que ces vers si vantés et ayant si belle apparence au premier abord, cachent, tout comme ceux de Desportes, des « sottises ». Il les compare pittoresquement à des *nichils-au-dos*, à ces pourpoints dont le devant était formé de deux doigts de velours et qui n'avaient rien par derrière que les brides qui les attachaient. Malherbe incite ses élèves à faire des compositions claires et bien ordonnées, dans lesquelles les idées et les sentiments s'enchaînent et se succèdent selon la disposition réclamée par la raison, et non selon les associations capricieuses de la fantaisie ni selon l'ordonnance sans unité apparente dictée par l'émotion. Les termes et les images dont la justesse n'éclate pas immédiatement à ses yeux, les constructions dont le sens n'est pas compris du premier coup, ne trouvent pas grâce devant lui. Avec la même ardeur dont il poursuit l'ambiguïté

v. le chapitre que consacre à Malherbe M. M. Souriau dans son *Évolution du vers français au XVII^e siècle*, Paris, 1893.

1. Racan n'a pas été fidèlement servi par sa mémoire en rapportant le passage critiqué par Malherbe de la première épître de Régnier au roi. Il n'y est pas question d'une plainte de la France à Jupiter, mais d'un discours qu'elle fait du milieu des airs aux mutins qui voudraient ramener les troubles dans le royaume. C'est à ce propos que Malherbe dût dire à Régnier que depuis cinquante ans qu'il habitait la France « il ne s'estoit point encore aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place. »

et l'impropriété, il donne la chasse aux mots que l'usage contemporain a mis hors de cours, aux expressions qui ne font pas partie du vocabulaire des crocheteurs du Port-au-foin, ses maîtres en matière de langue. Impitoyablement il condamne les licences dont les poètes de la Pléiade s'étaient souvent octroyé la liberté et dont Desportes a si souvent usé. Ni provincialismes, ni archaïsmes, ni surtout ces innombrables chevilles dont Desportes avait *bourré* ses vers. Comme, à son idée, les principales différences entre la poésie et la prose sont le rythme, la coupe du discours en membres égaux ou symétriques, le retour des mêmes consonnances à des intervalles qu'il est aisé de déterminer dès le début du morceau, il s'attache à accuser le plus possible ces distinctions purement extérieures entre le langage de la vérité et de la raison et celui de la beauté, de l'imagination et du cœur. Il exige un respect superstitieux et inconnu jusqu'à lui de la technique du vers. De là, la proscription des hiatus, des rimes faibles ou banales, des mesures défectueuses, des césures mal placées. Avant Th. de Banville, Malherbe déclare qu'il n'y a point de licences poétiques.

Mieux encore qu'en analysant ses propres productions ou en critiquant celles de ses ennemis, Malherbe enseignait à ses élèves l'art de bien écrire; en leur signalant les imperfections de leurs travaux, en leur faisant remettre sur l'enclume leurs vers mal tournés, enfin en corrigeant lui-même les fautes qu'ils avaient pu commettre.

A cet égard, il est intéressant de comparer les ouvrages de Mainard, composés avant qu'il se fût rangé sous la discipline de Malherbe, avec les pièces précédemment écrites mais retouchées après qu'il eût subi l'influence de son maître, ou avec les morceaux composés après cette date. A des intervalles fort rapprochés, on constate la disparition des fautes très graves qui déparaient ses premières productions. Sans doute, longtemps encore on surprendra chez Mainard des pensées mesquines ou ridicules, des sentiments faux, du manque de goût, une distribution désordonnée de la matière poétique. Mais les défauts dont il est le plus aisé à un auteur de se débarrasser, les défauts-

lances de grammaire et de versification qu'avec du bon vouloir, de la patience et un peu d'habileté il lui est possible de faire disparaître de la rédaction définitive de ses ouvrages, ces imperfections, on ne les relèvera plus dorénavant chez lui.

A ce point de vue, le *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, publié en février 1607 à Paris, marque une étape importante dans l'évolution littéraire de Mainard. Non seulement c'est la première anthologie qui insère ses vers, mais encore il y fait ses débuts aux côtés de Malherbe. Ce recueil renferme aussi une pièce de Coulomby, mais cet auteur ne s'y fait point encore connaître comme disciple de Malherbe, vu qu'il a laissé subsister dans son *Discours au roi avant son parlement pour Sedan* les déféctuosités qui s'y trouvaient au moment de la publication en brochure de ce morceau¹. Quant à Touvant, s'il y donne ses *Stances sur les amours du petit d'Escry et de la petite Verderonne* où perce une gracieuse ingénuité de sentiment ainsi que quelques autres pièces exemptes d'incorrections, il ne se fait pas faute de faire insérer dans le même recueil une série de sonnets², fruits de ses labeurs antérieurs, où il accumule des sottises méchamment versifiées.

1. On relève dans *Les Plaintes de la belle Caliston*, parues en 1605, la plupart des fautes que Malherbe condamnait. Ainsi de très fréquents hiatus. En voici une série que nous avons notés dans quatre pages qui se suivent : c'est peu si au pardon — tu en auras — leur va donner la vie et à toy le renom — qui ait (p. 10) — comme tu es son Roy (p. 11) — tu en as le désir (p. 13) — ou elle — ou estre pitoyable — et en affliction (p. 14) — tousiours tu es louable (p. 15) etc. De même les rimes imparfaites : esclaireie — pluye (p. 8) ; plus admiré — je diré (pour je dirai) etc. ; et les archaïsmes : lairra-il (p. 6) ; son crime pardonnant tu en auras *guerdon* (p. 10) ; — tu te monstres en tout si *bontif* (p. 10) ; — les Roys comme les dieux doivent punir à *tart* (p. 10) ; — Comme au cœur ce luy fut une cruelle *geine* (p. 14). Enfin des constructions du genre de celles que Malherbe a condamnées chez Desportes : un chacun des archers (p. 7) — jeta sur Caliston une oïllade *tournée* (p. 13). Bien que le *discours* de 1606 représente un progrès en comparaison des *Plaintes*, nous y relevons cependant quelques hiatus : luy oste (p. 10), n'estoyent que un point divers leurs exercices (p. 15), ainsi que quelques fautes de grammaire et de lexique : Le père plus heureux et le Roy plus puissant, (pour : le plus puissant, p. 5). — Et voirrons (p. 5) — voirront (p. 6) — il te voirra (p. 6). — Rendra de l'Alcoran les promesses *moquées* (p. 7) — chasser aux vices, (pour : les vices, p. 15), etc. Les citations sont faites d'après le texte de l'édition in-8° de 1606, que le *Parnasse* de 1607 reproduit fidèlement.

2. Ce sont les sonnets qui figurent t. I, f^o 291 v.-294 et dont le premier seul porte la mention qu'il est du s^r d'Infrainville. Il a été déjà dit que quatre de ces pièces avaient été antérieurement publiées dans les *Muses ralliées* de 1599 et de 1600 et dans les *Fleurs des plus excellents poètes* de 1601. Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que toutes ces pièces ont été composées par Touvant avant qu'il n'eût lié connaissance avec Malherbe. Noter par exemple quelques déféctuosités que le

La *Victoire de la constance* de Mainard reproduit le titre, le rythme et même les thèmes de stances¹ que Malherbe avait publiées dix ans auparavant dans un recueil de vers. Pour les deux *Regrets d'une grand'dame sur la mort de son serviteur*, nous avons la bonne fortune d'en posséder la première version grâce au chroniqueur l'Estoile, qui a recueilli ces pièces aussitôt qu'elles commencèrent à circuler dans le public². L'examen des changements que Mainard y a introduits, en les faisant paraître dans le *Parnasse*, laisse voir que le poète les a soumises entre avril 1606 et février 1607³ à la critique de Malherbe.

Ainsi son maître dut lui faire remarquer que dans la stance III, v. 1, des *Regrets* A⁴ : *Mais bien qu'à tous propos leur envie me blâme*, l'expression *leur envie* n'était pas juste pour désigner le sentiment auquel obéissent les censeurs de la douleur de la reine; de plus, c'était compter pour une syllabe l'*e* muet final de ce mot⁵; en 1607, *leur malice* remplace heureusement ce

réformateur aurait reprises chez Desportes : C'estoit la nuit ainsi que je sommeille — Que j'entr'ouis bruire et vosler autour — De mon chevet une petite abeille (Remarquer l'enjambement). — (L'amour)... Petit oiseau nud, volage, altéré — De nostre sang! malheureux que nous sommes (Enjambement et cheville). — *J'arrêté* (pour j'arrêtai) rime avec *indompté*. — Le temps est un atome et un poinct limité — Du ciel, et puis le Ciel l'est de l'Éternité (Remarquer l'hiatus, les enjambements, les répétitions traînantes et la cacophonie *lèdelet*). — Te vantes à tort que *tu as*, (hiatus), etc. Dans le 2^e volume du *Parnasse français* de 1607 figurent d'Infrainville des *Vers pour une beauté gardée estreitement* et le *Sonnet sur l'accident arrivé à la reine*, publié déjà dans le volume précédent et ici légèrement modifié.

1. Insérées d'abord dans les *Diverses poésies nouvelles*, Rouen, 1597, in-12 sous le titre *Chanson*, puis dans deux éditions de 1599 et de 1603 du *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps* sous le titre *Victoire de la Constance* (Malherbe, éd. Lalaune, I, 28). Cf. le début dans Malherbe :

Enfin cette beauté m'a la place rendu
Que d'un siège si long elle avoit défendu,
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

et dans Mainard (l. II, p. 139) :

Il est temps que l'amour d'une belle couronne
De myrthe et de lauriers mes cheveux environne,
Je tiens entre mes bras, après tant de mespris
La belle qui m'a pris.

2. L'Estoile, *o. c.*, t. XI, pp. 218 et s.

3. L'achevé d'imprimer du *Parnasse* est du 25 février 1607.

4. Nous notons par A la première pièce de ces stances (éd. Garriss., II, 142) et par B la seconde (*Ibid.*, p. 146).

5. Malherbe qui, dans ses premières pièces compte pour une syllabe l'*e* muet final, précédé d'une voyelle et suivi d'un mot commençant par une consonne, n'en fait plus état dans les vers composés à l'époque de sa maturité. Cf. Souriau *o. c.*, p. 24.

terme. Mainard s'exprimait mal encore en faisant parler sa grande dame ainsi :-

Tes yeux en se fermant à leur dernier sommeil
 Leur couleur ont ravie ;
 Car c'estoient les rayons qui servoient de soleil
 Au printemps de ma vie,

vu qu'on aurait pu croire, à cause de l'ambiguïté de la phrase, que les yeux de Saint-Julien, en se fermant pour toujours ont dérobé leur couleur à nos regards, et non qu'ils ont amené la pâleur du visage de la reine. Aussi le poète corrige : *Ma couleur ont ravie*. Des répétitions disparaissent, pièce A, st. XVI :

Mon mal n'est pas un mal qui puisse à la parole
 Se donner à guérir

en 1607 :

Mon mal n'est pas de ceux que de belles paroles
 Ont pouvoir de guérir

Il écarte des pléonasmes, pièce A, st. IX (dans son désespoir la reine trouve qu'elle n'a de plaisir qu'en se retirant) :

Loin des gens et du jour
 Dans le creux d'un rocher ou dans quelque lieu sombre,

phrase dont chacune des parties dit presque la même chose. Dans sa nouvelle rédaction, après avoir mis *loin du bruit et du jour* pour mieux marquer le contraste entre le calme de la retraite et la lumière trop vive qui déplaît à l'amoureuse désolée, Mainard supprime le pléonasme qu'il avait tout d'abord fait, en remplaçant le vers 4 de la strophe mentionnée par un vers nouveau :

Dans les coins plus cachés d'une demeure sombre.

Il est vrai qu'en omettant l'article devant le superlatif, il tombe dans une faute de syntaxe condamnée par Malherbe. Il allège et rend plus claires certaines phrases, *Regr.* A. st. V ;

De tant de grands malheurs qui m'ont sous leur puissance
 Et qui depuis le jour de ma friste naissance
 M'ont suivi de fort près.

Remarquer que la première fois *m'ont* a le sens de *me tiennent*, et que la seconde fois, il a sa valeur ordinaire d'auxiliaire, ce qui prête à la confusion ; de plus, la répétition des relatifs alourdit la phrase. En 1607 le poète met à la place des vers cités :

De tant de grands malheurs obstinés à me nuire
Et qui depuis le jour que premier je vis luire
Me suivent de si près.....

Au lieu de certains mots tombés en désuétude, le poète en met d'autres plus conformes à l'usage courant¹. Il importe surtout de noter la peine qu'a prise Mainard de faire disparaître les hiatus et les licences métriques de sa première version. Ainsi il avait presque débuté par un vers ayant une syllabe de trop :

Il faut que par mes cris je rompe le silence,
L'envie qui me possède a trop de violence.

Or, on lit en 1607 : *l'ennui qui me possède*, ce qui rend au vers sa mesure.

Mainard transforme de même le vers 5 de la strophe II de A, afin de l'en débarrasser de l'« entre-baillement » qui primitivement s'y trouvait. Ceux qui ne savent pas, déclare la reine, que j'étais attachée surtout aux vertus du serviteur que je pleure :

Blasmeront mes pensers d'en garder la mémoire,
Et me reprocheront ce qui est de ma gloire,
Tout ainsi qu'un péché.

En 1607 :

Et me reprocheront ce qui me tourne à gloire².

Comme nous l'avons dit, les quelques *chansons, plaintes d'inconstance, assurances de fermeté* que Mainard fit paraître

1. Ainsi pièce A, st. XIII, vers 5 chez l'Estoile : *Où qu'en ce monde ici je demeure immortelle* et pièce B, st. XIII, vers 4 : *La franchise contrainte* sont remplacés en 1607 par *Si ce n'est que je sois en ce monde immortelle* et *La liberté contrainte*.

2. Il y a dans le texte de l'Estoile (v. 5, st. XI de A) : *Rends le à ce beau corps qu'une mort trop hastée* ; le se rapporte à *ce dernier baiser*. En 1607 on lit : « Rends les à ce beau corps... » les se rapporte à *sanglots*. Le texte de l'Estoile présente probablement non pas un hiatus, mais une faute de copie.

dans le *Parnasse* de 1607, se ressentent de l'influence de Desportes et de Bertaut. En soumettant ces pièces à la censure de Malherbe, il fit disparaître la plupart des incorrections qui les déparaient. Malherbe aurait pu reprendre encore dans les *Regrets* l'adjectif employé comme adverbe : *depuis le jour que premier je vis luire* (A, st. V) ; le superlatif relatif sans article : *Dans les coins plus cachés d'une demeure sombre* (A, st. IX)¹ ; les expressions « basses et plébées » *muquet* (A, st. X) et *cy-bas* (B, st. IV) ; les archaïsmes *délivre* (adj. libre, exempt = *deliberatum*, A, st. XVI)² ; *ores* (B, st. XX)³ ; enfin dans *l'Epitaphe du sculpteur Pilon*, un hiatus : *Ainsi elle eust faict son effort*⁴. Mais comme ces poésies avaient un air de correction poussée assez avant, comme certaines étaient agréablement cadencées, qu'elles avaient du mouvement et offraient un concours de sons assez harmonieux, le maître ferma les yeux sur les enfantillages du fond. « C'est du vin qui véritablement n'est pas gasté, mais qui n'est qu'à huit deniers le pot »⁵ ; dut-il prononcer en permettant à Mainard de publier ces bagatelles et en l'exhortant à produire de meilleurs travaux.

Quant au *Philandre*, il enjoignit à son jeune disciple d'en faire le sacrifice. Non pas que Malherbe, comme on l'a dit⁶, méprisât la poésie pastorale. Ménage nous a rapporté le cas qu'il faisait de l'*Aminte* du Tasse, poème qu'il ne cessait d'admirer et qu'il aurait désiré avoir composé⁷. Il avouera un jour dans un sonnet

1. Mainard emploie dans une pièce insérée dans les *Délices de la poésie franç.* de 1615 la même construction vieillie : *aux bois plus secrets* (les plus...) cf. éd. Garriss., II, 239, st. II.

2. *Délivre* est employé par Bertaut, cf. éd. Chenevière, p. 362, v. 1.

3. Noter que Malherbe qui blâmait Du Bellay d'avoir employé *or* et *ores* s'en est servi lui-même dans l'ode à M. de la Garde, qui est de 1626.

4. Mainard n'aurait pu faire disparaître l'hiatus cité qu'en donnant au mot *ainsi* son ancienne forme *ainsin* ; mais ç'aurait été tomber dans une faute aussi répréhensible que l'hiatus. Faisons remarquer que toutes ces fautes subsistent dans les anthologies de 1615, 1626 et 1630, qui reproduisent ces premiers essais de Mainard.

5. Balzac rapporte dans une lettre à Chapelain (I. 21, liv. XIX du 6 juillet 1638, éd. in-f°) ce propos que Malherbe tenait sur les ouvrages qui, sans être mauvais, n'étaient pas bons.

6. Marsan, *o. c.*, p. 292.

7. Préface de l'*Aminte* par G. Ménage, en tête de presque toutes les éditions de cet opuscule. — Racan aussi a marqué que Malherbe excluait le Tasse et sa pastorale du dédain qu'il affectait pour les Italiens.

à M. de la Morelle, avoir lu avec ravissement sa *Philine*¹, et décernera à l'auteur de ces « beaux vers » la palme d'éloquence. Il s'escria toute une après-dinée à retourner en tous sens, pour en tirer l'anagramme le plus doux, les lettres du prénom de M^{me} de Rambouillet, qu'il avait choisie comme dame de ses pensées. Enfin, fixant son choix sur le nom d'Arthémise, il se proposa de chanter cette belle dans une églogue dont il composa les quarante premiers vers. Il s'y mettait lui-même en scène sous le nom bucolique de Mélibée et disputait avec le berger Arcas, qui représentait Racan, sur le mérite respectif des Nymphes dont les deux bergers se déclaraient les soupirants². En 1615, il imagina de prêter à un berger le récit allégorique des bienfaits qu'avaient assurés à la France la « houlette » de Louis et celle de Marie. Enfin, parmi ses *Fragments* (n° XIII) figure une bluette de couleur pastorale. Mais le *Philandre* de Mainard choquait son jugement et son goût par trop de côtés pour qu'il pût tolérer que son disciple le livrât au public. L'intrigue, loin d'être conduite avec cette rapidité qui est un des charmes du petit chef-d'œuvre du Tasse, est d'une bizarre complication. Des incidents saugrenus ralentissent à chaque pas l'action. Certains épisodes sont même d'une rare extravagance. A les lire, Malherbe devait s'exclamer comme devant certains passages de Desportes : « imagination bourrue, s'il en fut jamais », « jugez de cette belle conception », « jugez de cette impertinence », « excellente sottise », « ridicule imagination », « mauvais au quatrième degré », etc. C'aurait été pour Mainard perdre son temps que de reviser son poème afin d'en faire disparaître les innombrables « mauvais mots », les « pâtés de chevilles » et les « entre-baillements ». La conception même du *Philandre* était manquée et ce poème devait être irrémédiablement condamné³.

1. V. sur la *Philine* de la Morelle, Paris, 1630, et sur le sonnet fait par Malherbe en l'honneur de cet auteur, Marsan, *o. c.*, p. 340.

2. Racan, *o. c.*, t. I, pp. 285-286. Finalement Malherbe abandonna le nom d'Arthénice sur lequel Racan avait des droits de priorité pour celui de Rhodante.

3. Le *Segraisiana* rapporte que d'Urté présenta ses vers à Malherbe qui lui conseilla de ne plus en faire. Nous ne savons si c'est le *Sireine* qu'il lui fit voir. En tous cas, la condamnation de son modèle dut être une consolation pour Mainard, dont le *Philandre* avait été déclaré par Malherbe indigne de l'impression.

Pour faire supporter plus facilement à son élève l'amputation douloureuse qu'il lui prescrivait, il lui confessa que lui-même avait sacrifié ses premiers vers et qu'il regrettait le temps qu'il avait mis à rimer des platitudes sur la mort de Germaine Roussel ou à écrire les *Larmes de Saint-Pierre* ¹.

Malherbe apportait dans l'examen des pièces gaillardes de son disciple, le même soin attentif que dans la correction de ses poésies avouables. Au contact de la « salacité » de son maître, noire auteur excita la sienne, et, sous sa direction, il se perfectionna dans le genre impudique des Priapées. M. Lalanne semble regretter que le bon Racan ait « pris plaisir à conserver dans ses souvenirs et à nous transmettre avec une crudité naïve des traits qui peignent très bien le naturel cynique de Malherbe » ². Mais à défaut des mémoires de son élève, la correspondance, les vers et les témoignages des contemporains du réformateur nous éclaireraient là-dessus. Passe encore qu'à plus de cinquante ans il ait prouvé par sa liaison avec la vicomtesse d'Auchy qu'il gardait « ces chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens » ³ ; qu'ayant été toujours « fort adonné aux femmes » il ne se soit décidé que très tard à « renoncer à l'amour et à quitter son empire » ⁴ et qu'il jalouât M. de Bellegarde, moins de son titre de duc et de pair, que de « pouvoir lire à livre ouvert » auprès des belles dames. Sa conversation était d'un cynisme rare. Il se plaisait ainsi à rappeler les voyages qu'il avait dû faire chez un empirique de Nantes à cause de fâcheuses mésaventures de jeunesse dont il tirait autant de gloire que s'il eût gagné des batailles, et plaisantait le jeune Racan d'être trop souvent un adorateur platonique du beau sexe. Le duc de Bellegarde lui avait donné, à cause du plaisir avec lequel il s'étendait sur les sujets graveleux, le surnom de « Père la Luxure » ; son expérience dans un domaine qu'on nous saura gré de ne pas

1. V. sur ces pièces, Allais, *o. c.*

2. Lalanne, *Notice biographique s. Malherbe*, en l'ête de son éd. pp. XLIV-XLV.

3. Lettre à Racan (n° XI des *Lettres à divers*, t. IV, éd. Lalanne).

4. Sonnet à M. du Maine (1611).

préciser lui faisait attribuer par ses intimes « juridiction sur toutes les affaires » rappelant les lieux mal famés ¹.

Assoiffé jusque dans sa vieillesse des plaisirs des sens, il ne fut jamais vraiment amoureux. Ce furent des caprices, et non le besoin de s'attacher à un autre cœur, qui amenèrent ses liaisons. S'il laisse échapper par hasard qu'il n'y a au monde que deux belles choses « les femmes et les roses », il corrige ce qu'il y a de poétique dans ce rapprochement, en ajoutant qu'il n'existe aussi que deux bonnes choses « les femmes et les melons ». Dans l'idée qu'il se fait de l'amour n'entre ni tendresse, ni douceur ; il n'y met que la jouissance, la possession positive et brutale de l'être désiré ².

Aussi, s'il ne nous a laissé que peu de pièces licencieuses ³, il est indubitable qu'il provoqua ses élèves à en écrire. Un jour Mainard se précipite chez lui afin de connaître la quantité d'un mot ignoble figurant à la rime d'une priapée ⁴. Un autre jour Racan lui ayant raconté une malpropreté, son maître lui ordonna de la mettre en vers. Racan obtempéra sans hésitation et ne s'étonna que de voir Malherbe se montrer à l'endroit de ces « friponneries de page » aussi rigoureux que s'il eût été question d'une ode ou d'une élégie. En effet, le « tyran des mots et des syllabes » n'entendait pas que ces polissonneries se dérobaient aux règles de sa poétique ou de sa grammaire. Il refusa de donner son assentiment à l'historiette scabreuse que, sur son ordre, Racan avait rimée, à cause du début amphibologique de cette pièce et de l'hiatus qu'elle renfermait. De même il n'acquiesça pas à un autre petit conte ordurier du même

1. Tallemant, *Historiette* de Malherbe, éd. c., t. I. Cf. lettre de Malherbe à Balzac, datée du 28 septembre 1623, par Lalanne, III, 89 n. 1 et la l. 4 de Racan à Balzac, éd. c., I, 340. V. enfin l. XI de Racan à Chapelain. Il est fait allusion plus loin à un passage de cette lettre (éd. c. I, 343) où Racan s'étend sur l'ordre que Malherbe lui donna de mettre en vers « ces friponneries de page » et sur la rigueur de son jugement.

2. M. Allais, *o. c.*, pp. 56-61, présente sous un jour favorable les sentiments de Malherbe sur l'amour. Par contre Tenant de Latour (notice en tête de son éd. de Racan, I. p. xxxvii) parle de son « code de galanterie vulgaire », de son « sensualisme grossier qu'il n'a même pas pris le soin de relever d'un peu d'amour ».

3. Racan a reproduit un quatrain licencieux de son maître dans ses *Mémoires pour la vie de Malherbe*, I, 276.

4. *Ibid.*, p. 268.

auteur, attendu qu'il en trouvait l'« intrigue trop embarrassée ». Cependant il en goûtait le fond et ne se fit pas faute d'en faire un « entretien gaillard » dans le cercle de Mme de La Croix¹. Comme on le voit, loin de rougir, les dames prenaient plaisir à entendre de pareilles indécences. Vraiment, il était grand temps que M^{me} de Rambouillet et les Précieuses fissent régner plus de dignité dans la conversation, et qu'hommes et femmes fissent dans le *salon bleu* et dans les ruelles du Marais l'apprentissage de la retenue et des règles élémentaires de la bienséance.



L'enrôlement de notre poète sous la bannière de Malherbe n'alla pas sans lui attirer quelques désagréments. Il dut rompre avec ses anciens protecteurs et amis qui se trouvaient en état de guerre ouverte avec son nouveau maître. S'il ne sentit pas longtemps les effets de la froideur de Desportes, par suite de la mort de ce prélat quelques mois après sa brouille avec Malherbe, Mainard se fâcha avec Régnier, le gai compagnon qui l'avait si fréquemment accompagné dans les cabarets de Paris.

1. Cf. *Œuvres* de Racan, éd. Tenant de Latour, t. I, lettres IX, X et XI. Il s'agit de Louise de Choisy, mariée en 1609 à Jean de la Croix, comte de Castries (cf. Moréri, art. *Hurault de l'Hôpital de Chiverny*). Sa sœur Francienne, qui épousa Jacques Leroi, seigneur de La Grange-Quincy, avait autant qu'elle une réputation déplorable. L'une d'elles, sinon toutes les deux, avait été demoiselle d'honneur de Marguerite et s'était fait ignominieusement chasser, en février 1608, pour avoir été en trop bons termes avec Bajaumont, le favori de la reine (cf. l'Estoile, *o. c.*, IX, 31-32). Tallemant (*o. c.*, II, 307) rapporte que « la Choisy était fille de bon lieu, mais très galante ». Il entend par là Francienne, qui eut entre autres pour amants le séduisant Montmorency et Louis de Lorraine, archevêque de Reims. Comme ce dernier lui faisait des infidélités avec M^{me} des Essarts, elle dévoila au Roi, dont cette dame était l'une des maîtresses, le secret de leurs relations (Math., lettre à Peiresc, du 25 mars 1610, citée par P. Paris et Mommerqué, qui ne se rendent pas compte que ce passage vise Francienne, ce dont Lalaune, *Œuvres* de Malherbe, II, 169, s'est aperçu). Nous saisissons ici l'occasion de dire qu'on a appliqué à Charlotte des Essarts une priapée de Mainard : *L'Amour, le désespoir, la rage...* Pour se consoler de la mort de Louis de Lorraine († 1621), devenu cardinal de Guise, elle « coucha avec un valet de chambre qui lui ressembloit ». Tallemant (IV, 161) cite les vers que Mainard fit à ce sujet et que l'on retrouve dans le ms. 843 de Toulouse (f° 32). M. A. Van Bever a inséré cette pièce dans ses *Poètes satyriques des XVI^e et XVII^e siècles*, p. 76, en l'attribuant, d'après le *Cabinet satyrique* de 1618, à Sigogne. Mais on sait que les attributions des recueils du genre de celui que nous venons de nommer, ne sont pas toujours exactes. D'autre part, vu la date du recueil dans lequel cette priapée fut insérée pour la première fois, il est évident qu'elle n'a pas été écrite pour viser M^{me} des Essarts, à qui on l'a appliquée après coup.

Le neveu de Desportes ne tarda pas en effet à prendre la défense de son oncle et des principes poétiques qui étaient chers à ce dernier. Dans sa satire IX, il s'insurgea contre la servitude à laquelle on voulait réduire la poésie, fruit du génie et de la liberté et non du travail et de l'étude. Ces insolents censeurs des anciens poètes étaient, d'après lui, des impuissants et des envieux. Nul aiguillon divin ne les fait s'élever au-dessus des réalités vulgaires. Leur froide imagination n'est en état d'enfanter aucune idée noble, aucune fiction hardie. Aussi, sentant la platitude de la prose qu'ils ont péniblement rimée, ils se rabattent sur le regrattage des « mots douteux » et sur la chasse aux hiatus et aux rimes faibles. Comme si l'on dût prêter tant d'attention à un mot « estrange ou de travers », et comme si la verve ne « s'esgaye pas quelquefois en la licence » ! En cherchant trop à mettre en ordre ses idées, le poète ralentit le mouvement qui l'anime, risque même de couper son inspiration. C'est montrer que l'on doute des mérites du fond que de trop « attifer » et « enjoliver » la forme. Les « divins esprits » n'ont pas eu recours à ces artifices pour se faire admirer ; leur grâce est naturelle et leurs belles pensées n'ont pas besoin de vains ornements pour se faire valoir.

Nous ne savons point quelle fut l'attitude de Malherbe à l'égard de ce manifeste qui niait la valeur de toute son œuvre. Mais il est probable qu'en raison de l'imperturbable confiance qu'il avait en lui-même, il n'examina pas la valeur de l'attaque de Rénier et ne fit que rire de l'indignation et de la fureur du neveu de Desportes. Sa verve paresseuse le rendait lent à la riposte. Au cas même où il aurait pensé que son détracteur méritait une réponse, il se rendait compte qu'avant de l'achever le succès serait de son côté. La victoire semblait déjà se prononcer en sa faveur et il n'aimait à perdre inutilement ni son temps ni sa peine. Il se contenta de couvrir de sarcasmes la colère de Rénier, et ses disciples ne se firent pas faute de lancer des brocards contre le bouillant détracteur de leur maître. Mainard, dont l'espritsatirique s'exerçait déjà aux dépens du tiers et du quart, tourna contre Rénier cette épigramme¹ :

1. Nous l'extrayons du ms. 843 de Toulouse, f° 39 verso.

Vous avés beau faire le vain
 Avecque (s) une rapsodie,
 La grammaire de Normandie
 Vous croit un fort triste écrivain.
 Avec vos parolles mal jointes,
 Vos antithèses et vos pointes,
 On rit de vous à tout propos.
 Jettés de l'eau sur vostre flamme.
 Et croyant à vostre anagramme,
 Aymés désormais le repos¹.

Est-ce cette anodine épigramme qui suscita la fureur de Régnier ou bien lui rapporta-t-on des propos plus injurieux que Mainard avait tenus sur son compte ? A en croire Tallemant², mieux informé qu'on ne le dit généralement, Régnier, « mal satisfait » de notre écrivain, vint un matin le surprendre au lit et l'inviter à le suivre sur le terrain. Mainard, qui n'était pas brave, fut tellement « esperdu » de se voir obligé de ferrailer qu'il ne savait plus comment s'y prendre pour passer son haut-de-chausses et qu'il mit trois heures à s'habiller. Il trouva le moyen de faire avertir le comte de Clermont-Lodève d'accourir au lieu du rendez-vous, afin d'accommoder cette fâcheuse affaire. Le comte se rendit à l'endroit indiqué, mais pour se cacher et s'offrir le spectacle divertissant d'un duel où l'un des combattants, redoutant de croiser le fer, « allongeait tant qu'il pouvait », mettait une heure à tirer ses bottes, trouvait que les chaussons étaient trop étroits, prétextait qu'une épée était plus courte que l'autre... Enfin le comte, riant aux éclats, fit son apparition. Mainard demanda pardon à Régnier et déclara en

1. La mode « des antithèses et des pointes » valait bien celle des anagrammes, à laquelle Mainard sacrifiait comme son maître Malherbe et son ami Racan. On conviendra facilement que la transposition de lettres à laquelle nous convie notre auteur : *Rieng* ou *rien* pour *Régnier* ou *Rénier*, n'a en elle rien d'amusant. Le ms. F. fr. 884 de la Bibl. Nat. (*Poésies françaises du XVI^e et du début du XVII^e siècle*) renferme cette pièce, f° 308, transcrite avant trois épigrammes qui visent Laugier de Porchères et placée à la suite de la parodie du compliment versifié de Mainard au même. On pourrait à la rigueur et avec beaucoup de bonne volonté trouver une anagramme approximative de Porchères dans le mot *repos* qui termine cette pièce. (Le même mot avec l'adjectif *cher* forme une association désignant clairement le nom de Porchères au début de la parodie : *Cher repos, esprit sans pareil*, mentionnée ci-dessus).

2. Tallemant, *Historiettes*, t. VII, p. 409 (*Duels et accommodements*).

même temps à Clermont-Lodève que, si lui et son adversaire eussent été tant soit peu gens de cœur, ils auraient eu « le loisir de se couper cent fois la gorge ».

III

En compagnie de Malherbe, écuyer et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Racan, page au service de « M. le Grand », Mainard se rendait souvent au Louvre. A cette date la résidence royale ne ressemblait guère à ce qu'elle fut sous le règne du sombre Louis XIII. L'accès en était facile ; l'accueil qu'on y recevait était charmant. Point d'étiquette. Avec sa bonne humeur et sa franche cordialité qui le rendaient si sympathique, le roi s'entretenait familièrement avec les princes de sang, comme avec les moindres de ses sujets. Il aimait jouer sur les mots, et goûtait même les grasses plaisanteries et les propos rabelaisiens. Dans les dernières années de son règne, alors que les troubles intérieurs avaient été apaisés et que la perspective d'une guerre ne venait pas assombrir l'horizon, le Louvre fut la demeure de la joie et des plaisirs. Ce n'étaient que ballets, danses, concerts et divertissements de toutes sortes¹.

Au premier rang des jeunes seigneurs qui brillaient aux fêtes de la Cour, se trouvait un des protecteurs de Mainard, François de Bassompierre. Ce gentilhomme lorrain, en se rendant à la Cour d'Espagne pour y chercher un emploi, était resté à celle de France, séduit par la bonne grâce de Henri IV. Galant et magnifique, « il estoit à la Cour ce que Bel Accueil est dans le roman de la Rose. Cela fesoit qu'on appelloit Bassompierre ceux qui excelloient en bonne mine et en propreté² ». Aussi toutes les dames raffolaient de lui, tandis que les hommes de lettres, attirés par sa prodigalité, cherchaient à être de

1. Victor du Bled, *La société française du XVII^e siècle au XX^e siècle*, I^{re} série, *La cour de Henri IV*.

2. Tallemant, éd. P. Paris et Monmerqué, t. III, pp. 338 et s., *Historiette de Bassompierre*.

ses gens. Mainard le connut de très bonne heure. En avril 1606, ce fut Bassompierre qui, de la part du roi, présenta à Marguerite des condoléances pour le meurtre de Saint-Julien¹. Henri appréciait les talents de son compagnon de folies amoureuses et le chargea plusieurs fois de missions plus importantes que celle dont il vient d'être question. Ainsi, en mai 1609, il l'envoya négocier le mariage du Dauphin avec la fille aînée du duc de Lorraine. Il se pourrait que Mainard l'eût accompagné dans ce voyage. Le poète se vantera plus tard des amitiés qu'il s'était créées en Champagne du temps de Louis de Lorraine, archevêque de Reims et futur cardinal de Guise². Enfin nous savons par ailleurs qu'il fut attaché toute sa vie à cette illustre maison³.

C'est au Louvre encore qu'il gagna l'affection d'un autre grand seigneur, presque son compatriote, Adrien de Montluc, prince de Chabanais et comte de Carmain⁴. Bien qu'il fut camus, le comte de Carmain était, dit Tallemant, « homme de fort bonne mine, galant, propre, dansoit bien et estoit bien à cheval ». Retenu par les mille attraites de la ville et de la Cour, « il resta

1. V. les *Mémoires* de Bassompierre, éd. Chantérac, t. I, p. 186. La notice placée en tête de cette édition donne la biographie de ce grand seigneur.

2. Mainard écrit de Rome à M. Frémin, chanoine de Notre-Dame de Reims : « Ce sont vos soins qui me conservent les connoissances que j'avois faites en Champagne durant la vie de ce grand cardinal de Guise, et il y a de l'apparence que sans vous je passerois en ce païs-là, pour un homme mort » (Lettre LVII). Nous plaçons le voyage de Mainard à ce moment, vu que plus tard, pendant les courts séjours que le président d'Aurillac fit hors de l'Auvergne et du Languedoc, il aimait mieux passer son temps dans la capitale que de se rendre dans des parages fort éloignés de sa province. Bien que Louis de Lorraine, archevêque de Reims (1605-1621), n'ait été promu cardinal qu'en 1615, Mainard l'appelle dans sa lettre écrite en novembre 1635, du nom de la plus haute dignité qu'il ait occupée.

3. En dédiant, en 1632, le volume de *Lettres du président Maynard* à Monseigneur Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, pair et grand Chambellan de France, Flotte l'assure que Mainard « a toute sa vie esté serviteur de l'illustre maison de Guise ». — Dans les dernières années de sa vie, Mainard a fréquemment cherché par la voie de Frémin, d'entrer dans les bonnes grâces d'Henri de Lorraine, duc de Guise, archevêque de Reims (cf. entre autres l. LXXIII). — Mainard adressa même un sonnet à ce « grand héros du sang de Godefroy » (éd. Garriss., III, 33). — V. aussi l'épithaphe qu'il a faite pour le chevalier de Guise (éd. Garriss., II, 170), frère de Louis et de Henri de Lorraine.

4. A la suite de son mariage, en 1592, avec Jeanne de Foix, comtesse de Carmain. Le nom de cette seigneurie qui, dans le Midi, s'orthographie aussi Carmaing ou Caraman, a été estropié en Cramail dans le Nord. Il est aujourd'hui celui d'un chef-lieu de canton de la Haute-Garonne. — V. sur Carmain, outre l'*historiette* de Tallemant, éd. c., t. I., une étude surtout littéraire de M. P. Brun dans le volume *Autour du XVII^e siècle*, Grenoble, 1901.

quinze ans tout entiers à Paris, « en disant tousjours qu'il s'en alloit ». Lui aussi aimait les femmes, mais ne tenait pas autant que son ami Bassompierre aux morceaux délicats et leur préférait les copieuses beuveries et les orgies des « maisons de bouteille¹ ». Il y entraînait Mainard ainsi que Flotte, l'ami du poète, qui, vers 1600, avait quitté Toulouse, sa patrie, pour mener à Paris une joyeuse vie de garçon et y devenir, comme on le lui disait plaisamment, un des échevins de la capitale². Régnier fut du nombre des amis de ce grand seigneur, ainsi que l'athée Lucilio Vanini, dont le comte devint un des disciples. Carmain se montrait, à en croire Régnier qui lui a dédié sa satire II, « soigneux de la fortune » des poètes et généreux pour leurs dédicaces. Il avait la patience d'écouter leurs vers, peut-être parce qu'il leur demandait leur avis sur les siens, par exemple sur sa *Nuit*, chanson agréable et d'une tournure assez originale, malgré le souvenir de la célèbre chanson : *O nuit, jalouse nuit*, écrite sur le même thème par Desportes³.

Mainard retrouva au Louvre son voisin de Saint-Céré, Alexandre de Castelnau, comte de Clermont-Lodève⁴, qui lui avait joué un si mauvais tour dans son duel comique avec Régnier, et s'y lia avec plusieurs gens de qualité. Citons parmi ceux-ci, Louis du Maine, baron de Chabans, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, auteur d'un recueil de *Vers lugubres et spirituels*, comparés pompeusement aux

1. Il s'avisa un jour de prendre la défense des Laïs de la capitale que la police voulait chasser de certains quartiers. Cf. *l'Infortune des filles de joie*, suivie de la *Maigre* d'Adrien de Montluc de Cramail, Paris, J. Gay, 1863. In-12.

2. Il écrit à Flotte le premier de l'an 1636 (l. LXXIII) : « depuis trente-cinq ans que vous avez renoncé à votre patrie pour estre eschevin de Paris. » C'est une plaisanterie que M. Durand-Lapie dans sa brochure sur les *Lettres de Maynard* (Paris, 1901, p. 12) a eu tort de prendre au sérieux. M. Lachèvre a répété cette erreur (*Bibliogr. des rec. coll.*, II, 284). Le nom de Flotte ne figure pas sur la liste « des Presvosts des marchands et des eschevins de Paris, depuis l'an 1411 » dressée par Michel Félibien et Guy Alexis Lobineau dans le t. II, pp. 1536 et s. de leur *Hist. de la ville de Paris*, Paris, 1725. Flotte n'est pas cité non plus comme échevin de la capitale par Leroux de Lincy dans son *Histoire de l'Hôtel de Ville*, Paris, 1840. — Si l'on déduit 35 ans de janvier 1636, on a 1601 comme date de la venue de Flotte à Paris.

3. La *Nuit* parut d'abord dans un recueil de 1609 ; elle fut reproduite dans le *Recueil* de Toussaint du Bray, de 1626, pp. 862-864.

4. L'Etoile en parle en mai 1600 (*o. c.*, VII, 371-372). — Alex. de Castelnau, comte de Clermont et marquis de Saissac, possédait le château de Castelnau à quelques kilomètres de Saint-Céré. V. s. lui Tallemant, *Historiettes*, t. I, pp. 483 et s.

œuvres d'Homère et de Virgile¹. Il est bon d'ajouter que Malherbe se déclarait lui aussi ravi des chants sacrés de cet obscur poète et confessait en avoir été ému au point « de renoncer à l'amour et de quitter son empire ».

Henri IV voyait avec plaisir au Louvre l'ancien secrétaire de sa première femme. Malherbe l'avait assuré que c'était celui de ses disciples qui faisait le mieux les vers, et Mainard, pour mieux témoigner de sa fidélité et de son dévouement, présenta au roi une longue ode² où il glorifiait ses triomphes et l'état prospère que le pays devait au pacificateur des troubles civils. « Cet auguste monarque » le « caressa »³ et lui promit de lui faire du bien. Mais on sait ce que valaient ces promesses d'un souverain dont Tallemant n'a pas été le seul à flétrir la « lésine ». Malherbe, malgré les stances amoureuses qu'il composa au nom du « grand Alcandre » pour Oranthe, la belle Charlotte de Montmorency, n'en tira jamais d'autre somme que la pension de gentilhomme ordinaire et d'écuyer. Néanmoins Mainard s'attacha à la personne de ce prince. Sa politique devenait celle du poète. Une épigramme inédite nous le fait bien voir. On sait combien s'échauffa vers la fin de 1609 la dispute entre le saint-Siège et le Parlement de Paris, au sujet des arrêts de cette Cour contre Jean Châtel, l'assassin de Henri III, et contre les doctrines des jésuites qu'« il est permis de tuer les roys ». D'autre part, on connaît les attaques violentes auxquelles se livrèrent les sermonnaires catholiques pendant

1. V. cette pièce dans la brochure de MM. Lachèvre et Durand-Lapie : *Deux homonymes* etc., p. 170 ; *Au sieur du Maine, stances* (3 sixains). Parmi les pièces liminaires des *Vers lugubres et spirituels* de Louis de Chabans, sieur du Maine, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, Paris, Toussaint du Bray, 1611, in-12, figure aussi un sonnet de Nervèze et un sonnet de Malherbe. — Du Maine avait précédemment publié *Les amours de Thalie*, Paris, Thomas de la Ruelle, 1606 ; v. sur lui, Lachèvre, *Bibliogr. des rec. coll.* de 1597-1700, I, 140.

2. *Au Roy Henry le Grand*, éd. Garris., t. II, p. 177.

3. Cf. *l'Ode à Flotte*, t. III, p. 200.

Bien qu'on m'ait vu caressé
De cet auguste Monarque....

Dans une poésie très plate et qu'il a eu raison de laisser dans ses papiers (ms. 843 de Toulouse f° 61), Mainard dit à un ami inconnu qu'il appelle *Aminte* :

Moy dont le soleil des Roys
Entre les voix les plus rares
Autrefois ayma la voix.

l'Avent de 1609 et le Carême de 1610, contre les alliances du souverain avec les protestants d'Allemagne. Les ultramontains faisaient en cette circonstance le jeu des Espagnols. Aussi notre poète, bon catholique, mais sujet fidèle et gallican comme son père, le conseiller Géraud, invective vivement les disciples de Loyola, en regrettant que la bonté du roi leur ait permis (en 1603) de retourner en France, où ils méditent de nouveaux méfaits. Si nous nous remettons sous la tyrannie des jésuites, profère-t-il :

Nous verrons infailliblement
 Adjoûter à nos litanies
 Jean Chastel et Jacques Clément !¹

L'avenir donna bientôt raison aux pressentiments de Mainard. François Ravailiac vint augmenter le nombre des régicides et son misérable forfait devait trouver des apologistes parmi les fanatiques furieux du clan des ultramontains.

L'ode² que Mainard composa à l'occasion de cet horrible attentat, malgré la lenteur de certains développements et le prosaïsme de certains passages, témoigne d'un progrès réel dans l'évolution de son talent. Ses regrets de voir la France privée d'un si bon roi et son indignation contre le misérable meurtrier, sincèrement ressentis, ont fait trouver au poète des images saisissantes, des tournures d'une précision heureuse qui tranchent sur la manière incolore des pièces contemporaines de Mainard.

(st. III) Mon Prince, le plus grand des Princes,
 Que jamais dessus nos provinces

1. M. Lachèvre (*Bibliogr.* t. III, p. 443), a reproduit, d'après le ms. F. fr. 19143 de la Bibl. Nat., le dizain dont nous extrayons ces vers. On le trouve aussi à la f. 53 du ms. 843 de Toulouse avec une variante importante pour le vers final : « Ravailiac et Jacques Clément », ce qui indique que cette épigramme a été remaniée après la mort d'Henri.

2. Ed. Garriss., t. II, p. 259. Publiée pour la première fois dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626. — Ed. Tricotel dans ses *Variétés bibliogr.* (Poésies sur la mort de Henri IV), p. 172, la signale comme figurant dans le *Recueil de poésies diverses sur le trépas de Henry le Grand... et sur le sacre et couronnement de Louis XIII*, par G. du Peyrat, Paris, Robert Estienne, 1611, in-4°. C'est une erreur. Cependant il est vraisemblable que Mainard fit, vers 1611, imprimer cette ode sur une feuille volante.

Le soleil ait veu commander,
N'occupe que sept pieds de terre,
Luy qui par amour ou par guerre
La devoit toute posséder.

(st. V) Exécrable auteur de nos larmes,
.....
Avec quel front et quelle audace,
Soutins-tu les rais de sa face,
Sur qui les cieux avaient permis
Que tant de majesté fut peinte,
Qu'elle seule glaçoit de crainte
Les âmes de ses ennemis ?

(st. VII) Honte éternelle de nature
Dont le nom donne de l'effroy,
Tu mis sous mesme sépulture
Nostre bonheur et nostre Roy !¹

L'anxiété avait saisila Cour à la suite de l'assassinat de Henri. Mainard se rendit compte que de quelque temps ses poésies ne trouveraient au Louvre ni bon accueil, ni récompenses. Il n'avait réussi malgré son long séjour à la Cour, qu'à faire un peu de bruit autour de son nom, s'attacher quelques protecteurs et quelques amis dévoués. Mais il se trouvait aussi peu fortuné que le jour de son arrivée à Paris. La nécessité de se créer une situation se faisait fortement sentir. Il dit à regret adieu à la Cour² et prit le chemin de sa province natale.

1. Il y a dans les deux derniers vers un souvenir de Catulle :

Tecum una est nostra sepulta domus (LXVIII, vers 22).

2. J'ay fréquenté la Cour où ton conseil m'appelle
Et sous le grand Henry je la trouvay si belle
Que ce fut à regret que je luy dis adieu.

dira-t-il à Faret, dans un sonnet, fait vers la fin de sa vie, éd. Garriss., III, 21.

CHAPITRE III

FR. MAINARD, PRÉSIDENT AU PRÉSIDIAL D'AURILLAC. —
UN HOMONYME : LE POÈTE NÎMOIS FR. MÉNARD.

- I. — Mariage de Fr. Mainard. Acquisition de l'office de président au présidial d'Aurillac. Sa réception. Les attributions du président Mainard.
- II. — Une confusion rendue désormais impossible. Fr. Mainard, reçu président à Aurillac en août 1612, n'est pas le même personnage que Fr. Ménard, avocat au Parlement de Toulouse, au Présidial de Nîmes et à la Chambre mi-partie de Castres, auteur d'un volume de vers, paru en 1613 à Paris. Les arguments apportés par MM. Durand-Lapie et Lachèvre pour établir cette distinction ne sont pas valables.
- III. — Historique de la question des deux Mainard. Notes sur la vie et les œuvres du nîmois Fr. Ménard (1589-1631).
Appendice. — Réfutation des arguments apportés par MM. Durand-Lapie et Lachèvre pour établir la distinction des deux poètes homonymes : Fr. Mainard et Fr. Ménard.

I

Maître Guy de Chaumeils, seigneur de Vernhols, conseiller du roi, président au bailliage du Haut-Auvergne, siège présidial d'Aurillac, songeait vers la fin de 1610 à résigner son office. Pourvu de cette charge en septembre 1592, il y avait été reçu le 7 septembre de l'année suivante et l'avait exercée un peu moins de vingt ans au moment où il la céda (2 février 1611) à sa fille Bourguine, par acte passé devant les notaires royaux Raygouz et Baratte d'Aurillac¹. Comme il mourut très peu de

1. Cf. l'acte d'achat par Mainard de l'office de président au siège d'Aurillac. — Toulouse. Arch. Not. du Palais de Justice. Reg. 1610-1611, f^o 735 et s. A. Bes-sier, notaire. V. *Pièces justificatives*.

temps après cette date¹, il est à présumer que ce fut moins la vieillesse que la maladie et la crainte d'une fin prochaine qui le poussèrent à se démettre de sa place au profit de sa fille, au lieu de prendre son temps pour la vendre à bon prix à un jeune avocat, désireux d'entrer dans la magistrature, ou à un officier appartenant à une judicature inférieure qui aurait cherché à monter en grade. Sa fille Bourguine, qui semble avoir été l'unique enfant qu'il eut de sa femme Jeanne de Condamine, avait épousé, on se le rappelle, en février 1600² Jean de Mainard, conseiller au Parlement de Toulouse et frère du poète. Après la mort inopinée de son mari (fin avril 1607) dont elle avait vendu bientôt après l'office de conseiller, elle avait continué d'habiter le quartier Saint-Etienne de Toulouse, où elle possédait cette maison de la rue des Lois, dont Géraud avait doté son fils aîné.

Ce fut par Bourguine ou plus vraisemblablement par Anne de Jols, la veuve de Géraud, que le poète fut averti des intentions du président d'Aurillac de se défaire de son emploi. Une fois de retour à Toulouse, Fr. Mainard s'aperçut bien vite qu'il lui était impossible d'impêtrer avec ses seules ressources pécuniaires cette charge de justice. Jean de Mainard avait été avantagé dans la répartition de la fortune patrimoniale au détriment de ses frères et sœurs. Sa mère, retirée à Saint-Céré dans la petite maison de famille du faubourg des Cabanes où le vieux conseiller s'était éteint à la fin de l'année 1607, ne pouvait guère, en cette conjoncture, lui apporter un concours précieux. La trentaine était arrivée et la vie se montrait au poète sous des couleurs moins riantes que six ans auparavant, au moment où il avait débarqué à Paris, le cœur gonflé d'espairs et la tête bouillante de projets enchanteurs. Il résolut de se soumettre aux nécessités que comporte la vie et, pour se tirer d'embarras, se mit en quête d'un parti. Il le trouva dans la personne de

1. Dans l'acte d'achat de l'office de président à Aurillac, qui est du 17 décembre 1611, il est fait mention de feu Guy de Chaumeils.

2. V. les pactes de mariage de Bourguine de Chaumeils et de Jean de Mainard du 12 février 1600 ainsi que les autres actes cités ci-dessus, dans le chap. I, § 2 de cet ouvrage.

demoiselle Gaillarde de Boyer¹, une voisine de la paroisse Saint-Etienne de Toulouse où le poète était né.

On mena rondement l'affaire. Mainard se fit dispenser par les vicaires généraux de la publication des bans et « le dixiesme jour du moy de febvrier mil six cens unze » il « ouyt » avec la mariée « la messe nuptiale dans l'esglise Sainct Jorges de Tholoze² ». Sa femme lui apportait huit mille livres de dot³, somme modeste, même à une époque où l'argent avait une valeur trois fois plus grande que celle qu'il possède actuellement⁴. Mais il avait été convenu d'insérer dans les « pactes » que le mari pourrait employer les « deniers » constitués comme dot à l'achat d'un office. Aussi, bientôt après avoir installé Gaillarde à Saint-Céré, Mainard commença à faire les démarches nécessaires pour acquérir l'office de président au siège sus-mentionné. Les négociations furent longues et n'aboutirent à un résultat définitif que dix mois après le mariage de Mainard, en décembre 1611. Déjà en novembre, on avait convenu des clauses principales du contrat de vente. Le 16 de ce mois, à « Sainte-Espérie en Quercy, dans la maison de feu monsieur Maynard », M^e Lavernhe, notaire royal de cette ville et ancien ami de Géraud⁵, dressa deux procurations. L'une⁶ par laquelle Gaillarde de Boyer autorise son mari, « Ms. maistre François de Maynard, docteur ès droicts, advocat en la Cour soubveraine de Parlement de Tholoze », à régler avec certaines créances

1. Elle était peut-être de la famille du conseiller Guillaume Boyer qui avait résigné sa charge de conseiller au Parlement de Toulouse en faveur de Géraud de Mainard. V. *Pièces justificatives*. Lettres de provision octroyées par Charles IX à Géraud.

2. Arch. municip. Toulouse. Registre des mariages de l'église Saint-Etienne de Toulouse 1606-1616. — V. *Pièces justificatives*. — L'église Saint-Georges était une chapelle — aujourd'hui démolie — qui dépendait de la cathédrale Saint-Etienne. Le nom s'en est conservé dans celui de la place Saint-Georges.

3. V. le testament de Fr. Mainard aux *Pièces justificatives*.

4. Nous prenons pour base de ce calcul le chiffre que M. d'Avenel a indiqué dans son ouvrage *Richelieu et la monarchie absolue*, Paris, 1884, III, 165 et *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, Paris, 1894, t. I, p. 29. La dot de demoiselle Gaillarde de Boyer équivaldrait à environ 50.000 francs d'aujourd'hui.

5. Cf. les *Notables Questions* de Géraud de Mainard, I, II, chap. 56.

6. V. la procuration de Gaillarde de Boyer à François Mainard, son mari, aux *Pièces justificatives* (Arch. Not. du Palais de justice de Toulouse, Bessier, notaire, Originaux pour 1611, f° 247).

légues par la mère de son épouse, damoiselle Anne de Rivière, « la composition de l'office de président au siège d'Aurillac au pays d'Auvergne ». L'autre par laquelle¹ damoiselle Anne de Jols, la veuve de Géraud, autorise son parent M^r Gabriel Cayron, « secrétaire ordinaire de la Chambre du Roy », à hypothéquer la moitié des biens qu'elle avait hérités de son mari afin de garantir à sa bru, Bourguine de Chaumeils, le paiement complet du prix de l'office dont cette dernière était bénéficiaire et dont François, son fils, ne pouvait à ce moment acquitter que la moitié.

Muni de cette pièce et accompagné de son cousin G. Cayron, le procureur de sa mère, Mainard se rendit à Toulouse où il remplit les dernières et ennuyeuses formalités pour l'acquisition du siège qu'il désirait. Il s'entendit avec noble Jean de Boyer, écuyer, au sujet de certaines créances² indivisement possédées par ce dernier et sa sœur Gaillarde ; liquida ses dettes personnelles³ et enfin signa, le 17 décembre, dans la maison de Bourguine, l'acte d'achat de l'office de président du siège d'Aurillac. Sa belle-sœur lui transporte à raison de neuf mille

1. Nous citons cette pièce d'après la mention et l'analyse qui en est faite dans l'acte d'achat de l'office de président à Aurillac. Il nous a été impossible d'en retrouver l'original, soit à Toulouse, soit à Saint-Céré. Aucun des trois notaires de cette dernière ville ne possède les papiers de M^r Lavernhe ni en général aucun dossier qui remonte à une date antérieure à 1627.

2. Cession faite par Mainard à Boyer (v. *Pièces just.*) : Mainard abandonna entre autres à Bourguine deux créances de Gaillarde de Boyer dont la valeur totale était de 2800 livres. Mais Jean de Boyer, le beau-frère du poète, avait droit à la moitié de cette somme ; de plus il avait fait à Mainard un prêt de 200 livres. Comme compensation Mainard lui cède l'entière jouissance d'une créance de 3200 livres, possédée par indivis jusqu'à ce jour par Gaillarde et Jean de Boyer.

3. Cession de Fr. Mainard à Jean Farganel, praticien au Palais de la somme de 350 livres à prendre sur messire Anthoine Parlhian, chanoine à l'église métropolitaine (Saint-Etienne) de Toulouse. — Arch. Notariales du Palais de justice de Toulouse. Parouton, notaire, Registre de 1611, f^o 531 verso. V. ce document aux *Pièces justificatives*. — On serait tenté de supposer que les 350 livres sont les honoraires de J. Farganel pour les services qu'il a rendus à Mainard, en qualité de praticien, mais le chiffre très élevé pour le temps de la somme cédée n'autorise pas cette conjecture. M. l'archiviste J. Delmas a eu la grande obligeance de nous signaler, entre autres documents intéressants des Arch. départ. du Cantal, deux pièces des minutes Cailar, l'une, du 30 janv. 1614, qui cite Fr. Mainard, président au présidial d'Aurillac, comme témoin au contrat de mariage de Jean Farganel et de Jeanne de Gaultier ; l'autre, du 18 oct. 1620, qui cite notre personnage comme témoin à un acte passé entre François de Cambolas et le même Farganel. — Il résulte de la pièce E. 480 des Arch. du Cantal que ce J. Farganel était en 1633 le fermier de Fr. de Cambolas, conseiller au Parlement de Toulouse, qui épousa en 1620 Anne de Mainard, la nièce du poète (cf. Chap. 1, § I de cet ouvrage).

livres¹ ses droits sur cet état « pour d'ycelluy jouir aux gages, droicts, honneurs et émoluments accoustumés ». Elle prend soin de spécifier qu'elle ne sera tenue à rien supporter des « coûts et dépens » occasionnés par l'expédition au cessionnaire des lettres de provision de sa charge, non plus qu'à répondre de ses déboursements pour « les voyages et poursuites nécessaires aux fins de sa réception ». Quant au versement du prix de vente convenu, elle accepte de toucher, en décembre 1611, seulement 4200 livres, sur l'engagement que prend son beau-frère de lui payer, dans le délai d'un an, le restant de 4800 livres. Cette dette, Mainard la lui garantit en lui offrant une hypothèque sur la moitié de ses propres biens et de ceux de sa femme, y compris une créance de trois mille livres dont lui était redevable messire Jean de Paulo, second président au Parlement de Toulouse. De plus, Anne de Jols, la mère du poète, couvre Bourguine de tout risque, par une hypothèque sur la moitié des propriétés que lui a laissées son mari, feu le conseiller Géraud de Mainard. Même, pour dédommager sa belle-fille des intérêts de la somme que son fils lui doit, elle lui abandonne, jusqu'à complet acquittement du prix de vente, l'usufruit de la moitié de ses biens.

Quoiqu'il eût payé, Mainard n'entra pas encore dans l'exercice de ses fonctions. Il attendit en province ou alla chercher dans la capitale ses lettres de provision, et, pour être investi de son état, se présenta au Parlement de Paris, dans le ressort duquel se trouvait l'Auvergne. Après avoir prouvé par un extrait du registre baptistaire de l'église Saint-Etienne de Toulouse, qu'il avait accompli depuis longtemps l'âge de vingt-cinq ans exigé par les édits des futurs conseillers et présidents de présidiaux², après avoir montré aux magistrats de la Cour les résultats favorables de l'enquête (de l'*information*

1. C'est l'âge demandé par l'édit de création des présidiaux, de janvier 1551, de même que par l'art. 107 des édits de Blois (dans la collection d'*Edits et ordonnances des rois François I^{er}, Henri II... Louis XIV sur le fait de la Justice*, par Pierre Néron et Estienne Girard, Paris, 1656 in-f^o). V. aussi l'art. 109 *in-fine*.

2. On voit par là que l'évaluation faite par M. d'Avenel du prix de l'office de conseiller de présidial n'est pas exacte. D'après cet historien cette charge « ne dépassait jamais 4 ou 5000 livres » (*Richelieu et la monarchie absolue*, I. III, *Administration-Justice*, Chap. 2).

comme on disait en style du Palais) que les juges de Toulouse avaient instituée sur « sa vie, bonnes mœurs et religion¹ », il subit l'examen auquel étaient astreints les candidats aux offices de judicature de premier et second ordre. Il répondit après trois jours de préparation sur le texte de loi que ses examinateurs lui avaient « baillé » et commenta trois passages du code « à la fortuite ouverture du livre ». Enfin étant reconnu « suffisant et capable » de remplir son état, il prêta le lundi 20 août 1612² le serment d'usage entre les mains du premier président Nicolas de Verdun, une personne de sa connaissance. En effet ce magistrat avait occupé le même poste élevé à la Cour souveraine de Toulouse et avait été l'un des meilleurs amis de Géraud, qui, comme on le sait, avait, en 1607, placé sous son patronage les trois derniers livres de ses *Notables Questions*³.

La création des présidiaux remonte à un édit de janvier 1551 d'Henri II qui voulut décharger les Cours souveraines du jugement des causes peu importantes et en même temps éviter aux parties les frais considérables et la perte de temps occasionnés

1. L'art. 109 des édits de Blois spécifie que « se feront les informations par les juges des lieux, esquels lesdits pourvus auront résidé par les cinq années précédentes. » Or, si Mainard était demeuré pendant les années 1605-1610 à Paris, il avait séjourné en 1611 et 1612 à Saint-Céré et surtout à Toulouse, ville dont il était originaire et où il avait passé sa jeunesse. Il est donc naturel de supposer que c'est dans cette ville qu'on fit l'information ordonnée par le procureur général du Parlement de Paris.

2. V. aux *Pièces justificatives* l'arrêt du Parlement de Paris portant réception de Fr. Mainard « à l'estat et office de président au présidial du haut-Auvergne. » Arch. Nat. Parlement de Paris. Reg. du conseil N¹A 1846 à la date du 20 août 1612. Citons parmi les magistrats qui prirent part à la séance du 20 août 1612, le conseiller Scarron, père du célèbre Paul Scarron, dont Mainard devint plus tard l'ami.

3. Les faits établis ci-dessus mettent fin aux variations des biographes sur la date de la nomination de Mainard à Aurillac et sur les circonstances dans lesquelles il fut revêtu de cette charge. Ainsi H. Durif dans son *Guide histor. archéol. statistique et pittoresque du voyageur dans le département du Cantal*, Aurillac 1861, p. 601, affirme que le duc de Luynes conféra en 1617 à Mainard la charge de président au présidial d'Aurillac. — Garriçon, dans sa Notice sur Mainard, *Œuvres*, t. I, p. viii, avance que le poète fut vers 1618, nommé président au présidial d'Aurillac. MM. Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes*, pp. 47 et 39, font justement remarquer que les *Délices de la poésie française* de 1613 donnent à Mainard la qualité de président, mais ils ont tort de croire que Mainard était encore en 1613 secrétaire de Marguerite et qu'il devait sa charge judiciaire « à sa protectrice Marguerite de Valois qui mourut peu de temps après (27 mars 1615) ». Les rois et encore moins les reines (surtout celles qui ne l'étaient plus que de nom) n'avaient pas le pouvoir de faire de tels dons à leurs sujets. Puis nous avons établi qu'à partir de 1607 Mainard ne fut plus en bons termes avec Marguerite.

par des voyages réitérés à la capitale de leur province¹. Ce roi ordonna qu'en chacun des principaux bailliages et sénéchaussées du Royaume, il y eut un présidial, composé au moins de neuf conseillers, pour trancher en dernier ressort des causes dévolues par appel des juges ordinaires jusqu'à la somme de deux cent cinquante livres et par provision jusqu'à cinq cents livres, tant principal que dépens². Cependant ces tribunaux ne pouvaient décider qu'en première instance entre personnes privilégiées, officiers du roi, gentilshommes, etc.

Le présidial du Haut-Pays d'Auvergne, érigé à Aurillac, ressortissait, comme toute cette province, au Parlement de Paris³ et comprenait entre autres le bailliage de Vic-en-Carladois. Mainard eut de fréquentes querelles avec le juge d'appaux de ce siège, car ce magistrat subalterne cherchait à se soustraire à son autorité pour relever directement du Parlement de Paris, même pour les cas de l'édit des présidiaux. Aussi, en 1637, Mesgrigny, intendant de l'Auvergne, propose au chancelier pour mettre fin à ces « grands différends », qui causent « beaucoup de frais et de ruine au pauvre peuple », de réunir le siège d'appaux de Vic-en-Carladois au présidial d'Aurillac⁴. C'est peut-être ce « magistrat de province » qui est l'original du portrait satirique en vers que Mainard envoya, en 1634, au comte d'Ayen⁵.

La principale attribution du président Mainard était de distribuer les procès entre les juges subalternes afin d'empêcher les nombreux différends qui surgissaient entre ses subordonnés

1. (D. Jousse) *Traté de la juridiction des présidiaux*, Paris, 1757, in-8°. Préface.

2. L'édit de juin 1557 augmenta leur pouvoir en dernier ressort jusqu'à mille livrés de principal ou cinquante livres de rente, mais l'art. 15 de l'ordonnance de Moulins les ramena à leur ancien pouvoir. Jousse, Préface, p. 12. — S. d'Escorbiac, *Recueil général de déclarations, arrêts et réglemens notables concernant les juridictions du ressort du Parlement de Toulouse*, Paris, 1638, in-f°. Préface.

3. Riom et Clermont étaient les sièges des deux autres présidiaux de l'Auvergne. Celui de Riom fut créé en Mars 1551 en même temps que celui d'Aurillac ; celui de Clermont fut créé en 1582.

4. Cf. *Relation de l'état de la province d'Auvergne*, par Mesgrigny, intendant de justice, publ. par Bouillet ds. le t. II des *Tablettes hist. de l'Auvergne*, Clermont-Ferrand, 1842.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 158.

au sujet du partage des affaires, et de tenir la main à ce que la taxation des épices ne fût pas excessive¹. D'autre part il présidait aux séances des juges civils et du lieutenant criminel. C'est à l'égard des faux-monnayeurs que le président devait surtout se montrer sévère, car, à plusieurs reprises, il a jeté à ses adversaires², comme une suprême injure, l'accusation de se livrer à une fraude que pratiquèrent au xvii^e siècle, tant elle était fructueuse et tentante, même de grands seigneurs et des premiers présidents³.

Les gages de Mainard étaient assez modiques. Il touchait annuellement cinq ou six cents livres, c'est-à-dire approximativement 3.420 ou 3.740 francs en monnaie d'aujourd'hui⁴, et n'avait pas droit comme les conseillers, qui étaient moins bien appointés, aux taxes et épices des procès⁵.

Pour que les sentences des présidiaux, fussent valables, les arrêts du Parlement exigeaient la présence de sept juges⁶. Or, au moment de la création des présidiaux, ces tribunaux avaient huit conseillers et, par la suite, le nombre de ces magistrats s'accrut. Mainard n'était pas obligé d'assister à toutes les séances

1. D'Escorbiac, *Recueil général des édits* etc. Titre II, chap. 3.

2. Cf. la pointe de l'épigr. « Tu dis que je suis une dupe » (dans Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 421, d'après Labouïsse-Rochefort) :

Ma bure méprise ta soie
J'aime les vers et ne veux point
Faire de la fausse monnaie

V. de même éd. Garriss., t. III, p. 83.

Vous battez la fausse monnoye
Vous raffinez l'art des berlais etc.

Remarquer que Martial (livre XI, ép. 66) que Mainard a imité, n'accuse pas Vacerra qu'il gratifie des épithètes de calomniateur, de pipeur, etc., d'être un faux-monnayeur.

3. V. sur ce point d'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue*, t. II, pp. 403 et s. et pour les faux-monnayeurs du Quercy, note 1, p. 449.

4. D'après un cahier où un anonyme a consigné au début du xviii^e siècle des notes sur le tribunal d'Aurillac, le traitement des présidents de cette localité était de cinq cents livres. Nous remercions M. l'archiviste J. Delmas, possesseur de ce manuscrit, d'avoir eu la complaisance de nous le communiquer. Le v^o d'Avenel (*Richelieu et la monarchie absolue*, t. II, tableau IX et *Hist. econ. de la propriété* Paris, 1898, t. IV, p. 33) donne comme gages des présidents à cette époque, 600 livres = 1248 francs : somme qu'il faut tripler pour avoir son équivalent d'aujourd'hui.

5. D'Escorbiac *o. c.*, t. II, chap. 2.

6. Brillon, *Dict. des arrêts*, art. *Présidial*. Paris, 1711.

de son tribunal, et il pouvait y être remplacé par son lieutenant particulier dont il était tenu d'ailleurs de prendre toujours l'avis. Ses occupations officielles lui laissaient donc assez de loisirs pour s'occuper de ses affaires personnelles et pour s'adonner aussi à la poésie.

*
* *

Grâce aux documents que nous avons découverts relatifs à l'acquisition faite, en décembre 1611, par notre personnage de la charge de président au présidial d'Aurillac, ainsi qu'à sa réception à cet office en août 1612, nous pouvons trancher d'une manière décisive une question fort épineuse de l'histoire littéraire du XVII^e siècle.

Y-a-t-il à cette époque deux poètes Fr. Mainard ou n'y en a-t-il qu'un seul ? Faut-il attribuer à notre écrivain un volume de vers, publié en 1613 sous le nom de Fr. Ménard, ou en attribuer la paternité à un homonyme ? Garriison a-t-il eu raison de comprendre, dans l'édition qu'il a donnée des « Œuvres poétiques de François de Maynard » (Paris 1885-1888), ce texte de 1613 dont l'auteur porte les titres de docteur ès-droits, d'avocat en la Cour de Parlement de Toulouse, du présidial de Nîmes et de la Chambre mi-partie de Castres ? Doit-on retrancher pour l'étude de la pensée, des sentiments, de la langue, du style et de la versification du disciple de Malherbe, le premier des trois volumes de la dernière édition de ses œuvres poétiques ou au contraire s'attacher à l'analyser comme l'ont fait Garriison et d'autres critiques¹ ?

Notre exposé de la biographie de Fr. Mainard permet de résoudre cette énigme. Du moment qu'à partir du 20 août 1612 notre poète est président au présidial d'Aurillac, il n'a rien de commun avec Fr. Ménard, avocat au Parlement de Toulouse, au présidial de Nîmes et à la Chambre mi-partie de Castres, auteur d'un volume de vers, paru, en 1613, chez le

1. Ainsi M. Lafenestre dans son étude sur *Fr. Maynard* parue dans la *Revue d'Hist. littéraire de la France* de 1903. Les jugements erronés de Garriison et de M. Lafenestre ont pénétré dans certains livres de classe, par exemple dans celui de M. R. Canat, *La littérature française par les textes*, Paris, 1906, p. 138.

libraire Jacquin de Paris. Il y a donc lieu d'ajouter un nouveau nom à la liste pourtant bien riche des poètes français du XVII^e siècle. La vérité de cette proposition s'impose avec évidence. Il n'en est pas de même de la conclusion identique mais basée sur des arguments peu probants, à laquelle arrivent MM. Durand-Lapie et François Lachèvre dans leur étude bibliographique : *Deux homonymes du XVII^e siècle : Fr. Maynard, président au présidial d'Aurillac, membre de l'Académie française et François Ménard, avocat à la Cour de Parlement de Toulouse et au présidial de Nîmes*¹.

Nous examinerons dans l'appendice de ce chapitre les allégations de ces critiques afin de ne rien laisser subsister de leurs raisonnements, qui tantôt partent d'informations inexactes ou incomplètes, tantôt pèchent par la manière dont ils sont conduits. Nous y montrerons combien MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont eu tort d'insister dans une recherche d'histoire littéraire sur des inductions auxquelles il est bon de ne pas ajouter grande foi. Leur argumentation défectueuse compromet la justesse de leur conclusion et, si l'on ne possédait pour établir la distinction des poètes Fr. Mainard et Fr. Ménard d'autres preuves que les leurs, il aurait été possible d'identifier à nouveau notre personnage avec son sosie.

De plus MM. Lachèvre et Durand-Lapie n'ont pu sortir de l'ombre mystérieuse où il se cachait l'homonyme de notre auteur. Il restait donc, après leur travail, une énigme peu propre à consolider des raisonnements fort chancelants. Qui est ce Fr. Ménard que l'on a confondu avec le disciple de Malherbe ? Nous allons répondre à cette question, en nous appuyant sur quelques faits irréfutables et décisifs, c'est-à-dire sur quelques documents.

II

D'après MM. Durand-Lapie et Lachèvre, aucune des biographies de Fr. Mainard écrites au XVIII^e et au XIX^e siècles, n'attribue à ce poète la composition du volume de 1613. Il est

1. Paris, Champion, 1899.

question de ce volume pour la première fois dans la réédition du *Philandre*, donnée à Genève, en 1867, par M. Prosper Blanchemain (p. 49). Ces affirmations ne sont pas exactes et la thèse soutenue par ces critiques aurait, sans doute, été fortifiée, s'ils avaient connu l'historique d'une question qu'ils croyaient être les premiers à discuter. En effet, déjà au XVIII^e siècle on s'était prononcé pour ou contre la restitution à Fr. Mainard des *Œuvres* dédiées au marquis d'Ancre et publiées à Paris chez Jacquin.

Le premier des historiens qui ait parlé du volume de 1613 et qui l'ait considéré comme étant l'ouvrage de Fr. Mainard est l'avocat lyonnais Pierre Aubert. Sa modestie (on conviendra qu'il la poussa un peu loin) l'empêcha de se déclarer ouvertement l'auteur des notices des écrivains cités par le *Dictionnaire de la langue française de Richelet*¹. De cette publication P. Aubert donna, en 1728, à Lyon, une nouvelle édition, enrichie, nous avertit le libraire, de « nombreuses additions de grammaire, d'histoire, de critique et de jurisprudence ». Or, voici ce qui y est dit à l'article Fr. Mainard : « J'ai vu les *Œuvres* de Fr. Ménard dédiées à Monseigneur le marquis d'Ancre, in-douze, divisé en deux parties, dont la première est de 254 pages et la seconde de 268 pages, Paris, 1613. Dans le privilège on lit Ménard, Docteur ès-Droits et avocat en nostre Cour de Parlement de Toulouse et du Présidial de Nismes. Depuis il fut président à Aurillac, etc.² ». Qu'il nous soit permis pour le moment de rectifier une distraction de P. Aubert. La disposition typographique du texte divise le volume de vers de 1613, ayant en tout 254 pages, en deux parties. La première qui comprend les *Amours de Cléande*, les *Stances* et les *Élégies* finit à la page 168, au bas de laquelle, comme pour en marquer la fin, l'imprimeur a mis une vignette.

1. La première édition de ce dictionnaire a été donnée à Genève en 1680 in-4^e; celle de 1728 (Lyon, frères Bruyssel) en est la neuvième réimpression. P. Aubert qui, au dire du libraire, l'a remaniée, l'augmenta notamment d'une *Bibliothèque de Richelet ou abrégé de la vie des auteurs cités dans ce dictionnaire*. L'éditeur a tracé sa propre notice p. xx. P. Aubert était avocat et membre de l'Académie de Lyon. Il naquit dans cette ville le 9 février 1642.

2. V. l'éd. citée du *Dictionnaire* de Richelet, p. xxx.

La deuxième, qui s'étend de la page 170 à la page 254, contient la *Pastorale* et les *Vers spirituels* du même auteur et est précédée d'un titre (p. 169) qui annonce seulement la pièce dramatique¹. P. Aubert, jetant sur ce volume un regard distrait, s'imagina que la pagination de chacune des parties commençait au chiffre 1, lut étourdiment page 268 au lieu de page 168, et confondit le début avec la fin de l'exemplaire qu'il avait eu entre les mains.

L'assertion de l'avocat lyonnais fut relevée par Léon Ménard, l'historien bien connu de la ville de Nîmes². Il revendiqua pour un de ses ancêtres la gloire d'être l'auteur de ce volume et lui consacra, au récit des événements de l'année 1635, qu'il jugeait à tort comme celle du décès de Fr. Ménard, un court article où il donnait quelques renseignements biographiques, puisés dans ses papiers de famille. La vérité était trouvée; il ne restait plus qu'à la répandre et à y ajouter de nouveaux éclaircissements. Malheureusement elle demeura confinée dans le cadre de l'histoire littéraire locale. Bien que Michel Nicolas eût reproduit dans son *Histoire littéraire de Nîmes*³ la solution que L. Ménard avait donnée de ce curieux problème, son article passa inaperçu des biographes, des critiques et des éditeurs du poète toulousain. C'est ainsi par exemple qu'Edouard Tricotel, dans ses *Variétés bibliographiques*⁴, parues

1. V. l'exempl. des *Œuvres* de 1646 de Fr. Mainard à la Bibl. de l'Arsenal. B. L. ms. 2943. Ce livre provient de la collection de La Vallière qui en possédait deux exemplaires. Cf. l'annotation manuscrite (« le double est à vendre ») du n° 47327 du catalogue de La Vallière (Paris, 1784) appartenant à la Bibl. de l'Arsenal. Certains amateurs avaient l'habitude de détacher la *Pastorale* (et peut-être aussi les *Vers spirituels* qui constituent avec la pièce dramatique la deuxième partie du livre que nous analysons) et de la relier à part. C'est le cas d'un exemplaire dont M. de Soleinne possédait un fragment et dont M. Lachèvre détient le début.

2. *Histoire de la ville de Nîmes*, t. V, 646-649, Paris, 1754. L. Ménard n'a pas su démêler l'erreur bibliographique de P. Aubert (qu'il appelle en note Le Clerc). « L'auteur des vies abrégées qui sont à la tête du dictionnaire de Richelet, imprimé à Lyon en 1728, semble le confondre avec Fr. Maynard de Toulouse, fils de Géraud, qui est pourtant bien différent du premier, soit par la famille et la patrie, soit par l'orthographe même du nom. Cet écrivain dit encore avoir vu les œuvres de Fr. Ménard qui est sans doute celui qui fait le sujet de cet article, divisées en deux parties, dont l'une contient 264 pages et l'autre 268. Mais je ne connois que la première que l'auteur fit lui-même imprimer à Paris chez Fr. Jacquin; je ne sçache pas qu'il y ait une suite. L'ouvrage même marque le contraire. Il ne contient point de pareille division à la tête et se termine par une fin indépendante ».

3. Paris, 1854, I, 308-309.

4. Paris, 1863, p. 282.

neuf ans après l'*Histoire littéraire de Nîmes* de Michel Nicolas, en parlant « des maîtresses des poètes au xvi^e siècle », cite Cléande comme étant la dame qui a inspiré à Fr. Mainard (au lieu de à Fr. Ménard) ses premières pièces amoureuses et s'étonne que Brunet ait omis de citer dans la dernière édition de son *Manuel du libraire*, parmi les ouvrages de notre poète, le volume de Fr. Ménard, publié en 1613 chez Jacquin.

En éditant en 1867 le *Philandre* de Fr. Mainard, Prosper Blanchemain refusa d'admettre dans la Préface dont il accompagna ce poème que les *Œuvres* de 1613 appartenaient au poète toulousain. Il faisait valoir entre autres raisons qui ont été reprises et développées par MM. Durand-Lapie et Lachèvre, que les hiatus, les enjambements et les archaïsmes du volume de Fr. Ménard ne se retrouvent pas dans les ouvrages de Fr. Mainard. Or, nous prouvons dans l'*Appendice* de ce chapitre, que les mêmes fautes figurent dans le poème que Blanchemain a édité et qu'il a sans doute parcouru d'une manière plus que légère. Blanchemain ne se doutait nullement de la bibliographie de la question et avait pris connaissance des vers de Fr. Ménard par les remarques manuscrites qui couvrent un exemplaire des *Œuvres* de 1646 de Fr. Mainard, appartenant à la bibliothèque de l'Arsenal.

Il nous a été impossible de connaître le nom du savant qui, à la fin du xviii^e siècle, a annoté ce volume en vue d'une réimpression de Fr. Mainard. Il avait l'intention d'en faire précéder le texte par la vie du poète écrite par Pellissou et il semble avoir voulu accompagner cette notice d'un commentaire. Cet érudit anonyme, auquel Blanchemain et Garriçon doivent beaucoup pour les notes de leurs éditions de Fr. Mainard, a connu le volume de 1613, imprimé chez Jacquin, et le prit, à cause des hiatus qu'il renferme, pour « le fruit de la jeunesse » de l'auteur qui depuis « évita soigneusement ce défaut ». Il négligea la différence d'orthographe du nom patronymique, « attendu, écrit-il, que le nom de baptême, le pays, le temps, l'èvent le doute ». Mais, à la réflexion, il se rendit compte du peu de valeur de ces raisons et biffa ce passage ainsi que les endroits où il avait exprimé la même supposition. Il alla même plus loin dans

la voie de la négation et donna à Fr. Ménard le *Philandre* de son homonyme, à cause des archaïsmes et des hiatus qu'il présente. C'était tomber d'une faute dans une autre ; après avoir fait une attribution que rien ne justifiait, élever une contestation qui non seulement ne repose pas sur des bases solides, mais qui est encore en complet désaccord avec le témoignage de Pellisson.

Blanchemain n'eut garde cependant d'indiquer la source où il avait puisé ses informations et MM. Durand-Lapie et Lachèvre dont les références en cette matière se bornaient à la *Préface* de cet éditeur, pensèrent que c'était lui qui avait fait cette trouvaille bibliographique. Ils reprirent pour contester à Fr. Mainard la paternité du volume de 1613 les raisons de Blanchemain et les développèrent dans leur brochure sur les *Deux homonymes*.

Faut-il maintenant accepter les allégations de L. Ménard au sujet des poésies de 1613 ? Cet historien n'aurait-il pas cédé à la tentation de placer parmi ses ancêtres un poète plus ou moins connu, au XVIII^e siècle, à Nîmes ? Ses souvenirs de famille sont-ils fondés et ses renseignements sont-ils exacts ? La lecture du volume de 1613 nous montre que l'auteur en est bien un Nimois et les détails que la monographie citée nous fournit sur Fr. Ménard sont, pour la plupart, confirmés par les documents que nous avons pu recueillir sur cet écrivain.

Fr. Ménard naquit à Nîmes¹ le 26 juillet 1589 et y fut baptisé le 30 du même mois. C'était le second des sept enfants² du notaire royal Fr. Ménard et de Jeanne Baudan, fille de

1. Cf. Ménard, *o. c.*, p. 646. « Il fit honneur à Nîmes, sa patrie, par le talent qu'il eut pour les vers. » Nous citons d'après cet historien les dates de sa naissance et de son baptême, bien que nous eussions désiré en donner ici les pièces originales. Malheureusement, d'après les informations que nous avons prises, les archives catholiques de l'état civil de Nîmes présentent une lacune pour les années 1572-1596. Ajoutons que Michel Nicolas, lisant trop vite le passage en question de l'historien de Nîmes, fait naître le poète à Beaucaire.

2. L. Ménard dit que le notaire Fr. Ménard eut sept enfants, mais ne donne que le nom de Pierre qu'il appelle l'aîné du poète. Nos recherches nous permettent de donner le date de naissance et le nom de cinq des frères et sœurs du poète Fr. Ménard. Quant à la naissance de Pierre, elle tombe dans la période qui n'est pas représentée dans les registres de catholicité de Nîmes. — V. les actes de naissance de Marie, Marguerite, Blaze, Henri et Jean Ménard aux *Pièces justificatives*.

Jean Baudan, seigneur de Vestrie¹. Son père, catholique militant, prit part aux conférences qui s'engagèrent en 1575 entre les religionnaires et le maréchal de Damville, et après avoir cherché à persécuter les ennemis de sa confession, en fut persécuté. Pendant les troubles de la Ligue, il fut obligé de se retirer avec sa famille à Beaucaire, afin d'échapper aux représailles des huguenots, maîtres de Nîmes. Il en fut récompensé à son retour par la considération dont il jouit parmi ses concitoyens. Même, honneur insigne, Monseigneur Pierre de Lavernod, évêque de Nîmes, daigna servir de parrain à l'un de ses fils². C'est dans ce milieu de catholicisme fervent que grandit le jeune Fr. Ménard. Un événement local finit par exalter sa foi et son imagination.

En 1599, les bruits qui remplissaient tout le Midi au sujet de l'éloquence du P. Coton³ arrivèrent aux oreilles du duc de Ventadour, gouverneur de Provence. Ce grand seigneur appela à Nîmes, pour y prêcher le Carême de 1600, ce sermonnaire célèbre. Bien qu'âgé de trente-six ans, le P. Coton venait de prononcer depuis peu seulement ses vœux à Tournon ; aussitôt après il était allé enflammer les Avignonnais de son ardeur de néophyte. Ce jésuite, qui tient une si grande place dans l'histoire de la prédication religieuse et même dans celle des événements poétiques du règne de Henri IV⁴, mit en 1600 tout Nîmes en mouvement⁵. Nombre de huguenots se convertirent, gagnés vraisemblablement moins par le feu de sa parole que par les promesses de toutes sortes qu'on faisait aux « parpaillots » pour les amener à résipiscence. Son livre sur le *Sacrifice de la Messe* fut le point de départ d'une campagne très chaude que les protestants menèrent contre lui. Accusé

1. Plusieurs familles nimoises portent aujourd'hui ce nom qui est également celui de quelques propriétés dans les environs de Nîmes. L'une d'elle notamment, distante de deux kil. de cette localité, s'appelle le *Mas de Baudan*. (Renseignements dûs à l'obligeance de M. Hillaire, de la mairie de Nîmes).

2. V. aux *Pièces justificatives* l'acte de naissance de Henri Ménard.

3. V. la *Vie du Père Coton* par le P. Joseph d'Orléans, Paris, 1688, in-4°, p. 39.

4. Il devient le confesseur d'Henri qui, sur ses instances, rappela en 1603, par l'édit de Rouen, les jésuites précédemment expulsés de France.

5. Cf. la *Vie du P. Coton*, p. 42. — Bayle, *Dict. critique*, éd. de 1740, art. Chamier, v. surtout la note de Des Maizeaux.

d'avoir falsifié les textes dont il invoquait l'autorité et aussi d'en avoir dénaturé le sens, il répondit par un libelle aux ministres qui ne se firent pas faute de riposter. Une conférence s'ouvrit le 26 septembre 1600 où le P. Coton vint aux prises avec le ministre Chamier qui chercha en vain à l'enserrer dans les filets de sa dialectique serrée et solide. L'adroit jésuite s'y dérobait par des hors-d'œuvre verbeux et des amplifications brillantes qui remplissaient d'aise ses partisans et exaspéraient ses adversaires. Comme de règle ni le Consistoire ni l'Eglise ne voulaient s'avouer vaincus. Des mouvements populaires éclatèrent à Nîmes. On dut faire cesser cette joute oratoire entre le porte-parole des sectateurs de Rome et le champion des réformés, et le P. Coton prit le chemin de Grenoble.

Le jeune François Ménard entendit les sermons et suivit de près les conférences de l'orateur jésuite. Son âme en fut vivement touchée et en garda longtemps le souvenir :

J'ay veu le doux Coton, cher oracle du Ciel
Dont la bouche versoit des paroles de miel,
Traîner le peuple à vous, vous, grand Dieu des merveilles ;
Et toutes fois mon cœur au monde ensorcelé,
Lorsque plus doucement vous l'avez appelé ;
Pour vous ouyr, mon Dieu, a esté sans oreilles¹.

Fr. Ménard céda sans doute aux entraînements de la jeunesse, mais il écouta de bonne heure la « voix intérieure » qui l'incitait à de chrétiennes méditations. C'est à cette disposition d'esprit que se rattachent les *Vers spirituels* du volume de 1613 que le poète écrivit avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année.

Nous ne savons rien de la jeunesse de ce poète car on peut regarder les renseignements que son descendant nous a donnés là-dessus comme du pur remplissage². Retenons seulement la date du 2 mars 1607 que l'historien de la ville de Nîmes indique comme étant celle où Pierre, le frère aîné de Fr. Ménard, se fit recevoir docteur en droit à l'université de Valence en

1. Ed. Garriss, t. I, p. 339.

2. « Fr. Ménard se distingua dans ses études. Ses maîtres le proposaient pour modèle à leurs disciples, etc. ».

Dauphiné. Comme on obtenait ce diplôme vers l'âge de vingt-et-un ans, il est probable que le poète finit ses études vers 1610¹. Nous supposons qu'il ne fit pas son droit en province comme son frère, mais qu'il fréquenta l'université de Paris².

Il emporta dans la capitale le souvenir profond d'un amour malheureux. C'est en vain qu'il chercha à avoir raison de sa peine et à « perdre la souvenance » de sa lointaine bien-aimée :

Mon âme que te sert d'importuner les Dieux,
Réclamer ceste belle et farouche inhumaine,
Jeter la plainte au Ciel, et joindre aux flots de Seine
Des larmes que le deuil fait couler de mes yeux.

Il y a des amoureux qui chérissent leur souffrance et aiment aviver leur blessure. Leur passion étant plus forte que leurs griefs, ils forgent des excuses à l'oubli ou à la trahison de celle qu'ils adorent et rejettent sur le sort les fautes qui pourraient être imputées à l'ingrate. Fr. Ménard étant du nombre de ces soupirants, il ne lui resta plus dans la capitale, son lieu d'exil, qu'à grossir la Seine des flots de ses larmes et à souhaiter la mort, en chérissant jusqu'au cercueil l'image de son idole³.

Parfois ses pas le conduisent aux bals et aux fêtes du Louvre ; mais aucune des belles qu'il y rencontre n'est en état de lui faire oublier « sa déesse ».

Mille jeunes soleils qui, loin de ma Déesse,
Brillent riches d'attraits dans le ciel de la Cour
Augmentent ma tristesse
Par le ressouvenir de mon astre d'amour⁴.

1. En 1608 il semble qu'il était encore écolier, si c'est bien lui, et non un homonyme, qui figure comme parrain dans l'acte de naissance suivant : « François Ménard, fils de Jean Ménard et de Jeanne Martine mariez, ayant pour parrain François Ménard et Marthe Pierre pour marraine, a esté baptizé le vingt-septiesme d'Aoust par moy, Bourbon. » (Arch. de Nîmes, UU., 4^{re} registre, Saint-Castor, année 1608). On remarquera que le parrain ne peut être le tabellion dont nous avons déjà parlé et au nom duquel on associe dans les actes du temps l'appellation de « maître » ou la qualification de « notaire. » Les Ménard dont il est question dans cet acte étaient des marchands, habitant la même paroisse de Saint-Castor que le notaire avec lequel probablement ils s'apparentaient. Cf. pour leur qualité l'acte de naissance d'un autre fils (Arch. de Nîmes, UU., 2^e registre, Saint-Castor, 24 août 1625).

2. L'acte de 1608, cité dans la note précédente, ne prouve rien contre le séjour de Fr. Ménard à Paris. En effet, il est daté du 27 août, jour qui tombe dans les vacances.

3. Cf. éd. Garriss., t. I, pp. 53 et 54.

4. *Ibid.*, p. 88.

Quelle fut la fin de cette passion ? Cléande¹ se laissa-t-elle toucher par la constance de son amoureux ? Restait-elle jusqu'au bout insensible à ses tendresses ? Il semble bien que la *Pastorale* nous donne la clef de ce petit roman. Le berger Silvandre, sous les traits duquel le poète a l'air de s'être représenté, est épris de la bergère Cléande. Après maintes coquetteries, cette nymphe déclare à son adorateur qu'elle partage sa flamme. Par malheur un Satyre qui précédemment avait été éconduit par la belle, surprend les embrassades des deux jeunes gens et chasse bien loin le pauvre Silvandre². « Enfin je l'ay chassé cest object de ma peine », s'écrie méchamment le Satyre :

Car le Rosne ondoyant aux sablonneux rivages
A veu dessus son front les craintives images
D'une prochaine mort pallir son front de deuil,
Et l'Izère escumeux dont le superbe orgueil
Accompagne le cours du Rosne enflé d'audace,
A veu le pasle effroy imprimé sur sa face.
Sône, de qui les flots se roulent doucement,
A, touché de pitié, coulé plus lentement ;
Allier et Loire aussi sont tesmoins de sa fuite,
Et la Seine profonde a borné ma poursuite.
Là Silvandre peureux recreu d'un si long cours,
Esteindra par l'oubly le feu de ses amours ;
Sans doute, et moy vainqueur de ma belle inhumaine,
J'estoufferray enfin ma langoureuse peine.

Qu'on jette les yeux sur une carte et l'on s'apercevra que le chemin que prend le malheureux berger, pourchassé par le Satyre, est l'itinéraire que l'étudiant en droit Fr. Ménard dut suivre pour se rendre de Nîmes à Paris³. La ressemblance ne s'arrête pas là. De même que l'on s'était mépris en mettant

1. Les noms de Cyprine (de *Cypris* avec le suffixe *in, ine* cher à la Pléiade, p. 92, st. 3), de Carite (p. 108), d'Angélique (adj. substantivisé p. 114) et autres désignent évidemment la même personne. Cf. par exemple les stances dans lesquelles le poète appelle sa beauté Uricée (p. 89, st. 4) et la nomme Cléande à la fin de la même pièce.

2. Ménard, éd. Garriss., t. I, pp. 296-297.

3. Fr. Ménard avait déjà un peu plus haut averti le lecteur que ses personnages parlent et se meuvent sur les bords du Rhône, ch. p. 265. — Il était passé en usage dans la poésie pastorale de faire se dérouler l'action dans le cadre du pays qu'habitait l'auteur (cf. Marsan, *o. c.*, p. 316).

sur le compte du temps et des attraits de la Cour la charge d'amortir la passion qui tenait au cœur de notre provincial, de même Silvandre, sur les bords de la Seine, ne peut oublier « la douce lumière » de son « bel astre d'amour ». A l'encontre des prévisions du Satyre, il ne se laisse pas charmer par les beautés du Louvre¹. De retour dans son pays, Silvandre salue avec attendrissement sa terre natale, qui est aussi celle de sa bien-aimée, et Cléande lui prouve bientôt qu'il a eu tort d'avoir été trop sensible aux soupçons et d'avoir trop légèrement douté de sa promesse². Malgré le sort qui a contrarié leurs amours elle lui est restée fidèle. Ah, comme elle a tremblé quand une « nymphe » de la grande ville, venue dans ces lointains parages,

Pour passer dans nos bois le joyeux renouveau,

lui a donné des nouvelles de Silvandre, en le dépeignant :

. jeune, courtois et beau

Et de qui les regards estoient de douces flèches,

Qui faisoient dans les cœurs mille amoureuses brèches³.

Mais enfin voilà dans ses bras le berger bien-aimé ! Pour-quoi le cruel a-t-il mis tant de temps à retourner auprès de sa Cléande⁴ :

SILVANDRE

Las ! c'estoit mon mal-heur, et non ma volonté

Qui m'alloit separant de ta douce beauté.

1. Cf. t. I, p. 306 et le monologue précité du Satyre.

Ce beau Ciel de la Cour est assez radieux,
Il y verra reluire un million de feux
Beaux, clairs, estincellans, dont les amoureux charmes. . .

Les expressions en sont presque les mêmes que celles d'une strophe sur le séjour de Ménard à Paris, que nous avons reproduite plus haut. — Le Satyre pense que, Silvandre étant loin, Cléande voudra de lui ; il se trompe car la Nympe indignée ne veut plus que ce monstre se présente devant elle. Le Satyre de Fr. Ménard ne ressemble ni à celui de l'*Aminte*, symbole de la passion charnelle, ni au personnage de farce que nous présentent les auteurs de pastorales françaises. Il est l' amoureux jaloux et méchant qui cherche à évincer un amant plus fortuné, et dans l'autobiographie poétisée qu'est la pastorale de Ménard, il incarne sans doute un ennemi du poète.

2. Ed. Garriss., t. I, pp. 298-299 et p. 309, v. 2.

3. Ed. Garriss., t. I, p. 302.

4. Ed. Garriss., t. I, p. 313.

Si je vivois hélas ! ce n'estoit que de larmes.

.
 Car loing de toy, ma vie, une triste langueur
 Me pressoit tellement que des plus belles Dames,
 Les yeux plus beaux ¹ m'estoient de mortuaires flammes ;
 Tout m'estoit ennuyeux, fors ton doux souvenir,
 Qui seul m'a fait enfin devers toy revenir.

En faisant suivre de vers spirituels l'histoire enjolivée de ses profanes amours, Fr. Ménard a voulu marquer aux lecteurs le changement qui s'était produit en lui. Il dégage sa liberté « des fers » dans lesquels l'Amour la tenait enchaînée, dit adieu aux plaisirs des sens et exhorte son âme à s'élever vers Dieu. Hélas, que ces élans sont difficiles pour un jeune homme de vingt-quatre ans ! Qu'il est pénible le combat entre les « sales désirs » qui l'assaillent et les « pudiques pensers » qui le convient à tourner ses regards vers le Ciel ! C'est surtout à cet âge que l'esprit est prompt et que la chair est faible :

Si tost que je revois ma Circé charmeresse
 Par les appas trompeurs d'un millier de plaisirs
 Chatouiller doucement mes amoureux désirs,
 Je jette loin mon froc, mon Dieu, et je vous laisse ².

Les soucis de la vie devaient plus encore que les aiguillons de l'amour distraire le poète de ses chrétiennes méditations. Ses études finies, Fr. Ménard se fit recevoir vers 1611 avocat au Parlement de Toulouse, au Présidial de Nîmes³ et à la chambre mi-partie de Castres⁴, tribunaux judiciaires subal-

1. C'est-à-dire : les yeux les plus beaux.

2. Ed. Garriss., t. I, p. 321.

3. A la fin d'août 1613, année de la publication du volume où Fr. Ménard prend le titre d'avocat au présidial de Nîmes, la reine régente ordonna, à la suite d'une émeute, la translation de ce tribunal dans la ville voisine de Béziers. Mais bientôt le même présidial fut transféré à son siège primitif.

4. Henri avait accordé, en 1595, aux religieux du Languedoc une Chambre qui devait connaître uniquement des procès des réformés. Le connétable de Montmorency que le roi avait chargé du soin de fixer le siège de cette instance judiciaire choisit Castres, sur les prières de Jean de Fossé, évêque de cette localité. La Chambre mi-partie de Castres que l'édit de Nantes reconnut (13 avril 1598), était composée de magistrats catholiques et religionnaires, tirés du Parlement de Toulouse.

ternes qui ressortissaient à la Cour souveraine du Languedoc. Le soin qu'il prend au début de l'année 1613 de faire hommage de ses premiers vers au maréchal d'Ancre, le fameux aventurier Concini, le favori de la florentine Marie de Médicis, montre que cet élégiaque langoureux, ce chrétien qui proclamait bien haut le devoir de se détacher des joies terrestres, était à l'occasion un esprit avisé, expert à discerner de quel côté souffle le vent et habile à encenser les Dieux du jour. Le tout puissant compatriote du cavalier Marin dut goûter les « chutes » de sonnets provoquant une surprise admirative et les « concetti » de toute sorte du volume de 1613. Et malgré son déplaisir à délier les cordons de sa bourse, il dut récompenser ce bel esprit de province, également soucieux de soigner son style et de ménager sa fortune auprès des grands.

Il est probable que Fr. Ménard continua, en compagnie de ses amis, Pierre Laudun d'Aigaliers, lieutenant de la voisine justice épiscopale d'Uzès, et François de Bailly, avocat à Castres, à taquiner la Muse et à fonder sur ses vers (à moins que ce ne fut sur les habiletés de sa conduite) l'espoir de se tirer de la situation sans gloire où il végétait.

« Nous ne connaissons pas précisément le jour ni l'année de la mort de Fr. Ménard », dit l'historien de la ville de Nîmes¹. Plus heureux que lui, nous avons réussi à découvrir l'acte de décès² de ce poète qui s'éteignit à Nîmes, en mai 1631, dans sa quarante-deuxième année, exerçant jusqu'à son dernier jour la profession d'avocat.

*
* *

On a eu tort, à notre avis, de présenter l'auteur des œuvres de 1613 comme un disciple de la Pléiade. Certes, ce poète s'est souvenu maintes fois d'avoir lu Ronsard. Il parle « de la rose

1. « Je puis néanmoins, dit encore L. Ménard, à la faveur de mes papiers domestiques, en fixer à peu près l'époque. Je vois d'un côté qu'ayant perdu sa mère au mois de février de l'an 1631, il fit un traité le premier de mars suivant avec Pierre Ménard, son frère aîné, au sujet de sa légitime maternelle. D'une autre part, je trouve une transaction du 30 d'août de l'an 1685, qui fut passée entre ses frères, pour raison de la succession de son père, où sa sœur, appelée Marie, femme de François Rouverie de Cabière, avocat, se dit son héritière. Ainsi nous pouvons dire avec quelque certitude qu'il mourut vers le milieu de la même année 1635 à la fleur de son âge ».

2. Le voir aux *Pièces justificatives*.

desclose au lever du soleil » et qui « se ternit sur le soir¹ ». Pour engager sa dame à céder à ses prières d'amour, il lui présente le tableau de la vieillesse prochaine et lui peint les regrets qui l'envahiront à la pensée que son soupirant est mort de désespoir². Il puise dans les *Amours de Cassandre* quelques unes des fades élégances de la première manière de Ronsard. Pour lui aussi, l'œil de sa belle fait couler dans son cœur « un doux venin » ; « une amoureuse rage » le fait « rafoler » dans l'avril de la vie, etc. A la manière de du Bellay, il fait répondre l'écho aux plaintes des amoureux³ et il emprunte au chantre d'*Olive*, en même temps qu'à Desportes, l'idée de grouper en un seul livre les sonnets amoureux composés en l'honneur d'une même maîtresse. Enfin, à l'exemple d'Olivier de Magny, il compare ses soupirs, ses larmes et son cœur aux éléments de la nature⁴. Mais, à la vérité, son inspiration se ressent peu de l'influence de Ronsard et de celle de ses premiers disciples ou amis. Il retient plutôt leur langue⁵ et leur versification — surannées en 1613 — que le fond de leur poésie.

Fr. Ménard se rapproche davantage de Desportes à qui il dérobie non seulement certaines images et certaines particularités d'expression⁶, mais parfois l'idée même de toute une pièce. Ainsi son ode :

Je hay ces pompeuses citez
Et cest insolant populaire
J'ayme ces beaux champs escartez⁷...

1. Cf. Ménard, éd. Garriss., t. I, p. 137.

2. V. t. I, p. 134, vers 13 et s. Cf. à ce passage le sonnet très connu de Ronsard à Hélène :

Quand vous serez bien vieille le soir à la chandelle...

3. Cf. les dialogues de Tircis (p. 262) de Silvandre (p. 314) avec l'Echo, avec le *Dialogue d'un Amoureux et d'Echo* de Du Bellay.

4. Ed. Garriss., t. I, p. 63. (V. aussi p. 129, VIII élégie).

5. Ajoutez à ce qui est dit dans l'*Appendice* de ce chapitre sur la langue de Ménard, la création de substantifs composés à la manière des auteurs de la Pléiade : *les brebis porte-laine* (p. 112) ; *Désir embrasse-nue* (p. 169) ; *Espoir charme-soucy* (p. 170). On sait que Desportes encourut le blâme de Malherbe pour s'être servi du même procédé de formation de mots nouveaux.

6. ou l'injuste rigueur — *D'un bel œil qui me tue* (Mén. p. 231) ; *Pour estre absent du bel œil qui me tue* (Desportes p. 23). Desportes devient *caméléon à l'air du visage de sa maîtresse* (l'éon. LVII). Dans la pastorale de Ménard, les bergères rendent les bergers *caméléons d'Amour* (p. 242). — *Helas un trait mortel sans relâche m'entame*, s'écrie Desportes (*Diane XLVII*) ; *Si vous voulez sentir le doux trait qui m'entame* (Mén. p. 96).

7. Ed. Garriss., t. I, p. 107.

a pour point de départ la chanson bien connue des *Bergeries* ¹ :

O bien heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois
Loin du tumulte et du bruit populaire.

Même ce motif a été tellement à son goût que Ménard ne se fait pas faute de le reprendre dans le cours de la même ode :

Heureux celui qui peut passer
Sa vie en un lieu solitaire,
L'envie ne peut le blesser
Ny le trait du sot populaire ²

Mais le vrai maître de Fr. Ménard est Jean Bertaut, le pontife de la poésie française depuis la mort de Desportes jusqu'au moment où Malherbe — on sait combien l'adhésion à sa doctrine tarda en province — fut unanimement reconnu comme restaurateur de la poésie française.

C'est à Bertaut qu'il a emprunté tout le fond de sa poésie amoureuse ³. Il module comme lui ses sonnets, ses stances et ses élégies sur la même note plaintive, sur le même ton mélancolique. De l'amour, il ne connaît que les souffrances. Aucune sensualité, nul accent de volupté, tendre et chaude, comme dans les *Amours de Marie* de Ronsard. Encore moins ce ton d'agréable moquerie, cet air d'enjouement persifleur qui rendent si charmantes certaines pièces de l'abbé de Tiron ⁴. Le poète est respectueux et timide ; la femme qu'il adore est une « douce rebelle », une « cruelle victorieuse » ; il subira son triste sort et se plaindra sans élever la voix. Qu'on ne lui demande pas de briser ses chaînes ; il les chérit et ne saurait vivre sans amour.

Comme chez Bertaut, l'attitude de l'amant devant sa dame

1. Ed. Michiels, p. 431.

2. Ed. Garriss., t. I, p. 109.

3. Cf. pour la psychologie de l'amour chez Bertaut, G. Allais, *o. c.*, pp. 159 et s.

4. Cf. la villanelle : *Rosette pour un peu d'absence*, éd. Michiels, p. 150 ; la chanson : *Las ! que nous sommes misérables* (*id.* 116) ; et les *Stances sur le mariage*, notamment la stance XLII.

est celle d'un écolier échappé du collège ¹. L'œil de sa maîtresse « l'affole ² » et lui fait perdre la raison :

Car si l'espoir me rend du feu d'amour espris
La peur glace mon âme ³.

Il détourne ses regards du visage qui le fait frémir et son visage blême ⁴ dit à tout le monde, sauf à la méchante qui ne veut pas s'en apercevoir, les effets terribles que l'amour produit sur sa personne. Naturellement il fera main basse sur toute la phraséologie amoureuse de Bertaut :

Las, je sache et flastris en ma jeune saison
Tué du basilic de vostre belle veue,

écrit ce dernier poète ⁵, et Ménard, ravi de cette comparaison bizarre, répète :

Je me trompe, si est, le venin de sa veue
Comme le basilic au seul aspect me tue ⁶.

Bertaut avait déclaré ⁷ que son âme « obstinée à constamment aimer », fera voir

. comme on peut allumer
Dessus l'autel d'amour le saint feu des vestales.

Ce rapprochement entre des choses si opposées a rempli Fr. Ménard d'admiration ; à son tour ⁸, il compare sa passion profane au feu sacré qu'entretenaient à Rome les chastes prêtresses de la déesse Vesta :

Mon feu va ressemblant au feu d'une Vestale
Qui chaste me consume et jamais ne s'estaint...

1. Cette caractéristique est de M. Allais, *o. c.*, p. 161.

2. Stances, p. 92.

3. Stances, p. 70.

4. Ed. Garriss., t. I, p. 91.

5. Ed. Chenev., p. 409.

6. Ed. Garriss., t. I, p. 93, stances.

7. Ed. Chenev., p. 304, st. IV.

8. Ed. Garriss., t. I, p. 45, sonnet III.

Bertaut prie l'Amour d'accomplir l'un des deux vœux suivants :

Bien te prié-je, Amour, par ta force invincible
Et par ceste Beauté que reverent les Cieux,
Fay luy sentir mon mal ou m'y rends moins sensible
Et loge dans son cœur aussi bien qu'en ses yeux ¹.

Ménard pose ce dilemme à sa maîtresse :

Inhumaine beauté, lumière de mon jour,
Il faut, ou que tu sois plus douce et moins cruelle
Ou bien à l'advenir que j'ai moins d'amour ².

Le jeune Nimois s'empare de certains procédés d'exécution, de certaines « recettes » de son modèle et en tire avec habileté tout le parti possible. Ainsi il a remarqué chez son maître la correction suivante :

O beaux yeux dont la flame est le jour de mes jours,
Vous n'estes point des yeux, ny de mortelle essence,
Mais vous estes des Cieux influans des amours... ³

Cette figure prête matière à d'infinies amplifications ; chaque terme de comparaison peut être remplacé par un autre qui éveille des idées plus nobles. Aussi la pièce de Ménard qui a pour point de départ les vers cités de Bertaut présente, dirait-on, comme une suite de tremplins sur lesquels l'esprit du poète rebondit successivement jusqu'à ce que, tout essoufflé, il s'arrête pour reprendre haleine et... répéter dans une nouvelle pièce son tour de force :

Vous n'estes pas des yeux, vous avez trop de flamme
Et les yeux des mortels n'avivent point les morts.
Vous n'estes pas des Soleils....
Vous n'estes point flambeaux...
Vous n'estes point aussi une aurore naissante, etc.

1. Ed. Chenev., p. 329.

2. Ed. Garriss., t. I, p. 21, dernier tercet du sonnet XII.

3. Bertaut, première st., p. 333.

Cette gymnastique nous fatigue et finit par lasser aussi l'auteur, car il conclut brusquement :

Mais ne disons rien plus, car mes foibles paroles
N'expriment que flambeaux, que Dieux et que Soleils ¹.

Quant à l'antithèse si chérie par Bertaut, Fr. Ménard, on a pu s'en convaincre par les extraits que nous avons donnés de ses poésies, en fait un véritable abus. Ce jeune poète a manifestement étudié toutes les ressources du talent et acquis tous les artifices de métier de son modèle.

Si parfois il masque les larcins qu'il fait à l'abbé d'Aunay sous des agréments de toute sorte, il lui arrive aussi, poussé par l'admiration que lui inspire son maître, d'en démarquer des morceaux tout entiers. Ainsi la stance initiale de l'une de ses pièces :

Pour n'estre pas sensible à l'amoureuse flamme,
Et n'immoler sa vie à vos douces beautez,
Il faut estre sans yeux ou bien avoir une âme
Plus dure qu'un rocher n'est aux flots irritez ².

est une transcription de la sixième stance d'une pièce de Bertaut ³ :

L'homme est bien malheureux, de qui l'âme indiscrete
Peut ailleurs qu'en vos mains sa franchise enfermer,
C'est ou n'avoir point d'yeux pour vous voir si parfaite
Ou n'avoir point de cœur pour vous oser aimer.

Après deux quatrains d'amplifications, Fr. Ménard constitue une stance, en développant une image que Bertaut avait enchâssée dans les vers 5-8 de sa pièce :

Comme l'on voit qu'au ciel le feu tend et s'élançe,
Au ciel de vos beautez je tens pareillement :
Mais luy c'est par nature, et moy par cognoissance ;
Luy par nécessité, moy volontairement.

1. Ed. Garriss., t. I, p. 96, stances. — V. le même procédé dans la pièce précédente.

2. *Ibid.*, t. I, p. 106.

3. Bertaut, éd. c., p. 313.

Voici le texte de Ménard :

Le feu léger se pousse et lance en haut sa pointe,
En haut comme le feu se guide aussi mon cours,
Amour avec le feu a mon ame conjointe,
Si qu'en haut comme luy je m'esleve toujours.

Puis il réunit dans une même stance les figures les plus frappantes du morceau qu'il pille effrontément :

J'aime mieux comme un aigle estre frappé du foudre
Que mourir comme un cigne aux bords d'un flot courant,
Si pour voler au ciel je suis réduit en poudre,
Je seray comme Icare immortel en mourant.

Comparez à ce passage les deux endroits suivants de Bertaut :

J'aime mieux en soucis et pensers eslevez,
Estre un aigle abattu d'un grand coup de tonnerre,
Qu'un cygne vieillissant ès jardins cultivez,

et :

De quel plus beau soleil pourroy-je estre l'Icare,
Moy qui veux consoler ma mort par son auteur ?

Il termine en délayant une pensée que Bertaut avait exprimée de la manière suivante :

Car je hay qu'un autre œil m'enchanté de ses charmes
Que celui qui rendrait les dieux mesme enchantez.

Les deux stances finales de Fr. Ménard tournent autour de la même pensée : si les dieux avaient vu votre œil,

Ils fussent morts d'amour aussi bien comme moy.

Il est bien difficile de se rendre compte de ce qui constitue la caractéristique du talent de Fr. Ménard. Si l'on disait que c'est une fluidité, une facilité extrême qui dégénère en prolixité, on pourrait répondre que c'est également un des traits de la poésie de Bertaut. Si l'on y ajoutait que c'est une mollesse langoureuse, on objecterait que c'est aussi le ton que prend l'abbé d'Aunay. Comme chez ce dernier poète, les vers de

Fr. Ménard sont souvent d'une harmonie très sensible et d'une allure toute moderne qui rappelle la mélodie des vers lamartiniens :

Soucis, regrets, douleurs, soupirs, larmes et plaintes,
Dressez ailleurs le vol de vos afflications,
Je ne veux plus souffrir vos mortelles atteintes,
Je ne me repais point de vaines fictions ¹.

Cependant, à la différence de Bertaut, des passages pleins d'un mouvement large, d'un souple ample et élevé, tombent brusquement sur une pensée basse et presque triviale. Ainsi, un berger terminera une plainte empreinte de délicatesse en s'écriant :

. mais las ! ceste farouche
Est à mes justes cris, une insensible souche ².

Parfois encore, dans ses complaints mollement cadencées se glisse un mot d'esprit qui tranche sur la gravité de cette poésie où l'amour est célébré avec componction. Ainsi, après avoir déclaré à son idole :

Tou seule peut tenir ma franchise enlassée,
Et par toi seulement Amour s'est fait mon Roy, ³

Fr. Ménard se reprend pour constater :

Si j'avois moins d'amour, tu aurois moins d'attraitz.

Il arrive aussi que le débit diffus et intarissable du jeune émule de Bertaut se ramasse en quelques phrases d'une agréable concision. Notamment ses vers spirituels, qui expriment presque partout

1. Ed. Garriss., t. I, p. 98, deuxième stance.

2. *Ibid.*, t. I, p. 230. Pastorale. De même le début de l'une de ses pièces chrétiennes *Belle et pudique estoile...* (*Ibid.* p. 340) se termine ainsi : *Espure ma pensée et mes sales desirs*. Cette poésie est visiblement inspirée par le cantique *Ave maris stella...*

3. *Ibid.*, t. I, pp. 29-30.

des réflexions d'une banalité excessive, sont souvent bien frappés et font penser aux meilleurs endroits des versificateurs moralistes du xvi^e siècle, Pibrac et Mathieu :

Soit que l'astre ascendant de ton avare envie
Amoncele pour toy, trezors dessus trezors,
Tu ne scaurois pourtant eterniser ta vie,
L'or ny les vanitez ne suivent pas les morts...

On vid, mais pour mourir : c'est une destinée,
On meurt mais pour revivre en un astre plus beau ;
Homme que te sert donc d'alonger ta journée,
S'il te faut tost ou tard entrer dans le tombeau¹ ?

Les tableaux descriptifs sont tout à fait remarquables chez le jeune avocat nîmois. Qu'on lise sa xix^e élégie, en faisant la part du temps et en ne tenant pas rigueur au poète de son phébus galant. Il faut reconnaître que ce morceau respire un frais et sincère sentiment du renouveau, que la couleur en est jolie et que les touches en sont habilement posées. Bientôt le cadre de la description s'élargit. Des souvenirs mythologiques se pressent et le poète évoque la vision des amours païennes qui se déroulent au milieu de paysages enchanteurs de la Grèce :

J'iray, nouveau berger, par les vertes campagnes,
Ou dans les prés herbeux, ou bien sur les montagnes
Conduire mes troupeaux ; j'iray d'un libre pas
Scillonner les guerets, ...

Souvent Phœbus jadis mena paistre les bœufs,
Et en vain l'or espars de ses flottans cheveux
Ondoyoit sur son col, et vainement sa lire
Par ses mignards fredons rechantoit son martire,
Diane maintes fois imprima sur son front
Ses marques de la honte, alors que vagabond,
Phœbus alloit touchant les bœufs par les montagnes².

Ce passage fait honneur à l'avocat nîmois. Il est évident que, s'il avait continué à écrire ainsi, il nous aurait donné des vers

1. Ed. Garriss., I, 333.

2. *Ibid.*, t. I, p. 186.

d'un autre goût et d'un autre caractère que ceux de ses premières productions. Certes le recueil de 1613 donne une idée fausse et incomplète de la nature du talent de Fr. Ménard. Toutefois quelques traits, quelques beaux passages égarés dans son fatras de compositions amoureuses, nous font penser que ce jeune homme avait l'étoffe d'un poète distingué. Tel qu'il est, malgré tous ses défauts, Fr. Ménard n'est pas un écrivain à dédaigner. Il a de l'abondance, du souffle, de l'harmonie, un sentiment sincère de la nature et parfois une facture sobre et serrée. Parmi les innombrables disciples de Bertaut, c'en est assurément l'un des meilleurs.

« Que scay-je, devait déclarer le président d'Aurillac vers la fin de sa vie, si ce que je laisserai de mes escrits ne sera point un jour donné à quelqu'un qui portera mon nom et qui ne sera ny de mon païs, ny de ma race¹ ». C'est le contraire de cette prophétie qui s'est réalisé. Il nous faut avouer que ces productions juvéniles d'un homonyme, étranger à la province et à la famille de notre auteur, sont supérieures aux vers que ce dernier rimait à la cour de Marguerite. Notamment la pastorale, composée par Fr. Ménard, l'avocat nîmois, avant d'avoir accompli ses vingt-cinq ans, est moins ridicule, renferme plus de lyrisme, plus de poésie pénétrante, coule d'une source plus féconde et aussi plus pure, que le *Philandre*, écrit alors qu'il avait le même âge par Fr. Mainard, le futur disciple de Malherbe.

1. L. CCLXVIII à Frémin.

APPENDICE

Dans l'édition qu'il a donnée des *Œuvres poétiques* de Mainard¹, G. Garriſſon a incorporé un volume de vers qu'il prit pour un ouvrage ignoré par les biographes de son auteur. Il fit de ce livre — Les Œuvres de François Ménard, dédiées à monseigneur le Marquis d'Ancre, à Paris, chez François Jacquin, demeurant rue des Marlons² au tenant du collège du Trésorier, MDCXIII, avec Privilège du Roy — le premier des trois tomes de sa publication. Garriſſon fondait son attribution sur la ressemblance du nom de l'auteur de ce volume avec celui du poète dont il se proposait de publier les ouvrages ainsi que sur certaines particularités de langue, de versification, de style communes aux vers de François Ménard et à certaines parties de l'œuvre de Fr. Mainard. Ajoutons que cette attribution ne provoqua pendant près de quinze ans aucune protestation³. En effet, il aurait très bien pu se faire que le Toulousain Fr. Mainard eût été, avant sa nomination comme président à Aurillac (Garriſſon en ignorait la date), avocat aux tribunaux de Nîmes et de Castres qui relevaient de la Cour souveraine du Languedoc.

Le volume en question commence par une lettre-dédicace dans laquelle Fr. Ménard prie monseigneur de Conchine, marquis d'Ancre — le fameux Concini, le favori de la reine Régente Marie de Médicis — de recevoir « ces premiers traits de sa plume ». Suivent un avant-propos au lecteur et deux pièces liminaires dans lesquelles des amis proclament la perfection des vers de l'auteur. Vient enfin le texte proprement dit, qui se décompose : a) en un livre de soixante-neuf sonnets amoureux⁴, précédés d'un sonnet initial qui informe l'« idole douce et rigoureuse » du poète que « les amours de Cléande » sont écrits à son intention ; b) en un livre de stances et d'odes qui, comme les sonnets, dépeignent les ennuis, les espoirs et les contentements que l'amour a causés à ce personnage ; c) en vingt-huit élégies en alexandrins à rimes plates traitant le même sujet ; d) en une pastorale en cinq actes et en vers ; e) en « vers spirituels » constitués par douze sonnets, quatre discours et quatre pièces de stances en alexandrins à rimes plates où l'auteur exprime des sentiments chrétiens ou des pensées morales. — Le « privilège du Roy », placé à la fin de l'ouvrage, est daté de Paris, le 17 février 1613.

1. Paris, Lemerre, 1885-1888, 3 vol. in-12.

2. Et non rue des Massons comme ont lu par inadvertance MM. Durand-Lapie et Lachèvre (p. 34).

3. Ainsi Tamizey de Larroque, un bon connaisseur du xviii^e siècle, ne soulève dans le compte-rendu qu'il fait de cette édition aucune objection contre l'attribution du volume de 1613 à Mainard (V. *Bulletin du Bibliophile*, 1885, pp. 363-366).

4. Et non 59 comme ont compté MM. Durand-Lapie et Lachèvre.

Les preuves de MM. Durand-Lapie et Lachèvre pour contester à Fr. Mainard la paternité de cet ouvrage sont les unes extrinsèques, les autres intrinsèques. Examinons d'abord la première catégorie de leurs arguments.

Le recueil de vers de 1613, assurent ces critiques (p. 37), appartient à un homonyme, car aucune des pièces qu'il contient ne figure dans le volume publié par Fr. Mainard en 1646. — Mais ce volume ne contient qu'un choix de poésies. Mainard n'y a inséré, en la modifiant profondément, qu'une des pièces du *Parnasse des plus excellents poètes de 1607*¹; aucune strophe du *Philandre* et six seulement des trente-deux morceaux insérés dans les *Délices de la poésie française de 1615*². Donc si le volume de 1613 était vraiment de Fr. Mainard, il n'y aurait pas lieu de se montrer surpris qu'à la fin de sa carrière notre auteur l'eût méprisé, de même qu'il a répudié presque toute son activité poétique antérieure à 1615.

Il n'aurait pas fallu non plus insister (p. 37) sur le silence gardé par Fr. Mainard dans sa correspondance au sujet des *Œuvres* de 1613, attendu que le volume de lettres publié par Flotte en 1652, six ans après la mort de son ami, ne contient pas toutes les missives de notre auteur, et celles qu'il renferme se rapportent seulement aux années 1634 et suivantes. Il y a donc un grand nombre de lettres de Mainard que nous ne connaissons pas. Peut-être en découvrira-t-on un jour où il sera question du *Philandre*, auquel il n'est fait aucune allusion dans la correspondance de Mainard, quoiqu'en disent MM. Durand-Lapie et Lachèvre. En résulte-t-il que ce poème pastoral que Pellisson range parmi les ouvrages de Mainard, n'est pas de lui ? Assurément non.

Que si les noms des signataires des pièces liminaires du volume de 1613, Fr. de Bailly, sieur de Vaucharme et de Sainte-Vertu, et P. de Laudun, sieur d'Aigaliers, ne figurent pas dans la correspondance de Mainard, on peut opposer à cette considération une réponse analogue à celle qui a été faite à l'argument réfuté plus haut : nous ne possédons pas la collection complète des lettres de Mainard. D'autre part Mainard se tait également au sujet de J. Peyraredus et de P. Tausianus Bastidaeus Lautrecius, auteurs d'épigrammes latines qui se trouvent en tête de l'édition de 1646 de ses œuvres. Il aurait même très bien pu se faire que P. de Laudun, auteur d'une épopée, la *Franciade*, de plusieurs tragédies et l'inventeur d'une bizarre sorte de poème à forme fixe : le *demi-sonnet*, ait eu l'occasion de connaître personnellement Fr. Mainard, le fils de Géraud, conseiller au Parlement de Toulouse. Ce P. de Laudun¹, poète tombé aujourd'hui dans l'oubli, occupa,

1. *Chanson*, éd. Garris., t. II, p. 156 et *Ode*, t. III, p. 224.

2. Ce sont les épigrammes : *Cher Rossignol*, t. III, pp. 106 et 329. *Ce jour que l'an se renouvelle*, t. III, p. 125 ; *Épithaphe du chevalier de Guise*, id. p. 136 et t. II, p. 170 ; *L'infidélité de la belle*, t. III, p. 154 ; la satire intitulée « Manifeste », t. III, p. 216, et une ode amoureuse, id. p. 226. En affirmant (o. c. pp. 16 et 64) que seulement cinq des pièces des *Délices* de 1615 figurent dans les œuvres de 1646, MM. Durand-Lapie et Lachèvre montrent qu'ils ne se sont pas aperçus que Mainard a refait pour l'édition définitive le « tombeau » du chevalier de Guise.

1. Né à Uzès en 1575, P. de Laudun mourut en 1625 au château d'Aigaliers, proche de sa ville natale. V. sur lui la thèse latine de M. Allais, *De Franciadis*

à partir de 1605, la charge de lieutenant du juge civil de l'évêque d'Uzès. Mais avant de remplir cette fonction, il fut avocat en la Cour souveraine du Languedoc, fréquentée également dans les premières années du XVIII^e siècle par le futur président du présidial d'Aurillac. Notons encore que P. de Laudun était le cousin de Fr. Rosset¹ qui, en 1605, composa des stances en l'honneur de Géraud de Mainard et de son recueil d'*Arrêts*. Comme Rosset était à cette date l'ami de Fr. Mainard, il se pourrait très bien que son proche parent connût d'assez près notre personnage.

Il ne faut pas non plus faire cas des déductions de MM. Durand-Lapie et Lachèvre (p. 39) au sujet de la qualité qu'on aurait dû donner, dans le volume de vers de 1613, à Fr. Mainard, si ce livre lui appartenait vraiment. D'après ces critiques, le poète aurait dû s'intituler secrétaire des commandements de Marguerite, désignation bien plus flatteuse que celle d'avocat de province. Ils se refusent même à croire que Fr. Mainard ait jamais été docteur en droit et avocat au Parlement de Toulouse (p. 53). Or nous avons parlé de l'épigramme faite à la fin de l'année 1607 sur le portrait de Géraud de Mainard, au bas de laquelle on lit la mention *François, fils de l'auteur, avocat en la Cour de Parlement* et nous avons énuméré une série d'actes de 1611 et de 1612 qui nomment notre personnage « docteur ès droicts et advocat en la Cour de Parlement de Tholoze ».

Nous ne nous arrêtons pas longuement sur des suppositions telles que « si le volume de 1613 était du secrétaire de Marguerite de Valois, Malherbe, chef d'école, aurait célébré son disciple ». Le réformateur daigna-t-il consacrer par des louanges versifiées les mérites du volume de *Bergeries* de Racan ? Mainard n'osa même pas, dans l'épigramme dont en 1625 il orna ce volume, invoquer l'approbation de Malherbe, comme il le fit plus tard, en retouchant cette pièce².

Que dire encore d'une constatation telle que la suivante : « il semblerait étrange, si Fr. Maynard était l'auteur du volume de vers de 1613, qu'il n'y ait pas joint l'ode sur la mort de Henri-le-Grand qui a été écrite à la fin de 1610. Comment admettre que, laissant imprimer trois ans après ses premiers essais, François Maynard ait retardé jusqu'en 1615 la publication de cette pièce importante de 300 vers ? » (o. c., p. 39). Tout d'abord l'excellent bibliographe qu'est M. Lachèvre commet une erreur qu'il importe de relever. Les *Délices de la poésie française* de 1615 comprennent l'ode de

epïca fabula, Paris, 1892, pp. 47-50. M. Allais a oublié de citer, à propos des demi-sonnets de P. de Laudun, ce qu'en dit Colletet dans son *Traité du sonnet* (Paris, 1658, p. 111). P. de Laudun est aussi l'auteur d'un *Art poétique* en cinq livres, paru à Paris, en 1598. P. Aubert, l'auteur des *Vies abrégées des écrivains cités par le Dict. de la langue franç.* de Richelet (Lyon, 1728, p. 50), rapporte que Chapelain faisait cas de cet ouvrage, échappé aux investigations de M. Allais.

1. Cf. l'ode adressée par Fr. Rosset à M. le Doyen de Saint-Gilles sur la Franciade du sieur d'Aigaliers, son neveu et cousin de l'auteur dans *Les XII beautés de Phyllis*, Paris, 1604. — V. chap. I pour les stances de Rosset à Géraud de Mainard.

2. Comme le fait remarquer M. Arnould, thèse sur Racan, p. 329. — V. cette épigramme dans Racan, *Œuvres*, t. I, p. 12, et dans la brochure de MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 92.

Mainard présentée vers 1609 à Henri-le-Grand¹ et non celle qui a été composée en 1610 sur l'assassinat de ce monarque². Or cette dernière pièce qui est de 17 dizains (et non de 300 vers) parut pour la première fois dans le *Recueil* de 1625 du libraire Toussaint du Bray, seize ans seulement après le triste événement qui l'avait suscitée!³

Il est peu vraisemblable, observent les mêmes critiques, que Fr. Mainard qui s'était trouvé en relations à la cour de Marguerite « avec les représentants des plus anciennes familles du royaume » soit la même personne que Fr. Ménard qui, en dédiant en 1613 ses vers à Concini, « recherche la faveur d'un aventurier italien ». Cependant Mainard n'aurait pas été le premier à se comporter de la sorte ; de grands seigneurs et entre autres les Guise servirent le parvenu et Malherbe après avoir été le *domestique* d'Henri d'Angoulême, le frère de Marguerite, et après avoir rempli à la cour d'Henri IV l'office d'écuyer et de gentilhomme ordinaire du roi, n'hésita pas, en 1615, à proclamer la sagesse du maréchal d'Ancre, « le Dieu Pan » dont les conseils inspiraient si heureusement Marie de Médicis, « la grande bergère de France ». Il est vrai qu'il s'empressa le jour du meurtre du maréchal d'Ancre d'envoyer « à la malheure cet excrément de la terre, ce monstre... dont l'orgueil ne connaissait point de lois ».

« L'avis au lecteur qui, dans le volume de 1613, suit la dédicace à Concini, continuent MM. Durand-Lapie et Lachèvre, est écrit dans un style alambiqué et dans un esprit quintessencié qui contrastent singulièrement avec la simplicité de fond et de forme des lettres de Mainard. Il n'y a pas le moindre rapprochement à établir entre cet avis au lecteur et aucun autre passage en prose du président d'Aurillac ». — Si fait, et l'on n'a qu'à ouvrir le *Philandre* pour s'en rendre compte. Voici l'avis au lecteur de ce poème :

Lecteur,

Si tu es sensible aux douces pincettes d'amour, et susceptible de pitié, tu donneras des larmes à la mémoire de Philandre, et ton cœur à la beauté et au mérite de Calistee. Les attraites de ses yeux sont si doux qu'ils dérobent l'âme à ceux qui en sont allechez, et ce larcin est si glorieux, que quiconque a du sentiment pour l'honneur, le doit souhaiter avec passion : toutes fois ne le fais pas, mais vis sans troubler le repos de celui qui t'est acquis. Adieu.

Voici maintenant celui des *Œuvres* de Fr. Ménard :

Lecteur,

Ces vers sont les tableaux de mes affections. Amour en fut le peintre, et ma plume le pinceau : Si tu blasmes les traits de cest ouvrage tu offences

1. Ed. Garriss., t. II, p. 177. Cf. les *Délices de la poésie française* de 1615, t. I, pp. 847-859. Cette ode, que MM. Durand-Lapie et Lachèvre confondent avec celle sur la mort de Henri, a vingt-neuf dixains.

2. *Id.*, t. II, pp. 259 et s. Cf. *Recueil des plus beaux vers* de T. du Bray, 1626, pp. 413-419.

3. Nous avons déjà émis la supposition fort plausible que ces deux odes avaient paru imprimées sur des feuilles volantes, l'une vers 1609, l'autre en 1610. On verra dans le cours de cette thèse que Mainard eût plusieurs fois recours à ce mode de publication.

Amour, et coupable te rend indigne de ses faveurs : toutes fois je te crois avoir l'ame trop bien faicte pour en user ainsi.

On constatera non seulement la similitude de pensées, de langage et de tournure des deux avant-propos, mais on concédera volontiers que, de ces morceaux, celui de Fr. Mainard est le plus entaché de préciosité.

MM. Durand-Lapie et Lachèvre attachent un grand prix (p. 59) au passage suivant de la l. CLIX de Mainard, qu'ils datent avec raison de décembre 1640. « Vous savez bien, déclare le poète à Flotte, que je n'ai jamais voulu rédiger en corps toutes les pièces que j'ai écrites depuis que je suis au monde ». A quoi, un défenseur de la thèse de l'existence au XVII^e siècle d'un seul poète Fr. Mainard ou Fr. Ménard pourrait répliquer que le volume de 1613 ne contient pas « toutes » les poésies de cet auteur, que le poète en avait publié d'autres auparavant, comme il en fera paraître d'autres après cette date, sans jamais les réunir toutes en un seul recueil. De plus Fr. Mainard a fait paraître à Toulouse, en 1638, un petit volume de *Pièces nouvelles*. MM. Durand-Lapie et Lachèvre mettent hors de cause cet opuscule, attendu, disent-ils, qu'il a été imprimé par un ami du poète, alors que ce dernier « était à Paris et sans son autorisation ». Nous pensons que M. Lachèvre serait fort embarrassé s'il lui fallait prouver qu'à la date citée François Mainard se trouvait à Paris, car le seul voyage que ce dernier fit à la capitale après son retour de Rome, en 1636, fut celui de 1645-1646. Quant aux *Pièces nouvelles* de 1638 qui contiennent une ode et quelques épigrammes, le poète en dirigea lui-même la publication, comme le prouve la lettre CXXII adressée à Flotte, à la fin de 1637, dans laquelle il le prie de faire imprimer son ode « afin de prévenir les mauvaises copies qu'on en pourroit débiter ». Il songea un instant à faire paraître son livret à Paris « avecque un petit préambule qui accuse la hardiesse de celui qui a desrobé mon ouvrage pour le donner au public » (l. CXXIX). Mais bien vite il se rendit compte de l'inutilité et de la naïveté d'un tel subterfuge. — En résumé l'interprétation que MM. Durand-Lapie et Lachèvre donnent du passage sus-reproduit de la lettre CLIX est plus que douteuse et le commentaire dont ils l'accompagnent est inexact en tous points.

L'orthographe *Fr. Ménard* serait, d'après MM. Durand-Lapie et Lachèvre, un indice que l'auteur du volume paru en 1613 est une autre personne que le disciple de Malherbe, le futur académicien. Ce dernier, assurent-ils, signait son nom par *ay* et toutes les publications du XVII^e siècle qui comprennent ses poésies, ainsi que les éditions de ses ouvrages parues de son vivant, orthographient son nom de famille par *ai* ou par *ay*, jamais par *e*. — Tout d'abord nous ferons remarquer que la véritable orthographe du nom de notre auteur est *Fr. Mainard*, car elle reproduit celle de vingt-et-une de ses signatures¹. C'est en vertu de cette raison que nous avons dérogé à l'habitude prise par les imprimeurs et les historiens littéraires d'écrire le nom patronymique du poète toulousain par un *ay*. Cette observation faite, nous nous empressons de constater le peu d'importance qu'on attachait au XVII^e siècle à la manière de transcrire les noms de famille. On rencontre l'orthographe Ménard pour Mainard non seulement, comme le croient MM. Durand-Lapie et Lachèvre, sur la couverture des *Nouvelles Muses des sieurs Godeau, Chapelain*, etc., Paris,

1. V. la note sur les signatures du poète aux *Pièces et Notes justificatives*.

1633, mais encore dans un très grand nombre d'autres endroits. En voici une liste qui n'est probablement pas complète : des imprimeurs avec qui Fr. Mainard a été en relations d'affaires, des historiens ou des hommes de lettres de ses amis, son fils même, ont transcrit le nom du poète par un é :

1° Dans les *Notables Questions* de Géraud de Mainard, Paris, 1638, livre VII, ch. 34 : « feu nostre père maistre Jean Ménard, juge ordinaire de la chastellenie de Sainte Espérie lez Saint Céré » etc.

2° Dans les lettres de provision de l'office de conseiller au Parlement de Toulouse, le nom du père du poète est orthographié Ménard, Meynard et Maynard.

3° Le chroniqueur l'Estoile, en copiant en 1606 dans ses *Mémoires-Journaux* les *Regrets d'une grand dame pour la mort de son serviteur*, transcrit *Mesnard*, le nom du secrétaire de Marguerite.

4° Racan envoie une ode bachique à M. Ménard, président à Orlhac.

5° Courval-Sonnet dans ses *Œuvres poétiques*, Paris, 1625, orthographe lui aussi Ménard¹.

6° Le poète Théophile adresse sa XIII^e lettre à M. Mesnard, président d'Aurillac (*Œuvres*, éd. Alleaume, Paris, 1854, t. II, p. 321).

7° Le P. Garasse dans la *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrestienne*, Paris, 1625, nomme (p. 74) le disciple de Malherbe, Ménard, et il montre plus loin (pp. 421-422) tout son contentement d'avoir reçu de la part du sieur Ménard un « excellent dizain » que l'on retrouve parmi les vers de notre auteur².

8° Ménage, un des correspondants de Fr. Mainard, orthographe par ay le nom de son ami (... *Au vieux Maynard le satyrique... Maynard sans eux traduisoit mal...*) dans sa *Requete des Dictionnaires*³, mais il écrit Ménard dans son épigramme latine (*Suscribendum imagini Francisci Menardi Tolosatis Epigrammatarii praestantissimi*) en l'honneur du célèbre épigrammatiste : *Pindi gloria Gallici Menardus*. Ces vers figurent avec cette orthographe tant dans l'édition de 1646 des *Œuvres* de Mainard, que dans les *Miscellanea* de Ménage.

9° Le sonnet de Mainard à Boisrobert : *Tout le monde poly connoît ce que tu vaux*⁴... figure aussi parmi les pièces liminaires du volume d'*Epîtres* de l'abbé de Châtillon, Paris, 1647 ; Boisrobert le donne comme étant de Ménard. Le familier de Richelieu orthographe encore de la même manière le nom de notre poète dans ses épîtres VI et XXXV.

10° Dans le volume de poésies que le poète fit imprimer en 1646, on lit l'orthographe Ménard, non seulement dans l'épigramme latine de Ménage,

1. Vers cités par M. Brunot, *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*, p. 547.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 123.

3. Dans les *Miscellanea*, Paris, 1652. — Garriss. (I, 359, note) a eu tort d'affirmer que le nom de Mainard y était écrit Ménard.

4. Ed. Garriss., t. III, p. 57.

mais aussi sur le portrait de l'auteur gravé par Daré et même dans les vers latins de Charles de Mainard, le fils du poète :

Quæ raptim, recitante, tu solebas
Chartis scribere cereis, Menardo.

11° L'abbé-médecin P. Bourdelot qui devait, en 1646, orner de stances latines les premières pages des œuvres de Mainard, donne à Peiresc, dans une lettre datée de Rome, le 31 janvier 1636, des nouvelles de « M. Ménard » (v. *Revue d'Hist. litt.*, 1897, lettres de Jean et Pierre Bourdelot, publiées par Tamizey de Larroque) etc.

Terminons par une observation faite par M. Lachèvre même, mieux avisé dans sa *Bibliographie*¹ que dans sa brochure sur les *Deux homonymes* : « L'orthographe des noms propres était très variable au XVII^e siècle ; on imprimait indifféremment Ménard pour Mainard, Sarasin pour Sarazin, Méret pour Mairet, etc. »².

*
* *

Si l'on passe à l'examen des preuves intrinsèques apportées par MM. Durand-Lapie et Lachèvre à l'appui de leur thèse sur la distinction des deux homonymes, on constate que leur faiblesse est encore plus grande que celle des preuves de la première catégorie. Ces critiques nous déclarent qu'après avoir procédé à une étude littéraire du volume de 1613 et des poésies qui sont sans conteste du président d'Aurillac, ils sont arrivés à reconnaître qu'un « abîme » sépare les productions de Fr. Ménard de celles de Fr. Mainard. Malheureusement leur enquête poursuivie sans méthode n'a pas été poussée assez avant. Les arguments qu'ils apportent à la suite de leur comparaison de textes se classent en a) inductions fondées sur l'absence ou la présence dans le recueil de 1613 de certains genres de poésies qui sont représentés ou qui, au contraire, ne le sont pas dans les œuvres appartenant indubitablement à Fr. Mainard ; b) preuves fondées sur certaines particularités de style et de versification propres au volume publié chez Jacquin et qui ne se rencontreraient pas, d'après ces critiques, chez Fr. Mainard.

Le volume de 1613, observent les auteurs de la brochure sur les *Deux homonymes*, ne contient aucune épigramme, chose surprenante chez un écrivain qui en fit tant (p. 47). — Mais dans le *Parnasse* de 1607 on n'en rencontre pas davantage, à moins que l'on ne veuille dénommer ainsi, comme

1. Cf. *Bibliogr. des rec. collectifs*, t. II, p. 353, note art. Mairet.

2. Nous nous en voudrions de passer sous silence une bêtise assez plaisante de Garriçon qui cite (I, 359, note) comme preuves de l'orthographe *Ménard* les articles 4 et 8 de ci-dessus et l'ode au *sieur Ménard* de Dameron. Or, dans les *Plaisans loisirs* de Jean d'Améron de Sainte-Maxence, *sieur du Lotier*, contenant le combat des saisons, entremeslé de diversités amoureuses et plusieurs belles rencontres (Paris, Toussaint du Bray, 1620, in-12, Bibl. Arsenal, B. L. 12035) il est question en vérité d'un Ménard qui, à plusieurs reprises, fait apprécier au poète le bouquet d'un certain vin blanc. Mais l'ami de Dameron qui est « concierge de l'abbaye » d'un « grand prélat » n'a de commun avec le président d'Aurillac que le nom et la qualité de fin dégustateur de claret.

le font MM. Durand-Lapie et Lachèvre, l'épithaphe du sculpteur Pilon. Si l'on tient compte du nombre restreint d'épigrammes des *Délices* de 1615 en comparaison avec la quantité très considérable d'épigrammes des anthologies ultérieures, on s'aperçoit que le talent satirique de Fr. Mainard n'a commencé à se développer que vers 1625. Faisons remarquer, en passant, qu'un poète peut changer plusieurs fois de manière et que très souvent ses pièces de début ne ressemblent nullement à celles de la fin de sa carrière.

On pourrait opposer un argument semblable à la prétention de ces critiques (p. 42) de découvrir dans le volume de 1613 des sonnets « licencieux », c'est-à-dire dont les quatrains n'ont pas les mêmes rimes. Mais comme en 1607 Mainard ne publie aucun sonnet et que les sonnets des *Délices* sont tous réguliers, on conclut naturellement que ce poète n'a commencé à enfreindre l'une des règles du sonnet qu'après 1615. Or le volume qu'examinent MM. Durand-Lapie et Lachèvre est de 1613.

« Ce volume contient des vers chrétiens et Fr. Mainard, objectent les mêmes critiques, a fait imprimer des priapées dans le *Cabinet satyrique* de 1618 et dans d'autres publications de ce genre. Un auteur qui compose des poésies sacrées ne peut rimer des pièces ordurières ». Ce raisonnement étonne de la part de ceux qui l'ont émis, car il est impossible qu'ils ignorent que le sacré alterne avec le profane — nous entendons le profane le plus obscène — dans l'œuvre de la plupart des poètes des XVI^e et XVII^e siècles. — Racan travaillait dans la même journée au cantique de Judith et au perfectionnement de certaines anecdotes ignobles qu'il avait ébauchées dans sa jeunesse, à l'époque où il composait des hymnes, « un sonnet sur le bois de la vraie croix » et un cantique de Noël¹. Motin et Berthelot, qui ont rempli de leur verve immonde les recueils scatologiques et priapiques du XVII^e siècle, ont publié en 1607, le premier, une paraphrase du Psaume XC et une *méditation chrétienne*, le second, un *cantique sur le martyre des innocents*². Et Mathurin Régnier, dont la poésie se ressent trop des mauvais lieux qu'il fréquentait, a composé, non pas à l'âge où le pécheur le plus endurci se fait ermite, mais bien à trente ans, de longues stances où il implore la clémence de Dieu, un hymne sur la nativité de Notre Seigneur, trois sonnets moraux et le commencement d'un poème sacré³. Marot, Ronsard, Théophile, etc. ont eu la même conduite. — Les priapées du président d'Aurillac, n'empêchèrent pas le Père Garasse de proclamer Mainard « aussi bon catholique que sage poète »⁴ et si ce dernier rima des « gaillardises » parfois écœurantes, il écrivit aussi, d'assez bonne heure, des pièces traversées du plus pur sentiment religieux. MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont eux-mêmes reproduit à la fin de leur brochure deux sonnets et un madrigal pleins

1. Cf. Racan, éd. c., t. II, pp. 405 et s.

2. V. ces pièces de Motin dans le *Parnasse des plus excellents poètes* de 1607, I^{re} partie, f^{os}. 413 et 423 et les stances de Berthelot dans le même recueil, f^o 392. Dans les *Poètes satyriques des XVI^e et XVII^e siècles* de M. Ad. van Bever figurent des priapées de ces deux écrivains.

3. V. toutes ces pièces à la fin de l'éd. Jaanet.

4. *Somme théologique*, p. 422.

de foi et de résignation chrétiennes. Ajoutons-y un très beau sonnet inséré dans ses œuvres de 1646¹.

Le volume de 1613, disent MM. Durand-Lapie et Lachèvre, contient une pastorale en cinq actes ce qui indiquerait de la part de l'auteur « une tendance vers la tragédie (?)... Or, dans ses poésies et dans ses lettres, Fr. Maynard ne manifeste aucune velléité de songer à l'art dramatique » (p. 43). Nous laissons de côté la confusion singulière entre la pastorale dramatique et la tragédie, pour relever uniquement le caractère peu scénique de la plupart des bergeries dialoguées des xvi^e et xvii^e siècles. C'est notamment le cas de la *Pastorale* du volume publié par Jacquin. « L'auteur, dit fort à propos M. Marsan, n'a cherché en l'écrivant qu'à faire œuvre poétique, il n'a pas songé une minute aux exigences de la scène ou du public véritable... L'action n'y est pas plus vivante que dans les *Amours de Cléande*² ». Or — et c'est ici que nous nous séparons de M. Marsan qui reprend et développe l'argument cité ci-dessus de MM. Durand-Lapie et Lachèvre³ — si Fr. Mainard montre de l'aversion pour les pièces destinées à être jouées, il n'est pas l'« ennemi irréductible » de la pastorale dramatique, non plus que du théâtre fait en vue des lecteurs et non des spectateurs. En vérité, il s'est moqué des admirateurs des comédiens Bellerose et Mondory et a fort modérément goûté même les tragédies de Corneille. Mais en revanche il a porté aux nues le théâtre de Sénèque, nullement destiné à la représentation, et marqué par des compliments flatteurs à ses amis Du Mas, Racan et Du Cros⁴ le plaisir qu'il avait eu à lire leurs bergeries dramatiques. Enfin il s'est adonné lui même au genre pastoral, en écrivant non seulement le *Philandre*, mais encore plusieurs épigrammes⁵ dans le même goût. Donc s'il n'y avait pas de plus fortes raisons en faveur de l'existence d'un poète homonyme que celles qu'allèguent les auteurs de la brochure sur Fr. Ménard et Fr. Mainard, on serait fort tenté d'établir entre le *Philandre* et la pastorale de 1613 le même rapport que celui qui existe entre le *Sireine*, poème bucolique, et la *Sylvanire ou la morte vive*, pastorale dramatique d'Honoré d'Urfé.

MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont borné à une seule constatation les différences profondes qu'ils ont constatées entre la « facture des vers », le « style » et la « prosodie » (?) du volume de 1613 et le style et la versification des poésies dont ils ne disputent pas à Fr. Mainard la paternité. Il est vrai que cette remarque leur semble « de nature à trancher sans appel la question » (p. 44). La voici :

« Les neufpièces du *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, signées Maynard, ont précédé de six ans les poésies de 1613 et cependant

1. Deux homonymes, pp. 114-115, éd. Garriss., t. III, p. 41.

2. Cf. *La pastorale dramatique en France*, p. 303.

3. *Ibid.*, p. 305.

4. V. ses épigrammes sur la *Lydie* de Du Mas, sur les *Bergeries* de Racan et sur la traduction de la *Philis de Scire* de Guidibaldo Bonarelli par Simon du Cros, dans la brochure citée de MM. Durand-Lapie et Lachèvre, pp. 92 et 94.

5. Cf. dans le présent ouvrage la fin du chap. consacré au *Philandre*.

dans les quatre cent trente vers dont elles se composent, il n'y a pas à relever un seul hiatus, tandis que dans les quatre cent trente premiers vers des Œuvres de Fr. Ménard, on en compte vingt-trois et quelquefois deux dans le même vers ».

Nous n'insistons pas sur l'hiatus : « Ainsi elle eust faict son effort » de l'építaphe du sculpteur Pilon du Parnasse de 1607 (éd. Garriss. II. 150), ni sur l'hiatus que renferme la première version des *Regrets d'une grand'dame sur la mort de son serviteur*. Mais si ces critiques s'étaient avisés d'ouvrir le *Philandre*, poème pastoral sur lequel leur comparaison aurait dû porter autant que sur les autres ouvrages du président d'Aurillac, ils n'auraient sans doute pas avancé que les très nombreux hiatus du volume de 1613 et leur absence dans les poésies de Fr. Mainard constituaient un argument de premier ordre en faveur de leur thèse. Nous comptons dans le premier livre du *Philandre*, dont la première impression connue est de 1619, c'est-à-dire postérieure de six ans au volume de Fr. Ménard et de treize ans au *Parnasse des plus excellents poètes*, les trente-et-un hiatus suivants :

Et en me voyant consumer (p. 6, st. III) ; *Et un chaud désir de le dire* (p. 9, st. III) ; *Car tu ignores qu'à ta loy* (p. 11, st. IV) ; *Le long du bord où il receut* (p. 12, st. II) ; *Où ils font briller leur lumière* (p. 13, st. III) ; *Quoy tu appelles donc fierté* (p. 20, st. I) ; *Ce n'est qu'un feu imaginaire* (p. 20, st. II) ; *Comme il faict la loy à mon âme* (p. 21, st. IV) ; *Mais rien ne luy estant égal* (p. 24, st. II) ; *Et avec sa voix mariant* (p. 25, st. III) ; *Telle que tu as souhaité* (p. 25, st. III) ; *De prendre la loy et la faire* (p. 26, st. IV) ; *Ayme-moy et crois que toy seul* (p. 27, st. I) ; *Et a l'une et à l'autre flamme* (deux hiatus dans le même v., p. 27, st. II) ; *Un temps s'écoula si heureux* (p. 27, st. III) ; *Tu es si frais et si gaillard* (p. 27, st. II) ; *M'oste et à vous et à moy mesme* (deux hiatus dans le même v., p. 29, st. IV) ; *M'estant deceu en ma créance* (p. 31, st. III) ; *Je vous ay esmailés de fleurs* (p. 32, st. III) ; *Et toy Venus et toy Amour !* (p. 32, st. IV) ; *Où il n'avoit porté sa veüe* (p. 33, st. II) ; *Où es-tu allé mon soulas ?* (deux hiatus, *ibid.*, st. III) ; *Te plais-tu à me voir mourir* (*ibid.*, st. IV) ; *Ses yeux ou un million d'attraits* (p. 34, st. II) ; *Un corps qu'au tombeau on desvalle* (*ibid.*, st. III) ; *Que tardes-tu à secourir* (p. 35, st. II) ; *Quand tu as triomphé des Dieux* (*ibid.*, st. IV).

Garrisson avait déjà attiré en termes un peu vagues l'attention des lecteurs sur les hiatus du *Philandre* et noté un certain nombre de rapprochements entre les œuvres de Fr. Ménard et celles de Fr. Mainard. Car, à part la ressemblance du nom du signataire du volume de 1613 avec celui du disciple de Malherbe, ce critique se basait pour légitimer sa contestable attribution sur les ressemblances de fond et de forme de ce recueil de vers avec les poésies appartenant de l'aveu de tous les biographes de Fr. Mainard à ce dernier écrivain. Ces considérations fort incomplètes, Garrisson les a exposées sans ordre et sans netteté, en les éparpillant dans les notes du premier et du deuxième tome de son édition. On conviendra qu'il serait utile de faire un faisceau de tous les arguments tendant au même objet. L'assemblage de tous les traits que les deux auteurs ont en commun servirait à deux fins. D'abord à ruiner définitivement l'une des propositions hasardeuses sur laquelle

MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont échafaudé leur thèse. En second lieu, à montrer le danger qu'il y a de tirer d'un parallèle entre les pièces d'un écrivain et des vers qu'on voudrait lui attribuer des conclusions au sujet de la paternité de ces derniers.

Comme nous avons terminé notre réfutation de la brochure de MM. Durand-Lapie et Lachèvre par l'indication des hiatus du *Philandre*, nous énumérerons les ressemblances entre la versification de cet ouvrage et celle du volume de 1613, pour aborder ensuite les particularités de langue, de style et les thèmes poétiques communs au texte de Fr. Ménard et au *Philandre*, ainsi qu'aux autres ouvrages de Fr. Mainard.

Versification. — Tout comme le *Philandre*, le volume de 1613 abonde en chevilles. Les procédés de remplissage pour les vers ou pour la strophe en sont les mêmes :

a) mots placés à la fin des vers pour les besoins de la rime :

Hélas il ne se peut, ton âme est insensible
Aux doux traits de l'Amour, et un lion, *possible*,
Auroit plus de pitié que ton cœur...

(Ménard, I, 263).

Je te jure devant les cieux
Qu'il n'est rien qui face *mon mieux*
Que de ta loy je me retire..

(*Philandre*, II, 26).

b) remplissage d'un vers par des incidentes, des interjections, des parenthèses, etc., amenées par le besoin de combler les lacunes du mètre :

Bref (Amour se peut-il), Cléande et ses appas
Sera loin de mes yeux et je ne mourray pas.

(Ménard, I, 48).

La maint et maint embrassement
.....
Interrompt souvent le cours
De leur agréables discours
(Les doux enchantements de l'âme).

(*Phil.*, II, 123).

c) reprise au début d'un vers d'un ou de plusieurs mots figurant à la fin du vers précédent. Ce procédé, combiné avec les autres, offre de riches ressources au poète en peine d'achever un vers ou une strophe :

..... il faut que désormais
Tu le sçaches, Silvandre ; et que mon ame (ouy mais)
Ouy, que mon ame, dis-je...

(Ménard, I, 235).

..... (un) desir d'amour,
Qui rend mon ame nuit et jour
D'un trait de langueur traversée ;
Langueur qui me plairoit bien mieux...

(*Phil.*, II, 22).

LICENCES POÉTIQUES. — La licence poétique, très fréquente dans l'ancienne versification française, qui consiste à élider la voyelle finale de la conjonction *si* afin d'abréger d'une syllabe un vers trop long, se rencontre également dans le recueil de 1613 et dans le *Philandre* :

S'elle luy disoit sa souffrance

(*Phil.*, II, 89, v. 6).

Et s'elle me combat des armes de la haine.

(Ménard, I, 91).

Noter encore les élisions forcées à l'effet d'escamoter une syllabe : *Le berger qu'avec elle alloit* (= *qui avec* — *Phil.*, II, 86, v. 20) ; *Que j'hume...* (= *je hume* — Ménard, I, 128, v. 17) ; *Et il m'hait* (= *me hait* — Ménard, I, 240, v. 18)¹.

RIMES DÉFECTUEUSES. — Les rimes dont les sons n'offrent qu'une homophonie imparfaite sont fréquentes dans l'un comme dans l'autre de ces textes :

Destin si ta loy dure
Veut qu'en aymant je meure

(Ménard, I, 13).

Or, dans le *Philandre* (II, 22) : *Cognoissoient le mal que j'endure*, rime avec *Qu'ils ne peuvent voir quand je pleure*. — Si Ménard a le tort de placer le même mot à la rime (I, 311, vers final — 312, premier vers) et si *gentille* rime fort mal avec *ville* (I, 302), il faut regarder comme de véritables assonances les associations *j'endure* — *je pleure* (*Phil.*, II, 22, st. II) ; *martyre* — *reluire* (*Phil.*, *id.*, p. 43, st. III) ; *soleil* — *œil* (*id.*, p. 58, st. II), etc.

ENJAMBEMENTS. — Ils sont nombreux dans le livre de Fr. Ménard, comme dans le poème pastoral de Fr. Mainard :

Donc le vainqueur des Dieux et le Roy de ma vie
Laschera mille traits sans briser vos glaçons
A ses divines loix. Amour de quelles gloires
Tu vas te couronnant : les plus belles victoires
De ton arc...

(Ménard, I, 210).

Reçois-la donc et lis ces vers
Ou sont peints les effets divers
D'amour, le doux roy de mon âme

(*Phil.*, II, 6).

Un autre donc va savourant
Le fruit que j'allois esperant
De toy, cher object de ma flamme

(*Ibid.*, II, 13).

1. Pour la condamnation par Malherbe de ces licences, comme des fautes de versification énumérées ci-après, v. Souriau, *Evolut. du vers fr. au XVII^e siècle*, Malherbe.

Lexique. — Voici une liste d'archaïsmes que l'on rencontre à la fois dans le recueil de 1613 et dans le *Philandre*¹ : *ains* (= mais, Mén., I, 65, 248, etc. et *Philandre*, II, 13) ; *ainçois* (Mén., I, 230, 237, etc. et *Phil.*, II, 7, 96, etc.) ; *cerceaux* (= ailes, Mén., I, 100 et *Phil.*, II, 11) ; *se douloir* (= se plaindre, Mén., I, 78 et *Phil.*, II, 123) ; *essourder* (assourdir, Mén., I, 56 et *Phil.*, II, 123) ; *fier* (= dans le sens de « méchant, cruel » : une fière beauté, Mén., I, 235 et *Phil.*, II, 43) ; *franchise* (= liberté, indépendance, Mén., I, 17, 260 et *Phil.*, II, p. 74, 84, etc.) ; *jà* (= déjà, Mén., I, 235, 249 ; et *Phil.*, II, 45, 84, etc.) ; *martyrer* (= martyriser, Mén., I, 34 et *Phil.* : une âme martyrée, II, 51) ; *onc* (= jamais, Mén., I, 303 et *Phil.*, II, 35, 40) ; *ores* (Mén., I, 243 et *Phil.*, II, 49, 58, etc.) ; *poindre* (: le souci qui me point, Mén., I, 143 ; il fut point d'un désir, *Phil.*, II, 7) ; une *prée* (Mén., I, 286 et *Phil.*, II, 22) ; *paravant que* (= avant, Mén., I, 309 et *Phil.*, II, 29) ; *paistre* (au sens de « nourrir », en parlant des hommes, Mén., I, 217 et « Amour d'un si doux miel me peut », *Phil.*, II, 71) ; *le poil* (= les cheveux, Mén., I, 181 et *Phil.*, II, 8) *rengreger* (= aviver, Mén., I, 266, etc. et *Phil.*, II, 755) ; *reboucher* (= émousser, Mén., I, 34 et *Phil.*, II, 117) ; *surgeon ou surjon* (= débit d'une source, Mén., I, 162 et *Phil.*, II, 8) ; *sagette* (= flèche, Mén., I, 253 — *sagitée*, *Phil.*, II, 131) ; *soulas* (= consolation, Mén., I, 267, 300 et *Phil.*, II, 33, 42, 58, etc.) ; *travaux* (= souffrances, Mén., I, 79 et *Phil.*, II, 42, etc.).

Dans l'un comme dans l'autre des textes que nous comparons les désignations mythologiques sont les mêmes : *Jupin* (Mén., I, 89 ; *Phil.*, II, 80) est Jupiter ; *la belle escumière* (Mén., I, 55 et *Phil.*, II, 80) est Vénus, et *la fille de l'air* (Mén., I, 93 et *Phil.*, II, 9) est l'Echo.

DÉRIVÉS. — Adjectifs dérivés en — *eux*, si chers à l'école de Ronsard : *angoisseux* (Mén., I, 233 et *Phil.*, II, 63) ; *fleureux* (Mén., I, 269 et *Phil.*, II, 106) ; *ombreux* (Mén., I, 234 et *Phil.*, II, 103) ; *ireux* (Mén., I, 100 et *Phil.*, I, 118) ; *ondeux* (Mén., I, 194 et *Phil.*, II, 132).

Syntaxe. — Il serait fastidieux de montrer tous les points de ressemblance qui existent entre la syntaxe du recueil de 1613 et celle du *Philandre*. Aussi nous bornons-nous à quelques cas.

ADJECTIF EN FONCTION D'ADVERBE. — Cette tournure très usitée au xvi^e siècle consiste à substituer à l'adverbe ou à l'expression adverbiale un adjectif rapporté au sujet². *Et ne veux idolatre aymer cet œil vainqueur* (= aimer avec idolâtrie, Mén., I, 24) ; *Et libres par faisons le cours de nostre jour* (= et par faisons librement, *id.*, I, 284) ; *Et solitaire loing du bruit — Où son pied libre le conduit — Erre sans crainte, etc.* (*Phil.*, II, 6 = où son pied le conduit librement) ; *Quand premier flamber je les vis* (*Phil.*, II, 10 = quand pour la première fois...).

1. La plupart des archaïsmes et des dérivés du *Philandre* se trouvent dans les *Œuvres* de Desportes où Malherbe les a condamnés. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*.

2. Cf. Brunot, *Hist. de la langue française*, t. II, *Le seizième siècle*, Paris, 1906, p. 409.

EMPLOI DE L'ADJECTIF COMME SUBSTANTIF ¹. — *Le serain de ma vie* (Mén., I, 126); *le serain de ta douce vie* (Phil., II, 52); *Belle nymphe quel deuil — Trouble le serein de ton œil* (Phil., II, 65).

ADJECTIFS JUXTAPOSÉS. — L'un de ces adjectifs qualifie l'autre, en offrant parfois une signification tout opposée à celle de l'adjectif qualificatif. Ce cas est particulièrement intéressant, vu que l'un des traits de la langue de Fr. Mainard est l'emploi de tours comme : *des vaillants héroïques, un modeste caché, des lâches prudents*, etc. Le poète qui avait conservé cette tournure propre à la Pléiade, en dépit des reproches de Malherbe, continua à s'en servir, malgré les critiques de ses amis ². Or, on relève dans le volume de 1613 : *Les foudres de sa voix... se rendent de mon jour cruels victorieux* (Mén., I, 174); *Ainsi pour esprouver ces doux mourants supplices* (id., 96); *Seine aux flots doux coulans* (id., 54) et dans le *Philandre* : *Encore que mon fier jaloux — M'oste le bien de ta présence* (II, 100); *Son œil soudain doux esclairant* (id., 64).

SUPERLATIF RELATIF. — Il est fréquent de le rencontrer sans l'article défini, tant pour les adjectifs que pour l'adverbe. — *Ny un autre mossu, ny les taillis plus beaux* (= les plus beaux, Mén., I, 230); *Aux bords plus reculés je sanglotte mes plaintes* (= les plus reculés, *ibid.*); *Celuy qui plus ayme est hay* (= qui aime le plus, Phil., II, 100) — *Quand plus de moy sa plainte approche* (= sa plainte approche le plus de moi, Phil., II, 102).

PRONOM INDÉFINI. — Emploi de *un* au sens de « quelqu'un » : *Venez voir un qui se meurt* (Mén., I, 258); *Il se leva comme un qui court* (Phil., II, 38).

Chacun précédé de *un* avec la valeur d'un pronom indéfini absolu : *Aux doux cours de la nuit un chacun se repose* (Mén., I, 87); *Un chacun regreta leur sort* (Phil., II, 133); *Un chacun en cet accident Estonné s'alloit regardant* (Phil., II, 111).

VERBES. — Les verbes *aller, rendre, savoir* sont employés comme semi-auxiliaires pour former avec le participe présent ou passé du verbe à conjuguer des périphrases qui expriment exactement la même idée que les formes verbales ordinaires,

¹ *Mais où me va guidant ce penser soucieux* (= où me guide, Mén., I, 234); *Ce petit Zéphire... Allait dedans leur sein coulant* (= coulait, Phil., II, 28); *Le berger voyant que le sort, Rendoit toute sa gloire esteinte* (= éteignait, Phil., II, 34); *Si l'amour me sceut prendre, Par l'invisible trait des beaux yeux de Silvandre* (= me prit, Mén., I, 304); *De la beauté qui le sceut prendre* (Phil., II, 59).

1. V. pour son emploi au xvi^e siècle, Brunot, *o. c.*, p. 189 et *La doctrine de Math. d'après son comment. s. Desportes*, p. 351.

2. Cf. les lettres CCXIV et CCXLV de Mainard. — V. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, pp. 290-291.

Style. — L'étude des particularités de style du recueil de 1613 et du Philandre montre le retour des mêmes expressions, métaphores, comparaisons, etc., dans l'un comme dans l'autre de ces textes. Il est évident que l'on ne saurait faire cas de certaines façons de s'exprimer qui sont extrêmement banales dans la période littéraire à laquelle appartiennent les ouvrages en question. Pour tous les poètes de ce temps, les yeux de leur maîtresse sont des « soleils », leur cœur un « rocher », les liens de la passion « des chaînes » et les souffrances causées par l'amour, de « douces plaies de l'âme ». Aussi prendrons-nous soin de ne noter que des associations de mots, des images, etc., qui apparaissent moins fréquemment chez les autres écrivains de cette époque et dont la présence chez Fr. Ménard ainsi que dans le poème pastoral de Fr. Mainard et même dans certaines poésies de jeunesse de ce dernier, surprend au premier abord le lecteur.

Et ce *corail jumeau* qui attise ma flamme.

(Ménard, I, 48).

Hume le doux nectar de son *corail jumeau*.

(*id.*, I, 258).

Ce teint et ce *corail jumeau*

Parsemé de lis et de roses.

(*Phil.*, II, 42).

*

De mille *aigres* soucis ton souvenir me tue.

(Ménard, I, 234).

Et osa promettre à son cœur

La fin de son *aigre* langueur

Par une douce jouyssance.

(*Phil.*, II, 49).

*

Amour qui sur les cœurs marche d'un *pied superbe*¹.

(Ménard, I, 232).

Amour. . . .

Tu vas marchant dessus mon cœur

D'un *pied superbement vainqueur*.

(*Phil.*, II, 101).

1. Cf. Properce, I, I, première élégie :

Et caput impositis pressit Amor pedibus.

et Ronsard : *Amours de Marie, chanson* (Quand j'estois libre, ains que l'amour cruelle) :

Tu mis cruelle en signe de conqueste

Comme vainqueur, tes deux pieds sur ma teste.

Bertaut a employé lui aussi cette image en accolant au mot *pied* le qualificatif *superbe* (*Œuvres*, éd. cit., p. 402) :

La fierté de celui qui vous emprisonnant

Vous va d'un pied superbe en triomphe tenant.

Du miel de ses appas paissant ton espérance.

(Ménard, I, 88).

*

Ha ! Lyridan, il ne se peut
Amour d'un si doux miel me peut ¹
En ma gloire si peu durable.

(*Phil.*, II, 71).

*

As-tu par l'eau d'oubly ² amorty les ardeurs
Qu'amour avoit pour moy dans ton cœur allumées ?

(Ménard, I, 310).

Et de l'eau d'oubly amortir
Une flamme si douce et si belle.

(*Phil.*, II, 71).

*

. et que mille soupirs
Donnent air à l'ardeur de mes bouillants désirs ?

(Ménard, I, 270).

Par mille doux soupirs je donne air à ma flamme.

(*id.*, I, 83).

D'un soupir seulement je n'ose
Donner de l'air à mes chaleurs ³.

(Fr. Mainard, chanson II, 152).

*

. . . . rien ne me contente et ne me semble doux
Si non quand sur le vol de ma douce pensée
Je me laisse moy-mesme afin d'estre avec vous.

(Ménard, I, 103).

Et rien n'allège mon esmoy
Si non quand mon cœur vole à toy
Sur les ailes de la pensée ⁴.

(*Phil.*, II, 26), etc.

* * *

Si de l'étude des détails de langue, de style et de versification, nous remontons aux pensées et aux sentiments, il est facile d'établir entre le volume de 1613 et certains ouvrages de Fr. Mainard des analogies très frappantes. Nous ne nous occupons pas de la comparaison si tentante qui s'offre d'elle-même

1. C'est-à-dire : me nourrit.

2. Allusion à la fontaine merveilleuse des romans chevaleresques, dont l'eau avait la propriété de faire oublier aux amoureux la passion qui les tourmentait.

3. Cf. Desportes, p. 41, st. X ; Bertaut, p. 383, v. 14.

4. Cf. Bertaut, p. 338, v. 1.

entre la bergerie en cinq actes de Fr. Ménard et le poème de Fr. Mainard, car, comme toutes les pastorales présentent des caractères découpés sur le même patron et des situations semblables, les rapprochements que nous signalerions ne seraient pas parfaitement probants. Nous ne nous attachons pas non plus à la conception de l'amour, à l'idée qu'on se fait des devoirs et des droits réciproques des amants, aux traits sous lesquels on représente le soupirant et sa légère ou cruelle maîtresse, car, comme les poètes du début du XVII^e siècle professent presque tous les mêmes opinions sur ces matières, nous courrions le risque de voir contester sur ce point encore la valeur de nos exemples. Mais il est curieux de noter dans des textes, qui, d'après MM. Durand-Lapie et Lachèvre, présentent de très profondes différences, la mise en œuvre des mêmes motifs, ou des mêmes thèmes poétiques.

Ainsi, on voit l'amant dont la passion n'est point partagée par la belle pour laquelle il soupire, non seulement prendre le ciel à témoin de son infortune et raconter sa peine à l'Echo qui la répète à toute la nature, mais encore s'adresser tout particulièrement aux rochers pour leur conter sa peine :

Je raconte aux roches cornues
Mes infortunes advenues.

(Ménard, éd. Garriss., I, 93).

J'apprends d'une voix triste aux rochers solitaires
Que mes volontés sont à l'Amour tributaires.

(Ménard, I, 230).

Rochers par qui ce bois est si fort solitaire....
Je veux vous raconter ma peine et mon amour...

(Fr. Mainard, II, 166, *sonnet*).

O beauté qui me captivez
A ces rochers haut eslevez

Je ne fais que parler de vous ¹.

(Fr. Mainard, II, 168, *stances pour une absence*).

Le feu dont brûle le poète est l'unique principe de sa vie, et s'il n'aimait plus, il cesserait de vivre. On connaît les vers magnifiques que Fr. Mainard adresse à la fin de sa vie à la « belle vieille » :

Pour moy je cède aux ans ; et ma teste chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour ;
Mon sang se refroidit. Ma force diminue ;
Et je serois sans feu si j'estois sans amour ².

On trouve la même idée exprimée, il est vrai, sans force ni concision dans un sonnet du volume de 1613 :

Et ce feu m'est plus cher que la clarté du jour ;
Car s'il ne me brusloit, je serois sans amour
Et sans amour, hélas ! je n'aurois point de vie ;

(Ménard, I, 15).

1. Cf. aussi Racan, *Chanson* (éd. c., I, 228). Les élégiaques latins avaient déjà développé le même motif poétique : par ex. Propertius, liv. I, élégie XVIII.

2. V. t. III, p. 188.

Si l'on ne savait pas par ailleurs que ce tercet est parti de la plume d'un homonyme, on serait tenté, en dépit de la démonstration de MM. Durand-Lapie et Lachèvre, d'établir un rapprochement fallacieux entre ces vers et ceux cités plus haut de Fr. Mainard¹. De même, on serait porté à voir dans le début du sonnet chrétien de ci-dessous la version définitive de quelques vers spirituels écrits par le poète nîmois trente ans auparavant :

Mon âme il faut partir. Ma vigueur est passée.
 Mon dernier jour est dessus l'horizon.
 Tu crains ta liberté. Quoy ? n'es-tu pas lassée
 D'avoir souffert soixante ans de prison ?²

N'y-a-t-il pas beaucoup d'analogie entre ce passage et l'exhortation que Fr. Ménard adresse lui aussi à son âme :

Il est temps de sortir de ta captivité
 Et secouer le joug où tu es retenue
 Mon âme, il est jà temps³...

Concluons. La thèse de MM. Durand-Lapie et Lachèvre sur l'existence au XVII^e siècle de deux poètes Fr. Mainard est juste, mais non pour les motifs invoqués par ces auteurs. Bon nombre des prémisses de leurs syllogismes sont bâties sur une investigation hâtive et incomplète des faits à examiner. Certains de leurs jugements, conduits selon des règles que la critique répudie, portent à faux. L'une des phrases du recueil de 1613 n'arrêterait pas longtemps⁴ un esprit qui n'a pas de bonnes raisons pour contester à Fr. Mainard la paternité du volume de vers paru chez Jacquin. Il y est dit : « Recevez donc, s'il vous plaist, Monseigneur (le marquis d'Ancre), ces premiers traits de ma plume, attendant que le Ciel face naistre quelque occasion, en laquelle vous puissiez mieux recognoistre l'affection de vostre très humble et très obéissant serviteur ». Car, pourrait-on objecter, si Fr. Mainard n'a publié qu'en 1619 un poème pastoral qu'il avait composé dans son jeune âge, il aurait bien pu faire paraître cinq ans auparavant, c'est-à-dire en 1613, d'autres *Juvenilia*, ébauchées antérieurement au *Philandre*. Enfin l'étude comparative des textes en question porterait à faire croire, si l'on ne possédait les documents établissant le contraire, que le signataire du volume de vers de 1613 n'est nullement un sosie de Fr. Mainard, mais bien ce poète en personne.

La seconde partie de notre démonstration a témoigné combien il est dangereux de se baser comme Garriison sur des rapprochements de passages et sur le style, la langue et la versification de deux ouvrages pour tirer des inductions au sujet de la paternité de l'un de ces textes. S'il s'agit de poètes de second ordre, leur personnalité n'étant pas très accusée, il arrive maintes fois de noter dans leurs productions de nombreux traits communs. L'originalité fait généralement défaut même aux premiers essais des bons poètes.

1. Fr. Ménard et Fr. Mainard ont pris cette idée à Bertaut, éd. c., p. 329, st. III.

2. Mainard, éd. Garriiss., t. III, p. 41.

3. *Id.*, t. I, p. 323.

4. Comme elle a arrêté MM. Durand-Lapie et Lachèvre, o. c., p. 39.

Au début de leur carrière, ils ne pensent ni ne sentent par eux-mêmes : ils ne font qu'exprimer des conceptions et des modes de sensibilité souvent fort étrangers à leur propre nature, mais dont ils se sont engoués, parce qu'ils les ont rencontrés dans les livres préférés de leur génération. Plus tard, ils prendront conscience de leur génie et, en en découvrant les qualités foncières, ils trouveront pour les rendre une forme à laquelle ils imprimeront un cachet distinctif. Il arrive même de relever dans les pièces que les poètes remarquables composent dans la période de maturité de leur talent des pensées ou des sentiments que des esprits moins bien doués ont mis en œuvre avec moins de netteté, d'élégance et de force. Le parallèle que nous avons tracé entre le volume de Fr. Ménard et les ouvrages de Fr. Mainard confirme d'une manière éclatante le principe déjà connu qu'il ne faut, dans les attributions d'ouvrages, accorder de crédit aux déductions basées sur des remarques philologiques, métriques ou littéraires qu'autant que des faits irrécusables, puisés dans des documents authentiques, viennent les corroborer.

A plus forte raison, des conclusions de ce genre sont faibles lorsqu'elles vont à l'encontre des témoignages contemporains. C'est le cas de la thèse de MM. Clavelier et Martinon qui, sans tenir compte de l'affirmation de Pellisson, se basent sur des fautes de grammaire et de métrique (et M. Martinon ne fait cas que de ces dernières) pour contester à Fr. Mainard la paternité du *Philandre*. La question des deux Mainard, qui semblait vidée après la publication de la brochure de MM. Durand-Lapie et Lachèvre, menaçait de reprendre de plus belle à la suite du refus de MM. Clavelier et Martinon de considérer le *Philandre* comme un poème de Fr. Mainard et de leur conjecture qu'il est dû peut-être à son homonyme. Il était grandement temps d'apporter à cette discussion littéraire une solution définitive.

CHAPITRE IV

MAINARD PRÉSIDENT AU PRÉSIDIAL D'AURILLAC (1612-1628).

SA VIE EN PROVINCE. — SES VOYAGES A PARIS. —

LA COUR AUX GRANDS.

- I. — A. Installation de Mainard à Aurillac et à Saint-Céré. — La première partie d'un roman d'amour : *La belle Cloris*. — Amours raffinées et amours rustiques.
- B. Les voisins du poète. — Parties de plaisir à Castelnau, chez le comte de Clermont. — Un « Manifeste » de Mainard contre les hobereaux du pays. — Ennui de vivre en province.
- II. — Voyages de Mainard à Paris.
- A. Mainard et Malherbe. — Caractéristique du talent du poète à cette époque. — Epigrammes qu'il lit dans le cercle de Malherbe : sur la comtesse de Moret, sur la vicomtesse d'Auchy, sur Mademoiselle de Gournay. — Discussions sur des questions de métrique : Malherbe estime Mainard l'homme de France qui sait le mieux faire des vers.
- B. Mainard dans la société des « confrères de la bouteille », des « goinfres » et des libertins. — Un joyeux trio : Mainard, Flotte et Guillaume Colletet. — Epigrammes contre Saint-Amant et Maillet. — Priapées dans le *Cabinet satyrique* et le *Parnasse satyrique*. Pièces manuscrites d'une piété équivoque. — Mainard contre Théophile et pour le P. Garasse.
- III. — Pièces composées pour la Cour en 1612 et en 1615. — Ballets pour le prince de Condé. — La politique des ultramontains : poésies de Mainard contre les huguenots. — Ballet offert, en mars 1628, à Toulouse, en l'honneur de Condé.
- IV. — Mainard cède à H. Darches sa charge de président à Aurillac. — Mainard, président honoraire. — Les espoirs qu'il fondait sur Montmorency et Bassompierre sont déçus par suite de la condamnation du premier à la peine capitale et de l'embaстиllement du second.

I

Le président Fr. Mainard acquit à Aurillac deux maisons ; l'une rue d'Aureinques¹, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie ; l'autre, placette del Baudon, qu'il acheta en 1623 à Fr. de Cambolas et qu'il céda vers 1628 à Henri Darches son successeur². Il fit cependant de Saint-Céré, son séjour habituel. Si du siège de son présidial, caché dans les montagnes de la Haute-Auvergne, il se trouvait à cent trente-sept lieues de Paris et à cinquante lieues de Toulouse³, en revanche il n'avait que neuf lieues à parcourir pour gagner la petite ville du Quercy, berceau de sa famille. Son itinéraire était la grande route qui va presque en ligne droite d'Aurillac à Vayrac et à Martel, dans le Quercy. Il l'abandonnait, après trois lieues de marche pour prendre au gros bourg de la Roquebrou un chemin de traverse de six lieues qui le menait à Saint-Céré⁴. En enfourchant de bon matin son cheval⁵, il pouvait se rendre avant midi d'une localité à l'autre. De la sorte, il pouvait lui-même surveiller la culture et l'exploitation de ses terres, de ses prés et de ses vignes, depuis les semailles du printemps jusqu'aux labours d'automne.

L'habitation paternelle du *barry* de Las Cabanes à Saint-Céré n'avait rien d'un manoir, ni même d'une confortable demeure de campagne. Elle faisait contraste avec les bicoques de ce faubourg, aux façades lépreuses, aux jardins mal entretenus dévalant jusqu'au Gravier, place très spacieuse encadrée

1. V. la description de la maison habitée par Mainard à Aurillac, dans l'état où elle se trouvait en 1846, dans *Un chapitre des Mémoires inédits de Fr. Maynard* de H. Durif, Clermont-F., 1846. Cette maison a été reconstruite au XVIII^e s^e et est connue aujourd'hui encore, dans le chef-lieu du Cantal, sous le nom d'*hôtel du président Mainard*.

2. V. les documents cités à la fin de ce chapitre.

3. Cf. Mirande, Notice déjà citée, insérée dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne*, t. I, p. 166.

4. V. pour cet itinéraire une *Relation de voyage fait en 1645 en Auvergne et en Quercy*, publiée par M. A. Vernières dans la *Revue de la Haute-Auvergne* de 1901, 2^{me} fascicule.

5. Cf. l. CCXIV.

de belles maisons à plusieurs étages. Composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, la maison de Mainard était flanquée d'une tour, dont la hauteur ne dépassait guère la toiture, qui renfermait l'escalier donnant accès aux sept ou huit pièces de ce modeste logis¹. De la petite croisée de son cabinet de travail exigü, situé au premier étage, le poète voyait, à travers des rideaux de peupliers et des bouquets de pins, couler les flots argentés et rapides de la Bave. Ses regards pouvaient errer sur la plus grande partie du territoire où est bâti Saint-Céré — une île formée par une boucle de la Bave et par un canal, bordé de beaux arbres et creusé très anciennement. Dans le lointain, il apercevait les côteaux plantés de vignobles ou couverts de chênes et de châtaigniers des villages de Saint-Jean et de Saint-Médard. Du côté opposé à sa demeure, on découvrait la haute butte au sommet de laquelle se dressent les tours ruinées d'un château. C'est une vieille forteresse du VIII^e siècle qui, après avoir donné son nom à la ville qu'elle domine, emprunta celui de Saint-Laurent à la paroisse toute proche. Frédéric de la Tour, duc de Bouillon, vicomte de Turenne, à qui le château appartenait, était le suzerain de Mainard ; celui-ci lui devait foi et hommage pour les fiefs acensés qu'il possédait sur le territoire de la vicomté.

Le cadre dans lequel le poète devait désormais passer sa vie

1. Il ne faut pas confondre cette maison, située dans le faubourg des Cabanes, avec une autre dont la façade est faite dans une partie de l'ancien mur de la ville (cf. Paramelle, *o. c.*, p. 20) et appartenant actuellement à M. Fr. Maynard qui descend peut-être d'une branche collatérale de la famille de notre personnage. — La maison paternelle de notre auteur ne fut plus en possession des Mainard à partir du XVII^e siècle même. Charles, le fils du poète, l'échangea, le 17 décembre 1667, contre diverses terres et bois appartenant à des bourgeois de Saint-Céré, pour se retirer à Autoire où il possédait la propriété de *La Rivière* (Arch. du château de Laboisse, pièce communiquée par M. l'abbé J. C. Vigié). — L'avant-dernier possesseur de la maison habitée par François Mainard, la dame Darnis, après avoir dépouillé le cabinet de travail du poète d'une plaque de marbre contenant une inscription en vers, partagea cette maison, afin d'en faciliter la vente, en deux corps distincts, ayant chacun un escalier de quelques marches. Le propriétaire du corps de droite a fait recrépir la façade en simili-brique ; celui de gauche a fait agrandir les fenêtres dont il a fait aussi augmenter le nombre. Sur l'emplacement de la cour, on a bâti une maison, de sorte que la tour dont il est question ci-dessus est entièrement enclavée dans un pâé d'immeubles. La plantation des terrains voisins a changé depuis le XVIII^e s^e. On n'y voit plus ces « pins qui d'un si beau vert couvraient l'ermitage » du poète (cf. éd. Garriss., t. III, p. 44). De plus le jardin qui descendait jusqu'à la Bave (il en est question dans l'acte de vente de Charles de Mainard) a été coupé pour la création d'une rue.

est d'un pittoresque tantôt sauvage, tantôt riant. Abrité par une chaîne de montagnes des vents rudes et glacés de l'Auvergne, Saint-Céré est contourné par la Bave dont le sable, affirmait-on, contenait des paillettes d'or. La vive et limpide rivière faisait à cette époque tourner de nombreux moulins qui remplissaient de leur bruit joyeux toute la contrée. En faisant le tour du propriétaire, Mainard voyait se dérouler devant lui des sites aux agréments variés : la cascade d'Autoire ; la grotte de Presques aux parois d'albâtre, aux grappes de stalactites ; l'amas de rochers escarpés appelés le camp de César ou les Césarines, parce que, raconte la légende, le conquérant de la Gaule y campa un jour ; le panorama magnifique de la vallée de la Bave, encaissée entre des versants rocailleux et boisés, aux gorges fertiles et fraîches. Les masses imposantes des châteaux font de grosses taches grisâtres sur la verdure luxuriante du paysage. C'est Montal, Presques, Aynac, Castelnau...

Entouré de respect, à la tête d'une fortune modeste, mais pour le moment suffisant à ses dépenses, titulaire d'une charge qui lui valait la considération de sa province, en compagnie de sa mère, de sa femme et des enfants qui vinrent bientôt égayer de leurs rires et de leurs jeux son intérieur, Fr. Mainard devait à certaines heures s'estimer heureux de son sort. Après tout, il était possible que ses poèmes, composés dans la solitude, arrivassent jusqu'à Paris et se fissent applaudir à la Cour. Comme Ronsard dans son pays vendômois, il pouvait se faire décerner la palme de la poésie française et, par la suite, être appelé à la place illustre à laquelle, de par ses mérites, il se croyait en droit de prétendre. Il pouvait se dire qu'après avoir vainement couru après la fortune, celle-ci se déciderait peut-être à venir frapper chez lui. Ces espoirs et ces sentiments, il les exprima dans le sonnet suivant¹ :

Auprès du grand Henry, de qui les destinées
Jusques à l'impossible ont porté les efforts,
Sous l'espoir d'acquérir du nom et des trésors,
J'ay passé de mes ans les plus belles journées !

1. Publié pour la première fois dans les *Délices* de 1615. Ed. Garriss., t. II, p. 235.

A la fin les faveurs aux indignes données,
L'envie ingénieuse à faire des rapports,
La malice au dedans et l'amour au dehors,
Ont mes ambitions de la Cour détournées.

Retiré chez les miens, sans peine et sans désir,
J'occupe maintenant mon honneste loisir,
Après les actions ou la vertu m'excite.

Apolon bien souvent m'appelle à son conseil
Et me promet qu'enfin le bruit de mon mérite
Fera le tour du monde, ainsi que le soleil.

L'amour au dehors ? Qu'entend-il par là ? Serait-ce l'amour de la Toulousaine qu'il épousa en 1611 ? Serait-ce Gaillarde de Boyer qui lui aurait fait quitter la capitale ? Mainard voulait sans doute faire plaisir à sa compagne, car de nombreux vers attestent que son cœur battait pour une autre.

C'est à la cour d'Henri IV que le poète, « dans l'avril de sa vie ¹ », devint amoureux d'une beauté blonde ² qu'il devait chanter sous différents noms et notamment sous celui de Cloris. C'était, semble-t-il, une Quercynoise, à moins que ce ne fût une Limousine ou une Auvergnate ³, venue comme Mainard à Paris et ayant figuré peut-être parmi les demoiselles d'honneur de Marguerite ou parmi celles de Marie de Médicis. La belle ne demeura point insensible aux hommages du jeune homme et lui promit sa foi. Hélas ! elle était volage et reprit bientôt sa parole. Un rival « ni bien fait, ni bien né ⁴ », et

1. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 226. Pièce publiée pour la première fois sous une forme légèrement différente dans les *Délices* de 1613. Dans l'*Ode* intitulée la *Belle vieille* composée vers 1614, le poète rappellera à Cloris qu'il y a « huit lustres » depuis le jour qu'il est sa conquête.

2. Il parle dans la même pièce le l' « or des cheveux » de Cloris.

3. Cf. les vers suivants :

J'égalé au plus beau des Cieux
La province reculée
Que l'orient de tes yeux,
A si doucement brûlé....

Tu fais qu'avec plaisir
J'habite cette province....

Ode, éd. Garriss., t. III, p. 174, publiée tout d'abord dans le *Recueil* de Du Bray de 1626.

4. Cf. l'ode, *O ! que mon destin serait beau !* éd. Garriss., t. III, p. 224.

sans autre mérite que celui d'être plus riche¹ que le poète, le supplanta dans les bonnes grâces de Cloris. C'est en vain que Mainard rappela à l'ingrate leurs anciennes tendresses et qu'il la menaça de mourir de désespoir. Ses supplications furent vaines. Comme il arrive fréquemment en pareille occurrence, sa passion méconnue céda la place à la haine :

L'infidélité de la belle
A qui j'ay tant voulu de bien,
Fait que mon cœur n'aime plus rien
Que la haine qu'il a pour elle.

L'amour jurée à ses appas
En tel mespris s'est transformée,
Qu'il se hait de ne pouvoir pas
Oublier de l'avoir aimée².

Mais il ne pouvait guère oublier, et, comme chez le poète latin, deux sentiments violents et opposés tenaillaient son cœur : *Odi et amo*... Il continua donc d'adresser à Cloris des déclarations enflammées dont elle ne faisait que rire³.

Ce qui devait arriver, arriva. Cloris devint la femme de son nouvel adorateur et, pour comble d'infortune, elle se fixa dans le voisinage du poète⁴. Aux tourments d'amour de Mainard, s'ajouta le supplice d'avoir sous les yeux le tableau de la félicité de son rival. Destin, s'écrie-t-il :

Pourquoi jugez-vous nécessaire
Que mon insolent adversaire
Passe en triomphe devant moy,
Baisant les beaux soleils qui font ma destinée, ...

1. V. l'épigramme où Mainard reproche aux dames de vendre leur beauté (*Recueil* de 1626), éd. Garriss., t. III, p. 123.

2. Epigramme publiée pour la première fois dans les *Délices* de 1615. — Ed. Garriss., t. III, p. 134.

3. Cf. Catulle LXXXVI.

4. Toujours mes regards sont tournez
Vers ces monts où vous séjournez
Qui n'ont point de si dures glaces...

Ed. Garriss., t. II, p. 169. Stances publiées pour la première fois en 1615.

.
 Celle de qui le cœur a porté ma figure
 Veut mal à ses beaux yeux de m'avoir regardé
 Et croit que ma rencontre est de mauvais augure¹.

Cloris, que le poète ne cessa de poursuivre de ses assiduités, resta inexorable. Aurait-elle voulu se montrer moins hautaine, le barbon jaloux² auquel elle appartenait, l'en aurait empêchée. Il avait appris la passion du président et prenait ses précautions pour garder sauf son honneur de mari.

De faciles liaisons vinrent consoler Mainard d'avoir essuyé les refus d'une « dame de bonne maison ». Comme Mathurin Régnier, il résolut de ne plus perdre son temps à faire la cour aux belles de haut lieu. Il lui répugnait de jouer le rôle de l'infortuné Céladon et trouvait, plus à son goût celui du victorieux Hylas. Aussi se rabat-il sur les « Calistes des champs », jolies fermières, servantes accortes et naïves, villageoises hautes en couleur, qui ne font pas longtemps leurs renchéries. Avec elles, point de soucis, de courbettes et d'inutiles sinagrées ! Sans s'escrimer à parler le *phébus* de la Cour et sans prodiguer ni argent ni cadeaux, elles combleront ses vœux.

La pièce dans laquelle Mainard exprime ce changement de sentiment est, on ne s'y attendrait guère, tout à fait charmante. Cette verve pleine de bonne humeur, ce sourire narquois avec lequel il nous apprend sa nouvelle ligne de conduite, le récit enjoué de ses précédentes déconvenues et le tableau piquant de ses actuelles conquêtes, le tour aisé de ses lestes octosyllabes, sa langue émaillée de trouvailles heureuses, de savoureuses expressions populaires, tout cela fait contraste avec ses précédentes poésies amoureuses dans le goût de Bertaut, avec ses déclarations et ses soupirs qui brûlaient le papier et glaçaient le lecteur.

1. Cf., éd. Garriss., t. II, p. 210.

2. Cf. les épigr. « *Je déteste le nœud fatal* », éd. Garriss., t. III, p. 121, et « *Ton mary paroist plus vieux* », même éd., t. III, p. 92. — Cloris y est dénommée Lisette.

En poésie, comme dans tous les arts, le naturel est une condition indispensable à la réussite de l'ouvrage.

Hélène, Oriane, Angélique ¹,
Je ne suis plus de vos amants.
Loin de moi l'éclat magnifique
Des noms puisez dans les romans.

Ma passion, quoy qu'amour fasse,
Ne fera plus son paradis
Des beautez qui mettent leur race
Plus haut que celle d'Amadis.

Pour baiser la robe ou la juppe
Des femmes de bonne maison,
Il faut qu'une amoureuse duppe
Perde son bien et sa raison.

Il faut que tousjours il se couvre
De superbes habillemens,
Et qu'il aille chercher au Louvre
De la grâce et des compliments.

Vive Barbe, Alix et Nicolle,
Dont les simples naïfvetez
Ne furent jamais à l'escolle
Des ruses et des vanitez.

Sans donner ny bal, ny musique,
Sans emprunter chez les marchands,
Et sans débiter rhétorique
Je plais aux Calistes des champs.

Leur âme n'est pas inhumaine
Pour tirer mes vœux en longueur ;
Jamais je n'ay perdu l'haleine
En courant après leur rigueur.

Adieu, pompeuses demoiselles
Que le fard cache aux yeux de tous,
Et qui ne fûtes jamais belles,
Que d'un beau qui n'est pas à vous.

1. Hélène est l'héroïne de l'*Illiade*, Oriane celle du célèbre roman de Garcia Rodriguez de Montalvo, *Amadis de Gaule*; Angélique, celle du *Roland amoureux* de Boiardo et du *Roland furieux* de l'Arioste.

J'en veux aux femmes de village,
 Je n'aime plus en autre part,
 La nature en leur beau visage
 Fait la figue aux secrets de l'art¹,

A part ses amours champêtres, Mainard avait pour se distraire les visites chez ses amis des environs. Ainsi il allait voir son voisin, le châtelain d'Aynac, Flotard de Turenne, dont l'affection lui faisait trouver au village :

Toutes les douceurs de Paris²

Il rencontrait à Figeac, Balthazar de Fraust³, sieur de la Motte, président en la première chambre des enquêtes du Parlement de Toulouse. Figeac était aussi la patrie de Gabriel Cayron qui, on se le rappelle, avait mis au service de Mainard, lors de l'acquisition par ce dernier de l'office de président, sa science de la procédure et son expérience d'ancien procureur en la Cour du Languedoc. Cousin de Fraust et de Mainard, il fit hommage⁴ au premier de l'un des livres de ses *Styles de la Cour de Parlement* et agréa l'hommage en vers prosaïquement flatteurs que le second fit en l'honneur du même écrit⁵. Le poète qui promettait à son parent qu'il se ferait par son *Praticien françois* une place entre les beaux esprits de son pays et lui certifiait que la postérité se souviendrait de son nom,

1. Ed. Garriss., t. III, p. 167.

2. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 65, épigr. « *Ne croy pas qu'un ennuy secret* »... Nous reproduisons dans notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*, une lettre inédite du 25 octobre 1626 où le président intercède auprès de Fr. de Noailles, lieutenant du Roy en Haute-Auvergne, pour qu'il rende un service au sieur d'Aynac. — V. sur ce personnage Vidaillet, *Biographie des hommes célèbres du département du Lot*, Gourdon, 1827, p. 426.

3. Mainard nous révèle son degré de parenté avec Fraust dans ses lettres cxxxviii et cxxiii. Cf. sur Fraust, archives de la Haute-Garonne, B. 649 et 654. — Son nom patronymique y est orthographié Frants. — M. L. Esquieu dans son *Essai d'un armorial quercynois*, *Bulletin de la société des études du Lot*, 1903, mentionne les Fraust comme sieurs d'Issepts (commune voisine de Figeac), seigneurs de Giniès et baron de Puylagarde.

4. Dans cette lettre-dédicace, Cayron se flatte d'être né dans la ville qui a donné Fraust à la France et de compter « les ayeuls » de ce dernier parmi les siens. Or il était né à Figeac, cf. son ouvrage, p. 824, et Vidaillet, *o. c.*, p. 426.

5. *Styles de la Cour de Parlement*... par Gabriel Cayron, avocat en Parlement et secrétaire ordinaire de la Chambre du Roy, Tolose, Raym. Colomiez, 1630.

poussait l'ancien procureur du Parlement de Toulouse à d'étranges illusions¹.

Mais les visites les plus fréquentes de Mainard étaient pour le château de Castelnau, chez le comte de Clermont-Lodève. D'une grande famille du Rouergue, le comte possédait de nombreux domaines dans le Quercy, dont son père avait été, durant plusieurs années, gouverneur² et où ses ancêtres avaient été depuis le xii^e siècle, barons de Castelnau-Brétenous et Gramat. Avec magnificence, il faisait à ses hôtes les honneurs de son vaste château du moyen âge qui devint, à la suite des restaurations qu'y exécuta Bachelier dans le goût de la Renaissance, une des merveilles du Midi. Il poussait l'hospitalité jusqu'à retenir de force les gens dont la compagnie lui plaisait; par exemple, quand il les emmenait à la chasse, il les obligeait à monter sur ses chevaux, de crainte qu'ils ne s'en lassent³. Le président Mainard était bien fait pour le distraire. C'était un écrivain, et le comte se piquait d'aimer les lettres. Il goûtait les ouvrages philosophiques de Pitard⁴, témoignait ses bontés à Théophile⁵ qu'il dut souvent rencontrer chez le duc de Montmorency, son ami⁶, se lia avec Balzac qui lui adressa plusieurs lettres⁷ et lui communiqua le manuscrit de ses *Apologies*. Enfin, il tournait lui-même des vers qui, pour être partis de sa plume, n'en étaient pas meilleurs⁸. Le

1. V. une strophe de cette pièce inédite de Mainard à l'*Appendice bibliographique*. — V. une lettre inédite de Cayron à François de Noailles dans le ms. F. Fr. 6909 (F° 35) de la Bibl. Nat.

2. De 1575 à 1579, cf. Lacoste, *Histoire du Quercy*, t. IV, pp. 223 et 246.

3. Cf. Tallemant des Réaux, *Historiette du comte de Clermont*, éd. c., t. VII, p. 410.

4. Cf. l. LXX de Théophile à Pitard (*Œuvres*, éd. Alleaume, t. II, p. 385). Théophile qui devait se brouiller avec Pitard, comme du reste avec le comte de Clermont, adresse à son confrère une lettre élogieuse (*ibid.* p. 336, l. XVIII) au sujet de l'impression de son ouvrage : *La philosophie morale comprise en sept discours*, Paris, Du Bray, 1619, in-8°.

5. On peut dater des années précédant l'emprisonnement de Théophile (septembre 1623) la lettre LXVIII au comte de Clermont et la l. XII à « M. Mesnard, président d'Aurillac ». Théophile prie son ami de ne pas montrer cette dernière missive au comte de Clermont, afin de ne pas ruiner la bonne opinion que ce seigneur a de son esprit.

6. Cf. Tallemant, éd. c., t. I, p. 483.

7. Cf. lettres 25 et 26 du livre XIV et 31 du livre XXVII.

8. V. une épigramme du comte de Clermont dans les *Pièces nouvelles* de Mainard, Toulouse, 1638. Dans sa l. CLVIII à Flotte, le poète lui parle d'un quatrain

comte, doué d'un robuste appétit et d'une soif difficile à étancher, trouvait dans la personne du président un gai compagnon aimant la bombance et les vins fins. Aussi ce dernier préférait-il la cuisine de Castelnau à celle de sa « cabane », remplie trop souvent par l'odeur des harengs et de la morue¹, et attendait avec impatience les grandes fêtes qu'on célébrait chez son riche voisin, selon l'habitude du temps, par de plantureux repas et de copieuses libations. Pâques lui était particulièrement agréable. Les saumons remontaient la Dordogne pour frayer sur ses rivages, et le comte, friand de ce poisson, envoyait ses gens le pêcher dans la rivière toute proche. En même temps, il faisait avertir son ami de se préparer au festin. Castelnau devenait « le Palais des Saumons » et son heureux châtelain « le Prince des Saumons ». Les bisques, les ragoûts fins, les saupiquets de haut goût accompagnaient le plat favori, convenablement arrosé d'un claret qui « faisait la nique » à tous les crus de Champagne et de Bourgogne, d'un « piot capable d'enivrer les Catons » et d'un muscat de Frontignan qui faisait voir au président « six chandelles pour une² ». Après avoir trinqué à la santé des convives, on portait des « brindes » à la santé des absents. Le bon Flotte, « biberon »³ fameux, n'y était pas oublié, et les jours qu'il se détournait de son chemin de Paris à Toulouse pour visiter le comte, la liesse régnait à Castelnau, plus encore que de coutume⁴. Allumé par le vin et la bonne chère, Mainard s'abandonnait à sa verve bachique :

Mes chers amis, je vous convie,
Ce bon vin dissipe l'ennuy,
Qui n'aura goinffré de sa vie,
Doit commencer dès aujourd'hui.
Faisons durer la guerre
De la soif et du verre...

que ce seigneur avait fait en son honneur. La lettre cxxvi au même contient un autre quatrain, improvisé par le comte dans la chaleur du vin.

1. Cf. l. clxviii à Flotte.

2. Cf. l. cxlviii à Flotte.

3. C'est Balzac qui l'a baptisé ainsi.

4. Dans sa lettre xxxiv Mainard promet à Flotte que le comte le régèlera royalement dans « ceste votre maison de Castelnau », façon de s'exprimer des gens du xvii^e siècle pour marquer qu'une demeure était entièrement à la disposition d'un ami.

Le bon comte qui nous régale,
Veut qu'on trinque jusqu'à demain
Et que la garce de Cephale
Nous treuve le verre à la main.
Faisons durer la guerre
De la soif et du verre ¹. Etc...

Et à chaque couplet les gens du comte et les gentilshommes des environs qui avaient joyeusement répondu à son appel faisaient résonner les vastes galeries du château, en reprenant d'une voix tonitruante le refrain de la chanson du poète :

Faisons durer la guerre
De la soif et du verre:

Pour peu que les rasades se ralentissent ou que Mainard prétextât d'être incommodé par la boisson, le comte se chargeait de ranimer son ardeur. — « Buvez, lui criait-il, et vous moquez de tout autre remède... exterminiez cette malheureuse fluxion dont monsieur vostre pere vous a fait un si beau légat ! » — Et Mainard de conter à la compagnie, qui en fait des gorges chaudes, comment le « prince des saumons » délaisse tous les matins la potion que le médecin lui a ordonnée pour sabler une bonne bouteille de vin ². Reprenant son entrain et levant son gobelet, il entonne le vieux couplet :

Les medecins sont des resveurs
Injurieux à la nature
Qui disent que les grands beuveurs
Vont en poste à la sepulture... ³.

Que faire pendant ces longues beuveries sinon se gausser les uns des autres, ou s'ébaudir par le récit de contes ou de vers salés à foison ? Là encore, l'esprit gaulois, le naturel railleur de Mainard s'accordaient avec l'humeur du comte, portée à la grivoiserie et encline à se divertir sur le compte du

1. Ed. Garriss., t. III. p. 196.

2. Cf. l. CLXVIII à Flotte.

3. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse f° 73 et lettre CLXVI à Pressac. Cette strophe devait figurer dans la chanson bachique : *Je ne puis souffrir les esprits*, éd. Garriss., t. III, p. 177, publiée pour la première fois dans le *Recueil des plus beaux vers de 1626*. — A en juger par la note initiale de la *Desbauche hipocratique* de Saint-Amant, ce couplet « est pris d'une vieille chanson » (*Œuvres*, Livet, t. II, p. 88).

prochain¹. Excité par l'amphytrion ou les convives de marque, le poète piquait de traits cruels le « petit bossu », commensal ordinaire de ces réunions², bernait les gascons de la suite du comte³, se moquait des petits gentilshommes des alentours. Sa satire contre un matamore, comique par l'excès de ses fanfaronnades :

A voir l'orgueil de vos moustaches
Et l'ombrage de ces panaches,
Qui volent sur vostre chapeau,
Il semble que par tout le monde
Les braves de la table Ronde
Ont marché sous vostre drapeau⁴,

est dirigée contre un hobereau de la contrée, M. Coquerie ou Coquene. Son ode sur un campagnard se targuant de sa noblesse, mais qui en réalité :

. n'a jamais eu de rang
Si ce n'est parmi les cliquettes⁵,

visait un certain gentillâtre Lagarde, de Boussac, localité voisine de Castelnau et de Saint-Céré. Mainard allait même jusqu'à le menacer d'une bastonnade :

Si ta Muse en changeant de ton
Ne ménage autrement ses veilles,
Garde que maistre Jean Bâton
Ne t'incommode les oreilles⁶.

1. On se souvient du tour, qu'au dire de Tallemant, il joua à Mainard lors du duel du poète avec Régnier.

2. Cf. *Tombeau de deux bossus* (éd. Garriss., t. II p. 172); *Le grand ventre de la nature* (ibid. p. 223); *Jean vous croyez avoir donné*, éd. Garriss., t. III, p. 79. — Sur « le petit bossu que les vers de Mainard ont tant chamaillé », cf. l. CLXXI. L'épigramme *Sot qu'un luxe sans mesure*, éd. Garriss., t. II, p. 276, imprimée dans les *Pièces nouvelles* de 1638, vise un gentilhomme de la suite du comte de Clermont (cf. l. CCLIX).

3. Cf. l'épigr. *Charles est dans une infortune...*, éd. Garriss., t. III, p. 133.

4. Ce morceau a pour titre *Le Soldat*, ode, éd. Garriss., t. II, p. 224.

5. Chez Mainard ce mot a évidemment la signification de grelots agités par les fous : « Tu ferois au son des cliquettes — Danser les petites maisons », dit le poète ailleurs (éd. Garriss., t. II, p. 278).

6. V. cette ode dans l'éd. Garriss., t. II, p. 203. — Les identifications de ci-dessus nous ont été fournies par un exemplaire, annoté par Mainard et appartenant à la Bibl. de Toulouse, du *Recueil des plus beaux vers de 1630*. Cette anthologie reproduit ces deux pièces d'après le *Recueil* de 1626 qui les avait tout d'abord insérées.

Le poète entendait bien lancer des brocards aux autres, mais ne souffrait pas qu'on le plaisantât. Pourtant on ne s'en faisait pas faute. On se moquait de son extraction peu illustre aux yeux des hommes d'épée¹, de sa pauvreté, de ses vers qui ne lui apportaient aucun profit. Même certains gascons, bretons consommés, « gladiateurs² » chatouilleux sur le point d'honneur, entraient dans une colère de mauvais augure pour le satirique quand on leur rapportait des couplets qu'il était facile de leur appliquer. Ces « tireurs d'esclaireissements », découvraient des intentions malicieuses dans les vers les plus innocents de Mainard. Harcelé par leurs provocations, celui-ci répondait avec hauteur à ces « petits gentilshommes à lièvre³ ». Il ne songeait guère à les peindre ; ce serait bien mal employer son temps que de composer des ouvrages pour des « brutaux de province », au lieu de s'attacher aux courtisans. Pour bafouer leurs rodomontades, il trouvait des traits plaisants qui rappellent certaine répartie du *Menteur* de Corneille :

Vostre dépit esclaire et tonne,
Et jure que s'il s'abandonne
Il détruira le genre humain.
Miracle de l'âge où nous sommes :
Vous tuez aujourd'huy des hommes
Qui vous souffleteront demain⁴.

Mais quand le comte de Clermont était absent, que Mainard se retrouvait tout seul dans la société des gens simples et ignorants de son entourage, qu'il reprenait ses occupations monotones de juge subalterne et refaisait le trajet de Saint-Céré à Aurillac et d'Aurillac à Saint-Céré, il se sentait envahi par un ennui profond. Les champs rians, les versants abrupts de ses « ségalas » ne le divertissaient guère. Le murmure des

1. « Laisse ma naissance et mon sang », dit-il au personnage mentionné dans la note précédente.

2. Mainard appelle souvent sa contrée « le pays des gladiateurs ».

3. Cf. son *Manifeste* contre eux, éd. Garriss., t. III, p. 216. — L'explication donnée par cet éditeur de l'expression *gentilhomme à lièvre* est fantaisiste au plus haut degré. Le *dictionnaire général de la langue française* de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas (art. *lièvre*) explique de la manière suivante cette expression « gentilhomme qui ayant peu de revenu, était forcé de vivre du produit de sa chasse ».

4. Ed. Garriss., t. III, p. 219.

vieilles forêts de chênes ne pouvait dissiper sa mélancolie. Son cœur restait insensible au charme qui se dégage de la nature tantôt aimable, tantôt sévère de ce coin de France. Le poète se sentait étouffé « sous les rochers de sa province ».

La poste était lente et parfois deux semaines s'écoulaient sans que le courrier apportât de Payrac des nouvelles de Toulouse ou de Paris ¹. Flotte le tenait fidèlement au courant de ce qui se passait dans la capitale et ses lettres lui procuraient un plaisir mélangé de beaucoup d'amertume. A les lire, il se sentait davantage éloigné du monde, séparé par une immense distance du théâtre de la politesse et des belles lettres, des protecteurs éclairés et généreux. « En compagnie je suis gay et dis toujours le mot pour rire, mais lorsque je suis seul, mon humeur tombe entre les mains de la mélancolie », écrivait-il sur son cahier ². C'est en vain qu'il tâchait de réagir et dans une ode ³, imitée d'Horace, d'assurer Racan, retiré en Tournaine, que leur amitié comme leurs ouvrages gagneraient une gloire immortelle. Le découragement était plus fort. Connaissant son homme, le châtelain de la Roche-Racan l'engageait à noyer ses tristesses dans son verre ⁴ :

Beuvons Ménard à pleine tasse
L'âge insensiblement se passe
Et nous mène à nos derniers jours.
L'on a beau faire des prières,
Les ans non plus que les rivières
Jamais ne rebrousse leur cours.

Racan prêchait un converti. Toutefois ses conseils épicuriens ne parvenaient guère à dissiper le morne abattement

1. Cf. lettre ccxvii à Fremin.

2. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 4 verso.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 196.

4. *Ode bachique à M. Ménard, président d'Aurillac* (éd. Tenant de Latour, t. I, p. 154). Les critiques ont daté l'ode de Racan de la tenue des Etats-Généraux et notamment de décembre 1614. (Cf. Robiou, *Essai sur l'histoire de la littérature sous Henri IV*, p. 385. — Arnould, *Racan*, p. 90). — Ajoutons que les vers cités par M. Arnould p. 92 et tirés du premier tome de l'éd. Garriss., *Le temps dévore tout et les cruelles Parques*, etc. p. 333, comme ayant inspiré Racan pour son ode bachique, ne sauraient être pris en considération, vu qu'ils ne sont pas de notre poète, mais de son homonyme nimois, Fr. Ménard, que Racan n'a certainement pas lu.

de son ami. En « buvant à pleine tasse », celui-ci se faisait la triste réflexion qu'un sot est presque toujours mieux récompensé qu'un homme de mérite et que les favoris des Muses ne sont pas aussi ceux de la fortune :

Racan, Parnasse m'importune,
Je n'en goûte plus les douceurs.
Ceux qui sont flatez des neuf sœurs,
Ne le sont pas de la Fortune
.....
L'art des vers est un art divin :
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.¹

II

Sitôt qu'il peut se dérober aux devoirs de sa charge, Mainard prend le chemin de Paris. Son nom, déjà connu par les vers qui chantaient « les amours de la reine Marguerite » et par les pièces qu'il avait données au *Parnasse* de 1607, devint bientôt célèbre grâce aux anthologies du libraire Toussaint du Bray², qui se fit comme le champion de Malherbe et de « ceux qu'il avouait pour ses écoliers³ ». Le poète Rosset, l'ami de Mainard, donna ses soins au premier de ces recueils de Du Bray : *Les Délices de la poésie française* de 1615. Il s'empessa de porter à la connaissance du public la qualité de président que Mainard avait acquise dans les dernières années et d'appeler son attention sur les primeurs qu'on lui offrait de la part de ce « bel esprit⁴ ». Cet album poétique fut réimprimé, avec des additions et des modifications plus ou moins considérables, en 1618, 1620, 1626, 1627 et 1630⁵. Des libraires de Rouen et de

1. Ed. Garriss., t. III, p. 111. Mainard fait allusion aux faisceaux de feuillage qui servent d'enseigne aux aubergistes ; cf. pour la même figure, Récgnier, Sat. IV.

2. Bien que

Du Bray m'ait placé
Entre les auteurs de marque

dira plus tard Mainard dans son ode à Flotte (éd. Garriss., t. III, p. 202).

3. Cf. l'avis au lecteur du *Recueil de 1626*.

4. T. I, troisième partie, p. 961 des *Délices de la poésie française*.

5. Les trois dernières éditions ne portent que le titre fort simple, *Recueil des plus beaux vers de Messieurs Malherbe, Racan... Maynard, etc.* — *Le Recueil de 1627*

Lyon¹ reproduisirent certains des morceaux de notre auteur, déjà parus dans les *recueils* de leur confrère parisien, et la renommée du président d'Aurillac pénétra dans les coins les plus reculés de la France.

L'épigramme devient à cette époque le genre que Mainard affectionne. Mainard s'attira au sujet de ses piécettes railleuses les censures de Malherbe. Le maître leur trouvait le défaut de manquer de « pointe », de ne pas avoir le trait final suffisamment acéré. Les rapprochant des productions similaires de Mademoiselle de Gournay, il reprochait à son disciple, comme à son adversaire, de faire des « épigrammes à la grecque² ». Malherbe tenait ce langage au moment où son élève commençait à peine à se livrer à sa prédilection pour les pièces épigrammatiques, c'est-à-dire tout à fait au début de la période de la vie de Mainard dont nous nous occupons maintenant. Racan nous a rapporté³ les sentiments du maître à ce sujet, en nous indiquant les rangs assignés par Malherbe dans la classe qu'il régentait avec sévérité : « Il avouoit pour ses écoliers les sieurs de Touvant, Colomby, Mainard et Racan. Il jugeoit d'eux fort diversement. Il disoit, en termes généraux, que Touvant faisoit fort bien des vers, sans dire en quoy il excelloit, que Colomby avoit bon esprit, mais qu'il n'avoit point de génie à la poésie; que Mainard estoit celui de tous qui faisoit les meilleurs vers, mais qu'il n'avoit point de force, qu'il s'estoit adonné à un genre de poésie auquel il n'estoit pas propre, voulant parler de ses épigrammes, et qu'il n'y réussiroit pas parce qu'il manquoit de pointe; pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers; que le plus souvent pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de

est une reproduction fidèle de celui de l'année précédente. Seul ce *Recueil*, celui de 1630 et les *Delices de la poésie françoise* de 1613 contiennent des pièces nouvelles de Mainard.

1. Le *Parnasse des Muses*, Lyon, Ancelin, 1618, in-42. Le *cabinet des Muses...* Rouen, David du Petit Val, 1619, in-42. Le *sejour des Muses* ou la *Cresme des bons vers*, Rouen, Thomas Daré, 1626, 1627 et 1630, etc. V. sur ces publications le t. II de la *Bibliogr. des recueils collectifs de poésies de 1597-1700*, de M. Fr. Lachèvre.

2. Cf. Racan, *Vie de Malherbe*, éd. c., t. I, pp. 262 et 277. Il adressait le même reproche aux sonnets de Pétrarque, ce qui prouve qu'il désirait que le sonnet se terminât sur un trait imprévu.

3. *Vie de Malherbe*, éd. c., t. I, p. 276.

trop grandes licences, et que de ces deux derniers on feroit un grand poète ». Or, comme Touvant, dont il est question dans cette appréciation, est traité de *feu* dans les *Délices de la poésie françoise* de 1615, il est évident que Malherbe devait s'exprimer de la sorte avant cette date. Changea-t-il d'avis par la suite? C'est ce que nous ne pouvons savoir. Il est à présumer toutefois que le vieux poète, d'un esprit fortement caustique lui-même, se divertit à voir les traits que Mainard décochait contre ses adversaires et même contre ses amis.

L'objet des vœux de Racan, la comtesse de Moret, qui n'était autre que Jacqueline de Bueil, sa propre cousine, n'y échappa guère. Le Vert-Galant ayant trouvé cette belle à son goût, l'avait mariée au comte de Moret et en avait fait une de ses nombreuses maîtresses. Elle partageait encore en 1609 avec M^{me} des Essarts les faveurs du roi qui, brusquement, les délaissa toutes deux pour s'éprendre des grâces mutines de la toute jeune Charlotte de Montmorency. Tandis que M^{me} des Essarts se consolait gaiement de sa disgrâce, l'autre favorite détrônée prit la chose à cœur, s'habilla de noir, se cacha la gorge sous de longs voiles, visita plus fréquemment son confesseur et, jouant la dévote, ne parla plus que du ciel¹. Cette petite comédie continua même après la mort d'Henri et suscita de toutes parts des railleries à l'adresse de la comtesse. Pour comble d'infortune, M^{me} de Moret contracta, vers 1614, une maladie qui faillit la laisser aveugle². Elle resta, au dire de Malherbe, une belle borgne et eut des adorateurs en foule dont certains eurent la joie de voir leur flamme partagée. Ce fut le moment que son cousin choisit pour s'éprendre d'elle³.

1. Le témoignage de Tallemant (t. I, p. 158) concorde avec le portrait que notre auteur trace de la comtesse, dans une priapée du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse (f° 49) :

Reviens dans la salle du Louvre
Donner encore des ballets,
Mets au feu ces longs chapelots
Et ce grand voile qui te couvre...

2. Cf. Malherbe, lettre à Peirese du 4 décembre 1614, éd. Lalanne, t. III, p. 480. — Tallemant a tort d'avancer qu'« elle feignit de devenir aveugle ».

3. Arnould, *Racan*, pp. 96-103 indique la date de 1614 comme celle du début de la passion de Racan pour M^{me} de Moret. Ce critique fixe avec raison entre cette année et 1617, époque du mariage de M^{me} de Moret avec René du Bec, marquis de

Non content de lui envoyer de Touraine des odes et des stances dans lesquelles il se lamentait sur la dureté de l'« ingrate cause de ses larmes¹ », Racan se rendait parfois à Paris pour tâcher d'amollir la résistance de M^{me} de Moret. Malherbe peu tendre pour les amoureux qui laissaient les belles « faire les rieuses aux dépens² » de leurs soupirants, ne lui épargnait pas ses goguenarderies et le pauvre gentilhomme avait encore à essuyer les épigrammes de Mainard. En faisant allusion à son abandon par Henri et à la croyance qui régnait alors que, pour être trop longtemps chastes, les belles couraient le risque de perdre la vue, l'épigrammatiste s'écriait :

Que la pudicité s'en aille
Quand il lui plaira dans les Cieux,
Cette vertu n'est rien qui vaille
Puisqu'elle fait perdre les yeux³.

Parfois aussi le président, rivalisant de galanterie avec l'amoureux d'après lequel l'injuste sort avait fait mourir « le frère de l'œil divin » de la comtesse afin qu'il n'eût point de pareil⁴, écrivait sur le même sujet des compliments où perce une ironie empreinte de préciosité, mais exempte du ridicule rare de la déclaration de Racan : « Anne, depuis que tu as perdu un œil, les galants disent que tu n'es plus belle » :

Je hay leur goust et leur conseil :
En quel ciel voit-on deux estoiles
Plus lumineuses qu'un soleil ?⁵

Vardes, la composition des pièces de Racan en l'honneur de cette dame. Il faut considérer cette date comme le terme des plaisanteries de Mainard à l'endroit de la comtesse.

1. Cf. Racan, éd. c., t. I, p. 171. V. aussi les odes des pp. 172 et 174.

2. Lettre de Malherbe à Racan, (1623 ou 1626), éd. Lalanne, t. IV, n° 11.

3. Cf. Durand-Lapié et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Menard*, p. 101 qui reproduisent cette pièce d'après le *Recueil* de Toussaint du Bray de 1630.

4. Racan, *Œuvres*, éd. c., t. I, p. 163. — Saint-Amant a repris et développé les images de mauvais goût que Racan avait employées (cf. éd. Livet, t. I, p. 108).

5. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 134. Noter que cette épigramme fut insérée pour la première fois dans le *Recueil* de Du Bray de 1626, qui parut par le commandement du comte Antoine de Moret, fils naturel de Henri IV et de Jacqueline du Bueil, comtesse de Moret. — Mainard dut attendre jusqu'en 1630 pour publier son épigramme licencieuse sur la même dame : « S'il est vrai belle Pasithée... » (*Deux homon.*, p. 101).

Peut-être le maître fut-il moins amusé de l'épigramme que Mainard tourna contre la vicomtesse d'Auchy. Ce n'est pas que Malherbe se sentit blessé de voir railler son ancienne maîtresse¹, qu'il avait oubliée depuis longtemps pour adorer d'une manière platonique la divine marquise de Rambouillet. Mais il aurait bien pu croire que son disciple avait voulu parodier l'une de ses anciennes déclarations en l'honneur de Caliste :

Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible²

Le compliment n'était que trop justifié. Comme le disait sa rivale Catherine de Vivonne, l'amour pouvait tout à son aise tremper ses dards dans les yeux de la vicomtesse, car ils étaient toujours larmoyants³. Notre poète s'empara de la contrepartie cruelle que la marquise avait faite du vers courtois de Malherbe. « Beauté aux paupières tuméfiées, s'écrie-t-il, n'ajoutez pas foi à ceux qui vous assurent que l'Amour est dans vos yeux, à moins qu'il n'y siège :

. ainsi qu'un président
Prononçant ses arrêts en robe d'escarlate⁴

En revanche Malherbe dut rire de bon cœur aux traits dont notre personnage harcelait la bande de petits poètes, les Bordier⁵, les Rosset⁶ et autres, qui se présentaient parfois aux séances littéraires de Malherbe, sans se convertir pleinement. Il dut être au comble de la joie lorsque Mainard s'en prit au seul adversaire de quelque envergure qui restât à la nouvelle école.

¹ 1. A laquelle, à en croire Tallemant, il prouvait son amour par des coups.

² 2. Sonnet VIII : « Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle ».

³ 3. D'après Colombey, *Salons, ruelles et cabarets*, t. I, p. 119, qui attribue faussement cette pièce de Mainard à Berthelot.

⁴ 4. Ed. Garriss., t. II, p. 209.

⁵ 5. Cf. Racan, *Vie de Malherbe*, t. I, p. 271. — V. sur Bordier l'épigramme de Mainard : *Amy lecteur qu'Apollon favorise*, éd. Garriss., t. III, p. 148. Le dernier vers présente dans le ms. 843 de Toulouse la var. : « Racan les aime et Bordier les méprise » au lieu de « Balzac les aime... ».

⁶ 6. Une épigr. destinée à Maillet, éd. Garriss., t. III, p. 102, visait primitivement Rosset, cf. ms. 843 de Toulouse, f° 88 : « Muses quand Rosset vous demande », Régnier l'a bafoué dans sa XV^e satire.

Desportes, Bertaut, Rénier avaient successivement disparu. Du Perron s'était, dans les dernières années de sa vie, consacré aux affaires politiques et était devenu indifférent aux querelles littéraires. Des Yveteaux qui, après avoir introduit Malherbe à la Cour, s'était repenti d'avoir obligé un ennemi, était tombé presque en enfance¹. Seule, M^{lle} de Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne, bataillait pour défendre la « manière d'écrire » de Ronsard et de ses disciples².

M^{lle} de Gournay réunit, en 1626, dans son *Ombre*, une série d'opuscules dans lesquels elle s'acharnait à réduire à néant les théories et les pratiques de la nouvelle école. Ses cris n'excitèrent que des quolibets. Elle avait, comme on l'a si bien dit, le triple malheur d'être laide, d'être vieille et d'être restée fille ; aussi ne se fit-on pas faute de se gausser à qui mieux mieux de la vieille « Sibylle », de la « pucelle de mille ans », qui avait en plus le tort impardonnable à une femme de citer les Latins et les Grecs, et, il faut bien le reconnaître, le travers de bavarder un peu trop, en faisant étalage de ses lectures.

Les disciples de Malherbe n'étaient guère respectueux à l'égard de la savante fille. Tallemant nous a raconté la malice que lui firent un jour Yvrande et le chevalier de Bueil. Mainard rima contre elle une épigramme que Voltaire jugeait plaisante, en quoi il avait raison, mais qu'il attribuait à Chapelle, en s'imaginant en même temps qu'elle visait Ninon de l'Enclos³, en quoi il se méprenait doublement.

Je la croy digne d'excuse
Si souvent elle s'amuse
De parler de la vertu
Dont Platon fut revêtu ;
A bien calculer son âge
Elle peut avoir.
Avec ce grand personnage⁴.

1. Cf. *Segraisiana*, éd. 1721, p. 103.

2. V. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, pp. 53 et suiv.

3. Labouisse-Rochefort assure que Saint-Marc avait commis la même erreur dans son édition des œuvres de Chapelle et Bachaumont, La Haye, 1733. — De nos jours Colombey l'a répétée dans ses *Salons, ruelles et cabarets*, t. I, p. 176.

4. Vers 1641 (l. cclxxii) le poète déclarait que cette amusette avait pour objet « ces vieilles dames qui parlent de Phébus ». — Le ms. 15220 de la Bibl. Nat.

Pour se venger, M^{lle} de Gournay omit de parler de Mainard dans son *Traité des épigrammes*¹.

A mesure que se développait l'activité poétique de Mainard, l'estime de Malherbe pour son talent grandissait également. Ce n'est pas que le chef d'école s'en laissât imposer par la charge de notre auteur ; il traitait ce dernier toujours en élève. Il le lui fit bien voir le jour qu'un paysan d'Aurillac frappa à la porte de la chambre de l'auberge de la Croix-des-Petits-Champs pour demander si Monsieur le Président était là. Le maître de logis de courir à la porte et de crier brusquement au plaideur interloqué : « Quel président demandez-vous ? Il n'y a pas ici d'autre président que moy ? »². — Ce n'est pas non plus qu'il fût touché outre mesure des louanges excessives que son élève lui avait décernées dans un sonnet imprimé dès 1615 dans les *Délices de la poésie françoise*³. Malherbe pensait de bonne foi qu'un Dieu logeait dans son sein et, à ce titre, estimait qu'il méritait l'encens qu'on brûlait à sa gloire.

Mais en sa qualité de peseur de mots, de grammairien avisé et d'arbitre des rythmes, Malherbe se sentait pris de sympathie et même parfois d'admiration pour ce disciple dont les vers clairs, bien frappés et bien détachés répondaient si pleinement à ses exigences. Aussi, approuve-t-il avec empressement toutes les observations de Mainard sur la coupe des strophes, acquiesce-t-il à toutes ses demandes de donner plus de netteté aux vers, de faire saillir vivement les attaches des membres du langage rythmique. C'est Mainard qui lui apprend qu'il faut diviser le sixain en deux tercets par une pause placée après le troisième vers, et qu'il faut couper la strophe de dix par deux pauses, l'une après le quatrième, l'autre après le septième vers. C'est pourquoi s'il trouve Mainard sans force, il

(Recueil de poésies des xvi^e et xvii^e siècles), reproduit cette épigramme sous le titre « une vieille cite Platon. Sur M^{lle} de Gournay ». A noter au surplus une var. méchante du v. 4 : « Dont Montaigne est revêtu ». La version que nous donnons de cette petite pièce est celle du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse où elle figure à la f. 52. Or nous prouvons dans la note sur les manuscrits de Mainard conservés à la Bibl. de Toulouse (v. l'appendice bibliographique) que le poète a écrit les cent premières feuilles du ms. 843 entre 1626-27 et 1630.

1. Cf. I. CLI de Mainard.

2. Racan, éd. c., t. I, p. 263.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 192.

s'avoue vaincu par l'habileté rythmique de notre auteur et confesse à ses élèves non seulement que d'eux tous Mainard fait les meilleurs vers, mais encore qu'il est « l'homme de France qui sçavoit le mieux faire des vers ». Quant à Racan, qui ne voulait pas démordre de ses opinions et luttait opiniâtement pour la liberté de la versification, Malherbe le déclare « un hérétique en poésie ».



C'était autant, sinon davantage, pour se distraire que pour s'instruire que Mainard fuyait les rudes contrées où le confiaient ses fonctions. Or, bien que les discussions grammaticales, métriques ou littéraires du cénacle de Malherbe tournassent à son avantage, elles ne distrayaient pas toujours notre président. Se piquer mutuellement ; se railler des écrivains qui battaient en brèche la doctrine du réformateur ; colporter les commérages de la ville et de la Cour ; s'épanouir d'aise à la lecture de gaillardises plus ou moins agréablement versifiées, ainsi qu'au récit des polissonneries que débitait en crachôtant « le Père la Luxure », voilà les divertissements de la société qui fréquentait l'auberge de la rue Croix-des-Petits-Champs. Ces réunions manquaient de deux grands attraits que, depuis l'époque où il avait été l'ami de Régnier, Mainard s'était habitué à priser de plus en plus : bien boire et bien manger. Les plaisirs de la table n'étaient guère le fait du vieux maître. C'est ailleurs que devait les chercher notre provincial, obligé de garder chez lui une certaine retenue pour ne pas compromettre la dignité de sa charge et ne pouvant s'y adonner tout à son aise faute de compagnons capables d'égayer par leurs propos un dîner copieux et largement arrosé.

Comme de tous temps, Paris abondait en endroits propices pour se livrer à de joyeux ébats en l'honneur des dieux de la table. Flotte, toujours dispos en sa qualité de Toulousain « à faire chère lie et carrousse » et qui, depuis les longues années qu'il habitait la capitale, savait par cœur la liste des caveaux

1. *Vie de Malherbe*, p. 283.

bien soignés, servait de Mentor à Mainard dans ses tournées à travers le « Paris qui s'amuse » du temps. Guillaume Colletet, un familier du cercle de Malherbe, malgré le culte qu'il avait voué à Ronsard¹, avocat-poète qui, dès 1625, célébra pompeusement notre auteur², prenait souvent part aux joyeuses agapes des deux amis. D'ordinaire, on se rendait à l'hôtel de Venise, tout près de la rue Saint-Denis, dans la paroisse Saint-Eustache où le poète venait probablement retrouver son ancien gîte. Sur l'ordre du président, soucieux de garder son décorum, l'hôte tirait les volets et fermait avec soin les portes de la salle³ où ce trio de biberons voulait festoyer à son aise. On se portait des santés et des défis; on vidait l'une après l'autre autant de coupes de piot « baume au cerveau et cannelle à la bouche⁴ », qu'il y avait de lettres dans le nom de la dame qu'on servait⁵; on contait des goguettes; on riait aux éclats et on chantait à tue-tête. Le boute-en-train Flotte, un vrai Roger Bontemps, qui avait la voix aussi belle que le gosier altéré, entonnait d'une voix puissante⁶ :

Ça, garçon, de ce vin nouveau,
Je l'ayme d'un amour extrême ;

1. On sait que Malherbe lui adressa une consolation sur la mort de sa sœur. Colletet, de son côté, reprocha à son siècle l'ingratitude qu'il témoignait à l'égard du réformateur de la poésie française et fit son épitaphe (cf. *Le malheur des poètes* et l'épithaphe de Malherbe dans les *Divertissements* du sieur Colletet, Rob. Estienne, in-8°, 1631, pp. 55 et 280), ce qui ne l'empêcha pas de rendre hommage aux *Mânes de Ronsard* » (*ibid.* p. 266). Le fils de Guillaume Colletet devait citer Mainard parmi les poètes bachiques du premier tiers du XVII^e siècle (*La Muse coquette*, 1639, p. 157) :

Racan, Maynard, Gombaud, Saint-Amant, Théophile,
Corneille, Scudéry, Tristan, Métel, Rotrou.

2. Sonnet de Colletet sur les *Poètes amis*, daté de 1625 et paru pour la première fois dans le *Recueil* de Du Bray de 1626 :

Que Maynard entretienne et la Seine et la Loire

Ce sonnet est inséré dans les *Poésies diverses* de Colletet, Paris, 1636, in 12, p. 233.

3. Cf. la chanson bachique : *Pégase n'a point de mérite*, str. 4, éd. Garriss., t. III, p. 20.

4. Ed. Garriss., t. III, p. 288.

5. V. *L'illustre beuveur à ses amis*, dans les *Divertissements* de Colletet.

6. Cf. éd. Garriss., t. III, pp. 179-181. La version du *Recueil* de 1626 de Du Bray donne, comme couplet final, le suivant :

Voilà ce que le verre en main
Chantoit à l'hôtel de Venise
Un drôle qui du lendemain
Ne fit jamais prise ny mise.

L'hôtel de Venise se trouvait près de la rue Saint-Denis (cf. les instructions de Peirese au sieur de Vallavez, son frère, « allant en Cour », dans Tamizey de

Il met souvent dans mon cerveau
 Plus d'un sceptre et d'un diadème.
 Je veux mourir au cabaret,
 Entre le blanc et le claret.

Je donnerois pour un fêtu
 Tous ceux qui laissent de bien boire,
 De peur d'oster à leur vertu
 Ce qu'elle s'est acquis de gloire,
 Je veux mourir

Ainsi chantoit, le verre en main,
 Flote, dont la voix est si belle,
 Et qui des soins du lendemain
 Ne remplit jamais sa cervelle,
 Prest à mourir

Ravi de l'éternelle bonne humeur de cet heureux drille,
 Colletet confessait borner tous ses plaisirs à ouïr les chansons
 de Flotte et déclarait à toute la bande des « confrères de la
 bouteille » que :

Pour vivre innocemment et faire chère entière
 Ou buvez avec Flote ou qu'il boive avec nous.¹

Quant à lui, Colletet, il préférait au discret hôtel de Venise
 les tavernes tapageuses de la *Croix de Fer*² ou du *Cormier*³.
 C'est dans ce lieu de rendez-vous des « goinfres » et des « francs

Larroque, *Lettres de Peirese*, t. VI p. 698). Il ne faut pas songer à en faire la demeure de Flotte qui habitait rue de Braque, près de l'Hôtel de Guise, au faubourg Saint-Martin (cf. I. CCLIV).

1. Cf. l'épigr. « Loin de ces lâches plaisirs » dans les *Œuvres* de Colletet. V. aussi dans l'*Illustre beuveur* (éd. de 1640, p. 14) le *Médisant berné* dans lequel il prend à partie un poète stupide, « esprit tortu dans un corps de travers », qu'on nomme l'« Antiflotte ». Dans les *Divertissemens* de 1631, p. 212, le même sonnet y a pour titre l'« orgueilleux baffoué », et le nom d'« Arcambrote » remplace celui d'« Antiflotte ».

2. Que Colletet célèbre dans un sonnet des *Divertissemens*, p. 211. — V. quelques détails sur ce cabaret dans la notice de M. Ad. Van Bever aux *Œuvres poétiques* de Vion Dalibray, Paris, 1906, p. xvii.

3. V. la *Remontrance* de Colletet à un poète beuveur d'eau (dans l'*Illustre beuveur* de 1640, p. 2) :

Pique un peu ton esprit d'un trait de vin nouveau
 Que le Cormié recelle en ses caves secrètes.

V. sur l'emplacement de ce cabaret, Livet, éd. de Saint-Amant, t. I, p. 143. Mainard fait allusion à cette taverne dans l'épigramme : *Paul veux-tu vieillir chez Cormier*, éd. Garriss., t. III, p. 103.

chevaliers de la coupe » que Mainard fit probablement la connaissance de Théophile¹ et de Nicolas Faret², dont le nom, qui rimait richement avec cabaret, offrait d'inépuisables ressources aux plaisanteries de ses amis. Pourtant Faret conserva dans sa vie de débauché le goût des entretiens délicats et une bonté d'âme qui faisait dire à Balzac que son ami était du règne « de Louys douziesme »³.

C'est vraisemblablement là encore que Mainard aperçut l'auteur de *la Vigne* et du *Melon*, le poète Antoine Girard qui devait plus tard prendre le nom de Saint-Amant⁴. Au début de 1618, Saint-Amant était revenu à la suite du duc de Retz à Paris où, deux ans auparavant, il avait déjà fait une courte apparition. Fils d'un riche marchand de Rouen, il cherchait à se grandir dans l'estime des seigneurs épicuriens dont il était le convive et à étonner ses confrères roturiers par l'annonce des pourparlers qu'avait engagés son père, à l'effet d'acheter et de gérer, en compagnie d'industriels réputés du Midi, la verrerie de la grande ville normande. On sait que cette sorte d'exploitation donnait droit aux patrons de se dire gentilshommes verriers et le jeune Girard, qui ne se tenait plus d'orgueil au sujet de la prochaine, mais contestable noblesse de son père, se vit un jour rappelé avec ironie par Mainard à la réalité des choses :

Vostre noblesse est mince
Et ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez :
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre
Adieu vos qualitez⁵.

1. M^{lle} Kæthe Schirmacher (*Th. de Viau*, Leipzig, 1897, in-8°, p. 29) place elle aussi vers 1618 le commencement des relations de Mainard avec Théophile.

2. Mainard devait lui adresser plus tard le sonnet : *Je donne à mon désert les restes de ma vie*, éd. Garriss., t. III, p. 21.

3. Cf. la l. IX du l. IV (12 décembre 1623, éd. in-f°) de Balzac à Faret et la l. XXXIII du l. VIII du même à Vaugelas (15 mai 1629).

4. Cf. Durand-Lapie, *Saint-Amant*, Paris, 1898, et Pierre Brun : *Un goinfre : Marc-Antoine Girard de Saint-Amant* dans la *Revue d'Hist. litt.*, 1897.

5. Cf. éd. Garriss., t. II, p. 220. — Dans sa notice en tête de son édition de Saint-Amant, p. vii, Livet a contesté que le personnage visé par cette épigramme soit Saint-Amant, attendu que cette pièce figure pour la première fois dans le *Cabinet satyrique* de 1618, qu'à cette date le poète bachique « était à peine âgé de vingt-cinq ans et encore inconnu » (ce qui n'est pas exact), et que ce fut lui-même,

Saint-Amant ne lui en garda pas rancune et avec son ami, le spirituel bossu Denis Sanguin de Saint-Pavin, mêla dans ses chansons bachiques et ses épigrammes, des souvenirs puisés aux pièces de son confrère aîné.

A côté de ces joyeux compagnons faisait une piètre figure le misérable poète Marc de Maillet que Saint-Amant introduit¹ parmi la clientèle interlope des cabarets. Ce pauvre hère cherchait à ce moment un protecteur dans la personne du duc de Luynes à qui il fit, en 1620, hommage d'un volume d'épigrammes², tout comme neuf ans auparavant il avait dédié ses premières poésies à la reine Marguerite. Ses dédicaces ne l'enrichissaient pas, et il promenait à travers les bouges de la Cité, des Halles et du Marais ses loques sordides et son orgueil immense qui l'empêchait de tolérer qu'on louât en sa présence un autre écrivain que lui, ni qu'on censurât, même légèrement, ses ouvrages. Personnage ridicule par ses grimaces et ses contorsions simiesques, au surplus méchant poète, « rimeur de balle », et réduit à céder ses rapsodies aux chanteuses du Pont-Neuf qui l'invectivaient bientôt après pour avoir été trompées sur la qualité de la marchandise³. Théophile dans son *Elégie à une Dame*; Saint-Amant dans son *Poète crotté*, dans sa *Gazette du Pont-Neuf*, dans ses *Cabarets*, dans son *Melon*; d'Audiguier dans ses *Epîtres françoises*; Furetière dans sa troisième *Satire*;

vers 1638 seulement, et non son père, qui dirigea la verrerie de Rouen (ce qui est totalement faux). M. Durand-Lapie, à qui M. Lachèvre est venu en aide pour ce point spécial de son livre sur Saint-Amant (pp. 96-97), fonde sa contestation sur l'insertion de cette pièce dans le *Cabinet Satyrique* de 1618, alors que l'acte d'association d'Antoine Girard, père du poète, avec Jean et Pierre d'Azémar est du 17 janvier 1619. Mais il est évident que, pour conclure à cette date cette importante affaire, on dut la débattre quelques mois auparavant, c'est-à-dire vers 1618. L'identification de *Daphnis* de l'épigramme citée plus haut avec Saint-Amant est indiquée entre autres par le P. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, Paris, 1736, t. I, p. 360 et par Ménage dans l'*Anti-Baillet* Amsterdam, 1723, in-4°, p. 118.

1. Cf. éd. Livet, t. I, p. 139.

2. V. pour les réimpressions de ce volume, Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs*, t. II, p. 330 et pour les pièces insérées dans les anthologies, *ibid.*, et t. III, p. 431.

3. Cf. le portrait de Maillet tracé par Fr. Colletet (à la suite de la biographie de ce rimailleur écrite par Guillaume Colletet) et reproduit par Livet, éd. de Saint-Amant, t. I, pp. 139 et 211. Cf. aussi Tallemant, éd. c., t. VII, p. 501 et le commentaire de P. Paris et Monmerqué, pp. 538 et 539. V. enfin Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs*, t. IV, p. 148.

le comte de Carmain dans ses *Jeux de l'Inconnu* ; le chevalier de Cailly et jusqu'au misérable rimailleur Gomès¹ administrèrent à ce faquin force chiquenaudes.

Sa mort (1628) ne fit pas cesser l'acharnement de ses confrères qui ne quittèrent leur victime qu'au moment où les exploits gastronomiques du parasite Pierre de Montmaur, le fameux professeur de grec du Collège de France, leur offrirent une ample pâture à des railleries d'autre sorte. L'« épigrammatiste de France² » ne pouvait laisser échapper un sujet si propre à faire valoir son talent et s'attaqua lui aussi au plastron de tous les écrivains de l'époque. Il immola à la risée publique ses odes plus froides que les glaces de la Norvège³ et ses vers obscurs, « frères des nuits éternelles⁴ » ; fustigea sa vanité démesurée et stupide qui le poussait à étendre les mains sur « tous les lauriers de l'univers⁵ » ; cingla en vers cruels ses vêtements en lambeaux, ses bottes éculées⁶, les croûtes qui lui servaient de pain et même, soulevé par une verve d'un réalisme brutal, lui reprocha l'haleine empestée qu'il exhalait⁷.

*
* *

Les épigrammes étaient les jeux innocents de la bande hétéroclite de bohêmes, de gentilshommes et de magistrats qui fréquentaient les cabarets en vogue de Paris. Il va sans dire

1. Recueils Conrart, t. XVIII, p. 324 (Bibl. de l'Arsenal, ms. 4423). Sur la dispute de Ménage et de Gomès cf. Balzac, *Lettres inéd.*, 2 décembre 1647. L'épistolier se moque de Maillet comme de Gomès dans sa l. xxvi du liv. XIX, éd. in-f°.

2. Mainard se décerne lui-même cette appellation, cf. l. XXIV.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 220. Le v. 3 de cette pièce : « Robin je me suis morfondu », est remplacé dans le ms. 843 de Toulouse, f° 168, par « Malhet je me suis... ».

4. Dans l'éd. Garriss., t. III, p. 78, la pièce s'adresse à Colin. Le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 204, offre au v. 2 le nom de Maillet.

5. Cf. Lachèvre et Durand-Lapie, *Deux homonymes*, p. 94. L'épigr. : Maillet qui jamais ne débite, d'après le *Recueil* de Du Bray de 1630.

6. Cf. éd. Garriss., t. III, pp. 102 et 127. L'ami de Mainard, le c^o de Cramail, a lui aussi malmené ce malheureux personnage à propos... de bottes. Cf. les *Jeux de l'Inconnu*, p. 165 : « les bottes du sieur Maillet feront un excellent ménage avec les patins de Mademoiselle de Gournay ; à la charge que le dit sieur Maillet fournira un douaire de dix mille vers et la dame le seul chapitre des diminutifs ».

7. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 200 v. Nous reproduisons cette pièce dans notre *Appendice bibliographique*.

qu'on y prisait tout particulièrement les pièces puisées à la vieille veine gauloise ; qu'on y acclamait les hymnes à la débauche ; les « jouissances » ; les récits en vers malins ou grossiers des bonnes fortunes ou des mésaventures des voyageurs au pays de Cythère ; les stances ou les sonnets dans le genre des « folâtries » de Ronsard ; tous ces morceaux capables, selon l'expression de Gomberville, l'ami de Mainard, « de tenter l'esprit et d'émouvoir quelque peu de désordre en la partie inférieure de l'homme ¹ ».

Dans une ode célèbre ce n'est pas seulement par « son thirse », par sa « trogne rougie » et par « ses cloches qui sont des pots » que Saint-Amant ² invoque Bacchus, mais encore :

Par ton boucq paillard comme nous,
Par ta grosse garce Ariane,
Par le vieillard monté sur l'asne,
Par les satyres tes cousins. . .

En suivant sa pente naturelle la conversation de ces gens éclairés, mais qui se livraient sans réserve aux repas pantagruéliques, à la boisson et aux concupiscences de la chair, glissait à l'athéisme ou du moins à des doctrines aux tendances anti-chrétiennes ³. L'esprit de mortification qui découle de l'Evangile était trop étranger à ces gentilshommes, à ces bourgeois et aux piqueurs d'escabelle qui formaient leur escorte pour qu'ils ne nourrissent pas de sentiments hostiles à l'Eglise. L'irréligion, legs de l'enthousiasme suscité par la révélation de la culture païenne à l'époque de la Renaissance, s'était fortifiée par le spectacle des guerres religieuses, engagées de plus en plus pour des motifs odieux, étrangers à la foi. La vie scandaleuse des Valois et les honteux écarts de conduite du premier Bourbon, la corruption raffinée des Italiens accourus depuis le xvi^e siècle au Louvre, dont, sous la Régence, ils avaient fait, pour ainsi dire, leur domaine, avaient entraîné une effroyable dissolution de mœurs qui trouva bientôt de nouvelles

1. Préface de l'éd. de 1646 des *Œuvres* de Mainard (éd. Garriss., t. III, p. xi).

2. *La débauche*, dans *Œuvres*, éd. c., t. I, p. 133.

3. V. pour les détails qui suivent, Perrens, *Les libertins en France au XVII^e siècle*, Paris, 1896.

justifications dans la philosophie panthéiste et presque uniquement matérialiste de Lucilio Vanini. Son traité : *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, paru à Paris en 1616, identifie Dieu avec la nature, glorifie la loi naturelle autant que la théologie le fait pour la loi divine, encourage chacun à obéir aux penchants de son tempérament.

Avant d'être brûlé vif, en 1618, par ordre du Parlement de Toulouse, Vanini avait été l'aumônier de Bassompierre¹ et le commensal du comte de Carmain, dont les *Jeux de l'Inconnu* respirent si nettement l'incrédulité². Les idées de l'abbé italien avaient trouvé un accueil enthousiaste auprès du comte de Clermont, si adonné aux plaisirs sensuels. Fréquemment de passage à Paris, le voisin de campagne du président gagna la sympathie du sceptique conseiller Jacques Vallée des Barreaux qui vanta sa liberté d'esprit, mais s'attira aussi les réprimandes du Père Garasse qui ne pouvait tolérer son attachement à Théophile³.

Dans la compagnie de ces esprits forts, la foi chrétienne de Mainard subissait de rudes assauts. Le poète se laissait aller lui-même à composer des épigrammes qui, sans être précisément athées, dénotaient cependant une hardiesse équivoque. Pas plus que le supplice de Vanini n'avait épouvanté Théophile qui, protégé par le duc de Montmorency, se croyait à l'abri de tout danger, le bannissement de ce poète, en 1619, n'amenda pas Mainard. Il attribua sans doute l'arrêt du roi contre Théophile à la cabale des jésuites, avec lesquels cet indépendant et trop insouciant écrivain avait eu maille à partir⁴. Quelques zélés sectateurs de Loyola résolurent de se débarrasser de cet insolent qui, bravant leurs foudres, sapait le respect qu'on leur portait et abattait les principes de leur croyance. Ils firent croire à Luynes que la deuxième satire de Théophile

1. Sur les débauches de Bassompierre à la taverne, v. Fr. Michel et Fournier. *Hist. des hôtelleries*, chap. 6 et dernier.

2. Cf. P. A. Brun, étude déjà citée sur Carmain dans le volume, *Autour du XVII^e siècle*.

3. Lachèvre, *Jacques Vallée des Barreaux*, Paris, 1907, pp. 14 et 81. — Des Barreaux était un disciple de l'athée César Cremonini.

4. Kæthe Schirmacher, *Théophile de Viau*, pp. 36 et suiv.

était un *pasquin* à son adresse, que ce même poète avait écrit contre le favori des libelles anonymes et diffamatoires, et persuadèrent au timoré Louis XIII de sévir contre l'auteur de tant d'abominations et de lui commander de vider le royaume¹.

Les pièces que Mainard donne au *Cabinet satyrique* de 1618, aux *Délices satyriques* ou *Délices de la médisance* de 1620 sont, avant tout, des gaillardises de mauvais aloi. Pour se justifier de ces impures priapées, notre auteur aurait pu invoquer non seulement l'énorme floraison de la poésie lubrique en France, depuis les fabliaux du moyen âge jusqu'aux satires de Régnier, en passant par les dizains impudents de Marot, les « folâtries » de Ronsard, les épigrammes scabreuses de Passerat, de Rabin, de Desportes, mais aussi les exemples de l'antiquité, les *Lusus in Priapum* qu'il avait feuilletés, les piécettes indécentes de Martial et de Catulle. Prenant exemple sur le mordant épigrammatiste latin, notre auteur se disculpera d'avance du blâme qu'il risque d'encourir à cause de son franc parler, en assurant le lecteur que sa vie est une sainte, si sa plume est tout à fait autre chose². Puis, prétexte-t-il, les ambages affaiblissent « l'âme de la phrase » :

Mettre Vénus hors de mes vers
Seroit-ce pas hongrer Pégase³ !

Aussi, avertit-il les lecteurs « dont le grave sourcey marque une prudence chenue » de ne pas approcher de ses vers « gaillards⁴ ». Il aurait dû user de la même précaution à l'égard des gens pieux, si susceptibles de s'alarmer dans ce siècle où l'athéisme coudoie la foi la plus austère. Déjà en 1615, Mainard avait fait tomber un des sonnets des *Délices* sur une « chute » burlesque où l'auteur plaçait Sainte Thérèse dans le ciel

1. Cf. le projet d'interrogatoire de Théophile, dressé par le procureur général Mathieu Molé et publié par Alleaume, éd. de Théophile, Paris, 1856, t. I, p. lxiv.

2. Cf. l'épigramme de l'éd. Garriss., t. III, p. 109 : *Il n'est homme en l'univers*, publiée dans le *Recueil* de Du Bray de 1626. — Cf. Martial : *Lasciva est nobis pagina, vita proba*, Ep. V du liv. I.

3. V. dans le tome III de l'éd. Garriss., les épigr. des pp. 120 et 338. Cf. Martial, liv. I, ép. XXXVI, vers 10, 11 et 14.

4. Cf. ms. 843 de Toulouse, f° 48 et ms 2943 de la bibl. de l'Arsenal f° 415. Cf. Martial, liv. XI, ép. II.

au-dessous d'une Madeleine repentie¹. Bientôt il s'enhardira jusqu'à proférer, dans des pièces destinées seulement à « l'ébaudissement » de quelques amis sûrs, des propos aussi frondeurs que ceux qui avaient amoncelé tant de nuages sur la tête de Théophile. Qu'on en juge par ce dizain dont nous avons choisi une version *ad usum Delphini* :

Qu'aucune de vous ne me lise
 Dames de qui l'esprit bigot
 Croit que c'est sentir le fagot
 Que de cracher² dans une Eglise.
 C'est aux mères des Antechrists
 Que je consacre ces escrits,
 Si pleins de toute effronterie.
 Loin, bien loin, ces mangeurs d'autels
 Qui n'ont pas mis la drôlerie
 Hors du rang des péchés mortels³ !

Les menées de la cabale dévote recommencèrent en 1621, au retour de Théophile à la Cour, et remplirent Mainard d'appréhensions. Il eut connaissance des embûches qu'on préparait au malheureux poète, en dépit de sa profession de foi spiritualiste⁴ et de son abjuration du protestantisme.

Les jésuites ne désarmaient pas. A leur tête se trouvait le P. Garasse, polémiste enragé, qui venait d'accabler de grossiers outrages la mémoire d'Estienne Pasquier, parce que le grand érudit s'était, près de soixante ans auparavant, prononcé contre les membres de l'ordre de Loyola⁵. Profitant de la

1. V. ce sonnet dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*. Noter que le procureur général Mathieu Molé reprochera à Théophile des peccadilles à côté des vers de Mainard qui contiennent ce rapprochement, cf. *Notice* d'Alleaume aux œuvres de Théophile, t. I, p. LIX.

2. Ce mot est à la place d'une expression plus forte. On peut se rendre compte de cette expression, en parcourant les accusations formulées contre Théophile au sujet d'actes infâmes auxquels il se serait livré dans l'église Saint-Eustache. Cf. la notice d'Alleaume sur le procès de Théophile, *o. c.*, p. cci.

3. Ms. 843 de Toulouse, f° 48 et ms. 2943 p. 415 de la Bibl. de l'Arsenal. Voir aussi (ms. cité de Toulouse, f° 54, ms. Bibl. de l'Arsenal *ibid.*) l'épigramme :

Cet ouvrage est si mal traité
 Du bigot et de l'hypocrite...

ou sa variante « N'oy-je pas dire à la censure... ».

4. C'était sa « paraphrase » du Phédon de Platon, *Traicté de l'immortalité de l'âme ou la mort de Socrate*.

5. Cf. Schirmacher, *o. c.*, p. 78.

publication des œuvres de Théophile, le P. Garasse épluchait soigneusement tous les passages qui pouvaient prêter matière à des interprétations défavorables, quand la réimpression du *Parnasse satyrique* de 1622, avec l'addition sur la couverture des mots : *du sieur Théophile*, lui apporta les éléments des plus graves accusations. Il en remplit sa *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*. Le 19 août 1623, c'est-à-dire le lendemain même de l'apparition de ce gros volume, le Parlement qui avait laissé impunis les auteurs des anthologies pornographiques parues depuis plus de dix ans en France, prononça son arrêt dans le procès engagé à la requête du procureur général contre Théophile et contre ses collaborateurs du *Parnasse satyrique*. Théophile fut condamné à être brûlé vif, Berthelot à être pendu et Colletet au bannissement pour neuf ans. Théophile qui, comme ses deux amis, avait pris la fuite avant l'instruction même de son procès, fut arrêté en septembre au Catelet, ramené à Paris et enfermé à la Conciergerie. On recommença l'instruction de son affaire, le premier jugement ayant été rendu par contumace.

Il est à présumer que ces incidents troublèrent profondément la tranquillité de Mainard. Bien que la réimpression de 1623 du *Parnasse satyrique* ne mit son nom sous aucune des pièces qui étaient sorties de sa plume, il aurait été facile aux malveillants de les identifier, à l'aide de la première édition de ce recueil, à l'aide aussi du *Cabinet satyrique* de 1618 et des *Délices satyriques* de 1620, où la plupart des morceaux de Mainard sont signés. Certes, aucune de ses pièces n'aurait supporté l'accusation de « lèse-majesté » dont on avait gratifié certaines des productions de la Muse débordée de Théophile. Il n'en est pas moins vrai que ses stances et ses épigrammes du *Parnasse satyrique* étaient vivement repréhensibles au point de vue de « l'honnesteté publique », offensée, aux dires des juges, par les vers cyniques de son confrère.

Comment le président ne fut-il pas impliqué dans ce procès ? Pourquoi le sévère procureur Mathieu Molé ferma-t-il les yeux sur les priapées de notre auteur ? Pour quelle raison son nom ne fut-il même pas prononcé dans le cours des débats ? —

Demandes auxquelles il est impossible de répondre si l'on recourt aux conjectures hasardeuses de M. Ch. Garisson¹. D'après ce critique les rigueurs excessives témoignées par la justice à Théophile auraient eu pour mobile une prétendue déclaration d'amour faite par le poète à Anne d'Autriche dans l'épître d'Actéon à Diane, imprimée pour la première fois..... en 1646². Questions qu'il est facile de résoudre, si l'on adopte l'opinion consacrée par la tradition sur les représailles que les jésuites voulaient exercer à l'endroit de Théophile. La Compagnie avait intérêt à impliquer dans ce procès le moins de personnes possible, afin de ne pas se créer d'inimitiés inutiles³.

L'information qu'on avait engagée contre Nicolas Frenicle, conseiller en la Cour des Monnoyes, imprudemment dénoncé par Garasse, avait été vite close par un non-lieu. Mainard était non seulement un magistrat comme Frenicle, mais encore un ami des jésuites et notamment un ami de Garasse. Ce syco-phante, qui tonne à chaque page de sa *Doctrine curieuse* contre Théophile et, afin de se montrer impartial, distribue force coups de boutoir à Berthelot et à Colletet, ne souffle mot sur le président Mainard. C'est même peut-être à son intention, autant qu'à celle d'autres poètes dont on aurait eu tort de s'embarrasser, qu'il avait distingué les « libertins » des « athées ». Mainard était un libertin, un homme vivant « licencieusement », qu'il était aisé d'amener à résipiscence. Il fallait allumer le fagot pour Théophile, impie endurci et athée consommé.

1. Cf. Ch. Garisson, *Le poète Théophile de Viau* dans la *Revue d'hist. littéraire de la France* de 1897.

2. Gombauld qui, dans son poème d'Endymion, avait déclaré à mots voilés sa flamme à Marie de Médicis, loin d'être puni, avait été récompensé.

3. Mainard avait composé, vers la fin du règne de Henri IV, une épigramme contre les jésuites (cf. p. 87 de cet ouvrage), mais il ne l'avait pas publiée. Le poète comptait beaucoup d'amis parmi les Jésuites, et dans des strophes manuscrites de l'ode qu'il a adressée à son fils, il vante :

L'admirable société
Qui porte le nom de Jésus.

M. Lachèvre a reproduit (*Bibliogr. des rec. collectifs*, t. II, p. 371), d'après le T. XXXI des Rec. Conrart, ces vers, qu'en raison de leur faiblesse, le poète fit disparaître de la version définitive de la pièce mentionnée (éd. Garriss., t. III, p. 181).

Cependant, sous les verrous de la Conciergerie, le malheureux Théophile implorait la grâce du roi et le secours de ses anciens amis. Peu d'entre eux lui étaient demeurés fidèles. La plupart des grands qu'il avait amusés de ses audaces et de son cynisme feignaient de ne pas entendre ses plaintes. Le conseiller Des Barreaux, son cher Tirsis, s'était caché dès qu'il avait senti l'approche de l'orage, et la touchante prière qu'il envoya « aux poètes de ce temps » resta sans écho. De son cachot humide et sombre, il les priaît de « caresser » sa Muse « faible et sans haleine » ou du moins d'en avoir pitié :

Ne mordez point sur mon ouvrage,
Car icy vostre inimitié
Démentiroit vostre courage¹.

Malherbe, nommé en tête des confrères dont Théophile sollicitait les bons offices, avait trop le souci de sa sécurité personnelle pour venir en aide à cet infortuné. Poussé par son amour de l'indépendance, celui-ci n'avait-il pas déclaré qu'il aimait la renommée du maître, « mais non pas sa leçon » ? Bien que le réformateur ne le tint coupable « que de n'avoir rien fait qui vaille au mestier dont il se mesloit », il n'intercéda pas en sa faveur. C'était en de telles occurrences que le vieux libertin retenait ses réflexions gouailleuses, « parloit de Dieu et des choses saintes avec grand respect » et enseignait sans sourciller, aux mêmes élèves dont il avait la veille corrigé les épigrammes ordurières, « que le principal dessein de toutes les inventions poétiques étoit d'instruire à la vertu agréablement, en faisant voir, contre l'opinion des athées, que la justice divine agissoit dès ce monde² ».

C'était l'avis même de Garasse ; aussi le violent polémiste ne pouvait-il manquer de s'entendre avec le chef de la nouvelle école poétique. Sentant l'intérêt que chacun pouvait tirer d'une bonne entente, ils échangeant bientôt force aménités. Malherbe lui envoie deux épigrammes³ « pour mettre au devant

1. Cf. Théophile, éd. c., t. II, pp. 173, 175 et 177.

2. Cf. lettre de Racan à Chapelain, du 23 octobre 1634, dans *Œuvres*, éd. Tenant de Latour, t. I, 350.

3. V. les épigrammes XV et XVII de Malherbe.

de la *Somme théologique* » que le Révérend prépare, et Racan adresse à Garasse « pour mettre au commencement de son livre » un dizain où il invective violemment les impies, « pour-ceaux d'Epicure » qui s'imaginent « que tout finit avec le corps ». Pour les faire revenir de leurs erreurs, il les invite à lire les « doctes merveilles » du « grand ornement de nos jours ¹ » :

Peux-tu croire, esprit infidelle
Que tant d'admirables discours
Soient partis d'une âme mortelle ?

Afin que la nouvelle école fût représentée au complet dans le parti des adversaires de l'hôte de la Conciergerie, Mainard se chargea de vitupérer lui aussi le méchant qui avait douté de la Providence divine. En agissant de la sorte, il espérait se faire pardonner les pièces lubriques qu'il avait données au recueil de vers incriminé. De plus, il escomptait être en mesure de désavouer à l'occasion certaines poésies manuscrites, d'une dévotion suspecte, dont la malechance pouvait faire tomber des copies entre les mains de ses ennemis.

Pour remercier ces poètes, Garasse publia en 1625 leurs hommages versifiés dans sa *Somme théologique*, en glorifiant Malherbe et ses disciples « qui, par un adjancement merveilleux de parolles puissantes et par une choix judicieux de fortes pensées ont porté la poésie française bien près de sa perfection ² ». Quant à Mainard, il lui donne, en plus d'un prix d'excellence poétique, une attestation de bonne vie et mœurs, dans un passage où il démontre que les esprits forts sont à la fin punis de leurs crimes, témoin « cet infortuné qui a donné le premier dessein à cet ouvrage : car se voyant délaissé de ceux qui lui avoient juré une éternelle fidélité, il pourra... ouvrir les yeux, pour reconnoître qu'il n'y a amitié plus fidèle que celle » de Dieu... « C'est cette vérité qui a esté reconnue par le sieur Menard, aussi bon catholique que sage poète, par cet excellent

1. Racan, éd. c., t. I, p. 226.

2. *La Somme théologique des vérités capitales de la Religion chrestienne* par le R. P. François Garassus, théologien de la Compagnie de Jésus, Paris, 1625, p. 73.

dixain tiré de son cabinet, à la façon que j'ay dit cy-devant avoir esté pratiquée au Cardinal du Perron, car il est aussi de l'humeur de ceux qui ne reçoivent pas du contentement de leurs œuvres et en donnent aux autres » :

O que Jean est pernicieux !
 Il soustient avec impudence
 Qu'en vain on cherche dans les Cieux
 La Justice et la Providence.
 Pour le monstrier ce meschant dit
 Que, depuis qu'il met en crédit
 L'impiété dessus la terre,
 Son bonheur n'a faute de rien
 Et que les grands se font la guerre
 A qui lui fera plus de bien ¹.

« Il voit le contraire depuis deux ans », clame avec joie le bon Père qui ne s'attendait certes pas qu'en dépit des amis qui l'avaient abandonné ou s'étaient ligués contre lui, malgré les jésuites qui avaient juré sa perte, Théophile fût élargi. Condamné à l'exil, le poète put néanmoins habiter la France, grâce à la protection du duc de Montmorency.

Assagi par les tristes aventures de Théophile, le président continuera à rimer des gauloiseries, mais s'abstiendra désormais d'écrire des épigrammes qu'on puisse croire dirigées contre « l'honneur de l'Eglise ». Son libertinage ne fut d'ailleurs qu'un feu de paille. A en juger par la sincérité d'accent de ses poésies chrétiennes, ce furent ses amis qui l'entraînèrent à mettre en œuvre des idées frondeuses, en contradiction complète avec son attachement foncier au catholicisme. Gardant dans ses tiroirs, encore plus soigneusement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, ses vers partis d'une veine trop hardie, il les avertira du péril qu'ils courent à s'aventurer dans le monde ² :

1. *Somme théologique*, pp. 421-422. L'épigramme de Mainard (cf. aussi éd. Garriss., t. III, p. 123) est évidemment la réfutation du premier quatrain d'une satire de Théophile (éd. Alleaume, t. II, p. 438), taxée d'impie par le procureur général (v. *notice* d'Alleaume, t. I, p. lxxv). — L'épigramme de notre auteur est d'ailleurs une imitation de Martial, liv. IV, ép. XXI.

2. Ms. 2943 de la Bibl. de l'Arsenal, p. 386 et ms. 843 de Toulouse f° 52. Le v. 9 y est écrit : *M'estalleront dans leur boutique*, ce qui ne veut rien dire. Pour le v. 8 il vaudrait mieux lire : *Et les libraires du Palais*.

Enfants d'un esprit clair et net,
 Beaux vers où toute grâce abonde,
 Tenés vous dans mon cabinet
 Et n'allés plus courir le monde !
 Autrement les prédicateurs
 Me mettront au rang des auteurs
 Dont les œuvres sont hérétiques ;
 Et les images du Palais
 M'estallèrent dans les boutiques
 Entre Arétin et Rabelais !

III

Dans ses fréquents voyages à Paris, il n'arrive jamais à Mainard de franchir le seuil du Louvre, ni d'approcher les nouveaux Dieux qui y règnent. « Il n'y a point d'apparence, s'excuse-t-il avec coquetterie dans sa vieillesse, qu'un gascon qui n'a pas vu le Louvre depuis Henry le Grand, puisse donner à ses pensées cette belle et régulière expression que la politesse du siècle demande ² ». Si l'on manquait de ce témoignage catégorique, on serait tenté de croire à la présence de notre auteur à la Cour, en maintes occasions.

Certes, on ne peut faire cas de ce qui est dit de Mainard dans la plate satire, composée par Boissière vers 1624, sur la pauvreté des poètes. Ce rimeur y présente pêle-mêle tous les poètes, depuis le vieux Malherbe jusqu'à l'obscur Croisilles, en train de gémir sur leur sort et d'implorer à la porte du ministre d'Etat Puisieux :

Que leur misérable savoir
 Rymât avec un peu d'avoir ³.

1. V. dans Alleaume, p. LI, qui reproduit plusieurs passages de la *Doctrine curieuse*, l'indignation de Garasse contre « les peintures de l'Arétin ». Garasse nous apprend dans sa *Doctrine curieuse* que les libertins considèrent Rabelais comme l'« enchiridion du libertinage ».

2. Lettre XVII à M. de Montmort, maître des requêtes.

3. Le t. XVIII des Rec. Conrart, ms. 4123 de la Bibl. de l'Arsenal, présente deux versions de cette pièce, pp. 314-315 et pp. 317-319. Seule, la première mentionne Mainard parmi les poètes qui implorent la faveur de Puisieux :

La Mainard de qui la satire
 Si gentiment taille et déchire,
 En si beau champ de se venger
 Trouve à mordre et non à manger.

L'allusion faite au ministre d'Etat Puisieux, qui gouverna avec son père, le chancelier Brûlart de Sillery, depuis le départ de Condé pour l'Italie (octobre 1622)

On ne saurait tirer de cette charge grossière aucune induction pour la biographie de notre auteur ni pour celle de ses contemporains.

Ce qui doit nous arrêter, ce sont les morceaux de Mainard qui se rapportent à certaines fêtes de la Cour. Ainsi, le poète composa quatre pièces de stances pour être récitées au carrousel donné par la Régente les 5, 6 et 7 avril 1612, à l'effet de célébrer les doubles fiançailles du Dauphin avec l'Infante Anne d'Autriche et d'Elisabeth de France avec Philippe d'Espagne.

On avait choisi la place Royale, centre de l'aristocratique quartier du Marais, comme théâtre du spectacle. Cinq seigneurs, parmi lesquels le duc de Guise et le maréchal de Bassompierre, figurèrent *les chevaliers de la gloire* et firent prononcer au début des fêtes un « cartel », par lequel ils s'arrogeaient le droit de défendre eux seulement le *Palais de la Félicité* (c'est-à-dire la famille royale) et défiaient qui que ce fût d'aspirer à leur gloire¹. Ils avaient fait leur entrée sur un magnifique chariot, trainé par « sept grands coursiers blancs ». Quand l'attelage s'arrêta devant l'échafaudage sur lequel avaient pris place la Cour, les princesses et les dames, un gentilhomme chanta des vers que Malherbe avait composés pour la circonstance et des « Sybilles » vinrent prophétiser, dans des strophes faites par le même poète, les destinées heureuses des « alliances de France et d'Espagne ». Dix compagnies de chevaliers relevèrent le défi des « tenants du château de la Félicité » et, après avoir prononcé force cartels en prose et en vers, coururent la quintaine et la bague.

Les poésies mentionnées de Mainard se rattachent à l'entrée

jusqu'au début de 1624, peut servir à dater cette pièce que M. Arnould a datée « vers 1618 » et M. Lachèvre (*Bibliogr. des rec. collect.*, t. I. p. 443 note et t. II, p. 163) de 1628. — Boissière est l'auteur d'un volume de *Devises*, suivi d'un *Traité des règles de la devise* (Paris, Courbé, 1634-1637, in-8°). Dans une lettre du 6 novembre 1629 à M^{re} Desloges (l. XXII du liv. VII), Balzac parle des devises de Boissière, comme si cet écrivain jouissait à cette date d'une certaine notoriété.

1. *Le Carrousel des pompes et magnificences faites en faveur du mariage du très chrestien Roy Louis XIII, avec Anne, Infante d'Espagne, le jeudy, vendredy, samedy 5, 6 et 7 d'avril 1612 en la place Royale à Paris...* Paris, Jean Millot et Jean de Bordeaulx, 1612, in-8°, 46 pages, et *Recueil des cartels publiez es présences de leurs M. M. en la place Royale le 5, 6 et 7 d'avril 1612*, Paris, Micard, 1612 (Priviège du 4 avril), in-8°, 160 pp. (Bibl. Sainte-Geneviève, L 461).

de la neuvième compagnie d'assaillants. Elle était sous la conduite du comte de Noailles¹ et du baron du Seel, qui parurent accompagnés d'un magnifique cortège où figurait, entre autres, une « machine représentant une baleine dans une mer et un dauphin au-dessus et autour une musique ». Un gentilhomme lut à haute voix la réponse de ces seigneurs au cartel des chevaliers de la gloire, et somma ceux-ci de s'avouer vaincus et d'abandonner en leur faveur la garde du Palais de la Félicité². Un autre gentilhomme incita Sa Majesté à se servir de la vailante épée de MM. de Noailles et du Seel, désignés en cette occurrence par les noms chevaleresques d'Amadis et Galaor, célèbres héros du roman si feuilleté à cette époque de l'espagnol Montalvo³. Un page, sous le déguisement de la fée Urgande⁴, autre personnage de l'*Amadis de Gaule*, prédit à la Régente le bonheur qui devait combler la France à la suite des hyménées projetés. En lui présentant les deux coureurs d'aventures, il l'assura que leur audace serait exaltée si « les beaux yeux » de Marie daignaient leur faire « un doux accueil ». Enfin MM. de Noailles et du Seel — Amadis et Galaor — prenant eux-mêmes la parole, adressèrent leurs hommages à Madame Elisabeth, sœur du roi⁵, et firent de galants compliments aux belles spectatrices⁶.

En outre, Mainard composa plusieurs pièces de circonstance pour le ballet, donné le 19 mars 1615, en l'honneur de la princesse d'Espagne, Madame Elisabeth, sœur du roi⁷. Le sujet

1. Il s'agit de Henri de Noailles, lieutenant général du roi en Haute-Auvergne. Son fils aîné, François, porta le titre de comte d'Ayen jusqu'à la mort de Henri (1626).

2. *Recueil des Cartels...*, p. 52 et suiv.

3. *Au Roy, pour Amadis et Galaor* dans le *Recueil des Cartels*; Mainard changea plus tard le titre de ces stances, de manière à en altérer complètement la signification : *Les Amadis au Roy* (cf. éd. Garriss., t. II, p. 239).

4. *Urgande à la Reyne*, cf. éd. Garriss., t. II, p. 244. Dans le *Recueil des Cartels* la même pièce est intitulée : *Urgande présentant Amadis et Galaor. A la Reyne*.

5. *Les Amadis à Madame, sœur u Roy*, éd. Garriss., t. II, p. 244.

6. *Les Amadis aux Dames*, éd. Garriss., t. II, p. 244.

7. a° *Les Sibylles au Roi pour le ballet de la princesse d'Espagne*, dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes* p. 89; b° *Les Sibylles à la Reyne*, dans l'éd. Garriss., t. III, p. 293; c° *Pour le ballet de la princesse d'Espagne. La Nuit à la Reyne mère du Roy* dans éd. Garriss., t. III, p. 293 (l'éditeur qui a reproduit ce morceau d'après le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, n'a pas reproduit le sous-titre

de ce ballet était le triomphe de Minerve (Madame s'était revêtue de manière à figurer cette déesse), pour avoir captivé le prince d'Espagne. On ne récita pas les vers de notre auteur, comme on le fit pour ceux de Malherbe et du sieur Durand, contrôleur des guerres et inventeur du spectacle. En vérité, les stances de Mainard ne s'appliquaient même pas au véritable sujet du divertissement. Avant la représentation du « triomphe de Minerve », il y eut, pour ainsi dire, un « lever de rideau » : « Dix Sibylles assemblées pour prédire les félicités du mariage futur, venaient trouver leurs Majestés par le commandement des Dieux ». Après avoir dansé, elles jetèrent « en l'air des rouleaux de papier imprimés où estoient des vers adressez au Roy et à la Roïne ». C'est notre poète qui avait composé ces pièces qu'il envoya, comme les précédentes, à l'intendant des plaisirs de la Cour.

C'était son ami Laugier de Porchères qui, sous la Régence, occupait cet emploi. Destitué par la reine Marguerite, Laugier connut le pire dénûment¹, jusqu'à ce qu'il sut faire apprécier à la société frivole de son époque son talent de librettiste et d'ordonnateur de fêtes. La princesse de Conti s'aperçut de ses mérites d'amuseur et l'appointa à douze cents écus par an, à charge de lui fournir des ballets « et autres choses semblables »².

de cette pièce et a ignoré qu'elle était insérée dans le *Recueil* de Du Bray de 1630; d°. La pièce *La Nuit au Roy*, éd. Garriss., t. II, p. 246, est le pendant de la précédente. Il se pourrait que les stances *Le soleil à la Reyne, mère du Roy*, t. III, p. 222, et les vers de ballet : *C'est l'amour qui parle*, t. II, p. 23, appartenissent au même groupe. MM. Durand-Lapie et Lachèvre (o. c., p. 89) assurent que le ballet de la princesse d'Espagne en vue duquel furent écrites ces pièces eut lieu les 5, 6 et 7 avril 1612. Ces critiques se trompent. Durant les fêtes de la place Royale, il y eut des cartels, des cavalcades et des courses, mais pas de ballets. De plus, les pièces mentionnées concordent avec la relation du divertissement donné, le 19 mars 1613, en la grand'salle de Bourbon (cf. *Mercurie françois*, année 1613, t. IV p. 9). Enfin ces pièces renferment des allusions à des événements postérieurs à la date indiquée par MM. Durand-Lapie et Lachèvre. Ainsi les vers suivants tirés de la pièce *La Nuit à la Reyne*, nous reportent à la révolte des princes, février 1614 :

Quelques esprits fâcheux travaillés de la Paix
Ont d'un nuage épais

Essayé d'obscurcir l'horizon de la France.

Plus bas le poète parle de nouveau « des mutins ».

1. Cf. Isaac du Ryer (*Le temps perdu*, Paris, 1610) cité par Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs*, t. I, p. 278.

2. Tallemant, *Histoire de Porchères Laugier*, éd. c., t. IV, pp. 321-324. Il fréquentait avant 1607 la maison de M^{me} de Conti (cf. Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XVI, p. 171).

Marie de Médicis, très liée avec cette princesse à l'époque de la Régence, pris également les mérites de Laugier et lui décerna le titre pompeux d'*Intendant des plaisirs nocturnes de la Reine*, appellation qui devait susciter au poète provençal les moqueries de Balzac et aussi la jalouse admiration de Mainard¹.

Ces ballets, dont il parlera plus tard comme de « sottises qui lui sont échappées sous la Régence de Marie² », valurent certainement à notre auteur quelques gratifications. Ce n'était pas la seule chose qu'il en attendait. Il espérait se faire donner au Louvre un poste largement rétribué ou au moins se faire inscrire sur la liste des écrivains pensionnés par Leurs Majestés. Les stances où il défend Anne d'Autriche contre ses détracteurs³ et les épigrammes où il promet à Louis de la gloire en échange des bienfaits dont il le pourrait combler ne réussirent pas plus que ses ballets à attirer à Mainard la faveur de la Cour.

Mainard ne fut pas plus heureux auprès de M. le Prince. Dès 1615, nous le trouvons dans l'entourage de Condé qui lui commande des vers pour le ballet donné en son hôtel, le 23 février de cette année, aux magistrats du Parlement de Paris. L'attitude de M. le Prince, pendant la session des Etats de 1614-1615, lui avait attiré les sympathies des gens de robe. On lui était reconnaissant d'avoir combattu les projets de Concini sur la suppression de l'hérédité des charges. Au moment d'une fâcheuse affaire arrivée à l'un de ses domestiques qui avait châtié un gentilhomme de la suite de la reine-mère, les Enquêtes lui apportèrent un appui qui porta ombrage au Louvre. De son côté, le prince manœuvrait avec dextérité pour

1. Un grand nombre de critiques, malgré l'assertion de Tallemant, ont fait de François d'Arbaud de Porchères, l'homonyme de Laugier de Porchères, provençal et académicien comme lui, l'intendant des plaisirs nocturnes de la Régente. Pourtant Balzac, dans une lettre inédite du 25 juillet 1644 à Chapelain, raille « le moderne seigneur de Logeri » d'avoir rempli cet office, et Mainard, dans une épigramme adressée à Laugier (éd. Garriss., t. III, p. 90), fait également allusion à cet emploi. Même après la Régence, Porchères fournit la Cour de ballets. Ainsi il est l'auteur du ballet, dansé au Louvre le 12 février 1619 (cf. les notes du marquis de Chantérac, éd. des *Mémoires* de Bassompierre, t. III, pp. 417-418).

2. Cf. l. CCXVII à Frémin, fin 1638.

3. Cf. *Stances*, éd. Garriss., t. II, p. 254.

entretenir l'irritation du Palais contre la Cour ; un grand nombre de magistrats passaient tout leur temps à l'hôtel de Condé. M. le Prince avait invité au ballet en question, en même temps que les conseillers, leurs femmes à qui l'*Aurore*, au début du spectacle, fit des confessions tout à leur avantage :

Chères divinitez, c'est avec tant de honte
Que j'ay de vos clartez les excès découverts,
Qu'Apollon désormais peut bien faire son conte,
De venir sans Aurore éclairer l'univers¹.

Condé daigna lui aussi y danser et, déguisé en « espiègle », y réciter le dizain suivant, rempli de menaces voilées, justifiant ainsi le mot de Sully « que M. le Prince faisait d'un ballet une affaire d'Etat² » :

Mon esprit est la vive source
De tous les bons tours des matois.
Et Paris n'a coupeur de bourse
Dont je n'entende le patois.
Aux industrieux artifices,
De mes nonpareilles malices,
Il est malaisé d'échapper.
Heureux celui que j'en dispense !
Je trompe qui me croit tromper
Et suis plus fin que l'on ne pence !³

1. Cf. éd. Garriss., t. II, p. 258, *L'aurore aux dames, pour un ballet*. — M. Victor du Bled dans son étude sur la cour de Henri IV (*La Société française du XVI^e s^e au XX^e s^e, 1^{re} série, p. 184*) cite, sans nom d'auteur, ces vers comme ayant été récités au ballet de 1615 de Condé. Malheureusement, il néglige d'indiquer sa référence. — Nous supposons que Mainard composa pour la même circonstance des stances pour le beau-frère de Condé, le duc de Montmorency, déguisé en berger (édit. Garriss., t. II, p. 248) ; une « chanson de bergers » (t. III, p. 234) ; les strophes placées dans la bouche d'Orphée (t. III, p. 298) et le ballet que Mainard laissa manuscrit : *Belles qui portés dans les yeux* (t. III, p. 299, d'après le ms. 843 de Toulouse). A l'exception de cette dernière pièce, tous ces vers, intimement liés par le sens, ont été publiés par Mainard dans les *Recueils* de Du Bray de 1626 et 1630.

2. V. lettre de Malherbe à Pereïse du 43 février 1615.

3. Ms. 843, Bibl. de Toulouse, f^o 48 avec la mention « pour M. le Prince représentant l'Espiègle à un ballet qu'il dança l'année 1615, un an devant sa prison ». Condé, qui continua ses cabales contre le maréchal d'Ancre, fut arrêté au Louvre, le 1^{er} septembre 1616.

Mainard ne se ressentit pas trop des bienfaits de M. le Prince. Tallemant¹ nous a rapporté des traits singuliers de l'avarice de Condé, à qui il ne répugnait pas de tricher au jeu même quand il avait pour partenaires les « escoliers » de l'Université de Bourges. De plus, Condé mettait son point d'honneur à faire régler les orgies auxquelles il se livrait dans les tavernes de Paris par ses compagnons, incomparablement moins fortunés que lui. D'ailleurs, fort médiocre amateur de poésie et poussant en cette matière l'ignorance si loin qu'un jour, au moment où l'on menait grand bruit autour de Chapelain, il s'imagina que l'auteur de la *Pucelle* était un statuaire. M. le Prince fit certainement la sourde oreille aux placets de Mainard :

Grand Prince

 Je douteray de bien écrire,
 Jusqu'à ce que de vostre part
 Un brevet me le vienne dire².

Les pièces de Mainard qui plurent surtout à Condé furent les épigrammes et les stances dictées au poète par les événements de 1621-1622³. M. le Prince comptait parmi les catholiques les plus zélés et souhaitait ardemment une guerre à outrance contre les protestants. A la suite de ses instigations, comme à la suite de celles des autres ultramontains de marque, Louis sévit avec rigueur contre les huguenots qui, pour répondre à ses menées illégales, organisèrent une défense inquiétante pour la sûreté de l'Etat. A la pensée que les hérétiques allaient de nouveau commettre les atrocités dont ils s'étaient rendus

1. V. l'*Historiette de M. le Prince*, éd. c., t. II, pp. 434 et suiv.

2. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 129. — Dans le ms. 843 de Toulouse, f° 86, figure une variante de cette épigramme dont le vers final est plus clair que celui du texte définitif : « une pension me le die »... (Cette pièce est d'ailleurs une imitation de Martial, ép. 73, l. XII).

3. Les épigrammes *Montauban il ne faut pas... O que vous estes esblouys... Si Montauban aux pieds de vos courroux... Le Roy sçait bien que la miséricorde... Le peuple en veut à l'hérésie...* et les *Stances contre les Huguenots*, éd. Garriss., t. II, pp. 207, 231, 232 et 233.

coupables pendant les dernières guerres religieuses¹, la haine héréditaire des « parpaillots endiablés » se réveilla dans le cœur du poète. Il se rappela les récits que lui avait faits son père sur le pillage des habitations et sur la profanation des églises de Saint-Céré et des environs, en 1562 et en 1574 ; il se souvint des lourdes rançons que les hérétiques avaient exigées de la population fidèle à la croyance des ancêtres ; il eut devant les yeux le tableau de la misère et des deuils qui avaient suivi ces déplorables événements. Les nouvelles qui lui arrivaient au sujet des hostilités entre catholiques et huguenots le remplissent tantôt d'effroi, tantôt de contentement. La colère de Louis est « trop lente » pour punir l'insolence de La Rochelle où les protestants conjurent la ruine du royaume². Le cœur débordant d'allégresse, il poursuit de sarcasmes les Montalbanais assiégés (août-novembre 1621) : On leur laisse la liberté de choisir entre « la corde de la potence » et le « cordon de Saint-François » ; on va leur faire faire des « plongeurs d'eau bénite ». Quand Chamier, le conseiller de La Force, futur maréchal de France, fut emporté sur les murs de Montauban, le 16 octobre 1621, par un coup de canon, il insulta à la mémoire de ce « ministre de sang et de fer³ »... Mainard partagea sans doute l'indignation des dévots à la levée du siège de cette place par Luynes, et il exulta en apprenant le crédit dont Condé jouit à la Cour, aussitôt après la mort du connétable. Comme M. le Prince, le poète pousse le roi à briser la rébellion : Il annonce à Soubise, maître de l'île d'Oléron et des alentours, qu'il traversera bientôt « la rivière de l'autre monde⁴ » ; il persifle les protestants qui demandent des

1. A noter que Saint-Céré fut le siège d'un colloque des religionnaires du Haut-Quercy, F. 410, le 6 juin 1619. — V. les pièces relatives à cet événement dans les Arch. du Lot.

2. Cf. les deux épigr. : *Grand Roy, qui fais ouyr partout et Modérez l'ardeur qui vous porte*, éd. Garriss., t. II, pp. 189 et 190. — L'assemblée générale du parti protestant s'ouvrit à La Rochelle le 13 décembre 1620.

3. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 288, d'après le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 28. L'éditeur a négligé d'indiquer que le poète a noté en marge de son cahier le nom du ministre protestant comme étant celui du personnage qu'il visait. Sur Daniel Chamier, v. le *Dictionnaire critique* de Bayle, éd. de 1740.

4. *Idem*, t. II, p. 190 : *Louys est un jeune Lyon...*

secours à Sa Majesté d'Angleterre¹, raille les réformés de Montpellier, affamés par l'armée de Condé qui avait investi cette ville :

Si leur rebellion finit
Nostre bon roy veut que l'église
Les engraisse de paint bénit².

La paix rendit bientôt inutile le zèle déployé par Condé pour la cause catholique. Irrité, il partit pour l'Italie, emmenant peut-être le poète parmi les gens de sa suite³.

La reprise de la lutte contre les protestants vint tirer Condé de son gouvernement du Berry où il végétait depuis son retour de Rome. Nommé lieutenant-général des armées du roi en Languedoc, Dauphiné, Guyenne et Lyonnais⁴, Condé, en compagnie du duc de Montmorency, fut chargé de détruire les forces des religionnaires du Midi. Le 15 janvier 1628, Condé et Montmorency arrivèrent à Toulouse où ils organisèrent leur plan de guerre. M. le Prince envoya des troupes dans le Vivarais, dans le pays de Foix et en Rouergue sous le commandement respectif du duc de Ventadour, du comte de Carmain et du duc d'Epemon, tandis que Montmorency passa très agréablement le carnaval à Toulouse, en s'amusant à donner des fêtes et des ballets. Il y prépara aussi, pour l'ouverture des Etats de la province, une cérémonie magnifique en l'honneur de son beau-frère. Le jeudi 2 mars 1628, M. le Prince en qualité de premier commissaire du roi, prononça devant les Etats un long discours, dans lequel il exposa la situation des affaires du royaume, s'étendit sur les troubles qui agitaient la province et fit l'éloge du cardinal de Richelieu et du duc de Montmorency, second commissaire du roi. Dans l'après-midi,

1. Cf. éd. Garriss., t. II, p. 221 : *Sans doute en vos mains on a mis...*

2. Ms. 843 de Toulouse, f° 97 verso. En 1627-28 le poète modifia légèrement cette épigramme pour l'appliquer à La Rochelle assiégée, cf. Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 91.

3. Cf. le début du chap. VI.

4. Simon du Cros, *Hist. du duc de Montmorency*, Paris, 1643, p. 147. — Devic et Vaissète, *Hist. du Languedoc*, t. XI, pp. 1014-1015.

les Etats allèrent en corps le saluer. Enfin, le soir, son beau-frère le « régala » d'un grand ballet, dont Mainard avait composé les vers ¹.

A tout seigneur, tout honneur. M. le Prince fit l'ouverture du spectacle, en répétant en vers ² ce que dans l'après-midi il avait dit en prose. Ce fut ensuite le tour du duc de Montmorency de convier les seigneurs à rompre les « funestes pratiques » des ennemis de Sa Majesté et d'avertir les Huguenots qu'

Ils auront un mauvais printemps,
Malgré les roses d'Angleterre ³.

Une fois les affaires sérieuses expédiées, les seigneurs remplirent leurs devoirs de parfaits cavaliers français. Son Altesse, déguisée en « mestre de camp », s'adressa à la princesse des Ursins ⁴, femme de son beau-frère, pour lui confesser :

Qu'est-il besoin de gens de guerre
A qui d'un seul traict de ses yeux
Peut conquérir toute la terre ⁵!

1. Le 13 février 1628, le capitoul Guillaume d'Abbatia adresse à Peireisc, conseiller au Parlement d'Aix, les vers composés par le président Mainard pour le ballet de M. le Prince. Cf. *Lettres inédites de Guill. d'Abbatia à Pereisc* (1619-1633), publ. par Tamizey de Larroque, Paris, 1885, p. 11. — Pereisc s'empressa (4 mars 1628) de transmettre à Du Puy les vers de Mainard, cf. *Lettres de Peireisc aux frères Du Puy*, publ. par Tamizey de Larroque, Paris, 1888, t. I, p. 550.

2. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 306. La méchanceté de la phrase suivante de Michel Le Vassor (*Hist. de Louis XIII*, 1757, t. III, p. 181) sur l'attitude de Condé à cette fête est donc évidente : « Rohan... apprit que le duc de Montmorency, après avoir régala le Prince de Condé d'un ballet magnifique où son Altesse *dormit presque toujours* »... Le même historien reproduit aussi quelques lignes des *Mémoires* du duc de Rohan qui affirme que les troupes de Condé exercèrent à Pamiers, enlevé aux religionnaires, « toutes les violences qu'on peut s'imaginer sous un tel chef ». Cependant Mainard avait fait faire à Condé l'éloge de ses soldats, nullement maraudeurs (ou comme on disait à cette époque « picoreurs ») et point enclins aux rapines.

3. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 310, « A monseigneur de Mémorenci ».

4. Marie-Félicie, de l'illustre maison des Ursins, nièce, dit Simon du Cros, de la reine-mère (o. c., p. 11). En réalité elle n'en était qu'une parente éloignée.

5. Garrisson a donné cette épigramme (*A Madame de Memorenci*, t. III, p. 309) d'après le ms. XLII de la Bibl. des Barberini de Rome; MM. Lachèvre et Durand-Lapie, qui ne se sont pas aperçus qu'elle avait été publiée antérieurement, l'ont reproduite (*Deux homonymes*, p. 95) d'après le *Recueil* de Du Bray de 1630 où elle porte la mention : « Pour un maistre de camp à une princesse ». On serait porté à croire que c'est le comte de Carmain, mestre de camp du duc de Montmorency, qui l'a prononcée, si l'on ne savait que ce gentilhomme ne put assister à cette fête attendu que ses chefs l'avaient envoyé, dès le mois de janvier, dans le comté de Foix, et si cette pièce ne figurait dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 103, avec la mention : « Pour monseigneur le prince faisant le maistre de camp ».

Des gentilshommes travestis en « Quinola ¹ », en « empyriques », en « débauchés ² » vinrent débiter des strophes et montrer la souplesse de leurs jambes et la rondeur de leurs mollets. Il y eut une entrée de fous ³ dont l'amour, cela va sans dire, avait brouillé le cerveau. Naturellement, ils ont gardé en cette conjoncture une once de raison, car, refusant de prendre de l'ellébore, ils chérissent une maladie qui leur procure de bien douces visions :

Combien de fois ay-je pesté
Contre ceux qui me viennent dire
Qu'un fou recouvre la santé
A mesme temps qu'il la désire.
L'ardente fièvre qui m'assaut,
Porte aujourd'hui mes vœux si haut
Et fait leur route si hardie,
Que j'empirerois ma raison
Si je cherchois la guérison
D'une si belle maladie ⁴ !

IV

A l'époque de sa vie à laquelle nous voici parvenus, Mainard n'exerçait plus d'une manière effective la charge de président au présidial d'Aurillac. Un cahier, dans lequel un anonyme de cette ville a consigné, au début du XVIII^e siècle, d'après les documents qu'il avait à sa disposition, des notes ayant trait à l'histoire locale, nous apprend que M^e Henri Darches, ayant acheté la charge de président « du sieur Maynard, poète fameux, vint s'établir de la petite ville de Beaulieu sur la Dordogne, province du Limousin, vicomté de Turenne, en la ville d'Aurillac ». Or, un acte découvert dans les Archives départementales du Cantal ⁵ par M. l'archiviste Jean Delmas, qui a eu l'extrême complaisance

1. Au jeu de reversi le valet de cœur, principale carte de ce jeu.

2. V. Durand-Lapie et Lachèvre, *o. c.*, pp. 96 et 101, épigrammes.

3. V. les deux épigrammes *pour un ballet de fous* dans Durand-Lapie et Lachèvre, *o. c.*, p. 96.

4. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f^o 405.

5. Minutes Cailar, an 1628, f^o 336.

de nous en communiquer la teneur, nous apprend que le 13 mai 1628, « en la ville d'Aurillac et maison de Monsieur M^e Henri Darches, conseiller du Roy, nostre sire, et président au bailliage et siège présidial du Hault-Auvergne, estably en la présente ville d'Aurillac... a vendu... à Pierre Delpuech un chaptal de maison... sciz et scitué audit Aurillac et rue appelée des ponts martis... » Comme nous le fait remarquer M. J. Delmas, Mainard acheta le 16 octobre 1623 de Fr. de Cambolas¹, pour la somme de 2500 livres tournois, « une maison scize et scituée en ladite ville d'Aurillac et rue appellée la placette del baudon... plus un chazal de maison joignant la basse court de la susdite maison, respondant sur icelle et sur la rue appellée des pontz martis »². La confrontation de ce *chazal* étant exactement la même que celle de l'immeuble qui fait l'objet de la vente du 13 mai 1628, il est permis d'en inférer, d'abord, que Mainard avait cédé à son successeur l'une des deux maisons³ qu'il possédait dans le chef-lieu du Cantal et, en second lieu, que, bientôt après, Henri Darches se défit d'une partie de cette propriété. Notons que dans le document mentionné du 16 octobre 1623, ainsi que dans un acte du 15 octobre 1626 où Mainard est cité comme témoin de Fr. de Cambolas, on donne à notre auteur l'appellation de président au présidial d'Aurillac. C'est dans la pièce sus-mentionnée du 13 mai 1628 que, pour la première fois, un autre personnage que Fr. Mainard porte le titre dont jusqu'à cette date ce dernier était le seul détenteur. On ne saurait conjecturer qu'il y avait à cette date deux magistrats à la tête du tribunal suprême de la Haute-Auvergne, car ce ne fut que par un édit de septembre 1633 que Louis XIII créa au présidial d'Aurillac, comme dans les tribunaux similaires du royaume, un office de second président⁴.

1. On se rappelle que ce conseiller à la Cour de Toulouse avait épousé Anne, la nièce du poète, la fille de Jean de Mainard.

2. Arch. départ. du Cantal, minutes Cailar pour 1623.

3. Cf. la première note de ce chapitre.

4. C'est ce qu'indique le cahier déjà cité sur l'histoire de la ville et du présidial d'Aurillac. — Cf. aussi sur cet édit., (D. Jousse), *Traité de la juridiction des présidiaux*, Paris, 1737, Préface, p. 40. — D'Escorbiac, *Recueil des édits, déclarations, arrêts*, etc. Paris, 1638, t. I, chap. 3.

D'un autre côté, à partir de 1628, il n'est plus question dans les documents d'Aurillac de Fr. Mainard comme président au présidial, mais bien d'Henri Darches. Ainsi, le 13 novembre 1632, c'est « M^e henry D'Arches, président audit siège présidial », qui assiste M^e Gérauld de Lacarrière pour conduire les débats du conseil de la maison consulaire d'Aurillac¹. Ainsi encore, le 13 avril 1635, le sieur Textoris montre au conseil de la même maison commune et consulaire « que le sieur D'Arches, président en la cour présidiale, est sur le point de son despart pour s'en aller à Paris à la poursuite du procès » pendant au Parlement de la capitale, pour la préséance aux honneurs publics entre les consuls et les magistrats du présidial². Enfin, sur un rôle d'imposition de la ville d'Aurillac, du 16 juillet 1641³, où figurent tous les magistrats du présidial, sont mentionnés comme présidents M^{es} Henri Darches et Jean de Malvesin. De tous les actes que nous avons énumérés, il appert avec évidence que notre personnage, qui avait acquis sa charge en décembre 1611 et avait commencé à la remplir en août 1612, ne l'exerça d'une manière effective que jusqu'aux abords de 1628. A partir de cette dernière date, Mainard n'est plus que président honoraire d'Aurillac. Si ses amis continuent à l'appeler « le président Mainard » et si, dans les actes de Cahors ou de Saint-Céré, il lui est encore donné jusqu'à la fin de ses jours la qualité de « président au présidial du Haut-Auvergne », c'est un titre purement honorifique qu'on lui décerne. L'absence dans son volume de correspondance (1634-1645) de toute allusion à l'exercice d'une fonction judiciaire à Aurillac et une lettre inédite⁴ du 11 décembre 1634 à Charles de Noailles pour le prier de lui faire concéder par Richelieu, dans des conditions avantageuses, le poste nouvellement créé de second

1. Arch. commun. d'Aurillac. Reg. des délibérations du conseil de la Maison commune et consulaire d'Aurillac (BB. 14).

2. Arch. commun. d'Aurillac, même reg. (BB. 14).

3. *Id.* Rôle des tailles de cette ville pour 1641, (CC. 13).

4. Arch. Aff. étrang., Rome, T. 49, f° 354. V. cette missive, dont il sera question dans le chap. suivant, dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

président au siège de cette localité, corroborent d'une manière manifeste nos conclusions ¹.

Il est certain qu'en résignant sa charge Mainard cédait à un sentiment de lassitude pour une occupation qui ne répondait ni à ses goûts de poète, ni à ses ambitions. Il pensait, en se fondant sur les compliments reçus de la part de certains grands seigneurs, qu'il lui serait facile de s'attacher à l'un d'entre eux et de vivre ainsi à la Cour. Habiter Paris était, comme on l'a vu, l'objet de tous ses vœux. Le séjour dans la capitale pouvait seul consacrer sa réputation de poète; la fréquentation des beaux esprits et de ses compagnons de plaisirs offrait pour lui plus d'attraits que celle des gentilshommes campagnards, ses voisins, et les pièces qu'il aurait pu écrire pour les divertissements de la Cour ou en l'honneur des grands auraient augmenté ses ressources pécuniaires.

Il avait fondé de grands espoirs sur Montmorency et sur Bassompierre. Le premier de ces seigneurs, nous apprend Tallemant, était riche, libéral et « avait toujours des gens d'esprit à ses gages, qui faisoient des vers pour luy et l'entretenoient des nouvelles du monde des lettres ² ». Même, à plusieurs reprises, le duc avait manifesté ses bontés au poète qui le loue de prendre soin dans un siècle de fer « de la vertu des gens d'estude ³ ». En 1630, au moment où Montmorency fut investi du commandement des troupes envoyées en Italie contre les Espagnols, notre auteur lui prédit, dans une ode, les plus

1. Dans sa brochure *Quelques notes sur le tribunal d'Aurillac* (Aurillac; 1908, p.17), M. J. Tourrilhes rapporte une sentence du présidial de cette ville, d'août 1641, où Mainard est cité comme président. Questionné par nous sur la référence de sa pièce, M. Tourrilhes nous a communiqué qu'il en avait lu la teneur dans un ouvrage de Durif dont il n'a pu nous indiquer le titre. Pour nous obliger, notre aimable correspondant a cherché, mais sans fruit, l'original de cet acte dans les archives du Cantal. Or, comme les ouvrages d'H. Durif contiennent de nombreuses allégations sans preuves, nous ne saurions ajouter foi à l'existence du document cité. A noter d'ailleurs, comme nous le fait observer M. J. Delmas, que les noms des conseillers Testoris, Gayral et de Gaignac qui, en août 1641, auraient assisté Mainard, ne figurent pas sur le rôle d'imposition du 16 juillet 1641 qui contient la liste des magistrats du présidial d'Aurillac (Arch. commun. de cette ville, CC. 43).

2. *Historiette de Montmorency*, éd. c. II, p. 307.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 491.

magnifiques destinées¹. Ces prophéties ne devaient guère s'accomplir. Deux ans après sa brillante campagne du Piémont, Henri de Montmorency, qui avait trempé dans le complot de Gaston d'Orléans, eut la tête tranchée dans la cour du Capitole de Toulouse. Mainard pleura longtemps, comme les juges l'avaient fait eux-mêmes, le sort tragique de ce jeune homme, beau, séduisant, brave, d'une race illustre, et à qui l'avenir le plus brillant semblait être réservé².

L'année même où Mainard avait chanté les prouesses du gouverneur du Languedoc, il avait adressé une longue ode au rival de ce dernier, le maréchal de Bassompierre³. Le poète y glorifiait la valeur militaire du maréchal qui, tout récemment encore, s'était signalé en Savoie⁴, et y prônait l'habileté et l'éloquence dont il avait fait preuve dans cinq illustres ambassades⁵. Les bons mots du maréchal et sa liaison avec la princesse de Conti, restée fidèle à la reine-mère, le perdirent auprès du Cardinal. Le 26 février 1631, ce dernier le fit mettre

1. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 199, ode publiée pour la première fois dans le *Recueil* de Du Bray de 1630 où elle porte le titre *Au Prince Filidor*. On serait tenté de croire qu'elle est adressée au prince de Condé, si l'auteur n'y parlait de la grande jeunesse de son héros. En effet la première des strophes citées de cette pièce, présente en 1630 la variante :

Devant que ta jeunesse en merveilles féconde
De tes ans les plus beaux n'ait commencé le cours,
Le nom de Filidor sera le seul discours
Dont la voix de la gloire entretiendra le monde.

2. Cf. l. XLIII de Mainard. — Chapelain, un des adulateurs de Richelieu, déplore vivement, lui aussi, la mort de Montmorency, dans une lettre du 24 novembre 1632. Cf. *Lettres inédites de Chapelain* publ. par Tamizey de Larroque, t. I, p. 7.

3. Cette pièce a été reproduite par M. Lachèvre dans sa *Bibliographie*, t. II, p. 708 d'après le *Recueil* de Sercy de 1653, où elle est signée d'un C. M. Lachèvre l'a attribuée (*o. c.*, p. 373, note 2) à Mainard, vu qu'elle figure dans le t. XXI des Recueils Conrart parmi des pièces de ce poète. La présence de cette ode dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f^o 126 v. et s. confirme pleinement cette attribution. V. les quatrains dont se piquèrent Bassompierre et Montmorency dans le commentaire de P. Paris et Monmerqué à l'*Historiette* citée de Tallemant sur Montmorency.

4.
La Savoye en reste confuse
Et le démon de ta valeur
N'eust pas avec tant de chaleur
Forcé les murailles de Suze.

La ville de Suze fut prise le 6 mars 1629. L'allusion à la conquête de la Savoie date cette pièce du début de l'année 1630.

5. Ambassade de juin 1606, en Lorraine, pour assister de la part du roi aux noces du duc de Bar ; de mai 1606, pour disposer le duc de Lorraine au mariage de sa fille aînée avec le Dauphin ; de fin décembre 1620, en Espagne, au sujet de la Valteline, mission qui devait amener le traité de Madrid (3 avril 1621) ; de

à la Bastille d'où Bassompierre ne sortira qu'à la mort de son ennemi¹.

De quelque côté qu'il se tournât, Mainard voyait se dresser devant lui la figure de Richelieu. Le roi se laissait de plus en plus conduire par son premier ministre, et qui voulait plaire à Sa Majesté devait auparavant plaire à Son Eminence. Le Cardinal disposait à son gré des Noailles auxquels Mainard était lié, et de Condé, qu'il avait inutilement flatté. Seigneurs et bourgeois, prêtres et juges, financiers et gens de lettres, tous ceux qui voulaient réussir dans leur carrière s'efforçaient de gagner ses bonnes grâces. Mainard comprit ce qui lui restait à faire.

novembre-décembre 1625, en Suisse, pour contrebalancer les influences allemande et espagnole et resserrer les liens de l'alliance avec la Confédération ; de 1626, en Angleterre, pour négocier le rétablissement des ecclésiastiques et des serviteurs français auprès de la reine d'Angleterre (cf. la notice du marquis de Chantérac en tête de son édition des *Mémoires* de Bassompierre).

1. Cf. à ce sujet Tallemant, *Historiettes*, t. III, p. 337. — V. le récit de son arrestation dans *Mémoires*, éd. c., t. IV, p. 130.

CHAPITRE V

LA FIN D'UNE LÉGENDE. — MAINARD ET RICHELIEU

- I. — Mainard et ses éloges à Richelieu. Mainard à Paris en février 1632 : ballet pour le comte de Soissons. Ses odes au Cardinal (1633). — Un écrivain antipathique à Richelieu : J.-L. Guez de Balzac et ses relations amicales avec notre poète. — Un effet de la faveur de Richelieu : Mainard de l'Académie française (1634). Réfutation de l'opinion de M. Faguet, sur l'admission tardive de notre auteur dans la Compagnie. — Pièces pour les « étrennes » de 1635 de Richelieu. Histoire véritable du *Rien* du Cardinal.
- II. — Rapports de Mainard avec François et Charles de Noailles. — Le comte de Noailles, ambassadeur près du Saint-Siège : Chapelain, La Mothe le Vayer et Silhon refusent de lui servir de secrétaire. — Hésitations de Mainard avant d'accepter cette place. — Malheurs de famille et embarras pécuniaires.

On a créé une légende romanesque aux sujet des relations de Mainard avec Richelieu. Le Cardinal aurait poursuivi le poète d'une haine dont on s'est évertué à découvrir les raisons, les unes plus fausses que les autres. En vérité, les biographes diffèrent d'opinion en ce qui concerne la date de la disgrâce de notre auteur. Certains avancent qu'il ne fut relégué en province qu'après l'emprisonnement « à la journée des Dupes » (11 novembre 1630) de ses protecteurs Bassompierre et Carmain¹. M. Durand-Lapie veut que dès l'avènement de Richelieu au ministère, c'est-à-dire dès 1624, Mainard ait été banni

1. Par exemple MM. G. Clavelier, P. Lafenestre, etc. Notons en passant que ni le maréchal de Bassompierre, ni le comte de Carmain ne furent envoyés à la Bastille à cette date, le premier n'ayant été arrêté que le 26 février 1631 et le deuxième, que le 23 octobre 1633.

de la Cour ¹, tandis que M. Garrisson assure que ce fut après décembre 1636, c'est-à-dire après le retour d'Italie du comte de Noailles, dont Mainard avait été le secrétaire, que Richelieu défendit au poète de se rendre à Paris ². Mais si les opinions sont partagées sur la date de l'exil de notre écrivain, les avis sont unanimes pour mettre sur le compte de l'hostilité du Cardinal toutes les infortunes du poète. S'il est pauvre, c'est la faute de Richelieu ; s'il vit en province, c'est qu'il a été proscrit par Richelieu ; si, aux environs de 1640, il parle dans ses lettres d'un ennemi dont il voudrait apaiser la colère, c'est de Richelieu qu'il s'agit ³.

Le premier critique qui parla des persécutions dont Mainard eut à souffrir de la part de Richelieu fut Labouïsse-Rochefort. Attribuant à notre écrivain deux lettres que celui-ci avait recopiées sur son cahier, sans spécifier qu'elles étaient de Malherbe, ce publiciste rattacha imprudemment à la biographie du poète toulousain, les faits dont il est question dans ces missives. Ainsi il insista sur les prétendues bonnes relations du président d'Aurillac avec Richelieu en 1625 ⁴, pour mieux faire ressortir combien il en fut exécré par la suite. A l'époque du romantisme, au moment de l'essor de la nouvelle historique, un littérateur auvergnat écrivit sur la donnée de l'exil de Mainard à Aurillac une fantaisie, dans laquelle il fait jouer au poète le rôle que l'on aimait alors donner aux protagonistes des drames et des romans, victimes d'un homme puissant et

1. Durand-Lapie, *Lettres de Fr. Maynard* (Extrait du *Bulletin hist. et philologique*), Paris, 1901, p. 14. — Cependant, dans la brochure publiée par cet auteur en collaboration avec M. Lachèvre (*Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Ménard*, p. 21), il est dit que le poète fut mal accueilli à la Cour après sa rupture avec Noailles (déc. 1636).

2. Garriss., Notice, p. xxiii.

3. Cf. Garriss., *Ibid.*, xxvii et Livet, éd. de l'*Histoire de l'Acad. de Pellisson*, t. I, p. 198. Dans les deux cas il s'agit de Noailles et de son frère, l'évêque de Saint-Flour, et non de Richelieu et de son frère, le cardinal de Lyon.

4. *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard*, pp. 216-223. La première de ces lettres, datée de septembre 1623 par Lalanne (*Malherbe*, collect. des grands écriv., III, 89), est adressée à Balzac ; la deuxième, du 10 septembre 1623, à Racan. — Par contre, après l'emprisonnement de Bassompierre et de Carmain, Richelieu, assure le même biographe, aurait détesté le poète à cause de sa fidélité à l'égard de ses protecteurs disgraciés (*passim*).

fatal, au cœur rempli de fiel et d'envie¹. Désormais la légende de Richelieu, étouffant par méchanceté le talent d'un poète, fait son chemin. Comme elle dispensait les historiens et les critiques de Mainard de recherches fatigantes, ils s'en sont servis pour expliquer les points obscurs de la vie de notre auteur. Décidément Voltaire a raison :

Ah ! croyez-moi, la fable a son mérite !

I

Notons tout d'abord l'admiration dont Mainard fait montre à l'endroit de Richelieu, sitôt après l'avènement de ce dernier au ministère. « Sa prudence est adorable »... « on le regarde comme un Dieu », proclame-t-il vers 1625, dans son épître rimée à Cléon². En en parlant à des intimes, il le traite de « divin » et « d'incomparable³ ». « L'Etat n'aura rien à craindre tant que ce grand homme en tiendra le timon », déclare-t-il avec assurance dans une pièce contre les huguenots⁴, publiée vraisemblablement pendant le siège de La Rochelle.

Afin de lui être agréable, il flatte sa politique dans une ode contre Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avec qui, en 1629, Louis XIII était en guerre. Il reproche avec véhémence au prince savoyard de s'être allié aux Espagnols, il lui prédit qu'il passera bientôt chargé de chaînes sous les fenêtres du Louvre, raille sa caducité proche de la sépulture, sa faiblesse physique et morale, et même sa gibbosité qui excitait aussi les plaisanteries méchantes de Saint-Amant.

L'imprimeur avait déjà, selon le désir du poète, inséré cette pièce dans l'édition de 1630 du *Recueil des plus beaux vers*, quand la nouvelle de la paix conclue entre la France et la Savoie poussa Mainard à demander au libraire Du Bray la suppression de

1. Henri Durif, *Un chapitre des Mémoires inédits de François Maynard*, Clermont-F., 1846. Il faut retenir le naïf aveu que le novelliste place dans la bouche de Mainard : « Ce Cardinal est impitoyable ! Il m'éloigne de la Cour *sans savoir pourquoi* et me tient ici (à Aurillac, en 1637), pareil à un geôlier au milieu des montagnes qui m'écrasent la poitrine... »

2. Ed. Garriss., t. II, p. 193, str. 3.

3. V. ses lettres de 1628 à un ami inconnu et à Balzac dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

4. *Plainte de Cléon*, avant-dernière strophe, (Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 84).

cette ode¹. C'était prendre de bien grands détours pour complaire au Cardinal, comme c'était user de moyens bien faibles pour s'attirer sa faveur, que de le louer dans des pièces qui pouvaient ne pas tomber sous ses yeux. Comment s'y prendre pour se faire bien venir de Richelieu ? Un voyage que Mainard fit dans la capitale, au début de 1632², lui laissa entrevoir la manière dont il pouvait en gagner la faveur.

Pour le moment, il avait réussi à placer quelques vers dans le ballet donné le 7 mars, au Louvre, à l'Arsenal et à l'Hôtel-de-Ville, par le comte de Soissons. Le sujet de ce divertissement était un défilé des personnes, des animaux et des esprits auxquels les ruines du château de Bicêtre servaient de rendez-vous le jour et la nuit³. Devant une grande toile sur laquelle on avait peint les ruines de cette forteresse, vinrent successivement réciter des vers, chanter et danser les hôtes de cet endroit : des gueux, des paysans ivres, des bohémiens, des *bravi*... Un chant lugubre annonça l'heure des mystères. Attirés par les incantations d'un magicien, on vit paraître parmi les hôtes nocturnes de Bicêtre, des seigneurs pour lesquels Mainard avait composé des vers.

Costumés en lutins, vêtus de satin noir et coiffés de plumes grises, les ducs de Longueville et de Candale battirent des entrechats et débitèrent des strophes. L'un d'eux exprima sur un ton cavalier des vœux dont la liberté fit rougir les jeunes et jolies spectatrices :

Seroy-je toujours enfermé,
 Dans ces effroyables mazures,
 Où les siècles ont consumé
 Jusques aux pierres les plus dures.

1. La voir dans *Deux homonymes*, p. 104. M. Lachèvre n'a rencontré cette pièce que dans un exemplaire du *Recueil de 1630*, faisant partie de sa collection. La Bibliothèque de Toulouse possède deux exemplaires de cette anthologie, dont un exemplaire renferme cette ode. Dans les exemplaires défectueux, des cartons avec des poésies d'autres auteurs remplacent les stances de Mainard.

2. Lettre de Mainard à Fr. de Noailles, publ. par Tamizey de Larroque dans le *Bulletin du Bouquiniste*, du 1^{er} mai 1867. Sur la date 21 février 1632 de cette missive, v. notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

3. On parlait beaucoup, en 1632, de cette forteresse féodale, puisque le roi avait résolu d'en faire un hospice pour les soldats estropiés. Cf. les vers sur le château de Bicêtre, dans *Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle*, par P.-L. Jacob, Paris, s. d., in-8°, p. 103.

Faut-il que le son le plus doux
Qui puisse flatter mes oreilles,
Soit le concert que les hibous
Ajustent avec les corneilles.

Astres que le ciel embellit
De sa lumière la plus grande,
La ruelle de vostre lit
Est le séjour que je demande.

Scachés que je suis un lutin
De qui les aymables folies,
Peuvent du soir jusqu'au matin,
Dissiper vos mélancolies ¹.

L'autre, pirouettant devant les vieilles dames de l'assemblée, émit cette déclaration, dépourvue totalement de galanterie :

Arrière dames antiques
Qui me tendés vos filets ;
Vos rides climatériques
Font peur aux esprits follets.
Ma petite renommée
Seroit bientôt diffamée
Si je m'attachois à vous,
On diroit que je veux estre
Renfermé dans les vieux trous
Des mazures de Bicestre !

Mainard, qui avait assisté aux répétitions, partit avant la représentation finale². Il avait appris par Bautru qu'on voulait faire hommage au premier ministre d'un recueil de poésies.

1. Cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f^o 137 recto et s. — V. la description du ballet du comte de Soissons dans la *Gazette de France* du 12 mars 1632. Le 2 mars, le comte de Soissons pria le roi de lui permettre de danser son ballet au Louvre.

2. Dans sa lettre déjà citée à Noailles, Mainard lui parle du ballet du comte de Soissons et de sa rencontre avec Bautru à la foire de Saint-Germain. Si notre personnage était resté à Paris jusqu'au 7 mars, il aurait certainement assisté au ballet dansé dans la grande salle du Louvre. Or, il dit quelque part (l. XVII) n'avoir plus mis les pieds au Louvre depuis la mort de Henri IV. Nous concédons cependant qu'il aurait pu se trouver le 7 mars parmi les spectateurs de l'Arsenal ou de l'Hôtel de Ville, où les mêmes personnes dansèrent ce ballet. Le comte de Soissons et ses compagnons battirent des entrechats jusqu'à huit heures du matin quand il leur fut servi une collation. Ces infatigables danseurs la méritaient bien.

C'était une excellente occasion de se faire valoir auprès de ce personnage et il s'agissait de ne pas perdre de temps.

Vite il se mit à l'œuvre et choisit comme thème de son ode à la louange du Cardinal « l'heureux succès » de son voyage en Languedoc.

De mai à août 1629, cette province avait été le théâtre du talent militaire et diplomatique du Cardinal. Les places fortes protestantes qui, même après la reddition de La Rochelle, bravaient encore les armées du roi, avaient toutes fini par se rendre de gré ou de force. A la suite de la « paix de grâce » qu'il imposa aux religionnaires, Richelieu avait fait procéder au démantèlement de toutes leurs forteresses. Les habitants de Montauban, courageuse cité que Louis avait vainement investie en 1621, consentirent au dernier moment à reconnaître cette paix, à condition que le Cardinal viendrait lui-même la leur apporter. Partout on lui avait rendu des honneurs quasi-royaux, et son retour à Paris fut un triomphe.

Ce triomphe était légitime. L'écrasement des huguenots à La Rochelle et dans le Languedoc marquait à tout jamais la fin de leurs rébellions. La sécurité de l'Etat, menacée par leurs velléités d'indépendance, était maintenant établie sur des bases inébranlables. Le calme était assuré à l'intérieur et on allait enfin goûter les bienfaits de la paix. Les récoltes ne seraient plus ravagées, les églises ne seraient plus profanées, ni les villes livrées aux flammes et au pillage. Les existences ne devaient plus être en butte aux dangers que crée le déchaînement furieux des passions dans des provinces livrées par les querelles intestines aux violences et au désordre. La famine, conséquence sinistre des récentes guerres religieuses, plaie hideuse qui avait rongé le Midi et le Centre en 1628 et en 1629, ne ferait plus son apparition !

Voisin de Montauban, la grande ville huguenote du Midi, Mainard avait des raisons particulières de se réjouir de la paix. Elle le délivrait des appréhensions qui le tourmentaient depuis près de six ans au sujet de la sécurité de ses biens. Bourgeois

1. La peste ravagea les mêmes contrées de 1629 à 1631.

débonnaire, il était content de ne plus entendre le bruit du canon et de ne plus rencontrer autour de ses propriétés, le visage suspect des maraudeurs. Aussi, avec quel élan sincère salue-t-il la paix, cette messagère de l'abondance et du bonheur !

Le laboureur et sa famille,
Entre les rys et les chansons,
Feront tomber souz la faucille
La jaune beauté des moissons.
Le marchand, sur le bleu de l'onde,
Pour s'enrichir verra le monde
De l'un jusques à l'autre bout ;
Et dans le cours de peu d'années,
Mon Roy sera nommé partout
Le Roy des terres fortunées.

La paix vient du ciel pour nous rendre
Nos premières félicités :
Avec elle j'en vois descendre
Les dieux qui nous avoient quittez.
Enfin nos vœux l'ont rappelée :
La voicy la belle exilée
Qui nous vient encore revoir,
Baisons la terre qu'elle touche ;
C'est un humble et juste devoir
Qu'elle demande à nostre bouche ¹.

De plus, en bon sujet du roi, il est heureux d'apprendre les victoires remportées par les armées de Sa Majesté en Piémont, en Savoie, en Flandre. En vrai fils de parlementaire, appartenant lui-même à la magistrature, le culte qu'il a pour la Couronne lui fait exalter la vaillance du roi, cet « Alcide », ce « Mars », ce « demi-Dieu ».

Puis, il en vient au sage conseiller du monarque et célèbre la « divine prudence » de Richelieu qui, malgré la tempête, a ramené le pays « au port » et a su empêcher les rois étrangers d'allumer en France le « flambeau de la guerre ». Que le grand homme se rie des « langues satyriques » qui profèrent contre lui des propos insensés. La postérité le vengera pleinement des

1. Ed. Garriss., t. III, p. 253.

« impostures de l'envie ». Quant au poète, il assure ce héros qu'il passe ses jours à consacrer à l'éternité ses vertus et ses gestes :

Un labeur si digne d'estime
 Bravera les ans et la mort ;
 Et le Dieu mesme qui m'anime
 Sera ravy de mon effort,
 Les justes filles de Mémoire
 Veulent que j'esloigne ta gloire
 De l'obscurité du tombeau ;
 Tout ce que ma plume crayonne
 Les charme et leur temple n'est beau
 Que des portraits que je leur donne ¹.

Nous retrouvons Mainard à Paris, dès la fin de décembre 1632 ². On le voit occupé à chercher un secrétaire pour François de Noailles, lieutenant-général de la Haute-Auvergne, désigné comme ambassadeur de Louis XIII près du Saint-Siège pour le triennat 1634-1636. Nous le rencontrons encore le jour des Rois, en 1633, en train de festoyer joyeusement en compagnie de Flotte, chez le conseiller François Hotman de Saint-Marc ³. Ce descendant d'illustres érudits du xvi^e siècle, lui-même orientaliste distingué, traducteur de Saadi, ami de Saumaise, de Peiresc et des frères Du Puy, avait trouvé le moyen d'être en même temps chanoine de Paris, abbé de Saint-Marc, abbé de Saint-Médard de Soissons et conseiller en la Grand'chambre du Parlement de Paris ⁴. Fin gourmet au surplus, dont les repas exquis étaient vivement appréciés par les

1. Ed. Garriss., t. III, p. 367. Cette strophe est la dernière du recueil de 1633. Elle est remplacée par une version différente et est suivie de quatre très belles strophes qui modifient le sens de la pièce dans l'édition définitive de 1646.

2. Lettre de Chapelain à M. de Tremblay, datée par Tamizey de Larroque (éd. des *Lettres de Chapelain*, t. I, pp. 20-22) de fin décembre 1632.

3. Cf. lettre LXXIII dans laquelle Mainard rappelle, le 6 janvier 1636, à Flotte le dîner qu'ils ont fait « il y a trois ans » chez M. de Saint-Marc.

4. Les registres du Conseil le mentionnent comme conseiller dès le 23 décembre 1611. V. sur Fr. Hotman orientaliste une note de Tamizey de Larroque qui résume les articles que lui ont consacrés le *Dictionnaire* de Moréri et la *Gallia orientalis* (III, 447 des *Lettres de Peiresc* aux Du Puy).

Toulousains Flotte et Mainard, experts en matière gastronomique et ne jurant plus que sur l'« Evangile selon Saint-Marc¹ ». Il est vrai qu'ils ne dédaignaient pas non plus la cuisine de leur « illustre président de la place Royale », Michel Larcher, qui transmet à son fils et à ses arrière-petits-fils le siège qu'il occupa de 1626 à 1654 à la Chambre des Comptes². Les deux amis faisaient honneur également à la table du voisin de Larcher, M. Lartige, conseiller au Parlement de Paris, fils d'un meunier gascon que la minoterie avait enrichi³. Enfin à l'extrémité du Marais, près de la porte Saint-Martin, Flotte et Mainard étaient régelés avec magnificence par un autre de leurs compatriotes, Jean-Philippe de Bertier, abbé de Saint-Vincent, agent général du Clergé⁴.

Mais, comme bien l'on pense, notre personnage n'était pas uniquement préoccupé des affaires du comte de Noailles et avait des soucis plus graves que celui de parcourir la ville en compagnie du brave Flotte,

De la porte de Saint-Martin
Jusques à la Place Royale⁵

et d'assister aux régals que leur offraient les magistrats et les ecclésiastiques fortunés. A ce moment il cherchait surtout un introducteur auprès du haut personnage en l'honneur duquel

1. Cf. la lettre LI, d'août 1633, à Flotte, où Mainard oppose à la mesquine cuisine italienne, les mets accommodés selon l'« Evangile de Saint-Marc. »

2. Cf. ms. 4966 de la Bibl. de l'Arsenal, f^o 17 et 332 (*Catalogue des officiers de la Chambre des Comptes*) et la lettre LI à Flotte. Mainard adresse à Michel Larcher les lettres XIX et LXVIII et en parle fréquemment dans sa correspondance.

3. Outre la lettre XCII qui lui est adressée, les passages les plus intéressants de la correspondance de Mainard relatifs à ce personnage sont ceux renfermés dans les lettres XXXIII, LXXIII et CLXIV.

4. Cf. pour l'adresse de l'abbé de Saint-Vincent la lettre CCXXX à Flotte. Mainard parle à maintes reprises des bons diners offerts par cet ecclésiastique. V. notamment la lettre LVII (Rome, nov. 1635) où le poète souhaite de se retrouver aux côtés de Flotte à table chez l'abbé de Saint-Vincent. Cet abbé fut député de la province de Toulouse à l'assemblée générale du Clergé de 1624, et de la province d'Auch à celle de 1635. V. la *Déclaration de l'assemblée générale du Clergé de France sur les entreprises des réguliers et autres personnes exemptes contre l'autorité épiscopale...* (Paris, Ant. Estienne, 1625), et la décision prise par l'assemblée générale du Clergé de France le 7 avril 1633 pour le démariage de Monsieur (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX. f^o 419).

5. Ed. Garriss., t. III, p. 170.

il avait composé son ode. Notre auteur trouva son homme dans le spirituel Guillaume Bautru, un familier de Richelieu. Pour avoir par ses bons mots et ses drôleries réussi à dérider souvent son grave patron, il avait été fait conseiller d'Etat, chargé de missions importantes en Espagne et finalement nommé introducteur des ambassadeurs. Dans une petite requête en vers, le poète presse ce diplomate, doublé d'un amuseur et d'un fin lettré, de lui faire obtenir une entrevue de Son Eminence. Somme toute, Bautru obligera un confrère. S'il est l'ambassadeur du prince, le poète n'est-il pas le héraut d'Apollon ?

Prens la peine de m'introduire
Chez ce Cardinal qui fait luire
Sa gloire avec tant de splendeur ;
Tu dois m'accorder cette grâce ;
Bautru, je suis l'ambassadeur
Du haut Monarque de Parnasse ¹.

Au début de février 1633², Mainard eut l'honneur d'être reçu par son Eminence au château de Rueil ou au Palais-Cardinal³. Monseigneur tournait de mauvais vers⁴, mais il aimait la poésie. L'ode⁵ de notre auteur était d'une belle venue ; le tableau du bonheur que la France devait au chef du gouvernement était éloquemment tracé et la louange des vertus de Richelieu, sans être une plate adulation, était agréablement exprimée. Le poète sut toucher le premier ministre qui se

1. Ed. Garriss., t. II, pp. 271-272.

2. Le 17 février 1633, Chapelain mande à Balzac qu'il recevra bientôt de la part de Mainard une ode que celui-ci a « fraîchement présentée » au Cardinal (*o. c.*, I, 27), Chapelain avait déjà parlé de Mainard à son ami dans sa lettre du 25 janvier 1633 (*ibid.*, p. 25) et Balzac avait adressé au président, à Paris, la lettre XXIII du livre VI, faussement datée du 20 décembre 1631 au lieu du 30 janvier 1633. Ajoutons que, par suite d'une erreur de notes, Tamizey de Larroque indique comme lettre que vise sa correction, au lieu de celle que nous mentionnons, la lettre IV du liv. XVII des *Œuvres* de 1663 de Balzac.

3. Au début de février 1633 le Cardinal est tantôt à Paris, tantôt à Rueil, cf. la *Gazette de France* des 5, 12 et 19 février 1633.

4. V. dans Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs*, t. I, p. 295 ; t. II, p. 437 et t. IV, p. 177, trois mauvaises petites pièces de Richelieu.

5. *Ode à Monseigneur le Cardinal sur l'heureux succès du Voyage en Languedoc* Paris, Toussaint du Bray, 1633, in-4°, 8 ff. Cette ode qui est suivie de la requête en vers à Bautru parut, sans doute, en février 1633. On la trouve dans l'éd. Garriss., t. III, p. 252.

déclara satisfait, lui promit de s'intéresser à lui ¹ et lui avoua qu'il lui serait agréable de l'entendre entonner de nouveaux chants.

Ne se connaissant plus de joie, Mainard reprit sa lyre pour lui faire rendre des accords plus persuasifs :

Muse, il faut reprendre ta lyre,
Et l'accompagner de ta voix,
Armand nous aime ; et je désire
Qu'il t'écoute encore une fois ².

Dans sa première ode, Mainard avait été soutenu par les sentiments de la généralité des Français, de ceux mêmes à qui la personne du Cardinal n'était guère sympathique : allégresse de voir la fin des luttes religieuses et de se dire que le règne de la paix était arrivé ; amour-propre satisfait d'apprendre les triomphes du roi sur les Espagnols et sur leurs alliés ; reconnaissance envers le Cardinal d'avoir bien su conseiller Sa Majesté. Evidemment, Richelieu y était beaucoup louangé. Toutefois cette première ode laisse l'impression d'être avant tout la production d'un sujet fidèle de Louis, désireux par surcroît de plaire au premier ministre. Sa seconde ode fait l'effet d'être le panégyrique du Cardinal, exécuté par un thuriféraire qui s'estimerait heureux de figurer parmi ses *domestiques*. Visiblement, le poète force la note dans l'expression de ses sentiments de dévouement. Son Eminence n'a qu'un mot à dire ou plutôt n'a qu'un geste à faire pour voir Mainard se ranger parmi ses plus zélés serviteurs :

Armand, qui fay les destinées
Des peuples et des souverains,
Et qui donnes à nos années
Des jours si doux et si serains,

1. Dans une lettre inédite du 11 décembre 1634 à Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, Mainard lui rappelle que le Cardinal « témoigna autrefois le désir de faire quelque chose » pour lui. (V. cette missive dans notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*).

2. Ed. Garriss., t. III, p. 244. — Noter la variante de la première strophe, donnée par le recueil des *Nouvelles Muses*, présenté au Cardinal en 1633 :

Ça Muse, prends ta bonne lyre
Et tous les charmes de ta voix :
Voici Richelieu qui désire
De t'ouyr encore une fois.

Le bruit de ta vertu m'anime ;
 Et si je voy que ton estime
 Soit favorable à mes travaux,
 Je consacreray ta mémoire,
 Par des veilles dont mes rivaux
 Ne sauroient obscurcir la gloire¹.

Animé du souci de plaire à tout prix à Richelieu, le poète en vient à féliciter le Cardinal de sa politique sanguinaire et tyrannique. Richelieu a dû frapper ces « criminels audacieux », ces « félons » qui auraient désiré « réveiller nos querelles », afin que leur cupidité ou leur ambition en tirât profit. Que le chef du gouvernement soit inflexible ; qu'il ne cède pas à la compassion et ne se laisse pas entraîner à la clémence. Mainard connaît la maxime politique favorite de Richelieu : « en matière de crime d'Etat il faut fermer la porte à la pitié² » et s'empresse de la mettre en vers :

Dans un estat où la malice
 Oze agir avecque vigueur,
 Sans craindre prison ny suplice,
 La clémence est une rigueur.
 Si tu veux couper les racines
 De nos misères intestines
 Arme toy de sévérité.
 Thémis veut souvent des victimes
 Aux climats où l'impunité
 Est la forte amorce des crimes³.

Cette nouvelle pièce, le poète la présenta-t-il à Richelieu avant de quitter Paris, au début de mai 1633⁴ ? L'acheva-t-il en province et chargea-t-il un des familiers du ministre de la lui présenter ? Ou bien Richelieu n'en prit-il connaissance que dans l'été de 1633, au moment où on lui fit hommage du

1. Ed. Garriss., t. III, p. 243.

2. Cf. Mariéjol, *Henri IV et Louis XIII* (*Hist. de France* de Lavis, VI, 363).

3. T. III, pp. 246-247.

4. Dans une lettre du 1^{er} mai 1633, *o. c.*, t. I, p. 31, Chapelain parle pour la dernière fois de Mainard comme étant à Paris.

recueil collectif d'odes célébrant sa personne et sa politique ' ? Toujours est-il que Mainard regagna sa province le cœur joyeux, avec le ferme espoir d'être bientôt pensionné par Son Eminence ou de recevoir de sa part quelque autre marque de faveur.

*
* *

Si quelqu'un se chargea de faire s'évanouir les illusions du poète, ce fut certainement son ami Jean-Louis Guez de Balzac. Mainard lui avait fait part, en 1632, de ses projets ² et se détourna peut-être, cette fois encore, de son chemin de Paris à Saint-Céré pour lui porter dans sa terre de la Charente la bonne nouvelle et un peu de la joie dont son cœur était plein. Les deux écrivains étaient liés de longue date et avaient fréquemment échangé des confidences et des compliments. Même, plus d'une fois, le président d'Aurillac avait rendu visite au solitaire de la Charente. Le poète et le prosateur s'étaient rencontrés au cénacle de Malherbe, peu de temps après le retour de Leyde du jeune Guez. Racan avait salué, dès 1618³, l'éloquence du nouveau camarade qui vouera un culte à Malherbe, gardera avec respect le Desportes annoté par le réformateur ⁴ et considérera toujours son maître bien au-dessus de Ronsard et de tous les poètes français. De son côté, Malherbe qui, de tous les prosateurs français, ne louait que Du Vair et encore ne se déclarait pas toujours satisfait de son style, avait prophétisé, en prenant

1. *Les Nouvelles Muses des sieurs Godeau, Chapelain, Ménard, Desmarests, Maleville et autres*, Paris, Robert Bertault, 1633, in-8°. — Chapelain ne fit imprimer son ode qu'après l'avoir corrigée « suivant l'intention de Mgr. le Cardinal » (cf. sa lettre à Boisrobert, *éd. c.*, I, 33). Le 18 juin, il prie Bautru de présenter sa pièce remaniée à Richelieu (*ibid.*, 40). D'un autre côté, à la fin d'octobre, commence la distribution des gratifications aux panégyristes du Cardinal (*ibid.*, 53, lettre du 26 oct. à Boisrobert).

2. En janvier 1633, Chapelain écrit à son ami de la Charente : « J'ay veu et voy tous les jours icy M. Maynard lequel m'a consolé des tesmoignages qu'il m'a rendu(s) de la continuation de vostre amitié... » et plus bas : « il m'a encore dit spécialement que j'avois fait partie de vostre entretien à une dernière entrevue » (*éd. c.*, I, 25). Probablement c'est à son retour de Paris, au printemps de 1633, que Mainard alla visiter Balzac.

3. Dans l'ode à M. de Balzac publiée dans les *Délices de la poésie française* de 1618 ; cf. Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs*, t. I, p. 287.

4. Cf. sa lettre XXIX du liv. XXV.

connaissance des premiers essais de Balzac, le rôle de restaurateur de la langue française que ce jeune homme devait jouer ¹. Bientôt Mainard le placera aux côtés du maître ², copiera ses lettres pour en imiter l'esprit, pour en attraper le tour, pour en utiliser les expressions ³. Lors des attaques méchantes dont le premier volume de *Lettres* de Balzac (1624) avait été l'objet, notre poète avait vivement pris parti pour *l'unique éloquent*. Frère André et le Père Goulu, général des Feuillants, poussés par l'envie, avaient beau déchirer son ouvrage. Les honnêtes gens savaient bien où se trouvaient les sources de la grande éloquence. « Tout ce que vous faites, écrivait-il à son ami, est digne d'une générale approbation et, pour parler de vous dignement, on ne doit pas attendre votre mort... Si vous estiez au nombre des éloquents que nous n'avons jamais vus, nous n'aurions pas seulement vos lettres dans nos mains, mais nous chercherions encore vostre portraict pour en parer nos cabinets. N'est-ce pas une chose estrange qu'un homme qui est au-dessus des autres hommes ne soit pas admiré parce que nous sommes tous les jours de moitié dans sa conversation et que nous pouvons le voir, l'embrasser, l'escouter et l'aimer ⁴ ? ». Mainard soumettait ses vers à l'examen de son ami ⁵ et même lui adressait des compliments dans lesquels l'épistolier était porté aux nues :

Balzac, cet âge brutal
Est d'un si mauvais métal

1. *Segraisiana*, pp. 6 et 110.

2. *Sans parler Balzac ny Malherbe*, écrit-il en 1626, dans une ode déjà citée (*Helène, Oriane, Angélique...* éd. Garriss., III, 337, var.) en voulant dire « sans m'évertuer à parler le beau langage de Balzac ou de Malherbe ». — Il termine une épigramme déjà mentionnée sur les *Bergeries* de Racan par le vers :

Malherbe et Balzac sont pour elle

Il est vrai que c'est la var. du *Recueil* de Du Bray de 1630 ; en 1625 la même pièce, figurant au front des *Bergeries* de Racan se terminait par le vers :

Balzac et Mainard sont pour elle

3. Sur les lettres de Balzac, copiées par notre auteur sur ses cahiers, v. l'introduction de notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

4. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 21 verso.

5. Dans une épigramme insérée dans le *Recueil* de 1630 de Du Bray, Mainard disait à son livre (éd. Garriss. III, 120) :

Je ne t'ay fait que pour la France,
Mais Balzac me donne espérance
Que tu verras tout l'univers.

Qu'il n'en fut jamais de pire ;
 Et s'il ne t'avoit porté
 Je t'apprends que ma satire
 L'auroit rudement traité ¹.

Lui retournant son compliment, Balzac l'assurait que son affection le consolait de tous ses déboires : « Je n'ay garde de vouloir mal à un siècle, à qui je dois un si excellent ami que vous ² », lui promettait de lui dédier sa réponse aux aigres critiques du P. Goulu (*Relations à Ménandre*) et travaillait à l'agrandissement du renom du poète. Ainsi, un jour, pour décider Mme Desloges ³ à habiter désormais sa campagne d'Oradour, sur les bords de la Loire, Balzac lui promet de se fixer dans son voisinage et d'entremêler leurs quotidiennes conversations sur les théories de Machiavel et sur les nouvelles de Paris, de lectures d'ouvrages piquants, tels que les épigrammes de Mainard.

Parfois le président poussait jusqu'à l'indiscrétion le désir de rendre service à son ami. Le voyant résolu, en 1628, à passer son existence en Angoumois, il avait uni ses instances à celles de Guillaume Girard, pour amener leur commun ami à partager sa solitude avec une compagne et des enfants. Tous deux essayèrent les moqueries de l'« ermite » qui redoutait la légèreté des femmes, craignait l'ingratitude des enfants et ne voulait point aliéner sa liberté ⁴. La vérité est qu'en dehors de sa froideur précoce à l'égard du beau sexe ⁵, Balzac restait célibataire avec le secret espoir de voir ses mérites récompensés

1. *Recueil* de 1630, pp. 101 et 102. Ce sont les six derniers vers d'une épigramme qui, dans *le Recueil* de 1630 de Du Bray, comme dans quelques versions du ms. cité, est adressée à Gomberville.

2. Lettre I, du liv. VI, du 20 mars 1632. — La première en date des lettres de Balzac à Mainard est du 10 septembre 1630 (l. XVII du liv. XV).

3. Lettre XXII du liv. VII du 6 novembre 1629.

4. Cf. la lettre XII du liv. III (7 avril 1628) de Balzac à Guillaume Girard. — V. dans notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*, l'épître inédite que le poète lui adresse au sujet de son obstination à ne pas se marier.

5. Raillée doucement par Racan (*Œuvres*, I, 312, lettre à Balzac) et méchamment par Théophile (lettre au même, *Œuvres*, II, 289). Pour comprendre la portée de l'injure de Théophile, v. l'explication qu'en donne Tallemant, *Historiettes*, t. IV, p. 94. — L'aveu qu'à l'âge de vingt-cinq ans Balzac lui-même fait de sa chasteté forcée est piquant (cf. lettre VI du liv. III à Boisrobert, 4 août 1623).

par quelque évêché. C'est le rêve dont il aima se bercer dès son jeune âge et auquel il ne renoncera que fort tard ¹.

Les avances que Balzac fit de bonne heure à Richelieu n'eurent pas d'autre but. Il est parmi les premiers qui le félicitent de sa promotion au cardinalat. A Rome, il presse le jeune Bouthillier-Cochère, évêque d'Aire, de le rappeler à la mémoire de l'évêque de Luçon ². C'est qu'il prévoit la carrière glorieuse de ce prélat habile et ambitieux et qu'il fonde de grandes espérances sur l'estime où l'évêque de Luçon tient son talent épistolaire ³. Ses flatteries ne touchèrent guère Richelieu, froissé de ce qu'il louait trop de monde et de ce qu'il était devenu l'« élogiste universel ». Richelieu accueillit mal son *Prince* (1631), apologie de Louis XIII et de son ministre. L'auteur avait oublié de lui dédier son ouvrage et avait estimé à propos de faire allusion aux démêlés du Cardinal avec Marie de Médicis. — « Vostre amy est un estourdy », fit-il à Boisrobert « qui luy a dit que je suis mal avec la Reyne-Mère ? Je croyois qu'il eust du sens, mais ce n'est qu'un fat ⁴ ». La partie était perdue et, pour éviter les sarcasmes cruels de ses adversaires, Balzac dut retourner chez lui ⁵. Il emporta en Angoumois une âpre rancune qu'il exaspéra, à force de la contenir, contre le premier ministre, dédaigneux des productions qu'il avait jadis admirées et peu reconnaissant des services que Balzac lui avait rendus ⁶. Son âme foncièrement républicaine s'était contrainte dans le *Prince* à déclamer avec emphase en faveur du despotisme, et l'homme politique dont il s'était déclaré le champion avait reçu son

1. Cf. *Ménagiana*, éd. 1729, t. I, p. 313.

2. Cf. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XXVII et XXVIII, lettres de Sébastien Bouthillier-Cochère, évêque d'Aire, à son frère Claude Bouthillier, surintendant des finances.

3. Lettre XVII du liv. I à Boisrobert, du 23 février 1624.

4. Tallemant, *Historiette* de Balzac, t. IV, p. 89.

5. V. entre autres, *Ménagiana*, éd. 1729, t. III, p. 73. — Il quitta Paris le 6 septembre 1631, cf. la lettre VII du liv. VII, à la Mothe le Vayer. — Balzac ne put même pas tirer profit d'un maigre bénéfice que le Cardinal avait fini par lui donner (cf. les lettres LI et LII du liv. VII à Richelieu, 8 nov. 1631 et 5 janvier 1632).

6. V. par exemple les éloges qu'il lui décerne dans une lettre du 16 avril 1633 à Boisrobert (lettre XII du liv. V).

écrit avec des rebuffades ¹. Certes, dans ses lettres aux familiers de Monseigneur, il couvrira ce dernier des fleurs de sa rhétorique, mais, dans ses conversations familières, il épanchera sa bile contre le dictateur sanguinaire qui asservissait la France ! Enfin, après la mort de Richelieu, sous couleur de flétrir dans ses épigrammes latines et dans ses périodes françaises la tyrannie de Tibère et de Théodoric, il jettera l'opprobre sur la mémoire du despote abhorré ².

A la suite des entretiens qu'il eut de vive voix ou par écrit avec son ami de la Charente, Mainard fut saisi d'appréhensions sur le résultat de sa cour au grand homme d'Etat. L'année s'écoulait sans que Monseigneur daignât se souvenir de lui. Pourtant il était avéré qu'un grand nombre des adulateurs de Son Eminence n'avaient point perdu leur peine. Ainsi Richelieu s'était attaché en qualité de *domestique* Godeau ³, qui lui avait dédié la prose et les vers de ses *Œuvres chrestiennes* (Paris, 1638) et, marque évidente du cas qu'il faisait de ce petit maître, avait appris par cœur sa paraphrase du *Benedicite*. Le « nain de Julie » semblait vouloir renoncer aux succès mondains qu'il avait obtenus dans le salon de M^{me} Desloges ainsi qu'à l'hôtel de Rambouillet, où son rival Voiture l'avait menacé, dans un rondeau célèbre, de le châtier « comme un galant ». Il obéissait maintenant aux inspirations de la Muse chrétienne. Ses *paraphrases* en prose des *Épîtres de Saint-Paul*, parues en 1632, sont l'ouvrage par lequel Godeau brise avec sa première manière, celle de poète alambiqué et précieux. Ce changement d'attitude lui vaudra en 1636 l'évêché de Grasse, dont il cumulera bientôt après les bénéfices avec ceux de l'évêché de Vence.

Sa rapide fortune auprès de Richelieu suscita à Godeau

1. « Je puis dire que, moy indigne, j'ay annoncé le premier aux peuples les merveilles de vostre vie » etc., lettre LII du liv. VII, à Richelieu.

2. Cf. le *Socrate chrestien*, discours 8 et 9 ; ses trois épigrammes sur Tibère (p. 38 de la deuxième partie du t. II de ses *Œuvres*, éd. 1663) et sa lettre du 5 octobre 1643 à Chapelain (*L. inéd.*, I, 424). Il charge directement Richelieu dans son *Discours à la Reyne* (*Œuvres*, éd. 1663, II, 474) et expose à Chapelain qui défendait le Cardinal, pour en avoir reçu maints bienfaits, les raisons de ses attaques. V. ses lettres des 4 et 18 janvier et du 7 février 1644 (*Lettres inéd.*, pp. 463, 469 et 482).

3. *Lettres de Peirese*, publ. par Tamizey de Larroque, t. IV, p. 161.

nombre de jaloux¹, dans le clan desquels il faut compter Mainard, à en croire La Monnoye qui applique à Godeau une épigramme de notre auteur sur un homme de petite taille² et à en juger par cette épigramme inédite :

Tes livres déplaisent au Dieu
Qui monstre l'art de bien escrire,
Et les yeux du grand Richelieu
Ne s'amusent plus à te lire.
Godeau recognoy tes deffauts :
L'esclat de tes rimes est faux,
Ta Muse n'est point raffinée,
Et ta prose est un vain caquet,
Dont l'éloquence efféminée
Fait parler Saint Paul en coquet³.

A la fin de 1633, Flotte put apprendre à son ami les libéralités qu'avaient reçues la plupart des thuriféraires du Cardinal-Duc : Gombaud, Baudouin, Porchères d'Arbaud, le « pauvre Colletet », Chapelain enfin, que Richelieu avait eu la bonté d'inscrire de sa propre main « au rang de ceux auxquels il distribua de ses grâces⁴ ». Quoi donc, parce qu'il végétait loin des Dieux du jour, fallait-il que lui, Mainard, n'eût pas de récompense ? Devait-il longtemps encore subir les effets du mauvais destin, alors que ses confrères moins doués avaient été copieusement gratifiés par les puissants du siècle ? Pour

1. Cf. *Lettres de Peiresc aux frères Du Puy*, publ. par Tamizey de Larroque, t. II, p. 501, lettre à Pierre Dupuy du 18 avril 1633. L'abbé Coignet, à qui nous empruntons quelques détails sur Godeau, n'a pas relevé dans sa thèse (*Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence*, Paris, 1900) cet incident de la vie de son écrivain.

2. Cf. *Ménagiana*, éd. 1713, p. 301. C'est l'épigramme : *Le grand ventre de la nature*, éd. Garriss., t. II, p. 223, insérée tout d'abord dans le *Recueil* de Du Bray de 1626.

3. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f. 141. Mainard avait mis d'abord :

N'en déplaise au G(rand) R(ichelieu),
Tes livres n'ont rien qui me touche,
Je crois qu'Apollon est un Dieu,
Qui n'entra jamais dans ta bouche.

Ce dernier verset bien mauvais ; l'auteur s'en aperçut et refit le début de son épigramme, en altérant toutefois la vérité historique. Se trouvant à Rome au moment où il était question de nommer Godeau à l'évêché de Grasse, Mainard retoucha cette épigramme et en envoya à Flotte les six derniers vers, avec la variante : *Denys* au lieu de *Godeau* (v. 6) et avec une autre leçon pour le v. 7 : *Ne me croy plus de tes rivaux* (v. sa lettre XCV, de mai 1636).

4. *Lettres inédites de Chapelain*, t. I, pp. 53, 56 et 59.

rappeler au ministre les vagues promesses qu'il lui avait faites, il composa un placet et chargea vraisemblablement Bautru de le présenter au Cardinal pour ses étrennes de 1634 :

Muses, je consens qu'on me passe
Pour vostre ennemy capital,
Hippocrene, Pinde et Parnasse
Sont les chemins de l'hospital.

La fortune me persécute
Depuis le cours de vingt hyvers ;
Il luy fasche que je ne bute
Qu'à polir seulement des vers.

Elle me tient loing de mon Prince,
Entre des brutaux de province
Dignes d'estre soulés de foin.

Quel secours faut-il que j'appelle,
Si Richelieu ne prend le soing
De me mettre bien avec elle¹ ?

Pas de réponse. Faisant de nécessité vertu, Mainard s'arma de patience et attendit que le Cardinal voulût bien lui marquer de nouveau sa bonne volonté.

*
* * *

Sur ces entrefaites la nouvelle de la protection accordée par le Cardinal au petit cercle de lettrés qui se réunissaient chez Conrart, rue des Vieilles Etuves², mit en émoi le monde des écrivains. Cette petite société d'amis des lettres devait être agrandie et transformée en un corps officiel ayant pour but la réglementation et l'embellissement de la langue française. En mars 1634, la Compagnie qui, placée sous l'autorité du Cardinal, s'était déjà donné le nom d'*Académie française*, s'occupait de la rédaction de ses statuts et s'était

1. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 150 v.

2. Pellisson et d'Olivet, *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, Paris, 1858. — Abbé Fabre, *Chapelain et nos deux premières académies*, Paris, 1890, in-8°. — Petit de Julleville, *Hist. de la littérature française*, t. IV, chap. 3 ; *La fondation de l'académie française*. — *Les registres de l'Académie française*, publiés par l'Institut de France, Paris, 1896.

adjoint, avec l'agrément de son protecteur, treize nouveaux membres. Pellisson place Mainard dans le groupe qui vint s'ajouter au noyau primitif d'académiciens, représenté par les habitués du cercle Conrart. Pourtant, il semble bien qu'à cette date Mainard fut seulement désigné comme academicien. On dut procéder à son égard comme on procéda à l'endroit de Balzac que Boisrobert convia par une lettre, lue dans la séance du 13 mars 1634, à se faire admettre dans la Compagnie. Le poète répondit aux propositions qui lui furent faites en ce sens, en sollicitant avec une modestie excessive l'honneur de faire partie du corps créé par Richelieu. Il adressa à cet effet d'humbles messages à Boisrobert et à Chapelain, qui l'un et l'autre s'occupaient de très près de tout ce qui touchait à la nouvelle institution. Le 21 août 1634, en se plaignant à Conrart du peu d'assiduité des academiciens aux séances, Chapelain lui fait part de la missive pleine d'« humilité » que Mainard lui avait adressée au sujet de sa candidature. Quelques jours après il rend compte au président de la manière dont ils avaient, lui et Boisrobert, rempli leur mission. « Nous leusmes l'un et l'autre à l'Académie les termes honorables avec lesquels vous parliés d'Elle et fumes ouïs avec ressentiment de tous. Il seroit long de vous desduire sa forme et ce qui s'est passé depuis son institution. Ce qui la rend considérable est l'approbation de Mgr le Cardinal et le mérite de ceux dont elle est composée. Le reste qu'on s'en est promis pourra estre et pourra aussi n'estre pas. Quand il n'y auroit autre avantage qu'une fois la semaine on se voit avec ses amis en un réduit plein d'honneur, je ne croirois pas que ce fust une chose de petite consolation et d'utilité médiocre »¹.

Certes, Chapelain avait raison, mais l'avantage sur lequel il insistait ne dut guère toucher notre provincial. Comment jouir en Quercy des honneurs que lui conférait son titre ? Ainsi, le 2 janvier 1635, l'Académie avait décidé qu'à partir de la première semaine de février chacun de ses membres serait tenu

1. V. pour cette lettre et la précédente, la correspondance de Chapelain, publiée par Tamizey de Larroque, t. I, pp. 74 et 75.

de prononcer un discours « sur telle matière et telle longueur qu'il lui plairoit ». La bizarrerie du sort, auquel on avait confié le soin de désigner les conférenciers, mit au premier rang le nom de Mainard. Retenu loin de Paris par ses affaires, notre provincial fut remplacé par Paul Hay du Chastelet qui harangua la Compagnie le 5 février 1635¹.

D'autres motifs devaient également refroidir l'enthousiasme de Mainard pour l'Académie. Il avait conçu l'illusion que les membres du nouveau corps recevraient des émoluments. C'était un mécompte. Cette fois encore, se plaindra-t-il dans une lourde épigramme à Silhon, cette fois encore, on ne distribuera pas la moindre botte de foin à Pégase, monture éternellement affamée des poètes².

Cependant Mainard remercia ses solliciteurs, notamment Boisrobert, avec une chaude effusion qui marque son contentement d'appartenir à un corps dont Monseigneur était le chef. « De quelque source que cette félicité me vienne, écrit-il, je la considère comme arrivée par miracle sur la fin de mes jours, pour me faire gouter quelqu'une des douceurs que j'ay si longtemps cherchées³ ».

Malgré l'assertion formelle de Pellisson, M. Emile Faguet a révoqué en doute⁴ la nomination de Mainard, comme membre de l'Académie française, avant la mort de Richelieu. Pour contester au poète l'honneur d'avoir figuré parmi les premiers immortels, M. Faguet s'appuie sur quelques passages tirés de la correspondance même du président d'Aurillac. Mainard n'aurait pas fait partie de l'Académie française avant 1643 : 1^o attendu qu'à plusieurs reprises, au lieu d'appeler les membres

1. V. Pellisson, *Hist. de l'Académie*, t. I, pp. 73-74, et lettre du 25 février 1633 de Chapelain à Balzac, *éd. c.*, t. I, p. 92. Pellisson, comme Chapelain, parle de Du Chastelet. Il est évidemment question de Paul Hay du Chastelet, son frère Daniel, abbé de Chambon, n'ayant été élu que le 26 février 1635.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 74 « Silhon je suis adorateur... »

3. Lettre XXXIX à Boisrobert. Les lettres que Mainard adressa au même et à Chapelain, en août 1634, pour solliciter leurs voix, et l'épître adressée à Chapelain pour le remercier de ses bons offices ne figurent pas dans la correspondance de Mainard, publiée en 1632.

4. *Revue des cours et conférences* du 15 novembre 1894. — En réalité M. Faguet a repris, en la développant, une opinion que Livet avait énoncée dans une note de son édit. de l'*Histoire de l'Acad.* de Pellisson, t. I, pp. 197-198.

de ce corps « mes collègues », il les nomme « Messieurs de l'Académie » ou les désigne à ses amis de la capitale par les mots « vos académistes » ; 2^o vu qu'il se moque de l'Académie dans son épigramme de 1634 à Silhon ; 3^o enfin, et c'est le point sur lequel M. Faguet insiste le plus, parce que le poète, en promettant à Flotte, dont la prose épistolaire l'enchantait, d'être sur la fin de ses jours « canonisé par Messieurs de l'Académie », ajoute : « si j'ay quelque jour l'honneur d'y entrer, je leur en ferai la proposition et croi qu'elle me réussira ¹ ».

Ne retenons pas les arguments de la première ni de la deuxième catégorie. Balzac, lui aussi un des Quarante, en demandant en 1644 à son confident Chapelain, lequel de *matière* ou d'*éttoffe* était le terme propre dans une phrase qu'il venait d'employer, lui conseille, pour le savoir, de s'adresser à « Messieurs de l'une et de l'autre Académie ² ». Balzac entend par là l'assemblée qui avait Richelieu pour protecteur et celle qui tenait ses assises sous la présidence des érudits frères Du Puy. Et encore, en 1645 : « Ne scachés point mauvais gré à un homme qui... m'a donné moyen d'estre patient, équitable, débonnaire, je n'oserois aller jusqu'à généreux et autres grands mots dont se servent Messieurs de l'Académie en d'aussy petites occasions que cette-cy ³ ».

Quant aux académiciens qui ont raillé l'Académie, ils ont été nombreux de tout temps. Balzac la qualifie en 1646 de « chose ridicule » et même a l'audace de témoigner ses sentiments au chancelier Séguier, protecteur de ce corps ⁴. Godeau, bien qu'« enrôlé » sur le tableau de la Compagnie, ne se fait pas un scrupule, lui non plus, d'en « railler les mystères ⁵ ». Le burlesque Saint-Amant prend grossièrement à partie ses

1. M. Livet avait cité, avant M. Faguet, les preuves de la deuxième et de la troisième catégorie pour asseoir son opinion sur l'élection de Mainard à l'Académie quelque temps après la fondation de ce corps.

2. *Lettres inéd.*, 27 novembre 1644.

3. *Ibid.*, 1^{er} mai 1645, à Chapelain.

4. *Ibid.*, 12 mars 1646.

5. Cf. une lettre de Chapelain à Godeau, du 14 janvier 1639, citée par l'abbé Fabre, *Chapelain et nos deux premières académies*, p. 82.

pédants confrères qui « clabaudent sur des vétilles de grammaires¹ ». Enfin Boisrobert lui-même se divertit de la lenteur mise par la docte assemblée à rédiger son *Dictionnaire*². Faisons observer encore que Mainard avait eu le soin de recommander à ses correspondants de ne montrer qu'à bon escient son épigramme de l'Académie et même de la supprimer si elle renfermait quelque chose qui pût « estre désagréable aux puissances supérieures³ ».

Venons au troisième argument de M. Faguet. On peut établir avec certitude que, depuis le mois de mai 1633 jusqu'en avril 1645, Mainard ne revit plus la capitale. Ce ne fut donc que onze ans après son élection qu'il se montra pour la première fois dans la Compagnie dont il faisait partie et, c'est sur la fin de ses jours seulement qu'il connut la plupart de ses collègues de l'Académie. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si notre écrivain promet en 1639 à Flotte de proposer sa candidature à l'assentiment de la docte troupe ? Membre de l'Académie, mais n'ayant pas encore pris part aux séances de ce corps, il pouvait très bien écrire : « si j'ay quelque jour l'honneur d'y entrer, je leur en ferai la proposition et croi qu'elle me réussira. »

M. Faguet tourne la difficulté que présentent les affirmations catégoriques de Pellisson, en émettant une hypothèse, qu'il qualifie lui-même de presque romanesque. Le nom de Mainard aurait figuré en 1634 sur la liste des nouveaux membres proposés à l'agrément du protecteur, mais celui-ci aurait refusé de ratifier l'élection de notre poète attendu qu'il le détestait cordialement. Richelieu lui en voulait, dit M. Faguet, de son amitié pour le maréchal de Bassompierre, mis sur son ordre à la Bastille, en 1631. — Mais le Cardinal ne s'était point opposé en 1634 à l'admission dans la Compagnie de Claude de Malleville, le secrétaire en titre de Bassompierre. — Le Cardinal, ajoute M. Faguet, aurait pris en aversion Mainard à

1. *Œuvres*, éd. Livet, t. II, p. 90. V. aussi une strophe contre l'Académie dans *Les pourvus bachiques*, t. I, p. 331.

2. V. dans les *Epistres du sieur de Bois-Robert Metel, abbé de Chastillon*, Paris, 1647, in-4°, la sixième épître, adressée à Balzac.

3. Lettre XLIV à Flotte (novembre 1634).

cause de la grossièreté de ses poésies érotiques ¹. — En ce cas le grand homme d'Etat aurait dû écarter de son entourage, aussi bien que de l'Académie, le poète Guillaume Colletet, condamné en 1623 par le Parlement de Paris non seulement pour des vers contre l'« honnêteté publique », mais aussi pour ses attaques contre Dieu et l'Eglise. Si Richelieu avait poussé jusqu'à ce point son dégoût pour la gravelure, il n'aurait pas toléré la présence au Palais-Cardinal de Bautru — un libertin qui s'amusait à dire qu'honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble — ni celle de Boisrobert que la rumeur publique accusait de vices contre nature.

Le témoignage de Pellisson n'est pas le seul en faveur de l'admission officielle de Mainard à l'Académie, dès la fondation de cet établissement. En 1633, un obscur savantasse, Jacques d'Auzolles La Peyre, dédia au Cardinal un ouvrage, où, à la mode du siècle, il appliquait son érudition à d'étranges matières : *Esclaircissements chronologiques et nécessaires pour les véritables positions des matières qui sont dans les poètes et autres historiens fabuleux des règnes de Priam, Roy de Troye, Aegeus, etc., etc.* ². Le livre de La Peyre est précédé d'une tailledouce qui représente un soleil renfermant le portrait de Son Eminence Ducale. L'astre jette trente-huit rayons dont chacun contient le nom de l'un des trente-huit académiciens de cette année. Parmi ces immortels, figure aussi M. Meynard ³. Une épître liminaire dédiée à l'*Eminente*, « ceste nouvelle et glorieuse Académie, la plus illustre et relevée de toutes celles qui ont jamais esté », valut à l'auteur les remerciements de la

1. Dans sa brochure déjà citée sur *Fr. Maynard* (p. 48), M. Clavelier reprend la thèse de M. Faguet, en l'affaiblissant de ses propres conjectures : « Peut-être aussi notre poète mettait-il comme un point d'honneur à déclarer qu'il n'était pas d'une compagnie aux ordres du Cardinal. »

2. Paris, Gervais Alliot, 1633, in-8°. Epître liminaire datée du 25 octobre 1635.

3. Mainard connaissait personnellement l'auteur des *Esclaircissements chronologiques*. En 1638, le poète écrit à Flotte (l. CXXIX) : « Le bonhomme La Peyre m'a escrit une longue lettre de complimens ; assurez-le que je travaillerai à ce qu'il désire de moy, pourveu qu'il abandonne l'imprimerie et le Pere Petau. » — Le P. Denis Petau est un chronologiste que La Peyre combat dans ses ouvrages. G. Colletet était lui aussi un ami de ce personnage ; cf. les vers qu'il lui a dédiés dans son volume d'*Epigrammes*, Paris, 1633, in-12, p. 63.

Compagnie¹. Pellisson « qui trouve plaisante cette imagination » du bonhomme La Peyre, ne relève dans son tableau qu'une seule erreur : celle d'avoir introduit parmi les membres de l'« éminente » assemblée M. de Bautru-Cherelles qui ne fut jamais académicien. Il laisse entendre par là que les autres indications de cet auteur sont exactes. Conséquemment et en tenant compte des inadvertances de Pellisson, il faudrait ranger parmi les membres de 1635 de la Compagnie le continuateur de l'*Astrée*, Balthazar Baro, dont Pellisson a négligé de donner la date de réception et que M. Livet² présente, sans preuves, comme le successeur de Granier, expulsé de l'Académie en 1636. On devrait encore compter parmi les premiers Quarante cet énigmatique M. de la Brosse, dont Balzac a vanté l'obligeance et les lumières et chez qui les immortels tenaient leurs séances en avril 1635³.

Mais voici qui est décisif dans la question. Le 28 avril 1638, en fulminant contre la *Comédie des Académistes* qui, avec une verve parfois grossière, mais souvent plaisante, satirise les beaux esprits de l'assemblée, Chapelain écrit à Mainard : « Le peuple se resjouit aux despens de l'Académie et s'entretient d'une mauvaise comédie manuscrite où nous sommes la plupart introduits personnages, à ce qu'on dit peu agréablement. Vostre esloignement vous aura sans doute fait oublier par ce mauvais comique et nous défrayerons la compagnie sans vous »⁴. Preuve irréfutable de la qualité d'académicien de Mainard, bien avant la date assignée par M. Faguet.

1. Le titre des *Esclaircissements chronologiques* porte qu'ils sont dédiés au Cardinal ; mais dans l'épître liminaire, l'auteur fait hommage de son livre à l'*Eminente*. Sur cette qualification donnée à l'Académie, cf. Pellisson, éd. c., t. I, p. 48.

2. *Hist. de l'Académie*, t. II, p. 537.

3. Abbé Fabre, *o. c.*, pp. 74-75. D'après ce critique, qui n'a pas consulté la liste de *La Peyre*, La Brosse serait le seul hôte de l'Académie qui ne fût pas académicien.

4. *Lettres inéd.* de Chapelain, t. I, p. 230. — Piqué de curiosité et tout content de ne pas faire rire « les crocheteurs » à ses dépens, Mainard demande quelques jours après au baron de Saint-Géry (l. CVIII) : « A propos de belles choses, vous ne me dites rien de la nouvelle Académie ; j'aurai grande raison de pester contre vous, si vous ne prenez la peine de m'escire ponctuellement ce que les bons esprits en disent. On m'a escrit qu'on avoit publié une bonne pièce contre ces messieurs les polis ; je meurs d'envie de la voir. »

Du chef de son admission dans la troupe protégée par Richelieu, notre poète pouvait se considérer, dès septembre 1634, comme un des serviteurs de Son Eminence, car le Cardinal, comme l'écrira bientôt Chapelain, ne souffrait dans son assemblée que des gens qu'il savait lui être dévoués¹. Puisqu'il en était ainsi, Mainard résolut de tirer parti de la bienveillance qu'il croyait lui être témoignée par Monseigneur et de recourir à l'entremise de Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, pour demander faveur et gratifications au Cardinal.

Ce protecteur de Mainard se trouvait justement en ce moment à Paris. Notre auteur connaissait l'affection que Richelieu portait aux Noailles, en raison de leur dévouement à sa cause. François, l'aîné des deux frères, lieutenant général de la Haute-Auvergne et gouverneur du Rouergue, avait fait tirer le canon sur les troupes de Monsieur au moment où elles passaient devant Riom pour joindre Montmorency². Charles, évêque de Saint-Flour, membre de la commission devant laquelle fut entamé le procès des prélats affidés de Gaston, avait conduit les débats de cette affaire au gré du premier ministre³. Il venait encore (1634) d'être désigné par Richelieu comme un des prélats français à qui le pape aurait pu commettre l'examen des raisons concluant à la nullité du mariage clandestin de Gaston d'Orléans avec la princesse Marguerite de Lorraine. L'évêque avait ses entrées libres à Rueil, à Conflans et au Palais-Cardinal, et transmettait souvent à son frère, que Richelieu avait nommé ambassadeur à Rome, les vues et les intentions de ce haut personnage.

Grâce à l'intercession de Charles de Noailles, Mainard espérait réparer la faute qu'il avait commise en vendant son office de président au présidial d'Aurillac. Par un édit de septembre 1633, le roi avait créé au présidial de la Haute-Auvergne, ainsi que dans les tribunaux similaires du royaume,

1. Lettre du 18 mai 1638 à J.-J. Bouchard, éd. c., t. I, p. 236, note 3.

2. *Documents hist. sur la Haute et Basse-Auvergne* dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne* de Bouillet, t. I, p. 501.

3. V. sur ce procès, *Hist. du Languedoc*, t. XI, pp. 1097-1099.

un second office de président¹. L'espoir de Mainard de trouver une meilleure place que celle dont il s'était démis avait été illusoire et il comptait sur la bonne volonté du Cardinal pour se faire attribuer cette nouvelle place dans des conditions pécuniaires avantageuses. « Si vous songés, Monseigneur, écrit-il à Charles de Noailles, le 11 décembre 1634, que je le puisse obtenir² par la faveur de Monseigneur le Cardinal, en baillant quelque partie de la finance, je vous debvrois ma petite fortune et l'accomplissement de mon désir. On m'a assuré qu'il n'y a personne d'Aurillac qui y prétende et que les partisans ne retireront que peu de chose de cet office. Par conséquent, Monseigneur le Cardinal pourroit grandement m'obliger en cette occasion, s'il en avoit envie, comme il l'a témoigné autrefois, de faire quelque chose pour moy »³.

Pour préparer Richelieu à accueillir favorablement sa requête, il lui avait précédemment adressé, toujours par la voie de son protecteur, une nouvelle ode. Et comme il n'était pas aisé « de trouver le temps propre à faire gouter de semblables divertissements à un esprit sans cesse préoccupé des plus grandes affaires de la crestienté », Bautru devait faciliter à Noailles le moyen de faire lire à Son Eminence ce morceau, qu'avec modestie, notre auteur appelle un « mauvais petit effort »⁴.

Cette ode de fin 1634 offre des disparates. C'est que le commencement de cette pièce part d'une autre inspiration que le reste. Tout d'abord Mainard avait eu l'intention d'écrire un morceau badin où il se serait moqué de lui-même « et de tous

1. Cf. le cahier de notes d'un anonyme du xviii^e s^e sur l'histoire d'Aurillac, et notamment sur celle du présidial de cette ville. Ce manuscrit appartient à M. l'archiviste Jean Delmas, qui a eu l'obligeance de nous en envoyer les feuilles contenant les détails qui nous intéressaient. — Cf. aussi (D. Jousse), *Traité de la juridiction des présidiaux*, Paris, 1757, Préface, p. x. Voir cet édit dans le *Recueil des édits, déclarations, arrêts, etc.*, d'Escorbiac, Paris, 1638, t. I, chap. 3.

2. Cet office.

3. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 354. Nous reproduisons cette lettre dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*,

4. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 333 bis, lettre inédite de Mainard à Charles de Noailles, du 28 novembre 1634, reproduite dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*. Sa lettre VIII à Bautru montre combien il cultivait à cette époque l'amitié de ce familier de Richelieu.

ceux qui se picquent de rhétorique et de poésie ¹ » L'entrée en matière de cette ode ² reflète ce premier mouvement du poète. Il prend congé des Muses, puisque ses vers dénués d'artifice et d'emphase n'arrivent pas à plaire à Richelieu :

Leur fougue n'est pas héroïque,
L'esclat des frases leur deffaut,
Et quelque fureur qui me pique,
Mon Apollon n'a rien de haut.

J'ay honte que vostre Art m'occupe ;
Et que depuis trente moissons,
On me passe pour l'archidupe
Du Dieu des luths et des chansons.

Mais il s'arrête brusquement. Persifler n'est pas de mise quand on s'adresse à un haut personnage dont on implore les bienfaits. Mainard n'a encore rien reçu de sa part ; mais peut-être d'ici peu aura-t-il plus de chance. Voici le poète qui s'ingénie à trouver des motifs pour expliquer l'indifférence du Cardinal à son endroit. Les guerres domestiques ont empêché jusqu'à ce jour ce grand héros d'entendre les luths des Muses :

Mars a voulu que vos musiques
Se teussent devant ses tambours.

Maintenant que la paix règne à l'intérieur, Armand remettra la poésie en crédit et les servants des neuf sœurs n'auront plus besoin d'armer leur satire,

Contre le destin, ny le temps.

La preuve en est cette « docte Académie » dont les écrits égaleront en renom ceux de la « vieille Rome » :

Il a fait de bons capitaines
Il veut faire de bons auteurs.

Car « ce miracle des Cardinaux » s'entend à merveille à discerner les bons poètes des méchants rimeurs. Sa gloire est

1. Lettre XLVI à Flotte. Par les écrivains « qui se picquent de rhétorique », il fait allusion à Balzac, aussi peu favorisé que lui par le Cardinal.

2. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 192.

intéressée à protéger les premiers dont les chants peuvent lui assurer l'immortalité. Il est toujours dangereux de mépriser les Muses :

Vous avez un puissant empire
Sur les ans et sur les tombeaux
Et comme il plaist à vostre lire
Les Roys sont difformes ou beaux.

L'assurance téméraire avec laquelle le poète affirme le pouvoir souverain des Muses est en désaccord avec les moqueries dont, au début de sa pièce, il avait poursuivi les « savantes pucelles ». Néanmoins, l'impression que cette pièce dégage est la confiance du poète dans la bonne volonté de Richelieu.

Il était difficile au premier ministre d'accorder à Mainard ce qu'il lui demandait. Le principal but de la superfétation des présidiaux par de nouveaux offices était, à cette époque de vénalité des charges, de faire rentrer quelques milliers d'écus dans les caisses toujours vides de l'Etat. En enregistrant le 8 mai 1634 l'édit de création de l'office de second président au siège d'Aurillac, le Conseil général des finances, d'après les spécifications de la Chambre des Comptes et du Grand Conseil, avait fixé à 16.000 livres le prix de cette charge. Evidemment cette somme semblait très forte à Mainard qui, en 1614, avait acquis sa place pour neuf mille livres seulement. Mais notre personnage se trompait doublement en pensant que Richelieu lui accorderait de « bailler » seulement « quelque partie de la finance » et que l'office nouvellement créé ne trouverait pas de compétiteurs. En déboursant ce qu'il fallait, M^e François de la Chaise obtint, le 25 février 1635, des lettres de provision de cette place et le 5 mai suivant il y fut reçu ¹.

Comprenant que le Cardinal ne pouvait lui accorder la faveur qu'il en sollicitait, Mainard prit le parti de s'adresser directement à sa générosité. A cette date, il envoie à Charles de

1. Nous tirons ces détails du cahier de notes sur le présidial d'Aurillac dont il a été question plus haut. — Ce manuscrit nous apprend que François de la Chaise résigna en 1639 son office à Jean de Malvesin. On se rappelle qu'un rôle d'imposition du 16 juillet 1611, conservé aux Archives communales d'Aurillac, mentionne comme présidents Henri Darches et Jean de Malvesin.

Noailles une épigramme dont il parle assez mystérieusement à ses amis. Tantôt il redoute que cette pièce ne lui apporte « plus de mal que de bien » et recommande à Flotte et au comte de Clermont, à ce moment à Paris, de n'en pas laisser courir mal à propos des copies ¹, tantôt il manifeste à l'évêque de Saint-Flour ses appréhensions de voir ses innocentes railleries « fâcher ceux de qui on recherche la protection ² ». C'est qu'il y faisait appel, plus franchement que dans ses autres pièces, à la générosité de Richelieu.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux
Et toute ma chaleur me quitte,
Je verray bien tost mes ayeux
Sur le rivage de Cocyte.

C'est où je seray des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des scavans,
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenteray son désir,
Par le beau récit de ta vie ;
Et charmeray le déplaisir
Qui luy fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ay receus de toy :
Que veux-tu que je luy réponde ³ ?

Rien, répondit sèchement le Cardinal à Charles de Noailles qui lui avait donné lecture de l'épigramme comme de l'ode. Pourtant remarque le P. Bouhours, Mainard avait usé d'un

1. Cf. lettres XLVI et XLVII de Mainard.

2. Arch. des Aff. étrang., t. XLIX, f° 373 bis, lettre inédite de Mainard à Charles de Noailles, du 27 décembre 1634, reproduite dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 145.

tour fin et flatteur, « pour se plaindre honnestement de sa mauvaise fortune... on ne peut pas demander de meilleure grâce¹. » Sans doute, si c'est la première fois qu'on demande, et qu'on n'a pas rebuté quelqu'un par de nombreuses et pressantes sollicitations. Mais, en moins de deux ans, c'était le cinquième assaut que le poète livrait à la libéralité de Son Eminence. Monseigneur, comme beaucoup de grands, aimait qu'on lui laissât la gloire de donner de son propre mouvement² et souffrait difficilement qu'on l'importunât par d'incessantes prières. Son « rien » n'est pas l'arrêt concerté, la réponse préméditée d'un ministre écrasant de son mépris insulteur un écrivain antipathique. C'est le cri spontané d'un homme agacé par la ténacité d'un *quémand*. Car c'est ainsi que Richelieu traitait Mainard, et cette qualification, avouons-le, n'était pas trop déplacée.

La réponse du Cardinal abattit le courage du poète. Malgré ses pressentiments, il s'attendait à ce que ses « étrennes » fussent mieux accueillies. « J'ai honte, Monseigneur, écrit-il le 24 janvier 1635³ à l'évêque de Saint-Flour, de la peine que je vous ay donnée. Vos soins ont fait voir à Monseig(neur) le Cardinal les vers que je vous avais envoyé(s), mais à ce que j'apprens par la depesche de Flotte, ils n'ont pas esté trop bien receus. Mon malheur me persécute partout ; il n'y a remède ; il faut que je m'en console et que je ne me désespère pas d'un mal que l'accoutumance me doit avoir rendu familier et supportable. » Et comme Flotte, pour réconforter son ami, l'assurait que « la troupe des beaux esprits » se récriait d'admiration à la lecture de ses vers, Mainard lui répondait avec ironie et amertume :

Cet illustre applaudissement
Me chatouilleroit doucement
Sans le destin qui m'importune.

1. *Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, Paris, 1687, p. 203.

2. Pellisson, *o. c.*, Notice sur Mainard.

3. *Arch. Aff. étrang.*, Rome, t. XLIX, f° 423 bis. V. cette lettre inédite dans notre *Tableau chronol. des lettres de Mainard*.

Mais, quand tu dis que j'écris bien,
Flotte, j'apprens de ma fortune,
Que le Cardinal n'en croit rien ¹.

II

Somme toute, en se chargeant d'une mission aussi délicate que celle de présenter les requêtes de notre auteur à Richelieu, l'évêque de Saint-Flour marquait beaucoup de sympathie et d'intérêt au poète. Il est vrai que Mainard lui avait prouvé son attachement depuis longtemps. En 1632, il avait composé en l'honneur de l'*Empire du Juste* de ce prélat une longue pièce laudative², et depuis il revint à plusieurs reprises sur cette matière qui se prêtait à de faciles compliments. Autant, sinon plus qu'aux louanges du poète, Charles de Noailles était sensible aux services que celui-ci lui rendait : courses au monastère de Leyme dont l'abbesse, Jeanne-Françoise de Noailles³, était sœur de l'évêque de Saint-Flour et du lieutenant général de l'Auvergne ; voyages en Limousin pour préparer l'élection du prélat comme député de la métropole de Bourges à l'assemblée générale du Clergé de 1635 ; commissions de toute sorte dans la province ⁴.

Il n'y avait qu'un seul sujet sur lequel Mainard se refusât à donner contentement à son protecteur : il n'acquiesçait pas au désir de Charles de Noailles de partir pour Rome, en qualité de secrétaire de François de Noailles. Le poète avait, dès 1615, envoyé à ce seigneur des « étrennes » versifiées⁵ ; il avait, en 1612,

1. Ed. Garriss., t. III, p. 89 : « Tu dis qu'on donne un si haut prix. »

2. *Ibid.*, t. III, p. 235. — Cette ode figure en tête de l'ouvrage théologique de Charles de Noailles : *L'empire du Juste, selon l'institution de la vraie vertu*, Paris, 1632, 2 vol. in-4°. Le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 157, contient une autre pièce de Mainard en l'honneur de ce prélat.

3. C'est le nom que lui donne le P. Anselme, *Hist. généalog. de la Maison de France* (IV, 790). Certains biographes l'appellent Jeanne.

4. V. dans notre *Tableau chronol.* les lettres inédites adressées en 1634 et 1635 par Mainard à Charles de Noailles.

5. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 125 : « Ce jour que l'an se renouvelle... » L'épigramme s'adresse au comte d'Ayen dans les *Delices de la poésie française* de 1615. — (François de Noailles porta le titre de comte d'Ayen jusqu'en 1623, date de la mort de son père Henri, comte de Noailles. A ce moment, son fils aîné appelé lui aussi Henri, hérita de ce titre). Après sa brouille avec ce personnage, le poète remplaça le v. 3 : *Comte vostre fortune est telle par Grand Duc vostre fortune*, etc. Il envoya vraisemblablement cette pièce au duc de Bouillon, avec qui, vers 1612, il était en excellents termes.

composé des pièces pour son père, Henri de Noailles ¹ et s'apprêtait à adresser à son fils Henri, comte d'Ayen, l'ode satirique du *Magistrat*, à ce qu'il semble, portrait du juge de Vic-en-Carladois, avec qui le président d'Aurillac avait été souvent en conflit ². Lorsque le comte était en France, Mainard allait le visiter soit à Villefranche-de-Rouergue dont il était sénéchal et gouverneur, soit dans ses terres patrimoniales de Larche, de Brive ou de Noailles en Limousin. Néanmoins, notre personnage aimait peu le lieutenant général de la Haute-Auvergne. Il le savait hautain, facilement irascible, d'esprit obstiné et d'humeur morose. Enfin, chose particulièrement désagréable à Mainard qui aimait le laisser aller dans les propos comme dans les mœurs, le comte était collet monté et toujours à cheval sur l'étiquette.

En s'excusant auprès de Noailles de ne pouvoir le suivre en Italie, il lui avait recommandé Chapelain comme tout désigné pour remplir cet emploi. Avec avidité, le chantre de *la Pucelle* se jette sur cet appât qu'il trouve alléchant. Pour l'obtenir sans faute, il manœuvre, dès décembre 1632, auprès de Richelieu. Il fait valoir par M. du Tremblay, le frère du P. Joseph, son dévouement et sa fidélité au Cardinal, son exacte connaissance des langues italienne et espagnole, son savoir en histoire, sa perspicacité en matière politique ³...

Son cœur déborde de gratitude à l'endroit de Mainard dont il vante la générosité et l'amitié désintéressée. A sa requête, Balzac remercie le président des bons offices qu'il a rendus à un homme avec lequel il fait « communion de bien et de maux » et trace un portrait flatté de la souplesse d'intelligence, de la politesse des manières, du savoir étendu et de la probité toute romaine de son ami ⁴. A cette heure, les trois écrivains

1. V. le chap. IV, § 3 de cet ouvrage.

2. V. l'ode du *Magistrat*, éd. Garriss., t. III, p. 138 et ce qui est dit de cette pièce dans la lettre inédite du 11 décembre 1634 de Mainard à Charles de Noailles.

3. Lettre de Chapelain à M. du Tremblay, datée par Tamizey de Larroque des derniers jours de décembre 1632, *o. c.*, t. I, p. 20.

4. Lettre de Chapelain à Balzac du 25 janvier 1633, *o. c.*, t. I, p. 25 et lettre XXIII du liv. IV de Balzac à Mainard, du 30 janvier 1633 (la date 20 déc. 1631 de l'éd. de 1663 des *Œuvres* de Balzac en est erronée d'après Tamizey de Larroque).

étaient dans la joie : Mainard d'avoir, tout en restant en France, obligé les Noailles et fait plaisir à son cher Balzac ; l'épistolier de voir luire l'espoir d'obtenir du Vatican, grâce aux instances de Chapelain, « quelque bon evesché », en attendant le chapeau rouge qui seul pouvait couronner son mérite¹ ; enfin le chantre de *la Pucelle* était radieux d'occuper un poste en vedette qui avait été « le premier degré de la fortune du cardinal d'Ossat². »

Cependant Chapelain s'aperçut bientôt qu'il s'abusait étrangement sur le compte de Noailles. Le futur ambassadeur exigeait moins un secrétaire d'ambassade — il avertit le postulant qu'il ne souffrirait pas de lui voir prendre cette qualité — qu'un domestique qui ne se crût pas le serviteur du roi, mais celui du comte, qui se chargeât du soin des affaires personnelles de celui-ci, expédiât la besogne ordinaire de la chancellerie sans prendre part aux négociations, et qui pût être renvoyé au moment où ses services déplairaient³. Chapelain refusa d'accéder à ces exigences qui, à juste raison lui paraissaient trop « dures ». Toutefois, pour éviter une « rupture fâcheuse » avec un seigneur en grande faveur à la Cour, il intercédâ par la voie de Boisrobert auprès de Richelieu, afin que le premier ministre donnât à Noailles, comme raison du dédit de Chapelain, l'entrée de l'écrivain dans la maison de Son Eminence. Chapelain pouvait à la rigueur passer pour un *domestique* du Cardinal. Monseigneur avait récemment trouvé son ode « pas tout à fait indigne de luy » et s'amusait à la lui faire retoucher suivant ses indications⁴, de même qu'il se divertissait à faire travailler les « cinq auteurs » à ces comédies dont il fournissait le canevas.

1. *Lettres inéd. de Chapelain*, 17 février 1633, à Balzac.

2. Comme le lui dira plus tard Balzac dans une lettre du 1^{er} août 1636 (la date est-elle exacte ?), citée par Tamizey de Larroque, *Lettres inédites de Balzac*, (*Mélanges historiques*, t. I, pp. 633 et 629).

3. Lettre du 1^{er} mai 1633 à M. de Cercelles, *o. c.*, t. I, 31. Déjà en mars, soupçonnant les intentions de Noailles, Chapelain marque peu d'enthousiasme de partir pour Rome (*ibid.*, 28 et 30, note 3). — A propos de cet incident, Tallemant observe dans l'historiette qu'il a consacrée à Chapelain (III, 267) : « C'est un abus que ce terme de secrétaire d'ambassade ; ce sont les secrétaires de l'ambassadeur. »

4. *Lettres*, éd. c., t. I, pp. 33, 37, 38 et 40.

Le moment du départ était arrivé — mars 1634 — sans que le comte de Noailles eût trouvé de premier secrétaire. La Mothe le Vayer et Silhon¹, qu'il avait sollicités, s'étaient excusés, tandis que l'ambassadeur ne voulait pas de Jean-Jacques Bouchard², humaniste distingué, mais personnage méprisable malgré l'amitié dont l'honorèrent Peirese et les Du Puy. En se rendant à Marseille, port où l'attendaient les galères qui devaient le mener à Civita-Vecchia, Noailles passa, le 18 mars 1634, par Aix où il reçut entre autres les visites du célèbre philosophe Gassendi, chanoine à Digne, et du grand érudit et polygraphe Peirese, conseiller au Parlement de Provence. Le savant plaida chaleureusement la cause de Bouchard, qui entretenait l'ardeur de son amitié en effectuant à son intention, dans les bibliothèques ou les collections de Rome, toute sorte de recherches³. Néanmoins Peirese ne retira pour prix de ses instances que « d'assez bonnes et bien honnestes paroles, mais non pas de résolution bien formelle⁴. »

Après avoir relâché à Gênes, où il salua le duc et les seigneurs de la République, et à Livourne, dont il chargea le gouverneur de présenter au grand duc de Toscane les compliments du roi, Noailles débarqua à Civita-Vecchia et fit le 15 avril son entrée à Rome, avec le cérémonial d'usage. Dès le début les affaires pesèrent lourdement sur ses épaules. Il devait arracher au pape, inféodé à la politique espagnole, son assentiment pour la formation d'une Ligue

1. *Les correspondants de Peirese. J.-J. Bouchard* (publ. p. Tamizey de Larroque, Paris, 1881, lettre du 13 août 1633).

2. V. sur lui la notice de Tamizey de Larroque, en tête des lettres de Bouchard à Peirese et l'*Historiette* que lui a consacrée Tallemant, éd. P. Pâris et Monmerqué, t. VII, p. 158.

3. Cf. *Lettres de Peirese*, t. III, p. 55.

4. *Ibid.*, t. III, p. 57 et t. IV, p. 402. A peine arrivé à Rome, Noailles reçut une lettre de Chapelain qui, sur les instances du comte de Fiesque, sollicitait de l'ambassadeur la grâce d'attacher Bouchard à sa personne. Il insistait surtout sur l'« habitude dans la cour romaine » de son ami. Noailles l'aurait peut-être pris à son service, mais Bouchard lui donna, on ne sait à quel propos, sujet de mécontentement. (Lettres de Chapelain au comte de Fiesque et à Noailles des 23 et 24 avril et du 1^{er} septembre 1634, *o. c.*, t. I, pp. 67 et 76).

5. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f° 79, lettre du P. Tuault à l'évêque de Saint-Flour du 25 avril 1634 ; *ibid.*, f° 81, de Noailles au même, même date ; t. LIII, f° 22, de Noailles à Bouthillier du 27 avril 1634.

défensive entre toutes les principautés italiennes et le roi de France, tâcher à cet effet d'accommoder les différends du Saint-Père avec Venise au sujet des confins de l'Etat ecclésiastique et de la République, amener le souverain Pontife à confirmer le cardinal Antonio Barberini comme comprotecteur de France, nomination particulièrement désagréable aux Espagnols : régler une foule d'autres questions : celle du *démariage* de Monsieur, celle des bénéfices vacants en Lorraine, celle de l'union projetée entre le duc de Mantoue, ami de la France, et Marie de Gonzague, sa belle-fille ¹, etc. Les deux secrétaires de Noailles, Duplessis et Cottignon suffisaient à peine à dresser les mémoires, à préparer les notes et à expédier les dépêches de l'ambassade. Même, en octobre 1634, le deuxième de ces employés quitta le comte pour retourner en France ².

Privé d'un concours précieux, Noailles presse de nouveau son frère d'engager La Mothe le Vayer à se rendre auprès de lui. C'est un homme, déclare-t-il, « qui sait très bien l'histoire », dont les lumières lui seraient utiles « à des conférences d'étude » et qui, s'il était chargé des « respondances » des lettres ne concernant pas les affaires secrètes de l'ambassade, lui apporterait « un grand soulagement en beaucoup de choses » ³. Mais le sceptique philosophe ayant péré le caractère du comte, écartait les offres les plus avantageuses de l'évêque de Saint-Flour. A la fin de janvier 1635, l'ambassadeur finit par comprendre que le personnage dont il sollicitait avec empressement les services, ne voulait pas se mettre à sa disposition ⁴. En

1. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f^o 1-6, Instructions données à Noailles avant son départ pour l'ambassade de Rome (2 janv. 1634); *ibid.*, du 25 mai 1634, Instruct. au sujet de la comprotection, t. LIV, f^o 432, Mémoire envoyé par Noailles et Grégy sur l'affaire de la comprotection, etc. Cf. aussi Le Vassor, *Hist. de Louis XIII*, t. IV, pp. 515, 527, 537, etc.

2. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 294 et 324, lettres du 24 octobre et du 22 novembre 1634 adressées par Noailles à son frère.

3. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 294, 344 et 350, lettres de Noailles à son frère du 24 octobre et des 4 et 6 décembre 1634. Noailles espérait au moment de s'embarquer à Marseille que La Mothe le suivrait bientôt; cf. une lettre du 14 mars 1634 de Peiresc à Gassendi (*Lettres de Peiresc*, t. IV, p. 476). Dans une lettre du 18 juillet 1634 (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 412, Noailles charge son frère de presser La Mothe de partir pour Rome.

4. Après avoir recommandé à son frère (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 388) le 3 janvier 1635 de faire un dernier effort auprès de La Mothe, il lui écrit le 31 janvier (*ibid.*, f^o 432) : « Pour ce qui est de La Mothe, je crois qu'il n'y fault

même temps les messages de son frère et ceux de Mainard lui montraient que le président, après ses hésitations et ses refus, se déciderait sous peu à partir pour Rome.

Un sort fâcheux semblait s'être acharné sur notre auteur. De gros malheurs de famille avaient accompagné ses mécomptes concernant sa cour à Richelieu.

Sa femme, de santé précaire, était alitée depuis de longs mois. Percluse de maux, son état réclamait des soins incessants. Une rechute, au printemps de 1634, mit de nouveau ses jours en danger. La maladie, puis la perte de son fils aîné, vinrent attrister encore davantage sa demeure. Déjà, une dizaine d'années auparavant, la mort avait frappé à sa porte : l'aînée de ses filles avait quitté le monde et la douleur de Mainard s'était exhalée en des stances touchantes, où vibre l'accent ému de la première tristesse paternelle du poète :

Mon noir chagrin est un mal sans remède,
La Parque avare a volé tout mon bien.
Ma fille est morte ; et l'Elise possède
L'aimable esprit qui possédoit le mien.

.
Que deviendrai-je après un tel naufrage ?
Qui taschera de modérer mon deuil ?
Qui soutiendra le foible de mon âge ;
Et promettra des fleurs à mon cercueil ?

.
O ciel, auteur de ma noire aventure,
Mon cœur soumis ne t'a pas offensé ;
Et cependant l'ordre de la nature
Est pour me nuire aujourd'hui renversé.

Haste ma fin que ta rigueur diffère ;
Je hay le monde, et n'y prétens plus rien,
Sur mon tombeau ma fille devoit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien ¹.

plus songer après y avoir pris la peine que vous m'escrivés ». Ce n'est pas que le voyage d'Italie répugnât à la Mothe. En 1633 même, il le fit comme secrétaire du président Nicolas de Bellièvre, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté près des princes italiens (Cf. *Lettres inéd.* de Chapelain, t. I, p. 409).

1. Ed. Garriss., t. III, p. 171.

On sent à travers les plaintes que le deuil a arrachées au poète la profondeur de son amour paternel. De tous ses sentiments, c'est le plus fort, le plus tenace, le plus profondément enraciné dans les replis de son cœur. Avec le temps, la plaie se ferma. La raison s'était aussi chargée d'amortir sa douleur. « Un père qui pleure trop opiniâtrement les enfants qu'il a perdus, note-t-il sur son cahier, offense ceux qui luy sont demeurés »¹. Son affection se reporta sur ses autres enfants. Ils étaient nombreux et Mainard s'enorgueillissait, en 1634, d'avoir rempli la moitié d'une province de sa postérité². Cinq filles et trois garçons³ ! En vérité il pouvait tirer vanité de sa descendance, si, par malheur, ses modiques revenus n'eussent été en forte disproportion avec la lourdeur de ses charges.

Une épreuve plus cruelle que la première était réservée au poète. Le 11 décembre 1634, son fils aîné, dont les dispositions naturelles faisaient présager un brillant avenir, expira après trois mois de souffrances inouïes⁴. Le malheureux père avait vainement imploré Lanneau, un médecin de Paris, de sauver ce jeune homme « qui a de l'esprit et de la vertu et est l'unique appui de ma vieillesse »⁵. Ce praticien dans la science duquel Mainard avait une foi aveugle, depuis qu'il avait quelques mois auparavant, rendu Flotte à la vie⁶, ne daigna pas quitter la capitale pour guérir l'enfant d'un président honoraire de présidial. Un moine — empirique ignorant, comme il n'y en avait que trop à cette époque — soigna le malade et, sous prétexte de le saigner, lui ouvrit une veine « qu'il ne put

1. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 124.

2. Lettre XLIII à M. de Penautier.

3. Une fille morte vers 1644 (cf. l. CCXXXV et CCXLI) et Anne, Marie, Jeanne et Hippolyte, citées dans le testament de Mainard du 10 juin 1644, de même que Charles et François Mainard ; enfin le fils mort le 11 décembre 1634. — V. le testament de Mainard aux *Pièces justificatives*.

4. Les registres de décès de Saint-Céré ne commencent qu'en 1643, de sorte que nous ne pouvons connaître le nom du fils de Mainard, mort en décembre 1634, ni celui de sa fille, morte vers 1644 (cf. l. CCXXXV et CCXLI). V. dans notre *Tableau chronol. des lettres de Mainard* une lettre inédite du 11 décembre 1634 à Charles de Noailles ainsi que ses lettres inédites du 12 octobre et du 28 novembre au même personnage. — V. aussi dans sa correspondance les lettres XLI, XLII et XLIV à Flotte.

5. Lettre XL.

6. Cf. pour la maladie de Flotte et sa guérison au début de 1634, la lettre précitée et la lettre XLV à Frémin.

jamais refermer ». « C'est une affliction qui m'inquiétera longtemps », écrit le malheureux père à l'évêque de Saint-Flour : « Mes amys et moy avons perdu en luy le commencement d'un homme qui eût valu beaucoup, et sa fin a esté si pleine de générosité et de courage, que tous ceux qui en ont esté les spectateurs, en sont extraordinairement estonnés ». Sa lettre est remplie de « la violence de son regret et de l'accablement où l'a plongé son malheur »... Ah ! les Muses et leurs chansons sont bien oubliées ! Tout ce qu'il aimait ne lui inspire à cette heure que du dégoût !

Le séjour à Saint-Céré, ville où ce fils qu'il chérissait tant avait grandi et s'était éteint, lui devint odieux. Il résolut de passer les monts pour s'arracher à son immense douleur¹.

L'ambassadeur l'avait rebuté jusqu'à cette heure par sa morgue et par ses offres parcimonieuses. A lire les lettres de Mainard à Charles de Noailles, on sent que la raison invoquée par le président au printemps et dans l'été de 1634 pour ne pas quitter Saint-Céré n'est qu'un prétexte. « La maladie de sa femme l'empêche d'avoir la satisfaction d'être auprès de Monsieur l'ambassadeur », mande-t-il à l'évêque le 19 mars et le 18 avril de cette année. Mais le 21 mai il entre en composition avec le prélat, tout en s'excusant humblement de lui avoir posé « des conditions qui peut estre lui auront esté impertinantes ». Comme Mainard s'imagine que Charles de Noailles lui a accordé au nom de son frère tout ce qu'il lui a demandé, il se déclare le 14 juin prêt à partir, quoique sa femme soit à telle extrémité « qu'il n'espère pas qu'elle puisse durer jusques à l'automne ». Un incident survint qui recula son départ. La raison en fut, il y a tout lieu de le croire, une question d'argent. En effet, dans presque toutes ses lettres, l'ambassadeur se plaint d'être « mal à cheval » à cause de l'état précaire de ses finances. En arrivant à Rome, il n'avait que six cents pistoles. Malgré les représentations de Noailles à Bouthillier et au Père Joseph de ne pouvoir faire de longues avances, le surintendant Bullion remit au quartier de janvier 1635

1. Lettre LXXXVII envoyée de Rome à M^{re} de Choisy.

l'appointement de son ambassade. Les sommes considérables qu'il avait empruntées aux banquiers, il les dissipait en achats coûteux, mais capables de donner une haute idée de son faste : un carrosse d'audience de douze cents écus « plus beau que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors à Rome » ; un autre carrosse et six chevaux de campagne pour lui ; un troisième carrosse pour son fils cadet, le baron de Noailles, qui rivalisait de magnificence avec le fils de l'ambassadeur d'Espagne ; des tapisseries de velours, bordées de « franges d'or et d'argent » ; des meubles garnis de crépine « d'or et d'argent » ; des livrées en satin bleu pour ses laquais, sans compter « les cortèges auxquels il faut faire fontaines de vin et table ouverte à tout le monde¹ ». Pour se rattraper un peu de sa « dépense furieuse », il fallait bien rogner sur le traitement et sur les frais de voyage de son secrétaire². Comme La Mothe le Vayer et Silhon, le besogneux président ne l'entendait pas ainsi, et, mettant en avant l'état de santé de sa femme, se dédisait lorsqu'il sentait que, malgré les assurances de Charles de Noailles, l'ambassadeur avait l'intention de le mettre à la portion congrue.

Il n'y avait pas que des malentendus d'argent entre François de Noailles et notre auteur. Mainard aurait désiré que l'ambassadeur, au lieu de lui faire des propositions par la voie de son frère, l'invitât directement à être son secrétaire. Il redoutait de partir pour l'Italie sans un engagement de la main du comte qui, soit par calcul, soit par orgueilleuse obstination, s'était mis en tête de ne pas solliciter Mainard³. L'ambassadeur ne consentait même pas à répondre aux messages de Mainard et faisait peu de cas des services que ce dernier, au dire de l'évêque de Saint-Flour, aurait été en mesure de lui rendre... « Vous sçavez,

1. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 79, 89, 133. — T. XLIX, f^o 412, 413. — T. LIII, f^o 20, Lettres de Noailles, du P. Tuault et du sieur de Luzarches à l'évêque de Saint-Flour (Rome, avril-juillet 1634).

2. Ainsi il avait promis à 33 (fort probablement Silhon) 400 écus par an. Une fois arrivé à Rome, le comte écrit à son frère (10 mai 1634, Arch. Aff. étrang., Rome t. XLVIII, f^o 89) qu'il ne désire plus lui payer que 700 livres, en lui promettant en revanche un bénéfice pendant son « trienne » ; de même il ne veut plus donner à La Mothe le Vayer que 250 écus par an (cf. t. XLVIII, f^o 388, lettre à Charles de Noailles du 3 janv. 1635).

3. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 290. Lettres de Noailles à son frère, d'octobre (sans quantième) 1634. Il y désigne Mainard sous le nom de Jupin.

mande-t-il à son frère, son humeur portée à la débauche et qui met ordinairement toute une maison en danse avec toutes ses galanteries ». « Je doute que le président s'accomodast à l'humeur de ce pays et à la façon de laquelle il fault vivre dans la maison d'un ambassadeur ¹ ». Mais comme la suprême démarche qu'on avait tentée auprès de La Mothe le Vayer avait été infructueuse, Noailles, oublieux des griefs articulés quelques semaines plus tôt, se montre tout disposé à agréer le président, sans se décider pourtant à l'appeler. « J'aimerois mieux, avoue-t-il à son frère, qu'il le fist (le voyage) de son propre mouvement, que si je l'en priois, et ce procédé m'obligeroit beaucoup plus. Il cognoist mon naturel et ne peut pas douter qu'il ne fust très bien receu, si cela arrivoit. Je désirerois que personne de la maison, voire mesme de ce qui est de nostre sang et des plus proches n'en sceut rien. J'escriray peut-estre un petit mot de compliment au dict Maynard, pour me condouloir seulement de la mort de son fils ² ».

Ces mystères effarouchaient notre personnage qui flairait quelque piège. De plus l'entêtement de Noailles à ne pas le solliciter directement l'inquiétait et en même temps le froissait. Mais l'affliction que la perte de son fils aîné lui avait causée étreignait toujours son cœur. Un long voyage, la fréquentation d'autres gens et la contemplation d'autres lieux que ceux qui avaient été les témoins de sa joie et de son affreuse infortune, arriveraient à dissiper, pensait-il, sa profonde tristesse. Certes, des raisons d'ordre pécuniaire le poussaient aussi à accepter des propositions longtemps rejetées, et à mettre de côté les susceptibilités de son amour-propre blessé. Sa maison était d'une forte dépense. Il lui restait sept enfants à élever et à doter. Là cinquantaine avait sonné et, parvenu à l'âge ou tant d'autres, après fortune faite, ne songent qu'à laisser écouler doucement la dernière période de leur vie, Mainard était réduit à fatiguer les grands de louanges intéressées et de vers solliciteurs. Le *rien* sec et dédaigneux que Son Eminence avait opposé à sa

1. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 344 et 388 ; lettres du 4 décembre 1634 et du 3 janvier 1635.

2. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 432 ; lettre du 31 janvier 1635.

dernière demande, avait brisé les espérances qu'il avait fondées sur la générosité du Cardinal. En partant pour Rome, il comptait gagner outre sept cents livres de traitement, un prieuré ou quelque autre bénéfice de plusieurs centaines d'écus. Ça aurait été le bien-être, au lieu de la gêne où il se débattait depuis que sa famille s'était accrue. Noailles qui avait fait miroiter l'espoir de cette gratification aux yeux de Silhon et de La Mothe le Vayer, réussit enfin à prendre notre poète à la glu.

Le 8 mai 1635, Mainard envoya à l'évêque de Saint-Flour un messenger pour traiter des conditions sous lesquelles il consentait à servir l'ambassadeur, en alléguant, pour excuser ses prétentions, la « présente conjoncture de ses affaires domestiques ¹ ». L'affaire ne reçut pas tout de suite de solution définitive. Ce n'était pourtant pas la faute de Mainard si elle traînait en longueur. Le 9 mai encore l'ambassadeur s'opposait à convier personnellement à Rome le président ². Il tablait sur la pauvreté de Mainard pour ne faire ni avances ni concessions. En vérité il s'entendait à merveille pour exploiter la situation du poète qui, harcelé par l'évêque de Saint-Flour, alléché par la promesse fallacieuse d'un brillant bénéfice ecclésiastique, en proie à des tribulations de toutes sortes, désireux de chercher un dérivatif à ses chagrins, accepta de joindre le comte.

L'entrée du poète au service de Fr. de Noailles est la preuve définitive de la fausseté de l'opinion commune qui fait de Mainard un persécuté de Richelieu. Le comte, son fils et son petit-fils jouèrent un rôle brillant à la Cour, mais ils le durent plutôt à leur servilité qu'à leur mérite. Le marquis de Vardes disait des Noailles que c'était la meilleure race de valets qu'il connût ³. On conviendra que l'ambassadeur de France à Rome, une créature du premier ministre, n'aurait jamais consenti à attacher à sa personne un homme détesté par son maître.

1. V. notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*.

2. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f. 7.

3. Cf. Le Vassor, *Histoire de Louis XIII*, t. V, p. 90.

CHAPITRE VI

SÉJOUR DE MAINARD A ROME (1635-1636)

- I. — Un précédent voyage en Italie. — Mainard et Fr. de Noailles. — La société française de Rome : le cardinal de Lyon. — Ennuis et divertissements. — Parties dans les vignes de Rome : le maréchal de Toiras ; l'évêque du Mans et Scarron.
- II. — La Rome antique. — Mainard peu touché par les beautés artistiques de Rome et insensible à la poésie des ruines. — Pièces qu'on croirait inspirées par son séjour à Rome et qui sont d'inspiration livresque. — Une nuit au Colisée : sonnet-épigramme contre Richelieu.
- III. — La Rome pontificale.
 - A. Bon accueil d'Urbain VIII. Ode de Mainard au pape. Poésies dont il donne lecture au pontife. — Relations qu'il se crée dans l'entourage du pape : les cardinaux Antoine et François Barberini ; Guy Bentivoglio. — Causeries sur les écrivains français : Balzac, Voiture, Sirmond, Chapelain. — La *Bulgaréide* de Braciolini.
 - B. Mainard et la politique du Vatican hostile à la France, Epigramme à Urbain VIII. — Dévotion de Mainard, malgré ses plaisanteries sur la Cour pontificale.
- IV. — Arrivée du maréchal d'Estrées, nouvel ambassadeur à Rome. — Motifs secrets du rappel anticipé de Noailles. — Rupture de Gênes : Noailles accuse Mainard de l'avoir desservi à la Cour.

I

Ce n'était pas la première fois que Mainard voyait l'Italie. Neuf mois environ après l'arrivée de notre personnage dans la Ville Eternelle, Chapelain louait le dessein qu'il avait pris « d'aller *encore visiter* Rome la Sainte et d'y repaistre *encore*

ses yeux des merveilles qui s'y sont faites autrefois¹ », ce qui prouve qu'il était précédemment venu dans la Cité. A la suite de quel protecteur s'y était-il rendu? Aurait-il fait partie des gens de Condé, lorsqu'en octobre 1622, dépité par la nouvelle de la paix accordée aux protestants², ce prince quitta la France, sous prétexte d'accomplir un pèlerinage à Lorette? Cette supposition nous semble très plausible. Elle s'accorde avec la cour assidue que Mainard faisait à ce moment à Condé arrivé à l'apogée de sa gloire. Elle s'accorde aussi avec certaines indications³ des cahiers autographes du poète. En tout cas, ce voyage se place mieux à cette date que plus tard, par exemple en 1630, quand Mainard, par crainte de la peste, refusa de se rendre en Savoie, où l'appelait un comte de ses amis⁴.

1. Lettre à Mainard du 16 mai 1636. Tamizey de Larroque interprète ce passage de la manière suivante (*o. c.*, I, 113, note 1) : Mainard aurait en mars 1634 accompagné Noailles à Rome ; serait revenu en France quelques mois après, attendu qu'il adresse à Chapelain à la fin d'août 1634 une lettre de Saint-Céré à propos de sa candidature à l'Académie française, puis serait reparti pour Rome. Les documents inédits que nous avons cités montrent que les choses ne se passèrent pas ainsi.

2. La paix de Montpellier, 18 octobre 1622. Condé se mit en route le 9 octobre, dès les premiers bruits de la conclusion du traité avec les huguenots. Le 7 mars 1623, il était de retour en France. La sèche relation de son *Voyage en Italie* (Bourges, 1624, in-12) ne cite pas le nom de Mainard, non plus que celui des gentilshommes et des *domestiques* qui accompagnaient ce prince.

3. Cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 4 verso : « Il ne fault pas aller à Rome pour voir des antiquailles ; j'en ay chez moy une bonne provision » ; au f° 106, il parle des débauches auxquelles il s'est livré,

Dans le palais d'un Cardinal
Sur les sept fameuses collines.

Or, les premières pages de ce cahier ont été écrites vers 1626. Nous concédons que la citation n'est pas probante et que le poète a pu transcrire plus tard les vers de ci-dessus sur un espace laissé au moment où il a utilisé le haut de la page.

4. Cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 123 verso :

Mon Comte
Pour n'avoir pa(s) veu la Savoye
Comme je te l'ayoy promis
Veux-tu désormais que je croye
Que tu n'es plus de mes amys ?
J'aborre la peste et la guerre,
Et le premier de ces démons
M'eut sans doute mis sous la terre
Si jeusse osé passé les mon(t)s.

Il s'agit vraisemblablement du comte de Clermont qui, en 1630, avait suivi Montmorency en Piémont et s'était distingué, ainsi que son chevaleresque ami, au combat de Veillane (cf. Simon du Gros, *Vie du Duc de Montmorency*, pp. 200, 202, 213, etc.). La peste décimait encore en août 1630 les troupes de Montmorency (*ibid.*, p. 233).

Donc, en se dirigeant vers la péninsule en juillet 1635, Mainard partait pour un pays de connaissance. Il emprunta la route de Savoie et, passant les Alpes, traversa les principautés italiennes « à la barbe des Espagnols¹ et de la canicule ». Après être resté « un mois sur les chemins » et avoir subi avec horreur la « maudite chère » des hôtelleries italiennes, il salua, en août 1635, la Ville aux sept collines².

Il est certain que Noailles fit bon visage à notre auteur et que, durant leur séjour à Rome, l'ambassadeur et son secrétaire s'entendirent fort bien. D'abord, Mainard avait pour tâche de rédiger les missives et les dépêches de l'ambassade. C'était une besogne fatigante, vu la quantité d'affaires que Noailles devait tirer au clair et auxquelles il devait donner une solution satisfaisante. De plus, Mainard correspondait avec l'évêque de Saint-Flour à qui il demandait au nom du comte des renseignements confidentiels sur la Cour et sur le Cardinal ou qu'il mettait au courant des affaires personnelles de l'ambassadeur³. Puis, sa qualité d'homme de confiance lui faisait encore accomplir des besognes plus délicates et plus ou moins désagréables⁴. Comme Olivier de Magny, il aurait pu écrire :

Mon principal estat, c'est d'estre secrétaire
Mais on me fait servir de mille autres mestiers.

1. Les Espagnols occupaient à ce moment le Milanais.

2. Cf. lettres L et LIX à Flotte, août et septembre-octobre 1635. Dans cette dernière lettre, Mainard déclare tomber en frénésie à la pensée qu'il devra passer encore un été en Italie, avant de traverser toutes les souverainetés qui sont depuis cette ville jusqu'au Pont de Beauvoisin. Il ajoute que Flotte est heureux de ne pas « courre fortune » comme lui, Mainard, d'être pris par les Espagnols en « touchant aux terres du duché de Milan, » ce qui prouve qu'il ne traversa pas le Milanais, occupé par les troupes de Philippe IV. — Dans sa lettre LXXIII, il dit ne pouvoir retourner à Paris sans passer les Alpes, ce qui montre qu'il les passa à l'aller.

3. V. dans notre *Tableau chronologique* une lettre inédite du 27 septembre 1635 de Mainard à l'évêque de Saint-Flour au sujet des affaires de l'ambassade de François de Noailles. — Cf. aussi la lettre LIII dans laquelle Mainard déclare qu'il est las de « la depesche de l'ambassade. » Dans une lettre datée de Rome (12 sept. 1635) François de Noailles se plaint vivement à son frère de ne pas avoir reçu les sommes qu'il lui avait demandées : « représentés-vous... si je dois estre fort à mon aysé d'avoir esté réduit à l'extrémité dont vous escriit par mon ordre M. le prés(ident) May(nard) » (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 445).

4. Au moment du départ du comte, c'est le président qui est chargé de la surveillance de ses bagages.

Notre écrivain ne devait guère s'entretenir de poésie avec son patron, ni lui réciter ses vers. Ces matières étaient fort peu du goût de Noailles, qui se laissait divertir tout au plus par les accents pathétiques de la Léonora, chanteuse dont Montreuil, futur membre de l'Académie française, célébra, en stances enthousiastes, « les doux et cruels accords »¹. En revanche, le comte estimait beaucoup les sciences et la philosophie, à en juger par la protection qu'il accorda à Campanella et à Galilée. Il facilita le passage en France du premier qui, à Rome même, craignait les traitements odieux que les Espagnols lui avaient fait subir dans les cachots de Naples. Quant à Galilée, on sait que Noailles rapporta à son retour en France, le manuscrit de ses *Discorsi e dimostrazione matematiche* que l'illustre astronome et physicien, victime du fanatisme du Saint-Office, n'osait faire imprimer en Italie. C'est grâce à Noailles, à qui il est dédié, que cet ouvrage parut en 1638, à Leyde, chez les Elzéviérs.

Quant les tracasseries diplomatiques lui en laissent le loisir, le comte pense surtout à satisfaire son immense vanité. Sous couleur de représenter avec éclat la personne du roi, son maître, son suprême plaisir est de traîner à la file, les jours de visites, quatre-vingt-dix carrosses à la suite du sien. Son grand souci est de ne pas laisser éclipser son fils, le baron de Noailles², par le fils de l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Castel-Rodrigo. Il veille à ce que les livrées de ses estaffiers et de ses laquais soient aussi luxueuses que celles des gens appartenant aux prélats français, à ce moment à Rome, et que sa table soit aussi somptueuse que la leur³.

1. « Stances de M. de Montreuil pour la Léonore à Rome qui chantait devant le mareschal de Toiras et M. de Noailles », dans le tome XXIV des Rec. Conrart, p. 309 (ms. 4129 de la Bibl. de l'Arsenal). — V. sur Jean de Montreuil, venu en Italie à la suite de M. de Bellièvre et qui se donna au cardinal Barberini, Pellisson, *Hist. de l'Acad. franç.*, éd. Livet, t. I, p. 140. — Cette chanteuse est vraisemblablement la *Signora Leonora Baroni Dama celebre per la sua impareggiabile eccellenza nella musica*, en l'honneur de qui Fulvio Testi écrivit une pièce de stances (cf. *Poesie liriche*, Bologne, 1645, in-12, II, 143).

2. Le P. Anselme donne ce titre à Charles, mort au siège de Maëstricht, en 1632. Ce titre passa très probablement au frère cadet du défunt, Anne, futur duc de Noailles. Le baron de Noailles quitta Rome pour gagner l'armée française d'Italie, le 18 février 1636 (cf. *Gazette de France* du 29 mars 1636).

3. Cf. lettres du 22 novembre 1634 et de janvier 1635 à l'évêque de Saint-Flour (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^{os} 324 et 413).

Le frère du premier ministre, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, archevêque de Lyon et grand aumônier de France, y était venu chercher le chapeau rouge, mais surtout seconder l'ambassadeur dans les affaires concernant le service du roi. Assez détourné des préoccupations religieuses, riche par ses nombreux bénéfices¹, le cardinal de Lyon, comme on appelait le frère de Richelieu, faisait avec ostentation paraître sa fortune dans son train de maison et dans les festins qu'il offrait. En avril 1635, à son entrée dans la Ville sainte², à la tête d'une brillante cavalcade, il avait forcé les dames romaines à se récrier d'admiration sur sa belle prestance.

Un autre envoyé du roi, Pierre de Fenouillet, évêque de Montpellier, rejoignit en novembre l'ambassadeur qu'en haut lieu on estimait au-dessous de sa tâche. Ce prélat³ devait soutenir auprès de Sa Sainteté les vues de Louis XIII et de l'assemblée générale du Clergé sur la nullité du mariage contracté clandestinement par Monsieur avec la princesse Marguerite de Lorraine. Il y avait encore à Rome les évêques du Mans et d'Albi, Charles II Lavardin de Beaumanoir et Gaspard de Daillon du Lude qui rivalisaient de faste avec l'ambassadeur et le cardinal de Lyon. Le premier de ces seigneurs ecclésiastiques cherchait à obtenir du Vatican la permission de succéder dans l'archevêché de Lyon au frère du Cardinal, car celui-ci était désireux de résigner cette dignité. Le deuxième y poursuivait l'obtention des bulles de l'évêché d'Albi, que le pape s'obstina longtemps à ne pas lui accorder, attendu que l'ancien titulaire de cette place, Alphonse d'Elbène, affilié au complot de Montmorency et de Gaston, en avait été, au sentiment du souverain pontife, injustement dépossédé.

1. Il était abbé de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Elie de Caen, de Saint-Paul de Cormery, de la Case-Dieu, doyen de Saint-Martin de Tours, proviseur de Sorbonne. — Sur ses fredaines, v. Tallemant, *Historiettes*, éd. c., II, 185.

2. L'archevêque de Lyon était arrivé à Rome le 1^{er} avril 1635, Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f^o 194, 197 et t. XLVIII, f^o 569 (lettres de Noailles à Bouthillier et à l'évêque de Saint-Flour, d'avril 1635); t. LIV, f^o 164 (lettre du roi à Noailles, 20 janv. 1635).

3. L'évêque de Montpellier quitta Paris le 17 octobre (cf. *Gazette de France* du 27 oct. 1635). Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVI, f^o 199; instruction donnée à M. l'évêque de Montpellier s'en allant à Rome sur le sujet du mariage de Monsieur.

La résidence de l'ambassadeur, le palais Aquaviva, rue Julia, ainsi que la demeure de ces prélats, ne désemplissaient pas d'abbés et de gentilshommes, de moines et de gens d'épée. Le jeune abbé Scarron, lesté malgré son précoce embonpoint, bien différent de ce « raccourci de misère humaine » qu'il devait devenir quelques années plus tard, frétilait joyeusement autour de son patron, Charles Lavardin de Beaumanoir, évêque du Mans¹. Les deux poètes se prirent en affection. Bien que Scarron, à son retour en France, perdit quelque peu de vue notre écrivain², il adressa à Mainard, au moment de l'impression de ses œuvres, une longue épître burlesque et orna le volume posthume de lettres de son ami d'un plaisant quatrain. Chez l'ambassadeur, notre personnage coudoyait fréquemment Merlin, auditeur de Rote, à qui il adressa un sonnet désabusé³, le P. Caffardy, procureur général des cordeliers français auprès du Saint-Siège, qui oublia plus tard l'amitié promise au poète « sur le mont Capitolin »⁴, et surtout le médecin de Noailles, l'abbé Pierre Michon Bourdelot.

Médiocre poète français et latin — il écrivit entre autres une ode latine en l'honneur des œuvres de Mainard — Bourdelot était en revanche un excellent humaniste. A son passage à Aix, en compagnie de Noailles, ce jeune homme de vingt-trois ans émerveilla Peiresc par l'étendue de son érudition, et surtout par la manière dont il citait à propos « les propres paroles du texte de son Hippocrate, qu'il scavoit tout par cœur »⁵.

1. Cf. Morillot, *Scarron et le genre burlesque*, Paris, 1888, p. 17.

2. Cf. lettre CCLXXXIV (nov. 1642) à Scarron : « Nostre amitié contractée dans Rome vous donne-(t)-elle de la peine?... Ecrivez-moi, s'il vous plaist, une fois le mois... »

3. Ed. Garriss., t. III, p. 48. — Merlin faisait partie de la Rote au moment du séjour de Mainard à Rome, cf. la *Gazette de France* du 3 novembre 1633 qui parle de lui à propos de la cavalcade des auditeurs de ce tribunal. Composée de douze membres dont l'un français, la Rote tirait son nom de la roue en mosaïque qui figurait sur le pavé de la salle du Vatican où, à l'origine, ce tribunal ecclésiastique tenait ses séances.

4. Cf. lettre VII de Mainard.

5. Pierre Bourdelot, né à Sens le 2 février 1610, est le neveu de Jean Bourdelot, avocat au Grand Conseil, éditeur de Lucien, d'Héliodore et de Pétrone. — Sur ses poésies françaises voir la *Bibl. des rec. collect. de Lachèvre*, t. III, p. 227 et une note de Tamizey de Larroque dans le t. II, des *Lettres de Peiresc* (p. 548). Sur son érudition, v. Peiresc, *Lettres*, t. III p. 60 et t. IV, p. 103. Noailles en parle à son frère

Mainard recherchait avidement la société des Français influents qui, à ce moment, étaient les hôtes de Rome : évêques et cardinaux, seigneurs de haut parage comme le maréchal de Toiras, gens de robe comme le président Nicolas de Bellièvre¹, nommé en 1635 ambassadeur extraordinaire en Italie. Qu'était-il venu faire à Rome sinon relever sa situation matérielle ? Or ces personnages sont d'éventuels protecteurs, en mesure de lui faciliter l'accès du Louvre ou de lui acquérir (sauf Toiras) les largesses du premier ministre. Il faut les flatter, leur faire la cour. Naturellement ces hommages vont en première ligne au cardinal de Lyon. Mainard ne se lasse pas de visiter le Palais Farnèse, demeure de Son Eminence, de suivre le cardinal dans ses excursions dans les environs², de lui soumettre ses rimes, de prôner son extraction illustre, d'exalter ses vertus et ses mérites³.

L'affluence des Français à Rome qui était agréable à Mainard avait, on le sait, contrarié Montaigne⁴. C'est que l'état d'âme de ces deux voyageurs différait complètement. Montaigne visitait la Ville aux sept collines, pour y contempler les lieux qui avaient été le théâtre, les monuments qui avaient été les témoins de la grandeur et de la déchéance du peuple Roi, dont l'histoire lui était familière dès son enfance. Il y cherchait aussi dans les habitudes, les mœurs, les idées de contemporains appartenant à une autre race et vivant sous un autre ciel, une pâture à sa curiosité toujours en éveil et jamais satisfaite, des apports à son enquête tendant à la connaissance de l'homme « ondoyant et divers », des éléments nouveaux à son scepticisme souriant

dans deux lettres, l'une du 31 janvier, l'autre du 11 août 1635 (Arch. Aff. étrang., t. XLVIII, f° 432 et t. XLIX, f° 160), ce qui prouve que le séjour de Bourdelot à Rome fut plus long qu'on ne le dit.

¹ 1. Bellièvre quitta la France en mars 1635 avec la mission de faire entrer tous les princes italiens dans une ligue contre les Espagnols. Il arriva à Rome dans la seconde moitié de novembre 1635 et en partit le 4 décembre 1635 (cf. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LII, f° 286, et t. LIII, f° 347. Lettres de Noailles à Bouthillier du 22 novembre et du 5 décembre 1635). — Cf. pour ses relations avec Mainard les lettres LXXI et CLVII de notre auteur.

² 2. Il l'accompagna à Caprarola, cf. lettres LXVI, XCVII, CI et CII.

³ 3. *Sonnet à Monseigneur l'Eminentissime Cardinal de Lyon*, éd. Garriss., t. III, p. 251.

⁴ 4. *Journal de voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne* publ. par Alessandro d'Ancona, Città di Castello, 1889, in-8°, p. 197.

et universel. Comment à Rome, n'aurait-il pas été agacé de s'entendre à chaque pas saluer dans sa langue, lui qui voyageait surtout avec l'intention de voir des exemplaires d'une humanité différant de celle qu'il connaissait déjà ¹.

A Rome, Mainard ne fait que penser à Paris, et la ville bâtie sur les rivages du Tibre est, à son gré, loin de valoir celle des bords de la Seine. Elle n'est pas « divertissante ». Même en déliant largement les cordons de sa bourse, on ne s'y amuse pas. « Il vaut mieux estre misérable à Paris que riche à Rome. » Après trois mois de séjour, le poète en est tellement las, qu'il lui semble porter « sur ses espauls cette grande machine de la Rotonde, avec celle de Saint-Pierre. Qui veut vivre heureux ne doit point chercher sa félicité hors de Paris, s'il n'a le goût dépravé et la cervelle démontée ² ». Si une fois, par extraordinaire, il trouve Rome « la plus belle demeure du monde », c'est que les folies du carnaval remplissent les maisons et les rues de leurs joyeuses extravagances, que les débauches des jours gras ont mis en belle humeur notre poète bachique, et surtout « qu'une trentaine de santés », vivement avalées, lui ont fait voir la vie en rose ³. Les coutumes italiennes lui semblent « tyranniques »; la régularité des révérences et des cortèges, l'étiquette et la cérémonie observées en tout, lui sont insupportables. « La liberté françoise vaut mieux que toutes les gravités contrefaites » en usage à Rome ⁴. Puis, l'été, ce sont des chaleurs accablantes, donnant aux malheureux qui étouffent dans ces parages un avant-goût des flammes du Purgatoire ⁵. Balzac, l'ami de notre auteur, avait imaginé, dans ces brûlants climats, d'étranges procédés pour se préserver de l'embrasement de la canicule. « J'ay un éventail qui lasse les mains de quatre valets et fait un vent en ma chambre qui feroit des naufrages en

1. Cf. lettre LIX à Flotte et lettre LXXV à Colletet.

2. Cf. lettre LXXI à Flotte.

3. Lettre LXXIX au même. Montaigne, au contraire ne trouvait pas le carême-prenant fort divertissant, *Voyage en Italie*, éd. c., p. 249.

4. Lettre L et LXI au même.

5. Lettre LIX à Flotte.

pleine mer¹ ». C'est du sybaritisme ou de l'hyperbole. Plus sincère, d'une santé plus robuste, doué d'un estomac plus complaisant, notre président a recours à des moyens moins raffinés et plus pratiques pour combattre la violence de la chaleur. Quand la température estivale de la campagne romaine l'étourdit au point qu'en regardant le pape il lui semble voir « deux lieutenants de notre Seigneur sur terre », Mainard se met au frais, en compagnie d'une demi-douzaine d'aimables abbés, et, tenant « le vin et l'eau investis de neige », hausse fréquemment le verre afin d'humecter largement son gosier desséché².

Ce que Mainard déteste surtout à Rome, c'est la cuisine. Si l'Italie est le pays des beaux palais, il est aussi, à son avis, celui des mauvaises tables. Heureusement, après les brouets et les pâtes d'Italie dont, en route, il a calmé sa faim, Mainard a rencontré les repas soignés de Monsieur l'ambassadeur. Dès son arrivée, il eut sa place aux festins de gala : à celui qui fut offert par le cardinal de Lyon au cardinal Antoine Barberini, au banquet donné par l'ambassadeur aux évêques du Mans et d'Albi. « Ce fut dans une grotte, au bruit d'une douzaine de fontaines, les melons y firent leur jeu et le boire avec la neige³... » « Quand nos cuisiniers s'en meslent, on peut faire à Rome des bons ragousts et des bisques aussi délicates qu'à Paris⁴ ». Avec quelle pitié parle-t-il de ces princes de l'Eglise romaine qui sacrifient tout à l'apparence, étalent une « magnificence incomparable », ont « force estaffiers et pas un cuisinier⁵ ! » Un demi-siècle auparavant, Montaigne notait dans ses *Essais* les discours qu'un ancien maître d'hôtel du cardinal Caraffa, féru « sur la police des saulces » et maître passé dans l'art de rôtir, lui avait débités « avecques une gravité et contenance magistrales » sur la « science de gueule⁶ ». Du temps

1. Lettre au cardinal de la Valette, de Rome, le 15 juillet 1621 (l. IV du livre II, *Œuvres*, éd. 1663).

2. Lettre CII à Flotte.

3. Cf. *Gazette de France* du 22 septembre 1635. Ce souper a été offert le 26 août.

4. Lettre LVI à Flotte.

5. Lettre L au même.

6. *Essais*, t. I, p. 51.

de Mainard, il n'en était plus ainsi. Les « misérables prélats romains », s'écrie-t-il avec indignation, « ne vivent que de raves et d'un peu de fenouil, n'usent de cure-dents que pour tromper le monde, faisant accroire qu'ils ont disné lorsqu'ils sont encore à jeun (et) n'ayment les bonnes viandes que sur les tables d'autrui. »

Quand ils étaient las de faire mauvaise chère, les gentils-hommes romains venaient eux aussi restaurer leur estomac délabré à la bonne table de l'ambassadeur ou du cardinal de Lyon¹. Si les prélats et les nobles romains faisaient, à l'ordinaire, d'aussi piètres repas, on devine combien peu appétissant devait être le menu des traiteurs italiens. Il était impossible à Mainard de faire dans les cabarets de Rome les parties qu'il s'offrait dans ceux de Paris. Saint-Amant, ce brave « goinfre » qui, deux ans avant Mainard, s'était rendu à Rome pour y chercher fortune auprès du duc de Créquy, nous a tracé de la cuisine des hôtelleries romaines un piquant tableau :

Ouay, l'hoste se met en dépence !
Une fritate d'œufs couvez,
Et d'huile puante abbreuvez,
Se vient offrir à notre pance :
Un morceau de serpent rôty,
De menthe et d'hyssope assorty,
L'accompagne avec une rave ;
Et barrette sur le genouil,
Battiste, d'un pas lent et grave,
Fait marcher trois brins de fenouil².

Mainard doit se contenter du simple souvenir des parties fines d'antan chez les riches magistrats et chez les abbés fortunés du Marais. Où sont « les bisques selon Sainet-Marc et selon Sainet-Martin ? » La table de l'ambassadeur est bonne, mais on est obligé de s'y tenir selon l'étiquette. Il serait impossible d'y renouveler ces « actions héroïques » en l'honneur du « Dieu des plats et des bouteilles³ » auxquelles Mainard et

1. Lettre LXXVIII à Flotte.

2. *La Rome ridicule*, st. LXXII. — Sur Saint-Amant à Rome, en 1633, v. Durand-Lapie, *Saint-Amant*, pp. 179 et suiv.

3. Lettres L et LXXIII à Flotte.

Flotte se livraient chez le conseiller Hotman. Car, d'humeur sévère, comme on l'a déjà vu, le comte n'aurait pas toléré que les ordinaires « galanteries » du président missent sa maison « en danse¹ ». Mainard connaissait son homme. Aussi, en débarquant à Rome, était-il animé des plus saintes intentions. Il était décidé à mener une vie si « réglée » qu'il pût un jour, en bonne justice, « prétendre une place aux litanies. » « Les sages, ajoute-t-il, m'ont défendu le jeu, les médecins la bouteille, et mon inclination les courtisanes² ». Excellente disposition d'esprit qui ne persista pas longtemps. On sait ce qu'il advient lorsqu'on chasse le naturel. L'âge interdit, il est vrai, à Mainard le déduisit amoureux³; en revanche, il passe à Rome des nuits entières à jouer au piquet⁴ et à parachever la réputation qu'il possède « de parfait modèle de la débauche polie tant ancienne que moderne. » De ce chef, il n'y a que Flotte à qui il cède le pas⁵.

Mainard trouva encore à Rome le maréchal de Toiras qui, nommé bientôt lieutenant général du duc de Savoie, devait trouver la mort, en 1636, à Fontanella, dans le Milanais⁶. Le maréchal rendait visites sur visites aux cardinaux Antoine et François Barberini, les neveux du pape et à Sa Sainteté en personne, leur exposant ses griefs contre Richelieu. Jaloux de l'inclination que le roi avait pour ce vaillant soldat, le premier ministre l'avait dépouillé de son gouvernement d'Auvergne, au moment où le maréchal avait, sans sa permission, quitté Ferrare, pour se rendre à Venise et à Rome⁷. Cette victime du Cardinal Duc était un franc viveur. Tous les soirs, il

1. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLVIII, f^o 343 et 391, lettres déjà citées de Noailles à l'évêque de Saint-Flour, du 4 décembre 1634 et du 3 janvier 1635.

2. Lettre L.

3. Lettre LXVII.

4. Cf. lettre LXXXII.

5. Cf. lettre LXXI.

6. V. les regrets que Mainard exprime à cette occasion, lettre CII.

7. Sur la surveillance que Noailles devait exercer sur le maréchal de Toiras, cf. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f^o 138, 172, 178, 187, 193, 197, 203 (lettres de Bouthillier à Noailles et réponses de ce dernier au sujet du maréchal de Toiras). — V. aussi sur Toiras, *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. I, pp. 497-502. (*Documents historiques sur la haute et la basse Auvergne* par Bouillet).

entraînait dans les vignes de Rome Mainard, ainsi qu'un petit nombre de Français de « bonne maison » ¹. Quoique le vin n'y fut pas fameux ², on festoyait tout de même joyeusement dans ces lieux de plaisance, agréablement situés sur les côtes de la Ville Eternelle ³. L'évêque du Mans, Charles Lavardin de Beaumanoir, renommé pour son libertinage et tenant de famille un fort penchant pour les plaisirs de la table ⁴, faisait partie de la bande du maréchal. Naturellement, il était suivi de son neveu, l'abbé Philibert Emmanuel de Lavardin, un débauché vulgaire, et de son protégé, l'ingambe abbé Scarron ⁵, qui, déjà, aurait pu s'écrier comme il le fit plus tard :

. . . je suis pour la mangeaille,
Il n'est rien tel qu'être glouton ⁶.

Le maréchal de Toiras et l'évêque du Mans quittèrent bientôt la Ville Eternelle, emportant avec eux les regrets de Mainard, car les prélats français restés à Rome étaient d'une sobriété excessive ⁷ et préféraient dépenser leur argent en statues et en tableaux qu'en festins ⁸. Bien qu'il partageât leurs goûts artistiques, le cardinal de Lyon était le seul qui aimât ces « galanteries », à l'égard desquelles Noailles se montrait si rigoureux. En son particulier, Monseigneur était d'une tempérance plus régulière que toutes celles dont on parle dans

1. Lettre LI à Flotte.

2. Saint-Amant, *La Rome ridicule*, st. CI.

3. Cf. Montaigne, *Journal de voyage en Italie*, éd. c., p. 314. Comme la plupart de ces vignes que Mainard déclare « être très belles » appartenaient à des cardinaux, le maréchal de Toiras aura très bien pu inviter ses amis chez les cardinaux Barberini avec qui il était très lié.

4. V. ce que dit Scarron sur les Lavardins, *Œuvres*, Paris, Bastien, 1786, t. VII, p. 207. — V. le portrait de ce prélat dans Perrens, *Les libertins au XVIII^e siècle*, p. 172.

5. Morillot, *o. c.*, p. 15. V. aussi Emile Magne, *Scarron et son milieu*. Paris, 1905, in-8°, pp. 62-68.

6. Scarron, *Chanson à manger*, éd. c., t. VII, p. 309.

7. Le maréchal de Toiras quitta Rome à la fin d'août 1635, cf. lettre LI de Mainard. L'évêque du Mans se mit en route le 11 septembre 1635, cf. *Gazette de France* du 13 octobre 1635 (nouvelles de Rome du 12 sept. de cette année), MM. Morillot et Magne n'ont pas précisé la date du départ de Scarron qui, bien entendu, accompagna l'évêque du Mans.

8. Lettre LXXXIII à Flotte.

la « Légende dorée » ; il aimait néanmoins faire brifer et trinquer les autres. Même, un jour, comme les amateurs de bons crus s'étaient plaints du jus médiocre des vignobles italiens, ce vin noir ou

. . . jaune, doux et fade
Qui fait rechigner l'entonnoir¹,

Son Eminence avait commandé en France cent cinquante poinçons d'un nectar dont le président fit ses délices².

A l'exception de l'évêque du Mans, Messeigneurs étaient sobres, mais leurs propos n'étaient guère prudes et leurs oreilles ne s'offusquaient pas facilement. C'est à leur instigation que Mainard rapporte à Flotte les bavardages qui avaient défrayé leur peu austère conversation : anecdotes grassouillettes sur les mésaventures des courtisanes, sur les déportements des dames romaines ou sur les atours dont elles ornent le front de leurs maris³. La Muse folâtre avait sa place à ces régals. Mis en verve par la causerie et les « brindes », Mainard y laissait « échapper » ses rimes les plus gaillardes. Bien qu'il ressemblât à une antiquaille aussi ruinée que le Colisée, à un âge où Flotte, mieux râblé, se réjouissait encore avec les belles, notre auteur avait conservé le goût des plaisanteries « salaces ». Usant du privilège qu'ont les poètes d'altérer avec impunité la réalité des choses, Mainard, cassé par les chagrins et par la maladie, imputait à une trop ardente maîtresse de l'avoir piteusement déconfit⁴ :

Avant que d'estre ton amant
J'estois un homme si charmant
Que pour un fil de mes cheveux
Les vestales rompaient leurs vœux.

Les femmes de bon jugement
Me faisoient toutes compliment
Et devant moy la chasteté
Trembloit au milieu de l'esté⁵...

1. Saint-Amant, *La Rome ridicule*, st. LXVII.

2. Lettre XCV à Flotte.

3. Lettre LIII au même.

4. Lettre LXIII au même.

5. Lettre LV au marquis de Rouillac. — V. cette pièce au f° 146 du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse et à la p. 442 du ms. 2943 de la Bibl. de l'Arsenal.

Le poète débitait encore d'autres vers du même acabit : la *Sempiternelle*¹, l'épigramme du bigot à petit collet, etc. Cette dernière pièce recueillait surtout les applaudissements du cercle, car Mainard y morigénait un abbé chattemitte, confit en dévotions, marmottant à tout bout de champ des patenôtres, et, à l'encontre des ecclésiastiques français et italiens, fuyant l'abord des femmes.

II

Certes, à l'exception de Saint-Amant, ces passe-temps n'avaient séduit aucun des écrivains français qui précédemment avaient visité la Ville Eternelle. Depuis plus d'un siècle, poètes et prosateurs venaient en foule (le mouvement commençait à se ralentir) dans la cité pleine des vestiges de ce passé classique qui faisait l'objet de leurs études les plus assidues². Un voyage à Rome représentait pour eux l'achèvement de leur culture intellectuelle, comme jadis un voyage à Athènes était pour les jeunes Romains le couronnement de leur éducation artistique et littéraire.

Ces reliques de la magnifique civilisation latine les touchaient diversement. Certains, comme Rabelais, ne voyaient dans ces arcs, ces temples, ces colonnes, ces statues, ces amphithéâtres et ces thermes qu'une mine à d'érudites investigations, qu'une matière à des travaux d'archéologie et d'épigraphie. A Rome, l'auteur de *Pantagruel* effectue des fouilles, se livre

1. Cf. lettre LVIII. — Dans le *Recueil* de 1630 se trouve une épigramme lubrique qui mériterait la dénomination de ci-dessus, à cause du v. 8 (« Laisse ma sempiternelle »). V. dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 99 et Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs*, t. II, l'épigr. : *Je te hais pis que la peste*. Mais il est certain que Mainard désigne ainsi l'épigramme sur :

. une femme antique
Qui conte plus de vingt printemps
Après son an climatérique,

insérée tout d'abord dans ses *Pièces nouvelles*, Toulouse, 1638, cf. éd. Garriss., t. III, p. 82. — Cf. lettres LXVI et LXXXV. Cette dernière missive reproduit l'un des quatrains de cette priapée qui figure dans le ms., 843 f° 183, de la Bibl. de Toulouse et dans le ms. 2943 de la Bibl. de l'Arsenal, p. 431.

2. Cf. J.-J. Ampère, *Portraits de Rome à différents âges* dans la *Revue des Deux Mondes* de juin et juillet 1835.

à des recherches sur la topographie souterraine de la ville ¹. D'autres écrivains, dans leurs promenades à travers ces édifices envahis par les ronces ou le lierre, ces éboulements immenses, ces ruines informes, se laissent aller à de mélancoliques méditations ². En face de ces « monceaux pierreux », le doux Joachim du Bellay pense à l'inanité des efforts humains pour vaincre le temps, songe au caractère éphémère de toutes les grandeurs et puise dans ces attristantes rêveries une amère consolation. La peine qui le ronge ne sera pas éternelle. Le temps en viendra plus vite à bout que de ces monuments qui, jadis, semblaient défier l'éternité ³.

La plupart des voyageurs lettrés de cette époque y cherchent avec la même ferveur que Du Bellay, *Rome dans Rome* ⁴, la Rome ancienne dans la Rome moderne, et ressentent à la vue de ces « saintes ruines ⁵ », chantées par le poète des *Antiquités*, une émotion attendrie d'humanistes, le bonheur de revivre la vie des héros et des génies de l'antiquité latine. Presque tous ressemblent un peu à Montaigne : ils ont « eu cognossance des affaires de Rome » longtemps avant de connaître celles de leur propre maison. Comme le moraliste, ils « savaient » le Capitole et son plan avant de « savoir » le Louvre. C'est avec piété qu'ils foulent ce sol jonché de pierres « qui ont esté les Dieux de César et de Pompée » ; qu'ils errent, comme Balzac, « parmi les histoires et les fables ⁶ » dont s'est nourrie leur jeunesse ; qu'ils marchent sur les pas de ceux qui ont mené les rois en triomphe ⁷.

1. Sur les travaux topographiques de Rabelais à Rome cf. A. Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*, Paris, 1891, liv. I, chap. II. — Dans son roman (liv. IV, chap. 25), Rabelais incite ses héros à se pencher sur les « vieux temples ruinés, obélisques, pyramides, monuments et sépulchres antiques avecques inscriptions et épitaphes divers ».

2. Sur le sentiment des ruines que Du Bellay a le premier traduit dans la littérature française, voir H. Chamard, *Joachim du Bellay*, Paris, 1900, in-8°, p. 298.

3. Cf. G. Pellissier, *Ronsard et la Péléide* dans Petit de Julleville, *Hist. générale de la littér. française*, t. III, p. 197.

4. Sonnet III des *Antiquitez de Rome*.

5. Sonnet VII du même recueil.

6. Balzac, lettre XI du liv. II au cardinal de la Valette, du 3 juin 1623.

7. Balzac, lettre XXIII du liv. III à M. d'Ambleville, de Rome, le 25 décembre 1621.

« C'est d'icy, proclament-ils, que nous sont venues (*sic*) les inventions et les arts et que vous avez reçu la science de la paix et de la guerre¹ ». Citons encore de Balzac ces lignes passionnées : « Il est certain que je ne monte au mont Palatin, ni au Capitole que je n'y change d'esprit, et qu'il ne m'y vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avois point auparavant. Si je reste deux heures au bord du Tybre, je suis aussi scavant que si j'avois estudié huit jours ».

Ni préoccupations d'érudit, ni méditations de rêveur, ni ferveur d'humaniste n'absorbent ni n'animent notre poète, dans ses pérégrinations parmi les ruines majestueuses des Sept Collines. Il sait qu'en sa qualité d'« honnête homme », il est tenu de visiter ces débris ; qu'à son retour en France on le questionnera sur les curiosités de Rome et que les monuments célèbres lui fourniront des sujets de conversation chez le comte de Clermont, à Castelnau, et chez ses amis les magistrats des Parlements de Toulouse et de Paris.

Les marbres anciens ne l'intéressent pas plus que les toiles modernes. Il a assez souvent l'honneur d'être reçu par le pape, mais dans aucune de ses nombreuses lettres de Rome il ne fait la moindre allusion aux fresques ni aux sculptures du Vatican ou de Montecavallo. Son âme est insensible à la beauté plastique comme à la poésie des ruines : « Il donnerait toutes les statues d'Italie pour la teste de maistre Pierre Cuignet² ».

Cette course aux « antiquailles », il la fait plutôt par devoir que par plaisir. Ressemblant sur ce point à certains étrangers d'aujourd'hui, attirés à Paris par le seul désir de connaître les lieux où l'on s'amuse, qui terminent en deux ou trois après-midis la visite des richesses d'art de la grande ville, Mainard se débarrasse vite de ses ennuyeuses obligations. Deux mois ne se sont pas écoulés depuis son arrivée à Rome qu'il déclare n'y plus rien trouver d'intéressant. Ces « vieilles beautez » l'ont fatigué avant qu'il ne les ait examinées de près. « J'ay visité toutes les

1. Lettre XXVIII du liv. IV à M. de Bourbon, de Rome, le 23 mars 1621.

2. Lettre LVII.

antiquitez romaines et avec une telle diligence, que presque scay le compte de toutes les pierres qui ont resté au Colisée¹ ». Voilà le tribut d'admiration qu'il rend à l'amphithéâtre de Vespasien ! Tout comme Saint-Amant, au fond de son cœur, il regarde cet édifice comme un

Nid de lésards et d'escargots,
Digne d'une amere risee².

Le sourire narquois de Scarron glisse sur ses lèvres, à la pensée que dans les temps antiques on célébrait le culte des dieux « qui furent débauchez comme vous et moy »³. Pour un peu il verserait dans la raillerie impie de l'auteur de la *Rome ridicule* et de celui du *Virgile travesti*. Les souvenirs de son éducation classique, son apprentissage chez Malherbe, beaucoup plus de retenue dans le goût pour le burlesque et un peu moins de hardiesse d'esprit, l'empêchent de se livrer aux grotesques facéties de Saint-Amant et de Scarron.

Combien plus d'élévation montre Balzac qui, à ce même moment, soupirait en Angoumois de ne pouvoir refaire un pèlerinage dans « la plus belle partie de la terre ! » « Il y a longtemps que j'ay donné mon cœur à l'Italie... Si j'eusse gouverné ma vie à ma volonté, ajoute l'épistolier, je serois citoyen romain dès l'an 1620 »⁴.

Il est naturel que les vers peu nombreux de Mainard où il est question de la Rome antique ou des vestiges qu'elle a laissés traduisent non les impressions personnelles du poète, mais des réminiscences livresques.

Rome n'a rien de son antique orgueil
Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet et qu'un vaste cercueil⁵.

Ce sentiment n'est pas original. Montaigne avait déjà dit que ce qu'on voyait de Rome « n'estoit rien que son sépulcre »,

1. Lettres LVII et LIX à Flotte.

2. *La Rome ridicule*, st. XIII.

3. Lettre LIII à Flotte.

4. Lettre X du livre VIII à M. de Brye (son cousin qui, à ce moment, se trouvait à Rome), du 10 mai 1633.

5. *Ode à Alcipe*, str. 12 (éd. Garriss., III, 215).

que même on ne se rendait pas un compte exact de l'emplacement de ce « tombeau » et qu'il craignait « que la sépulture ne fust elle-mesme pour la plupart ensevelie »¹. Quelque quarante ans plus tard, J. Grévin écrit vingt-quatre sonnets sur Rome, que l'érudit Ed. Tricotel a publiés dans ses *Variétés bibliographiques*², d'après un manuscrit du chroniqueur l'Estoile. On y rencontre des vers qui ont pu inspirer ceux de Mainard :

Car Rome est dès longtemps en Rome ensevelie
Et Rome n'est sinon un sépulcre vivant...

Enfin, comme le remarque le savant commentateur de la relation faite par Montaigne de son voyage en Italie, nombreux sont les écrivains italiens des xvi^e et xvii^e siècles, à qui la Ville Eternelle a fait l'effet d'un morne et triste *Campo-Santo*. Entre autres, le comte Fulvio Testi³ (dont les poésies charmèrent profondément Mainard) exprima lui aussi ce sentiment.

Parmi les vers de Mainard figure un sonnet qui semble dater de son séjour à Rome et dans lequel le poète exprime quelques réflexions sur César et sur Pompée : que ce fut l'un ou l'autre de « ces deux fameux héros » qui eût triomphé, c'en était fait de la République que tous deux voulaient asservir :

Un même esprit poussait le beau-père et le gendre ;
Tous deux ont combattu contre la liberté.

Si Jule fut tombé, l'autre, après sa victoire,
Par un nouveau triomphe eust abaissé ta gloire ;
Et forcé tes Consuls d'accompagner son char.

Je les blâme tous deux d'avoir tiré l'espée :
Bien que le ciel ayt pris le party de César,
Et que Caton soit mort dans celui de Pompée⁴.

Ces mâles accents républicains, cette aversion du poète pour les « tyrans » qui avancèrent une main sacrilège sur les libertés de la République étonnent, au premier abord, de la part de

1. *Journal de voyage*, éd. c., pp. 241-243.

2. Paris, 1863. Ces sonnets ont échappé aux investigations de M. d'Ancona.

3. M. d'Ancona (p. 242) cite la pièce *Ronchi, tu forse a piè dell' Aventino* de Testi et des vers inédits du même poète.

4. Ed. Garriss., t. III, 190.

Mainard, si fortement attaché à la monarchie. Mais on s'aperçoit que le poète n'a pas tiré ces vers de son propre fonds. Il s'est d'abord souvenu des *Antiquités* de Joachim qui, en divers endroits, flétrit les fauteurs des troubles civils et de la décadence de la puissance romaine :

Ce qui advint quand l'envieux orgueil
De ne vouloir ny plus grand ny pareil,
Rompit l'accord du beau-père et du gendre,

ou encore dans ce sonnet où Du Bellay charge d'opprobre « la civile fureur » :

Qui semant par les champs l'émathienne horreur
Armas le propre gendre rencontre son beau-père,
Afin qu'estant venue à son degré plus hault,
La romaine grandeur trop longuement prospère
Se vit ruer à bas du plus terrible sault ¹.

Imitant le balancement antithétique des phrases d'une épigramme de Martial contre M. Antoine ², Mainard remplit sa pièce du souffle républicain de l'auteur de la *Pharsale*, poème dont il traduit dans la chute de son sonnet un vers célèbre ³.

Dans ses promenades à travers l'ancienne Rome, il lui arrive parfois de rimer, mais sur des matières qui n'ont aucun rapport avec les grandeurs effacées qui l'entourent. C'est tantôt, d'après Du Bellay, la louange enjouée d'un chien qui, aboyant après les filous et se laissant caresser par les amoureux, est choyé de son maître et de sa maîtresse ⁴, tantôt un badinage

1. Sonnets XXIII et XXXI des *Antiquitez* de Rome (éd. Marty-Laveaux, Paris, 1866).

2. Epigr. 66 du livre III.

3. Lucain, *Pharsale*, liv. I.

Victrix causa deis placuit, sed vieta Catoni.

Cf. pour l'esprit de la pièce le passage suivant :

Non tu Pyrrhe ferox, nec tantis cladibus auctor
Pœnus erit : nulli penitus discindere ferro
Contigit : *alta sedent civilis vulnera dextræ*.

4. Ed. Garriss., t. III, p. 86, *Prosopopée d'un chien*. C'est une imitation de Du Bellay :

Latratu fures excepi ; mutus amantes
Sic placui Domino ; sic placui Dominae.

dans le genre du Lasca ou de Coppetta sur la mort d'une chatte que le laquais du poète

...prit sans mitaine
Près du Temple de tous les Dieux ¹.

Une nuit il était près du Colisée, mais ses pensées volaient bien loin, au delà des trois cents lieues qui le séparaient de Paris. Réussirait-il jamais à quitter son village pour remplir un emploi à la Cour ? A certaines heures l'espérance faisait place au doute. Richelieu dont tout dépendait en France se montrait inflexible envers lui. Les odes et les épigrammes du poète, ses flatteries comme ses supplications n'avaient obtenu de la part du Cardinal qu'une sèche réponse, un brutal « rien ». Il valait peut-être mieux renoncer à s'insinuer auprès de lui. Il était peut-être préférable de se résigner à son sort, et, à l'exemple de *l'ermite de la Charente*, de vivre modestement dans son coin de Quercy : N'ayant plus besoin de personne, il n'aurait plus personne à craindre. L'amour de ses enfants et la passion de la poésie, le consoleraient d'être méconnu de Richelieu. Ah, le premier ministre était un méchant homme ! La Bastille regorgeait de ses victimes. M. du Vieux-Pont, naguère habitant de la forteresse, s'était épanché à Rome dans ses causeries avec le poète ² contre le persécuteur de tant d'innocents. De combien de méfaits nouveaux, *Ferragus* ne s'était-il pas rendu coupable ! Non content d'avoir mis sous les verrous Bassompierre, le grand maréchal protecteur de Mainard, il avait tout récemment fait emprisonner le comte de Carmain ³. Ce gentilhomme pré-

1. Ed. Garriss., t. III, p. 88, *Plainte sur la mort d'une chatte*. — *Le temple de tous les Dieux* est le Panthéon. Cf. la lettre LXX, où il parle à Gomberville des vers faits sur le Panthéon. L'original de cette pièce est italien, de l'aveu même de Mainard (l. CXXIX). Sur les poésies italiennes de ce genre, cf. Toldo, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, 1901, pp. 386-87.

2. Cf. lettre LXXII. En vidant avec M. du Vieux-Pont quelques vieilles bouteilles, ils disent en liberté, écrit-il à Flotte, « tout ce que vous estouffez dans vostre ame de peur de *Ferragus*. » — Ce personnage serait-il Alexandre, marquis du Vieux-Pont, marié à la fille de la présidente Aubry dont il est question dans les *Historiettes* de Tallemant (éd. c., t. VI, p. 90), ou bien s'agit-il du père de ce gentilhomme ?

3. Cf. lettre LVIII à Laforest-Toiras sur l'intérêt que Carmain embastillé porte à Mainard. Le jour même de son arrestation — 23 octobre 1633 — Bouthillier annonçait cette nouvelle à Noailles (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 299) ; Sa

tendait-il, s'était détourné de son devoir en critiquant la façon dont on dirigeait les affaires du royaume et en se rendant suspect d'entretenir des relations avec la reine-mère. La malheureuse avait pris depuis longtemps le chemin de l'exil. Quelques commérages, une légère suspicion suffisaient à Richelieu pour embastiller ou pour exiler les plus illustres personnages du royaume... Sur cette terre étrangère où la nostalgie de Paris le poursuivait avec plus d'insistance que dans son Quercy, les griefs de Mainard contre l'homme qui avait si dédaigneusement méconnu les efforts faits pour lui complaire, prenaient une vivacité et une force nouvelles. Les coups dont ses amis avaient été frappés attisaient ses rancunes. Un flot d'amertume débordait de son cœur exaspéré par l'insuccès... Ah, si Gaston et la reine triomphaient de Richelieu, s'ils parvenaient à l'éloigner dans son diocèse de Luçon, quelle joie en éprouveraient le poète et ses amis ! Quelle allégresse en aurait la France, débarrassée de son oppresseur ! Armand goûterait à son tour le calme de la solitude, le charme de la retraite ; il vivrait à son tour dans une paisible province cette existence obscure que le poète était contraint de mener.

A l'insu du poète, ses rêveries et ses sentiments avaient pris une allure harmonieuse et cadencée. Sans s'en douter, son état d'âme s'était reflété dans des vers. Mainard les retoucha pour en faire une épigramme contre Richelieu — chef-d'œuvre de fine ironie, d'esprit frondeur et léger qu'il envoya quelques jours après à Balzac ¹, dont les mérites comme les siens avaient été méprisés par le Cardinal.

Majesté avait pris cette mesure « ayant reconnu elle-mesme en son voyage (à la frontière de Champagne) que ledit comte essayoit de rallentir le progrez de ses armes (Carmain servait en qualité de mestre de camp) et de rompre les desseins qu'elle avoit pris pour le bien de ses affaires. » Mais le comte avait surtout été arrêté parce qu'il était suspect à Richelieu. V. la *Gazette* du 29 octobre 1635 qui reproduit une circulaire adressée par le roi à quelques ambassadeurs au sujet de la détention à la Bastille de Carmain.

¹ 1. Cf. lettre LII à Girard, official d'Angoulême, à qui Mainard envoie ce sonnet, le priant d'en faire part « à nostre grand hermite ». Il est étonnant que Garriſson ait confondu cette épigramme (dont le texte, répétons-le, figure dans la l. LII) avec l'épigramme de François I^{er} qui débute par le vers « Armand l'âge affoiblit mes yeux ». D'ailleurs tout ce qu'il dit à propos de ces deux pièces (pp. XXIII et XXIV de sa notice) est totalement faux.

Par vos humeurs le monde est gouverné,
 Vos volontez font le calme et l'orage;
 Et vous riés de me voir confiné
 Loin de la Cour, dans mon petit village.

Cléomédon, mes désirs sont contens;
 Je trouve beau le désert où j'habite;
 Et connoy bien qu'il faut céder au temps,
 Fuir l'éclat, et devenir hermite,

Je suis heureux de vieillir sans employ,
 De me cacher, de vivre tout à moy,
 D'avoir dompté la crainte et l'espérance;

Et si le Ciel, qui me traite si bien,
 Avoit pitié de vous et de la France,
 Vostre bonheur seroit égal au mien ¹.

III

La Rome pontificale fit sur Mainard une plus forte impression que la Rome antique. Il avait tout intérêt d'ailleurs à se mettre bien avec la « Cour prélatesque. » On y distribuait d'une main parcimonieuse pensions et bénéfices, mais à l'occasion, on en obtenait aisément des dispenses pour les revenus ecclésiastiques conférés par le roi ou toute autre autorité ².

Dès son arrivée, Mainard se fit présenter au pape, pour lui baiser les pieds ³. Selon l'usage, ce fut l'ambassadeur qui introduisit notre auteur chez le Saint Père, Urbain VIII — Maffeo Barberini de son nom de famille — aimait les belles lettres et notamment la poésie. Il cultivait lui-même les Muses et avait publié en 1629, à Bologne, des *Poemata*, en attendant

1. Ed. Garriss., t. III, p. 31.

2. Cf. lettres LXIII, XCVI, CII et CIII pour le bref que Flotte sollicite du pape pour une voisine. Malgré la bonne volonté de Mainard et de l'ambassadeur, le pape ne voulut acquiescer qu'en partie à cette demande. — Dans une lettre du 16 mai 1636, Chapelain prie Mainard de remettre à l'ambassadeur un mémoire sur une affaire au sujet de laquelle Noailles avait promis au duc de Longueville d'intervenir auprès de Sa Sainteté.

3. Sur la présentation des Français chez le pape, cf. le *Journal de voyage* de Montaigne, pp. 213 et suiv.

qu'il fit paraître, en 1460, à Rome, des *Rime* dans son idiome natal. Le pontife poète encourageait ses confrères peu fortunés et se montrait généreux surtout à l'égard de ceux qui savaient chatouiller agréablement son excessive vanité. Le comte Fulvio Testi, versé dans l'art de la flatterie, en avait obtenu de grandes largesses pour l'avoir persuadé que son maître, François I^{er}, duc de Modène, gardait sur son bureau les œuvres de Sa Sainteté et apprenait ses vers par cœur ¹. Mainard, qui connaissait ce trait du caractère du pape, acquit dès les premiers jours les bonnes grâces de Sa Sainteté, en lui récitant deux quatrains qu'il avait composés à sa gloire ². Urbain donna de sa propre main à notre auteur un exemplaire de ses poésies latines et lui fit des compliments qui dépassèrent en chaleur ces propos d'une politesse onctueuse que les successeurs de Saint Pierre adressent aux visiteurs de marque. « Ce sont services de phrases italiennes », dit Montaigne qui ne s'était pas laissé prendre à ces cajoleries.

Ravi d'avoir trouvé un chantre qui célébrât en français ses vertus et ses mérites, le pape invita Mainard à donner une suite à un si beau début. Bientôt le poète lui présenta une ode où il épuise, semble-t-il, toutes les ressources dont une adulation outrée peut user en pareille matière. — L'Europe est sous le charme des beaux vers d'Urbain. Les œuvres de l'antiquité ne sont rien auprès des siennes. Au siècle d'Auguste, on parlait moins purement latin qu'il ne le fait. Si le Tibre coule lentement à Rome, c'est pour goûter plus longtemps la douceur de la lyre d'Urbain. Ses doux accords sont supérieurs aux « divins concerts » du chantre de la Thrace. Et pour clore dignement ce tissu de flagorneries ridicules, Mainard écrit sans sourciller :

Mais c'est contre toute apparence
Qu'un mortel ait fait cest escrit :

1. Salfi, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. XI, pp. 24 et 203, qui cite la vie de Testi par Tiraboschi, Modène, 1780.

2. Cf. lettre L. Ce sont les deux premiers quatrains de l'*ode au pape* (éd. Garriss., t. III, p. 304).

Il est né de la conférence
Des anges et du Saint-Esprit¹.

Mais le pape prit garde et exulta de se voir « paronymphé » de la sorte. « Je vous assure, écrit Mainard à Flotte, qu'il m'a caressé plus que je n'eusse osé espérer ; j'en suis si satisfait que je ne m'estime pas moins heureux de luy avoir baisé les pieds que le croiriez estre si vous aviez baisé la bouche de toutes les belles dames de Paris »². Passe encore que Sa Sainteté, intéressée dans l'affaire, marquât une vive approbation pour ces platitudes, mais, en France, de bons esprits comme Peiresc prirent « un plaisir non pareil » à lire l'ode au pape et des admirateurs, au zèle intempestif, firent à cette production de Mainard, aussitôt qu'elle parut imprimée à Dijon et ailleurs, l'honneur de la mettre en vers latins³.

Mainard se rendait assez souvent soit au Vatican, résidence d'hiver de Sa Sainteté, soit sur les hauteurs de l'ancien Quirinal, à Montecavallo, palais entouré de jardins magnifiques, rempli de souvenirs de l'antiquité et de chefs-d'œuvre de l'art moderne, soit enfin, dans la belle saison, à Castel-Gandolfo, dans le décor

1. *Ode au pape*, éd. Garriss., t. III, p. 304, reproduit d'après le ms. 43 de la Bibl. des Barberini. Cette ode figure aussi dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 183 v.-186, mais le quatrain final y manque. On le retrouve à la fin d'une pièce inédite à la gloire de Charles Noailles, cf. même ms., f° 137, str. 7.

2. Lettre LVII au même.

3. Bourdelot, le médecin de Noailles, avait envoyé en décembre 1635 une copie de cette ode à Peiresc. Le grand érudit lui répond (*Lettres*, t. VII, p. 742, note 1), le 3 janvier 1636 : « J'ay prins un plaisir non pareil à la lecture de cette belle ode que M. Menard (*sic*) a faicte pour le pape, laquelle a esté grandement admirée icy de tous les plus curieux. J'ay de grandes inclinations à venerer ce personnage et tout ce qui part de sa main, à cause que j'estois partial du pauvre feu M. de Malherbe de qui personne ne suit les pistes, ce me semble, comme celui-cy. Je voudrois avoir moyen de luy donner quelques dignes preuves de ma dévotion à son service... » — Comme Mainard avait chargé Bourdelot de remercier Peiresc du panégyrique que celui-ci avait fait de ses vers (*Les correspondants de Peiresc*, fasc. XXI, p. 14), le conseiller du Parlement d'Aix écrit, le 6 mars 1636 (*Lettres*, t. VII, p. 743, note 2) : « Je ne merite pas l'honneur que me daigne faire M. Maynard et voudrois bien m'en pouvoir rendre digne en le servant selon mon devoir et mes vœux. Ses vers ont esté imprimez à Dijon et ailleurs ; il y a des gens qui les ont voulu mettre en latin tant ils sont du commun aveu. » Flotte, qui se fit l'écho des amis de Paris du poète, n'était pas de l'avis de Peiresc. Bien que Mainard eût sollicité son indulgence pour « de pauvres enfants de qui le père est hors du royaume » (lettre LXVII), ce joyeux compagnon qui rimait lui-même de lestes couplets et de mordants vaudevilles, ne cessa de morigéner son ami, en lui indiquant les corrections qu'il fallait apporter à son ode (voir entre autres, lettre LXVI).

enchanteur du lac Albano. Urbain aimait s'entretenir avec le poète et l'entendre réciter des vers. A plusieurs reprises, il contraignit Mainard à « réveiller sa plume » et à sortir de l'agréable *far niente* dans lequel il s'assoupissait à l'imitation de « Messieurs les Romains »¹. « C'est une ville toute cour et toute noblesse : chacun prant sa part de l'oisiveté ecclésiastique » note Montaigne, et Balzac confirme son témoignage : la nonchalance des « honnestes gens » serait si grande à Rome que, « pour sauver la moitié du monde, un homme ne se leveroit pas de table à la hâte de peur de troubler la digestion »². Heureusement la poésie exige des efforts moins rudes et il était permis au poète, pendant ses longues heures de sieste, d'aligner des vers sans trop se fatiguer.

Le sonnet de Ferragut obtint chez le souverain pontife un grand succès³. La cour de Rome nourrissait à l'endroit de Richelieu, une sourde hostilité. Bien des fois déjà, la politique du Cardinal, qui devait aboutir bientôt à de graves démêlés avec le Vatican, avait froissé l'amour-propre des ultramontains. C'avait été sur son invitation que l'assemblée générale du Clergé s'était prononcée, en 1635, sur la dissolution du mariage de Monsieur, empiétant, affirmait-on, à Rome, sur les droits du Sacré-Collège. Les prétentions de Richelieu de se faire concéder les bénéfices vacants par suite du mariage du cardinal François de Lorraine, ses instances pour obtenir la coadjutorerie de l'évêché de Spire ou de l'archevêché de Trèves et pour être investi du généralat de l'ordre des Cîteaux ainsi que de celui des Prémontrés, avaient vivement mécontenté le pape. On accusait déjà le Cardinal de méditer un schisme, d'aspirer au patriarcat de l'Eglise gallicane. Le pape ne s'opposait ni à la publication, ni à la vente à Rome des pamphlets contre le premier ministre, et secrètement il approuvait ses détracteurs.

Aussi dut-il applaudir d'un cœur sincère aux vers moqueurs de Mainard. Peut-être même ne serait-on pas tout-à-fait dans l'erreur en considérant les cajoleries prodiguées par Sa Sainteté

1. Lettres LVII et XC. — V. aussi la lettre LIX.

2. Lettre XXIII du livre III, Rome, 25 décembre 1621.

3. Lettre LII à Girard.

à notre écrivain, ses prévenances pour un poète dont Richelieu avait méprisé le talent, comme quelque chose de plus que les marques d'estime d'un amateur de poésie. Qui sait si ces chaudes manifestations ne portaient pas du désir de jouer le rôle de réparateur des torts commis par autrui, si elles ne provenaient pas surtout de l'intention de faire ressortir aux yeux de la colonie française de Rome, l'esprit d'injustice qui animait le premier ministre du roi Très Chrétien.

Chose piquante ! Sa Sainteté qui, dans une élégie latine, invitait la jeunesse à ne mettre en œuvre que des pensées élevées, Urbain qui déplorait dans ses rimes italiennes la complaisance manifestée par la légion des poètes contemporains pour d'impudiques chansons d'amour, et qui lui-même ne composait presque que des vers de piété¹, prenait plaisir à entendre Mainard lui débiter ses lestes bagatelles, ses lascives *folâtries*. Le Saint Père se désopila grandement en écoutant les déclarations que le poète faisait à sa « sempiternelle », les conseils rabelaisiens qu'il donnait au « bigot à petit collet », et les drôleries de son invective à une trop chaude amie². Les suffrages du pape et de la « Cour des bas de soie », après l'indifférence que lui avait témoignée la « Cour des bottes », comme Mainard appelle plaisamment le Louvre³, consolaient un peu le poète de ses nombreuses déconvenues. Cette approbation lui ôtait du moins le regret dont il avait été pris en France de s'« estre opiniasté après une estude inutile et qui l'avoit esloigné des affaires et de la fortune »⁴.

Chez Sa Sainteté, Mainard avait l'occasion de frayer avec les plus hauts dignitaires de l'Eglise, qui souvent étaient aussi des représentants éminents des lettres italiennes. C'est ainsi qu'il y rencontrait les deux neveux du pape, les cardinaux Antoine et François Barberini, l'un ami de Philippe IV, l'autre, allié à la politique de Louis XIII. Dans leur zèle à bien servir la cause des deux états ennemis, les éminentissimes personnages

1. Belloni, *Il seicento*, Milan, 1900, pp. 36-37.

2. Lettres LVIII et LXVI.

3. Cf. lettre LI.

4. Lettre LVIII.

avaient accepté d'être les comprotecteurs, l'un des affaires de France, l'autre de celles d'Espagne. Mais François Barberini faisait bon visage à l'ambassadeur et à ses gens. Il pria Mainard de lui donner pour la fameuse bibliothèque qu'il venait de créer à Rome ¹ quelques compositions ² et l'invita à assister à la représentation de *Sainte Théodore* ³, donnée en son palais en l'honneur des cardinaux de Savoie ⁴ et de Lyon. C'était une pièce dans le goût des *sacre rappresentazione*. La scène « étoit embellie de force machines où paroissoit une mer avec plusieurs monstres marins ». Il n'en fallait pas tant pour éblouir notre personnage qui, dans ses escapades à Paris, s'était enfui de la salle enfumée de l'Hôtel de Bourgogne et n'avait jamais compris comment on pouvait se divertir à entendre Mondory et Bellerose. Aussi manda-t-il à Flotte que la France n'a rien de si beau en matière de théâtre. Le seul reproche qu'il fait à ce spectacle, est que les dames n'y aient pas assisté et que dans un temps de plaisir, comme le Carnaval, « on les tienne entre les heures et le chapelet, comme si elles estoient au jour du grand vendredy » ⁵.

Le confident intime d'Urbain VIII, le cardinal Guy Bentivoglio, étoit un homme d'une autre envergure que les neveux de Sa Sainteté. Bel homme, à fière prestance, il alliait à la politesse de ses manières et à l'élégance de sa conversation, les mérites solides d'une grande culture et d'un réel talent historique. Son *Histoire de la guerre des Flandres* dont il publia la deuxième partie en 1636, pendant le séjour de Mainard à Rome, le classe

1. Belloni, *Il seicento*, p. 49.

2. Garrisson a publié d'après le ms. 43 de la Bibl. des Barberini, l'ode de Mainard au pape et trois des ballets composés par Mainard en 1628 pour Montmorency (cf. III, 304-310). L'éditeur a négligé de nous dire si ces pièces sont transcrites de la main de Mainard.

3. Cf. *Gazette de France* du 1^{er} mars 1636 (nouvelles de Rome du 30 janvier de la même année). Les représentations de la pièce citée eurent lieu les 22 et 24 janvier.

4. Le cardinal de Savoie, frère du duc de Savoie, allié et beau-frère de Louis XIII étoit arrivé à Rome à la fin d'octobre 1635.

5. Lettre LXXIX à Flotte. Si les dames n'assistèrent pas aux représentations des 22 et 24 janvier, elles n'en virent pas moins cette pièce. Le 27 janvier, dit la *Gazette*, cette comédie fut de nouveau représentée devant les dames romaines conviées par Donna Anna Barberini.

parmi les meilleurs historiens italiens de son siècle ¹. Voulant mettre à profit la notoriété que cet ouvrage avait en France, Antoine Oudin en traduisit, en 1634, la première partie. « Mauvaise version d'une excellente histoire », dit Chapelain qui, au début de 1635, s'employait à imprimer la traduction qu'il en avait faite lui-même, « laquelle cédera bien à son original parce qu'il est incomparable, mais aussi laissera bien loin derrière elle tout ce que nous avons d'originaux en nostre langue » ². Chapelain se montrait moins enthousiaste dans sa correspondance familière avec Balzac. Rapprochant Bentivoglio de Quinte-Curce et l'opposant à Tite-Live, à Salluste et à Tacite, il trouvait que l'auteur de la *Guerre des Flandres* avait plus d'esprit que de pénétration et qu'à lire son ouvrage, il avait eu plus de plaisir que de profit ³. Balzac, lui aussi, relevait dans les messages qu'il adressait à son ami intime certains défauts que la critique moderne reproche à l'ouvrage de Bentivoglio ⁴, par exemple la part trop grande qui y est donnée aux faits militaires au détriment de l'explication diplomatique ou psychologique des événements relatés ⁵. En attendant, les deux amis s'appliquaient à faire leur cour à Bentivoglio, en qui ils voyaient un candidat au pontificat. « Il papège avec apparence de succès, écrit Chapelain à Balzac, si cela arrive, vous et moy aurons le *gratis* de nos bulles, si nous avons des bulles » ⁶. Mainard de son côté, s'efforçait de

1. La première partie de son ouvrage : *Della guerra di Fiandra*, in-4°, parut à Cologne, en 1632 ; la deuxième, en 1636, et la troisième, en 1639. Antoine Oudin donna une version de la première partie, à Paris, en 1634. Guy Bentivoglio a laissé en outre des *Lettres diplomatiques* qui furent traduites en français, pour la première fois, en 1680, Paris, in-12°.

2. Cf. lettre de Chapelain à Bentivoglio du 21 janvier 1635, *o. c.*, t. I, p. 83. — Le cardinal l'avait même prié de s'employer à détruire tous les exemplaires de la traduction d'Oudin.

3. Lettre à Balzac du 19 décembre 1638, *o. c.*, t. I, p. 337. Cf. pourtant les éloges qu'il fait de la deuxième et de la troisième partie de l'*Histoire des guerres des Flandres* dans ses lettres à Bentivoglio du 1^{er} décembre 1636 et du 24 août 1639, *o. c.*, t. I, pp. 127 et 486, note 3.

4. Cf. Ginguené, continué par Saffi, *Hist. litt. de l'Italie*, t. XI, pp. 340 et s.

5. Lettre V du livre XIX du 20 février 1636, à Chapelain (éd. 1665). — V. par contre un jugement flatteur sur Bentivoglio, dans les lettres de Balzac à M. Arnaut, abbé de Saint-Nicolas (l. XII et XXV du liv. VI. La date 3 octobre 1631 de la première de ces lettres est peut-être erronée à en juger par la teneur de la seconde missive).

6. Lettre de Chapelain à Balzac du 30 octobre 1639, *o. c.*, t. I, p. 516. Cf. aussi ce que Balzac écrit à Chapelain à la nouvelle de la mort du Cardinal (*Lettres inéd.*, 24 oct. 1644).

plaire à ce « sujet papable », qui lui témoigna beaucoup de sympathie. Non seulement avec sa libéralité coutumière Bentivoglio lui fit présent de livres, de tableaux et de statues ¹, mais encore il aimait causer des heures entières avec le poète ². Pendant sa nonciature et pendant son épiscopat de Riez (1622-1626), Bentivoglio s'était créé en France beaucoup de relations. Aussi se plaisait-il à demander à Mainard des nouvelles des gens de lettres qu'il avait connus ou dont il avait entendu parler, ou bien il s'enquêrait auprès de lui des nouveautés littéraires d'un pays qu'il connaissait de près. Notre auteur l'entretenait de ses amis Colletet et Gomberville ³, Silhon ⁴ et Faret ⁵, Conrart ⁶ et Chapelain, mais surtout de son cher Balzac.

Le second volume de lettres que l'épistolier venait de publier à Paris ⁷, avait déchaîné contre lui une tempête presque aussi violente que l'apparition de son premier recueil. Le Père Bourbon entre autres avait censuré dans une lettre latine ses nouvelles épîtres ⁸ et la plupart des doctes membres de l'*Académie putéane* admettaient ses critiques. Dans le cabinet des

1. Mainard en avait expédié une bonne partie en France, par le comte de Queylus, cf. lettre LXIV.

2. Cf. lettre CI.

3. Cf. lettres XCVIII à Colletet et LXX à Gomberville. V. aussi sa lettre CXXXII.

4. Nous avons déjà parlé des excellents rapports de Mainard avec Silhon. — Chapelain envoie à Balzac, le 16 août 1639, la lettre que Silhon avait écrite à Bentivoglio pour le remercier de l'hommage de la troisième partie de son histoire (éd. c., t. I, p. 507). L'épistolier vante, dans sa réponse à Chapelain, les judicieuses réflexions que Silhon avait faites « sur les endroits les plus illustres du livre italien » (I. XII du liv. XXI, dont la date, 15 mai 1640, a été corrigée par Tamizey de Larroque en octobre 1639, *o. c.*, t. I, 516). Dans sa lettre CXCVIII, Mainard prie Flotte de lui envoyer une copie de la lettre de Silhon à Bentivoglio.

5. Le tome IV des recueils Conrart (pp. 271 et 279) contient un jugement de Faret et une lettre du même à Arnaud, abbé de Saint-Nicolas, sur l'histoire de Bentivoglio. V. dans le même volume deux lettres de Bentivoglio à l'abbé de Saint-Nicolas et à Vaugelas (pp. 284 et 285).

6. C'est Conrart qui avait composé, « avec des termes et des conditions qui n'ont point encore d'exemple parmi nous », le privilège de la traduction faite par Chapelain du livre de Bentivoglio. Le privilège de cette traduction, qui ne fut pas imprimée, était donné au cardinal italien. Cf. lettre de Chapelain à Bentivoglio du 21 janvier 1635, *o. c.*, t. I, p. 85.

7. L'achevé d'imprimer est du 26 février 1636.

8. Cf. *N. Borbonii Apologeticæ commentationes ad Phylarcum*, Paris, 1636, in-4°. A en juger par les allusions qui y sont faites par Peirese (*Lettres*, III, 476), cette lettre avait déjà paru à la fin d'avril 1636.

frères Du Puy où s'assemblait, selon l'expression de Balzac lui-même, « le vray, le légitime Sénat, qui a droict de juger de nos affaires de livres »¹, on trouvait que les missives du grand rhétoricien renfermaient « quelques bonnes tirades, mais aussi bien des hyperboles et façons de parler extravagantes »², et que c'étaient « des viandes creuses » qui pouvaient satisfaire seulement le goût d'un public superficiel³.

A la même date, Du Moulin, dans son *Hyperisipitos sive defensor veritatis*, distribuait à Balzac quelques égratignures. Ce pamphlet, imprimé à Genève, était une réponse du ministre protestant au libelle d'un jésuite romain, irrité des sorties faites contre l'église catholique par Du Moulin, dans sa récente polémique avec Balzac⁴. Enfin le discours du rhétoricien sur la tragédie d'Heinsius, intitulée *Herodes infanticida*⁵, était l'objet des discussions passionnées des docteurs de la Sorbonne⁶. Envenimant le débat, les Sorbonnistes amenèrent bientôt le professeur « en politique » de Leyde à lancer contre Balzac un factum acerbe⁷ et à publier, pour lui faire tort, son juvénile et républicain *discours sur l'état politique des Pays-Bas*, dont autrefois l'épistolier avait laissé des copies en Hollande.

Ces agissements de l'envie contre un « homme extraordinaire » indignaient Mainard. Il se fit le champion de Balzac qui, à son avis, méritait par ses écrits « l'approbation de tous ceux qui ont de la science et de la conscience, pour user des

1. Cité par Uri, *Un cercle savant au XVII^e s., Fr. Guyet*, Paris, 1888, p. 20.

2. Lettre de Jacques Du Puy à Peiresc, du 12 avril 1627, à propos de l'*Apolo-
logie* de Balzac, écrite par Ogier — en réalité par Balzac lui-même (*Lettres de
Peiresc*, t. I, p. 843, appendice).

3. Jacques du Puy n'avait pas modifié, en 1636, son opinion sur Balzac, à en
juger par une lettre que Peiresc lui adresse, le 11 mars 1636. Cf. *Lettres de
Peiresc*, t. II, p. 432.

4. Cf. P. Pàris et Monmerqué, commentaire des *Historiettes* de Tallemant.
t. IV, p. 109. — Sur la polémique de Balzac avec Du Moulin, v. notre étude : *Les
originaux du « Barbon » de J.-L. Guez de Balzac*, dans la *Revue d'hist. littéraire
de la France*, janvier-mars 1908.

5. Paris, 1636, in-8°, réimprimée dans le t. II de l'édition in-f°, troisième *dissertation critique* dédiée à Huyghens. — La tragédie de Heinsius avait paru en 1632

6. Cf. les lettres II et III du liv. XVII à Chapelain, 15 et 20 juin 1636.

7. *Dan. Heinsii epistola, qua dissertationi Balsaci ad Herodem infanticidam
respondetur*, Leyde, 1636, in-8°.

termes de feu Monsieur de Malherbe »¹. D'ailleurs, il n'avait pas beaucoup de peine pour convaincre la prélature romaine du talent de l'épistolier. Sa Sainteté avait autrefois fait à Balzac l'honneur de le « caresser »². Bentivoglio l'estimait tout particulièrement puisqu'il avouait à ses amis de France que les mérites de cet écrivain étaient supérieurs aux siens³. Enfin le cardinal François Barberini, étant nonce à Avignon, avait étudié le français dans les ouvrages de l'épistolier⁴. Ajoutons encore que la première manière de Balzac, sa majesté guindée, ses métaphores tirées de fort loin, l'ordonnance de ses antithèses et l'enflure de ses hyperboles plaisaient aux Italiens dont le rhétoricien imita quelque temps les péchés mignons. « Vous ne sauriez vous imaginer, écrit Mainard, comme ce grand homme est estimé en ce país où l'on ne cognoist nostre langue que fort peu »⁵.

On appréciait tout autant à Rome, mais pour des motifs différents, le rival de Balzac, Vincent Voiture, l'« âme » de l'hôtel de Rambouillet. On prisait fort la familiarité impertinente, la grâce ironique, le baladinage souvent exquis de ses lettres et de ses vers. Constatant la joie qu'avait suscitée dans le cercle de Julie son retour, après ses trois années de séjour à l'étranger au service de Gaston, Voiture redoublait de désinvolture audacieuse. Tout récemment il avait laissé gambader sa plume sur un sujet leste entre tous. Il venait de chaussonner avec espièglerie M^{lle} de Marolles « dont la jupe fut retroussée, en versant dans un carrosse à la campagne » :

Philis je suis dessous vos lois,
Et sans remède à cette fois,
Mon âme est votre prisonnière...⁶

1. Lettre XCVI à Flotte.

2. Lettre XXVII du livre XIX, 20 octobre 1638 (éd. in-f°).

3. Dans sa lettre XLVI du livre VIII à Girard, official d'Angoulême (20 juillet 1632) Balzac insère un passage très flatteur pour lui, extrait d'une missive adressée par Bentivoglio à l'un de ses amis de France.

4. *Lettres de Peiresc*, t. III, p. 452.

5. Lettre XCV à Flotte.

6. *Œuvres de Voiture*, éd. Ubicini, Paris, t. II, p. 301. — C'est évidemment par erreur que Mainard (l. CIII) parle de ces vers comme faisant allusion à M^{lle} Aubry, fille de la présidente, une habituée de l'hôtel de Rambouillet.

Cardinaux et prélats furent mis en gaieté par ces stances pleines « d'esprit et de gentillesse » que Flotte avait envoyées à Mainard à Rome. « Les Italiens sont ravis, déclare ce dernier, de voir que les Français occupent leur plume à faire des panégyriques pour les parties postérieures, et l'auteur de cette petite ode s'est acquis tant de gloire parmi eux, qu'il y en a qui m'ont demandé son portrait » ¹. Il s'agit, comme on l'a tout de suite deviné, du billet doux que le sémillant *rey chiquito* adressait à la même date « à une maîtresse inconnue » et où il détaillait, d'une manière cavalière, les charmes de sa petite personne ².

Jean de Sirmond, l'ami de Mainard, était aussi fort connu à la Cour papale. Les bons souvenirs qu'avait laissés dans la Ville Eternelle son oncle, le Père Jacques Sirmond, ancien secrétaire du général des jésuites, et les services que lui-même avait rendus au cardinal François Barberini, au moment où ce dernier avait été nonce en France ³, faisaient oublier aux prélats romains que Sirmond était un libelliste à la solde de Richelieu. Ce publiciste, qui tournait habilement des vers latins ⁴, voulut profiter de la présence de Mainard à Rome, pour se rappeler à la mémoire des cardinaux et de Sa Sainteté. Il adressa à notre auteur, en avril 1636, une élégie latine où il distribuait habilement de l'encens à Urbain et à Richelieu ⁵. Il y donnait aussi à pleines mains des louanges à notre poète. Mainard avait conquis Rome, non par les armes comme Brennus, mais par les doux accents de ses chants, *blandæ dulcedine venæ*.

1. Lettre CIII.

2. Le portrait de Voiture se trouve dans le *poulet* joint à sa lettre à M^{re} de Saintot « qui l'avoit promis pour galant à deux belles dames de ses amies », v. éd. Ubicini, t. I, p. 282.

3. Il composa en son honneur un petit ouvrage latin : *Illustrissimæ Francisci Cardinalis Barberini legatio gallica*. Cf. René Kerviler, *La presse politique sous Richelieu et l'académicien Jean de Sirmond* (1585-1649), Paris, 1876, in-8°.

4. On publia, après sa mort, des poésies latines, *Joannis Sirmondi carminum libri duo*, Paris, 1653, in-12. — Comme poésies françaises il n'a écrit qu'une pièce insérée dans le *Recueil des diverses poésies sur la mort d'Henri IV*, 1644, cf. *Bibliographie des rec. collectifs* de Lachèvre, t. I, 313.

5. *Ad clarissimum præsidem Mainardum Elegia, Romæ*. Ces vers que Mainard a publiés à la fin de ses *Pièces nouvelles*, Toulouse, 1638, sont datés par l'auteur : *Lutetiæ Paris., 3 Id. April., 1636*.

Tout fier de voir célébrer son talent dans « le pays Ausonien », Mainard fit admirer « l'éloge latine » de Sirmond à tous les beaux esprits de la Cour prélatique et n'eut garde de ne pas en donner lecture au pape qui déclara cette pièce le « miracle d'un mestier dont lui-même se pique »¹.

Souvent, dans ses entrevues avec Urbain ou avec les cardinaux, la conversation tombait sur les lettres italiennes. Le poète savait depuis longtemps plus ou moins bien la langue de l'Arétin, de Bernia, de Testi, qu'il avait imités dans ses productions antérieures à son voyage à Rome. Mais, à l'en croire, il fit en 1635 et 1636 de tels progrès dans le plus pur idiome de l'Italie qu'il composait des vers « aussi toscans que ceux de Pétrarque »². De Rome, il rapporta en France un grand nombre de nouveautés³ et adressa à ses amis toulousains Pressac et Caminade, curieux des productions littéraires de la péninsule, un paquet qui renfermait entre autres une oraison de Della Casa et le poème sur la *Prise de la Rochelle* de Braciolini⁴.

Mainard eut l'occasion de connaître personnellement ce dernier écrivain dont jadis, dans son *Philandre*, il avait mis à contribution la pastorale *Il sdegno amoroso*. A la requête de Chapelain, il lui rendit visite et s'entretint longuement avec lui au sujet de la *Bulgarie convertie*, poème auquel Braciolini était alors attelé. Le chantre de Jeanne d'Arc s'intéressait vivement à l'épopée italienne. Afin d'en tirer profit pour sa *Pucelle*, il avait lu toutes les productions de l'abondante veine héroïque de l'Italie du XVII^e siècle, depuis le *Nouveau monde* de Stigliani jusqu'à la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Ayant entendu parler de l'épopée à laquelle travaillait Braciolini, il demande, en mai 1636, des nouvelles de cet ouvrage à notre auteur et à

1. Cf. lettres XCVI et CCLXXV à Flotte. — Silhon, Balzac (à ce moment à Paris) et Chapelain qui s'entretenaient souvent de « l'esprit », de « la franchise », de « la bonté » et de « la persévérance » de Mainard à aimer ceux qu'une fois il a jugés dignes de son affection, se rendirent en corps chez Sirmond pour le féliciter de son heureuse inspiration (lettre du 16 mai 1636 de Chapelain à Mainard, éd. c, t. I, p. 112).

2. Cf. lettre LIII à Flotte.

3. Cf. lettre XVI à Caminade.

4. Cf. lettres XCIII, CX et CCXLVIII à Pressac.

Jean-Jacques Bouchard, tout comme en 1638 il s'informerait auprès de Bouchard seulement de la *Colombéide* que Villifranchi avait entreprise ¹. Il était aisé à ces deux Français de satisfaire leur ami de Paris. La tâche était surtout facile à Bouchard qui, voyant que Noailles ne voulait pas l'employer comme secrétaire, s'était attaché au cardinal François Barberini ². Tout en traduisant des manuscrits grecs pour la Bibliothèque Barberini, cet excellent humaniste qui parlait un italien plus pur que celui de beaucoup de Florentins, préparait une version française de la *Conjuration de Fiesque* de Mascardi ³ et prenait une part active aux séances de l'*Académie des humoristes*, où il devait bientôt prononcer l'oraison funèbre de Peiresc ⁴. Comme il s'ennuyait à Rome et qu'il y soupirait après les parties de débauche auxquelles il se livrait à Paris avec Luillier, dans la « petite maison » que ce savant, doublé d'un viveur, possédait au faubourg de la Chapelle ⁵, Bouchard faisait son possible pour contenter Chapelain, de même qu'il cherchait à flatter Boisrobert et les Du Puy, favoris du Cardinal. Il espérait à tort qu'ils intercédèrent auprès de Richelieu pour lui faire obtenir une mitre ou du moins une coadjutorerie, de manière à ce qu'il pût vivre largement en France ⁶.

Bouchard était en quelque sorte le collègue de Fr. Bracciolini puisque ce dernier servait de secrétaire au cardinal Antoine ⁷. Jadis le poète italien avait été attaché à la personne d'Urbain VIII, qui s'appelait alors simplement Maffeo Barberini et était nonce en France. Depuis, malgré une brouille passagère, ils étaient

1. Lettre à Bouchard du 25 avril 1638, o. c., t. I, p. 227.

2. *Lettres de Peiresc aux Du Puy*, t. III, p. 55 (14 mars 1634). — V. aussi dans une lettre de Chapelain à Balzac du 13 novembre 1635 la copie des « vers à l'antique » que Bouchard avait faits « en forme d'inscription pour la bibliothèque de son maître (Barberini). »

3. Lettres de Chapelain à Balzac et à Bouchard des 25 janvier et 25 avril 1638, o. c., t. I, 194 et 227. La traduction de la *Conjuration de Fiesque* parut à Paris, 1639, in-8°. L'original avait été publié à Venise en 1627.

4. *Laudatio funebris Claudii Fabri Peirescii, senatoris Aquensis, a Joanne Jacobo Buscardo Parisino*, Venetiis, 1638, in-4°, réimpr. plusieurs fois.

5. Perrens, *Les Libertins en France au XVII^e siècle*, p. 121.

6. *Lettres inéd. de Chapelain*, t. I, p. 121, note 2, et p. 468.

7. Salfi (continuateur de Ginguené), *Histoire littéraire de l'Italie*, t. XII, pp. 30 et suiv. — Belloni, *Il seicento*, p. 126.

restés bons amis. Braciolini chanta dans un poème, renouvelé des combats entre vertus et vices en faveur au moyen âge, *l'élection d'Urbain VIII* ¹, et le pontife le recommanda chaudement à la bienveillance de son neveu. C'était même Sa Sainteté qui lui avait indiqué le sujet, tiré de Flavio Biondo, de sa *Bulgarie convertie* ². C'est l'histoire de Bogoris, roi de Bulgarie au ix^e siècle, qui, converti au catholicisme par un légat du pape Nicolas I^{er}, cède le trône à son fils aîné et entre au couvent. Mais à la nouvelle du retour de son fils à l'idolâtrie et des exactions auxquelles il se livre sur ses sujets, Bogoris sort du monastère, installe son cadet à la place du mauvais monarque, puis reprend sa vie de prières et de mortifications.

Mainard, qui analyse brièvement la *Bulgarie*, promet à Chapelain de lui en envoyer un chant « quand mesme il devroit le copier de sa main ». Le poème, poursuit Mainard, aura vingt chants et autant de vers que la *Jérusalem* du Tasse. Bien que l'auteur ait entrepris ce travail à l'âge de soixante-dix ans ³, il l'a presque achevé en une année. Il est vrai que ce septuagénaire a la même vigueur d'esprit qu'un jeune homme de vingt-cinq ans et qu'un « poème héroïque ne lui coûte pas tant de temps qu'il en faloit à Malherbe pour ajuster une ode de cent vers ». Mais il faut ajouter que la facilité naturelle de Braciolini se trouve secondée par l'indulgence que marquent les Italiens pour le style et la langue des poètes, « tandis que la politesse de nostre françois est un grand obstacle aux longues entreprises » ⁴. Quant aux impressions que l'épopée lui a laissées, notre personnage se borne à reprocher au sujet d'être « un peu trop beau », c'est-à-dire trop romanesque, et à imputer à l'auteur d'y faire une trop large part au « merveilleux, soit pour les armes, soit pour l'amour » ⁵. Observations justes

1. Belloni, *o. c.*, pp. 139-140.

2. Cf. lettre CI de Mainard à Chapelain. — Pour l'exposé du sujet voir aussi les ouvrages cités de Salfi et de Belloni.

3. Braciolini naquit en 1566, à Pistoie.

4. D'ailleurs l'auteur de la *Bulgarie convertie* confesse lui-même dans son épopée (chant XX, str. 127) qu'il a fait trop d'ouvrages sans les avoir suffisamment polis.

5. Dans *Lo scherno degli Dei* (1618) Braciolini bafoue l'Olympe païen. Partisan du merveilleux chrétien, il l'emploie avec intempérance dans sa *Bulgheria convertita*.

qui concordent avec les appréciations des historiens modernes de la littérature italienne. Dans son volume consacré au *Seicento*, M. Belloni réproouve lui aussi dans la *Bulgheria convertita* la surabondance du merveilleux qui étouffe l'action humaine et, malgré les commodités qu'à la différence du français l'italien offre aux écrivains, le critique cité relève dans toutes les productions de Braciolini les conséquences fâcheuses d'une trop grande hâte¹.

Quelques années auparavant, Braciolini avait publié son poème sur la *Prise de La Rochelle*, dont Mainard entretient également son ami Chapelain. Braciolini avait cru se rendre agréable à Urbain VIII en consacrant par des chants le triomphe de l'Eglise catholique sur les protestants. Malheureusement pour l'auteur, Richelieu qui est le protagoniste de son poème, était détesté par le Vatican et les Français ainsi que leur politique étaient de plus en plus désagréables au Saint-Siège. De plus, le poème de Braciolini, comme *l'Enrico overo Francia conquistata* de Jules Malmignati, glorifiait la France. Un « ennemi de la France », le cardinal François Barberini, comprotecteur des affaires d'Espagne, manifesta ses sentiments hostiles au royaume de Louis XIII par un acte fort discourtois. Il se saisit de toutes les copies de la *Rocella espugnata*² en dépôt chez l'imprimeur, de sorte que Braciolini « luy-mesme ne put en avoir une seulement pour sa satisfaction ». Mainard put cependant se procurer un exemplaire du poème prohibé et l'envoyer à ses amis de Toulouse³.



Certes, on n'aimait pas les Français à Rome et, dès son arrivée, Mainard put s'en apercevoir. Urbain considérait leur

1. Bien que la *Bulgaréide* parût à Rome en 1637, in-12, le 6 janvier 1639, Chapelain ignorait encore la publication d'un ouvrage qui l'intéressait vivement. En priant Bouchard de transmettre à Braciolini ses remerciements pour la « belle chanson » où le poète italien raconte sa vie, Chapelain s'étonne qu'il n'ait pas mentionné parmi ses ouvrages sa *Bulgaréide* « à qui si M. Maynard m'a dit vray il ne reste que d'estre mise sous la presse » (o. c., t. I, p. 356). Au nom de Braciolini, Bouchard lui expédia ce poème seulement au début de 1640 (*ibid.*, p. 630, note 4).

2. *La Rocella espugnata*, Rome, 1630, in-12. Le poème devait avoir vingt chants, mais l'auteur n'en publia que quinze.

3. Cf. lettres XCH, CX et CCXLVIII à Pressac.

immixtion dans les affaires de la péninsule comme l'effet du désir d'envahir l'Italie et de s'y installer. Malgré son habileté à cacher son jeu, le pape, dès le début de son pontificat, avait, dans l'affaire de la Valteline, montré qu'il inclinait, soit par sympathie, soit par crainte, vers les Espagnols. Il en était de même en 1635 et 1636. Mainard est témoin des difficultés qu'Urbain élève à toutes les demandes de l'ambassadeur ; il constate le déplaisir du pontife de voir le duc de Parme, son feudataire, s'allier avec Louis XIII ; il remarque les faveurs dont le chef de la chrétienté couvre les Espagnols. « Les Italiens ont l'âme pleine de poison pour la France »¹, s'écrie notre auteur. Au premier revers de la campagne de 1635, au décampement de Valence, il les voit laisser éclater leur hostilité, et, par contre, adoucir le ton de leurs propos et modérer leur nervosité à la nouvelle des victoires des troupes de Louis. En digne fils de parlementaire, notre président ne peut souffrir que le successeur des apôtres soit un adversaire du roi Très Chrétien. Il fait des vœux pour le succès de la cause de son maître et souhaite ardemment que ses triomphes lui permettent « d'asseoir celui qu'il voudra sur la chaire de Saint Pierre »². Aussi, de le voir partisan des « Doms-Diègues basannés », Mainard, malgré les démonstrations d'amitié que le pape lui prodigue, lui en garde une secrète rancune. Une fois, à Montecavallo, sa passion l'emportant sur la prudence, il lut au Saint-Père une épigramme où perce un reproche moqueur ». Nos voisins voudraient l'amener à fulminer contre notre roi : ces catholiques trop zélés

Ont une probité si grande
Qu'ils croient qu'avecque raison,
Ils pourront te mettre en prison,
Si leur intérêt le demande³.

Sa Sainteté feignit de ne pas entendre la malice et, en excellent diplomate, complimenta le poète sur ses vers.

1. Lettre LIX.

2. Lettre CII.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 88.

Le spectacle offert par la Cour romaine prêtait à un esprit lucide matière à d'ironiques réflexions. En dépit de l'onction des paroles, de la gravité des gestes, de la pompe des vêtements, Mainard discerne les mobiles cachés des actions et ces mobiles, comme ceux de la commune humanité, sont souvent vils et bas. D'un coup d'œil pénétrant, il saisit sur les visages les traces des mouvements secrets de l'âme : « Le pape se porte bien et les vieux cardinaux sont malades, depuis qu'ils le voyent monter à cheval avec la disposition d'un jeune homme qui voltige sur un cheval de bois. Ce fut le mardy de Pasques, jour de N.-Dame ; ou toutes les regles de la physionomie sont fausses, ou il y a plus loin d'icy au premier conclave que d'icy à la conclusion de la paix générale ¹ ». On peut opposer à ce gai tableau les âpres eaux-fortes ² de Joachim du Bellay, et notamment le sonnet ³, à juste titre célèbre, où l'auteur des *Regrets* a buriné, d'une main ferme, les visages blêmes des courtisans vêtus de pourpre, épiant chaque crachat du pontife malade. On peut opposer encore aux plaisanteries innocentes de Mainard les attaques violentes que Rabelais a dirigées dans le *Quart livre* de son *Pantagruel* contre l'« isle des papimanes », les « Uranopètes Décrétales » et la « mirifique pantoufle ». Notre auteur n'avait pas l'humeur sombre et chagrine de Joachim et, à l'encontre de maître François, n'avait aucun motif de se livrer à des charges à fond contre la Cour de Rome. S'il aime le roi, il est profondément attaché à l'Eglise catholique. Ressemblant à ces braves bourgeois qui, pour faire leurs Pâques et aller à la messe, ne laissent pas de se gaudir sans méchanceté de leur curé, les railleries du président sur le pape et sur les cardinaux sont dépourvues de fiel.

Au fond, Mainard est profondément religieux et l'air de Rome « augmente sa dévotion au lieu de la diminuer ⁴ ». A la

1. Lettre LXXXVI.

2. Le mot est de M. Chamard, thèse sur Du Bellay, p. 372.

3. Sonnet CXVIII, éd. Marty-Laveaux.

4. Lettre XC.

nouvelle de la mort de ses amis, du président Fieubet ¹, du conseiller Hotman, de l'évêque Pierre Habert ², des pensées chrétiennes le hantent. Il tourne les yeux vers le ciel et songe que bientôt son âme se présentera devant Dieu ³. Il assiste avec ferveur aux processions de la Ville Sainte ⁴. Il fait faire, pour le rétablissement de ses amis souffrants, des oraisons à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran et à Sainte-Marie Majeure ⁵. En mai 1636, Mainard accompagne Noailles dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette pour y accomplir un vœu qu'il avait fait dans sa longue maladie ⁶. Il s'agenouille devant le célèbre sanctuaire de la Vierge et implore la Madone pour le bonheur des siens, pour la conservation de Flotte, pour la délivrance de ses deux « illustres malheureux », Bassompierre et Carmain, emprisonnés à la Bastille ⁷. Malgré ses débauches, en dépit des gravelures où il s'est complu et des vers lascifs qu'il a rimés, son âme a gardé avec candeur la foi naïve et entière d'un enfant.

IV

L'arrivée du maréchal d'Estrées à Rome, en mars 1636 ⁸, abrégée sensiblement le séjour de Noailles ainsi que celui de

1. Lettre XIII à Fieubet, « conseiller du roy en ses conseils et trésorier de l'espargne », frère de Fieubet, premier président au Parlement de Provence, mort le 1^{er} septembre 1635 (cf. *Gazette* du 8 sept. 1635). Mainard adressa au trésorier un sonnet épitaphe sur la mort de son frère, cf. éd. Garriss., t. III, p. 40.

2. La *Gazette* du 1^{er} mars 1636 rapporte la mort de Pierre Habert, évêque de Cahors, et de Hotman, conseiller en la Grand'Chambre, abbé de Saint-Marc. — Cf. lettres LXXXIV, LXXXVI et XC de Mainard.

3. Lettre XCI.

4. Lettre LXXXVI.

5. Lettre LXIV.

6. Lettre LXVI. — Dans ses lettres XCIX et C, écrites à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps de 1636, il se plaint à ses amis Pressac et Gomberville du « mal qui l'a menacé d'une mort précipitée ».

7. Cf. lettres XCV et XCVI. — Au milieu de l'église de la Madone de Lorette (petite ville à 21 kilomètres d'Ancône) se trouve la Santa Casa, maisonnette où, selon la légende, naquit la Vierge. Les anges auraient, en 1291, arraché le sanctuaire de ses fondements de Nazareth et l'auraient apporté en Slavonie. Trois ans après, sur l'ordre du pape Boniface VIII, cette cabane fut transportée près Recanati, et enfin plus tard et pour plus de sécurité à Lorette.

8. V. dans la *Gazette* du 26 avril 1636 la réception qui fut faite à François Annibal, marquis de Cœuvres, maréchal d'Estrées, à son entrée à Rome le 22 mars.

Mainard dans la Ville Eternelle. Les deux brefs que le pape avait adressés à son vassal Edouard Farnèse, duc de Parme, pour le faire sortir de l'alliance qu'il avait contractée avec Louis contre les Espagnols, avaient amené le roi à mander d'Estrées au Saint Père, à l'effet de lui reprocher ses manquements à la neutralité qu'il avait promise et qu'il ne respectait pas¹.

Richelieu avait choisi avec intention la personne du maréchal d'Estrées pour marquer plus durement au pape les ressentiments de la France. On se rappelait à Rome que l'ambassadeur extraordinaire, alors qu'il s'appelait le marquis de Cœuvres, avait arraché les forts de la Valteline aux troupes pontificales. On se souvenait surtout de l'humeur bouillante dont le maréchal avait fait preuve durant sa première ambassade à Rome ; ses violences, y disait-on, avaient fait tomber Paul V dans une attaque d'apoplexie qui causa sa mort (18 janvier 1621). Enfin, personne n'ignorait que, grâce seulement à ses intimidations et à sa cabale, Grégoire XV avait occupé la chaire apostolique². Les ménagements dont le bigot Noailles avait usé à l'endroit du pape avaient compromis le succès des négociations dont il était chargé. Les éclats de voix et les menaces du maréchal devaient, dans la pensée de Richelieu, avoir plus d'effet auprès des Italiens, « amoureux du repos et circonspects quand ils appréhendent une rupture ouverte entr'eux et la France³ ».

Ce fut à contre cœur et seulement sur les instances réitérées de Noailles que le pontife consentit à recevoir l'ambassadeur extraordinaire⁴. Ce fut bien autre chose quand d'Estrées s'étendit sur d'autres affaires que celle qui formait l'objet officiel de sa mission. Le pape ne voulut l'entendre parler ni du règlement de ses différends avec les Vénitiens, ni de la comprotection, ni de la dissolution du mariage de Gaston, ni des conditions

1. Mémoire de Bouthillier à Noailles et au cardinal de Lyon au sujet de l'ambassade du maréchal d'Estrées, Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 301 (24 oct. 1635).

2. Tallemant, *Historiettes*, éd. c., t. I, p. 384.

3. Lettre de Richelieu, citée par Le Vassor, *o. c.*, t. V, pp. 85-86.

4. Le 31 mars 1636.

sous lesquelles le roi traiterait de la paix générale¹. Pour se dérober aux importunités de l'ambassadeur extraordinaire, Urbain partit en avril pour Castel Gandolfo², mais bientôt les soins de la politique du Saint-Siège le ramenèrent à Rome où d'Estrées s'opiniâtrait à lui demander des audiences que Sa Sainteté s'obstinait à lui refuser³. Afin de forcer la main au pape, Richelieu envoya à Noailles ses lettres de rappel en juillet 1636⁴, neuf mois avant le terme auquel son ambassade aurait dû expirer. Le 8 août, Noailles, prenant congé du pape, lui représenta qu'il devait à tout prix recevoir d'Estrées, dorénavant le seul ambassadeur du roi auprès de sa personne⁵. Après bien des récriminations et bien des plaintes, Urbain finit par accorder audience à d'Estrées⁶.

Noailles comme Mainard, l'ambassadeur comme le secrétaire, étaient contents de quitter Rome. Les tribulations diplomatiques n'étaient guère le fait du premier. Plus son ambassade avançait, plus il se sentait embarrassé devant la complexité des affaires qu'il avait à régler. Homme d'épée avant tout, les négociations lui pesaient et c'était avec allégresse qu'il les abandonnait pour prendre du service et s'illustrer dans « les occasions de guerre⁷ ».

De son côté, notre personnage envisageait avec joie son retour en France. Non seulement il était fatigué des « vieilles beautés » de Rome, non seulement il soupirait après les divertissements de la capitale et après le bonheur de causer avec ses amis, mais encore, tout récemment, Flotte lui avait communiqué qu'un revirement s'était produit en sa faveur dans l'âme

1. Arch. Aff. étrang., t. LIII, f° 390, lettre de Noailles à Bouthillier du 10 avril 1636.

2. Cf. lettre XCI de Mainard. — *Gazette de France* du 24 mai et du 7 juin 1636 (Nouvelles de Rome des 22 et 30 avril). — Arch. Aff. étrang., t. LVII, f° 420, Journal de Rome.

3. Cf. lettre XCVII de Mainard.

4. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 438.

5. *Ibid.*, t. LIII, f° 443 et 446.

6. *Ibid.*, t. LIII, f. 281, dépêche de Noailles à Bouthillier du 14 août 1636.

7. *Ibid.*, t. LIII, f. 433, lettre de Noailles à Bouthillier du 21 juin 1636.

du premier ministre ¹. Oublieux de l'épigramme qu'il lui avait décochée au début de son séjour à Rome, Mainard en composa une autre pour célébrer les triomphes de Richelieu sur les ennemis du royaume ².

Noailles laissa passer les grandes chaleurs pour se mettre en route ³. Puis ses nombreux créanciers qui désiraient voir leurs comptes soldés avant que l'ambassadeur se fût éloigné, différèrent son départ ⁴. Enfin, le 8 octobre, il quitta Rome, y laissant Mainard surveiller son équipage ⁵. Comme en chemin il s'arrêta à plusieurs reprises chez des amis et que le mauvais temps le retint quelques jours à Livourne ⁶, il mit un mois pour gagner Gênes ⁷. C'est là qu'éclata entre lui et Mainard un conflit qui eut pour notre poète les plus fâcheuses conséquences.

Des indiscretions apprirent à Noailles la véritable opinion qu'en haut lieu on professait pour ses capacités. Il sut que Richelieu, sur l'avis du cardinal Antoine, l'avait remplacé par le maréchal d'Estrées, parce qu'on ne l'estimait pas *assez fort* ⁸. On trouvait évidemment que le comte avait manifesté trop de complaisance à l'égard du pape. On trouvait encore qu'il

1. Cf. lettre XCIII à Pressac. Pourtant Mainard appréhende que la bonne nouvelle que son confident lui donne « parte plus du désir qu'il a de me revoir bientôt à Paris que de la bonne volonté de notre premier ministre ».

2. Le poète modifia plus tard cette épigramme pour l'adresser à Mazarin, cf. éd. Garriss., t. III, p. 61 et les var. de la p. 324. A en juger par la lettre XCIX à Pressac, Flotte publia cette épigramme au printemps de 1636.

3. Dépêche déjà citée de Noailles à Bouthillier, du 14 août 1636.

4. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVIII, f. 297, lettre du sieur Amontot (attaché au maréchal d'Estrées) au comte de Chavigny (2 oct.).

5. *Ibid.*, Rome, t. XLIX, f^{os} 403 et 407. Le 2 octobre Noailles annonce à son frère que les préparatifs du départ l'absorbent à tel point qu'il s'en remet au président Mainard de l'entretenir plus longuement. Le 9 octobre il lui écrit de Bassano « Cependant je donne temps à mes gents et à mon équipage de se débarrasser de Rome..... Monsieur le président y est demeuré avec mon équipage ».

6. Cf. lettre citée du 9 octobre à Charles de Noailles. V. aussi la *Gazette* du 22 novembre (Nouvelles de Milan du 30 oct.).

7. Cf. *Gazette* du 29 novembre 1636 (Nouvelles de Gênes du 8 nov.).

8. Lettre de Richelieu à Mazarin, vice-légat du pape à Avignon (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVIII, f^o 303, 7 oct.) : « Quant à M. le maréchal d'Estrées, vous sçavez mieux que personne comme il a esté envoyé à Rome, puisqu'il ne s'est rien fait en cela que par vostre conseil. On l'a fait pour pratiquer les avis de M. le Cardinal Anthoine qui n'estimoit pas M. de Noailles assez fort ». V. le commentaire de ce jugement dans Le Vassor, *o. c.*, t. V, p. 91, qui a connu cette lettre.

n'était pas en mesure de conduire avec assez d'habileté les négociations relatives à la paix générale dont Urbain, depuis les derniers succès des Français, pressait vivement la conclusion, tandis que Richelieu, tout en feignant de la souhaiter, en retardait par d'habiles artifices l'établissement, afin d'achever de ruiner les Espagnols.

Noailles comprenait maintenant les raisons pour lesquelles le cardinal de Lyon, dans la crainte de le voir brouiller le jeu d'Estrées, l'avait presque contraint de précipiter son départ¹. Furieux d'avoir été jugé incapable, il ne voulut pas convenir qu'il n'avait pas su bien servir les intérêts du roi, mais chercha dans son entourage une personne sur qui il put faire retomber ses torts. Des envieux qui fondaient sur la disgrâce de Mainard, le dessein de se rendre agréables à Noailles, dénoncèrent son secrétaire comme l'ayant particulièrement desservi auprès du cardinal de Lyon². Noailles ajouta d'autant plus facilement foi à ces propos malveillants qu'il connaissait les bons rapports de Mainard avec le frère du premier ministre et qu'il savait combien notre auteur avait le vif désir de plaire à Richelieu. Sans réfléchir au peu de fondement de toutes ces accusations, il déchargea sa colère sur le poète et s'emporta jusqu'à le menacer de coups. Mainard se sépara bien vite de son protecteur transformé en un dangereux ennemi. Il le laissa se diriger vers Turin pour prendre ensuite la route de Paris, tandis que lui, le cœur gros d'amertume, s'embarquait pour Marseille avec les domestiques chargés du transport des « hardes » de son ancien maître³.

1. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVIII, f° 297, lettre déjà citée du sieur d'Amontot (appartenant au maréchal d'Estrées) au comte de Chavigny. Noailles, relate-t-il, « se hâte d'assurer ses affaires d'autant plus que Mgr le Cardinal de Lyon luy a tesmoigné qu'il ne partiroit point d'icy qu'il ne le vist party ». Néanmoins le cardinal de Lyon partit trois jours avant Noailles (lettre du même à Chavigny du 9 oct., *ibid.*, f° 340). Le cardinal de Lyon devait se rendre à Cologne, en qualité de délégué du roi pour la paix générale.

2. Cf. les lettres CLXXXII et CCLXX. — V. aussi la lettre de Chapelain à Balzac du 7 avril 1638, éd. c., t. I, p. 222.

3. *Gazette* du 6 décembre 1636 (Nouvelles de Gènes du 16 nov.) : « Le comte de Noailles a pris le chemin de Turin et son train a poursuivi son voyage par mer sur la galère que lui a donnée cette République ». Le 9 décembre 1636, Peiresc écrit d'Aix à Menestrier, chanoine de Besançon en la Cour du cardinal Barberini à Rome, pour lui reprocher de ne pas lui avoir envoyé par les gens de Noailles des

Pour prix de l'abandon de sa famille, en récompense du zèle avec lequel il avait travaillé au service de Noailles et du temps qu'il avait perdu auprès de lui, Mainard rapportait à Saint-Céré la haine et la persécution. Son attachement à la personne du comte était payé d'injures et de menaces. Ses hésitations à joindre l'ambassadeur n'étaient que trop justifiées. A cette heure, il pouvait les regarder comme le pressentiment de l'odieux salaire réservé à son dévouement et répéter le vers mélancolique d'Agrippa d'Aubigné :

Attendez ce loyer de la fidélité !

empreintes en cire et des descriptions de certaines antiquités dont son correspondant lui avait précédemment parlé. Peiresc aurait pu les recevoir « parmi les hardes de M. le Comte de Noailles, M. le président étant venu sur la même barque, qui se seroit chargé de tout ce qu'eussiez voulu par l'entremise de M. Bourdelot » (*Lettres de Peiresc*, t. V, p. 809).

CHAPITRE VII

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

- I. — Conséquences de sa rupture avec Noailles. Mainard ne peut se rendre à la Cour. L'évêque de Saint-Flour croit se reconnaître dans le portrait satirique du *Théologien*. — La pauvreté de Mainard et ses plaintes en vers et en prose contre l'avarice et l'ingratitude de son siècle.
- II. — Un revirement de sentiments : les guerriers exaltés aux dépens des poètes. *L'ode à Floite*. La plaquette de *Pièces nouvelles*, Toulouse, 1638, et les amis de Toulouse du poète. — Les présidents J. de Bertier et Ph. de Caminade et leur rôle dans le Collège des Jeux Floraux. Prix extraordinaire décerné par cette institution au poète (mai 1638). Mainard élu maître en la Gaie science (mai 1639). Epigramme sur la « Minerve d'argent promise et non donnée ». — Préparation de l'édition définitive de ses œuvres.
- III. — Vie de Mainard à Saint-Céré.
 - A. Ennuis et chagrins. Panique dans le Quercy par suite de la révolte de duc de Bouillon. — Divertissements chez ses voisins, les comtes de Clermont et de Crussol.
 - B. Maladie de Mainard. La piété chrétienne et la sagesse stoïque. *L'ode à Alcipe*. Inscription misanthropique de son cabinet de travail. — Ayant recouvré la santé, Mainard médite à nouveau de tenter la fortune à la Cour, avec son volume de vers.
- IV. — Mainard chez Balzac.
 - A. Leur amitié. Les *Epîtres latines* et les *Relations à Ménandre* de Balzac.
 - B. Balzac reçoit les confidences amoureuses du poète. — Mainard et Cloris. *L'ode La belle Vieille*. Intervention inutile de l'épistolier auprès de Cloris.
 - C. Autres entretiens des deux amis. Ecrits flatteurs de Balzac à Mazarin et à la Régente. — Sentiments d'hostilité des deux auteurs à l'égard de Richelieu : lettres et vers injurieux à sa mémoire. — Les *Œuvres diverses* de Balzac et le quatrain dithyrambique de notre poète. La réputation de Balzac dans le Midi grandit grâce aux bons offices de Mainard. — Hôtes de Balzac en juillet 1644. Un épiqueur ; La Tibaudière. — Description de la campagne de Balzac.

I

Dans sa solitude de Saint-Céré, Mainard sentit plus vivement les conséquences de sa rupture avec Noailles. Durant de longs mois il resta « enseveli » dans les montagnes du Quercy, en proie à un morne abattement ¹, sans donner signe de vie à ses amis les plus intimes ². Il n'était coupable d'aucune délation, d'aucune calomnie, mais la folle colère du comte n'avait pas permis à notre auteur, lors de l'orage de Gênes, de se disculper. Cependant il ne pouvait demeurer plus longtemps sous le coup des accusations portées contre lui par son ancien protecteur. Des gens qui jusqu'alors avaient aimé et estimé le poète pouvaient ajouter foi aux imputations injustifiées de Noailles. C'était une question d'honneur pour Mainard de dissiper les soupçons qu'on pouvait concevoir sur son caractère. Le meilleur moyen de se soustraire à la suspicion de ses protecteurs aussi bien qu'à celle de ses amis, était de dessiller les yeux de Noailles et de lui prouver que ses actes étaient à l'abri de tout reproche. D'autre part, Mainard savait que, tant qu'il ne serait pas rentré dans les bonnes grâces du comte, il lui était impossible de se rendre à Paris. Un voyage dans la capitale aurait exaspéré la fureur du comte qui, seize mois après l'incident de Gênes, préférerait encore la menace de tuer Mainard s'il venait à le rencontrer ³. Noailles aurait interprété la présence à Paris de son ancien secrétaire comme une nouvelle tentative de sa part d'acquérir les faveurs de Richelieu par d'odieuses révélations sur les affaires de l'ambassade de Rome.

1. Cf. lettre CIX, CXVI, CLXXXII.

2. Aussitôt qu'il apprit le retour à Paris de Noailles (*La Gazette* du 13 décembre 1636 le relate), Balzac s'enquit de ce qui était advenu à Mainard qu'on n'avait pas vu en compagnie de son protecteur, cf. la jolie lettre du 30 décembre 1636 (l. 37 du l. IX, éd. in-f°) à Silhon qui lui répondit laconiquement par la voie de Chapelain que Mainard était demeuré en Auvergne et qu'il se portait bien (*Lettres inéd. de Chapelain*, éd. c., t. I, p. 131, 26 avril 1637). Ce n'est qu'en avril 1638 que Chapelain put renseigner plus amplement Balzac sur le compte de leur ami commun (*ibid.*, t. I, p. 222).

3. *Lettres inéd. de Chap.*, t. I, p. 216, 22 mars 1638, à Balzac.

Ce fut le fidèle Flotte qui fit les premières démarches pour réconcilier Mainard avec le comte. Il plaida chaleureusement en faveur de l'innocence de son ami ; représenta vivement à Noailles l'ardeur avec laquelle notre personnage souhaitait de reprendre auprès de lui et des siens la place qu'il y avait occupée pendant près de quarante années ; lui fit part enfin du désir qu'avait Mainard de se ranger à toutes les soumissions qu'un grand seigneur, fâché sans raison, pouvait exiger d'un simple président honoraire de présidial ¹. Peines perdues ! Le comte s'opiniâtrait dans sa haine violente, qu'un de ses serviteurs, ennemi du poète, s'employait de son mieux à attiser ².

C'est en vain que tous les amis du président, depuis la précieuse madame de Choisy, fêtée dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, jusqu'au comte de Carmain, prisonnier à la Bastille ³, intercédèrent auprès de Noailles pour obtenir le pardon d'un innocent. Loin de renoncer à sa rancune tenace et injuste, le comte s'abaissa même jusqu'à tramer contre Mainard les plus noires entreprises. C'est ainsi que, détruisant les efforts du baron de Fontes auprès de Richelieu pour faire appeler le poète à la Cour, Noailles peignit son ancien secrétaire sous les couleurs d'un débauché ⁴. Il travailla encore à le discréditer dans l'esprit du cardinal de Lyon ⁵ et réussit à le faire détester par l'évêque de Saint-Flour. Ce dernier tour vaut la peine d'être raconté avec quelques détails.

Au début de 1633, au cours d'un voyage à Paris, Mainard avait pris connaissance d'une lettre adressée par Balzac à l'un de ses correspondants de la capitale, Boisrobert ou plutôt le chevalier de Méré ⁶. A la suite de sa polémique avec le pasteur Du Moulin, *l'ermite de la Charente* s'était vu grossièrement pris

1. Cf. lettres CXLI, CLXXX, et CCLXXI.

2. Lettres CXIV et CLXXXI. Mainard y parle d'un Père cordelier. Ce n'est pas le P. Caffardy qui continua, après le départ de notre auteur, à séjourner à Rome (cf. I. IX).

3. Lettres XXII et CCXXXIX. — Lettre CXLIV.

4. Lettre CCLXX.

5. Lettre CCXXXII.

6. Voir cette lettre dans notre étude sur les *Originaux du « Barbon »* de J. L. Guez de Balzac dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908.

à partie par l'*Advis aux curieux sur les communications de Du Moulin et de Balzac* (février-mars 1633), opusculé de François de Harlay, archevêque de Rouen. Sous le coup de la colère provoquée par la lecture de cet injurieux factum, l'épistolier avait écrit la missive en question, dans laquelle il décrit son adversaire : controversiste et théologien arrogant, infatué de sa science mal digérée et lâchant coup sur coup de gros et ténébreux volumes. Ce crayon est le premier « état » du *Barbon* de Balzac, satire en prose des pédants de l'époque, ou plutôt des pédants adversaires de l'auteur¹. Mainard s'empressa de recopier la lettre de son ami², d'abord, parce qu'il tenait en grande estime tout ce qui sortait de la plume du rhétoricien et qu'il prenait ses épîtres pour modèles ; en second lieu, parce que le portrait du théologien, tel que Balzac l'avait tracé, lui offrait le sujet d'une pièce de vers.

Depuis 1626, époque à laquelle il avait donné dans l'anthologie périodique de Du Bray la satire d'un « méchant³ » ainsi que la peinture comique d'un hobereau de son voisinage, tranche-montagnes moustachu et pacifique⁴, Mainard était harcelé par ses amis, Flotte en tête, pour qu'il composât des « caractères⁵ ». Vers 1635 notamment, les exigences de son « confident » ne lui laissaient plus de répit. Le poète avait déjà exécuté, en s'inspirant de Martial, la charge du « nouvelliste » qui pique la curiosité des gens pour se faire inviter à dîner⁶ et tourné en ridicule un « magistrat de province », qui semble avoir été un subalterne avec lequel le président

1. Paru en 1648 seulement, in-12, à Paris. — Nous avons démontré dans l'étude citée que seule la première partie du *Barbon* visait Fr. de Harlay ; que la seconde s'appliquait au philologue Fr. Guyet, un assidu des conférences du *Cabinet* des frères Du Puy et que l'auteur n'a lancé contre Pierre de Montmaur, le professeur de grec du Collège de France, qu'on a cru être le seul original de cette satire, que les deux petites pièces de la fin.

2. Cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 241 verso, 243 recto.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 227.

4. *Le Soldat*, ode, éd. Garriss., t. II, p. 224. V. aussi p. 150 du présent ouvrage.

5. Cf. I. XXXVI.

6. Cf. Martial liv. IX, ép. 36. — Ed. Garriss., t. III, p. 156. Une strophe, supprimée de la version définitive et faisant allusion à « la prise de Puy-laurens », le favori de Gaston, arrêté le 14 février 1635, marque la date de cette ode satirique (cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 471 verso).

d'Aurillac avait eu maille à partir¹. Mais la matière faisait parfois défaut à notre rimeur. Aussi, l'esquisse satirique de Balzac fut-elle pour lui une aubaine. Mainard écarta de sa pièce les plaisanteries d'un goût douteux de Balzac sur la barbe de Fr. de Harlay, archevêque de Rouen², mais il y consigna tous les autres traits de son modèle. Le poète raille en vers, comme l'épistolier l'avait fait en prose, l'obscurité et la confusion des écrits et des sermons du « théologien », la manière dont son esprit tortu défigure les textes sacrés ou altère la pensée des grands docteurs de l'Eglise, son orgueil de se croire le vrai défenseur de la foi, ses prétentions à la pourpre cardinalice.

A la fin de 1634, au moment où Mainard faisait circuler les copies manuscrites de son ode, Flotte l'avertit qu'un prélat, dont notre auteur devait ménager les susceptibilités, avait cru se reconnaître dans la peinture du « théologien³ ». Il y a de bonnes raisons de croire que le prince ecclésiastique offensé n'était autre que l'archevêque de Rouen en personne⁴. Mainard n'avait qu'à se louer des relations qu'il entretenait avec le père du prélat, Jacques de Harlay, marquis de Chanvallon, « le plus célèbre galant de la reine Marguerite », au dire de Tallemant. Le poète avait connu Chanvallon à l'époque où lui-même était secrétaire de la reine Margot et depuis n'avait cessé d'être en excellents termes avec ce gentilhomme auquel, tout récemment, il avait adressé un petit hommage versifié⁵. Pour détourner

1. Ed. Garriss., t. III, p. 168. Nous avons déjà parlé de cette ode (chap. 3, § I, et chap. 5, § II) que l'auteur adressa, en 1634, au comte d'Ayen, fils aîné de Fr. de Noailles.

2. Toutefois, dans le premier « état » de cette pièce (ms. 843, f° 148 v.), le théologien bafoué y est appelé *Barbon*, appellation employée par Balzac pour désigner son adversaire, fort connu, par « une aulne et demie de barbe ». Balzac fit de ce surnom le titre de sa satire contre les pédants.

3. Cf. lettre XLIV.

4. Dans sa lettre CCLXXIV, Mainard prie Flotte de ne pas trop montrer « l'épigramme de saint Paul, afin de ne pas fâcher un homme qui vaut extrêmement ». Par cette singulière appellation, Mainard désigne Fr. de Harlay qui fonda à Paris, en 1630, une *Académie de Saint-Paul*, institution dont les exercices étaient consacrés à l'étude des écrits de cet Apôtre. Quant à l'épigramme en question, il est évidemment fait allusion à l'une des petites pièces dont l'inspiration se rattache à l'ode du *Théologien*, peut-être à l'épigramme *Tu veux passer pour un auteur*, éd. Garriss., t. III, p. 114.

5. Ed. Garriss. t. III, p. 112, pièce insérée pour la première fois dans l'anthologie de Du Bray de 1630. — Pour les relations de Mainard avec Chanvallon, v. p. 53, note 2.

les soupçons de l'archevêque de Rouen, avec qui Mainard ne tenait pas à se brouiller, il s'avisa de donner à son théologien un nouveau ridicule : celui d'être né « guères loin des rivages de la Garonne » et conséquemment d'avoir grand besoin d'être dégasconné par la Cour. C'était, comme on s'en aperçoit tout de suite, un écho des critiques que son ancien maître, Malherbe, lançait aux écrivains du « pays d'adiousias ».

Cette adjonction d'une strophe destinée à donner le change sur l'original de son portrait ne porta guère bonheur à notre poète¹. François de Noailles persuada sans peine à son frère, l'évêque de Saint-Flour, que c'était lui que visait l'ode de Mainard². Comme Charles de Noailles était natif d'Aurillac, qu'il était l'auteur d'un volume de piété³ et qu'au surplus il avait la réputation d'être un des membres les plus ignorants⁴ du clergé, il fut facilement convaincu, et, tout comme son frère, défendit au poète l'entrée de sa maison⁵. Nouvelle source d'ennuis pour Mainard qui eut beaucoup de peine à se disculper de la malignité qu'on lui prêtait gratuitement⁶.

Il semble que dans l'été de 1641 une détente s'opéra dans les rapports de Mainard avec son « ennemi ». M^{me} de Noailles, sur l'ordre de son mari et en présence de François de Corneillan, évêque de Rodez, un ami de la famille, fit bon accueil à notre auteur dans la propre maison du comte à Aurillac, s'entretint avec lui et lui offrit même un grand festin⁷. Si Mainard ne réussit pas à se réconcilier pleinement avec le comte — un rondeau de 1642⁸ prouve qu'à ce moment encore la paix définitive n'était pas faite — il acquit du moins, grâce aux efforts

1. Noter que la première version du *Théologien*, telle que la donne le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse (f^o 148 verso-149) ne contient pas cette strophe. Elle est une addition finale au second « état » de cette pièce, réécrite sur le même cahier vers 1638 (f^o 192-193).

2. Cf. lettre CCLXX.

3. Sur l'*Empire du Juste* de Charles de Noailles et sur les vers que Mainard composa à la gloire de cet ouvrage, v. Chap. 5, § II.

4. Tallemant, *Historiettes*, t. VI, p. 248.

5. Cf. lettres CLXXXI, CCXIII, CCXIV, CCLX. Cf. aussi Chapelain, *Lettres inédites*, éd. c., t. I, p. 422, note 2, 14 mai 1639.

6. Les amis du poète savaient bien que Charles de Noailles n'était point l'original décrit dans cette ode, cf. lettre CCLXI à Flotte.

7. Cf. lettres CXXXVI et CXCH.

8. Éd. Garriss., t. II. p. 292 : *Pour une réconciliation*,

de ses amis, un peu plus de tranquillité¹ et put caresser l'espoir de faire un nouveau voyage dans la capitale.

*
* * *

Ce n'est ni le futile désir de goûter les distractions de la grande ville, ni celui, d'un ordre plus délicat, de s'entretenir avec de chers compagnons dans le cœur affectueux desquels il pouvait épancher ses plus secrètes confidences, qui poussaient Mainard à souhaiter avec tant d'ardeur la liberté de se rendre à Paris.

Toute sa vie il eut le sentiment que son talent de poète devait être récompensé. On avait bercé son enfance et sa jeunesse du récit des libéralités que les Valois avaient prodiguées aux écrivains. L'espoir d'être un jour choyé par son prince comme les poètes du temps de François I^{er}, de Henri II et de Charles IX, avait aiguillonné sa vocation. Sous le règne du sombre et austère Louis XIII, Mainard évoquait tristement le souvenir de cet âge d'or des gens de lettres. Car il avait eu beau par ses odes se faire « le trompette de la gloire » du monarque² et l'assurer de l'immortalité pourvu qu'il lui donnât du bien³, ses chants comme ses promesses ne lui en avaient pas attiré les faveurs, et le poète, pleurant sur la tombe des Valois avait dû reconnaître qu'Orphée importunait « le plus auguste des rois⁴ ».

De nombreux confrères de Mainard, profitant de l'engouement du public pour le théâtre, tiraient une rémunération de plus en plus large de leur travail, en portant des pastorales, des tragi-comédies, des tragédies et des comédies à la troupe d'acteurs établie définitivement en 1628 à l'hôtel de Bourgogne, ou à la scène rivale, fondée en 1629 par l'illustre Mondory. Des amis de notre personnage, comme Colletet, Boisrobert, l'Éstoille, Desmarets de Saint-Sorlin avaient gagné les faveurs de Richelieu en flattant sa prédilection marquée pour le théâtre. Mais il était impossible à Mainard de comprendre ce qu'est

1. Cf. lettre CXCI.

2. *On me dit que j'ay trop dormy*, éd. Garriss., t. III, p. 96.

3. *Grand Louis, ma façon d'écrire*,... *ibid.*, t. III, p. 130.

4. *Apollon que ton cœur s'ouvre*,... *ibid.*, t. III, p. 98.

l'art dramatique et à plus forte raison de s'y adonner. Il s'en faisait l'idée que le ^{xvi}^e siècle s'en était faite et que vraisemblablement partageait Malherbe ¹. Tout comme son ancien maître il admirait Sénèque, et ses tragédies représentaient pour lui les modèles du genre. Pour réussir, les écrivains français devraient imiter les « dramatiques latins » ². C'est dire que notre auteur conçoit les compositions scéniques comme des exercices poétiques ou oratoires sous forme de dialogue, comme des productions destinées à être lues et non à être jouées. Mainard a bien vu, à l'époque de sa jeunesse ou lors de ses voyages à Paris, les spectacles de l'hôtel de Bourgogne ; mais le répertoire d'Alexandre Hardy d'un romanesque extravagant et d'une négligence de style poussée jusqu'au jargon, a vivement déplu à ce disciple de Malherbe, épris de naturel et de correction de langage. De ces représentations il a emporté une mauvaise impression qu'il gardera toute sa vie. Il est prévenu d'avance contre les rares tragédies ou comédies dont il prend connaissance à son retour de Rome, au moment où la scène française abonde en chefs-d'œuvre. Il approuve avec enthousiasme les *Sentiments de l'Académie française sur le Cid* et estime moins *Cinna* que la défense qu'en a faite Balzac ³. Les succès de ses confrères l'irritent et le déconcertent. S'il s'essayait lui aussi à faire du théâtre ! Oui, mais il se rend bien vite compte des difficultés de l'entreprise. Il a peu d'imagination ; quant à faire mouvoir des personnages, l'embarras que dernièrement il a éprouvé à mettre en vers des portraits moraux est encore présent à son esprit. Naturellement, il colorera son impuissance dramatique des prétextes les plus divers :

Je n'écris que pour trois ou quatre
Et suis un modeste caché,
Qui fuit la pompe du théâtre,

1. Noter que si Malherbe, dans son ample correspondance avec Peiresc, parle souvent des ballets et fêtes de Cour, il ne touche jamais au mouvement dramatique de son temps.

2. Cf. lettre CCXXIX à Colletet à propos de sa *Cyminde*, tragi-comédie.

3. Cf. lettres CXXIX et CLIX à Flotte et LXXVII à Chapelain.

dit-il à Balzac. Et à Flotte qui l'exhortait à faire des comédies :

Ma Muse se voit de si loin
Que je crois qu'il n'est pas besoin
De la monter sur un théâtre ¹.

Impossible de prendre en sérieuse considération ces déclarations contradictoires. La trop grande modestie que Mainard invoque dans les premiers vers est en complète opposition avec le sentiment qu'il exprime dans le tercet cité en dernier lieu, avec la haute opinion qu'il nourrit de sa Muse, fière de sa beauté au point de ne pas daigner chausser le cothurne tragique. La conscience qu'il a de son incapacité dans le genre à la mode lui fait prendre en haine le théâtre, les comédiens, et même le public qui fréquente les salles de spectacle ². Il en veut même à Apollon qui, s'il lui avait versé ses dons d'une main moins généreuse, lui aurait permis, comme à tant d'autres, d'amuser les ignorants par de mauvaises pièces :

Je voudrois qu'Apollon ne m'eut jamais fait part
Des secrets merveilleux qu'il cache dans son art
On m'auroit veu paroistre avec plus d'assurance.

Sans craindre de faillir et d'estre diffamé,
J'auroy fait mal parler le théâtre de France ;
Et le peuple et la cour m'en auroient estimé ³.

Il ne restait donc à Mainard que le moyen auquel depuis longtemps les poètes avaient recours pour augmenter leurs maigres ressources pécuniaires : les dédicaces, les morceaux de circonstance, les vers de ballets, les étrennes, les compliments de toute sorte adressés aux princes, aux ministres, aux grands seigneurs, aux financiers... Bien entendu, il fallait être à l'affût des fêtes de Cour, des naissances, des mariages, des événements politiques ou mondains propices à des rimes

1. Ed. Garriss., t. III, p. 64 ; *ibid.*, t. III, p. 71.

2. Cf. les épigr. : *Tu devrois mourir de vergogne et Muses, Parnasse est une terre*, éd. Garriss., t. III, pp. 89 et 138.

3. *Ibid.*, t. III, p. 43. Sonnet adressé à Gombaud, auteur dramatique pourtant. Son *Amaranthe* (pastorale) fut représentée en 1631. Gombaud écrivit aussi la tragédie des *Danaïdes* (1658). — Mainard compte trois syllabes dans *théâtre* (avant dernier vers).

intéressées. Il fallait encore se rappeler, par de fréquentes visites à la mémoire des gens qu'on flattait ; solliciter le salaire de la peine qu'on s'était donnée en rimaillant en leur honneur ; tâcher de faire intervenir leur crédit pour obtenir bénéfices, pensions ou emplois. Ces menues gratifications dont Mainard avait plus ou moins bénéficié autrefois, lui échappaient maintenant par suite de son séjour forcé au fond du Quercy. Ce n'était pas à notre personnage que la reine allait distribuer quelque largesse pour une piécette pleine des meilleures prédictions concernant le Dauphin impatientement attendu¹, lorsque, dans son entourage, vingt mains avides lui tendaient leurs productions pompeusement et prosaïquement versifiées. Ce n'était pas parce que le baron de Fontes lui avait lu l'épigramme de Mainard sur le triomphe de sa politique² que le premier ministre, qui goûtait cependant certaines productions de notre auteur, se serait départi de son indifférence habituelle à l'égard de ce dernier³. Il aurait fallu pour cela des instances plus énergiques, que seule la présence à Paris du poète aurait peut-être réussi à mettre en mouvement. S'il n'avait plus le droit de rien espérer de la générosité des grands, à plus forte raison il était interdit à Mainard, maintenant qu'il était relégué au fond de sa province, d'escompter la collation d'un bénéfice ecclésiastique ou l'assignation d'une pension sur une abbaye ou un évêché. Il était même difficile à notre président honoraire de trouver, à l'aide de ses amis, une place auprès de quelque grand seigneur ecclésiastique, tel que le diplomate Philippe de Harlay, évêque de Saint-Malo⁴. Par l'entremise de l'intendant

1. Ed. Garriss., t. III, p. 66.

2. Lettre CCLXXII. C'est l'épigr. : *Unique objet de mes discours* (Garriss., III, 67) dédiée dans l'édition définitive à Mazarin et que Mainard avait tout d'abord adressée à Richelieu. Dans ses lettres, le poète appelle cette pièce, *l'épigramme du ministre*, attendu que le premier vers dans l'une des versions primitives était : *Ministre sans comparaison*. Autres variantes du même vers : *Armand notre second appuy* et même, *Armand mes secondes amours* (sic) : cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f^o 228 verso et 229 et lettre XCIII adressée à Pressac et non à Girard, comme le dit par erreur Garrisson qui a reproduit les variantes présentées par cette missive.

3. « Mon *Théologien*, écrit Mainard à Pressac, en juillet 1638 a extrêmement pleu à Ferragus en la façon où je croy que vous l'avez desjà veu ; cette approbation me chatouille... » (I. CCXXVIII).

4. Lettres CXXVI et CXXXVIII.

Chantereau-Lefebvre, il avait beau solliciter le surintendant des finances Bullion de le tirer de sa solitude¹. En traversant les cent cinquante lieues qui séparaient notre personnage de Paris, ses prières perdaient toute leur efficacité.

C'est à cette époque que les invectives de Mainard contre l'ingratitude du siècle, que ses griefs contre l'avarice des princes, que ses railleries sur le sort des poètes deviennent plus fréquentes que jamais. Exprimées tantôt avec ironie, tantôt avec amertume, ses plaintes forment l'accompagnement presque inévitable de tous les motifs qu'il met en œuvre. La belle idée qu'il a eue de courtiser les « savantes pucelles », sœurs d'Apolon ! Son coffre est plein d'araignées² et ce ne sont pas les Muses, « illustres gueuses », qui l'aideront à le remplir :

Fondez tous les vers du Parnasse

Vous n'en sauriez tirer un blanc³.

Ah les naïfs rêveurs qui s'apprêtent à gravir la butte sacrée !
Ils ignorent qu'à présent

... Pinde n'est plus un beau lieu

Mais une pente en précipice,

D'où l'on tombe dans l'Hostel-Dieu⁴.

Car la rare bonté d'Auguste ne trouve plus d'imitateurs et les maîtres du jour se font gloire d'être injustes à l'endroit des « savants⁵ ». On méprise le mérite, on honnit la vertu et Mainard qui « a ravy Pinde et raffiné ses lois » n'a été payé que d'un peu de fumée⁶ ».

Que de toutes les plaintes, comme le remarque ce plaisant de Scarron⁷, la plus ancienne soit celle des poètes sur le

1. Lettres CCXLII et CCXLIV.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 98, *Illustres gueuses du Parnasse*.

3. *Muses mes fidèles compagnes...* cf. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 119. Cf. aussi l'épigramme : *Muses à qui mes resveries* (éd. Garriss., t. III, p. 110).

4. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 77.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 47. Sonnet. — Cf. aussi l'épigr. : *Que les escrivains de France...*, *ibid.*, p. 100.

6. Rondeau, éd. Garriss., t. II, p. 290. — V. aussi les sonnets à Pressac et à Balzac dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes...* pp. 119 et 122.

7. Cité par le *Ménagiana*, t. II, p. 108, éd. de 1715.

malheur du temps où ils vivent, nous en conviendrons facilement. Que dans les aigres reproches de Mainard il entre beaucoup de lieu commun, nous ne saurions en disconvenir. Toutefois, cette note douloureuse résonne trop fréquemment dans les pièces de la dernière période de sa vie, pour que nous ne nous demandions pas si la rancœur de notre personnage est vraiment l'expression d'une situation matérielle malheureuse et si, en se lamentant sans cesse sur sa pauvreté, ce poète a été sincère ou non.

Certes, à en juger par l'évaluation que notre personnage fait dans son testament de ses biens meubles et immeubles, il ne semblerait pas au premier abord que Mainard fût pauvre. Les trente-six mille livres, somme à laquelle, le 10 juin 1644, il déclare que s'élève toute sa fortune, équivaudraient en monnaie d'aujourd'hui à environ 75.000 francs. Et comme il est avéré qu'à cette époque l'argent avait deux fois et demie la valeur qu'il possède aujourd'hui¹, on ne s'explique pas comment un homme qui se trouve dans une semblable situation pécuniaire crie misère aussi vivement que notre auteur.

Considérons tout d'abord que la somme qu'il avait tirée vers 1628 de la cession de sa charge de président à Aurillac, achetée en 1611 au moyen de la dot de sa femme, ne devait guère rapporter à Mainard. Il la gardait à l'effet d'acquérir une place d'un rendement plus fructueux. On a déjà vu qu'en 1634 il avait tâché, sans résultat d'ailleurs, d'obtenir à bon compte l'office de second président au présidial qu'il avait quitté. Dans ses lettres CCXXXIV et CCLXXIX, il parle à mots couverts d'un poste qu'il aurait désiré obtenir à la lieutenance ou à l'intendance de Guyenne. En 1642-1643 il aurait pu acquérir comme le firent certains magistrats des présidiaux et sénéchaussées du Quercy, une charge à la Cour des Aides et Finances, nouvellement créée à Montauban, si son peu de fortune ne l'en avait empêché.

1. V* d'Avenel, *Hist. économique de la propriété, des salaires, des denrées... depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, t. I, pp. 29 et s. L'argent, qui avait le triple de sa valeur actuelle pendant la minorité de Louis XIII, baisse à partir de 1620.

Il faut considérer aussi qu'une partie de ses biens était constituée par des censives. On conserve aux archives du Lot un document qui énumère les champarts et les redevances en espèce que Mainard tirait en 1639 des fiefs nobles, acquis par son père de Jean Montrand, bourgeois, et de noble Jean de Puylaunès¹. Ces tènements peu étendus, éparpillés sur le territoire de Saint-Céré et sur celui des paroisses avoisinantes, Saint-Médard, Autoire, Saint-Vincent, Saint-Laurent, Belmont, Malvy rapportaient annuellement fort peu de chose à notre personnage. Soixante-dix setiers de froment, mesure de Saint-Céré; vingt-deux setiers, une quarte et un demi-quarton de seigle; quinze setiers d'avoine; cinq livres, cinq sous, huit deniers; dix-huit « gélines » arrivaient à peine à former un total de deux cent soixante-neuf livres par an². Somme modique qui correspond environ à cinq cent quarante francs d'aujourd'hui et qui, étant donné le pouvoir plus élevé de l'argent, vaudrait peut-être actuellement dix-sept cents francs.

Malheureusement ces menues rentes, Mainard ne les touchait que fort irrégulièrement. Les archives du château de Laboisie, près Saint-Céré, possèdent une liasse de reconnaissances de « pagésie perpétuelle »³, consenties depuis le 15 août 1644, jusqu'au 23 janvier 1645, par vingt-trois détenteurs de fiefs relevant de François Mainard et de Paul de Lavour, docteur et avocat en la Cour de Toulouse⁴. Ces reconnaissances portent sur des terres labourables, sur des bois de châtaigniers, sur des chênaies — des *bartes* comme on les appelle dans le pays — et sur des prés situés aux appartenances du village de Malvy. Or il ressort de ces papiers que, depuis vingt-neuf ans, les censitaires n'avaient pas payé à leurs seigneurs les rentes féodales que les preneurs primitifs, leurs ancêtres, s'étaient engagés à payer aux concédants ou à leurs ayants droit. Si, à ce moment, après une *égulation* (c'est-à-dire après une péréquation) effectuée

1. Arch. dép. du Lot, B. 444. V. *Pièces justificatives*.

2. Cf. les notes qui accompagnent la reproduction de ce document aux *Pièces justificatives*.

3. Ce terme usité en Auvergne, Rouergue, Limousin, etc., a ici la signification de bail à perpétuité.

4. V^e d'Avenel, *Histoire économique de la propriété*, t. I, p. 268.

le 12 novembre 1643, ils versent les arrérages des vingt-neuf dernières années ainsi que les redevances pour l'année courante, il est à présumer que Mainard et Paul de Lavour durent se montrer très accommodants sur la liquidation des dettes qu'ils avaient à encaisser. De même que tous les autres seigneurs censiers, Mainard et Paul de Lavour hésitaient à intenter des procès à leurs débiteurs. Comme il n'existait pas de cadastre pour les trois quarts du royaume et que les successeurs des bailleurs primitifs n'avaient la plupart du temps d'autres titres pour établir leurs droits que des reconnaissances antérieures, les chicaneurs trouvaient de nombreux prétextes pour s'exempter de leurs obligations. Il valait mieux encore s'arranger à l'amiable avec les tenanciers que de recourir à la justice, lente comme toujours et entraînant à cette époque à des frais plus importants que les redevances en litige.

Quand aux *lods et ventes*, c'est-à-dire aux droits de mutation qui revenaient à Mainard, en qualité de seigneur censier, le gain qu'il en tirait était rare et peu fructueux. Ainsi, le 27 mai 1639, à propos de la subrogation d'une terre « située aux appartenances du village de la Brunhe, parr(o)i(s(se) de Saint-Laurans, cont(enan)t dix quartallades à semer bled ou environ », « Monsieur M^e François de Maynard, con(seill)er du Roy et son présidant présidial au hault pays dauvergne habitant ceste ville », constitué en personne par devant le notaire de Bray de Saint-Céré « a confessé avoir heu et receu la somme de cinq livres dix sols p(ou)r le loz aluy deub a raison de lad. subroga(ti)on dont sest contenté et les a quittés (les preneurs), avec promesse de n'en rien plus demander sans préjudice néanmoins des arrérages de la Rente a luy deubs sur lad. terre »¹.

Certes, notre personnage possédait des biens qu'il faisait valoir directement. A part une vigne de « seize journées » à Autoire, mentionnée comme fief noble dans l'acte du 15 mai 1639 qui contient le dénombrement des cens-rentes de Mainard, ces biens étaient roturiers.

1. Document conservé aux archives de Laboisse et communiqué par M. J. C. Vignié, curé de Saint-Jean Lespinasse, près Saint-Céré.

Et je n'ay pré, vigne, ny bois
 Qui ne soit soumis à la taille

dit le poète, dans l'épigramme « du ban¹ » ;

Tous mes biens sont roturiers,

déclare-t-il, en altérant fort peu la vérité, dans une variante manuscrite² de la même épigramme. Dans une autre pièce, il se plaint que son commerce avec les Muses ait « racourcy ses vignes et ses bois³ », ce qui indique qu'à part ses fiefs acensés il possédait des propriétés à la culture desquelles il présidait en personne. Parmi ces dernières figurait le domaine de la Rivière, sis à Autoire, village dont Charles de Mainard, le fils du poète fit son séjour habituel. Des papiers conservés aux archives du château de Laboisse, il appert qu'un petit-fils du président d'Aurillac, « noble Charles-François de Maynard, escuyer » baille, le 9 décembre 1696, « à métérie et moitié fruits son domaine appelé de Larrivière, scitué dans la paroisse d'Autoire, composé de terres à labeur, couderc⁴, chenevières et preds ». Ce domaine, nous explique M. l'abbé J. C. Vigié, qui a eu l'obligeance de nous communiquer cette pièce, était assez considérable puisqu'on y ensemencait plus de vingt setiers de froment, ce qui demande, avec le système de jachères alors en usage, plus de sept hectares de terres labourables. Ajoutons-y des vignes et des bois, qui en Quercy n'étaient pas d'ordinaire baillés à métairie, le propriétaire les faisant exploiter directement. Il est presque certain que cette propriété de Charles-François de Mainard avait, dans le temps, appartenu à son grand-père. En effet, dans un document de 1465, il est question d'un *mas de Maynard*, situé près d'Autoire. Ce village, appelé de nos jours encore *Maynard* ou la *Borie de Maynard*,

1. Ed. Garriss., t. III, p. 91.

2. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 218.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 112, *Scavantes sœurs...*

4. D'après l'explication que nous fournit M. l'abbé J. C. Vigié, on dénomme ainsi, en Quercy, un terrain, à proximité de la maison de campagne ou de la grange, et qui sert d'aire à battre le blé ou de dépôt du bois, de la paille, des charrettes et des gros outils aratoires.

se trouve sur le territoire de la commune de Loubressac, tout près d'Autoire, où une maison bourgeoise du faubourg est dénommée *Laroque-Maynard*¹.

Quelques sommes placées par notre personnage en obligations — il prête ainsi, le 6 août 1643, 400 livres à Jean Estivals qui les rendra à Charles de Mainard² — une maison à Aurillac, achetée le 16 octobre 1623 à raison de 2.500 livres de son neveu par alliance Fr. de Cambolas, et cédée vers 1628 à son successeur, le président Henri Darches³; dans la même localité, rue d'Aureinques, une seconde maison que, par suite d'une longue tradition, on appelle encore aujourd'hui *l'hôtel du président Mainard*, terminent notre inventaire incomplet de l'état de la fortune de notre auteur.

Mais pourrait-on objecter à la suite de cette énumération :

J'en connais de plus misérables !

Car si un lot important de l'avoir de Fr. Mainard lui rapportait des rentes faibles et irrégulièrement versées, comme il possédait des logis à Saint-Céré et à Aurillac, que ses bois lui assuraient le chauffage, que ses vignes lui donnaient du vin, ses vergers, des fruits et ses champs, du blé, on est en droit de supposer que ce poète propriétaire vivait dans une honnête aisance. On nous ferait encore remarquer, à juste titre, que notre personnage habitait une lointaine province et que, par conséquent, ses besoins étaient plus restreints que ceux d'un bour-

1. Arch. Nat., t. CXIII, carton 44-45, liasse 132, procès 173, pièce obligeamment indiquée par l'intermédiaire de M. l'abbé J. C. Vigié par M. l'abbé Albe, de Cahors.

2. Arch. du château de Laboisse. Nous devons l'analyse de l'acte qui suit à la complaisance de M. l'abbé J. C. Vigié : « Par acte du 23 novembre 1634, Françoise de Sol, veuve de Jean Estival et Anthoine Jacme, son gendre, tous deux du village d'Estivals (alors paroisse de Saint-Céré, aujourd'hui paroisse de Saint-Paul du Vern), versent entre les mains de noble Charles de Mainard, gentilhomme servant de Sa Majesté, la somme de 400 livres tournois qui lui étaient dues « comme héritier de feu M. Meynard (*sic*) conseiller du Roy en ses conseils Destat, son père, » à qui ladite somme avait été empruntée « par obliga(tion q(uons)antie par led. feu Jean Estival, mary et beau-père desd. débiteurs le sixième d'août mil six cens quarante trois ».

3. V. le chap. 4, § IV de cet ouvrage.

geois de Paris. Enfin, en prenant Mainard au mot, on nous rappellerait qu'il a dit :

Le bien qui m'est venu des pères dont je sors
Est petit pour la Cour, mais grand pour le village¹.

Il ne serait pas prudent toutefois de s'appuyer sur des vers inspirés par le dépit, ni sur une antithèse qui n'est qu'une figure de rhétorique. En concédant même que l'héritage paternel et la dot de sa femme eussent permis à Mainard de vivre dans le bien-être, les charges et les frais de toute sorte qui grevaient sa bourse, rendaient fort pénible sa situation matérielle.

Et d'abord il avait à pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille. Il avait perdu trois de ses enfants, mais il lui restait encore quatre filles et deux fils à élever et à doter. L'éducation de Charles et de François qu'il avait placés, semble-t-il, au Collège des jésuites d'Aurillac lui coûtait, confie-t-il à un ami en 1644, mille livres par an² — brèche énorme dans un budget aussi modeste que celui de notre auteur. Si, en raison de son peu de fortune, il ne pouvait établir que son aînée, Anne, il était obligé, en destinant, selon l'usage, ses autres filles à la profession religieuse, de leur constituer une petite dot pour assurer leur existence au couvent³.

Depuis que Mainard était de retour de Rome, la maladie de sa femme avait empiré. Devenue paralytique⁴, non seulement elle ne pouvait mettre de l'ordre dans son ménage et y

1. Ed. Garriss., t. III, p. 50.

2. Lettre CXCH. La direction du collège d'Aurillac était confiée aux jésuites qui y enseignaient depuis la cinquième jusqu'à la rhétorique, mais les cours de philosophie étaient professés par des cordeliers. (Cf. Mirande, *Notice historique sur Aurillac* dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne*, t. I, p. 236 ; abbé Chaumeil, *Essai sur l'hist. religieuse de la H^e Auvergne...*, Saint-Flour, 1836, pp. 48-49). — Deux strophes supprimées plus tard par le poète de l'Ode à son fils Charles et reproduites par M. Lachèvre (*Bibliographie des rec. coll.*, t. II, p. 371) d'après le t. XXI des Recueils Conrart, montrent que notre auteur avait placé ses enfants dans un collège de jésuites, attendu qu'il y remercie « l'admirable société qui porte le nom de Messie » des progrès accomplis par son fils aîné.

3. Cf. Pierre de Vaissière, *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, Paris, 1904, pp. 373 et s.

4. Lettres VI, CXXVI, CCLVII.

faire régner l'économie, mais encore les soins que son état réclamait, occasionnaient de fortes dépenses. De plus, Mainard était entraîné de par ses affaires à des déplacements onéreux. A cette époque il est fréquemment sur les chemins. On le rencontre à Villefranche-de-Rouergue, à Montauban, à Nérac¹, à Cahors², à Toulouse surtout, où « un chicaneur endiablé lui taille de la besogne » ce qui le fait solliciter les conseillers et les présidents de la Cour suprême du Languedoc, ses amis d'ailleurs, en faveur de ses procès³.

Songez aussi aux impôts chaque année plus écrasants, que l'administration de Richelieu prélève pour faire face aux frais de guerre avec l'Espagne et l'Empire. En revenant de Rome, Mainard sentit plus que jamais les effets fâcheux de l'aggravation des tailles, de la « crue » et de la fréquence des subsides :

Je réserve tout mon denier
Pour la taille et pour la milice⁴,

s'écrie-t-il douloureusement. Quoi donc, ajoute-t-il, faut-il que les poètes soient soumis aux rigueurs du tribunal des élus ? Hélas oui, à moins que les bons offices de l'intendant Chanteau-Lefebvre auprès du surintendant des finances Bullion, n'ôtent à l'infortuné, riche seulement de ses rimes, l'appréhension « d'aller en poste à l'hospital »⁵. Ma fortune est petite... Je suis cependant traité comme si je possédois tout ce qui me défaut et il n'est point de semaine où il ne faille que ma bourse contribue aux affaires de la guerre ». Lui, qui est un « malaisé » il lui faudra payer encore la « taxe des aisés », à moins que le

1. Lettres XI, CLII, CLXXXIV et CCLXXIX.

2. Le 11 novembre 1640, Chapelain écrit de Paris à Balzac (*Lettres inédites*, I, 719) : « M. Flotte m'a dit que M. Mainard devoit partir le deuxième de ce mois de Cahors où il estoit... » La lettre CLVIII de Mainard, d'octobre 1640, semble avoir été expédiée de cette localité.

3. Cf. lettres CXVIII (fin 1637) ; CLXXX et CLXXXIX (février 1638) ; CXXIII (août 1638) ; CLXXXI (octobre 1640) ; CXX, CLXXXVI, CCLX (mars-avril 1641). Ce n'est pas seulement à Toulouse, mais aussi en Rouergue, que les chicaneurs l'appellent (cf. I. CLII).

4. Ed. Gariss., t. III, p. 94, *Il faudra que mon cuisinier...*

5. Lettre LXXXII.

6. Lettre CCXX.

nouvel intendant du Quercy veuille tenir compte des instances du procureur général de Navarre, Auguste Galland, sollicité à son tour par le bon Flotte d'intercéder pour son ami ¹. Le président admet qu'il faille se saigner pour la prospérité des affaires du roi, mais, pour sa part, il voudrait être exonéré de ce sacrifice ². Il a des paroles dures et méprisantes pour les « croquants » qui osent se mutiner contre leurs maîtres, au lieu de se résigner à en être éternellement pressurés ³. A tout considérer, la politique de Richelieu qui tient les étrangers au-delà des frontières françaises, est digne de louange : « Un passage d'Allemands nous seroit plus ruineux que les subsides de trois années » ⁴. Mais la paix serait cent fois préférable aux plus brillantes victoires des troupes de Sa Majesté. Les affaires domestiques du président s'en trouveraient mieux. La taille diminuée, plus de taxes ni de subsides ? Ce serait le bonheur :

Quand sera-ce grand Cardinal
Que la paix fera des marmites
De tout le fer de l'Arsenal ⁵ ?

Le cri est burlesque, mais l'inspiration qui l'a fait jaillir est sincère. Le fisc rognait fortement les finances de Mainard et les grosses dépenses nécessitées par l'entretien de sa famille, par l'éducation de ses enfants et par le soin de ses affaires, réduisaient notre personnage non pas, certes, à l'indigence, mais à une gêne qui frisait la pauvreté. On peut être choqué des plaintes répétées de Mainard contre les puissants qui l'abandonnent à sa destinée ; on peut être irrité de ses incessantes et aigres récriminations contre l'ingratitude de son siècle et contre l'avarice des princes. A défaut de noblesse, les vers où il exprime ses constatations attristées ou ses plaisanteries amères ont le mérite de dire avec sincérité la détresse pécuniaire du poète, de peindre, avec des images burlesques, il est

1. Lettre CCXXXIV.

2. Lettres LXXXII et CCXVIII.

3. Lettre CIX.

4. Lettre CCLXIII.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 63. C'est la pièce que, dans ses lettres CXLI et CXLVII de fin sept. et oct. 1638, Mainard appelle *l'épigramme de la paix*.

vrai, mais à notre gré, plus touchantes que risibles, sa déception profonde de voir dissipées ses illusions sur le pouvoir de la poésie.

II

Malherbe n'aurait guère compris ces doléances acrimoneuses de son élève. On sait qu'il tenait les arts et la poésie en un profond mépris et qu'il étendait ce sentiment même sur les sciences qui n'avaient pas le pouvoir « d'amender le pain et le vin ». Un jour que le méchant rimailleur Robert Bordier se plaignait de ce que seuls les hommes d'épée et ceux qui servaient le roi dans les affaires d'importance reçussent des largesses, tandis qu'on se montrait ingrat envers les gens qui excellaient dans les belles-lettres, le vieux courtisan avait répondu qu'il était juste qu'il en fût ainsi, « que c'estoit sottise de faire des vers pour en espérer autre récompense que son divertissement et qu'un bon poète n'estoit pas plus utile à l'Estat qu'un bon joueur de quilles »¹. Jamais le propos de Malherbe ne fut plus de mise que dans les dures années qui vont de 1635 à 1642. Le beau moment de s'en prendre au roi et aux ministres de leur indifférence à l'égard des faiseurs de vers, quand les armées guerroyaient en Catalogne et en Flandre, dans le pays rhénan et en Italie et que l'ennemi, à plusieurs reprises, envahit le royaume ! A sa rentrée en France, en décembre 1636, Mainard apprit que les Impériaux venaient de quitter la Bourgogne, et Flotte put l'informer que les bourgeois de la capitale étaient à peine remis de la folle frayeur où les avaient jetés la prise de Corbie par le cardinal infant et l'approche des bandes de Croates et de Hongrois du terrible Jean de Werth. Au printemps de 1637, le comte de Vaillac, de retour en Quercy pour y soigner ses blessures, relata à Mainard² la descente de la flotte française en Sardaigne et le rude combat qu'elle avait livré à l'île Sainte-Marguerite, sous la conduite du comte d'Harcourt et du

1. Racan, *Vie de Malherbe*, éd. c., t. I, p. 271.

2. Cf. l. CLXIV, pour une des visites que le comte de Vaillac, avec « une cohorte de nobles de province », rend à Mainard, à Saint-Céré.

marquis de Sourdis (ce dernier, un protecteur du poète)¹, pour chasser les Espagnols des îles Lérins, sur les côtes de Provence². Quelques mois plus tard, le président vit tous les gentilshommes campagnards, ses voisins, courir se mettre sous les ordres du duc d'Halluin afin de défendre le Languedoc, envahi par les Espagnols. Les armées de Philippe IV avaient bloqué Leucate, mais la bravoure des assiégés et la vaillance des milices languedociennes forcèrent l'ennemi à décamper (29 septembre). Aux festins qu'on donna dans les châteaux du Haut-Quercy en l'honneur des vainqueurs, de retour dans leurs foyers, dans ces grandes « fréries » où se trouvaient côte à côte le comte de Clermont, montrant fièrement sa blessure gagnée à Leucate, le comte de Crussol qui, à la même journée, avait joué un beau rôle, le baron de Saint-Géry qui s'y était distingué, de même que ce brave Montbrun qu'on gratifiait du sobriquet de tortue aux réunions bruyantes de Castelnaud, Mainard sentit la part de vérité du propos de Malherbe sur le peu d'utilité des poètes dans un état³ :

En ce temps amy de Mars
Où l'on oyt de toutes parts
L'airain bruyant des trompetes,
Les Dieux du gouvernement
Mettroient devant cent poètes
Un drille de régiment⁴.

A ces heures de péril national, Mainard trouvait naturel que Richelieu préférât « aux luths des Muses les flûtes de l'Arse-
nal. » A la différence des rêveurs de cabinet qui :

Sont lyons dans un sonnet
Et cerfs dans une bataille,

1. Cf. la l. CLXIV à Flotte sur le désir du marquis de Sourdis, gouverneur d'Orléans, frère du cardinal archevêque de Bordeaux, de faire venir le poète à Paris. V. la l. CXVI de Mainard à ce personnage.

2. Nous tirons les détails relatifs au comte de Vaillac d'une lettre envoyée d'Aix, le 10 mars 1637, par Peirese au prieur Guillemain et d'une autre lettre citée en note par Tamizey de Larroque (*Correspondance de Peirese*, t. V., p. 225) et adressée d'Aix, le 31 mars 1637, au même personnage par Perrol.

3. Sur la conduite de ces gentilshommes quercynois à Leucate, v. *Hist. du Languedoc*, t. XI, pp. 1109, 1116, 1117, 1126. — Un fort méchant quatrain inédit de Mainard, ms. 843 de Toulouse, f° 226 v., contient sur Montbrun la plaisanterie à laquelle nous faisons allusion ci-dessus.

4. V. l'ode à Flotte, éd. Garriss., t. III, p. 200 et s.

les guerriers avaient risqué leur vie pour la défense du pays, pour la sécurité du peuple, pour celle de ses biens. C'est grâce à

..... ces François indomptables
Qui courent droit aux canons
Comme Flotte aux bonnes tables,

que son ami, l'adorateur de Bacchus, avait pu, l'année de Corbie, verser sans crainte dans son verre « tant de flacons et de pots ! »

Sans le sang qu'ils ont versé
A la teste de nos troupes,
Jean de Wert eust fracassé
Tes bouteilles et tes coupes,
Galas seroit l'héritier
Des bourgeois de ton cartier,
Dont la richesse est si grande ;
Et sur le nez des maris
Auroit troussé la holande
Des coquettes de Paris !

Ce sont eux qu'on doit combler de biens et non les poètes. Ce sont à ces « hardis généreux » que les richesses devraient aller et non aux partisans ni aux trésoriers qui, malheureusement pour la France, se sont fait, dans les dernières années, aux dépens des gens de mérite, des fortunes énormes.

Cet abandon de ses prétentions de poète en faveur de la valeur militaire, cet effacement des lauriers pacifiques devant la gloire des armes, ce revirement complet de sentiments ne dura guère chez notre auteur. Qu'importe. La mobilité des sentiments n'en exclut ni la sincérité ni la force, et les poètes, s'ils sont doués, peuvent fixer dans des chefs-d'œuvre des impressions fugitives mais fortement senties, des pensées peu coutumières mais qui, pour un jour du moins, ont ébranlé leurs intimes convictions.

Flotte, à qui s'adressait l'épître rimée dont nous avons donné des extraits, la fit voir, dès la fin de 1637, à tous ses amis de Paris et, par l'entremise de Chapelain, en envoya, en mars 1638, une copie à Balzac, dans la Charente¹. Mais à cette

1. *Lettres de Chapelain*, éd. c., t. I, p. 213, 15 mars 1638, à Balzac.

dernière date, Mainard l'avait déjà fait imprimer à Toulouse, en attendant que le libraire Colomiez la mît en tête d'une mince plaquette qui contient, à part cette épître ou, comme Mainard l'appelle avec plus de prétention, cette ode à Flotte, trente-quatre épigrammes, dont l'une du comte de Clermont¹. C'était tout ce qu'on avait pu arracher au poète. Depuis longtemps ses amis l'exhortaient à réunir ses pièces en un volume, mais il avait opposé des refus à toutes leurs demandes, en alléguant le nombre restreint de ses bons vers qui auraient fourni à peine « la matière de quatre feuilles de papier² », ou encore en mettant en avant ses tracas domestiques qui ne lui laissaient pas le loisir de s'occuper d'une besogne pénible, ou enfin en prétextant que son éloignement de la Cour l'empêchait de se rendre compte des goûts du jour du public³. Il y avait du vrai dans toutes ces raisons, mais surtout, il faut le dire, Mainard se défiait de Flotte qui, en son absence, aurait surveillé à Paris l'impression de ses vers, en y apportant des changements auxquels notre auteur ne pouvait consentir⁴. Aussi résolut-il de mettre à profit un séjour fait à Toulouse, au début de 1638, pour s'entendre avec le libraire Colomiez au sujet de la publication d'un livret qui devait contenir son ode et ses dernières épigrammes.

Un procès avait, à ce moment, appelé Mainard dans la grande ville du Midi, et l'affaire avait tellement traîné qu'il y avait perdu tout le mois de février « en une fainéantise de bourgeois sans occupation⁵ ». Mais un séjour prolongé à Toulouse n'était pas fait pour déplaire au président.

Il est certain que Mainard ne descendait pas dans la maison décrite par Labouïsse-Rochefort, comme ayant été la demeure du poète à Toulouse. Cet immeuble, démoli aujourd'hui, se trouvait au coin des rues des Pénitents-Gris et des Lois et aurait été acquis, en 1774, par l'ancienne Ecole de Médecine

1. *Pièces nouvelles*, Toulouse, 1638, in-16 (Arnaud Colomiez).

2. Cf. l. LX et LXXXV, envoyées de Rome à Gomberville et à Guill. Colletet.

3. Cf. lettre CCLXXI,

4. Cf. lettres CXXII et CLXXIV.

5. Cf. l. CLXXX.

dont les locaux en étaient voisins. L'auteur des *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard* tient, à coup sûr, cette légende du chevalier Du Mège (*Hist. des institutions de la ville de Toulouse*, 1844-46, t. IV, p. 627), qui, dans l'espèce, comme en de nombreux autres cas, a appuyé ses allégations douteuses de preuves fournies par son imagination¹. A défaut de logis possédé en propre², Mainard trouvait un accueil hospitalier chez sa nièce Anne, mariée depuis 1620 au conseiller de Parlement François de Cambolas, ou encore chez son cousin germain, Balthazar de Fraust, président aux Enquêtes, ou enfin chez son beau-frère, l'écuyer Jean de Boyer.

De nombreux souvenirs et de puissants liens d'amitié l'attachaient à cette ville où il était né et où s'était écoulée sa première jeunesse. La plupart des sièges du Parlement appartenaient aux fils des collègues de Géraud et de Jean de Mainard ou étaient occupés par d'anciens condisciples du président honoraire d'Aurillac. Plus favorisés par le sort, ces magistrats avaient mieux fait leur chemin; néanmoins ils gardaient à notre personnage toute leur affection et, quand leur ancien camarade se rendait à Toulouse, ils rivalisaient d'empresse-

1. Nous avons vainement cherché dans les archives de la Faculté de médecine de Toulouse le procès-verbal de 1774 sur l'acquisition par la municipalité de la maison de Mainard, à l'effet de l'agrandissement de l'Ecole de médecine adjacente. Pourtant un historien récent de la Faculté de médecine de cette ville, le Dr Barbot (*Les chroniques de la Faculté de médecine de Toulouse du XIII^e au XIX^e siècle*, Toulouse, 1903, t. I, pp. 280-281) admet l'assertion sans preuves de Du Mège. La pierre avec l'inscription *secessui et otio*, qui aurait été placée au-dessus de la porte d'entrée de cette habitation et qui, d'après Labouisse-Rochefort et Du Mège, aurait été transportée au Musée de la localité, ne s'y trouve pas. Comme nous l'a fait remarquer M. Rachou, conservateur du Musée, seuls les catalogues de Du Mège, auteur connu pour l'inexactitude souvent voulue de ses travaux, font mention de cette pierre. Noter encore qu'elle est cataloguée sous les n^{os} 437 et 809 dans la *Notice des monuments antiques et des objets de sculpture moderne* par A. Du Mège (Toulouse, 1828) et dans la *Description du Musée des Antiques de Toulouse* par le même (Paris, 1835), tandis que la cote qu'en donne Labouisse-Rochefort est 286. Labouisse-Rochefort parle encore d'une plaque de marbre noir, contenant le quatrain misanthropique bien connu de Mainard : *Las d'espérer et de me plaindre...*, qui proviendrait de cette même maison et qui, vers 1804, se serait trouvée dans la cour de l'ancienne Ecole de médecine de Toulouse. Assurément ce publiciste a été victime de sa trop grande crédulité, de même qu'il l'a été au sujet d'une inscription relatant l'inhumation de Mainard dans la petite église des cordeliers de Toulouse (*o. c.*, 161), alors qu'un acte authentique prouve que notre personnage fut enseveli à Saint-Céré.

2. Il semble d'après un acte de 1611 (cession de Mainard à J. Farganel, *Pièces justif.* 6^e) que Mainard possédait une maison à Toulouse, dans le quartier de Saint-Etienne. La phrase où il en est question est néanmoins assez ambiguë.

ment à fêter sa venue. On prisait la franche cordialité de son caractère, la sûreté de son commerce, sa bonhomie souriante qui détendait agréablement ses traits un peu durs de Romain du temps de la République; l'enjouement de sa conversation, la gaillardise de ses saillies, sa communicative gaité qui, malgré ses déboires, se réveillait à table, quand il était en bonne compagnie; son robuste appétit que trahissaient la rondeur de sa taille et son double menton; son entrain à vider les brocs qui en faisait à Toulouse, ville gourmande et joyeuse, un inappréciable convive.

Aussi, en février 1638, depuis le premier président Jean de Bertier jusqu'à Pressac, greffier en chef de la Cour, les membres de l'auguste « sénat » se disputaient-ils le plaisir de régaler Mainard qui, deux fois par jour, « au risque de mourir de la mort que César disoit estre la meilleure », faisait honneur à ces copieux repas de carnaval, dont la tradition s'est perdue de nos jours ¹. Que ce fût chez Bertier, dans le vieil hôtel paternel de la rue des Filatiers; chez le conseiller clerc Victor de Frézals, dans sa demeure proche de la Dalbade ²; ou, rue Coraille ³, chez le président à la Tournelle Philippe de Caminade, c'étaient presque toujours les mêmes amis qui entouraient Mainard. En dehors de ceux que nous avons déjà nommés, l'avocat général Marmiesse ⁴, le juge criminel de Loupes ⁵, les conseillers Charles de Catel ⁶, Puymisson ⁷ ou leur collègue, le studieux Delong qui quittait avec peine, pour assister à ces festins, le silence de son cabinet :

Cesse Delon, de te remplir la teste
Des beaux secrets de Pinde et d'Helicon.
Le carnaval est une grande feste
Qui nous oblige à vider le flacon.

1. Cf. les lettres CLXXX et CLXXXIX à Flotte.

2. Cf. le *Plan de Toulouse divisé en huit capitoulats* par Jouvin de Rochefort (début du xviii^e siècle).

3. C'est l'actuelle rue Caminade.

4. Mainard lui adresse ses lettres XXVI et CCLVI.

5. C'est à ce correspondant que Mainard envoie ses lettres CXVII et CLV.

6. Cf. la lettre XXIV à Catel dans laquelle Mainard lui demande des nouvelles de la pièce de théâtre que ce conseiller a sur le chantier.

7. Mainard lui a dédié un sonnet, éd. Garriss., t. III, p. 26.

Fay donc céder tes lèvres à mes coupes,
 Et viens chez moy faire ton mardy-gras;
 Mon fricasseur règne au païs des soupes,
 Et mon pïot surpasse l'hipocras¹.

A ce moment c'était l'ode à Flotte qui délectait la compagnie. Cette pièce, « adressée par un Toulousain à un Toulousain », réunissait tous les suffrages et on ne se lassait pas à chaque repas d'en faire réciter un couplet à Mainard. Comme, cédant à leurs instances ainsi qu'à celles de Flotte, le poète promit de faire paraître son ode accompagnée d'une trentaine d'épigrammes, on résolut, autant pour le remercier que pour le consoler des gros mécomptes qui lui étaient arrivés à son retour de Rome, de lui offrir une petite satisfaction d'amour-propre.

Toulouse rendait depuis longtemps hommage au talent de son poète. On y était fier de pouvoir opposer le nom d'un enfant du pays de Gascogne aux réputations les plus brillantes des provinces d'au-delà de la Loire. C'est ainsi que, le 1^{er} janvier 1619, dans une lettre à Peiresc, l'avocat Guillaume d'Abbatia, futur capitoul, mettait Mainard sur le même rang que Malherbe, Ronsard et Desportes². En songeant à faire décerner à leur ami, par les Jeux Floraux, un prix extraordinaire, les hauts magistrats de Toulouse, n'étaient, en somme, que les interprètes des sentiments avérés de tous leurs concitoyens.

Il était d'autant plus facile aux amis de Mainard de réaliser ce dessein que beaucoup d'entre eux faisaient partie de l'institution de Dame Clémence³. Jean de Bertier, baron de Mont-rabe, tenait de son père Philippe de Bertier, ancien président à la Cour suprême du Languedoc, auteur de vers latins dont Balzac a vanté la pureté, un goût très marqué pour la poésie⁴.

1. Ed. Garriss., t. III, p. 50. Ce sonnet n'a été composé, il est vrai, qu'en 1643 en réponse à des vers latins que Delon avait adressés à Mainard (cf. l. XLVIII et CLXXVI).

2. Guillaume d'Abbatia, *Lettres inédites à Peiresc*, publ. par Tamizey de Larroque, fasc. X des *Correspondants de Peiresc* (Paris, 1883, in-4°).

3. Cf. Axel Duboul, *Les deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux*, Toulouse, in-8°, 1901. — Poitevin-Peytavi, *Mémoire pour servir à l'hist. des Jeux Floraux*, in-8°, 1813.

4. A part quelques opuscules politiques, Philippe de Bertier publia en 1616 *Tolose sive Iconum libri duo* (in-4°; réimpr. en 1611, in-8° et in-4°). D'Aldéguier (*Hist. de la ville de Toulouse*, 1835, t. IV, p. 29-30) met ses ouvrages au-dessous de rien,

Maître en la gaie science, il était chancelier des Jeux Floraux, tandis que ses collègues, les présidents Barthélemy de Grammond, le continuateur de l'*Historia Thuana*¹, et Philippe de Caminade en étaient les vice-chanceliers. Ce dernier, esprit fin et lettré, en relations avec Chapelain et Balzac, tournait en langue *moundine* des vers si bien faits que la gloire de la province, le poète Goudoulin, disait à propos de l'égantine, du souci et de la violette remportés précédemment aux concours par Caminade, que les Grâces déguisées en fleurs étaient venues le saluer². Il prisait tout particulièrement les épigrammes de Mainard à qui, au rapport de Pellisson, il envoyait tous les ans, pour ses étrennes, un Martial.

En l'absence de son oncle, le premier président, parti en hâte pour Paris afin de porter au roi les représentations du Parlement de Toulouse, mécontent du projet de création à Nîmes d'un nouveau Parlement du Languedoc³, ce fut sous la présidence de Caminade que, les 1^{er} et 3 mai, mainteneurs et maîtres ès-Jeux Floraux se réunirent aux fins de prendre connaissance des productions des concurrents et d'adjuger aux trois plus méritants les *joyes* ou les fleurs d'usage. Donc le 3 mai 1638, une fois que les membres du jury, réunis dans le petit consistoire de la maison de ville, tombèrent d'accord pour décerner l'égantine à l'avocat Jean Donjat⁴, le souci à son collègue Chapuis, et la violette au gentilhomme Henry de

tandis que Lafaille (*Annales de la ville de Toulouse*, 1685-1701, t. II, p. 49) les a jugés excellents. Balzac les a beaucoup vantés dans une lettre du 7 janvier 1643 (l. 11 du livre XV) adressée au premier président du Parlement de Toulouse (cf. aussi l. CLIII *bis* de Mainard).

1. Le président de Grammond continua l'histoire du président de Thou, d'abord de 1610 à 1617 (Paris, 1641, in-f°), ensuite jusqu'en 1629 (Toulouse, 1643, in-f°).

2. Reçu en janvier 1637 président à la Tournelle, après avoir été conseiller et commissaire aux requêtes du Palais (Arch. Haute-Garonne, B. 571). — Sur ses vers en langue romane et sur les prix qu'il avait remportés aux concours des Jeux Floraux, v. Du Mège, *Hist. des institutions de la ville de Toulouse*, t. IV, p. 462. — Le 30 octobre 1638, Chapelain relate à Balzac les visites que lui rend Caminade à Paris (*o. c.*, t. I, p. 34). Chapelain parle encore dans sa lettre du 20 novembre 1638 à l'avocat latiniste Doujat (la bonne orthographe est Donjat) de Toulouse des entretiens qu'il a dans la capitale avec Caminade (*ibid.*, 329). V. aussi une lettre à Caminade du 1^{er} novembre 1640 (*ibid.*, 712).

3. Cf. Dubédut, *Hist. du Parlement de Toulouse*, t. II, p. 210.

4. Sur Jean Doujat ou Donjat, futur membre de l'Académie française, professeur en droit canon au Collège royal et docteur régent de la Faculté de droit, v. Pellisson, *o. c.*, t. I, p. 310.

Taraillan, le président Ph. de Caminade prit la parole. Il rappela à la Compagnie que, par le passé, elle avait gratifié des libéralités de Dame Clémence des poètes qui, sans avoir concouru aux Jeux Floraux, avaient la réputation d'exceller dans la poésie française, grecque ou latine. Il rappela à cet effet aux assistants une délibération du 3 mai 1554 du Collège du Gay savoir qui vota à Pierre Ronsard une églantine dont le prix, plus élevé que d'ordinaire, fut converti en une Minerve d'argent ; il cita ensuite les termes d'une autre délibération du 3 mai 1586 par laquelle il avait été accordé à Jean-Antoine de Baïf un Apollon d'argent, et enfin la décision, prise le 3 mai 1637, de donner une églantine et un souci à messire Nicolas de Grille, évêque d'Uzès, bien que depuis 1612, année où son chant royal avait été récompensé d'une violette d'or, ce prélat n'eût plus rien envoyé aux Jeux Floraux. Puis il ajouta : « Et par ce qu'il se trouve pour le jour d'huy que le sieur de Maynard, filz de feu Monsieur le président (*sic*) de Maynard, natif de cette ville, est l'un et principal des pouetes ordinaires du roy, homme de grand mérite et réputation dans et hors le royaume, tenant des premiers rangz en la science de pouésie comme il est notoire par les témoignages qu'il en a rendeus mesmes en ce college ou il dicta il y a longtemps plusieurs chants royaux, il pryé l'assemblée de délibérer s'il ne seroit nécessaire d'uzer envers luy de pareille recognoissance et par quelque present luy donner tesmoignage de la bonne volonté qu'elle a en son endroit. Sur quoy l'affaire mise en délibération, d'une commune voix a esté arresté que pour tesmoigner au dict sieur de Maynard lestime que la compaignye faict de ses mérites, naissance et rare scavoir en la science de la pouésie, il lui sera donné un prix tel que par les dits seigneurs vice-chancelier et présidents de Gramont avec les dits sieurs de Rudelle, de Saint-pol et de Montagut, capitouls baillés, sera adjugé et ce aux frais du revenu de la fondation. Lequel avec la présente délibération luy sera envoyé¹ ». — Les délégués du Collège prirent

1. Arch. de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. Registre des actes et délibérations du Collège du Gay savoir, 1584-1640, f^o 345-348 verso. Relevons parmi les mainteneurs et maîtres qui prirent part à cette délibération les noms de trois amis

bientôt après la résolution de remettre à Mainard comme prix extraordinaire une Minerve d'argent.

Sollicité par Flotte, le gazetier Théophraste Renaudot entretenait ses lecteurs des quatre coins de la France de la solemnité de Toulouse¹. Une inexactitude, contre laquelle le poète s'empessa de protester, s'était glissée dans le compte rendu de la *Gazette*. Les Jeux Floraux, y était-il dit, avaient couronné des vers envoyés par Mainard : or, en dépit de cette allégation et malgré l'assertion de Caminade, jamais le poète² n'avait présenté de chants royaux aux concours de sa ville natale. Au contraire, il marquait beaucoup d'aversion à l'égard de ces « épiques », comme Du Bellay, jadis, avait appelé ces compositions, et était même si peu instruit au sujet de l'institution de Dame Clémence qu'il n'en put fournir aucun renseignement précis à Flotte, désireux d'être éclairé sur ce point.

Touché de l'honneur qui lui avait été publiquement rendu et qui, disait-il, « n'a été fait qu'à deux écrivains que le siècle de nos pères a regardés avec admiration », Mainard remercia avec effusion Caminade de la peine qu'il s'était donnée « de le placer entre les illustres du temps » et lui promit, afin de laisser une marque durable de sa reconnaissance, de travailler à une pièce à la gloire du vice-chancelier et de ses collègues des Jeux Floraux³. L'année passa sans que la municipalité, exécutrice des décisions du consistoire, envoyât à Mainard la récompense promise. En revanche le 1^{er} avril suivant, comme le Collège du Gai savoir s'était assemblé à l'effet de conférer sur les mesures à prendre en vue du concours de mai, Mainard reçut un autre honneur. Sur la proposition du vice-chancelier des Jeux, le président de Grammond, qui tenait vraisemblablement à faire prendre patience au poète, le Collège compléta la mesure

de notre auteur, le conseiller à la Cour Charles de Catel, qui travaillait à cette époque à des pièces de théâtre qui n'ont pas paru (cf. lettre XXIV de Mainard) et traducteur de la *Morale* d'Aristote (Toulouse, 1644, in-4°) ; le juge criminel de Loupes et l'avocat Saint-Blancat « orateur, historien et poète » comme l'appelle Chapelain, poète surtout dont, en 1644, Mainard fit admirer les *Sylves* à Balzac (cf. l. CCLXVI).

1. *Gazette de France* du 22 mai 1638 (nouvelles de Toulouse du 14 mai 1638).

2. Cf. l. CLXXXVII. — V. aussi sa l. CLXXVI. Il y prie Flotte de s'adresser à M. de Lopes (ou de Loupes), l'un des mainteneurs, pour les détails qu'il désire connaître sur le Collège des Jeux Floraux.

3. L. XVI à Caminade.

qu'il avait prise en 1638 en faveur de Mainard : elle l'agrégea à la Compagnie quoiqu'il n'eût jamais concouru pour l'obtention des fleurs ¹. Cependant les années 1639 et 1640 s'écoulèrent sans que Mainard reçut sa Minerve. Las de l'attendre, il reprocha à ses amis et protecteurs, « les savants ministres de la Thémis du second Parlement de France », de manquer à leur parole :

Grands ministres de la Thémis,
Du second Parlement de France,
Le don que vous m'avez promis
Trompera-t-il mon espérance ?

L'astre qui mesure le temps,
A deux fois meury la vendange,
Depuis le moment que j'attens
Vostre Pallas du Pont-au-Change ².

Si le peuple est trop indigent
Par les dépenses de la guerre :
Gardez vostre image d'argent,
Et m'en donnez une de terre.

Quand Rome estoit l'amour des Cieux,
Et la source des grands exemples,
L'art du potier faisoit les Dieux
Qu'elle reveroit dans ses temples ³.

On aime voir Mainard formuler des prétentions si modestes, écrire une requête si noblement désintéressée. Mais il avait tort de s'en prendre au chancelier et aux vice-chanceliers des Jeux Floraux, le premier président Bertier de Montrabe et les présidents de Grammond et de Caminade. Ce n'étaient pas eux qui administraient les revenus légués par la légendaire Dame

1. Archives de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. Actes et délibérations du Collège du Gay-Scavoir, 1584-1640, f° 331. Nous reproduisons aux *Pièces justificatives* la partie du procès-verbal de la séance du 1^{er} avril, renfermant la proposition du président de Grammond.

2. Le Pont-au-Change de Paris était connu par le nombre et la richesse de ses boutiques de bijoutiers et d'orfèvres.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 144. Le vers du deuxième quatrain de l'état définitif de cette pièce porte : A six fois meury la vendange. La variante : A deux fois, etc... nous a été fournie par la version de la f. 232 verso du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse. — Cf. pour l'inspiration d'où dérive la fin de cette pièce, Tite-Live : *Memento enim deos, cum propitii essent, fictiles fuisse* et Properce (liv. IV, élégie 1) : *Fictilibus crevere Deis haec aurea templa*.

Clémence, mais les capitouls. Pour bien faire, Mainard aurait dû, comme le fit en son nom l'honnête Pellisson ¹, s'indigner contre l'avarice ou la négligence de la municipalité de sa ville natale qui lui promet une statuette d'argent et ne lui en donna même pas une d'argile.



En dépit des éloges de ses amis, Mainard dont l'âge et l'expérience avaient affiné le goût et aiguisé le sens critique, se rendit compte des imperfections de son petit volume de 1638, composé à la hâte et insuffisamment poli ². A la nouvelle que ses pièces sont tombées dans les mains de *Ferragus* ³, il se sent honteux d'avoir publié des vers qui ne correspondent pas à l'idée très haute qu'il s'est faite à cette heure de la perfection littéraire. Et sa confusion augmente quand il considère la nuée d'épigrammes, la multitude d'odes et de chansons qui lui ont échappé au cours de sa jeunesse et que le libraire Du Bray a soigneusement insérées dans ses anthologies. A regarder ses « sottises » il se sent découragé. Certes ce n'est pas ce ramas où les vers raisonnables « ne passent pas le nombre de mille ⁴ » qui peut consacrer pour toujours sa renommée de poète. L'espoir l'a quitté qui naguère l'enflévrail de gagner par ses chants honneurs et richesses. Maintenant son désir est de laisser une œuvre impérissable et de se faire décerner des lauriers qui ne se flétrissent jamais ; cette ambition lui reste encore, entière et ardente. Sa vie serait gâchée, s'il ne publiait pas l'œuvre qui résume son activité poétique. Il va bientôt atteindre la soixantaine. Il sent que son existence touche à sa fin. Mais la pensée de la mort toute proche est loin d'abattre son courage. L'âge des longs espoirs est passé ; il faut à tout prix, durant les quelques années qui lui restent à vivre, donner ce livre qui établira sa renommée dans les siècles futurs. Car

1. Pellisson, *Hist. de l'Acad.*, éd. c., t. I, p. 208.

2. Cf. lettre CCXVII à Frémin.

3. Cf. l. CCXV à Flotte.

4. Lettre CCLXIX au même.

c'est pour contenter les générations à venir et les amis qu'il s'est acquis sous le règne de Henri le Grand, tels que l'illustre maréchal de Bassompierre et le « grand » comte Adrien Montluc de Carmain, c'est pour leur plaire à eux seulement, ainsi qu'à ce juge sans reproche qu'est la postérité, que Mainard travaille à parfaire ses vers¹. Il repousse l'offre alléchante que lui fait Flotte de tenter une entrée à la Cour à l'aide de son volume de vers. Dédaigneux de la Fortune qui l'a fui, il fait maintenant des caprices de cette déesse, le jouet de sa philosophie². Fatigué d'avoir sans fruit adulé les puissants, il ne veut plus désormais les importuner de ses « panégyres³ ». C'est même avec une amère satisfaction qu'il se félicite de n'avoir point profité des libéralités des princes et « d'avoir fait de l'honneur à la France à ses dépens⁴. Pour narguer son siècle il songe à dédier son ouvrage à l'ombre de Mécène ou à celle de François I^{er}⁵, ou encore d'en faire hommage au bon Flotte pour marquer à cet ami sûr et dévoué toute sa gratitude.

III

Cependant Mainard n'avancait qu'avec lenteur dans le travail de mise au point de ses productions. Des empêchements nombreux en sont cause; ses procès l'appellent souvent à Toulouse ou en Rouergue⁶. Les soins à donner à ses affaires domestiques « dont la pesanteur l'accable » l'éloignent souvent de son « estude⁷ ». Quand il s'y trouve, la maladie de sa femme trouble sa tranquillité d'esprit. « Le célibat n'est pas moins nécessaire aux poètes qu'aux prestres, et les Muses ne doivent pas s'embarrasser des soins d'une famille⁸ », déclare-t-il en

1. Cf. l. CLXXIV à Flotte.

2. Cf. l. CCXLIII au même.

3. Cf. l. CCLXXXV au même.

4. Cf. l. CCLIII à Fremin.

5. Cf. l. CXLVII.

6. Cf. lettres CXVIII, CXX, CXLIX, CLIII bis, CLXXX, CLXXXI, CCLX pour ses procès à Toulouse et lettres XI et CLII pour ceux en Rouergue.

7. Cf. lettres CLVIII et CCXLV.

8. Cf. l. CXLV.

soupirant à Flotte, qui lui relate les incidents de son insouciante vie de garçon. Sa vieillesse tombe fréquemment « dans une fainéantise d'où le commandement de tous les princes de l'Europe ne la scauroit tirer¹ » et les « petites infirmités » qui le persécutent lui ôtent l'envie de se mettre de tout cœur à l'ouvrage² ».

Il n'y a pas jusqu'aux événements politiques qui n'apportent des obstacles au labeur de Mainard. Ainsi, presque toute l'année 1641, il vécut dans un état de vive anxiété. On connaît l'histoire de la révolte des princes — le duc de Bouillon, le comte de Soissons et Henri de Guise, archevêque de Reims se liguant à Sedan, ville gouvernée par Bouillon, et appelant à leur aide l'Empereur et les Espagnols contre la domination du Cardinal³. A l'annonce des premiers actes d'hostilité des princes, Mainard est saisi d'inquiétude (avril 1641). C'est que la plupart de ses biens et la maison qu'il habite se trouvent dans la vicomté de Turenne, dont le duc de Bouillon est le suzerain, et qu'il ne voudrait pas lui, Mainard, qui n'a « jamais eu de pensées que celles que le devoir et la justice donnent à un bon François », être soupçonné d'avoir le moins du monde trempé dans le complot du maître de la province⁴. Après la déclaration du roi contre les princes (8 juin), ses craintes redoublent. Il lui semble à toute heure que Louis a envoyé dans « le petit coing de terre » où vit le poète « des gens avec ordre d'abattre les maisons de M. le duc de Bouillon et d'abolir les privilèges qui depuis trois siècles ont tenu ce pais dans un calme qui a excité l'envie de nos voisins. » Craintes légitimes. Bientôt il vit le château de Saint-Céré occupé par les gens du maréchal de Schomberg et la forteresse voisine de Turenne entre les mains du duc de Ventadour. Voilà donc à quoi avait abouti la rébellion qui avait charmé le duc de « ses monstrueuses

1. 1. CCLXIX.

2. 1. CXLVII.

3. Cf. Jacques de Langlade. — *Mémoires de la vie de Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, Paris, 1692. — Cf. aussi le récit très détaillé des faits relatifs à cette révolte dans le t. III de l'*Histoire de Louis XIII* de Bazin. — Frédéric Maurice de Bouillon est le fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon qui, lui aussi, « brouilla » beaucoup sous le règne de Henri IV.

4. Cf. Lettres CCLXXVIII et CCLXXIX.

espérances », le dégât du Haut-Quercy par les troupes de Sa Majesté, les rapines exercées par la soldatesque sur les propriétés de gens innocents, la fin prochaine des privilèges de la vicomté ! Ah, les peuples portent les fautes que les princes commettent et les jeux de ces derniers amènent souvent « les plus cruelles calamitez de l'Estat...¹ ».

Heureusement, le duc fit bientôt la paix avec Louis et son premier ministre (5 août). Même, à l'entrée de l'hiver, Mainard put saluer son suzerain, qui se rendit dans la vicomté pour visiter ses immenses domaines, inconnus pour lui jusqu'à cette date². En fidèle serviteur, Mainard alla présenter ses hommages à Bouillon, dans son château de Turenne, lui offrit des étrennes versifiées pour son nouvel an³, fit honneur à la table du duc qui, en vrai grand seigneur de l'époque⁴, aimait les repas copieux et les beuveries prolongées et l'accompagna, au printemps de 1642, jusqu'à la frontière de la Basse-Auvergne lorsqu'il se mit en route pour prendre le commandement dont le roi l'avait investi dans le Piémont⁵.

Les visites chez les gentilshommes du voisinage enlevaient aussi à Mainard un grand nombre d'heures qu'il aurait pu consacrer à la préparation de son livre. Il ne pouvait pourtant s'en dispenser. Bien que le gouvernement royal les eût dépouillés au xvii^e siècle de leurs anciens privilèges judiciaires et administratifs, les grands seigneurs n'en conservaient pas moins un ascendant réel dans la province qu'ils habitaient et leur intervention y avait beaucoup de poids auprès des intendants et des officiers

1. Cf. lettre CXLIV et CLXI.

2. Langlade, *o. c.*, 407.

3. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 123 « Ce jour que l'an se renouvelle » épigramme adressée dans les *Délices de la poésie françoise* au comte d'Ayen. Les mots *Grand Duc* ont remplacé dans la nouvelle rédaction l'apostrophe *Comte* qui figurait tout d'abord au vers 3. De même le *grand duc* dont il est question dans l'épître rimée à Flotte (éd. Garriss., t. III, p. 169) est certainement le duc de Bouillon. Noter que d'après l'allusion de la strophe finale à l'élection comme roi du Portugal de Jean de Bragance, cette pièce a été composée postérieurement à décembre 1640. C'est vraisemblablement à cette époque que Mainard reçut la lettre XL du liv. XXVII de Balzac qui s'excusa de ne pas reviser les *Raisons* du duc de Bouillon, en alléguant le « fâcheux embarras d'affaires » où il se trouvait. Cette lettre nous apprend que Mainard voyait le duc « presque tous les jours. »

4. Langlade, *o. c.*, p. 11.

5. Lettres XI à Pressac et CLII à Gomberville.

de toutes catégories. Ainsi, le 1^{er} de l'an 1635, Mainard exprime sa reconnaissance à la comtesse de Clermont pour la protection qu'elle lui avait accordée dans une affaire « qu'il vient de finir » à Montauban¹. De même, en avril 1641, il rappelle au baron de Saint-Géry la lettre de recommandation qu'il lui avait promis de faire écrire par le duc de Bouillon à son agent de la vicomté².

Quand la fin d'une campagne ramenait chez eux ces seigneurs grands ou petits les divertissements ne discontinuaient pas³. François de Crussol, duc d'Uzès, n'hésitait pas à sacrifier deux mille écus pour donner huit jours durant des fêtes dans sa terre d'Assier ou d'Apcher, et offrir même le « régal » d'une comédie à tous les honnêtes gens de la contrée⁴. Sa femme, la spirituelle Marguerite d'Apcher, charmait ses hôtes en leur lisant des vers de sa façon, dans le goût du quatrain suivant :

L'honneur de la belle Clarisse
De quinze amans est combattu,
Un seul est tesmoing de son vice
Et quatorze de sa vertu⁵,

tandis que Mainard entonnait à la fin des repas les entraînants

1. Lettre publiée par E. de Barthélemy dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1870-71.

2. Lettre CCLXXVIII.

3. Cf. lettre CLXIX à Flotte.

4. Cf. lettres CLXXI et CCLXXXII au même.

5. Cf. lettre CCLXXX à Flotte. — François de Crussol, duc d'Uzès († en 1680, à l'âge de quatre-vingts ans) épousa Marguerite, fille unique de Jean II, baron d'Apcher († en 1708, à l'âge de quatre-vingt-onze ans), qui lui apporta en dot la terre d'Assier ou d'Apcher, dans le Quercy, et de nombreuses terres en Auvergne. En 1641 ou au début de 1642, à l'occasion de la naissance de son premier fils, Emmanuel, futur gouverneur de Saintonge et d'Angoumois (mort, d'après le *Dictionnaire* de Moréri, le 1^{er} juillet 1692, âgé de cinquante ans), Mainard composa le sonnet : *Illustre guerrier dont le bras humilie* (éd. Garriss., t. III, p. 36). L'identification de cet « illustre généreux » avec le comte de Crussol nous est indiquée par une var. du premier quatrain de cette pièce, f° 125 du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse :

Comte dont les vertus qui charmeroient un Scite,
Te font de tous costés tant d'illustres amis,
Cesse d'estre pensif, ta belle Marguerite
T'a donné l'héritier qu'elle t'avait promis.

Mainard avait précédemment adressé au même seigneur l'« étrenne » : *Comte illustre par mille preuves* (éd. Garriss., t. III, p. 220) comme le prouve une strophe, supprimée dans la rédaction définitive, qui parle d'un « petit Crussol », impatientement attendu, appui de la grandeur du comte (même ms. f° 237 v.).

couplets de ses chansons bachiques. La fête reprenait une quinzaine plus tard chez le marquis de Bournazel ou ailleurs. La compagnie du comte de Clermont, à Castelnau, était néanmoins celle où, de l'aveu commun, on pouvait de la meilleure grâce du monde faire « une galanterie de table ». La réputation du comte était de ce chef établie dans toute la province, et, grâce aux soins de Mainard, était arrivée jusqu'aux oreilles de Balzac, en Angoumois¹. Grand chasseur devant l'Eternel, le voisin du poète faisait, dans chacune de ses excursions cynégétiques, des hécatombes de sangliers et de cerfs, cependant que ses gens rapportaient en abondance de la Dordogne toute proche ces magnifiques saumons qui avaient valu au château de Castelnau le surnom de « Palais des Saumons » et à son propriétaire celui de « Prince des saumons ». Pour faire passer ces morceaux, dignes selon l'expression emphatique du grand rhétoricien Balzac, de composer « un festin à Marc-Antoine et à sa maîtresse », les convives du comte avaient à leur disposition le meilleur muscat du Languedoc. C'est à Castelnau surtout qu'on faisait joyeusement carillonner les coupes en l'honneur du bon Flotte, l'esclave de Bacchus et que Mainard, « parfumé » — c'est son mot — tout son content, débitait aux gentilshommes, réjouis par le Frontignan, ses rimes hardies, ses gaillardises exemptes du fard dont « les polis de la Cour » couvrent « espouvantablement » leurs fades productions².

Mainard accompagnait parfois son ami de Castelnau dans ses promenades à travers le Quercy et même à travers les provinces limitrophes. Ainsi, à la fin de 1638, nous trouvons le

1. D'après une lettre du 30 juin 1639 de Balzac, on voit que le comte avait copié de sa main les *Relations à Ménandre* du rhétoricien. A la date mentionnée, Balzac lui en envoie une version plus correcte. Cette lettre, qui est la 31^e du liv. XXVII de l'éd. in-f°, porte dans cette publication la date erronée 30 juin 1635 au lieu de 1639, date exacte indiquée par les *Œuvres diverses* de Balzac, 1644, Paris, (Rocolet, in-4°). L'ami au visage de Fabrice dont l'épistolier parle au comte de Clermont dans sa lettre 26 du liv. XIV, du 23 juin 1639, est Mainard. (*Consule Fabricio dignusque numismate vultus* a dit ailleurs Balzac de notre personnage). Notre auteur est désigné par * dans la lettre 25 du liv. XIV que Balzac adresse au même, le 11 septembre 1639).

2. Cf. lettres CXXVI, CXXVII, CXLIII, CXLVI, CLXXV, CCXVI, CCXXI, CCXXV, CCXXX. — Pour la citation de la dernière phrase relative aux priapées de Mainard, v. lettre CLXIX. — V. à propos de ces passe-temps de nobles de province, l'ouvrage déjà cité de M. Pierre de Vaissière : *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*.

poète et le grand seigneur, voyageant ensemble dans le Limousin. La présence de M^{me} d'Harambure au Pin les y retint pendant dix jours¹.

La précieuse et savante huguenote, veuve et fort riche, faisait en ce moment tourner bien des têtes. Le comte de Clermont demeura sensible au charme du visage aimable, quoique grêlé, de cette dame et Mainard fut ravi de sa conversation ». Pour de l'esprit, nous apprend son dénigrant cousin, Tallemant des Réaux, « elle en avoit du plus brillant et disoit les choses d'un air tout à fait agréable ». On s'entretint de poésie et de belles-lettres. M^{me} d'Harambure montra à son visiteur le madrigal très connu que l'abbé de Cérisy avait composé à son intention :

Je mourray de trop de désirs
Si je la treuve inexorable....

et Mainard se récria d'admiration sur cette précieuse piécette. Il estimait l'abbé, neveu de son ancien ami Pierre Habert de Montmort, évêque de Cahors de 1627 à 1636, et prisait tout particulièrement ses paraphrases des psaumes. « Jamais, écrit-il à propos de ces compositions sacrées, jamais la poésie française n'a parlé si hautement, ny avec tant de doctrine. Chaque vers vaut un livre tout entier. » C'était aussi l'avis de Balzac qui le déclare « disciple de feu M. de Malherbe² ».

Madame d'Harambure estimait depuis longtemps le talent de Mainard, car, en 1631 ou 1632, lors de la perte de sa sœur naturelle, Angélique Dupin — appelée *Philoclée* par le *Dictionnaire des précieuses*³ — elle avait écrit, sous le nom de Livie, des

1. Lettre XXVI à Marimiesse. — V. l'*Historiette de M^{me} d'Harambure* dans le t. VI de Tallemant des Réaux, en la complétant par les indications du *Supplément aux commentaires*, t. IX, pp. 473-474.

2. Sur Germain Habert de Cérisy, cf. René Kerviler, *Le chancelier Séguier*, Paris, 1874 (pp. 494-507). Le madrigal cité a été attribué à tort à Charleval et à M^{me} des Loges, cf. Lachèvre, *Bibliogr. de rec. coll.*, t. II, p. 184, note 3. — Mainard, à plusieurs reprises, a montré le cas qu'il faisait des paraphrases des psaumes de cet écrivain, cf. lettres XLII, CXV et CXXXIX. — V. aussi sur Cérisy, *Lettres inédites de Balzac*, 9 octobre 1645, à Chapelain. — Sur le caractère de l'abbé, enclin aux fredaines, v. dans le t. XVIII des Rec. Conrart, 1119-1123, une série de rondeaux sur les quatre Haberts.

3. Ed. Livet, t. I, p. 195 et t. II, pp. 224-225. — V. aussi l'*Historiette de M. d'Estrade* (amoureux de cette belle) dans Tallemant des Réaux, t. VII, pp. 7-9 et le commentaire des éditeurs, *ibid.*, p. 11.

regrets qui, d'un bout à l'autre, imitent les stances élégiaques composées par notre auteur sur la mort de sa fille¹. En outre, son frère, le conseiller au Parlement de Paris, Gédéon Tallemant qui, à ce moment même, abjurait le protestantisme² pour pouvoir épouser la fille de l'opulent *partisan* Montauron, était un des protecteurs de Mainard. Non content de le « régaler d'une petite bibliothèque » et de le combler de « bienfaits³ », ce parvenu qui voulait se faire passer pour un Mécène, avait attiré au poète les bonnes grâces de Montauron, son beau-père, gros financier qui plaçait sa vanité à tutoyer les grands seigneurs et qui était heureux de s'écrier, quand on lui citait un nom illustre : « Il est sur l'estat de ma maison ! » Le grand Corneille lui dédia *Cinna* et Mainard vanta « l'infailible appui » que les « vertus malheureuses » trouvaient en ses bontés⁴. Croyons que c'est d'un cœur plus sincère que partit la consolation, touchante dans sa simplicité, que le poète adressa à Gédéon Tallemant, lors du décès de M^{me} d'Harambure :

La morte que tu plains fut exempte de blâme ;
Et le triste accident qui termina ses jours
Est le seul déplaisir qu'elle a mis dans ton âme⁵

*
* *

L'âge rend de jour en jour à Mainard ces excursions plus fatigantes et les inconvénients de la vieillesse l'empêchent de

1. Rec. Conrart, t. XXI, p. 1037 (Ms. 4126 de la Bibl. de l'Arsenal) : « Regrets de M^{re} D'Harambure, sous le nom de Livie, sur la mort de M^{re} Angélique Tallemant sa sœur. »

2. Cf. lettre CCLIII.

3. Sonnet à Tallemant, éd. Garriss., t. III, p. 23. — Lettre CCXLIX.

4. M. Garrisson n'a pas vu (t. III, p. 323 note) que le Puget à qui est dédié le sonnet du t. III, p. 53 est Pierre de Puget, sieur de Montauron et non J. Puget de la Serre, écrivain toulousain raillé par ses contemporains, mais dont Mainard célébra les mérites dans un autre sonnet (*ibid.*, p. 58) et à qui il adressa la lettre XXIX. M. Lachèvre a reproduit cette erreur (*Bibliogr. des rec. coll.*, t. II, p. 713), chose qui surprend de la part de ce bibliographe, car il cite d'après le t. XXI du rec. Conrart, p. 1017, une var. du sonnet à Puget dont le premier vers est : *Montauron dont les grands recherchent l'amitié...* Ajoutons que Mainard appelle loulours son compatriote *La Serre* et non *Puget*.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 23. — Mainard annonce à Pressac la mort de M^{re} d'Harambure dans sa lettre XLVIII. — Cette fin de sonnet a été imitée par Racan, éd. c., t. II, p. 412.

plus en plus de faire raison à table au châtelain de Castelnau. Il a de fréquents « tournoiemens de tête » ; un fort rhumatisme dans le bras droit lui fait songer à passer une saison au Mont-Dore — sage dessein qu'il n'exécuta pas ; en 1641, de violents troubles gastriques le font s'aliter pendant une quinzaine¹. A la fin de 1642, son état empira. Une maladie dont « les galénistes de son village ne surent lui dire ni la cause ni le nom », le tint durant six semaines sur le bord du tombeau². Jamais il n'avait frôlé la mort de si près, et lorsque, entré en convalescence, il considéra le péril pour l'instant conjuré, il se prit à réfléchir sérieusement « au grand départ³ ». Sa foi en Dieu, malgré les quelques nuages qui, jadis, l'avaient obscurcie subsistait vive et intense dans son cœur. Déjà en Italie, pendant la courte maladie qui l'avait abattu et au cours de son pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, sa piété s'était rallumée. Du plus profond de son être, il se jeta, cette fois encore, dans une dévotion ardente. Avec contrition et humilité, il fit son *mea culpa*. Il avait flatté les puissants, il avait « plastré leurs malices » ; de ses actions les plus viles, il avait fait ses plaisirs ; des biens d'ici-bas, l'objet unique de ses préoccupations⁴. Cette vie coupable le remplit d'horreur. Avec effroi, il envisage le moment où son âme pécheresse se présentera devant l'Eternel :

Mon âme, il faut partir. Ma vigueur est passée

Mon dernier jour est dessous l'horizon,

Tu crains ta liberté. Quoy ? n'es-tu pas lassée

D'avoir souffert soixante ans de prison ?

1. Cf. lettres XII, CXXXVI, CXVII et CLVIII.

2. Lettre CCXLIX.

3. Lettre CCLXXXIV.

4. Cf. les trois sonnets chrétiens de Mainard : *A tort on m'a blâmé de redouter la mort... Je suis dans le penchant de mon âge de glace... et La vie est un grand bien, mais ce bien me tourmente*, reproduits par M. Lachèvre dans les t. II et III de sa *Bibliogr. des rec. collectifs*, d'après le *Hortus Eptaphiorum selectorum* ou *Jardin d'épithaphes choisies*, Paris, 1648 et le *Recueil de poésies chrestiennes de M. de la Fontaine*, Paris, 1671. M. Lachèvre a eu tort de croire aux affirmations du *Parnasse françois*, Paris, 1732, de Titon du Tillet et aux dires des anthologies citées, postérieures à la mort de Mainard, comme quoi ces sonnets auraient été faits « quelques jours » ou même « quatre heures avant la mort » de notre auteur, attendu que les deux tercets de la première pièce figurent dans la lettre CCXXVI au chanoine Frémin et le deuxième quatrain de la dernière pièce est adressé par Mainard, de Rome, en 1636, au même correspondant (l. LXXXII).

Tes désordres sont grands. Tes vertus sont petites.
 Parmi tes maux on treuve peu de bien,
 Mais si le bon Jésus te donne ses mérites,
 Espère tout et n'appréhende rien.

Mon âme repens-toy d'avoir aymé le monde
 Et de mes yeux fay la source d'une onde
 Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu serois courageuse et ravie
 Si j'avoy soupiré durant toute ma vie
 Dans le désert sous l'ombre de la Croix¹ !

La témérité des premiers caprices de ses Muses le fait rougir. Les épigrammes même ne lui semblent plus répondre « au respect qu'il *doit* à ses cheveux blancs ». « La morale, annonçait-il à Flotte, sera désormais ma favorite et c'est là qu'il faut que je montre la sagesse de mon esprit... »². « Je suis sur le bord du tombeau, écrit-il à la fin de 1642 à Scarron, et ne fus jamais si plein du désir d'estudier et d'écrire. Vous ne sauriez vous figurer le nombre infini de pensées poétiques qui m'empeschent de dormir aussi bien que mon mal ; mais il n'y en a pas une qui puisse entrer dans l'épigramme. La morale m'occupe tout entier et vous ne vistes jamais de productions plus sages que celles que ma Muse va publier à l'advenir »³.

On voit bien qu'il a abandonné les modèles naguère suivis, qu'il ne lit plus Catulle ni son cher Martial. Il feuillette encore Horace, mais s'arrête de préférence aux pages mélancoliques des odes à Dellijs et à Posthume, aux passages qui parlent de la séparation inévitable des biens et des plaisirs d'ici-bas. Il lit surtout Juvénal et Sénèque. Il s'enflamme pour les âpres et véhémentes invectives du premier contre les puissants et les riches, il se raidit comme lui à défier la fortune inclémente ; il se délecte aux tableaux où ce farouche poète oppose aux turpitudes de la cour de Néron une vie simple, vertueuse et libre. Mais c'est surtout Sénèque qui le passionne ; les déclamations tragiques et philosophiques de ce rhéteur stoïcien sont

1. Ed. Garriss., t. III, p. 44.

2. Lettre CXCVII.

3. Lettre CCLXXXV.

maintenant « toute la lecture » de Mainard qui, pour purifier son âme trop longtemps sensuelle aime s'attarder » sous les portiques de Zénon »¹. La sagesse païenne l'a conquis. Il ne s'aperçoit pas de la différence profonde qui sépare la morale antique de celle qui découle du dogme chrétien. Certaines réflexions attristées d'Horace, les leçons du stoïcisme, les doctrines de l'Écriture se mêlent chez Mainard qui n'en retient que ce qu'elles ont de commun concernant le renoncement aux voluptés du monde et la gravité sereine avec laquelle il faut envisager l'entrée dans l'au-delà :

Nous avons beau nous mesnager
Et beau prévenir le danger
La mort n'est pas un mal que le prudent évite.
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocite
Arrouse des païs inconnus au soleil...

Le cours de nos ans est borné
Et quand nostre heure aura sonné,
Cloton ne voudra plus grossir nostre fusée.
C'est une loy, non pas un chastiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pasture aux vers du monument².

Le goût de la pompe et du bruit a passé à Mainard. L'idée de donner à son « désert les restes de sa vie » ne le fait plus souffrir. Ces forêts de Saint-Céré si longtemps insupportables, il les trouve belles ; ces champs, il les trouve plaisants. Il y respire les voluptés secrètes de la solitude ; rien n'y viendra troubler le calme de ses dernières années. « Les ans m'ont changé, le monde m'importune » déclare à ses amis étonnés cet ancien adorateur de la Cour. Il ne souhaite plus d'aller en « ce païs ingrat et dangereux » où le grand mérite est souvent persécuté et l'innocence parfois regardée comme un crime³.

1. Ed. Garriss., t. III, p. 72 : « Veux-tu sçavoir comme j'endors »...

2. Ed. Garriss., t. III, pp. 214-215.

3. Cf. les sonnets, éd. Garriss., t. III, pp. 15 et 21.

D'ailleurs que ferait-il à la Cour ? Il adore la vertu

Et les amis du Louvre adorent la Fortune¹.

Dans son ardeur de néophyte, Mainard prêche la bonne parole au comte de Carmain qui, à la mort de Richelieu, son ennemi, a vu s'ouvrir enfin les portes de la Bastille. Il l'exhorte à s'éloigner d'un endroit où règne la malice et à se préparer à faire ses adieux suprêmes au monde — sombres avertissements devant lesquels le comte recula épouvanté².

Comme pour se rappeler à chaque instant les sages résolutions auxquelles il s'est arrêté en dernier lieu, Mainard a fait graver sur une pierre, placée au-dessus de la porte d'entrée de son cabinet de travail, ce quatrain, où il s'est souvenu à la fois d'un vers de Martial et d'un passage de Sénèque :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre³.

Ces dispositions d'esprit ne durèrent guère plus de deux ans. En 1645, en demandant à Conrart de lui faire accorder par le chancelier Séguier un privilège pour la publication de

1. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 27.

2. V. ce sonnet, éd. Garriss., t. III, p. 22 et la lettre CXCVII de Mainard à Flotte.

3. La plaque contenant ces vers rapportés par Pellisson dans sa notice sur Mainard (*o. c.*, p. 199) subsistait encore, au dire de nombreuses personnes de Saint-Céré, il y a une trentaine d'années dans le cabinet de travail de notre personnage. L'avant dernier possesseur de cette maison la fit enlever. — Mainard prétend-on, aurait fait mettre la même inscription dans son cabinet de la rue d'Aureinques à Aurillac; il y aurait fait graver aussi au-dessus de la porte d'entrée de cette maison ces mots : *Donec optata veniat* (cf. Raulhac, *Discours sur les hommes de l'arrondissement de cette ville, qui se sont distingués par l'exercice d'éminentes fonctions*). Le quatrain du poète est visiblement inspiré par la pointe de l'ép. 47 du liv. X de Martial qui termine son énumération des éléments qui constituent une vie heureuse par ce vers :

Summum nec metuas diem, nec optes.

Sénèque exprime une pensée analogue dans les *Phéniciennes* (vers 192-195) :

Qui Fata proculcavit, ac vitæ bona
Projecit.....

Quare ille mortem cupiat, aut quare petat.

La devise *Donec optata veniat*, moins fière que l'inscription française, est le contre-pied de l'hémistiche initial du vers qui clôt le quatrain. Il est formé, comme on voit, avec des expressions empruntées à Martial.

ses poésies et « autres ouvrages » qu'il veut donner au jour, il lui annonce sa prochaine venue à Paris. Ce dessein s'affirme de plus en plus. Certes, le désir de se trouver présent dans la capitale au moment de l'impression de son livre y entre pour beaucoup. Notre poète sait que le goût de Flotte diffère bien souvent du sien, que son confident est capable de donner à son ouvrage une allure susceptible de le dénaturer et d'y faire entrer des pièces qui lui déplaisent. Mais c'est surtout l'espoir de tenter une dernière fois la Fortune avec son volume qui l'anime. La santé lui est revenue et avec elle la confiance en lui-même et l'envie de lutter encore pour conquérir l'objet de ses vœux : un emploi qui lui procure argent et honneurs. Sa femme, après de longues souffrances, avait en 1643 quitté le monde¹ et sa mort permettait à Mainard de s'absenter de Saint-Céré plus facilement et pour un plus long temps. En se rendant à la Cour, il n'a plus à redouter la fureur de Noailles qui, sur les instances des amis de Mainard, a fini par entendre raison et par ne plus parler de mettre à mal son ancien secrétaire.

L'étroitesse de la vie provinciale l'a tellement fatigué qu'il désire vivement en sortir, au moins pour quelque temps. La société des hobereaux du voisinage le rebute. Dans ses jours de mauvaise humeur, Mainard juge sévèrement ces gentillâtres, « fourbes de haute naissance... avares et mesquins » qu'il faut encenser pour être tranquille². Ces « fanfarons de province », d'une susceptibilité ombrageuse, croient lire dans chaque épigramme du poète une satire à leur adresse. Ces campagnards, qui ne comprennent rien aux plaisirs de l'esprit, se rient grossièrement de l'écrivain qui ne fait que « tirer des chansons de sa teste chenue »³. De gros nuages passent souvent même sur l'amitié qui lie notre auteur avec le comte de Clermont. Le

1. Cf. l. CXXXIV et CCIX à Théron.

2. Cf. lettre CXCHII.

3. Cf. l'épigr. : « Loin du beau séjour de mon Prince » et le sonnet à Puymisson, éd. Garriss., t. III, pp. 80 et 26. — Cf. aussi la lettre CVII où il parle à Flotte des déplaisirs qu'il souffre « en un pais où les dents provinciales ne se peuvent lasser de le déchirer. »

« mespris orgueilleux » avec lequel parfois ce seigneur le traitait, blessait profondément Mainard. De là, des brouilles passagères, mais encore assez graves¹. Tout récemment encore, le châtelain de Castelnau avait outrageusement parodié un sonnet adressé par son voisin de Saint-Céré au chancelier Séguier². Enfin le gouvernement de Mazarin inspire à Mainard la confiance et les espoirs que tout changement de régime fait naître chez les mécontents des anciens maîtres de l'Etat. — « Je ne sçaurois estre plus longtemps dans ma solitude, écrit-il vers juin 1644 à Pressac, la démangeaison de la Cour m'a pris, et tout chenu que je suis je songe à reprendre un mestier que j'ay toujours assez mal fait, et qui ne m'a pas réussi. » Son dessein, déclare-t-il, est de se rendre d'abord à Balzac, se concerter au sujet de cette entreprise, avec *l'ermite de la Charente* : « Il est las d'estre dans sa hutte, et désire comme moy de se monstrier au grand monde³. »

IV

Dans l'accablement où il s'était abîmé durant de longs mois, à cause de sa violente rupture avec Noailles, Mainard n'avait pas donné signe de vie à Balzac qui s'inquiétait de son sort auprès de Silhon et de Chapelain⁴. Ce fut en avril 1638 seulement que ce dernier l'informa du gros malheur arrivé au

1. Cf. lettres CLXXXIII, CCX et CCXVIII. — *Clarius* et *l'orateur frisé* sont les surnoms qu'il donne au comte de Clermont désigné clairement par les mots « mon voisin de Castelnau » dans la lettre CLXXXIII.

2. Sur un exemplaire de l'édition de 1646 des *Œuvres* de Mainard que M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, a eu l'obligeance de nous communiquer, nous avons relevé en marge du sonnet *Trois testes ont porté la couronne des lys* (éd. Garriss., t. III, p. 9) l'annotation suivante d'une écriture du XVII^e siècle : « Ce sonnet fut parodié par le comte Clermont de Lodève, alors ennemi de l'auteur. » Voici les var. introduites dans le texte du poète : v. 1, *Trois fois j'ay mérité d'avoir la fleur de lys* ; v. 3, *Mais malgré tant de vers qu'en suant j'ay polis* ; v. 6, *Aussi n'ont-ils reçu de moy plaisir ni gloire* ; v. 8, *Et payé les affronts que la Cour m'a fait boire* ; v. 11, *De brusler les papiers dont j'infecte la France* ; v. 14, *Que tu feras la paix du gibet et de moy*. L'annotateur anonyme ajoute que Mainard se vengea par un autre sonnet où il reprochait au comte d'avoir fait tuer son père (ou son frère ?).

3. Lettre CLVXI.

4. Cf. lettres déjà citées de Balzac à Silhon (l. 3 du liv. IX, éd. in-f°) et de Chapelain à Balzac (éd. c., t. I, pp. 151 et 222).

président et cette fâcheuse nouvelle toucha Balzac au point de lui faire rompre le vœu solennel qu'il avait prononcé en 1636 de cesser tout commerce épistolaire jusqu'en 1639¹. Il envoya donc à son ami de Saint-Céré une épître latine en vers : *Ad Franciscum Mainardum Roma reducem quaerela* ². « Que s'était-il donc passé ? A part Rome et l'Italie, le reste était-il sans prix aux yeux de Mainard ? Plein des beaux souvenirs qu'il avait rapportés de son voyage, avait-il oublié les liens qui l'attachaient à Balzac ? Ah ! que le poète se délecte à loisir dans son commerce avec les modèles de l'ancienne et de la moderne Italie, pourvu qu'il se souvienne de l'amitié promise autrefois à son cher compagnon ! » Chapelain adressa des copies de cette pièce non seulement aux membres de l'*Académie puléane*, aux Arnaud, à Montausier et à tous les beaux esprits de Paris, mais encore à Rome, où cette petite pièce de vers obtint les louanges de Bentivoglio, du P. Strada et de Mascardi³. Fort sensible à l'honneur de voir son nom « dans un éclat » auquel il n'avait jamais osé espérer, Mainard remercia avec effusion Balzac⁴, et, par l'entremise de Chapelain⁵, lui fit parvenir ses lettres, ses odes et ses épigrammes dont certaines étaient dédiées au rhétoricien⁶. Celui-ci poussait l'intérêt qu'il portait à notre écrivain jusqu'à envoyer exprès des domestiques à Saint-Céré prendre de ses nouvelles, et les jours où, débordé par l'immense correspondance qu'il entretenait avec la France et l'étranger, il lui était impossible d'écrire à son ami, il chargeait Girard, l'official d'Angoulême, ou son voisin le prieur Ogier, de tenir la plume en son nom⁷.

1. Cf. l. 61 du liv. IX à M.^s, qui est la dernière de l'édition de 1636 des lettres de Balzac. — V. aussi une lettre du 31 mai 1637 de Chapelain à Balzac (éd. c., t. I, p. 153).

2. *Œuvres* de Balzac, éd. de 1665, t. II, *Carmina*, p. 1.

3. Cf. lettres du 10 mars, du 28 avril, du 22 mai, des 3 et 24 juin et du 16 juillet 1638 de Chapelain à Mainard, et celles du 15 mars, du 18 mai, du 6 juin et des 4 et 11 juillet 1638 du même à Balzac.

4. Lettre XXVIII (juin 1638). Une autre missive à laquelle fait allusion sa lettre CCLIX à Flotte (juillet même année) est perdue.

5. Cf. lettres XXXII, LXXVII et CXXXI.

6. Cf. les épigr. éd. Garriss., t. III, pp. 64 et 69. — V. aussi dans la brochure de MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 122, un autre sonnet épigramme et p. 121 un compliment en vers.

7. Cf. lettres CXXXI, CCX, CCXXVIII et CCLIX.

L'hommage fait à Mainard de ses réponses tardives aux attaques méchantes que le P. Goulu avait en 1627 et 1628¹ portées contre la manière d'écrire de *l'unique éloquent*, fut pour notre auteur un nouveau témoignage de l'amitié de Balzac. Le rhétoricien intitula *Relations à Ménandre* (surnom de Mainard) les quatre apologies de ses propres écrits et les fit suivre de quatre dissertations où il défendait certains passages² particulièrement visés par son adversaire. Balzac avait depuis longtemps³ communiqué à son ami les premières parties de cet ouvrage de polémique, puisque, dans son épître de mai 1638, il y fait allusion :

Forte suum sylvas viridi Mainardus in umbra,
 Balsacium resonare docet ; Forte optima coniux,
 Festa meis natique oblectant otia chartis,
 Mainardo recitante, et habet solatia facti
 Phylarchus⁴ quod adhuc facundo vivit in ore
 Et superest percussus adhuc ; jamque ipse Menander
 Plaudis Narcisso, ac mutato nomine gaudes.

1. *Lettres de Phylarque à Ariste*, Paris, première partie, 1627 ; seconde partie, 1628, in-8°.

2. Les *Relations à Ménandre* et les *Passages deffendus* constituent les VIII^e, IX^e, X^e, XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e *Dissertations chrestiennes et morales* du t. II de l'édition in-f° de Balzac. Elles ont été publiées pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de Balzac, Paris, Rocolet, 1644, in-4° (achevé d'imprimer du 30 avril). A en juger par l'avis de l'imprimeur au lecteur, Balzac ne donna pas en 1644 le texte complet de son ouvrage et négligea par la suite de mettre au jour les parties omises de cette édition. « Il reste encore, dit l'imprimeur, quatre ou cinq Discours adressez au mesme Menandre, et de la force des précédens, à ce que disent ceux qui les ont veus. Je n'ay pu les vous donner pour cette fois : mais sur la parole de M. le comte de Clermont, qui me les doit envoyer de Languedoc, je les vous promets à une autre édition. »

3. Balzac avait, vers 1630, commencé à ébaucher ses réponses au P. Goulu. En effet, le 20 novembre 1642, son père, âgé de quatre-vingt-neuf ans, le prie d'envoyer au plus tôt à son imprimeur les deux livres de ses *Apologies* qui, à son jugement, sont deux livres admirables : « Depuis le temps, écrit-il, que je commence à vous solliciter de faire un présent au public des fruits de vostre travail, douze années se sont insensiblement escoulées... » V. cette missive à la fin de la lettre 28 du livre X du 12 mai 1644 à Ménage (*Œuvres*, éd. in-f°, t. I, pp. 695-696). D'un autre côté, le 1^{er} décembre 1631, Balzac adresse au cardinal de la Valette une réponse aux critiques que les *sophistes* ont apportées à ses ouvrages (*ibid.*, lettre 10 du liv. V). Enfin Chapelain (*Lettres inéd.*) parle le 18 février 1639 à Balzac du *Discours contre Phylarque* qu'il lui fit voir « il y a sept ou huit ans » et de la suppression, dans la dernière rédaction de cet ouvrage, d'une « pièce exquise » : la description allégorique de l'Empire et des sujets du Prince des feuilles.

4. Le P. Goulu, général des Feuillants, avait pris le pseudonyme de *Phylarque* et avait surnommé Balzac *Narcisse*.

Mais ce n'est qu'en novembre 1639¹ que Balzac lui envoya son ouvrage complet et sous sa forme définitive ou presque définitive. « Vous me demandez, débutait le rhétoricien en s'adressant à Ménandre, de la part de six provinces, la relation de mes disgrâces... Je vous accorderois, Ménandre, ce que vous me demandez, quand vous ne seriez le solliciteur de personne, et vous auriez tout seul le divertissement que vous désirez en compagnie... Vous serez toute ma Cour et tout mon sénat. J'auray perpétuellement les yeux sur vous et m'imagineray aussy que vous m'observez sans cesse de peur de mal user de la liberté de la solitude et de faiblir en vostre présence... » On s' imagine quelle fut la joie du poète de se voir « traiter comme une personne particulièrement aimée de Balzac² », et surtout quel fut son orgueil d'apprendre que son nom, consacré par un des arbitres de la renommée, courait dans les assemblées les plus fameuses de la capitale : à l'*Académie putéane*, à l'*Académie française*, dans le salon de M^{me} de Rambouillet et dans celui de M^{lle} de Scudéry, cercles graves ou mondains, auxquels Balzac donna la primeur du manuscrit de ses *Relations à Ménandre*³.

Cependant comme les deux amis se servaient de l'intermédiaire de Flotte pour s'adresser leurs paquets — car, malgré ce détour, leurs missives arrivaient plus rapidement en passant par Paris que si elles étaient expédiées directement de Saint-Céré à Balzac ou vice-versa — il leur arrivait de demeurer des

1. Cf. les lettres CLX, CCLII et CCLVII de Mainard. — Le 7 avril 1639, Balzac écrivait à Conrart (l. 33 du liv. XII) : « Il est vray, Monsieur, que le cher Ménandre a entre ses mains deux Apologies, que j'ay faites il y a longtemps et desquelles il fera tout ce qu'il luy plaira... » V. aussi sa lettre 31 du liv. XXVII au comte de Clermont qui copie les *Apologies* (lettre mal datée dans l'édition in-f° 30 juin 1635 au lieu de 1639, date qu'elle porte dans les *Œuvres diverses*, Paris, 1644). Ces références, à part la dernière dont il n'a pas établi la date exacte, ont échappé à M. Em. Roy, *De J.-L.-G. Balzacio contra D.-J. Gulongum disputante*, Paris, 1892, chap. VII.

2. Lettre CCLI à Frémin.

3. Cf. lettres du 23 juillet et du 10 sept. 1639 de Balzac à M^{me} de Scudéry (l. 22 du liv. XV) et à Conrart (t. I de l'édition in-f°, pp. 797-799) et lettre du 20 janvier 1640 à Chapelain (l. 2 du liv. XXI). — V. aussi *Lettres inéd. de Chapelain*, des 17 et 30 avril 1639 à Balzac. — *Les Relations à Ménandre* et les *Passages defendus* parurent pour la première fois dans les *Œuvres diverses* du sieur de Balzac, Paris, P. Rocolet, 1644, in-4°.

mois entiers sans nouvelles l'un de l'autre. Ainsi, en été 1639, Flotte passa trois mois aux champs afin d'y guérir sa goutte, conséquence de ses fréquents excès. Même lorsque le « célèbre buveur » retourna à Paris, dans le centre de « la belle desbauche », il fut difficile au sobre et sage Chapelain de s'aboucher avec cet habitué des cabarets et des tavernes, endroits qui pour lui étaient « des mers où il n'avoit guères navigé (*sic*) et dont il ne savoit guères la route¹ ». Si la curiosité de Balzac était toujours en peine du sort de son ami, notre auteur n'en soupirait pas moins après les longues causeries avec l'épistolier. A cette fin, il résolut d'entreprendre de nouveau ce voyage de la Charente qu'il avait si souvent fait avant de se rendre à Rome. Car c'était à lui d'aller saluer *l'ermite* qui, toujours malade, ne bougeait presque plus de son *désert*. Balzac l'avait pourtant menacé, en octobre 1639, de « vaincre toute la Barbarie » qu'il y avait entre eux et de lui apporter dans ses montagnes, « avec les glaces et les infirmités de sa vieillesse, la plus vive et la plus ardente passion, dont puisse estre espris un cœur de vingt-cinq ans² ». Et comme, malgré sa promesse, Mainard ne se rendit pas en Charente, *l'ermite* lui adressa en août 1640³ une longue *Invitatio*, l'adjurant de venir le voir. Si le poète ne se sent pas obligé de respecter la parole donnée, qu'il se dise du moins que sa présence et ses chants allégeraient les souffrances de son pauvre ami :

Sed tu ope Musarum et varii dulcedine cantus

Ægram animum et duros poteris lenire dolores.

1. Cf. lettre 27 du liv. XX de Balzac, (mal datée dans l'éd. in-f° du 43 déc. 1639) à laquelle Chapelain répond le 21 août 1639 (éd. c., t. I, p. 483). — V. aussi lettres du 28 août et des 11 et 17 septembre 1639 de Chapelain au même : « Le bon M. Mainard, mande-t-il enfin, est toujours à Saint-Céré et toujours abattu par la fortune. »

2. Cf. lettre 1 du liv. XIII à M. le Président Mainard, mal datée dans l'éd. in-f°, 5 octobre 1641, attendu qu'elle est en relation avec la lettre CCLVII de Mainard à Balzac qui est de novembre 1639.

3. Cf. lettres des 18 et 19 août 1640 de Chapelain à Balzac ; lettre 24 du liv. XXI de Balzac à Chapelain et les lettres CCXIV et CCXLIII de Mainard à Flotte et à Balzac. — Voir la pièce *Ad. Franciscum Mainardum, Invitatio* dans le t. II des *Œuvres* de Balzac, *Carminum libri tres*. Cette pièce figure aussi dans le volume de correspondance de Mainard.

C'était aussi l'un des vœux les plus chers de Mainard. Mais des empêchements nombreux étaient venus se mettre au travers du dessein qu'il caressait depuis longtemps. La santé de sa femme dont l'état parfois paraissait désespéré, puis s'améliorait pour devenir pire que la mort contraria plus d'une fois le projet qu'avait Mainard de se rendre au lieu du monde « où il se *souhaitait* le plus¹ ». Son procès de Toulouse², ses ennuis domestiques, enfin en 1641 la révolte du duc de Bouillon, orage que Mainard n'aurait pas voulu voir éclater pendant son absence de la vicomté de Turenne³, apportèrent de nouveaux obstacles à l'accomplissement de ses projets. Toutes ces tribulations l'empêchèrent de trouver, avant août 1642, quelques semaines de répit pour les passer à la campagne de Balzac. A ce moment, en se séparant de son ami, il avait fait le serment de venir « tous les ans estudier un mois à Balzac et conjurer le génie qui y préside de lui donner de belles inspirations⁴ ». Malgré ses promesses, ce ne fut cependant qu'en juin et juillet 1644 qu'il put faire un nouveau séjour chez son ami.

Ayant complètement recouvré la santé, le président avait retrouvé sa belle humeur et son entrain de jadis. Sa venue mit en fête la maison de Balzac et fit oublier au valétudinaire les maux qui l'affligeaient sans répit : la sciatique et la gravelle ; la fièvre qui ne le quittait plus, ses rhumes interminables qui « le faisoient éternuer si souvent que toute sa conversation se passoit à dire grand mercy à ceux qui lui disoient : Dieu vous soit en aide⁵ ! » Le 27 juin Balzac plein d'allégresse écrivait à Chapelain : « Je viens et m'aresté à la grande nouvelle de nostre village. Le cher président y est arrivé et avec luy toutes les Muses, toutes les Grâces, toutes les Vénus et

1. Lettre CCLVII.

2. Lettre CCLX.

3. Lettre CXCHL.

4. Lettre CLXXIX à Le Febvre.

5. Cf. lettres XLII du liv. VII et XXIV du liv. XIV de l'éd. in-f° ; et lettre du 23 octobre 1643 dans la correspondance inédite de Balzac, publ. par Tamizey de Larroque, *Mélanges hist.*, t. I, p. 708. — Cf. aussi lettre CLXXII de Mainard au P. Théron (fin 1642) : Balzac « a esté sur les bords du tombeau. »

tous les Amours¹. Ne pensez pas que ces derniers mots viennent du transport de mon esprit ou de l'excès de ma passion ; c'est la sienne que je vous exprime imparfaitement et je ne suis que le triste historien du héros le plus guay et le plus galand qui fut jamais. Si vous ne m'en croyez sur ma parole voicy de quoy vous persuader, et je vous veux faire part d'un ouvrage qui m'a ravy. » L'ouvrage qui avait suscité l'enthousiasme de Balzac était une pièce amoureuse, une ode que Mainard venait de composer pour la belle Cloris.

Oui, Cloris que dans sa jeunesse le poète avait adorée, la jeune fille qui, brisant ses serments, avait donné sa main à un autre, la femme que Mainard avait plus tard importunée de ses reproches et de ses plaintes. Avec le temps, le dépit que l'inconstance de sa dame avait fait naître dans le cœur de l'amant trahi s'était consumé ; les rancunes de Mainard s'étaient éteintes et le poète avait, depuis plusieurs années, recommencé à poursuivre de ses assiduités l'objet de ses premiers feux. Cloris était devenue veuve et cet événement ranima l'espoir presque évanoui du poète de voir ses vœux enfin exaucés. Maintenant que la belle était déliée des obligations du mariage, sans doute elle se rendrait à ses prières. Puis, comme la vieillesse avait dépouillé la passion de Mainard de sa fougue première, le poète prit son temps avant de presser de nouveau Cloris, affligée par son deuil récent. Il savourait à cette heure le singulier plaisir de voir en peine celle qui l'avait cruellement fait souffrir et se délectait à contempler le visage charmant de l'aimée, d'une beauté nouvelle sous les larmes qui le baignaient :

Ne croyez pas, Cloris, que je me lasse
De voir durer l'excez de vostre dœil :
Quelle Artemise a de si bonne grace
Lavé de pleurs le marbre d'un cercueil ?

Que vos soupirs font d'aimables orages !
Je voudrois mal à la raison des sages,
Si vostre esprit en estoit consolé.

1. En écrivant ces lignes, Balzac s'est souvenu de l'ép. 13 du liv. XI de Martial.

Vos dé plaisirs ont je ne scay quels charmes
Par qui mon cœur se trouve ensorcelé,
Tant la douleur est belle dans vos larmes ¹.

La mort de la femme de Mainard supprimait le dernier obstacle qui aurait pu empêcher la jolie veuve de répondre aux soupirs de son adorateur. Leur juvénile liaison avait été troublée ; les hasards de la vie avaient séparé leurs existences. Mais à cette heure ils se retrouvaient libres, disposant à leur gré de leur personne. Après mille traverses, l'union qu'ils avaient projetée pouvait se réaliser. Pour être plus pure, la flamme de Mainard n'était pas moins vive que jadis, et, à soixante ans, il était aussi épris qu'il l'avait été à trente. Les cheveux argentés de Cloris faisaient une auréole plus douce à ses traits toujours aimables et tout son aspect démentait le mot injuste jadis échappé à Balzac qu'il ne saurait y avoir de belle vieille ². La constance des feux de Mainard devait assurer à Cloris qu'en liant sa destinée à la sienne, celui-ci ferait tout pour la rendre heureuse. Quant au poète, ç'aurait été une douce consolation pour lui de voir, au déclin de son âge, sa passion récompensée... Et puis Cloris était un beau parti. Mainard l'avait avoué à Balzac et celui-ci de le dire spirituellement à Chapelain : « Scachez, au reste, Monsieur, que ses amours sont chastes et légitimes et que Cloris ne porte pas tout son argent sur la teste : elle en a dans ses coffres pour accommoder les affaires de nostre amy ³ ». Or on sait si le pauvre président en avait besoin ! C'était donc, pour nous servir des expressions de Balzac ⁴, « la passion conduite et employée par le jugement » qui guidait Mainard. En proposant poétiquement le mariage à la belle vieille, il montrait bien que le secret si rare d'aimer et

1. Ed. Garriss., t. III, p. 100.

2. Lettre 20 du liv. III à Clorinde, 3 mai 1620. — Il se dédit de cette parole dans sa lettre 17 du liv. XIV à Théron.

3. Cf. *Lettres inéd. de Balzac*, publ. par Tamizey de Larroque, 4 juillet 1644.

4. Lettre déjà citée du 27 juin 1644, *ibid.*

d'être sage en même temps, lui avait été révélé par une grâce particulière des Dieux :

Cloris, que dans mon cœur j'ay si longtemps servie,
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers !

N'oppose plus ton dûeil au bon-heur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé ?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clairtez des yeux qui m'ont brûlé ¹.

Mais Cloris était trop orgueilleuse de sa parenté et de sa richesse pour consentir à devenir la femme d'un président honoraire, dépourvu de fortune. C'est à elle peut-être que fait allusion Balzac dans une lettre à Chapelain, en dépeignant une demoiselle ² dont il aurait désiré passionnément l'alliance avec la personne « de nostre ami ». On a montré à cette fière personne le nom qu'elle porte parmi les noms illustres des histoires du cardinal Bentivoglio et du président de Thou. « De là viennent ces esprits altiers, pour parler italien en françois, et ce mespris de toute sorte de bourgeoisie, fust-elle vestue de pourpre, et assise sur les fleurs de lis ». Sa mère estime que même un conseiller au Grand Conseil ne serait pas assez pour sa fille en oubliant trop vite que vingt mille écus seraient trop peu pour un conseiller au Grand Conseil ³. En tout cas, c'est bien à la Cloris de Mainard que Balzac adressa, sur les instances de son ami, un billet où il engageait chaleureusement cette belle à être favorable à son prétendant. En louant les stances que le poète avait faites pour elle, il lui certifiait que, de l'aveu même de l'éloquent cardinal Bentivoglio, elles passaient les plus sublimes productions de l'Italie et, ajoutait-il « ce seroit le plus grand malheur qui fut jamais s'il ne pouvoit vous gagner par un effort qui a vaincu une nation

1. Ed. Garriss., t. III, p. 186.

2. Au xvii^e siècle, le mot ne signifiait pas toujours jeune fille, mais souvent voulait dire femme de bonne maison.

3. Cf. lettre 30 du liv. XVII de Balzac à Chapelain. La date 20 décembre 1636 en est probablement erronée.

victorieuse de toutes les autres ». Après avoir piqué la vanité de Cloris, l'épistolier se mit en devoir d'exciter sa jalousie, en lui confiant que d'après les nouvelles reçues de la Cour, il s'y trouvait une veuve qui assurait que c'est à elle qu'appartenaient les stances amoureuses de Mainard. « Je vous souhaite, terminait-il, à l'un et à l'autre une longue et parfaite félicité, à la charge que cette belle vie sera tousjours fertile en beaux vers, et que le prophète ne s'assoupira pas de telle sorte entre les bras de la nymphe qu'il y oublie à prophétiser. Il faut qu'il rende des oracles à l'accoustumée et qu'il chante ses contentemens comme il a chanté ses espérances. Mais il faut pour cela que vous disiez oui. Il ne tiendra donc qu'à votre consentement que nous n'ayons bien-tost votre épithalame, et je vous demande au nom de toute la France un poème qui ne se peut faire sans vous ¹ ».

Ce n'étaient pas seulement des confidences amoureuses que notre auteur épancha dans le sein de son ami ; il lui fit part aussi de ses intentions de se rendre à Paris pour y gagner au moyen de ses vers les faveurs des nouveaux dieux. Certes, ce ne fut que mollement que l'*ermite* le détourna de ce projet. Lui aussi, dans sa campagne distante de huit grandes journées « du monde poli », regrettait parfois de vivre parmi les « sauvages », et, bien qu'ayant prôné les charmes de son *désert*, trouvait, à certaines heures, que « les plus belles solitudes sont celles qui sont les plus proches de Paris ² ». Eloigner Mainard de son dessein de flatter à nouveau les puissants ! La conviction lui manquait pour jouer ce rôle de moraliste sévère, lui qui, tout récemment, avait tâché de se faire bienvenir de la nouvelle Cour. N'avait-il pas fait présenter, en janvier 1644, un discours flatteur à la reine régente ³ ? N'avait-il pas fait

¹ Cf. lettre 19 du livre XV, 20 août 1643. Cette date semble bien être sujette à rectification. En effet, d'après les missives déjà mentionnées du 27 juin et du 4 juillet 1644, on voit qu'à cette époque seulement Balzac connut la passion de Mainard pour Cloris. L'épître en question a fort probablement été écrite pendant l'été de 1644.

2. Lettre 31 du livre XV à Conrart, 18 septembre 1637.

3. *Le Discours à la Reyne sur sa régence* figure dans le t. II de l'éd. in-f° des *Œuvres* de Balzac, p. 474 (VI^e *Dissertation politique*). Fait en 1643, il ne fut présenté à Anne d'Autriche qu'en janvier 1644 (cf. *Lettres inédites de Balzac*, 4 janvier 1644).

souffler à l'oreille de Mazarin qu'il avait dans l'esprit un second discours où il pouvait dire « quelque chose de bien exquis » sur le cardinal « pourvu que Son Eminence en témoignât le désir et fît quelque cas de sa seigneurie » ? Et malgré la froideur de l'Italien, qui lui avait ôté tout d'abord l'envie « de prostituer sa plume à tous les heureux¹ », n'était-il pas bientôt après revenu à la charge, en faisant annoncer à Mazarin qu'il lui dédierait son *Cleophon sive de la Cour*² « avec force éloges dans le corps de l'ouvrage » à charge pour Son Eminence de transférer sa petite pension de l'Epargne sur un évêché³ ? Lui aussi « espérait mieux du gouvernement présent et de l'équité de la Régence⁴ » que de l'injuste régime du despote dont la mort avait délivré la France de la servitude.

Car, malgré les louanges contraintes que Balzac avait données à Richelieu, il n'en avait obtenu qu'une pension, fort irrégulièrement payée, de deux mille francs et les titres honorifiques⁵, mais point lucratifs, de conseiller d'Etat et d'historiographe du roi, qu'il appelait de « magnifiques bagatelles ». Il en avait gardé d'après ressentiments contre Richelieu, ce tyran sanguinaire, émule des Tibère et des Stilicon, des Phalaris et des Busiris, des despotes les plus abjects et les plus odieux de l'Egypte, de la vieille Grèce et de l'ancienne Italie⁶. Dans leurs

1. *Lettres inéd. de Balzac*, 27 décembre 1643.

2. *Ibidem*, 10 janvier 1644.

3. *Ibidem*, septembre sans quantième 1644, à Chapelain. — L'ouvrage que Balzac voulait adresser à Mazarin est devenu le traité *Aristippe* ou de la Cour, Leyde, Elzévier, 1658, in-12°, dédié finalement à la reine de Suède. En avril 1644, Mainard, instruit par un gentilhomme de retour de la Cour de ce qui s'y passait, avise Girard, l'official d'Angoulême, de mettre en garde le *divin* contre Silhon qui le dessert auprès de Mazarin, dont ce dernier écrivain était le secrétaire (*Lettres inéd. de Balzac*, des 17 et 23 avril 1644, à Chapelain. A la suite de cette dernière lettre, figure un extrait de la missive envoyée par Mainard à Girard). Par la suite, Balzac se rendit compte que Silhon ne nourrissait pas de mauvais desseins contre lui (*ibid.*, lettres des 19 et 26 septembre 1644).

4. *Ibidem*, 14 septembre 1643, à Chapelain. Remarquer comment il y excite son ami contre le « tyran », en lui rappelant que celui-ci avait dit du mal de la *Pucelle* et qu'il était envieux de la gloire de Chapelain, son pensionnaire.

5. D'Olivet, *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, t. II, p. 65 qui cite une lettre de l'épistolier à Conrart du 25 avril 1648. En parlant de ses titres et de ses qualités, Balzac dit : « Je croyois les avoir perdus dans un exil de douze ans »... Ce qui prouve que c'est dans son dernier voyage à la Cour, en avril 1636, qu'on les lui avait conférés.

6. *Lettres inéd. de Balzac*, 5 octobre et 27 décembre 1643, 18 janvier 1644, etc. — Cf. ses moqueries sur les vers de « Denys le Tyran » dans la lettre 20 du liv. XI à Ménage, du 20 décembre 1643 (éd. in-f°).

conversations, Balzac et Mainard se rappelaient la cruauté implacable du défunt ; ils s'indignaient contre l'arrêt de mort que le Cardinal avait fait prononcer contre Montmorency et contre le jeune de Thou — un innocent peut-être, un admirateur de *l'ermite* à coup sûr ¹. Ils s'attendrissaient sur la longue incarcération de Bassompierre qui, dans sa prison, s'était plus d'une fois souvenu de Mainard et avait composé des discours académiques en l'honneur de Balzac ².

Dans la société de son ami, la bile de Mainard s'échauffait contre le ministre défunt qui n'avait pas daigné récompenser ses épigrammes ni ses odes. A entendre Balzac lire ses vers latins contre la mémoire de Tibère, le poète sentait lui aussi monter sa colère contre le despote ³. Tout un groupe de pièces satiriques se rattache à cette veine vengeresse. Dans la préface du volume posthume de *Lettres* de Mainard, Flotte parle des poésies de son ami « contre les phantômes des tyrans », en promettant au public de les lui donner un jour — parole qui ne fut pas tenue ⁴. Les épitaphes injurieuses d'Armand, transcrites par Mainard sur ses cahiers autographes, sont les seuls spécimens qui nous soient parvenus de ces vers inspirés par la haine.

Naturellement, Mainard requit le jugement du rhétoricien sur les poésies qu'il destinait à sa prochaine publication. Balzac admira, outre les stances à la belle vieille, l'épigramme *de la veuve* dont le caractère lui sembla « bien doux et naturel », et

1. Cf. lettre de Balzac à Jacques Dupuy, du 1^{er} mai 1633 (*Douze lettres inéd. de J.-L. Guez de Balzac*, publ. p. Tamizey de Larroque, Paris, 1863, in-8°).

2. Bibl. Nat. ms. F. fr. 643. *Discours académiques de M. le Mareschal de Bassompierre en forme d'epistres à M. de Balzac*. Voici quelques-uns des sujets traités : contre la pluralité des langues — sur l'éloquence — contre l'éloquence — contre les sciences — de l'amour des corps etc. Balzac (*Lettres inéd.*, 2 mai 1644) chargea Chapelain de présenter à Bassompierre un exemplaire de ses *Œuvres diverses*, nouvellement imprimées.

3. Cf. dans le t. II, 2^{me} partie, p. 38, trois petites pièces sur Tibère, etc. V. dans *Carminum libri tres*, Paris, 1630, in-4°, son *Indignatio in poetas Neronianorum temporum* (pp. 194 et suiv.) etc.

4. Cf. les vers : *Ci-gît Armand dont la noire fureur* et *Voici le testament d'Armand de Richelieu* dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, pp. 118 et 122 d'après Labouisse-Rochefort, *o. c.*, qui a tiré ces vers du ms. 844 de la Bibl. de Toulouse, f° 19 v. — Cf. aussi une épigramme contre Richelieu composée non pas vers 1640 comme l'avancent les auteurs de la brochure citée (p. 122), mais en été 1638, attendu qu'elle est insérée dans la lettre CXIV de cette année.

surtout l'ode à Alcipe qu'il trouva d'une éclatante « magnificence horatienne »¹. Mais ce furent les vers composés à sa gloire qui, naturellement, lui firent le plus de plaisir. Déjà, lors de sa visite d'août 1642, notre auteur lui avait fait hommage de huit couplets pour mettre au front de son *Apologie*². Cette fois Mainard lui apporta un quatrain dont Balzac fut ravi et qu'il fit immédiatement mettre sous son portrait, en tête de ses *Œuvres diverses*, à la place des vers latins du P. Bourbon qui figurent dans le premier tirage de ce livre :

C'est ce divin parleur dont le fameux mérite
A treuvé chez les roys plus d'honneur que d'appuy.
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite
Il n'est point de mortel qui parle comme luy³.

Comme le remarque Boileau⁴, les adversaires de Balzac ne manquèrent pas de rétorquer contre lui ce dernier vers qui renferme un compliment équivoque sur l'élocution du grand rhétoricien. Mais ce dernier n'y vit qu'une paraphrase de l'appellation *d'unique éloquent* que déjà, dans son volume de 1624, il se donnait ou se faisait donner. A la sollicitation du vieux Guez, à qui il avait immédiatement communiqué ces vers, Balzac invita le libraire Rocolet de les faire inscrire sous la taille-douce placée en tête des *Œuvres diverses* qu'on était en

1. *Lettres inéd.*, 1^{re} août 1644, à Chapelain.

2. Cf. lettre CLXXIX : « Je luy ay donné huit couplets pour appliquer au front de son *Apologie*, ou je croy m'estre surmonté moy-même ». *L'ode sur les apologies de Monsieur de Balzac* comprend dans l'édition définitive douze stances (éd. Garriss., t. III, p. 265). — Il se pourrait qu'en 1642 Mainard ait également apporté à son ami le rondeau : *Balzac est rare au mestier de bien dire* (éd. Garriss., t. II, p. 293).

3. *Pour mettre sous l'image de M. de Balzac*, éd. Garriss., t. III, p. 147. — Des vers latins de N. Bourbon sont placés sous le portrait du rhétoricien, en tête de ses *Œuvres diverses*, Paris, P. Rocolet, 1644, in-4°, dont l'achevé d'imprimer pour la première fois est du 30 avril de cette année et le privilège du 10 août 1643. Ainsi qu'il résulte de ses lettres du 27 juin, des 4, 17 et 25 juillet et des 1^{re} et 15 août 1644, Balzac fit faire à ce moment un second tirage de son volume. Sous sa taille-douce figure cette fois le quatrain de Mainard. Nous n'avons pas eu entre les mains d'exemplaire de ce second tirage de 1644, dont Balzac parle avec beaucoup de détails dans ses lettres familières à Chapelain ; la seule édition des *Œuvres diverses* avec le quatrain de notre poète, que nous ayons vue est la seconde, Paris, P. Rocolet, 1646, in-4° (même privilège que la première). — Balzac s'était fait peindre à Paris, au cours de son voyage de 1636 (cf. l. 18 du liv. IX, 15 janvier 1637, à Conrart, éd. in-f° ; donc son portrait que l'on a reproduit dans l'édition de 1663 de ses *Œuvres complètes* le représente à l'âge de trente-neuf ans.

4. Cf. la septième des *Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin* dans *Œuvres de Boileau*, éd. Gidel, Paris, 1873, t. III, p. 363.

train de tirer pour la seconde fois à Paris¹. Les louanges de Mainard suscitèrent les protestations des adversaires de l'épistolier. Entre autres, l'ancien « intendant des plaisirs » de Marie de Médicis, Laugier de Porchères, s'inscrivit en faux contre le deuxième vers du quatrain, en niant que *l'ermites de la Charente* eût jamais été de la Cour².

Le nom de certains amis de Mainard était souvent prononcé dans les entretiens de Balzac avec son hôte. Dans son empressement à répandre le plus possible la gloire de l'épistolier, Mainard avait engagé de nombreux lettrés du Quercy et du Languedoc à adresser au grand homme vers et épîtres.

Au premier rang de ces célébrités provinciales brillait le P. Théron, recteur du Collège des jésuites de Montauban, prédicateur estimé et auteur de nombreux ouvrages latins³ ; ses deux poèmes en vers glyconiques sur les *Couronnes* et sur les *Dauphins* plurent particulièrement à Balzac⁴ à qui, sur l'invitation de Mainard, ce religieux adressa en 1642 un long éloge latin⁵. A cette date Théron avait soixante-quinze ans et le rhétoricien, pour le remercier de son amabilité, lui envoya d'agréables compliments sur sa vieillesse vaillante et féconde : « Les hyvers de Naples me la représentent ; ces hyvers tous (*sic*) pleins de lumière et tous couronnez de roses... Il faut donc que je me dédise du mauvais mot que j'ay avancé autrefois comme une proposition d'éternelle vérité qu'il ne se void point de belle vieille⁶. Pardonnez-moy cette parole téméraire. Je ne connoissois pas alors vostre Muse, qui fait mentir ma proposition

1. *Lettres inéd.*, 27 juin 1644.

2. *Ibid.*, 25 juillet et 15 août 1644.

3. Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, t. II. pp. 304-305.

4. Cf. lettre 5 du liv. XXII (15 février 1641) à Chapelain. Une version française du poème des *Dauphins* faite par Motin, sur l'ordre du roi, figure dans le second tome du *Parnasse* de 1607 ; il appert de la note qui accompagne cette traduction qu'elle n'est qu'une réimpression. — Le P. Théron chanta en 1638 la naissance de Louis XIV : *Augustiss. Viennensium Delphini baptismus carmen ad card. Mazarinum autore R. P. Vitale Theronio*, Paris, in-4°. Son neveu, conseiller au Parlement de Toulouse, publia en 1645 dans cette ville : *Reliquiæ poeticæ P. Vitalis Theroni, societatis jesu, editæ a Bern. Theronio, senatore Tolosano, nepote*, in-4°.

5. Cf. lettre CLXXII de Mainard à Théron, fin 1642.

6. Balzac avait dit ce « mauvais mot » dans sa lettre 20 du liv. III, à Clorinde (3 mai 1620).

et deserie un proverbe à qui je pensois pouvoir donner cours¹ ».

Un autre ami de Mainard, Pressac, greffier en chef au Parlement de Toulouse, avait, lui aussi, sur les instances de notre poète, apporté son tribut d'admiration à Balzac. Vers latins, lettres françaises, appels aux lumières du grand homme sur des questions ardues, par exemple sur la lettre de Fabrice au roi Pyrrhus, sur le véritable sens d'un passage de Rutilius Numatianus, sur Sénèque et Burrhus, tels étaient les messages flatteurs que ce magistrat humaniste adressait à Balzac. A son tour, le rhétoricien promettait à Pressac de le célébrer dans ses *Carmina* sous le nom de « Soranus » et terminait une de ses lettres par le panégyrique de Toulouse et de sa Pallas dont la vie était plus longue que celle d'Athènes². C'était un témoignage de reconnaissance, en quelque sorte, à la ville à laquelle Balzac devait, grâce aux soins de Mainard, tant d'enthousiastes admirateurs : le premier président Bertier de Montrabe³ ; Pierre de Bertier, son parent, évêque d'Utique ; le président de Caminade ; l'avocat Saint-Blancat, polémiste, historien et poète dont un poème adressé à Balzac, en 1644, était rempli de louanges qui allaient « jusqu'à l'apothéose et à la canonisation⁴ ».

Les voisins du grand homme : le prieur Ogier ; M. de Chives, official d'Angoulême⁵, et son collègue, Claude Girard ;

1. Cf. lettre 17 du liv. XIV de Balzac à Théron. Il faut rectifier la date 4 mai 1643 de cette missive, attendu qu'on y lit cette phrase : « Et qui ne sçait que l'or se raffine en vieillissant et que le soleil, son père, est encore aussi clair l'année mil six cens quarante deux qu'il estoit le jour de sa création ». V. aussi la lettre 12 du liv. XIV du 20 mars 1643 que Balzac envoya à Théron par l'intermédiaire de Mainard, et lettres CLXXVIII, CCIX, CCLXVI de Mainard.

2. Pour les rapports de Pressac et de Balzac, v. les lettres XI, XLVIII, CXLIX, CCVIII et CCX de Mainard à Pressac. — Le V^{me} des *Discours politiques* de Balzac (*Œuvres*, t. II, éd. in-f°, p. 460) est une *Réponse faicte sur le champ à M. de Pressac, conseiller du Roy* (sans date).

3. Cf. la lettre 11 du liv. XV du 7 janvier 1643 dans laquelle Balzac sollicite le président en faveur d'un procès de son ami de Saint-Céré. — Le 25 juillet 1644, Balzac recommande à Chapelain d'adresser un exemplaire du nouveau tirage de ses *Apologies* à Bertier de Montrabe (*Lettres inéd.* p. 547).

4. Mainard (cf. l. CCLXVI à Théron) avait apporté pendant l'été 1644 des productions de Saint-Blancat à Balzac qui le chargea d'un remerciement latin pour cet écrivain (cf. *Lettres inéd. de Balzac*, 26 août 1647, à Chapelain). Sur ce bel esprit, v. une note de Tamizey de Larroque dans son édition des *Lettres inéd. de Balzac*, p. 572 et *Lettres inéd. de Chapelain* du 10 juillet et du 11 novembre 1638.

5. V. sur lui, *Lettres de Chapelain* et la lettre 30 du liv. IV des *Œuvres de Balzac*, éd. in-f°.

le frère de ce dernier, Guillaume Girard, qui lisait à la société les parties déjà rédigées de la vie de feu le duc d'Épernon¹; un gentilhomme poitevin, Charles de la Tibaudière, furent en même temps que Mainard, en juillet 1644, les hôtes ou les visiteurs de *l'ermite*². La Tibaudière se piquait de littérature; il avait composé des recueils contenant ses observations sur les auteurs anciens et modernes qu'il avait lus³, et aimait se frotter aux gens de lettres : aux pédants Chapelain, Ménage et Costar⁴ comme au spirituel chevalier de Méré⁵, au rhétoricien Balzac comme au poète Mainard à qui il ressemblait par plus d'un côté. Aussi gros⁶ que lui, il s'en distinguait par la béate satisfaction qu'exprimait son visage, ce visage « de jeune pape, disait Balzac, devant lequel il n'y a point de chagrin qui puisse tenir. » Comme Mainard, La Tibaudière savait divertir la compagnie et même le morose Balzac par son « éloquence facétieuse, sa constante et spirituelle joye », par sa conversation où il faisait entrer « ce qu'il en faut justement pour tenir l'esprit entre la desbauche et l'estude dans cet agréable milieu qui participe de l'une et de l'autre⁷ ». Comme Mainard enfin, il recherchait les bisques et les bons vins⁸ et était

Amy des morceaux délicats
Et de la desbauche polie⁹.

1. † 13 janvier 1642. V. entre autres éditions de l'ouvrage de Guillaume Girard, *La vie du duc d'Épernon*, celle d'Amsterdam, 1736, in-8°.

2. Cf. *Lettres inéd. de Balzac*, 4 juillet 1644, à Chapelain, sur la présence à ce moment de La Tibaudière chez Balzac. Ce gentilhomme était vaguement allié à la famille de l'épistolier (*ibid.*, note de Tamizey de Larroque, p. 721). — Balzac lui adresse les lettres 22 du liv. V, 19 et 29 du liv. X, 31, 32, 33 du liv. XII, 49 et 50 du liv. XVI; les XVII^e et XVIII^e *Dissertations critiques*; enfin deux lettres latines (*Carminum libri tres ejusdem Epistolæ selectæ*, Paris, 1650 pp. 465 et 467).

3. Lettre 9 du liv. XXI, 25 avril 1640, de Balzac à Chapelain.

4. Le recueil de lettres de Costar renferme deux lettres à M. de la Tibaudière, pp. 618 et 631. Sur ses relations avec d'Ablancourt, Costar et Ménage, v. *Lettres inéd. de Chapelain*, 20 janvier 1640, 19 mai 1640, etc.

5. V. la brochure de M. Ch. Révillout, *Le Chevalier de Méré*, Montpellier, 1887, pp. 23, 24, 26, etc.

6. C'était le surnom de la Tibaudière, cf. *Lettres inéd. de Chapelain*, t. I, p. 705, note 3 et p. 746.

7. V. pour ces citations les lettres 31 du liv. XII, de Balzac à La Tibaudière et la lettre 11 du liv. XXI, de Balzac à Chapelain.

8. Cf. lettre 19 du liv. X de Balzac à la Tibaudière.

9. Epigr. de Mainard à la Tibaudière, éd. Garriss., t. III, p. 148. — Notre auteur lui adresse ses lettres LXVI, CCXXXVII, CCLXIV, CCLXXIX.

Il est aisé de deviner combien ces deux invités, le gentil-homme et le président, firent honneur à la table de Balzac. Car si le maître de céans, de santé frêle, ne savait quel mal dire de la bière, consentait à peine à humecter ses lèvres de muscat¹ et, dans son horreur d'un autre sang que celui des cerises et des mûres², se nourrissait principalement de fruits et des délicieux fromages que lui envoyait sa cousine, M^{me} de la Chétardie³, il tenait à bien traiter ses hôtes et aimait la belle ordonnance des festins autant que l'ajustement des périodes. Voiture nous apprend de son rival qu'il était *magister dicendi et cœnandi*. « Il a, écrit-il à Costar, un certain art de faire bonne chère qui n'est guère moins à estimer que sa rhétorique et, entre autre choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le panégyrique de Pline, et que la plus longue harangue d'Isocrate. » Même — qui l'eût cru ! — à la fin des repas, la nièce de Balzac, M^{me} de Forgues, entonnait de sa voix fraîche les chansons bachiques que l'insouciant Flotte avait adressées à *l'ermite*⁴. M^{me} de Forgues tenait évidemment à faire plaisir à Mainard qui venait de composer un sonnet⁵ en l'honneur de son frère, M. de Campagnol, lieutenant aux gardes du roi, « un brave intrépide » écrivait le poète, en conviant l'oncle de ce « jeune lyon » à éterniser son nom dans ses panégyriques.

C'était la belle saison et l'on ne s'attardait guère à table.

1. Lettre à M. de Morin, conseiller en la Chambre de l'Edit de Guyenne, qui lui avait fait présent d'une charge de muscat. Balzac envoie en même temps à son correspondant trois pièces latines, deux en vers *Francisci Gujeti, In cervisiam et Hugonis Grotii, Pro cervisia* et une lettre *Erycii Puteani, De cervisia* (l. 38 du liv. XV de l'éd. in-f°).

2. Lettre 7 du liv. III à Boisrobert, 12 septembre 1623.

3. Cf. lettre 36 du liv. XV de l'éd. in-f° à M^{me} de la Chétardie et une lettre à Chapelain du 20 février 1643 (*Lettres inéd.*, p. 633).

4. Cf. lettre XXXIII de Mainard à Flotte. — M^{me} de Forgues était en correspondance avec notre auteur, cf. une lettre du 11 avril 1644 de Balzac à Chapelain (*Lettres inéd.*, t. I, p. 508). — Une seule des chansons de Flotte nous est parvenue : un « air à boire » dans les *Muses illustres* de 1638 (d'après Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect.*, t. II, p. 285).

5. Ed. Garriss., t. III, p. 264 : *Ton neveu, Cleomede, est un brave intrépide* : Cleomede, on l'a deviné, désigne Balzac. — Cf. aussi lettre 6 du liv. XIII, 10 août 1644, à M. de Campagnol, lieutenant au régiment des gardes du Roy.

Quoiqu'on en ait dit¹, le rhétoricien aimait sincèrement la nature ; dans les descriptions qu'il a données de sa campagne, on sent sous ses phrases, qui parfois sont d'un style prétentieux, le plaisir qu'il éprouve à vivre entouré de verdure, d'arbres fleuris, de moissons dorées ; son contentement de suivre le cours sinueux d'une rivière dont les eaux claires reflètent le ciel « dans toute sa pureté » ; sa joie de s'imprégner des odeurs embaumées des champs. Balzac entraînait ses amis dans ses longues promenades. Il était matinal et il lui plaisait de voir briller sur les plantes « les rosées de la nuit ». Presque à la sortie de sa maison rustique, on pénétrait dans un bois où l'on trouvait de l'ombre et de la fraîcheur, même en plein midi ; on en admirait les arbres embrassés par le lierre, aux branches chargées « de tourtres et de faisans », on se délectait à entendre chanter les rossignols. Balzac s'amusait à donner des noms aux concertants : tel virtuose était Malherbe ou Chapelain et tel chanteur enrôlé lui rappelait Maillet ou Gomès². A l'orée du bois s'étendait une prairie, ou plutôt un parterre de tulipes et d'anémones qui dévalait jusqu'à la « plus secrète partie de ce désert ». Un canal, sur lequel glissaient des cygnes, traversait cette agréable solitude ; la douceur de l'air qu'on y respirait faisait de cet endroit ainsi que de « la longue allée de meurriers blancs » qui conduisait à la Charente les promenades favorites de Balzac³. C'est là qu'il se livrait à de longues causeries avec ses amis, c'est là que Mainard lui racontait ses ennuis, lui faisait part de ses espérances et de ses secrets. Car, le cœur du rhétoricien, fermé à la véritable amitié et au dévouement, était capable d'affection. On a vu l'inquiétude avec laquelle il attendait la visite de son ami ; les transports de joie avec lesquels il l'accueillait, les bons offices qu'il s'employa à lui rendre. Mais le

1. M. Bourciez, article sur Balzac dans le tome IV de *l'Hist. de la littérature française* de Petit de Julleville.

2. Cf. lettre 26 du liv. XIX, 12 mai 1638 et lettre 18 du liv. XI, 20 décembre 1645. — Balzac s'est moqué de Gomès dans l'épigramme latine du « rossignol enrhumé. »

3. Lettre 15 du liv. I, 4 septembre 1622 ; lettre 2 du liv. XIII, 30 juillet 1642 ; lettre 26 du liv. XIX, 12 mai 1638 et le *Prince* dans *Œuvres*, éd. 1663, t. II, p. 3.

poète l'aimait bien plus qu'il n'en était payé de retour et, certes, ce fut avec un très vif regret qu'à la fin de juillet 1644¹, comme au début de septembre 1642, il se sépara de Balzac.

1. Cf. *Lettres inéd. de Balzac*, 23 juillet 1644, à Chapelain : Mainard « part d'icy, après y avoir attendu inutilement l'effet des promesses de Rocolet ». Il s'agit de trois exemplaires de la nouvelle impression des *Œuvres diverses* de Balzac, destinés à Mainard, au comte de Clermont et au premier président Bertier de Montrabe. — Sur « le grand déplaisir » que Mainard éprouvait de quitter Balzac, cf. lettre CLXXIX à Le Febvre.

CHAPITRE VIII

UN DERNIER VOYAGE A LA COUR. — MORT DE MAINARD

- I. — Mainard nommé par Séguier conseiller d'Etat. Préparatifs de départ pour Paris.
- II. — Mainard et ses amis de Paris : Flotte et G. Colletet. — Mainard à l'hôtel Séguier. L'Académie y est installée. Connaissance que Mainard y fait de ses collègues : leurs critiques ; réponse du poète. — Mainard chez les précieuses. La « ruelle » de M^{me} de Choisy. Le poète et « l'impertinent caquet » des précieux.
- III. — Publication des *Œuvres* de Mainard. Composition du volume. Le portrait du poète. Les pièces liminaires. Dédicaces à Séguier et à Mazarin. Mainard ne réussit pas à gagner la faveur de ces ministres. Mainard de retour à Saint-Céré. Sa mort. Portrait moral du poète.

I

Une bonne nouvelle attendait Mainard à Saint-Céré. Pendant qu'il se trouvait en Charente, chez Balzac, le chancelier Séguier lui avait expédié un brevet de conseiller d'Etat. Selon toute vraisemblance, Mainard ne connaissait pas encore le chancelier qu'il ne commença à flatter qu'à partir de son entrée dans le ministère de la Régence¹. Le ministre n'aurait peut-être pas pris garde aux efforts faits par le poète pour gagner ses bonnes

1. Comme le témoigne un sonnet (éd. Garriss., t. III, p. 42) qui finit ainsi dans les œuvres de 1646 :

Apollon et Thémis depuis quatorze hyvers
Sans tes hautes vertus auraient quitté la France.

Il y a *douze hyvers* dans une version manuscrite de cette pièce offerte par le t. XXI des Rec. Conrart, ce qui nous reporte à 1644, car en février 1633 Séguier fut nommé garde des sceaux. — Le sonnet : *Trois testes ont porté la couronne des Lys* (éd. Garriss., t. III, p. 9), parodié comme il a déjà été dit par le comte de Clermont, a été écrit en 1643 ou 1644. En août 1644, Mainard s'était réconcilié avec son voisin (cf. la lettre XXXIII à Flotte).

grâces, s'il n'y avait été sollicité par ses familiers. La plupart de ceux-ci étaient liés avec notre auteur. C'étaient l'abbé Germain Habert de Cerisy et le maître des requêtes Habert de Montmort¹; c'était encore son compatriote, le Toulousain Jean Puget de la Serre², bibliothécaire de Monsieur et historiographe de France, prosateur et versificateur dont Mainard a vanté « la Muse fertile », mais dont les contemporains ont raillé la fécondité déplorable; c'était enfin le médecin ordinaire de Séguier, Marin Cureau de la Chambre, qui envoyait en province à son collègue de l'Académie ses ouvrages de philosophie, de physiologie et même ses libelles polémiques commandés par Richelieu³. Mais ce fut surtout le conseiller d'Etat, Daniel de Priézac qui, à en juger par les remerciements chaleureux que lui adresse Mainard⁴, servit notre auteur auprès de Séguier. Ce jurisconsulte, connu pour avoir sur l'invitation de Richelieu, réfuté les reproches du *Mars Gallicus* de Jansénius au sujet de l'alliance de la France avec les protestants d'Allemagne⁵ et soutenu les prétentions de la maison de Bragance au trône de Portugal⁶, était natif du château de Priézac, près Brive, dans le voisinage de la demeure de Mainard. Le président

1. Mainard lui adresse sa lettre XVII et en parle à plusieurs reprises dans sa correspondance.

2. C'est à lui que sont adressés les remerciements de la lettre XXIX et un sonnet (éd. Garriss., t. III, p. 58). — V. sur lui les plaisanteries de Boileau (3^e satire), de Guéret (*Le Parnasse réformé*); de l'auteur du *Chapelain décoiffé*, parodie du *Cid* que l'on a faussement attribuée à Boileau (cf. *Œuvres*, éd. Gidel, t. III, p. 112).

3. Dans sa lettre XXXI il remercie M. de la Chambre de ses *Observations sur le livre intitulé Optatus Gallus*, Paris, 1640. Il y fait allusion aussi dans sa lettre CXLII à Flotte. V. sur cet écrivain la notice de R. Kerviler dans *Le Chancelier Séguier*, Paris, 1874.

4. Lettre XXI à M. de Priézac, conseiller d'Etat. Flotte avait probablement pressé Priézac d'obliger Mainard, car celui-ci remercie chaudement son confident du titre qu'il a obtenu pour lui du « Prince de la Justice » (l. XXXIII). — V. sur Priézac la notice que lui a consacrée M. Kerviler, *o. c.*, pp. 350-369. Balzac lui adressa outre les deux lettres françaises (l. 20 du liv. X et 6 du liv. XI) citées par Kerviler, une missive latine insérée dans les *Epistolæ selectæ*, *Œuvres*, éd. in-f°, t. II, p. 60 de cette division de l'ouvrage.

5. *Vindiciæ Gallicæ adversus Alexandrum Patricium Armachanum theologum*, Paris, 1638 (et non 1637 comme le dit Kerviler, *o. c.*, p. 355); cf. Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. de Chapelain*, t. I, pp. 247 et s.

6. *Observations sur le livre intitulé Philippe le Prudent..., roi légitime de Portugal*, livre composé en latin par D. Jean Caramud Lobkowitz, Paris, 1640.

avait eu souvent l'occasion de le fréquenter à l'époque où Priézac professait le droit à l'université de Bordeaux (1621-1635) car ce furent sans doute les souvenirs d'une ancienne camaraderie qui déterminèrent le favori de Séguier à faire conférer au poète par le chancelier le brevet de conseiller d'Etat.

Il est certain qu'on décerna à Mainard cette dignité par brevet¹ et non par *lettres patentes*. Le nombre des conseillers de cette dernière catégorie était fort restreint. Ils étaient appointés et exerçaient leur office d'une manière effective, en prenant réellement part aux délibérations du Conseil d'Etat et privé du roi. Ils constituaient ainsi le ministère de l'époque et formaient en même temps une Cour de cassation d'un genre particulier, puisqu'elle ne connaissait que des affaires civiles et qu'elle en connaissait en dernier ressort. A côté de ces conseillers effectifs, il en était d'autres honoraires et qui, n'ayant aucune fonction effective, ne recevaient aucune rémunération². Nombre de prélats, de membres des Cours souveraines, de hauts fonctionnaires administratifs, d'écrivains, depuis le grand rhétoricien Balzac jusqu'à l'obscur Jean Puget de la Serre, étaient décorés de ce titre qui, s'il ne leur rapportait rien, leur conférait au moins les privilèges de la noblesse³. D'ailleurs, cette noblesse dont François Mainard fut investi en août 1644 était,

1. Cf. les var. des v. 5 et 6 du sonnet *Mon païs est si juste et me traite si bien* (éd. Garriss., t. III, p. 22) où Mainard se plaint des brocards qu'il essuie de la part des provinciaux :

L'un rit de mon brevet de conseiller d'Etat,
L'autre ne peut souffrir que ma gloire s'augmente,

(cf. ms. 844 de la Bibl. de Toulouse, f° 14 v.). — C'aurait été la charge de conseiller par lettres patentes cependant que Mainard aurait désiré. Il confessait un jour avec mélancolie à Pressac que le roi l'eût :

. . . mis dans le Conseil d'Etat
Sans l'amour qu'il a pour la rime.

(pièce publiée d'après les mss. de Toulouse par Labouïsse-Rochefort, *o. c.*, et reproduite par MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 119).

2. Dans une étrenne adressée à Flotte (éd. Garriss., t. III, p. 67), Mainard lui souhaite que « le cardinal l'emploie », et comme Flotte lui faisait observer que Richelieu ne lui donnerait jamais de place dans le conseil d'Etat, le poète lui répond : « Vous connaissez le siècle et sçavez qu'il y a beaucoup de conseillers d'Etat honoraires » (l. CLXXI).

3. V^e d'Avenel, *Richelieu et la Monarchie absolue*, t. I, chap. II, § 2 : Conseil d'Etat. — A. Esmein, *Cours d'hist. du droit français*, Paris, 1906, titre II, chap. II 1 Les ministres et les conseils,

de même que celle de tous les conseillers à brevet, personnelle et non transmissible¹. Il est vrai que dans certains actes Charles de Mainard est dit *noble*, mais il devait, sans doute, ce titre à la qualité de gentilhomme ordinaire du roi qui lui fut à lui-même octroyée², et non à la dignité de conseiller d'Etat accordée à son père.

Le poète interpréta la mesure prise à son égard par le chancelier Séguier, non seulement comme une marque d'estime, mais encore comme un gage des faveurs que le ministre devait lui accorder, s'il continuait à savoir se faire bienvenir de lui. De toute façon, cette nomination encourageait ses desseins de se présenter de nouveau à la Cour, et était un présage de bon augure que la Fortune se déciderait enfin à lui sourire, après lui avoir fait si longtemps mauvais visage. Il tenta encore de suprêmes efforts pour fléchir les rigueurs de Cloris. Après de nouveaux échecs, perdant tout espoir de gagner les grâces de *la belle vieille*, il résolut d'exécuter au plus vite son projet de se rendre à Paris. Aussi, afin de se mettre en route avec plus de tranquillité, il se hâta de régler ses affaires.

Déjà le 10 juin de la même année, deux semaines environ avant sa visite à Balzac, il avait fait son testament et disposé de son avoir. Il avait fait de Charles, son aîné, son « héritier universel et général » lui laissant tous ses biens meubles et immeubles d'une valeur de trente-six mille livres, en l'obligeant toutefois d'en distraire les sommes suivantes qu'il léguait à ses

1. *Encyclopédie méthodique, Finances*, art. *Conseiller d'Etat*, Paris, 1784, in-4°.

2. Ainsi, dans l'acte de naissance de Joseph de Mainard : « L'an mil six cent soixante dix neuf et le dix neuvième jour du mois d'aoust, je, Léon Salvat, recteur de l'Eglise Saint-Pierre d'Authoyre, ay baptisé un enfant né le dix huitiesme du mesme mois et an susdits de noble Charles de Maynard, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy et de Damoiselle Halizon de la Ronade... » (Copie faisant partie des papiers du château de Laboisse et communiquée par M. J.-C. Viguié, curé de Saint-Jean Lespinasse). Nous avons déjà cité un acte appartenant aux mêmes archives du 23 novembre 1634 témoignant que deux habitants du village d'Estivals versent entre les mains de « noble Charles de Maynard, gentilhomme servant de Sa Majesté », 400 livres tournois, somme qui lui était due comme héritier de feu Fr. Mainard. — Le brouillard d'audiences de la cour sénéchale de Martel (fin xvii^e s., Arch. départ. du Lot, série B, art. n° 1163, ff. 2 et 19 v.) contient l'indication d'un procès « entre noble Charles de Meynard, gentilhomme demandeur en matière phéodalle d'une part et maître Jean Dauzide, advocat en la Cour, juge ordinaire de Saint-Céré, deffendeur d'autre part... »

autres enfants : à sa fille aînée Anne, deux mille deux cents livres, et ce pour tout droit de légitime ; la même part à sa cadette Hippolyte ; quatre cents écus à Marie, sa seconde fille, religieuse professe de l'ordre de Saint-Bernard dans le prieuré de Lissac ; à Jeanne, placée dans le même couvent, vingt livres de rente, outre ce qu'elle avait reçu en entrant en religion ; quatre mille livres enfin à François, son second fils, payables lorsqu'il aurait atteint l'âge de vingt-cinq ans.

Pour épargner à ses héritiers toutes contestations possibles avec les détenteurs de certains de ses biens, il exigea de ses censitaires de nouvelles reconnaissances de ses droits de seigneur censier. A vrai dire, il ne nous est parvenu que les reconnaissances de « fief et pagésie perpétuelle » consenties pour les tènements de la Roudarie, de la Bontat et du Verdié aux appartenances du village de Malvy, dont Mainard était propriétaire par indivis avec Pol de Lavour, avocat au Parlement de Toulouse. Dans ces actes, dont les premiers sont du 15 août 1644¹, notre personnage qui se fait donner du *messire* prend la qualité nouvelle de « conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé », tandis qu'en remettant le 15 juin précédent son testament au notaire Lassalle de Saint-Céré, celui-ci appelle encore son client « président présidial au bailliage d'Auvergne, siège d'Aurillac. » Il porte le même titre dans un acte du 10 mai 1644, cité par deux mémoires de 1768² conservés aux

1. Trois reconnaissances sont du 15 août ; une du 16, deux du 25, trois du 29 du même mois ; une du 24 et deux du 28 octobre ; trois du 13, quatre du 17, une du 24, une du 28, une du 29 novembre ; une du 4, une du 8, une du 11 décembre 1644. Une du 23 janvier 1645. Dans tous ces actes dressés par le notaire Lassalle de Saint-Céré, il est dit que Mainard et Lavour sont présents. C'est vraisemblablement dans le long intervalle qui va du 29 août au 24 octobre que le poète se rendit à Toulouse d'où il écrivit à Flotte sa lettre XXXIII. Il annonce même à son ami qu'il l'attend dans sa ville natale.

2. Seul le début de ces mémoires est intéressant pour la biographie de Fr. Mainard : « Le 10^e may 1644 devant Lassalle, notaire, Ginel Sol de St-Vincens reconnoit à M^r Meynard, president au presidial d'Aurillac (2^e mémoire : M^r François de Meynard, president au Bailliage Daurilhac en la ville Daurilhac), un jardin que par le passé étoit vigne et avoit été reconnu au s^r de Narbonez duquel led. s^r a droit et cause, situé aud. St-Vincens, terroir appelé des Trellions alias Belvilhet (le second mémoire porte *del Vignal*), confronté etc... Plus un autre jardin situé à la même (le deuxième mémoire porte *illec même*) qui est reconnu (le deuxième mémoire porte *qu'a esté cy devant reconnu*) à feu Jean Montrand duquel aussy led. a Droit et Cause, confronté etc. le tout reconnu à feu M^r M^r Gerard de Meynard, con^r du Roy, pere dud. s^r, par feu François Sol le 23 fév. 1598... »

archives de Laboisie et ayant trait à un procès d'une arrière-petite-fille de Mainard, Marie-Madeleine Charlotte de Cambolas, avec M^e Molé, avocat.

La mise en ordre de sa maison et de ses affaires, la maladie puis la mort d'Anne, sa fille aînée, ensevelie le 11 février 1645¹ à Saint-Céré, différèrent son départ jusqu'en mars 1645², alors qu'en septembre 1644 il pensait se trouver à la Cour pour la Saint-Martin³.

II

Voici donc à Paris cet homme qui s'était juré de ne plus jamais quitter son village⁴ ! Il revoit après douze années d'absence :

..... les clochers
De Saint-Pol et de Saint-Eustache⁵. »

Il parcourt de nouveau son ancien quartier, admire les nouveaux pavillons du Louvre et la magnificence du Palais-Cardinal⁶, se promène dans le Marais où il rend visite à ses amis, les « illustres conseillers et maîtres des requêtes de la place Royale », les gros partisans et les riches ecclésiastiques de la Porte Saint-Martin : le président Larcher, Lartige, l'académicien Habert de Montmort dont la maison était un lieu de réunion pour les libertins et les lettrés⁷, Tallemant à qui il exposera bientôt sa joie d'avoir échappé aux frayeurs de sa soixante-troisième année, « son an climatérique », étape fatale qui, une

1. Arch. municipales de Saint-Céré. Registre des décès pour 1645 : « Le mesme jour que dessus (unziesme jour de febvrier) feut ensevelie damoiselle Anne de Maynard, filhe à M^r François de Maynard, président en Auverhe, après avoir receu tous les saints sacremans ». Cet acte a été inexactement reproduit par Garrisson (I, 356) qui donne le 9 au lieu du 11 février comme date de l'enterrement de la fille du poète.

2. V. dans les *Lettres inédites de Balzac*, une lettre du 10 avril 1644 qui prouve qu'à cette date Mainard se trouvait déjà depuis quelque temps à Paris.

3. *Ibid.*, lettres du 12 septembre et du 27 novembre 1644.

4. Cf. le sonnet à Priézac, éd. Garriss., III, 33.

5. Cf. éd. Garriss., III, 64. On se rappelle que Mainard avait habité près de Saint-Eustache, tandis que Flotte demeurait rue de Braque, derrière l'hôtel de Guise, l'actuel palais des Archives, non loin de l'église Saint-Paul (cf. la l. CCLIV de Mainard).

6. V. à l'appendice bibliographique la pièce : *Avant que la vieillesse m'ouvre...*

7. Cf. Perrens, *Les libertins en France au XVII^e siècle*, p. 139.

fois franchie, permettait aux mortels d'espérer de la Parque un nouveau fuseau de jours¹. Le voici en train de causer familièrement avec ses protecteurs Bassompierre et Carmain, ces « deux illustres malheureux » pour qui, enfin, les portes de la Bastille se sont ouvertes² ! Ils donnent raison au poète de vilipender la méchanceté, la fourberie et la « noire fureur » d'Armand. Bertier, abbé de Saint-Vincent qui, en qualité d'agent du clergé, s'était en 1640 et 1641 courageusement opposé aux entreprises de Richelieu sur les biens des ecclésiastiques³, partage lui aussi les sentiments de Mainard contre le tyran.

Dans les causeries qui, chez cet opulent abbé⁴, prolongeaient la fin des repas, le défunt cardinal ne trouve qu'un défenseur : c'est Guillaume Colletet, l'un des favoris de Son Eminence, qui poussait la générosité jusqu'à lui donner six cents livres pour six vers⁵. En attendant d'aller « crotté jusqu'à l'échine » « chercher son pain de cuisine en cuisine », comme le lui reprochera cruellement Boileau, Colletet en est réduit, malgré les flatteries qu'il a rimées en l'honneur de Séguier et de Mazarin, à vendre son office d'avocat au conseil

1. Ed. Garriss., III, 51.

2. A leur sortie de prison, Mainard adressa à chacun d'eux un sonnet. Cf. éd. Garriss., III, 22 à Carmain; *ibid.*, p. 54 à Bassompierre. Cf. lettres CXCVI, CXCVII et CCII. Ces deux seigneurs précédèrent Mainard au tombeau. Carmain mourut le 22 janvier et Bassompierre le 12 octobre 1646.

3. Sur le rôle de Jean-Philippe de Bertier, abbé de St-Vincent, à l'assemblée générale du Clergé de 1641, ainsi que sur la part qu'il prit aux événements de fin 1640 qui amenèrent la tenue de cette assemblée, cf. les *Mémoires* de Montchal, archevêque de Toulouse, Rotterdam, 1718, 2 vol. Dans sa lettre CLXXXV Mainard vante le « courage romain » montré en cette conjoncture par l'abbé. Après avoir été député de la province de Toulouse et d'Auch, il fut, en 1644, agent général de la province d'Arles et en 1645 redevint député de la province d'Auch.

4. Dans la première version de son étrenne à Flotte (éd. Garriss., III, 67), Mainard lui souhaitait

... que l'an mille et sept cens
Te puisse voir manger et rire
Chés notre abbé de Saint-Vincent.

(Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 233).

5. Guill. Colletet a composé une foule de pièces en l'honneur de Richelieu ou à sa mémoire. Cf. *Epigrammes*, Paris, 1653, in-12, pp. 71, 123, 141 et 178. *Autres poésies*, Paris, 1642, in-4°, sonnet, p. 16. On sait qu'en 1633 il avait adressé une ode au Cardinal et qu'il faisait partie de la troupe d'auteurs dramatiques qui travaillaient sous la direction de Son Eminence.

d'Etat¹ et à « manger sous Jules tout ce qu'il avait acquis sous Armand »². Il lui reste encore, pour abriter d'ancillaires amours et pour fêter Bacchus à son aise, cette maison du faubourg Saint-Marcel, habitée autrefois par Ronsard. Il en a célébré en vers la cour « gaie et magnifique », le portique gardé « de superbes lions », « l'aimable promenoir de ses doubles allées » et la Bièvre voisine, dont le maigre débit est transformé par la plume emphatique du poète en une « féconde source »³. La table de pierre, autour de laquelle, jadis, se rassemblaient les membres de la Pléiade en des agapes plus intellectuelles que gastronomiques, sert maintenant aux festins des amis de Colletet qui, vu la pauvreté du maître de logis, apportent chacun leur plat⁴. C'est Flotte, le roi des goinfres, qui préside ces joyeuses beuveries :

Toy dont le sceptre est un pot
Le throsne une table.

.
Vien reboire en ce faux bour
Où vray patriarche
Contre les flots de la Cour
J'ai basti mon arche⁵.

Comme toujours le « bon Père Flotte »⁶.

Portant la joye en quelque lieu qu'il entre⁷

divertit la compagnie par ses chansons à boire, ses bons mots et des contes tellement drôles que Balzac l'engageait vivement

[1. *A M. le chancelier pour obtenir de luy la vente de ma charge d'avocat au conseil d'Estat et privé du Roy*, afin, y dit-il, que :

Je sois aussi riche poète
Que je serois pauvre avocat.

(*Epigrammes*, p. 154).

2. Cf. le *Soupir de l'Auteur* (*Epigrammes*, p. 77).

3. Sonnets : *Sur la maison de l'auteur qui estoit autrefois la demeure de Ronsard au faubourg Saint-Marcel* (1638) et *A la postérité sur la demeure de l'auteur* (1640), dans le volume d'*Epigrammes*, pp. 471 et 472.

4. *Chevraeana*, 1701, t. I, p. 30, cité par Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs*, t. II, p. 201.

5. *Chanson à boire*, adressée à Flotte par Colletet, (*Poésies diverses*, Paris, 1636 in-12, p. 395).

6. C'est ainsi que l'appelle Balzac quand il veut user de termes polis à son endroit (*Lettres inéd.*, 10 octobre 1644), mais quand Flotte lui donne du mécontentement en ne transmettant pas avec ponctualité ses paquets à Mainard, il le traite « d'ivrogne », de « biberon », de « père goulu » ou d'*helluo* (gourmand).

7. Caractéristique de Flotte donnée par Boisrobert dans son *Épître VI*,

à en faire un recueil. « Exercez-vous, si vous me croyez, en ce beau genre d'écrire et ne laissez pas perdre les grâces de vostre narrative avec le son de vostre voix. A l'exemple de Plutarque et d'Athénée conservez la mémoire de vos festins. Et afin que la bonne chère dure encore après qu'on a desservi... préparez-nous un volume de nouvelles qui méritent d'être appelées, même par le sobre M. Chapelain, les ragous et les bisques de l'esprit¹ ». Tout au plaisir du moment, Flotte ne se soucia pas de la postérité et se contenta de voir célébrer sa verve étourdissante par ses amis Colletet², Boisrobert³, Scarron⁴, Balzac et Mainard.

Naturellement, les visites les plus assidues de Mainard furent à l'hôtel Séguier, demeure de l'homme en qui le poète voulait à tout prix voir un protecteur. « Je ne suis pas venu à Paris, déclare-t-il à Priézac, chanter les héros des dernières campagnes, ni admirer les palais qu'on y a récemment élevés :

C'est pour y voir Séguier, le Solon de nos jours,
Sans qui notre Hipocrène eut arrêté son cours ;
Et le climat françois fut devenu barbare.

Que nous sommes heureux d'en estre caressez,
Dans la seule vertu d'un ministre si rare
Ce siècle a surmonté tous les siècles passez⁵.

Mainard avait tout lieu d'espérer que Séguier deviendrait pour lui un Mécène⁶. Le chancelier soit par goût, soit par vanité, semblait aimer et protéger les lettres. Il s'était entouré d'écrivains dont certains même logeaient chez lui ; il s'était composé une magnifique bibliothèque qu'il ouvrait libéralement aux lecteurs et procurait souvent des emplois et des dignités

1. Cf. l. 17 du liv. XVI.

2. A part les pièces déjà citées, Colletet a fait encore « l'épithaphe de Flotte qui n'estoit pas mort » (1649), une épigramme sur « Flotte malade » et une autre « sur une saisie », adressée au même (*Epigrammes*, pp. 74, 231 et 195).

3. Outre son épître VI, Boisrobert relate encore les exploits de Flotte, en y associant ceux de Gomberville et de Mainard, dans son épître XXIII à M. de Campagno (*sic* pour Campagnol), lieutenant aux gardes du roi, neveu de Balzac et se trouvant à Paris en 1645 et au début de 1646.

4. Chanson : *Au grand Flotte* (*Œuvres burlesques* de Scarron, Paris, 1648).

5. Ed. Garriss., III, 33.

6. *Ibid.*, III, 9 : *Sonnet à Monseigneur le chancelier*.

« aux gens doctes qui excelloient le plus dans leur profession et qui promettoient davantage¹ ». Après la mort de Richelieu, l'Académie qui, depuis janvier 1635, le comptait parmi ses membres, le pria d'être le protecteur de la Compagnie, à quoi Séguier acquiesça très volontiers, en offrant même, à partir du 16 février 1643, l'hospitalité aux assemblées du corps qu'il avait accepté de patronner.

C'est là, en hiver dans la salle haute, en été dans la salle basse de l'hôtel de la rue de Grenelle Saint-Honoré que, sans cérémonie aucune, se tinrent de 1643 à 1672 les séances de l'Académie française². C'est là que Mainard fit connaissance avec la plupart de ses collègues. On se souvient que depuis le printemps de 1633 notre personnage n'avait plus été à Paris, de sorte qu'élu en septembre 1634 membre de la Compagnie, c'est maintenant seulement qu'il y faisait son entrée. S'il y comptait des amis dévoués et des admirateurs comme Boisrobert, Faret, Gomberville, Porchères-Laugier, les deux Habert, Priézac et autres, le poète qui avait vieilli en province était un inconnu pour bon nombre de ses collègues, un rimeur gascon ridicule pour certains beaux-esprits qui ne se gênaient pas de « chamailler » ses productions³.

C'est là que le connut Paul Pellisson⁴, fils d'un conseiller au Parlement de Toulouse qui résuma le gros in-folio d'*Arrêts* de Géraud de Mainard. Fraîchement débarqué de sa province, Pellisson fréquentait les membres de l'institution dont il devait écrire l'histoire et à laquelle il témoignait déjà le plus vif intérêt. Mainard accueillit avec sa bienveillance coutumière son futur biographe qui nota sa « bonne mine », sa taille replète, son « humeur agréable en conversation », son penchant pour la réjouissance et la bonne chère, son souci de l'honneur en tout et pour tout, ainsi que sa constance dans ses

1. Abbé de la Chambre, *Oraison funèbre de Séguier; Harangues de l'Académie*, I, 234, reproduit par Kerviler, *o. c.*, p. 143.

2. Pellisson, t. I, p. 70, cité par l'abbé Fabre, *Chapelain et nos deux premières académies*, p. 96.

3. Cf. lettres XXXVIII et CCXXXVI.

4. « Il fit encore un voyage à la Cour sous la régence de la reine Anne d'Autriche et c'est là que je l'ai vu et connu », dit Pellisson, éd. c., t. I, p. 199.

amitiés. Plus d'une fois, Pellisson assista aux leçons de correction grammaticale que le vieux poète donnait à son fils Charles. Souvent encore il fut témoin des remontrances faites par Mainard au jeune avocat qui délaissait le code pour les lettres, abandonnant ainsi un métier fructueux pour une carrière décevante¹.

L'Académie travaillait à ce moment au *Dictionnaire de la langue française*, avec cette nonchalance si plaisamment raillée par Boisrobert dans son *Épître à Balzac* :

Depuis six ans dessus l'F on travaille
Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avoit dit : « Tu vivras jusqu'au G ».

Parfois Mainard prenait la parole pour défendre des vocables sur lesquels s'acharnaient certains *académistes*, avec une fureur semblable à celle qu'avait témoignée naguère Gomberville en pourchassant la conjonction *car*. C'est grâce

Au vieux Maynard le satyrique
A Silhon le mélancholique
Au janséniste de Bourzay

et à quelques autres membres du corps chargé de par ses statuts du soin de veiller à la correction et à l'embellissement de la langue, que furent maintenus certains mots ou expressions : *un quidam, néanmoins, un tel, ledit, d'autant, partant, cependant*, etc., qui, au goût des puristes, sentaient le Collège ou le Palais². C'est ce que nous apprend Ménage dans cette fameuse

1. C'est le souvenir de ces entretiens qui inspira à Pellisson une épigramme sur Mainard que Labouïsse-Rochefort a reproduite, *o. c.*, p. 53.

2. La sixième des *Epiques* du sieur Boisrobert Metel, abbé de Chastillon, Paris, 1647, in-4° est une réponse à l'*Epistola ad Clarissimum et reverendissimum antistitem Metellum de Bosco-Roberto*, adressée en janvier 1646 par Balzac à « l'abbé comique ». Les vers suivants qui annoncent à Balzac que Flotte

Chante Mamure et dit qu'avant l'esté
En plein Pont-neuf on le verra chanté

prouvent que Boisrobert composa son épître non vers 1643, comme le prétend M. Petit de Julleville (*Hist. de la litt. franç.* t. IV, p. 137), mais au cours du printemps de 1646. — Quoique le recueil d'*Epiques* soit daté de 1647, l'impression en était achevée le 21 juillet 1646.

3. Cf. Brunot, dans l'*Hist. gén. de la litt. franç.* de Petit de Julleville, t. IV, *Hist. intérieure de la langue. L'Académie*.

Requête des Dictionnaires composée vers 1635¹, retouchée à plusieurs reprises² et qui devait fermer à son auteur les portes de l'assemblée. C'est Ménage encore qui nous rapporte les reproches que le vieux poète, étranger au mouvement que la langue avait accompli pendant son long séjour en province, recevait même de la part de ses amis — l'exigeant Faret était peut-être du nombre — au sujet des mots hors d'usage dont il se servait³. Il résistait à leur critique et ne voulait pas tenir compte de leurs observations. Si ses productions étaient surannées, leur répliquait-il, l'âge l'avait rendu incapable de mettre sa langue dans « les justesses si régulières » auxquelles ils pensaient l'astreindre⁴. Enfin, fatigué de discuter avec eux, il leur envoyait en guise de riposte ce quatrain mélancolique :

En cheveux blancs, il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'escole.
Que je suis fou d'apprendre à bien parler
Lorsque la mort veut m'oster la parole⁵.

Les discussions sérieuses de l'Académie formaient pour Mainard un piquant contraste avec les entretiens plus frivoles du cercle de M^{me} de Choisy dont la « ruelle illustre », au faubourg Saint-Germain, était le rendez-vous des précieuses de marque de l'époque.

1. Cf. Fabre, *o. c.*, p. 163. — V. la *Requête des Dictionnaires* dans les *Miscellanea* de Ménage, Paris, 1652; dans l'*Hist. de l'Acad. franç.*, de Pellisson, éd. Livet, etc.

2. Ainsi il y fait allusion à la harangue prononcée par Patru, lors de sa réception, le 3 septembre 1640. — En 1646 circulaient de nouvelles copies de la *Requête* de Ménage, cf. *Lettres inéd. de Balzac*, des 12 et 19 mars de cette année et les notes de Tamizey de Larroque, pp. 752 et 766 de cet ouvrage. De tous les académiciens dont Ménage s'était moqué, il n'y eut que l'abbé de Boisrobert qui s'en fâchât sérieusement. Il est vrai que les plaisanteries scabreuses débitées sur son compte étaient de nature à lui nuire dans la considération du public.

3. *Menagiana*, éd. de 1715, t. II, pp. 314-315. — Tel n'était pourtant pas l'avis de Boisrobert. En rendant compte à Balzac (*Epîtres*, Paris, 1647, p. 30), des travaux des académiciens, il lui parle de Mainard en ces termes :

Ton vieux Ménard, ce merveilleux génie
Nous y fait voir sa Muse rajeunie
Qui sous la presse augmente sa vigueur
Et qui des ans méprise la rigueur.

Nouvelle preuve que l'*Épître* VI à Balzac n'est pas, comme on l'a dit, de 1643, attendu qu'à cette date Mainard n'était pas à Paris.

4. V. dans le t. III de l'éd. Garriss., les lettres-dédicaces à Séguier et à Mazarin du volume de 1646 de ses *Œuvres*.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 151.

Le président avait gardé bon souvenir de la protection que le conseiller Pierre-André Hurault de l'Hospital lui avait accordée au moment de sa venue à Paris, et ne cessa d'entretenir d'excellentes relations avec ce haut magistrat et avec ses enfants. Paul, son deuxième fils, prieur de Saint-Benoît du Sault, dit l'abbé de Belesbat, fut un des « alcôvistes » les plus en faveur du Marais et du faubourg Saint-Germain. Bien qu'il composât parfois des chansons enrubannées, il s'acquit surtout la réputation de « grand introducteur des ruelles ». C'est le *Brundesius* du *Dictionnaire des précieuses* de Somaize¹, l'homme qui a ses entrées libres dans toutes les belles assemblées. Il tient chez lui une école où les jeunes gens apprennent les talents nécessaires à qui veut, par sa conversation et ses manières, briller en société. Marguerite, la fille cadette de Pierre-André Hurault de l'Hospital, devint une familière de l'hôtel de Rambouillet². Mais c'est son aînée qui se distingua dans la société précieuse du temps. Mariée en 1628 à Jacques de Choisy, tout d'abord maître des requêtes au Parlement de Paris et ensuite intendant du Languedoc, conseiller d'Etat, chancelier et garde des sceaux de Monsieur, duc d'Orléans, Jeanne-Olympe Hurault de l'Hospital³ fit, étant encore jeune fille, grand bruit dans le monde « à cause de la beauté de son esprit ». Cette flatteuse appréciation vient de Somaize qui a tracé le portrait de M^{me} de Choisy, sous le nom de Célie⁴. Mademoiselle de Montpensier en a donné un autre sous le nom de la « charmante exilée ». Madame de Brégis la peignit elle aussi sous celui de Phylis et Segrais s'attacha, à deux reprises, à la présenter à l'admiration

1. Cf. *Dict. des Précieuses*, éd. c., t. I, p. 43.

2. Chapelain en parle à Balzac le 14 janvier et le 19 février 1639 (*Lettres inédites*, publ. par Tamizey de Larroque, t. I, pp. 363-390). — Citons ici les deux autres enfants de Pierre-André Hurault de l'Hospital : Henri, comte de Beu, conseiller, puis maître des requêtes au Parlement († 1684) et Jean, chevalier de Malte, pour qui Mainard écrivit peut-être le sonnet : *Pour le départ d'un chevalier qui s'en va à Malte* (*Œuvres*, éd. Garriss., t. III, p. 36).

3. V. sur M^{me} de Choisy, la notice placée en tête des *Mémoires* de l'abbé de Choisy, son fils, par M. de Monmerqué dans la collection Petitot, t. LXIII, Paris, 1828, in-4°, et la notice de M. de Lescure, en tête de son édition des mêmes *Mémoires*, Paris, 1888, in-8°.

4. Cf. *Dict. des précieuses*, éd. Livet, t. I, p. 55-56 et la notice que lui a consacrée Livet, *ibid.*, p. 205.

de la postérité. « Sans étude ni lecture, elle parloit et écrivoit divinement bien », nous apprend-il dans ses *Mémoires*¹ et il y note « la grande vivacité » de sa conversation » qui charma plus tard Louis XIV, ainsi que le ton alerte de ses lettres que les reines de Pologne et de Suède se disputèrent. Dans ses *Nouvelles françoises* où il la portraiture sous le nom d'*Uranie*, Segrais, tout comme Somaize, vante son esprit et rend hommage à ses dispositions serviables à l'égard de ses amis. Gaie, cherchant toujours à se divertir², M^{me} de Choisy avait en affection Mainard qui, en compagnie, oubliait ses chagrins et retrouvait sa bonne humeur. Prêtant son appui à l'ancien protégé de son père, elle avait cherché à le réconcilier avec Noailles³ et l'avait obligé en plusieurs occasions. Le poète de son côté, à Rome comme en Quercy, avait souvent écrit à M^{me} de Choisy ou avait demandé à ses connaissances de la capitale des nouvelles de sa *divine amie*.

Qu'on ne se méprenne pas sur la portée de cette appellation : Balzac donne le même nom à M^{me} des Loges et les admirateurs de M^{me} de Rambouillet désignent la marquise sous celui de la *divine Arténice*. C'est une grosse erreur qu'on a commise en identifiant arbitrairement M^{me} de Choisy avec la Cloris du poète et en conjecturant que c'est à son intention que ce dernier avait composé ses vers d'amour⁴. C'est une supposition

1. *Segraisiana*, 1721, p. 34.

2. Tallemant, *Historiette de M^{me} de Choisy*, t. V, pp. 408 et s.

3. Cf. l. XXII et CCXXXIX.

4. Cf. l'article sur Fr. Mainard de M. P. Lafenestre (*Revue d'Hist. litt. de la France*, 1903). Ça aurait été M^{lle} Jeanne Olympe Hurault de l'Hospital, fréquentant la société de Louvre, qui aurait arraché Mainard à l'entourage de la reine Marguerite, rempli d'admiration pour Ronsard et qui l'aurait attiré à la cour d'Henri IV, acquise à la poésie du réformateur. — Mais à l'époque où Mainard était secrétaire de cette reine, la fille de Hurault de l'Hospital avait certainement à peine quelques années car, bien qu'on ne connaisse pas la date de sa naissance, on sait qu'elle se maria le 28 février 1628 et qu'elle n'eût son premier enfant, François-Timoléon, qui devint l'excentrique abbé de Choisy, que le 16 août 1644. A cette date Mainard finissait de limer son ode *La belle vieille* par laquelle il supplie Cloris, devenue veuve, de lui accorder sa main. M. Lafenestre a encore eu tort de rapporter à la Cloris de Mainard la phrase suivante de la l. IV de Racan (éd. Tenant de Latour, t. I, p. 313) : Je tâcherai, dit celui-ci, « de faire en sorte qu'Arténice et Clorys aient meilleure opinion de moy que M. de Malherbe. » Son maître l'avait plaisanté, en effet, au sujet de sa froideur auprès des dames. Or, on voit qu'ici Arténice et Cloris équivalent à Orante, Caliste ou Cléande, noms que les poètes du temps donnaient aux belles.

malencontreuse qui ne s'accorde pas avec la chronologie des pièces écrites par notre auteur. Les *Délices de la poésie française* de 1615 et le *Recueil* de Du Bray de 1626 renferment en effet des morceaux remplis d'allusions au mariage de la belle qui avait promis sa foi au poète ; or, M^{me} de Choisy ne se maria que le 8 février 1628. De plus, cette conjecture hasardeuse se trouve démentie par le ton déferent et affectueux (d'une affection respectueuse bien éloignée de l'amour) des lettres de Mainard à M^{me} de Choisy et par la façon dont notre auteur parle à ses correspondants de la fille de son « premier protecteur ¹ ».

Ce fut vraisemblablement lors de sa venue à Paris que Mainard présenta à M^{me} de Choisy et aux autres enfants du conseiller l'épithaphe de messire André Hurault de l'Hospital. La chute de ce sonnet, imité de Testi, dut chatouiller agréablement ces amateurs de rencontres subtiles :

Passant.

Ne t'émerveille pas si le vouloir des Cieux
Cache au sein d'une tombe un cœur si précieux ;
Le propre des trésors est d'estre sous la terre ².

Quelques autres passages où Mainard sacrifie au goût maniéré du temps, durent provoquer la même admiration dans ce cercle précieux auquel l'abbé Costar, « le plus galant des pédants, le plus pédant des galants » comme l'appelait M^{me} de Suze, donnait peut-être lecture de son flatteur commentaire sur l'*ode à Alcipe* ³. Mais, au fond, on trouvait à ce provincial, représentant d'une autre génération, trop de simplicité et même de rusticité. On aurait souhaité qu'il exprimât des pensées plus compliquées, qu'il fit preuve de moins de bon sens et de plus d'ingéniosité, d'un jugement moins solide

1. Lettres IX, XLI, LXXXVII et CCXXXIX.

2. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 262. M. Livet, dans une note de son édition du *Dictionnaire des précieuses* de Somaize, t. II, p. 137, a eu tort d'appliquer cette épithaphe au deuxième fils de ce personnage, l'abbé de Belesbat, qui s'appelait Paul et non André et qui est mort en 1691, tandis que son père mourut en 1623.

3. *Lettres de Costar*, Paris 1638, seconde partie, l. 201 à l'évêque du Mans.

mais doué de plus de finesse et même de plus de subtilité, qu'il renchérit davantage sur les beaux sentiments, qu'il poussât la recherche de l'expression jusqu'au *concelto*, qu'il prit enfin ce ton alambiqué si prisé dans les ruelles. Certes, ni la maîtresse de céans ni ses frères ne firent part au poète de ces désobligeantes constatations. En revanche, les petits-maîtres pomponnés qui fréquentaient la maison de M^{me} de Choisy, « l'abord général, raconte Somaize, de tout ce qu'il y a de galands et de gens de lettres dans toute la Grèce (lisez *dans Paris*) », ne ménagèrent pas le bonhomme qui leur semblait un revenant de l'autre siècle. A l'irritation suscitée par les critiques de ces muscadins, Mainard fit bientôt succéder le plus parfait mépris. A quoi bon s'échauffer la bile à cause des propos :

. des orateurs frisez
Dont le faux sentiment règne dans les ruelles !

Ils distribuent la gloire pour le présent et non pour l'avenir. La postérité assignera son véritable rang au poète qu'ils s'efforcent de ravalier. Leurs attaques ne sauraient détruire ni même entamer le monument que son génie et son travail ont élevé pour l'éternité. Malgré les mépris des petits-maîtres, malgré les censures de ses prétentieux collègues de l'Académie, à cette heure où Mainard va mettre au jour son livre, il a pleine confiance dans la beauté impérissable de son œuvre. Comme Horace, il entonne son *Eregi monumentum ære perennius* :

Mon livre sera leu de tous les beaux esprits
Et plus il vieillira, plus il aura de gloire.

Tant qu'on fera des vers, les miens seront vivans,
Et la race future, équitable aux scavans,
Dira que j'ay connu l'art qui fait bien escrire.

Elle n'aymera pas l'impertinent caquet
Des éloquens fardez que notre siècle admire
Et qui lui font porter le titre de coquet¹.

¹. Ed. Garriss., III, 490. Cf. ce sonnet avec l'ode 30 du liv. III d'Horace qu'elle imite.

III

Ce volume de vers annoncé en termes aussi superbes parut en juin 1646, chez le libraire Augustin Courbé¹. C'est un bel in-quarto intitulé *Les Œuvres de Maynard*. Le privilège, signé au nom du roi par Séguier, le 15 janvier 1646, confère à « notre ami et féal conseiller en nos Conseils d'Estat et privé le sieur Maynard... dont le mérite nous est connu et les services agréables » le droit de faire imprimer « durant l'espace de dix ans entiers et accomplis » tous les vers qu'il a faits, chez le libraire ou l'imprimeur de son choix. L'achevé d'imprimer est du 15 juin 1646. Le corps proprement dit de l'ouvrage est divisé en trois parties. La première est formée de cinquante-huit sonnets, fruits des dernières veilles du poète. Puis viennent cent soixante-sept épigrammes dont presque la moitié (exactement quatre-vingt-quatre), avaient été insérées dans les anthologies de Du Bray ou dans le livret de *Pièces Nouvelles* de Toulouse ; les épigrammes de quatorze vers précèdent les dizains qui, eux-mêmes, sont suivis d'un groupe de piécettes railleuses constituées par un, deux, trois ou plusieurs quatrains. Enfin une troisième partie comprend des odes, des chansons, des épîtres et des pièces d'inspiration satirique, parmi lesquelles se glisse une épigramme, déjà publiée dans le petit volume de 1638, et onze sonnets, poésies que l'auteur avait oublié de renfermer dans le cadre des productions similaires. Le volume s'ouvre sur une ode légère où l'auteur gourmande ironiquement ses vers de secouer la poussière de son cabinet pour affronter la férule des pédants et les mépris des raffinés du grand monde.

Le texte de l'ouvrage est précédé de quelques pièces dont la disposition ou l'ordonnance varie suivant les exemplaires de cette édition. On en verra plus loin la raison,

Un portrait du poète par Pierre Daret orne le volume².

1. V. sur ce libraire une notice dans La Caille, *Histoire de l'Imprimerie à Paris*, Paris, 1689, pp. 240-242.

2. Ce portrait a été récemment reproduit dans les *Œuvres poétiques choisies* de Mainard, éditées par M. Pierre Fons, Paris, 1909, (Sansot).

Mainard dont on ne voit que le buste est enveloppé d'une toge, retenue sur l'épaule par une fibule ; ce vêtement s'entr'ouvre sur l'un des côtés, laissant voir une tunique plissée. L'artiste a visiblement entendu mettre en harmonie le caractère du costume avec la physionomie romaine de son modèle, ce visage de Fabrice, comme disait Balzac¹, digne d'une médaille antique :

Consule Fabricio dignusque numismate vultus.

Un sourire indulgent et quelque peu ironique court sur ses lèvres sensuelles, corrige la dureté de la charpente osseuse du visage et efface l'impression de lourdeur que donnent le double menton et les joues empâtées par la trop bonne chère. Les cheveux bouclent naturellement autour d'un front large et un peu fuyant où l'âge et les soucis ont creusé de profonds sillons. Des sourcils arqués, abondamment fournis, mais assez haut plantés, ajoutent à l'expression d'étonnement des yeux qui, durant toute une vie, promènèrent sur les hommes et les choses ces regards naïfs et distraits propres à la plupart des poètes, absorbés dans la contemplation d'un rêve toujours repris mais jamais achevé. Ce mélange de sérieux et d'enjouement, d'expression à la fois rêveuse et sensuelle donne à la physionomie de notre personnage un caractère original qui, au dire de l'un de ses contemporains, « le fesoit connoître aux plus grossiers »².

Une bande avec l'inscription : *Franciscus Maynardus Gerardi Filius Ætat. suæ LXVIII* entoure ce portrait. Au bas de l'estampe, un cartouche renferme quatre hendécasyllabes latins assurant que Bilbilis, patrie de Martial, a cédé le rang à Toulouse³. C'était une politesse par laquelle Ménage répondait aux

1. Dans la pièce déjà citée *Ad. Franciscum Mainardum, Invitatio*.

2. Cf. les lignes relatives à la mort de Mainard, extraites des *Œuvres* de Berthier, prieur de Saincaise, par Lachèvre, *Bibliographie des rec. collect.*, t. II, p. 371.

3. Garrisson a oublié de reproduire cette épigramme, parmi les pièces liminaires de l'édition de 1646. En l'insérant dans ses *Miscellanæ*, Paris, 1652, in-4°, Ménage la fit précéder de cet intitulé : *Inscribendum imagini Francisci Menardi Tolosatis epigrammatii prestantissimi*. — Labouïsse-Rochefort. o. c., pp. 162-163,

magnifiques compliments que Mainard, désireux d'acquérir les bonnes grâces¹ du jeune et déjà célèbre auteur de la *Vita Gargili Mamurra*² et de la *Requête des Dictionnaires*, lui avait adressés plus d'une fois³.

En souvenir de leur amitié contractée à Rome⁴, Scarron avait obligé sa « Muse camuse » à tirer une révérence burlesque au rare volume

Qui va rendre Augustin Courbé
Satisfait comme un riche abbé.

Hélas, ce n'était plus le gentil compagnon d'autrefois, bien fait au point de mériter « les respects des Bois-Robert de son temps ». Une humeur âcre, prenant son cours « dans son échine » et se répandant dans tous ses membres, avait cloué sur une chaise « l'esprit et le corps en mal-aise »⁵, le pauvre cul-de-jatte qui trouvait pourtant moyen, comme disait Balzac, de faire danser « la sarabande et les matassins dans un corps paralytique ».

Boisrobert et le philologue Fr. Guyet, à qui Mainard avait aimablement dédié des vers, lui firent hommage le premier d'une épître française, le second de deux petites épigrammes latines. Le tragique Tristan l'Hermite, le savant périgourdin J. Peyrarrède, qui, tout récemment, avait forcé l'admiration de Balzac en lui montrant « quatre ou cinq mille corrections » sur Horace,

cite plusieurs traductions ou imitations qu'on a données de ces vers, qui se lisaient au bas du buste en marbre de Mainard au temps où il figurait dans la *Salle des Illustres* au Capitole de Toulouse.

1. Cf. *Lettres inédites de Balzac*, 1^{re} août 1644, à Chapelain.

2. *Ibid.*, sept. 1644.

3. Sonnet à Ménage reproduit d'après les *Miscellanæa* par MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 113. — Les *Miscellanæa* renferment encore, comme étant dédié à Ménage, un autre sonnet : *Je veux vivre berger le reste de ma vie*, qui est la version primitive de *Je donne à mon désert les restes de ma vie*, adressé dans l'édition définitive à Faret et dans le ms. 844 f° 10 de la Bibl. de Toulouse à Flotte (cf. éd. Garriss., t. III, p. 21 et notes pp. 321 et 322. Cet éditeur n'a pas connu la variante du v. 5 offerte par le texte des *Miscellanæa* : *Ménage, je chéris les bois où je demeure*). — Cf. aussi sa lettre LXXVI à Ménage.

4. Cf. I. CCLXXXIV de novembre 1642.

5. V. son épître à Monsieur Maynard, éd. Garriss., t. III, p. 317.

6. Cf. le sonnet éd. Garriss., t. III, p. 37 et l'épigr. : *Quel bonheur as-tu désiré* (*ibid.*, p. 119) adressés à Boisrobert ; l'épigr. : *Je ne dois pas encore attendre* (*ibid.*, p. 99) est adressée à Guyet. Boisrobert inséra son épître à Mainard (qu'il orthographe *Ménard*) dans son recueil d'*Epistres*, Paris, 1647, in-4°.

et sur Stace, sur Plaute et sur Martial¹ ; P. Bourdelot, l'ancien médecin à Rome du comte de Noailles ; un prêtre latiniste « P. Tausianus Bastidæus Lautrecius Avitanus »² ; enfin Charles, le fils aîné de notre auteur, glorifièrent en vers les mérites de Fr. Mainard et de son ouvrage. Un sonnet du poète qui, comme dans l'ode à son livre, reproche à ses rimes de se risquer à courir le monde, s'est égaré, on ne comprend pas trop pourquoi, dans ce préambule destiné à rehausser l'éclat de l'ouvrage.

Mainard comptait que Balzac ferait une préface à son livre. L'épistolier le lui avait promis, lors de la visite que notre auteur lui avait faite, en juillet 1644. Mais, récemment, les relations des deux amis s'étaient refroidies. En avril 1645, Mainard, n'ayant pas déferé à certaine prière de l'*ermite de la Charente* à qui, en raison de ses exigences, il était difficile de toujours complaire, celui-ci en conçut une vive irritation. « Le cher président, se plaint-il à Chapelain, me devoit advertir de son style et de la différence qu'il fait entre le tout de bon et les figures de rhétorique. Vous ne luy en direz rien, s'il vous plaist, parce que je n'ay point l'ame blessée de son procédé et que je ne laisse pas de l'aymer chèrement avec ses figures de rhétorique »³. Plus piqué qu'il ne voulait bien le dire, Balzac le fit bientôt voir au poète qui lui rappelait la préface promise. « Il ne me souvient point de cette promesse, écrit l'offensé à *Atticus*, son habituel correspondant⁴. Si elle est véritable, sans doute elle a esté faite entre deux vins et la chaleur de la bonne chère ; et vous scavez bien qu'on a blasmé de tout temps ceux qui, en cet estat là, avoient trop bonne mémoire. Ce n'est pas

1. Peyrarède partit pour Paris, à la fin de 1643. Cf. *Lettres inéd. de Balzac*, 27 novembre 1643, à Chapelain : « Il me vint voir, il y a huit jours, un poète latin originaire du Périgord, qui doit estre aujourd'huy bien près de Paris, etc. ». A la fin de 1646, il s'y trouvait encore (cf. *Œuvres*, t. I, p. 703). — L'épistolier en parle encore dans sa l. 31 du l. XII à La Tibaudière, 16 octobre 1643, et dans une lettre à Conrart du 2 janvier 1648 (*Œuvres*, t. I, p. 867).

2. Nous connaissons de lui : *Latina interpretatio poematis gallici ab Arnaldo d'Andilly de rebus a Christogestis conscripti : autore Petro Bastidæo Tausiano, sacerdote ; cum textu gallico e regione*, Parisiis, vidua Joannis Camusat, 1630, in-12°.

3. *Lettres inéd.*, 10 avril 1643.

4. *Ibid.*, 15 mai 1643.

que je ne voulusse faire pour le cher président quelque chose de plus difficile qu'une préface... Mais à l'heure que je vous parle, je suis si las et si accablé des travaux passés que si vous mesme m'en vouliez ordonner quelque nouveau, *non sine indignatione tibi dicerem : Quem das finem, Cappelane laborum?* »¹. Comprenant qu'il n'aboutirait à rien en insistant auprès de l'épistolier, Mainard s'adressa au romancier Marin Le Roy de Gomberville qui fut heureux de recommander au public l'ouvrage d'un ami de jeunesse².

La particularité la plus frappante de ce volume est la présence dans certains exemplaires d'une lettre-dédicace au chancelier Séguier, tandis qu'en tête d'autres exemplaires figurent quelques pages dans lesquelles l'auteur déclare à Mazarin qu'il lui fait hommage de ses productions³. Nécessairement le poète fit faire deux tirages de l'introduction de son volume, renfermant soit l'une, soit l'autre de ces dédicaces, ce qui entraîna des changements dans la disposition des pièces liminaires et même l'omission de certaines d'entre elles.

Son livre décèle une égale préoccupation de complaire à Séguier et à Mazarin. Comme la métrique ne s'y oppose pas et que son intérêt le demande, le poète remplace dans certains vers *Armand* par *Jules* pour présenter au nouveau premier

1. Noter qu'à partir d'avril 1645 jusqu'à la mort de Mainard, les lettres de Balzac à Chapelain contiennent de nombreux traits à l'adresse de notre auteur. Même, le 18 décembre 1645, l'épistolier ne s'interdit pas de le blesser directement dans une lettre (la 18^e du livre XV, *Œuvres complètes*), où, se plaignant de ses insomnies, il requiert l'aide du poète pour conjurer le Sommeil de le visiter. Si le dieu *Somnus* s'obstine dans ses rigneurs, que Mainard le menace « de luy oster tous les honneurs qu'il a receus de la nation des poètes, depuis le règne d'Orphée jusqu'à celuy de Ms. de Grasse ». C'était toucher Mainard au point sensible ; on a déjà vu qu'il ne souffrait pas qu'on élevât Godeau à ses dépens (cf. ch. V, § I). Il s'en plaignit à Claude Girard qui fit part à Balzac du mécontentement de son ami ; mais l'épistolier qui était rancunier avait tenu à se venger. Aussi réplique-t-il à l'officiel d'Angoulême (l. 34 du liv. XVI, 20 nov. 1646, *Œuvres*, éd. in-f°) : « Quoy que veuille dire vostre poète présomptueux, je ne me scaurois repentir d'avoir dit, depuis le regne d'Orphée jusqu'à celuy de Ms de Grasse. Personne ne peut disputer à cet excellent prélat, la couronne de Parnasse », etc.

2. Mainard adressa à l'auteur de *Polexandre* un sonnet (éd. Garriss., t. III p. 243) et une épigramme (Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, p. 92).

3. Garrisson a reproduit, en tête du t. III de son édition, la lettre dédicace à Séguier et en note (p. 316) celle à Mazarin.

ministre des pièces qu'il avait adressées à son prédécesseur¹.

Dès son arrivée à Paris, Mainard adressa au Cardinal des panégyriques sous forme de sonnets. En septembre 1643, lors de la nomination de Mazarin à l'emploi de surintendant de l'éducation du petit Louis XIV, notre auteur éleva aux nues « l'esprit puissant », la pénétration et les « prudens avis » du grand « Cléon² ». Il célébra encore le goût de Son Eminence pour les livres; son palais rempli « du travail des scavants³ », sa riche bibliothèque formée par Gabriel Naudé et ouverte aux gens de lettres. Au moment de la représentation, au Petit-Bourbon, de la *Festa teatrale della finta pazza*, il fit parvenir au Cardinal, introducteur de l'opéra en France, un sonnet « sur les machines de la comédie italienne⁴ ». De même que l'avait fait Corneille, dans la dédicace de *Pompée*, Mainard exalta l'hypothétique origine romaine de Mazarin⁵. Quant à Séguier, le poète le félicite d'avoir triomphé des complots des « âmes insensées⁶ » qui voulaient ramener dans le pays l'ère malheureuse des troubles

1. Ainsi les épigr. : *Jules loin de l'aimable cour... Que l'art d'Apollon est beau.... Divin homme à qui mes rivaux.... Il faudra que mon cuisinier....* éd. Garriss., t. III, pp. 61, 72, 84 et 94 sont adressées dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f^o 229, 213 verso, 219 et 232 à Richelieu.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 13. — Ce sonnet porte dans les *Elogia Mazarini*, 1666, le titre : « A Mazarin, surintendant de l'éducation du Roy » (cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect.*, t. III, p. 445). — Sur l'élévation de Mazarin à cette dignité, v. Chéruel, *Hist. de France pendant la minorité de Louis XIV*, Paris, 1879, t. II, pp. 113 et s.

3. *Ibidem*, t. III, p. 49. Ce sonnet figure dans les *Elogia Mazarini*, sous le titre : « A Mazarin sur sa bibliothèque » (cf. Lachèvre, *l. c.*).

4. *Ibid.*, t. III, p. 8. — Voiture adressa lui aussi un sonnet au cardinal Mazarin sur la comédie des *Machines* (éd. Ubicini, t. I, p. 313; l'éditeur date cette pièce de 1647; en ce cas elle viserait *Orphée et Eurydice*, opéra joué en cette année, ou la reprise de la *Festa teatrale*). Deux feuilles faisant partie du ms. F. fr. 24447 de la Bibl. Nat., portant chacune au bas du recto la mention : Paris, de l'imprimerie d'Augustin Courbé, au Palais et la signature de Mainard, contiennent l'une ce sonnet et l'autre celui *A Mazarin sur sa bibliothèque*. Il est probable que Mainard dut user du même procédé pour présenter à Séguier, à Richelieu, etc., les vers qu'il leur dédiait.

5. Cf. les sonnets à Mazarin et à la reine, éd. Garriss., t. III, pp. 7 et 11. — Un sonnet à Mazarin : *Héros dont le génie étonne les humains*, reproduit par M. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect.*, t. III, p. 758 d'après le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* de La Fontaine, 1671, manque dans les *Œuvres* de 1646. — Mainard distribue encore des louanges à Mazarin dans le sonnet de la p. 29 du t. III, de l'éd. Garrisson.

6. Allusion à la cabale des Importants, brisée en septembre 1643. — V. ce sonnet, éd. Garriss., t. III, p. 18.

civils ; il tâche de persuader au Parlement, dont les démêlés avec le chancelier devinrent tout à fait aigus en mars 1643, que le ministre « n'a devant les yeux que le bien de l'Etat » et n'appuie jamais un « injuste conseil ¹ ». Enfin, en dépit de ce que rapportaient les mauvaises langues sur l'avarice, les « pillauderies espouvantables », l'avidité de louanges et les vices honteux du chancelier², Mainard chante sur un ton dithyrambique la modestie, la générosité et « la vertu antique » du « tuteur des lois ³ ».

Vers flatteurs et épîtres adulatrices n'avancèrent pas beaucoup le sort de Mainard. Séguier et Mazarin furent-ils froissés du procédé de notre écrivain, de leur faire partager l'hommage du même volume ? Leur avarice les empêcha-t-elle de récompenser, selon son mérite, leur thuriféraire ? Crurent-ils bon de ne pas prodiguer des largesses à un poète qui ne se recommandait que de son talent ? Notons qu'à part les affaires de l'Etat, le chancelier ne s'intéressait qu'aux ouvrages de science et d'érudition et le cardinal qu'aux écrits politiques. Toujours est-il qu'en dehors des menues gratifications semblables à celles qui lui avaient déjà attiré de trop chaleureux remerciements de la part de notre auteur, Séguier ne lui témoigna pas de particulière bienveillance. Mainard ne réussit pas mieux auprès de Mazarin. Par malheur pour Mainard, l'académicien Silhon, le secrétaire du Cardinal, fut gravement malade pendant l'été de 1646 et ne put intercéder en faveur de son ami ⁴. Son Eminence se contenta de lui faire cadeau de mille livres ⁵ et peut-être de faire accorder à Charles, le fils aîné du poète, le titre de

1. Le Parlement de Paris prit à ce moment fait et cause pour le peuple à propos des édits concernant « le toisé de maisons ». — V. le sonnet de Mainard au Parlement, éd. Garriss., t. III, p. 34.

2. Tallemant, *Historiette de Séguier*, t. III, p. 385 et s.

3. V. le sonnet, éd. Garriss., t. III, p. 40, qui est une « étrenne » pour 1643 ou 1646 ; les sonnets t. III, pp. 20, 24, 32 ; enfin le tercet final du sonnet au Parlement, t. III, p. 34.

4. Cf. R. Kerviler, *J. de Silhon*, Paris, 1876, p. 63.

5. *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le sixiesme janvier jusques à la déclaration du premier avril mil six cent quarante neuf*, s. l., par G. Naudé, p. 238. (Cet ouvrage est connu sous le nom de *Mascurat*, parce qu'il est fait en forme de dialogue dont l'un des interlocuteurs porte ce nom).

gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi ¹. Ce n'est pas ce que Mainard espérait obtenir par ses dédicaces et ses vers louangeurs. Il souhaitait que Son Eminence, comme elle le fit bientôt pour Balzac et Chapelain, ordonnât l'insertion de son nom sur la liste des pensionnaires de l'Etat. Il pensait encore, et c'était un vœu qu'il avait formé depuis longtemps, que la bonne volonté « du prince de la justice » se manifesterait à son endroit par sa nomination à une intendance ou à une sous-intendance ². On sait combien s'étaient multipliées depuis le ministère de Richelieu ces charges de délégués et de subdélégués royaux à l'effet de constituer un contrepoids à l'autorité des gouverneurs, de surveiller leurs faits et gestes, d'inspecter et de contrôler les institutions de justice, de police et de finances ³. La presque unanimité de ces représentants du pouvoir exécutif étaient choisis parmi les gens de robe; aussi notre personnage « prestre de la déesse Thémis », pour parler comme Balzac, et récemment honoré du titre de conseiller d'Etat, avait tout lieu d'espérer que « Solon » lui conférerait une telle place. Elle n'aurait pas occasionné de débours à Mainard, car les intendances étaient soustraites à la vénalité des offices. Même le poste de sous-intendant, avec les appointements et les frais de voyage payés par les villes, était assez lucratif pour allécher la convoitise de notre auteur peu fortuné.

Pourtant il semble bien que, peu de mois après son arrivée à Paris, Mainard se rendit compte de l'inutilité de ses démarches et de ses panégyriques. Ce vieillard avait désappris les leçons que la Cour lui avait données au temps de la reine Margot et de Henri le Grand. Confiné durant de longues années en Quercy et en Auvergne, vivant parmi « des brutaux de province », sa gaucherie naturelle lui était revenue. Courtisan malhabile, même dans sa jeunesse, il se trouvait à cette heure

1. Charles avait accompagné son père à Paris. Pellisson parle des leçons de style que le vieux Fr. Mainard donnait à ce poète débutant et Balzac (*Lettres inéd.*) écrit à Chapelain, le 12 mars 1646 : « force gens me disent qu'il (Charles de Mainard) est très bien fait et de très belle espérance ».

2. Cf. *Lettres inéd. de Balzac*, 12 décembre 1645.

3. V^o d'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue*, livre III, chap. V. *Les intendants*.

plus embarrassé que jamais dans ses propos comme dans ses gestes. Il s'était toujours laissé prendre à la glu des belles paroles. Était-ce l'âge qui alourdissait son esprit, était-ce le décor brillant du Palais-Royal qui le déconcertait ? Sa maladresse et sa simplicité¹, ou pour mieux dire sa candeur, s'étaient accrues. Parfois, il était bien forcé de s'avouer que n'ayant rien d'un Boisrobert ni d'un Bautru et ne sachant pas tendre la main avec grâce ni avec à propos, il devait s'interdire tout espoir de faire fortune à la Cour. Mais, à ces heures troublées, ses amis, soit par affection mal entendue, soit par aveuglement, lui donnaient bon courage et Balzac lui-même qui s'étonnait dans ses lettres familières à Chapelain que le cher président courût les antichambres², appelait à son aide toutes les figures de sa verbeuse rhétorique, pour réconcilier Ménandre « avec cette bonne déesse, la pieuse et charitable espérance qui n'abandonne jamais les malheureux, non pas mesme après le naufrage, non pas mesme dans les chaisnes, non pas mesme sur l'eschaffaut »³. Mainard continuait donc à espérer et à faire sa cour aux grands, pour se livrer à des réflexions amères le jour qu'il s'apercevait avoir été une dupe de plus « au païs de la fraude » et des « pièges dorés ». Même, on doit bien l'avouer, il y a de la naïveté dans ses plaintes contre les imposteurs qui l'ont abusé :

Le front impérieux et l'orgueilleuse pompe
D'un heureux imposteur incommode mes yeux,
Et je ne puis souffrir qu'un favory me trompe
Après l'avoir assis entre les demi-Dieux.

Les imprécations fougueuses de Juvénal⁴ contre les puissants

... ces âmes de boue
Que la Fortune élève au plus haut de la roue
Lorsqu'elle est en humeur de se moquer de nous,

1. V. ce que dit à ce sujet Balzac, *Lettres inéd.*, 23 juin 1646.

2. Lettre du 12 mars 1646.

3. Lettre du 22 janvier 1646. — Il y fait allusion à une épigramme latine qu'il a adressée à Mainard sur ce thème.

4. Cf. *Satire* III, vers 37-39,

revenaient sur ses lèvres et, avec le sage Sénèque¹, il prononçait mélancoliquement :

Qu'il est doux d'estre libre ; et que la servitude
Est honteuse à celui qui peut estre son Roy².

Le « désert » où il a vécu « dans un calme si doux », les pins qui « d'un si beau vert » couvrent « son ermitage » s'offrent en d'idylliques visions à ses yeux fatigués de la fausse splendeur des palais. Les refus qu'il a coup sur coup essuyés le rendent à ses anciennes résolutions, trop légèrement quittées. C'est là, à Saint-Céré, près des rochers du pays de ses pères, dans ces magnifiques forêts de chênes et de châtaigniers « où tout le satisfait et où rien ne l'importune », c'est là qu'est sa place et non au Palais-Royal où il s'amuse à courir après de décevantes chimères :

Je me veux dérober aux injures du sort ;
Et sous l'aimable horreur de vos belles ténèbres
Donner toute mon ame aux pensers de la mort³.

*
* *

Et pourtant — faiblesse éternelle du cœur humain — malgré le froid accueil fait à son livre, le vieux poète ne considère pas la partie comme irrémédiablement perdue : il s'obstine à suivre la Cour à Fontainebleau⁴, comme ces joueurs malheureux qui, malgré la malechance, s'acharnent à tenter la fortune. Enfin il comprit ce que depuis longtemps il aurait dû comprendre et, au début d'octobre⁵, cette fois vraiment « las d'espérer et de se plaindre des grands, des Muses et du sort », il partit pour Saint-Céré. Mais ses déceptions avaient été trop

1. *Hippolyte*, vers 483 et s. et surtout v. 490.

2. Cf. les sonnets, éd. Garriss., t. III, pp. 44, 48, 50 et 55.

3. Sonnet, éd. Garriss., t. III, p. 44.

4. Cf. Balzac, *Lettres inéd.*, 31 juillet : Je ne sçay si M. Maynard est de Fontainebleau ou de Saint-Céré, ny si son livre a vu le jour sous les auspices de Son Eminence » ; *ibid.*, 24 septembre 1646 « Le cher feroit mieux d'aller faire vendanges en Gascogne que de s'amuser inutilement à Fontainebleau ».

5. Balzac, *Lettres inéd.*, 22 octobre 1646 : « Le cher président est encore mieux dans sa cabane qu'à la porte du palais... »

violentes, son chagrin d'assister au naufrage de ses dernières espérances avait été trop poignant et sa douleur de constater la stérilité de ses efforts pour se créer des protecteurs généreux trop cruelle pour ne pas briser les ressorts d'un organisme déjà affaibli par la maladie et par l'âge ¹.

Le 28 décembre 1646 ², un cortège funèbre descendait du haut du faubourg des Cabanes à l'église paroissiale de Saint-Céré. On portait, avec les cérémonies religieuses accoutumées, « à petit bruit et le visage couvert », dans le tombeau de famille, « devant l'autel dédié à la vierge ³ », le corps de François Mainard ⁴.

A connaître de près l'histoire de la vie de Mainard, on se sent pris pour lui d'une invincible sympathie. On oublie son penchant vraiment trop vif pour les plaisirs de la table, la sensualité un peu crue de ses priapées et l'on s'attache à certains traits de son caractère qui l'honorent et le font aimer. On se rappelle la sollicitude émue dont il fit preuve à l'égard de ses amis qui ne le payèrent pas toujours de retour; on se souvient de son empressement à leur rendre service. On est touché de son dévouement envers ses bienfaiteurs qu'il continue à

1. « On nous dit que le chagrin qu'il rapporta du Palais-Royal le prit à la gorge si tost qu'il fust arrivé en sa maison » (Balzac, *Lettres inéd.*, 13 févr. 1647). — L'épistolier écrit deux mois plus tard : « Je trouve froid et mauvais le bon mot de ceux qui disent que le cher président est mort de faim. Dans les provinces, on a du pain et du vin de reste, et c'est à la Cour où *pretiosa fames...* »

2. V. l'acte d'inhumation de Mainard dans Garriss., t. I, p. 336. La forme *ensepulchré* n'existe pas dans l'original. Il faut lire *ensepvely* (même observation pour l'acte d'inhumation d'Anne, fille du poète).

3. On dut certainement se conformer aux volontés exprimées par Mainard dans son testament (V. *Pièces justificatives*).

4. Balzac fit à l'occasion de cette mort des vers latins *Francisci Mainardi, viri clarissimi, poetæ elegantissimi memorix* (*Œuvres*, t. II, seconde partie, p. 16). C'était un pieux devoir qu'il rendait à la mémoire de son ami. Pourquoi faut-il que le rhétoricien nous apprenne que, malgré la profondeur de ses regrets, l'épigramme latine qu'il avait faite, lui a tenu lieu de quelque consolation et pourquoi surtout recommande-t-il à Chapelain (comme s'il craignait de se compromettre en montrant son attachement à un homme qui n'avait pas eu la chance de réussir) de ne faire voir au monde cette pièce « que dans la foule de ses autres vers » ? (*Lettres inéd.*, 3 et 13 février 1647). — Ce fut sans doute d'un cœur plus sincère que partirent les hommages funèbres de Guillaume et de François Colletet insérés dans le *Jardin d'épithaphes choisies* de 1648 (cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collec.*, t. II, pp. 216 et 217) et ce fut avec plus de franchise que Flotte manifesta son affection pour l'ami disparu, en publiant en 1632 un volume de correspondance de Mainard avec une élogieuse préface.

chérir, même lorsqu'ils sont tombés en disgrâce et que la fidélité qu'on leur garde peut devenir dangereuse. A l'époque de la détention à la Bastille de Bassompierre et de Carmain, il écrit à Flotte : « Vous savez que mes pères ne m'ont laissé que peu de bien et que ma famille est assez nombreuse ; avecque tout cela sachez que si on mestoit ces deux illustres mal-heureux à une rançon qui passast la portée de leur richesse, et qu'il fallut que leurs amis et leurs serviteurs leur aidassent de la bourse, je leur baillerois de bon cœur la meilleure partie de la dot d'une fille que je vais marier, deût-elle demeurer en perpétuel célibat¹. » Ce n'est pas ainsi qu'aurait parlé son maître Malherbe qui abandonna le parti de la reine mère, sa bienfaitrice, dès que des marques d'attachement envers elle parurent devoir lui attirer la défaveur de Louis XIII. Cette constance témoignée à des protecteurs que le malheur a accablés fait penser à La Fontaine et à son affection pour Fouquet. Si Mainard montre moins de courage, si « la crainte des puissances supérieures » l'empêche de plaider ouvertement la cause de ses amis en prison, comme La Fontaine le fit pour le fameux surintendant, en revanche, la tendresse paternelle qui, comme on le sait, manqua totalement au Bonhomme, est développée à un haut degré chez notre personnage. Dépourvu de toute trace d'égoïsme, faisant à ceux qu'il chérit un don absolu de son cœur et de sa personne, notre poète possède une sensibilité profonde, une faculté de s'émouvoir et de se passionner qui donne à ses élégies un accent de sincérité pénétrante, rare dans la poésie impersonnelle du xvii^e siècle, et qui fait le charme de ses épîtres en vers ou en prose. Ce qui rend surtout sympathique la personne de notre écrivain, ce sont les longues et pénibles épreuves qu'il dut subir. Commencée sous les plus riants présages, la dernière période de sa vie ne fut qu'une longue suite d'ennuis, de mécomptes et de déceptions. Sa journée s'annonçait radieuse, elle s'assombrit cependant bien avant l'heure. On souhaiterait que le sort se fût montré plus favorable et qu'il eût été plus élément à l'égard d'un homme

1. Lettre CLXXIV.

de mérite, au cœur aimant et dévoué, d'une belle humeur si franche et d'un caractère si loyal. Une fois de plus, on se prend à accuser le destin d'injustice. Il est vrai que, parmi les infortunes dont se plaint le poète, il y en a qui nous inspirent une médiocre commisération. C'est ainsi que nous nous refusons à le croire malheureux du fait que son siècle n'a pas récompensé davantage son talent.

Comme Voltaire l'a fort bien dit, Mainard ignore que « le succès d'un bon ouvrage est la seule récompense digne d'un artiste ; que si les princes et les ministres veulent se faire honneur en récompensant cette espèce de mérite, il y a plus d'honneur encore d'attendre ces faveurs sans les demander ; et que si un bon écrivain ambitionne la fortune, il doit la faire soi-même¹ ». — Mainard, qui avait commis la faute de vendre sa charge, aurait pu accroître son avoir en s'occupant davantage de son patrimoine, en s'adonnant tout entier à la culture de ses biens. Dans son testament, il exprime le regret « de laisser sa fortune presque au même état qu'il l'a trouvée » et il en jette la faute sur « ses études inutiles ». Comme à Juvénal, il arrive à Mainard, aigri par la pauvreté, de maudire son talent et les Muses². Ce n'est pas à la poésie, consolatrice des ennuis de sa solitude, qu'il aurait dû s'en prendre de n'avoir pas réussi à augmenter ses revenus, mais à lui-même qui avait négligé ses affaires, perdu son argent et son temps à courir après les grands et à mendier leurs faveurs. Comme beaucoup d'hommes, Mainard ne se connaissait pas lui-même. Se croyant capable de fournir une brillante carrière à la Cour, il estimait que le sort le maltraitait en l'obligeant à vivre en province. Il aurait fait pourtant piètre figure dans l'entourage du roi et des ministres. Dépourvu de finesse comme de malice, son esprit pénétrait mal les intrigues et les desseins compliqués des puissants ; souvent même le poète se trompait sur les sentiments de ses amis et des personnes de sa connaissance. Il se perd dans

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV pour servir à l'histoire littéraire de ce temps (Paris, éd. Didot, 1813, t. V, p. 234).

2. Juvénal, sat. VII, v. 33.

l'affaire du secrétariat de l'ambassade de Rome, tandis que Chapelain sait adroitement tirer son épingle du jeu. Il croit faire plaisir à Richelieu en lui promettant de beaux vers « pour son mausolée » et en lui laissant clairement entendre qu'il a peu d'années à vivre¹. Comme on le voit, il n'a ni la souplesse ni la présence d'esprit qui font réussir en haut lieu. Le président d'Aurillac sent sa province et manque un peu de tact. Avec une gauche obstination, il présente à Richelieu requête sur requête jusqu'à ce qu'il se fasse traiter de « quémant ». Ses placets sont souvent fort beaux, le talent qui y éclate est remarquable, mais comme le dit Voltaire, l'auteur nous aurait paru plus grand, en ne songeant même pas « s'il y a des grands au monde ».

1. Ed. Garriss., t. III, p. 142.

LIVRE DEUXIÈME

L'Œuvre de Mainard.

CHAPITRE PREMIER

L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD

AVANT LES LEÇONS DE MALHERBE. — LE *PHILANDRE*

Les deux périodes de l'activité poétique de Mainard. Le *Philandre*.

- I. — L'INTRIGUE. Ses rapports avec celle du *Sireine* d'Urfé et celle des *Changements de la bergère Iris* de Lingendes. Emprunts faits à l'*Aminte* du Tasse et au *Dédain amoureux* de Braciolini. Le romanesque.

LES CARACTÈRES. Faiblesse de l'étude psychologique. *Philandre*, type conventionnel du « berger fidèle ». *Florize* — la bergère inconstante. Sa pudeur et celle de la *Sylvie* du Tasse.

LES THÈMES. L'Amour — la Nature.

LES IMAGES. De quelques sources de Mainard. Les Latins : Virgile, Horace. — Poètes et imitateurs de la Pléiade : Ronsard, Passerat, Bertaut.

LA LANGUE ET LA VERSIFICATION. Comparaison avec la langue et la versification des modèles du *Philandre*. Réfutation de l'opinion de M. Martinon qui, se basant sur la versification défectueuse du *Philandre*, veut ôter à Fr. Mainard la paternité de cet ouvrage.

- II. — Raisons pour lesquelles Mainard imprima en 1619 son poème composé douze ans auparavant. — Quelques piécettes de Mainard qui se rattachent au *Philandre*.

Si l'on envisage l'œuvre poétique de Mainard dans son ensemble, on y distingue nettement deux périodes. L'une comprend la production du poète avant qu'il eût lié connaissance avec Malherbe ; à la seconde appartiennent les poésies qu'il composa après son adhésion à la doctrine du réformateur.

Nous avons établi qu'en février 1607, au moment de l'apparition du *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Mainard était déjà l'élève de Malherbe. En effet, les deux pièces : *Regrets d'une grand'dame sur la mort de son serviteur*, écrites par notre auteur en avril 1606, à l'occasion de l'assassinat de Saint-Julien, le favori de la reine Marguerite, n'offrent plus dans cette anthologie les impropriétés d'expression, les équivoques, les répétitions, les pléonasmes et surtout les fautes de versification — métrique défectueuse et hiatus — que présentent les versions primitives de ces stances, conservées par l'Estoile dans ses *Mémoires-Journaux*. De plus, dans sa *Victoire de la Constance*, insérée également dans la même anthologie, Mainard se guide, pour le choix du rythme comme pour celui du thème mis en œuvre, sur une pièce portant le même titre de son maître.

La conversion de notre poète à la réforme de Malherbe, événement littéraire important qu'il faut placer entre avril 1606 et février 1607, ne porta pas tous ses fruits du premier coup. Elle ne fut pas tellement décisive que, du jour au lendemain, Mainard pût oublier tout ce qu'il avait appris à l'école de Bertaut et de Desportes. Mainard s'attacha d'abord à observer les règles relatives à la forme dont Malherbe exigeait le respect ; il s'appliqua à donner à ses vers cette correction, cette clarté, cette précision qui forment la majeure partie des recommandations de la nouvelle école. Il ne s'est défait que fort lentement d'un certain nombre d'images et de procédés de style et il n'a jamais pu complètement renoncer à un fonds d'idées et de sentiments propres aux ouvrages de ses anciens modèles. Mais parallèlement à ce courant qui a des sources lointaines, il s'en glisse dans son œuvre un nouveau qui tire son origine de la poésie du législateur du Parnasse français et qui finira, nous ne dirons pas par absorber, mais par réduire à fort peu de chose le premier. A côté des *chansons* et des *élégies* qui accusent jusque dans le *Recueil des plus beaux vers de ce temps* de 1626, l'influence visible, encore que de plus en plus affaiblie, de Bertaut et de Desportes, notre auteur qui, dès 1607, imite Malherbe dans ses stances amoureuses, adopte en 1609 et en 1610

dans ses deux odes l'une à Henri IV, l'autre *sur la mort de ce roi*, la manière dont son maître entend traiter le grand genre lyrique. C'est dans la fréquentation de Malherbe que la personnalité du poète se développe, qu'il prend plus ou moins nettement conscience de ce qui constitue son originalité.

Nous examinerons successivement les deux aspects du talent de Mainard. Nous considérerons d'abord le *Philandre*, poème qui représente la phase antérieure à Malherbe de l'activité littéraire de notre auteur. Cette période est brève puisqu'elle comprend au plus cinq ou six ans ; la suivante, la période malherbienne et originale, est de beaucoup plus considérable puisqu'elle embrasse environ une quarantaine d'années (1607-1646) de la production de Mainard. La première nous fait connaître les enfantillages, les bizarreries, les gentilleses ainsi que les négligences de forme où se complaisaient les disciples attardés de la Pléiade. Le développement de la seconde nous fait assister à la marche lente mais sûre, pénible mais victorieuse du poète vers la perfection littéraire. Après ses pas chancelants du début, après ses tâtonnements, ses échecs et ses demi-victoires, Mainard finira par donner quelques-uns des morceaux les plus réussis du lyrisme classique français

I

Nous avons exposé ailleurs les circonstances dans lesquelles Mainard composa son *Philandre*. Rappelons qu'en 1605-1606 à l'époque où, selon Pellisson, il écrivit ce poème pastoral, notre auteur était secrétaire de la reine Marguerite, éprise de bergeries, de fadeurs galantes et de langage maniéré. Pierre de Brach lui avait précédemment dédié sa traduction de l'*Aminte* et l'un de ses serviteurs, le gentilhomme Du Mas, s'appêtait à donner lui aussi une version de la célèbre « fable boccagère » du Tasse. La visite que lui rendit en 1605, à Paris, son ancien amant, Honoré d'Urfé, l'auteur du *Siréine*, pastorale imitée de la *Diane*, donna un regain de faveur aux pastorales à la cour de la reine Margot. C'est peut-être à l'instigation de cette

princesse, c'est en tout cas pour lui plaire, que Mainard fit ce petit roman en vers sur les amours de Philandre et de Florize.

Examinons maintenant cet ouvrage au point de vue littéraire et, pour commencer, imposons-nous la tâche ingrate d'analyser les cinq livrés où l'auteur a répandu la puérile matière de sa pastorale.

Livre premier. — En se promenant par les bois, Philandre entend la « charmeuse voix » de Florize. La nymphe s'effarouche au bruit des pas de Philandre, cesse de chanter et s'enfuit. Elle est jolie et notre berger a le cœur sensible. Aussi, il pleure, se lamente et, désespérant de la revoir, songe à se donner la mort. Le hasard veut que Philandre aperçoive de nouveau celle qui est devenue son idole, à l'endroit même où son cœur avait été blessé. « Pressé de son amour ardent », Philandre s'enhardit et déclare sa flamme. Florize rougit, se trouble et pour cacher son émoi feint de se moquer de la passion de son adorateur. De crainte même de laisser échapper quelque aveu imprudent, elle le quitte, en le laissant une seconde fois prendre le ciel à témoin de son infortune. Florize était moins « inhumaine » que Philandre ne le pensait. Son cœur aussi s'était rendu à la « mercy » d'Amour. Heureusement ce dieu tout puissant met de nouveau en présence ces jeunes amoureux :

La honte tous deux les tenoit,
L'un, lorsqu'il se ressouvenoit
Du desdain de son adversaire,
L'autre n'osant pas découvrir
Ce qu'elle ne pouvoit couvrir
Et qu'elle ne vouloit pas taire.

Enfin Philandre rompt la glace. On s'explique, et maintenant nos deux héros n'ont plus qu'à mourir de bonheur, aussi bien qu'ils pensaient auparavant mourir de douleur. Leurs délices ne durent guère. Le petit dieu Zéphir est jaloux de Philandre au point d'en perdre la vie. Pour le venger, le Soleil « renflamme son ardent visage », brûle les arbres et tarit les sources. Cette chaleur excessive donne la fièvre à Florize ; son existence serait en danger si Amour, imploré par Philandre,

ne venait au secours de la bergère. De nouveau les deux amants sont dans la joie.

Livre II. — Lysis, épris lui aussi de Florize, mais qui en est dédaigné, aperçoit un jour les deux amoureux tendrement enlacés « dans un antre ombreux ». Il se jette sur Philandre qui se dispose à infliger un châtiment justement mérité à son rival, quand l'approche d'un loup, puis d'un ours qui s'apprêtent à le déchirer, obligent notre berger à s'enfuir. De retour à la grotte où il avait laissé Florize, il ne la retrouve plus. Philandre pleure abondamment. Les chaudes vapeurs qu'exhalent ses larmes déchaînent un orage épouvantable. Déraciné par le tonnerre, un rocher roule et vient boucher l'entrée de la grotte où l'amant malheureux gémit sur son sort.

Cependant Lysis, s'imaginant que son rival a été dévoré par les bêtes féroces, fait part de son amour à la jolie bergère et lui représente qu'elle ne doit plus songer à son ami qui est mort. Florize repousse avec indignation les assiduités de ce méchant et se met à la recherche de son berger. Attirée par ses plaintes, elle arrive à l'endroit où il se trouve enfermé. Les soupirs poussés par les deux amoureux ébranlent le rocher fatal. Mais le fracas qu'il fait en se renversant remplit de frayeur la craintive Florize, qui s'enfuit à toutes jambes. Philandre qui est délivré de sa prison, ne voit pas sa belle et croit qu'elle gît écrasée sous le rocher. Il se désole et songe à se donner la mort.

Livre III. — La nymphe qui, elle aussi, pense que Philandre a péri, nourrit le même projet funeste. Dans le bois où elle erre tristement, elle rencontre un soupirant de longue date, le berger Lyridan. S'étant enquis de la raison du désespoir de Florize, il cherche à la consoler, lui démontre qu'elle aurait tort de laisser la douleur ternir ses charmes, et qu'elle ferait mieux, au lieu de pleurer vainement son ami disparu, de goûter les plaisirs de l'amour avec lui, Lyridan, qui depuis longtemps brûle pour son joli visage. Après avoir résisté quelque temps aux prières de ce berger, Florize, pour dissiper la

tristesse que lui a causée la mort supposée de Philandre, consent à « lier sa foi » à celle de son soupirant.

Livre IV. — La bergère Callyrée aperçoit Philandre qui fait résonner les bois de ses plaintes, s'enflamme pour lui et songe à briser les serments faits à Iphis, son époux. Philandre refuse de répondre aux avances de la belle : sa constance lui défend de remplacer par une autre son « idole disparue. » Il compatit tout d'abord au malheur de Callyrée de ne pas voir sa passion payée de retour, mais la prend en haine lorsqu'il découvre qu'elle a recours à l'intervention d'une magicienne pour le forcer à partager sa flamme. Ses pas le conduisent enfin aux lieux qui avaient été témoins de son bonheur. Il y arrive juste au moment où passe le cortège qui accompagne Florize et Lyridan « au temple d'Hyménée ». Philandre perd connaissance. Florize le ranime, lui jure de nouveau son amour, l'assure qu'elle n'a consenti à appartenir à un autre que parce qu'elle le croyait mort et Philandre qui revient à la vie goûte une félicité qu'il n'espérait plus connaître.

Livre V. — Lyridan veut par la menace contraindre Florize à ne pas rompre ses engagements envers lui. Le père du fiancé, Polémandre, vient, lui aussi, reprocher à la bergère son manque de parole. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à la faire revenir sur la décision qu'elle a prise de rester attachée à Philandre. Pour se venger, Lyridan guette son rival qui, tout en se promenant, échange de tendres propos avec sa maîtresse ; il attaque Philandre sans que celui-ci puisse parer les coups et, l'ayant assommé, pousse son corps vers un précipice tout proche. Mais dans sa chute Philandre entraîne aussi Florize. Désespéré d'avoir par sa faute causé la mort de sa belle, Lyridan se jette à son tour dans le gouffre.

C'est Honoré d'Urfé qui le premier s'avisa en France de mettre en vers un roman pastoral. Cette entreprise — si mince qu'en soit le mérite — est d'autant plus curieuse que la *Diane*

de Montemayor, imitée par d'Urfé dans son *Sireine*, est un ouvrage en prose¹. D'Urfé fut suivi dans cette voie, en 1605, par Jean de Lingendes, l'auteur des *Changements de la bergère Iris*, et enfin en 1606, année de la réimpression du *Sireine*, par François Mainard avec son *Philandre*. C'est à ces deux modèles que le jeune secrétaire de la reine Marguerite emprunte le sujet de son poème pastoral.

L'intrigue des quatre premiers chants du *Philandre* reproduit, malgré ses complications, l'intrigue du *Sireine*. Les amours d'un berger et d'une bergère sont contrariés par la volonté paternelle dans le poème d'Urfé, par une série d'incidents romanesques dans celui de Mainard ; les héros de ces deux pastorales se retrouvent et leur amour est aussi fort qu'au moment de la séparation, mais chez d'Urfé, Diane a été forcée par son père d'épouser le riche Delio, le rival de Sireine, tandis que chez Mainard, Philandre arrive à point pour rompre le mariage de Florize avec Lyridan. C'est contre son gré que Diane a été infidèle, elle est toujours de cœur avec Sireine et elle le lui écrit. C'est volontairement que Florize désire s'unir à un autre berger que Philandre. Il est permis, à la fin du roman d'Urfé, de supposer que Diane finira par vaincre le sentiment du devoir qui l'empêche d'agréer les visites de Sireine et qu'elle cédera à sa passion. C'est ce qui arrive à Florize : la rencontre inespérée de Philandre rallume ses premiers feux et elle abandonne son fiancé Lyridan pour retourner à son premier ami.

Il est possible toutefois que le désir d'écrire la contre-partie du dénouement des *Changements de la bergère Iris* ait suggéré à Mainard l'idée de rendre Florize à Philandre. Comme Florize, Iris est inconstante, mais de plus elle est déloyale et perfide. Elle persuade à Philène que les bruits qui courent sur son mariage avec Charis sont faux et cet amant trop sensible s'évanouit, tout comme Lyridan, à la vue de la cérémonie nuptiale

1. Quant au roman pastoral en prose, Honoré d'Urfé avait été devancé par François de Belleforest, l'auteur de *La Pyrenée*, 1571, et par Nicolas de Montreux, l'auteur des *Bergeries de Juliette*. Cf. sur ces ouvrages Marsan, *La pastorale dramatique*, pp. 164 et s.

de sa volage bergère avec un autre adorateur. Loin de pouvoir briser cette union, Philène est, bientôt après, témoin des embrassements des nouveaux époux et bien forcé de constater que la changeante Iris l'a définitivement oublié. La fidélité de Philène, tout comme celle de Philandre, méritait un autre salaire; et plein de cette ardeur de justice qu'ont les jeunes esprits, Mainard s'est chargé de récompenser son héros.

Il y a, il est vrai, la péripétie tragique qui termine le poème de Mainard : le malheureux berger précipité par Lyridan au fond d'un abîme. Après ce qui précède, cet épisode final surprend extrêmement. Il est, comme l'indique M. Marsan¹, en rapport avec la scène I, acte IV, du *Dédain amoureux* de Fr. Braciolini². A noter toutefois que, chez l'auteur italien, le Centaure ravisseur de la bergère Cloris roule avec son rival dans un précipice, tandis que ce n'est pas le hasard, mais le remords qui pousse le triste personnage de Mainard à se jeter dans le gouffre où gisent ses victimes — nouvelle modification imposée aux emprunts faits à ses modèles par l'âme éprise de justice du jeune poète. Cette scène finale n'est que la répétition d'une autre scène, placée au deuxième livre, qui aurait pu également avoir une issue funeste. Lysis, qui ressemble à s'y méprendre à Lyridan, se jette sur son adversaire pour le tuer. Un souvenir du Tasse qui, à son tour, s'est remémoré un passage d'Ovide³, vient corser cette aventure. Voyant son amant poursuivi par des animaux féroces, Florize croit qu'il en a été dévoré, tout comme Aminte pleure Silvie, dont le voile taché de sang a été trouvé dans la forêt où cette chasse-resse a disparu en s'élançant après un loup⁴.

La simplicité de l'intrigue du *Sireine* d'Urfé est extrême. L'idée de la compliquer, en séparant à deux ou trois reprises

1. *La pastorale dramat.*, p. 305, note 3.

2. Le *Il sdegno amoroso* parut tout d'abord à Venise, en 1597, in-12. Un anonyme le traduisit en français en 1603 : *Le dédain amoureux, pastorale faite française sur l'italien du sieur F. Braciolini*, Paris, in-12°. Dans le poème où l'auteur italien raconte sa vie, il omet cet ouvrage de jeunesse. Chapelain trouvait ce silence injuste, car bien qu'à son avis cette pastorale fût inférieure au *Pastor fido* et à la *Filli di Sciro*, il l'estimait « meilleure que l'*Aminte* » (*Lettres inéd.*, éd. c., 6 janv. 1639, à J. J. Bouchard).

3. *Métamorphoses*, liv. IV, Histoire de Pyrame et de Thisbé.

4. Acte III, sc. 3.

les amoureux pour les mettre ensuite de nouveau en présence, a été fournie à Mainard par Lingendes. Comme son premier souci est de faire la psychologie de ses héros, l'auteur des *Changements* a voulu, en plaçant ses personnages en différentes conjonctures, trouver ample matière à des analyses morales. Aussi ne recourt-il pour les éloigner l'un de l'autre qu'aux incidents que le plus banal ou le plus bourgeois des romans peut offrir : la malignité des propos qu'on fait courir sur le compte de Philène afin d'en détacher Iris, le voyage de la bergère qui accompagne sa mère chez une parente, le départ de Philène en apprenant l'infidélité de sa maîtresse et le retour de ce berger pour s'assurer si, malgré sa trahison, sa bien-aimée lui conserve encore un reste d'amour. Les inventions parallèles de Mainard accusent le goût très vif du jeune poète pour le bizarre et l'extravagant : ainsi la scène où Philandre se trouve enfermé dans une grotte. Il se pourrait que l'idée de faire naître, des pleurs et des soupirs de ce malheureux, des torrents épouvantables ainsi qu'un orage qui bouleverse la nature, ait été suggérée à Mainard par une strophe célèbre des *Larmes de Saint Pierre*¹, poème de la première manière de Malherbe. L'imagination de Mainard, exaltée par la lecture des romans de chevalerie, aura tiré de son propre fonds les autres incidents de ce ridicule épisode ou bien les aura puisés dans quelque écrit de ce genre. On sait que les étrangetés qui remplissent ces productions ont, à cette époque, passé dans la pastorale ainsi que dans le roman sentimental².

L'étude du caractère des personnages n'a pas beaucoup préoccupé notre auteur. L'observation psychologique n'est pas son fait. Mainard s'est contenté d'introduire dans son histoire les types d'amoureux qu'il a rencontrés dans les pastorales françaises ou italiennes.

Philandre est l'amant modèle, d'une constance qui force l'admiration de tout le monde, gardant intacte jusqu'à la fin de

1. « C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent », vers 301-306.

2. Cf. Marsan, o. c., et G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908.

sa vie la foi qu'il a jurée à sa maîtresse. Qu'il constate l'infidélité de sa belle ou qu'il la croit disparue à jamais, il ne songe pas à se consoler en en aimant une autre, mais il appelle la mort à grand renfort de cris et de supplications. C'est le Sireine d'Urfé, le Philène de Lingendes, l'Acris de Braciolini, l'Aminte du Tasse, c'est Mirtille de Guarini... Sa timidité qui l'empêche tout d'abord de parler à la nymphe dont les regards l'ont foudroyé est un trait qui appartient en propre à l'*Aminte* du Tasse, de même que l'ombrageuse pudeur de Florize qui fuit les déclarations enflammées de son soupirant rappelle celle de Silvie, la suivante de Diane.

Le cœur de Florize est l'opposé de celui de son ami. Mainard a bien pris le soin de faire ressortir son inconstance, en donnant pour pendant aux deux refus essuyés par Callirée de la part de Philandre qui s'imagine avoir perdu l'objet de ses soucis, le *non* dit mollement par Florize, puis l'acceptation par la bergère des hommages de Lyridan. Elle n'est pas fausse, coquette et légère comme l'Iris de Lingendes, mais elle est femme et elle tient à ce qu'on lui fasse la cour. La constance de Philandre est héroïque, la sienne est humaine ; elle fléchit dès que Florize estime que persévérer dans une vertu aussi hautaine ne lui apportera aucun profit. De plus, elle représente l'élément féminin dans un roman pastoral, et si, dans les autres espèces de romans de l'époque, l'inconstance est l'attribut des hommes¹, la tradition veut que dans ce genre littéraire le beau sexe soit aussi le sexe faible. C'est la pitié pour les souffrances de ses adorateurs qui fait pénétrer l'amour dans le cœur de Florize : chez les auteurs de pastorales imités par Mainard, la passion découle de la même source².

Lysis et Lyridan représentent l'un et l'autre l'amoureux jaloux, vindicatif et méchant. A vrai dire, Lyridan n'est que la réplique de Lysis ; son nom seul a changé au cours de cette histoire. Au deuxième livre, il avait déjà cherché à supplanter

1. Cf. G. Reynier, *o. c.*, p. 237.

2. Cf. dans l'*Aminte*, le chœur de la sc. I de l'acte IV. Quand l'amour veut s'emparer d'un cœur chaste :

Prende l'aspetto de la sua ministra
E sua nuncia pietate

son rival en le tuant ; il y réussira au cinquième. Lyridan correspond fort peu au Satyre de l'*Aminte* ou du *Pastor fido*, au ravisseur qui veut obtenir par force ce qu'il ne peut espérer des agréments de son esprit ou de son physique, personnification de l'amour brutal et grossier. C'est plutôt une incarnation du Centaure de Braciolini auquel Mainard a donné une apparence humaine.

En résumé, les caractères de ce petit roman sont superficiellement décrits. L'auteur n'a fait que se jouer autour du cœur de ses personnages. *Circum praeccordia ludit*¹.

Les thèmes poétiques du *Philandre* sont les thèmes habituels de la pastorale. C'est l'exaltation de l'amour dont les délices ravissent les Dieux mêmes, qui punissent les personnes insensibles². L'Amour a un pouvoir qui surpasse celui des Dieux puisqu'il surmonte la destinée et fait « tout treshucher dessus la pointe de ses armes³. Il déteste la tyrannie des maris et se joue de la science des magiciennes, de leurs philtres comme de leurs incantations⁴. Le parfait amant doit connaître « les loys d'amour » : être constant, discret et ne jamais se mettre en courroux après une maîtresse, même si elle a trahi⁵.

Le cadre où se déroule l'action est la nature. Ces bergers dont aucun mot ne nous rappelle les travaux rustiques⁶ passent

1. Nous avons noté ailleurs (I. I, chap. II, § 2) les discussions sur les points de morale amoureuse et les tableaux indécents du *Philandre* et nous les avons mis en rapport avec les entretiens de casuistique amoureuse ainsi qu'avec les mœurs et les propos dissolus de la cour de la reine Margot. Ajoutons que si dans le *Pastor fido* ou dans la *Diane* on disserte à perte d'haleine sur des questions sentimentales, il en est de même dans les romans de J. Corbin, un familier de l'hôtel de Sens et dans les écrits de Nervèze, dont Mainard s'est moqué dans ses vers (cf. éd. Garriss., III, 201). — Cf. sur ce trait de la littérature de l'époque, G. Reynier, *o. c.*, pp. 245 et s. Quant aux peintures licencieuses, Lingendes, qui fréquentait fort probablement l'entourage de Marguerite, les avait introduites dans ses *Changements* (Philène est témoin des embrassements de son rival et d'Iris).

2. Cf. éd. Garriss., t. II, pp. 13, 19, etc.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 27 et 33.

4. *Ibid.*, pp. 88 et 101-105.

5. *Ibid.*, pp. 86, 92, 93, 114. — Dans les *Changements de la bergère Iris* (deuxième chant) Philène s'attire la disgrâce de sa maîtresse qui le soupçonne à tort d'avoir été indiscret. — Pour la manière dont ces idées sont exprimées dans la pastorale, cf. l'ouvrage déjà cité de M. Marsan.

6. Seuls deux vers du *Philandre* font allusion aux occupations champêtres de l'un des personnages — encore s'agit-il de Palémon, père de Florize, qui joue

leur temps à conter leurs peines ou leurs joies aux rochers et aux bois. L'écho, les oiseaux et les zéphirs répètent leurs plaintes et les ruisseaux murmurent les propos qu'ils échangent¹. Ils inscrivent leurs chiffres ou des vers enflammés sur des rochers ou sur l'écorce des arbres², pleurent ou chantent auprès des fontaines aux eaux claires³, cachent leurs tendresses en des grottes tapissées de mousse. Ces motifs donnent lieu dans le poème de Mainard à des descriptions parfois enfantines, mais parfois aussi d'une couleur fraîche et agréable. Ces peintures de même que les propos des personnages sur l'amour sont des lieux communs de toutes les pastorales des xvi^e et xvii^e siècles en prose ou en vers, dialoguées ou non.

Dans la trame de son récit Mainard enchâsse des réflexions morales, des comparaisons, des images empruntées aux Latins dont les souvenirs sont présents à ce jeune auteur, frais émoulu du collège, ou dérobées aux poètes de la Pléiade et à leurs derniers imitateurs. C'est ainsi que Mainard traduit presque mot à mot une banale réflexion qu'il a trouvée dans Virgile :

Après les jours viennent les nuits
Après les joyes les ennuis
Et puis la mort qui tout renverse⁴.

A la mode du xvi^e siècle, il renferme cette constatation dans des guillemets. Il procède de même pour la pensée suivante empruntée à Horace :

Les larmes n'ont pas le pouvoir
De rappeler ça haut une ombre⁵.

Le souvenir de la gracieuse villanelle de Passerat : *J'ay perdu ma tourterelle* emplit une strophe⁶. Deux autres strophes⁷

un rôle fort effacé. L'auteur nous le montre en train de travailler dans son verger (p. 120) ; ailleurs en train de parquer son troupeau (p. 129).

1. *Philandre*, pp. 9 et 38.

2. *Ibid.*, p. 39, st. 3 ; p. 40, st. 4.

3. *Ibid.*, pp. 84-85.

4. *Ibid.*, p. 133. — Cf. *Géorgiques* (liv. III, v. 66 et suiv.).

5. *Philandre*, p. 69. — Cf. Horace, liv. I, ode XXIV, v. 15-18.

6. *Ibid.*, p. 123, str. 4 :

Comme la triste tourterelle
Qui d'une pitoyable vois
Essourde les monts et les bois
Plaignant sa compagne fidelle.

7. *Ibid.*, pp. 6-7.

contiennent la comparaison du jeune homme, blessé au cœur sans qu'il s'en doute par les regards d'une jolie femme, avec le chevreuil qui folâtre gaiement sans prévoir qu'un chasseur se dispose à le transpercer d'un trait cruel. C'est un sonnet des *Amours de Cassandre* qui a fourni à Mainard ce rapprochement qui, chez Ronsard, est un souvenir direct de Bembo¹.

Il est parfois difficile de se rendre compte de la source précise de Mainard, attendu que le motif qu'il met en vers a été traité par plusieurs des écrivains qu'il a lus. Ainsi, dans un tercet final, Ronsard avait dit :

Comme un beau lis, au mois de juin blessé
D'un rais trop chaud, languit à chef baissé,
Je me consume au plus vert de mon âge².

D'Urfé a repris cette image :

Je vis, ô pitoyable voir,
Qu'en terre elle se laissa choir,
Comme une fleur du chaut atteinte³.

Sont-ce les *Amours de Cassandre* ou est-ce le *Sireine* dont s'est souvenu notre auteur en comparant une bergère affligée à la fleur abattue et fanée par l'orage⁴ ? Est-ce encore aux vers de jeunesse de Ronsard ou à ceux de Desportes, de Bertaut et de Lingendes que l'auteur du *Philandre* doit ses innombrables métaphores sur les yeux de son héroïne ? Comme dans les *Amours de Cassandre* et comme chez les derniers adeptes de la Pléiade, les yeux de la belle sont des vainqueurs, des rois qui rendent serfs ceux qui les regardent, des soleils qui réduisent

1. Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises*, Paris, 1853, p. 113, cite le sonnet des *Amours* de Bembo : *Si come suol poi chel' l'verno aspro e rio* qui a inspiré à Ronsard le sonnet : *Comme un chevreuil quand le printemps détruit...*

2. *Amours de Cassandre*, « Dedans un pré je veis une Naïade... »

3. Le *Sireine*, éd. de 1612, p. 68, str. 2. — V. aussi p. 100, str. 3. — Il est évident que Mainard n'a pas eu en vue *le flos succisus aratro* auquel Virgile compare Euryale percé d'un coup d'épée (*Eneïde*, liv. IX, v. 434), mais la modification que Ronsard et après lui un grand nombre de poètes, parmi lesquels d'Urfé, firent subir à cette image.

4. *Philandre*, p. 96, str. 2 et p. 101, str. 2.

en cendres le cœur des adorateurs. En apostrophant l'Amour, Philandre s'écrie :

Tu vas marchant dessus mon cœur
D'un pied superbement vainqueur...¹

Mainard s'est-il approprié un endroit de Ronsard :

Tu mis cruelle en signe de conquête
Comme vainqueur tes deux pieds sur ma teste²

ou bien s'est-il souvenu de Bertaut :

La fierté de celui qui vous emprisonnant
Vous va d'un pied superbe en triomphe tenant?³

A moins encore qu'il ne se soit rappelé ces vers de Desportes :

Pourquoy si plein d'orgueil marches-tu sur ma teste ?

Amour⁴

Des rapprochements que nous avons établis, il ressort que Mainard a subi dans le *Philandre* l'influence de Ronsard et de son école, à laquelle appartiennent aussi Lingendes et d'Urfé dont les pastorales ont, en première ligne, servi de modèles à notre auteur.

Il serait fastidieux, pensons-nous, de relever les négligences de style, les impropriétés, le galimatias, les équivoques, les images ridicules qui ont trop souvent échappé à Mainard. Faisons observer seulement que le langage fade de ses bergers (*belle cause de mon tourment, dour subject de ma souffrance, les douces blessures d'amour*, etc.) est aussi celui des personnages de Lingendes et qu'en s'ingéniant à découvrir des antithèses puériles dans le goût de la suivante :

Que me sert ta faveur Amour
Hélas ! si recouvrant le jour
Je perds le subject de ma vie .

1. Ed. Garriss., t. II, p. 101.

2. *Les Amours de Marie, Chanson (Quand j'estois libre, ains que l'amour cruelle)*. C'est une imitation de Properce, livre I, première élégie :

Et caput impositis pressit Amor pedibus.

3. Bertaut, éd. Chenevière, p. 402.

4. Desportes, éd. Michiels, p. 120.

5. *Philandre*, p. 57, str. 3.

il ne fait que lutter de phébus avec l'auteur des *Changements*¹.

En comparant le *Philandre* avec les *Œuvres* de Fr. Ménard nous avons montré que le vocabulaire en est archaïque et que la grammaire en est vieillie. En 1606-1607, à l'époque où fut composé ce poème, Malherbe condamnait chez Desportes une foule d'expressions, de formes et de tours que Mainard emploie. Le jeune auteur parle la langue retardataire de Desportes, qui est aussi celle d'Urfé et de Lingendes. Notons aussi dans les *Changements* de ce dernier poète, les archaïsmes, *blandices* (caresses), *despandu* (= dépensé), *franchise* (= liberté), *impiteux*, *martirer*, *après que nous aurons repeu*; *soulas*; *semondre*, *quant et quant*, etc. ; les formes adjectivales *flateresse*, *menterresse* et les formes verbales *il print*, *il aprint*, *ils vindrent* ; l'absence de l'article devant le superlatif : *Entre les arbres plus espais* ; l'emploi des verbes *aller* et *être* avec des participes présents, exprimant la même idée que si le verbe était conjugué sans périphrase : *ils estoient demeurants* ; *aller arrestant*, etc.

La versification comme la langue du *Philandre* reproduit celle d'Urfé et de Lingendes. Au point de vue du nombre des vers, le poème de Mainard qui en a 2946 se rapproche davantage des *Changements* — 3000 vers — que du *Sireïne* qui en a 3600. Le mètre qui est l'octosyllabe, la strophe qui est le sixain et la disposition des rimes sont les mêmes que ceux de ses modèles. D'Urfé avait écrit son roman pastoral en sixains, constitués par un distique à rime masculine suivi d'un quatrain ; les vers de ce quatrain ayant une nouvelle rime masculine sont enclavés dans des vers à rime féminine². Le schéma suivant représente cette disposition : a^m, a^m, b^f, c^m, c^m, b^f.

1. Cf. éd. de 1623 de ce poème, f° 43 :

Ton absence est bien ma mort
Mais ceste mémoire est ma vie

f° 67 verso :

Et puis que je te vay perdant
.
Las ! pense en me manquant de foy
Iris que je te pers par loy
Me perdant encore par loy-mesme.

D'Urfé se montre très sobre dans le choix d'agréments tels que ceux qui faisaient les délices de Mainard et de Lingendes.

2. M. Ph. Martinon (*Note sur le Philandre attribué à Fr. Maynard dans la Revue d'Hist. litt.*, juillet-sept. 1908) rappelle que c'est la forme des *Mimes* de Baïf.

Lingendes et Mainard adoptèrent la forme métrique employée par l'auteur du *Sireine*. On dirait qu'à peine constitué le roman pastoral en vers a choisi le moule qui lui convenait le mieux. Il en avait été de même pour l'églogue italienne qui, à la fin du xv^e siècle, abandonne la *terzina* pour l'*ottava*¹.

Tout comme d'Urfé et Lingendes, Mainard se sert de rimes défectueuses, remplit ses vers d'hiatus et de chevilles et se permet des élisions forcées et de lourds enjambements². Dans sa note sur le *Philandre*, M. Martinon concède que la versification d'Honoré d'Urfé est fautive, mais assure que celle de Lingendes « est parfaitement correcte ». Il est impossible d'attribuer cette qualité à un poème où l'on rencontre non seulement des associations de rimes dont les voyelles sonores sont de quantité différente : *goûte* (verbe) — *goutte* (subst. : la maladie) mais encore des assonances en guise de rimes :

Je contrefis meilleure *mine*
 Semblable au criminel pourtant
 Qui demy mort feint le contant
 Alors qu'on le meine au *supplice*³ (f. 72).

Et que dire de vers « suspendus », pour employer une expression de Malherbe, tels que le suivant :

Car je ne cherche que *l'honneur*
De l'aimer et non le bonheur (f. 56, v.).

ou de chevilles telles que :

Si desja, si desja je voy
 Que tu ne veux plus estre mienne (f. 66).

*

Allons donc (*me dit-elle alors*)
 Et tu verras dessus son corps (f. 56).

*

Tu ne m'en voudrois pas jurer
 (*Luy dis-je alors*) ny m'asseurer (*ibid.*).

1. Cf. Marsan, *o. c.*, p. 8.

2. Nous en avons cité des exemples dans le tableau comparatif que nous avons dressé entre le *Philandre* et les *Œuvres* de Fr. Ménard (liv. I, chap. 3, Appendice).

3. Nous renvoyons pour les références à l'édition de 1623.

L'assertion erronée de M. Martinon au sujet de la versification de Lingendes fait partie de sa démonstration tendant à enlever à notre auteur la paternité du *Philandre*. Comment, se demande ce critique, Mainard qui avait donné des vers corrects au *Parnasse* de 1607 et aux *Délices de la poésie française* de 1615 pouvait-il commettre en 1619, date de la première édition connue du *Philandre*, les fautes de versification qu'on rencontre dans le poème pastoral en question¹ ? Cet ouvrage n'est pas du disciple de Malherbe, mais il appartient soit à un homonyme, soit à un méchant versificateur, dont un libraire qui spéculait sur le goût du public, favorable aux bergeries, a couvert la médiocre production du nom déjà connu de Fr. Mainard. — Mais alors que penser du témoignage formel de Pellisson qui attribue le *Philandre* à Fr. Mainard ? — M. Martinon s'en débarrasse aisément, en assurant que l'autorité de Pellisson « qui était beaucoup trop jeune pour avoir connu Maynard ne saurait guère prévaloir contre un examen même très rapide du poème ». M. Martinon doute même que Pellisson ait lu le *Philandre*. Qu'il nous permette à notre tour de douter qu'il ait lu attentivement la notice que l'historien de l'Académie consacre à notre auteur, car ce critique y aurait appris qu'au cours de son voyage à la Cour en 1645-1646, Mainard reçut à plusieurs reprises les visites de Pellisson. « *C'est là que je l'ai vu et connu* », dit en propres termes ce biographe, et deux pages plus loin, en rapportant une leçon de correction grammaticale donnée par le vieux poète à son fils Charles, Pellisson écrit : « Il me souvient sur ce sujet qu'un jour que j'allai le voir, je le trouvai qu'il écoutoit des vers de son fils, qui lui en faisoit la lecture ».

L'enquête « très rapide » à laquelle se livre M. Martinon au sujet du *Philandre* porte seulement sur la versification de ce

1. A part les hiatus, M. Martinon reproche à l'auteur du *Philandre* de compter pour une syllabe à l'intérieur du vers et devant une consonne l'e muet final précédé d'une voyelle, « prosodie (il faudrait dire, pensons-nous, *métrique*) surannée depuis Desportes et Bertaut ». Cela revient à dire qu'il blâme un vers tel que : *Que la vue de ses beaux yeux* qui compte dans le *Philandre* (11, str. 4) pour un octosyllabe, alors qu'en réalité c'est un vers de sept syllabes. Or tous les traités de versification citent des exemples postérieurs à Mainard de cette faute de métrique ; par exemple dans Molière : « La partie brutale alors veut prendre empire. »

poème. De ce qu'elle est défectueuse ou archaïque pour l'année 1619, M. Martinon conclut que cette pastorale n'est pas l'ouvrage de Fr. Mainard. Nous avons montré ailleurs quelles bases fragiles offrent, dans les discussions relatives à la paternité des productions littéraires, les preuves tirées du style, de la langue et de la métrique des auteurs. Les inductions de ce genre risquent de devenir des conjectures fantaisistes quand elles vont à l'encontre de la teneur des textes contemporains, comme est dans l'espèce l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson. En réalité le caractère archaïque et défectueux de la versification comme de la grammaire et du vocabulaire du *Philandre*, les négligences ou le mauvais goût du style, ainsi que l'enfantillage ou l'extravagance du fond de ce poème, comportent une autre explication : cette pastorale a été composée en 1606-1607 au moment où Mainard n'était pas encore devenu le disciple de Malherbe. Pellisson affirme que c'est au moment où Mainard était secrétaire de Marguerite qu'il fit le *Philandre* ; d'un autre côté, la présence dans la version primitive des stances « sur la mort de Saint-Julien » des fautes qui se trouvent dans le *Philandre*, corrobore la justesse de notre thèse. Enfin les neuf pièces insérées par Mainard dans le *Parnasse* de 1607 ne sont pas au point de vue de la versification « parfaitement correctes » comme l'assure M. Martinon¹, car le vers 10 de l'épithaphe du sculpteur Pilon contient un hiatus : *Ainsi elle eust faict son effort.*

II

La première édition du *Philandre* est celle qui fut donnée, en 1619, à Tournon, par le libraire Claude Michel. Ce petit

1. « Dès 1607, neuf pièces de Maynard avaient paru dans le *Parnasse* de Guillemot parfaitement correctes ainsi qu'il convenait depuis Bertaut » avance M. Martinon. — Pour être moins fréquents que chez Desportes, les hiatus ne manquent pas aux vers de Bertaut ; sept et huit ans avant le *Parnasse* de Guillemot, dans le *Recueil de diverses poésies* et dans les *Fleurs des plus excellents poètes* de Nic. et P. Bonfons, 1598 et 1599 figurent des stances de Bertaut qui offrent des hiatus :

Et un faible miroër qui reçoit tout objet...

Tu as veu ton malheur et as suivi le pire...

M. Lachèvre a reproduit les pièces inédites dont nous extrayons ces vers dans sa *Bibliographie des rec. collect.*, t. I, pp. 387 et 388.

in-douze ne contient ni privilège, ni achevé d'imprimer. Représente-t-il vraiment la première édition de ce poème ou n'est-il qu'une réimpression du texte publié en 1606-1607, au moment de la composition de cet ouvrage ? Les recherches que nous avons faites ou fait effectuer dans les bibliothèques de Paris, de Toulouse, de Cahors et d'Aurillac, pour découvrir l'hypothétique édition *princeps* du *Philandre* ont été infructueuses. Mais quand même on ne la découvrirait jamais, notre thèse sur la date de composition du *Philandre* ne saurait en souffrir. Il est fort probable qu'après avoir, sur l'ordre de Malherbe, condamné son poème à ne jamais voir le jour, notre auteur fut pris de regrets de n'avoir pas publié cette œuvre de jeunesse. Il était témoin du prodigieux succès des poèmes semblables d'Urfé et de Lingendes qui lui avaient servi de modèles. Depuis les impressions de 1601 (?) et de 1606 in-12 chez Micard, à Paris, le *Sireine* avait été réimprimé six ou sept fois : en 1609 (?), 1611 et 1618 chez le même libraire, même format ; en 1611 et 1618 chez Toussainet du Bray, à Paris, in-8 ; en 1615, in-8, chez J. Brunet, au Pont ; en 1617, à Lyon¹. De leur côté, *Les Changements de la bergère Iris*, après la publication qu'en avait donnée Toussainet du Bray en 1605, in-12, avaient été réimprimés sept fois : en 1606, in-12², chez le même ; en 1614, à Rouen, chez Claude Villain, in-24 et à Paris, chez Toussainet du Bray, in-12 ; en 1618, nouvelle édition, chez le même ; de plus, une impression à Lyon, sur la copie de Rouen, in-24, et une autre impression, à Tournon, chez Claude Michel, in-24. Cette brillante série devait être couronnée en 1623 par l'édition in-12 que donna le libraire Mathurin Hénault, à Paris. En 1619, le goût du public est à la pastorale

~ 4. Cf. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 453. L'édition de 1609, chez Micard, in-12¹, est indiquée par une note du feuillet de garde de l'exemplaire de 1606 de cet ouvrage, appartenant à la Bibl. Nat. (Y e 7605). L'édition de Lyon, 1617, est signalée par M. Martinon qui n'en donne pas le format.

2. Pour l'édition de 1605 des *Changements*, cf. le *Catalogue de la bibliothèque de Viollet-le-Duc*, p. 375 ; pour celle de 1606, cf. Graesse, *Tresor des livres rares et précieux*, t. IV, art. Lingendes ; pour les autres, Lachèvre, *Bibliogr. des collect.*, t. I, p. 296, qui ne cite pas l'édition de 1623 de cet ouvrage (Bibl. de la Sorbonne, L. F., p. 484) ; M. Martinon en signale un autre exemplaire à la Bibl. Nat. Rés. p. Ye 421.

sous toutes ses formes : romans en vers — comme les ouvrages en question — romans en prose comme l'*Astrée* d'Urfé — églogues comme certaines poésies de Lingendes et de Des Yveteaux, insérées dans le *Parnasse* de 1607 et les *Délices* de 1615 et de 1620 — pièces de théâtre comme les pastorales dramatiques d'Alexandre Hardy, comme la *Lydie* de Du Mas (1609) en l'honneur de laquelle Mainard compose des vers, comme les *Bergeries* de son ami Racan qui, en 1619, montent sur la scène ou du moins sont prêtes à y monter ¹.

Plus encore qu'au désir d'entrer en lice avec ses confrères, Mainard céda à l'attrait des bénéfices pécuniaires que devait lui procurer la publication de sa pastorale. Mais, pour profiter de l'engouement des lecteurs pour les bergeries, il fallait se hâter. D'ailleurs il lui aurait été impossible de corriger son roman en vers ; comme avait dû le lui expliquer durement Malherbe, l'ouvrage péchait par le fond autant et sinon plus que par la forme. Mais comme son maître était loin et que Mainard était inquiet à Aurillac et à Saint-Céré par des besoins d'argent, il se décida à livrer tel quel ce péché de jeunesse qui semblait devoir lui rapporter force écus. Ses prévisions ne le trompèrent pas ; une deuxième et une troisième édition en 1620 et en 1621 à Lyon, une quatrième édition en 1623 à Paris épuisèrent à peine le succès de son ouvrage.

Le *Philandre* ne marque pas la fin d'une série comme M. Martinon a eu tort de le dire. *Les diverses humeurs de la bergère Clisiente* par A. Grivet, Lyon, 1621 ² et les *Amours du berger Philandre et de Caliste* par le sieur des Vallottes, Paris, 1623 ³ appartiennent au même genre, qui devait périr, comme le roman pastoral en prose, étouffé par le développement énorme de la pastorale dramatique.

Ce n'est pas dans le *Philandre* qu'il faut chercher le talent pastoral de Mainard, mais dans deux petites idylles insérées

1. Cf. Arnould, *Racan*, pp. 183 et s. et Marsan, *o. c.*, p. 324 et s.

2. Chez Simon Rigaud, 1621. Permis d'imprimer du 21 octobre 1620 (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 6711 bis, exemplaire relié avec l'édition de 1621 du *Philandre*, Lyon, chez le même libraire).

3. Chez Jacques Viellery, in-8°, cf. Viollet-le-Duc, *o. c.*, p. 400.

dans les *Délices de la poésie française* de 1615¹ et dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626². Ce sont Desportes avec certaines de ses *Bergeries*, imitées des chansons insérées dans la *Diane* de Montemayor, Lingendes et Des Yveteaux qui donnèrent à notre auteur l'idée de composer de petits tableaux bucoliques³. L'une de ces piécettes, retouchée avec un soin particulier par Mainard, est vraiment charmante :

Aminthe assis au bord d'une fontaine,
Où chaque fois ce berger se miroit ;
Triste et pensif, bassement soupiroit,
En se plaignant d'une aimable inhumaine.

Puissant Amour, disoit cet affligé,
En une fleur Narcisse fut changé :
Termine ainsi mes ennuis et ma vie.

1. C'est l'épigramme : *Charmant rossignol*,... éd. Garriss., t. III, pp. 106, et 329-330. Réimprimée dans les recueils de 1626, 1627 et 1630. — Le message dont le poète charge le rossignol est inspiré de l'odelette *Au rossignol* de Ronsard (*Odes retranchées*). Quant au motif de cette épigramme :

. . . l'eau qui coule entre ces fleurs
Est un petit reste des pleurs

versés par un berger pour une nymphe insensible, il est fréquent dans la pastorale. C'est fort vraisemblablement une invention de Pétrarque :

Gittai mi stanco sopra l'erba un giorno,
Ivi, accusando il fuggitivo raggio
Alle lagrime triste allergai l'freno

. . .
E farmi una fontana a piè d'un faggio, etc.

(Cf. *Sonnets et canzones sur la vie de Laure*, Canz. I.)

2. Cf. l'épigramme : *Aminthe, assis au bord d'une fontaine*, éd. Garriss., p. 118 et les var. p. 331. — A part ces deux épigrammes, Mainard a composé un petit fragment de couleur idyllique : *Adieu donc, arbres toujours verts*, reproduit d'après le ms. 843 de Toulouse par Labouïsse Rochefort, *o. c.*, p. 49 et d'après cet auteur par MM. Lachèvre et Durand-Lapie, *Deux homonymes*, p. 117. (On peut rapprocher cette petite pièce de la str. 3, p. 39 du *Philandre* : Florize et son amant ont inscrit leurs chiffres sur l'écorce d'un arbre.) — Ce n'est pas seulement dans les pastorales et dans les romans de chevalerie que Mainard a pu voir des amants graver leurs noms ou des vers sur les arbres ou sur les rochers. Les poètes du xvi^e siècle parlent souvent de cet usage. Ainsi Ronsard (qui s'est souvenu d'ailleurs des églogues de Virgile et des élégies de Propertius) :

J'ay gravé sur le tronc nos noms et nos amours
Qu'y croistront à l'envy de l'écorce nouvelle.

(*Sonnets à Hélène*, liv. II : *Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle*).

3. Cf. *Le martyre et la constance de Thyrsis* et les stances : *Cloris se défend contre Dorinde de la mort d'Alcidon dont elle estoit accusée* de Lingendes dans le *Parnasse* de 1607 (t. II). L'églogue : *Aminte et Thyrsis* qui y figure sans nom est attribuée à cet auteur par les *Délices* de 1615. — *Le second livre des Délices* de 1620, première partie, p. 189 et s. publie des stances pastorales de Des Yveteaux.

Mais je voudrois qu'après ce changement,
On me cueillit pour servir d'ornement
Aux cheveux blonds de ma belle Silvie.

Cette mièvrerie puérile et gracieuse peut se comparer à celle des meilleures églogues des Sarrazin et des Segrays, beaux esprits qui continuèrent à s'exercer dans le genre artificiel et précieux de la poésie pastorale pour le transmettre par l'intermédiaire du spirituel et sec Fontenelle aux Florian et aux poètes contemporains de Marie-Antoinette et des fades travestissements de Trianon.

1. Il y a plus que de l'analogie entre la fin de cette petite poésie et les deux tercets d'un sonnet fort connu (*Je voudrois bien, richement jaunissant...*) des *Amours de Cassandre* de Ronsard. Mais l'inspiration fondamentale de la petite idylle de Mainard remonte à l'*Aminte* du Tasse. Cf. dans l'acte II, sc. II, le récit que fait Daphné à Tircis de la manière dont Sylvie se pare de fleurs, en consultant le cristal de l'eau :

. . . in qual maniera
Dispor dovessa in su la fronte i crini,
E sovra i crini il velo, et sovra l'velo
I fior, che tenea in grembo etc.

CHAPITRE II

DE L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD, DISCIPLE DE MALHERBE. SON ORIGINALITÉ

(Première Partie)

ÉVOLUTION DE SON TALENT. — PHASES DE SON IMITATION. —
LA PRÉCIOSITÉ ET LE BURLESQUE. — CARACTÈRE
DU TALENT DE MAINARD

I. — Chronologie des poésies de Mainard.

- A. Odes érotiques dans le goût de Desportes et de Bertaut (1607-1626). — Influence exercée par ces écrivains sur l'œuvre de Mainard. — Admiration tardive professée pour Bertaut par les disciples de Malherbe.
- B. Odes politiques et laudatives (1609-1635). Examen de ses odes sur les succès du règne d'Henri IV et sur la mort de ce roi. Mainard copiste de Malherbe. — Sa conception de l'ode. — Sa faiblesse dans le haut lyrisme. — Sa mythologie : ses mérites par rapport à Malherbe ; ses préjugés à l'égard des allusions aux croyances chrétiennes dans la poésie. — Passages de ses odes qui respirent une émotion sincère.
- C. Poésies où se manifeste l'originalité de Mainard : les épigrammes (1615-1642) ; les portraits satiriques (1626-1639) ; les épîtres et les élégies (à partir de 1626) ; les odes morales et les sonnets (vers 1640). Variété d'inspiration dans les sonnets de Mainard.

II. — De l'invention dans la poésie de Mainard.

- A. Du peu d'idées de Mainard. Ses redites. Exemples.
- B. Multiplicité et diversité de ses sources. Son imitation : a) Le copiste et le traducteur ; b) L'adaptation des textes ; c) Mainard émule de ses modèles ; d) Liberté de l'imitation ; e) Il emprunte seulement le tour ou le mouvement d'un vers ou d'une pièce. — L'imitation devenue méconnaissable à la suite des remaniements que Mainard fait subir à ses vers. Supériorité sur ses modèles. — f) Transformation des emprunts : l'émotion du poète leur donne

une valeur différente de celle qu'ils avaient dans l'original. — Jugement sur l'imitation de Mainard.

III. — La préciosité et le burlesque.

- A. Sources de la préciosité de Mainard. Les premiers éducateurs littéraires du poète. — Les décadents latins. Martial. — Influence de F. Testi. — Traits de style et de langage qui, chez Mainard, dénotent de la préciosité : périphrases et métaphores précieuses — l'adjectif neutre substantivé — juxtaposition d'adjectifs à sens contraire.
- B. Le burlesque. Exemples. — Plaisanteries empruntées aux écrivains latins post-classiques. Martial et Juvénal. Influence des poètes berniques : l'Arétin, Sansovino, Dolce. — Mainard et Scarron. — Particularités du style et de la langue de Mainard propres aux poètes burlesques : expressions populaires et même triviales — locutions pittoresques — termes concrets à la place des termes généraux.

IV. — L'originalité de Mainard. Elle se manifeste dans ses élégies, ses odes morales, ses épîtres, ses chansons bachiques. — Appréciation de ses épigrammes et de ses portraits satiriques ; leurs défauts : prolixité et manque de cohésion.

Dans la première période de son activité poétique, Mainard se révèle comme un conteur ou comme un romancier en vers. Après sa soumission à la discipline de Malherbe, le talent de notre auteur se manifeste, d'une part, dans la poésie lyrique, d'autre part dans le genre satirique et notamment dans l'épigramme. Comme son maître, Mainard est surtout un lyrique ; mais à l'encontre de Malherbe, qui n'a fait que de rares incursions dans le domaine de l'épigramme, notre poète a particulièrement affectionné ce genre littéraire. De plus, le réformateur de la poésie française ne s'est point exercé dans la satire, tandis que son élève nous a laissé des pièces contre ses détracteurs, des sonnets contre la Cour et des portraits ou « caractères » satiriques : le *Magistrat*, le *Poltron*, le *Soldat*, le *Théologien*, le *Nouvelliste*, le *Méchant*... Ajoutons encore que la production lyrique de Mainard est plus variée, qu'elle possède des notes plus diverses, des modulations plus étendues que les compositions lyriques de son maître. Notre poète a laissé non seulement des élégies, des pièces amoureuses, des vers de circonstance ou de commande (ballets, etc.), des odes politiques

et laudatives, mais il a encore écrit des odes philosophiques ou morales, comme l'ode à Alcipe, genre auquel on ne saurait assimiler les *paraphrases* de Malherbe qui correspondent aux sonnets chrétiens de Mainard. En outre, il a composé des pièces d'inspiration lyrique légère, des chansons bachiques, des épîtres en vers : car, en dépit de leur étiquette ambitieuse, les odes à Charles de Mainard, à Flotte, l'ode à son livre, etc., sont des morceaux dans le genre des épîtres d'Horace, de Marot et de Voltaire.

I

L'examen de l'ordre de succession des poésies de Mainard donne lieu, pensons-nous, à des observations intéressantes. D'ailleurs, à suivre la chronologie des compositions de notre auteur, à distinguer les phases de son évolution, nous risquerons moins qu'en portant des arrêts sur l'ensemble de sa production poétique, de verser dans l'injustice et dans l'erreur.

Renouvelons ici une constatation que nous avons déjà faite : si les neuf pièces de Mainard insérées dans le *Parnasse* de 1607 attestent au point de vue de la correction un progrès incontestable, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont tout imprégnées des idées et des sentiments de Desportes et de Bertaut et qu'une foule d'images et d'expressions employées par notre auteur sont celles des maîtres qu'il a tout d'abord suivis. Il en est de même pour les chansons, les « assurances de fermeté », les « plaintes d'inconstance » ou « pour une absence » publiées dans les *Délires* de 1615 et dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626 à 1630¹. A partir de cette dernière date, notre auteur ne cultive plus la poésie amoureuse dans le goût de Desportes et de Bertaut. Les morceaux qui, dans son volume de 1646, rappellent cette manière sont des refontes ou des reproductions plus ou moins retouchées de pièces parues dans les anthologies de 1607, 1615, 1626 et 1630. Ainsi l'ode *O que mon Destin*

1. Le *Recueil* donné par Du Bray en 1627 n'est qu'une réimpression de celui publié en 1626 par le même libraire.

seroit beau n'est qu'une modification d'une *Plainte d'inconstance*, insérée pour la première fois dans le *Parnasse* de 1607¹ ; l'ode *Virray-je longtemps misérable* correspond à fort peu de chose près aux stances *Pour une absence des Délices* de 1615² ; l'ode *Clorïs ton âme est ingrate* abrège sensiblement l'ode *Beauté digne d'un empire* du *Recueil* de 1626³, tandis que les odes *Ces antres et ces rochers* et *Dieux ne m'aidez-vous pas* ne sont que des versions plus heureuses des stances *Je n'aurois pas deviné* et *O que je suis estonné*⁴ de la même anthologie. Enfin la pièce *Je souhaiterois d'être né* a été donnée tout d'abord au *Recueil des plus beaux vers* de 1630⁵. Comme c'est la seule pièce de cette anthologie dans le genre des compositions érotiques de Desportes et de Bertaut, il est extrêmement vraisemblable que la composition en est antérieure à 1626. Rattachons encore à l'influence toute puissante de Desportes et surtout de Bertaut, le fournisseur attitré de vers pour les divertissements de la cour de Henri IV⁶, le lot de pièces pour ballets ou pour fêtes, composées par Mainard en 1612 et en 1615⁷. Comme dans ces compliments et ces madrigaux la galanterie tient la première place, il est naturel que l'on y rencontre la même

1. Ed. Garriss., t. III, p. 224 et t. II, p. 136.

2. *Ibid.*, t. III, p. 226. L'éditeur qui n'a pas connu les *Délices* donne en notes p. 352 les var. de cette pièce d'après *Le séjour des Muses* de 1626, recueil qui reproduit ces vers d'après l'anthologie citée de 1615.

3. *Ibid.*, t. III, p. 157 et t. II, p. 219.

4. *Ibid.*, t. III, pp. 174 et 232. Garrisson a donné en notes p. 339 la première de ces pièces d'après le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse ; cette version est presque identique à celle du *Recueil* de 1626. Par contre cet éditeur a reproduit en notes p. 333, d'après ce dernier recueil, la pièce *O que je suis estonné*, mais il a eu tort de croire que c'était une variante de l'ode *Je souhaiterois d'être né* (t. III, p. 229), alors que c'en est une de *Dieux ne m'aidez-vous pas* (t. III, p. 232). Le recueil de 1626 contient, outre cette variante (p. 295), une autre (p. 358) *Dieux que ne souffré-je pas* qui est plus proche du texte définitif de ce morceau.

5. *Ibid.*, t. III, p. 229. A la suite d'une faute d'impression cette ode suit dans le *Recueil* de 1630 (pp. 327-332), sans aucune indication de titre et comme si elle en faisait partie, les stances *Honneur, tyran des beaux desirs* (Garriss., t. II, p. 236).

6. Cf. la thèse de l'abbé Grente sur *Bertaut*, 1903, p. 139 et s.

7. V. la liste de ces poésies et les circonstances pour lesquelles elles furent composées, liv. I, chap. IV, § 3 de notre ouvrage. Les vers faits par Mainard, en 1628, à l'occasion du ballet de Condé, à Toulouse, sont soit politiques, soit épigrammatiques. Les pièces faites pour le ballet du comte de Soissons en 1632 (liv. I, chap. V, § 1) sont toutes des épigrammes.

matière et la même forme que dans les poésies amoureuses de cette époque.

Les deux *Regrets d'une grand'dame sur la mort de son serviteur*, écrits en avril 1606 et revisés peu après cette date, attestent la double influence de Bertaut et de Desportes. Le sujet de ces stances offre beaucoup d'analogie avec celui de l'élégie¹ où l'abbé de Tiron a consigné la fin funeste de Quélus et de Maugiron, mignons de Henri III. Le favori de Marguerite est appelé *Damon* comme celui du roi, son frère. L'ombre de Saint-Julien qui montre aux mânes son cœur troué d'une balle, rappelle l'apparition de Lycidas (Maugiron) couvrant de sa main la blessure reçue dans un duel tragique. Les consolateurs de Bertaut, malgré leur éloquence, perdent en vain leurs propos, de même que les belles paroles des amis de la reine Marguerite ne sauraient guérir son mal².

Nous connaissons les différences profondes qui séparent Desportes de Bertaut, bien qu'un vers célèbre du législateur du Parnasse ait associé leurs noms, en leur donnant à l'un comme à l'autre l'épithète de *retenus*. Mais si le premier est d'une nature passionnée et sensuelle, tandis que le second a de la tendresse et de la langueur; si l'un brille par la couleur et l'éclat de ses images, tandis que l'autre subtilise davantage ses pensées, multiplie les pointes et se distingue par l'harmonie de ses vers; si enfin, dans l'imitation des modèles, Desportes n'est, comme on l'a dit, qu'un poète italien habillé à la française, tandis que Bertaut montre une extrême indépendance, la conception de l'amour est identique chez ces deux néopétrarquistes. La belle est inhumaine, mais son adorateur se complaît dans une servitude sans fruit³. Ne pas l'aimer serait un crime, ou du moins montrerait qu'on est « indigne de vivre⁴ ». Aussi la mort seule pourra-t-elle mettre un terme à la

1. *Elégies*, liv. II, aventure seconde.

2. Bertaut, p. 482, st. 6. Mainard, t. II, p. 112 (*Regrets B*, st. 2).

3. Ed. Garriss., t. II, 153, *Assurance de fermeté*.

4. *Ibid.*, t. II, p. 151, str. 3; p. 219, str. 2; p. 250, str. I (*Ballet pour Montmorency*). — Desportes, *Cléonice*, sonnet VI. — Bertaut, p. 311, st. 4.

passion du soupirant ¹. La dame dont les yeux sont des idoles est égalée à une divinité ; elle demande un autel sur lequel le poète offre son cœur en guise d'holocauste ², etc. Non content de dérober à Desportes et à Bertaut leur métaphysique amoureuses, Mainard s'adresse parfois directement aux modèles italiens qu'ils ont suivis. Ainsi ses *stances pour une des plus merveilleuses beautés de France* ³ attaquent l'honneur, « tyran des beaux désirs », vaine « fumée » qui trouble « l'aise » des amants. Ces invectives sont renouvelées du chœur sur l'âge d'or de l'*Aminte*, que Desportes dans ses *stances du mariage* pillait effrontément, dont Bertaut se souvint à plusieurs reprises ⁴, et qui fournit ces lieux communs de morale lubrique mis en œuvre par Régnier, Malherbe, Racan et tant d'autres poètes ⁵.

On trouve dans le groupe des poésies dont nous nous occupons maintenant un certain nombre d'expressions, d'images, de comparaisons qui sont propres à l'abbé de Tiron. Mainard parle tout comme Desportes de l'« orient des yeux » de sa maîtresse ⁶, des fleurs qui croissent sous ses pas ⁷, du feu de ses regards qui, en le consumant, le feront devenir immortel à l'exemple d'Hercule ⁸. Comme Desportes qui lutte de mauvais goût avec Tebaldeo et Angelo di Costanzo, Mainard tombe

1. Ed. Garriss., t. III, p. 138, str. 4. — Desportes, *Cléon.*, sonnet XXX. — Bertaut, p. 412, premier sonnet.

2. *Ibid.*, t. II, p. 154, str. 3 ; t. III, p. 137, ode, str. I. — Bertaut, p. 340, st. 3.

3. *Ibid.*, t. II, p. 236.

4. Desportes, p. 419. — Bertaut, p. 318, st. 6 ; p. 353, st. 4.

5. A part l'*Aminte*, Mainard fut aussi un lecteur de la *Jérusalem délivrée*. Dans un de ses ballets, il applique au Nil ce que le Tasse avait dit du Pô :

...e pare
Che porti guerra e non tributo al mare.

(Cf. La Monnoye, *Ménagiana*, éd. 1713, t. II, p. 277.)

6. Desportes, *Diane*, sonnet XXI. — Mainard, t. III, p. 174, st. 2.

7. Desportes, p. 48, *Complainte*, st. 6. — Mainard, t. III, p. 175, st. 4. Malherbe a pris cette image à Desportes, cf. la pointe de son sonnet à la princesse Charlotte de la Trémoille : *Vous de qui chaque pas fait naître des fleurs*.

8. Desportes, *Cléonice*, sonnet XXV. — Mainard, t. II, p. 155, st. 1. — Régnier a exploité lui aussi cette comparaison (*Élégie I*).

dans ces métaphores filées, pour ainsi dire, jusqu'à leurs conséquences les plus imprévues et les plus bizarres :

Vers vous je veux tendre mes voiles
 Quelque orageux que soit l'effort
 Des vagues qui bruyent au port
 Où je vois luire vos estoiles....¹

Il semble bien pourtant que Bertaut ait laissé des empreintes encore plus fortes sur l'œuvre de Mainard. Son influence porte sur le fond autant que sur le style et la versification. L'idée que la félicité doit succéder à la tristesse, de même que l'aurore vient après la nuit, Mainard l'a empruntée à Bertaut². Comme l'abbé d'Aunay, le souvenir de ses joies passées le fait souffrir³. A son exemple, il accuse Cloris de montrer peu de jugement en quittant un amoureux aussi parfait que lui, pour une conquête indigne de sa beauté⁴.

Desportes avait mis en sonnets les *Amours de Diane, d'Hippolyte et de Cléonice*. A l'exemple de la dernière lignée de pétrarquistes italiens, Bertaut délaisse presque complètement cette forme de poésie pour les stances dont la vogue est chaque jour croissante depuis la publication, en 1563, du recueil de *Stanze* de Ludovico Dolce. L'abbé d'Aunay se sert aussi de la chanson, mise en honneur par le volume de *Rime* du Tasse (1581), dont on admira beaucoup les *canzoni*⁵. Or entre 1607 et 1626, à l'exception de deux sonnets⁶, c'est en stances et chansons que notre auteur dépeint sa flamme amoureuse. Comme son modèle, Mainard constitue parfois sa strophe de quatre alexandrins à rimes croisées, ou de six alexandrins avec la disposition suivante : *a f a f b m c f c f b m*⁷.

1. Ed. Garriss., t. II, p. 215. — Desportes prolonge de la même manière ses métaphores cf. *Diane*, sonnet LVI.

2. *Ibid.*, t. II, p. 170 str. 2. — Bertaut, p. 355, st. 5.

3. *Ibid.*, t. III, p. 167, str. 4. — Bertaut, p. 357, st. 3-7.

4. *Ibid.*, t. III, pp. 224 et s., ode. — Bertaut, p. 370, chanson ; p. 362, st. 4 ; p. 369, st. 5.

5. Vianey, compte rendu de la thèse de l'abbé Grente sur Bertaut, *Revue d'hist. litt. de la France*, 1904.

6. Ed. Garriss., t. II, pp. 166 et 234.

7. Cf. *Assurance de fermeté*, t. II, p. 134, *Stances pour un ballet*, t. II, p. 241 et Bertaut, *Stances*, p. 343 et *Récit pour un ballet*, p. 424.

Mainard s'approprie aussi les procédés de la rhétorique de Bertaut et en première ligne ce que M. Vianey a appelé le parallélisme, c'est-à-dire la présentation en vers qui se suivent et s'opposent d'idées semblables ou dissemblables de manière à obtenir un balancement de pensées :

Il faudroit que le ciel fist mon Damon revivre
Ou qu'il me fist mourir....
Et si je conserve ma vie
C'est pour conserver mon amour¹.

Il en est de même de l'emploi d'une autre figure très fréquente chez Bertaut², la répétition des mêmes mots à un très bref intervalle afin d'en obtenir un effet de style :

Beauté qui de beautez estes si fort pourveue....
Et le Dieu qui ne t'adore
Est indigne d'estre Dieu³.

Il arrive à Bertaut, en vue de donner plus de brillant à sa phrase, de traiter le substantif comme un adjectif et de l'employer soit comme un comparatif, soit comme un superlatif, afin de l'opposer à lui-même :

L'ennuy qui tourmente ma vie
.....
Vient d'avoir tenu dans mon âme
Pour Déesse une ingrate femme
La plus femme qu'on vit jamais⁴.

En s'adressant aux dames, notre poète leur dit :

A quels yeux est-ce que vous n'estes
Plus soleil que n'est le soleil?

ou encore :

Vos rayons plus jour que le jour⁵.

1. Stance finale des *Regrets A* et t. III, p. 225.

2. Bertaut, p. 354, v. 8 : *De dire en mourant que je meurs* ; p. 362, v. 4 (*Mon cœur*)... *s'ayme trop pour aimer*, etc.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 154, v. 22 ; p. 219, str. 4.

4. Bertaut, *Chanson*, p. 369, str. 1.

5. Ed. Garriss., t. II, pp. 238 et 249.

Mainard a abusé de cette tournure, encouragé par l'exemple de Malherbe qui ne se fit pas faute d'accaparer certaines des formules mises à la mode par Bertaut. Le réformateur n'aimait ni le maniérisme ni les pointes de Pétrarque, mais il prisait les traits du Tasse. Voilà pourquoi Bertaut, qui s'inspire beaucoup de l'auteur de l'*Aminte* et de la *Jérusalem*, est le seul de ses devanciers qui trouve grâce à ses yeux. Autant que son disciple, Malherbe est imprégné de ses vers qu'il taxe dédaigneusement de *nichils-au-dos* ou de « sottises ». Pour trouver une pointe, déclare-t-il encore, Bertaut fait les trois premiers vers insupportables — propos moins injurieux qu'il ne paraît au premier abord, puisqu'il prouve que Malherbe agréa les pensées et les expressions recherchées de son rival. Effectivement, comme l'a constaté M. Counson, quand Malherbe parle d'amour, il débite les fadeurs de Bertaut ou réédite celles de Desportes ou de Régnier¹. Il fulmine comme eux contre :

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères².

Son vocabulaire amoureux est celui de ses prédécesseurs immédiats et surtout celui de l'abbé d'Aunay. Il convertit en recettes de style les procédés d'exécution de ce dernier : il cultive l'antithèse et la pointe et se plaît au parallélisme si cher à Bertaut :

S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi³.

Il marque de la prédilection pour les répétitions... *un déplaisir extrême, est toujours à la fin d'un extrême plaisir* et emploie les substantifs avec des adverbes de comparaison : *Je suis plus rocher que vous n'êtes... Plus Mars que Mars de la Thrace... Hercule fut moins Hercule que toi*⁴.

1. A. Counson, *Malherbe et ses sources*, Liège, 1904, p. 198.

2. *Victoire de la Constance*, st. 9.

3. *Dessein de quitter une dame*, st. 4.

4. *Stances*. — *Le dernier de mes jours*... v. 11-12.

5. *Pour Alcandre*, 1^{re} pièce, st. 4 ; cf. aussi *Épithaphe du duc d'Orléans*, v. 4 et *Au roi sur son voyage de Sedan*, st. 10.

Des attaches nombreuses lient Malherbe à ce passé littéraire qu'il méprise et avec lequel il veut rompre. Le bouquet fané de ses poésies amoureuses, il l'a composé de fleurs dérobées au jardin des Ronsardistes et des Pétrarquistes et notamment à celui de Bertaut¹. Quoi d'étonnant à ce que ses « écoliers » conservent, en dépit de ses critiques et de ses moqueries, une part notable du bagage des derniers représentants de la poésie française du xvi^e siècle ? Ces disciples constatent que l'usage de leur maître n'est pas toujours conforme à sa doctrine² et qu'il met en coupe réglée les auteurs qu'il condamne sévèrement. Encouragés par son exemple, Racan et Mainard continuent à pratiquer les ouvrages de leurs premiers éducateurs littéraires.

Même, l'influence de ces derniers et surtout celle de Bertaut leur arrive indirectement par l'œuvre de leur maître. A la manière antithétique de l'abbé d'Aunay et usant comme lui de la répétition des mêmes termes, son contempteur s'écrie :

Il faut que je cesse de vivre
Si je veux cesser de souffrir³.

Et Mainard de dire après lui :

Mais je crains qu'en cessant de vivre
Je cesse de vous adorer⁴.

Transportant à l'adjectif verbal *mort* la comparaison chère à Bertaut des noms qui ne sont pas susceptibles d'être employés comparativement, Malherbe a dit avec beaucoup de mauvais goût :

Plus morts que s'ils étaient morts.

On retrouve le même vers à la fin de l'une des premières épi-grammes de Mainard⁵.

1. Counson, *o. c.*, pp. 168 et s.

2. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. ix.

3. Stances, *Donc cette merveille des cieux*, v. 41-42.

4. III, p. 225.

5. Vers final de la seconde ode à Henri sur la prise de Marseille. — Mainard, t. II, p. 192.

Sur le tard de sa vie, Mainard n'en feuillette pas moins Ronsard et Desportes et y découvre chaque jour « cent belles choses¹ ». Ainsi dans l'élegie déjà citée de Desportes sur la mort des mignons d'Henri III, Damon proclame que :

Tous ceux qu'aiment les Dieux ne vivent pas longtemps.

Mainard fera de cette pensée le sujet de sa délicate épitaphe d'un enfant :

Le siècle est si vicieux
Hélas qu'une courte vie
Est une faveur des cieux².

Quant à Bertaut, notre auteur s'en inspire, en 1638 encore, autant que de Malherbe dans son épigramme à la reine sur la naissance du Dauphin³. C'est lui qui donne à notre poète l'idée d'appeler Anne d'Autriche.

Beau feu dont mon prince est brûlé⁴,

comme de former pour le Dauphin le vœu de faire de glorieuses conquêtes avant de succéder à son père⁵. Il est vrai qu'en parlant de la couronne

Que sa tige auguste lui donne

Mainard transcrit presque textuellement un vers de Malherbe⁶. En revanche, il commence une autre épigramme par un vers de Bertaut⁷, qu'il modifie à peine, se souvient des stances amoureuses de ce dernier même dans la *Belle vieille* (1644) et développe certains tours affectionnés par lui et que Malherbe

1. Lettre CXCIV à Conrart (1644 ou 1645).

2. Cf. Desportes, p. 321. — Des souvenirs de deux épitaphes de Martial (épigr. 28 et 29 du liv. VI) se mêlent à la source principale de cette pièce.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 66.

4. Dans son *Chant nuptial* sur le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis, le futur évêque de Séz avait dit au roi (éd. Chenevière, p. 47, v. 21) :

Brûlez dedans le feu que ses grâces allument.

5. Dans la stance XVI de sa pièce sur la naissance du Dauphin (1601), Bertaut (p. 33) souhaite à Henri que Louis assujettisse l'Europe avant que :

Desja chenu par l'âge il succède à ton lieu.

De même Mainard prédit à Anne d'Autriche qu'« avant de porter la couronne le Dauphin aura vieilli dans la gloire ».

6. Cf. Malherbe, *Ode sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand*, str. 4.

Et que si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne...

7. Ed. Garriss., t. III, p. 90 : *Je traïsne ma vie en langueur*... Cf. Bertaut, p. 333, v. 40 : *J'use ma vie en langueur*.

avait également employés. Pour payer sa dette de reconnaissance, Mainard associe dans un vers de son épître à Flotte le nom de Bertaut à celui de Malherbe, les nomme tous deux ses maîtres et les considère comme les représentants de la bonne et saine poésie.

A en croire « les écrivains à la mode » :

Les maîtres que j'ay suivis
Sont indignes de mémoire
Et Malherbes et Bertaux
Ont laissé toute leur gloire
Dans le siècle des courtaux ¹.

Racan lui aussi met Bertaut sur le même plan que le réformateur. Les gens qui n'ont fréquenté que les collèges, dit-il, dans sa harangue prononcée le 9 juillet 1633 à l'Académie française, « ne craignent point d'appeler divin et incomparable le plus fin galimatias de Pindare et de Perse, et se contentent d'appeler agreable et joly les vers miraculeux de Berthaut et de Malherbe ² ». Peu après cette date, Saint-Evremond, dans sa *Comédie des Académistes*, fait tomber des lèvres de Colomby ces paroles désabusées :

Malherbe ne vit plus, Bertaut n'est plus au monde
D'ignorance et d'erreur toute la terre abonde ³.

Et pour mieux marquer l'admiration vouée par Colomby au rival de son propre cousin, Saint-Evremond lui fait répéter un vers de Bertaut, trait dont la malice a échappé, ce nous semble, aux critiques d'aujourd'hui, mais qui égaya le public des environs de 1640, lecteur assidu des poésies de l'abbé d'Aunay.

De même que les vers amoureux de Malherbe et de Racan, ceux de notre auteur se ressentent beaucoup de l'influence des derniers représentants de la poésie française du xvi^e siècle. Cependant, à la différence de son maître, à l'âge où celui-ci

1. D'après les *Pièces nouvelles* de 1638. Dans sa lettre CXL ce vers présente la var. suiv. : *Les Malherbes, les Bertaux*. Le texte définitif (t. III, p. 202) porte *Et ces grands originaux*.

2. Ed. c., t. I, p. 247.

3. Le dernier des vers cités appartient aux stances amoureuses de Bertaut, p. 332, v. 14.

soupire encore « en pointes fades ses fausses amours¹ », Mainard s'est dégagé depuis longtemps de l'imitation gauche et étroite de Desportes et de Bertaut. C'est avec des accents personnels et sincères que, dans la *Belle vieille*, il exprime sa passion. S'il glisse dans son chant quelques modulations qu'il a entendues ailleurs, il les harmonise au ton de son morceau et il en fait oublier la provenance en les fondant habilement dans l'ensemble de sa pièce.



A peine était-il devenu l'élève de Malherbe que notre auteur s'essaie dans le genre où son maître s'était acquis une extraordinaire réputation. Son ode pour célébrer les bienfaits du règne d'Henri IV date de 1608 ou de 1609² et celle sur la mort de ce roi³, bien que publiée seulement dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626, a, sans aucun doute, été écrite en 1610.

Dans la première de ces pièces, Mainard a en vue l'ode de Malherbe à Marie de Médicis *sur sa bienvenue en France*. Après avoir glorifié les mérites et les succès d'Henri, Mainard le supplie, maintenant que le calme règne dans le royaume, de ne plus exposer sa vie dans les batailles; la fortune est incertaine et le sort des Français, privés d'un roi tel que lui, serait lamentable :

Puisque nos troubles sont calmes
Repose à l'ombre des palmes
Où ta vaillance t'a mis.

C'est dans les mêmes termes que Malherbe avait invité la reine à ne pas laisser son époux « provoquer l'envie du mauvais sort » contre son existence :

Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes
S'il veut davantage de palmes
Qu'il les acquière en votre sein⁴.

1. Lanson, *Hist. de la litt. franc.*, p. 378.

2. Cette ode (t. II, p. 177) a été insérée pour la première fois dans les *Délices* de 1615.

3. Ed. Garriss., t. II, p. 259.

4. Cf. str. 24-27 de Mainard et str. 13-21 de Malherbe.

Suivent chez Malherbe une série de madrigaux, fort déplacés et d'un goût déplorable, qui ne manquent pas d'inspirer notre poète. « La prison des cheveux » de Marie est devenue chez lui « la prison des cheveux » des demoiselles de la Cour et si Mainard n'a pas comme son maître parlé de la « braise » des yeux de la reine, il a vanté « l'amoree des grâces » de ses filles d'honneur¹. Après avoir transcrit jusqu'aux moindres particularités du poème de Malherbe², il termine sa pièce par des prophéties renouvelées de son modèle sur les futures victoires du Dauphin³.

Il en est de même de son ode sur la mort d'Henri. Mainard y copie l'ode de Malherbe sur l'attentat commis en la personne du roi à la fin de 1605. Les imprécations contre les criminels sont presque les mêmes. L'apostrophe de Malherbe au soleil qui éclaire encore le théâtre d'un crime si atroce a servi à Mainard pour son invective contre les Dieux qui ont permis au régicide d'accomplir son forfait. La correction ridicule de Malherbe — le « grand luminaire » était couché au moment de l'exécution du crime — a son correspondant chez notre auteur : « il ne faut pas accuser les Dieux ; les mérites d'Henri étaient si élevés que les immortels ont voulu le placer à leurs côtés⁴. » Comme Malherbe encore, Mainard rend à la fin de son ode des oracles favorables pour l'avenir du Dauphin.

1. Cf. str. 21 de Malherbe et 13 de Mainard. La str. 12 où notre auteur félicite Henri d'avoir à la place de la tristesse de naguère de la Cour amené le « bal, les jeux et les festins » rappelle un passage de l'ode de Ronsard à Henri II sur la paix de 1550 :

Tu nous rameines le jeu
Le bal et l'amour des dames...

2. Quand le Dauphin sera grand, présage Malherbe (str. 12) :

Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de Sultanes captives,

Les Espagnols se trompent, déclare Mainard, en s'imaginant :

... que le Tage en ses rives
Verra nos filles captives,

3. Str. 28-29, cf. Malherbe str. 11-12. — La comparaison poursuivie en deux strophes de Henri avec l'Aiglon ou avec le Pô en furie : *Tel qu'en sa plus forte rage... Tel au milieu des batailles* est calquée sur la célèbre comparaison de l'ode de Malherbe sur le voyage du roi à Sedan : *Tel qu'à vagues épandues... Tel et plus épouvantable*. — Les procédés d'exécution du disciple sont les mêmes que ceux du maître : cf. « l'épée trempée dans les ondes d'Achéron » (str. 20) et « l'épée au sang barbare trempée » de Malherbe (*Ode sur le roy. de Sedan*, str. 14).

4. Cf. str. 7-9 des deux poètes.

Il n'y a pas jusqu'au mètre et au dessin des strophes que Mainard n'ait empruntés à son maître : l'heptasyllabe de sa première pièce, il l'a trouvé dans *l'ode sur la prise de Marseille* ; l'octosyllabe de la seconde, dans *l'ode sur la bienvenue de Marie* ou dans *l'ode sur l'heureux succès du voyage de Sedan* ; la disposition des rimes de ces deux pièces reproduit celle des morceaux cités de son maître : *af b^m af b^m cf cf d^m ef ef d^m* :

C'est peut-être à l'occasion de ces odes que Malherbe trouva son disciple dépourvu de « force »¹. Entendait-il par là qu'il manquait d'idées, qu'il n'avait pas assez de souffle pour s'élever de son propre vol dans les sphères du haut lyrisme, ni une haleine assez puissante pour s'y maintenir longtemps ? Il semble bien que c'est l'interprétation qu'il faille donner à l'arrêt un peu vague du réformateur. Car, en se rappelant la peine qu'il avait eue à écrire ces compositions d'un lyrisme élevé et constatant leur peu de succès, Mainard s'abstint, pendant dix-huit ans, de s'exercer dans ce genre. L'année même de la mort de son maître, il composa, à l'occasion de la révolte de La Rochelle des *Stances au roi* et la *Plainte de Cléon* contre les Huguenots ; bientôt après, en 1629 et en 1630, ses odes au duc de Savoie, à Montmorency et à Bassompierre². Sauf cette dernière pièce qui resta parmi ses papiers et ne fut publiée qu'après sa mort, il fit insérer les autres dans le *Recueil* de 1630. Mais, se rendant compte de leur faiblesse, il les exclut de l'édition définitive de ses œuvres et n'excepta de ce sacrifice que l'ode à Montmorency à laquelle il fit subir de profonds remaniements. Seul, en 1632, le désir de complaire à son protecteur, Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, en glorifiant son ouvrage, *l'Empire du juste*, et seule, en 1633 et 1634, l'ambition de s'attirer les faveurs de Richelieu en exaltant sa politique, le tirèrent de l'indifférence qu'il témoignait à gravir les hauts sommets du lyrisme. En 1635, à l'occasion de son ode laudative au pape, sa Muse tentera, pour la dernière fois, l'ascension pénible pour laquelle elle montrait peu de prédilection ; mais peu satisfait

1. Cf. Racan, éd. c., t. I, p. 276.

2. Cf. sur ses deux dernières odes, liv. I, chap. IV, *in fine*.

de son labeur, notre auteur retrancha également cette pièce des odes qui devaient entrer dans le volume de 1646.

Mainard a conçu l'ode politique à la façon de Malherbe qui, à son tour, s'en est formé l'idée d'après Ronsard et la Pléiade. L'ode ainsi comprise est un discours en vers à propos d'un grand événement ou à la louange d'un haut personnage, ou plus souvent d'un fait ou d'un homme que le poète a intérêt à trouver grands. Pour l'écrire, le poète se met dans un état particulier qui est l'état lyrique et qui se définit par une tendance à tout amplifier et à tout magnifier¹. Cette composition, plus oratoire que lyrique, plus éloquente que personnelle, était d'avance condamnée à la déclamation et à la froideur. Leur richesse d'imagination, l'éclat de leurs figures, le vif coloris de leur vocabulaire, leur habileté à combiner divers rythmes dans le même morceau, offrirent aux poètes de la Pléiade des ressources abondantes pour suppléer à ce qu'il y avait de factice dans ces compositions versifiées, dont le principe d'inspiration était identique à celui d'un éloge en prose. Si la sécheresse d'esprit de Malherbe l'empêche de prodiguer et même de goûter les ornements luxuriants des odes de ses prédécesseurs, si la médiocrité de sa science rythmique l'oblige à se borner à trois ou quatre des formes usitées par ceux-ci et à adopter d'un bout à l'autre de sa pièce l'uniformité du rythme et du mètre, il sauve ses compositions d'une pompe glaciale, qui d'ailleurs ne lui est pas étrangère, par un ton de brusquerie superbe et par l'alliance de la grandeur et de la simplicité. Mainard n'a ni l'imagination féconde, ni le savoir rythmique des poètes de la Pléiade, ni l'essor fier et hardi et la noblesse sans emphase de Malherbe. A force de la chercher, il rencontre parfois la majesté et il lui arrive même qu'en rivalisant avec son maître, il le surpasse. En parlant du Pô qui, dans sa « caverne profonde », « baisse le menton », saisi de frayeur à l'approche des troupes

1. Brunetière, *Hist. de la littér. franç.*, p. 438 ; cf. aussi sur l'ode de Malherbe Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII, *Malherbe et son école* ; Brunot, *o. c.* pp. 151-152 ; Faguet, *Revue des cours et conférences*, 17, 24, 31 mai 1894 ; Brunetière, *Malherbe et l'évolution des genres* dans *Études critiques*, 5^{me} série.

d'Henri, Malherbe était tombé dans le ridicule ¹. Notre poète s'est souvenu de ce passage pour dire avec magnificence :

Le Rhin, en sa grotte profonde,
Tremble au récit de nos efforts,
Et prévoit que toute son onde
Sera françoise en ses deux bors.
Il se croit desjà nostre esclave.
Toutes les provinces qu'il lave
Veulent embrasser nos genous ;
Et nos aventures sont telles,
Que l'aigle, pour voler à nous,
Commence à déployer ses aisles ².

Mais d'ordinaire, lors même que l'occasion se présenterait d'être énergique et fort, il semble bien que Mainard l'évite par timidité ou par impuissance. En copiant d'après l'*Epithalame de Pélée et de Thétis* de Catulle les prédictions faites par les Parques sur les futurs exploits d'Achille à Troie, Malherbe a rendu tant bien que mal le *Illius egregias virtutes... saepe fatibuntur gnatorum in funera matres* du poète latin ³. En annonçant à Montmorency que l'« Affrique doit tomber sous l'effort de ses armes » ⁴, Mainard se refuse non seulement à traduire l'idée fort belle de l'hommage rendu en de tragiques circonstances à la vaillance du vainqueur par les mères et les veuves des vaincus, mais encore, en s'attachant surtout à peindre l'affliction de ces malheureuses, il a négligé les images saisissantes de son modèle. Les femmes d'Alger remplissent bien l'air de cris et arrosent la terre de larmes, accusent les hommes et les dieux et craignent la servitude. Mais combien pâles sont ces vers à côté de la vigoureuse peinture du désespoir des pauvres mères qui, chez le poète latin, souillent de poussière leurs cheveux blancs et d'une main défaillante meurtrissent leur sein flétri !

Comme Malherbe, notre auteur cherche à fuir le prosaïsme en usant de l'hyperbole. « Roi le plus grand des rois » avait

1. Str. 18-19 de l'*Ode sur le succès du voyage de Sedan*.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 230.

3. *Ode de bienvenue à la Reine*, str. 12.

4. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 198, str. 7-8.

crié le vieux courtisan à Louis XIII¹ ; Mainard jette à Richelieu une apostrophe semblable : « grand homme, le plus grand des hommes² ! » Le monarque est un Mars ou un Alcide dont « la foudre » brise la tête des rebelles³. A l'égal d'Henri qui mérite, selon Malherbe, « le second lieu dans nos temples », on devrait élever, proclame Mainard, des autels aux vertus d'Armand⁴. Cette enflure devient particulièrement désagréable quand elle s'applique non plus au roi ni à son premier ministre, mais au duc de Bellegarde ou à Charles de Noailles⁵.

La mythologie offre à Mainard les mêmes ressources qu'à Malherbe. Pour ces esprits de peu d'invention, les fables des anciens sont un magasin de métaphores, de comparaisons et d'exemples qui viennent en aide à l'inspiration chancelante et qui cachent sous des agréments à portée de la main la maigreur du sujet.

Ainsi notre auteur étoffe-t-il son ode à Montmorency d'une description des coursiers que Neptune réserve à son héros et d'une description de la cuirasse que lui forge Vulcain — deux strophes⁶ qui sont de purs hors-d'œuvre et n'ont d'autre raison de figurer dans cette pièce, fort courte par elle-même, que celle de lui donner plus d'ampleur.

Remarquons toutefois que Mainard emploie les fictions mythologiques avec plus de mesure que le chef de la nouvelle école. A ses débuts, notre poète amasse dans une seule ode tous ses souvenirs de collègue. Il y entasse Castor et Pollux, Pélée et Amphion, Astrée et Bellone, Mars et Vulcain, Cénéé et les Centaures, les antres de Lipare et les ondes d'Achéron⁷. Par la suite, son érudition pédantesque se modère, les fictions mythologiques n'envahissent plus, comme chez Malherbe, les deux

1. *Pour le roi allant châtier la rébellion des Rochelois*, str. 17.

2. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, p. 110.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 253, str. 1. — Malherbe, *Ode pour le roi allant châtier les Rochelois*, str. 1.

4. *Ibid.*, III, p. 249. — Cf. Malherbe, *Ode sur l'attentat de 1605*, str. 3.

5. Cf. Malherbe, *Ode au duc de Bellegarde*, prem. version, str. 13-15. — Mainard, *Ode à Ch. de Noailles*, str. 4-5.

6. V. les str. 4 et 5 de cette ode (t. III, p. 198).

7. Ed. Garriss., t. II, p. 177.

tiers de ses poèmes et surtout, trait particulièrement intéressant, ses allusions se bornent aux figures importantes de l'Olympe. Enfin les personnages mythologiques de haute envergure se présentent seuls et non comme chez son maître escortés de divinités subalternes et de monstres. Si « la Discorde aux crins de couleuvres ¹ » fait encore son apparition chez notre auteur, Neptune s'est débarrassé de son cortège de Tritons ². De même, quand Mainard rapporte que Richelieu, en dépit des vents contraires, guide heureusement la barque du royaume au travers des rochers, il néglige Tiphys, les Syrtes et les Cyanées que Malherbe rappelle régulièrement toutes les fois qu'il se sert de la légende des Argonautes ³.

Néanmoins, l'emploi de « la friperie mythologique », pour nous servir de l'expression de M. Brunetière, a trop passé dans les habitudes littéraires des écrivains de cette époque pour que Mainard n'y ait pas recours, non seulement dans ses odes, mais dans toutes ses poésies. Malherbe n'avait-il pas parlé de Mars et de la Parque dans l'épithaphe du duc d'Orléans que les religieux de Saint-Denis refusèrent, et pour cause, de laisser placer dans leur église ⁴? N'avait-il pas exprimé à M. de la Garde, au sujet de son *Histoire sainte*, la conviction que le « parfait chrétien » ne craint pas d'être condamné à vivre dans les ombres de l'Erèbe? Ce poète raisonneur ne se rend pas compte de l'erreur qu'il y a à mêler des croyances payennes avec l'expression de pensées ou de sentiments chrétiens. Cette inconséquence, Mainard ne la sent pas plus que lui; il nous dit dans une élégie que la Parque lui a ravi sa fille qui, à cette heure, habite l'Elysée. En feignant, dans une épigramme célèbre, de se rencontrer dans l'autre monde avec l'ombre de François I^{er}, il place cette entrevue « sur le rivage du Cocyte ».

1. Ed. Garriss., t. III, p. 249, v. 22-23 et Malherbe, *Ode à la reine sur les heureux succès de sa régence*, str. 10.

2. *Ibidem*, t. III, p. 200, str. 1 et Malherbe, *Pour le roi allant châtier la rébellion des Rochelois*, str. 27.

3. *Ibidem*, t. III, p. 247, str. 2. — Malherbe, *ibid.*, str. 15.

4. Ménage, cité p. Lalanne, édit. de Malherbe, t. I, p. 189.

5. Ed. Garriss., t. III, pp. 171 et 145.

Choqués de cet abus de paganisme, les amis du poète lui transmirent par Flotte l'expression de leur mécontentement. Un instant, il remplaça Cerbère par Saint Pierre, ce qui n'était guère plus heureux :

Armand l'âge endort ma raison
Ma plus belle chaleur est morte,
Et presque je voy la maison
Dont Saint Pierre garde la porte ¹.

Mais il revint bientôt à ses errements coutumiers et transporta la scène dans le décor de la mythologie grecque. Mainard n'a pas le courage de toucher aux *mystères terribles* de la religion, de peur d'« estre malmené de la Sorbonne ». « Songez-y bien, je vous en supplie, » écrit-il en plaisantant à Flotte, et ne me faites pas excommunier sur la fin de mes jours. A bien considérer la chose, il faut parler de Champs-Élysées où Saint Pierre ne fut jamais et traiter cette matière fabuleusement ». Puis, il aurait été ridicule de se présenter comme « suivant d'un roi de France » dans les « cieux dont Saint Pierre garde la porte ». « En cette cour céleste on ne fait la Cour qu'à Dieu ² ».

Il n'y a de vraiment remarquable dans les grandes odes de Mainard que quelques passages où il traduit d'une manière sincère sa propre personnalité, où il fait vibrer les accents d'une émotion spontanée et intime. Ces endroits sont rares car, presque d'un bout à l'autre de ses pièces, notre auteur exprime non pas tant ses propres sentiments que ceux qu'il faut exprimer, c'est-à-dire des sentiments de commande. Il se bat également les flancs pour rendre avec grandiloquence des pensées d'emprunt ou des lieux communs. De là l'impression de froideur et de vide que laissent sur notre esprit les pièces où Mainard a voulu s'élever dans le haut lyrisme. Il n'en est pas de même des strophes de l'ode à Richelieu qui célèbrent les bienfaits de la paix ³. Evidemment, dans la peinture

1. Bibl. Nat. ms. F fr. 15220, p. 47.

2. Lettres CCXXIII et CCLXXIV.

3. Cf. l'*Ode au Cardinal sur l'heureux succès de son voyage en Languedoc*, t. III, p. 252, str. 3-5. Nous avons reproduit ce passage et analysé cette pièce dans le chap. V § I de cet ouvrage.

qu'il trace de l'abondance qu'amènera cet événement, dans le tableau qu'il brosse du contentement du laboureur comme du marchand, il entre quelques touches qu'il a copiées d'après Horace¹. Sans doute, dans la manière enthousiaste avec laquelle il annonce la venue de cette messagère de joie et de prospérité, il a imité le mouvement de certains passages de Malherbe². Mais combien chaude est la voix du poète qui salue l'ère nouvelle de bonheur ! Combien plus pittoresque que chez son maître et chez Ronsard même est la description des bienfaits de la paix ! Eux aussi se sont inspirés d'Horace, mais ils ont rendu sans éclat et sans vibrante conviction les vers où le chantre latin peint la félicité de l'état pacifié par Auguste.

Plus belles et plus dignes de louanges, puisque le poète ne s'est appuyé sur aucun texte, sont les cinq strophes finales de cette ode. Mainard entre en scène délibérément et parle non plus au nom d'un parti, ni au nom du royaume, mais en son propre nom. Nous savons bien que Malherbe lui en avait donné l'exemple, que le réformateur, à la fin de ses grands morceaux lyriques, aime prendre la parole afin de dire tout haut ce qu'il pense et ce qu'il sent. Mais quelle différence entre le ton tranchant du maître, clamant avec superbe la supériorité de son génie et promettant à ses vers l'immortalité³, et le ton élégiaque avec lequel Mainard se plaint d'avoir été, malgré ses mérites, méconnu des gens même qui étaient en mesure d'apprécier son

1. Cf. Horace, ode 3, liv. IV. Il remercie Auguste d'avoir rendu la paix à l'état. Cf. v. 17-19 et 24 et la str. III de Mainard. — La str. VI de notre auteur a des rapports avec les vers 23-28 de la même ode. Ronsard, dans sa deuxième ode à Catherine de Médicis *in fine* (*Bocage royal*, 2^{me} partie) et Malherbe, dans son ode à la reine sur les succès de la régence, str. 11, ont, eux aussi, imité l'ode citée d'Horace.

2. Notre poète a imité le mouvement de certains endroits de l'ode de Malherbe sur la bienvenue en France de la reine. Cf. *La voici la belle exilée* de Mainard (str. 4) avec *La voici la belle Marie* et *La voici peuples qui vous montre* str. 3 et 5 de son maître. La fin de la str. 4 de notre auteur : *Baisons la terre qu'elle touche* (c'est de la paix qu'il parle) reproduit l'invitation que Malherbe avait faite aux Français de saluer humblement l'arrivée de Marie de Médicis en France :

Quel ingrat ne baisera pas
S'il n'a la raison empêchée
La terre qui sera touchée
Des belles marques de vos pas ?

(Var. de 1601 de cette ode, cf. Malh., éd. Lalanne, t. I, p. 49 note).

3. Cf. la fin de son ode *Pour le roi allant châtier les Rochelais*.

talent et de le récompenser. Il se dégage de la partie finale de cette ode non pas de la rancœur et de la révolte contre les grands, mais une résignation attristée, faite du regret du poète de voir sa vie gâchée par l'injustice et l'indifférence de son siècle :

Trente avrils ont sur nos montagnes
Fondu le cristal des glaçons,
Rendu la verdure aux campagnes,
Et rajeuné les vieux buissons,
Depuis que les Muses sont vaines
De m'avoir montré les fontaines
Qui leur donnent tant d'amoureux.
Mais les efforts de mon étude,
Dans l'état que tu rends heureux,
Ne trouvent rien qu'ingratitude.

C'en est fait, mon automne passe !
Il est bien avant dans son cours,
Et déjà la Parque se lasse
De me filer de nouveaux jours !
Le cercueil attend ma descente ;
Il est temps que je me ressente
Des bienfaits de mon jeune Roy
Et qu'on sçache au siècle où nous sommes,
Qu'il est aussi juste pour moy
Que pour tout le reste des hommes.

On dit que j'ay tort si j'aspire
A tirer jamais autre fruit
Des charmans accors de ma lyre,
Qu'un peu de laurier et de bruit ;
Et que ma Muse est importune
Aux oreilles de la Fortune,
Quand Mars règne dans l'univers ;
Mais ton âme est trop généreuse
Pour souffrir que l'art de mes vers
Soit une vertu malheureuse...¹.

Ajoutons, pour bien faire comprendre l'évolution du talent de Mainard, qu'en 1646 seulement il ajouta cette belle et touchante fin à son ode de 1633.

1. Ed. Garriss., t. III, p. 260,



Coïncidant avec la fin de la série de poésies amoureuses dans le goût de Desportes et de Bertaut, figure dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626 une collection de soixante-dix-neuf épigrammes. Mainard avait mis du temps à se passionner pour ce genre. Alors que le *Parnasse* de 1607 ne contient aucune épigramme (à moins que l'on ne veuille donner ce nom à l'építaphe du sculpteur Pilon), les *Délices* de 1615 en renferment seize et désormais le nombre de ces piécettes ira croissant aux dépens des compositions dont il a été question plus haut.

En effet le *Recueil* de Du Bray de 1630 n'insère comme vers nouveaux de Mainard, excepté quatre odes politiques, que des épigrammes soit satiriques, soit politiques, soit encore vers à réciter dans des ballets ou inspirations d'ordre lyrique présentées sous forme épigrammatique. Le volume de *Pièces nouvelles* (Toulouse 1638) offre à part une longue épître à Flotte, trente-trois épigrammes et les *Œuvres* de 1646 en publient quatre-vingt-quatre d'inédites sur cent-soixante-huit. Mainard a composé la plupart de ses épigrammes avant 1642, ainsi qu'il est aisé de le constater soit par les allusions qu'elles renferment, soit par les mentions qu'en fait notre auteur dans sa correspondance¹ : c'est donc entre 1615 et 1642 que se place la période littéraire de la vie de notre auteur consacrée à ce genre. Il faut rattacher à la même veine ses deux satires² et surtout ses portraits satiriques dont les premiers, *Le soldat* et *Le méchant*³, sont insérés dans le recueil de 1626, dont deux autres, le *Magistrat* et le *Nouvelliste*, sont de 1634 et de 1635, dont le *Théologien* fut achevé en 1638⁴ et dont le dernier, le *Poltron*, semble être de 1639⁵.

1. Cf. notamment lettres CXCVII et CCLXXXV (v. les passages intéressants de ces missives, p. 316 du présent ouvrage).

2. *Manifeste*, t. III, p. 216 (imprimé pour la première fois dans les *Délices* de 1615). Ode contre un détracteur, t. II, p. 205, et contre une vieille femme, *ibidem*, p. 216 (parues pour la première fois dans le *Recueil* de 1626).

3. Cf. t. II, pp. 224 et 227.

4. Cf. liv. I, chap. VII, § I de cet ouvrage. Nous y montrons que le *Nouvelliste* est de 1635 et le *Magistrat* de 1634.

5. Dans un exemplaire des *Œuvres* de 1646, appartenant à la Bibl. de l'Arsenal, l'ode qui figure à la p. 163 du t. III de l'édition de Garriss., porte le titre le *Poltron* qui

Il est visible que le poète a voulu devenir, comme bientôt il s'appellera lui même, « l'épigrammatiste de France ¹ ». Il s'est aperçu qu'il lui était difficile de disputer à Malherbe les sommets élevés du lyrisme, que l'on ne cessait de considérer Bertaut comme maître des stances et des chansons amoureuses et qu'il était unanimement convenu que Régnier était celui de la satire. Aussi s'avise-t-il de faire sien le domaine de l'épigramme que personne encore ne s'était arrogé. « Jette-toi à ces plaisantes épigrammes à l'imitation d'un Martial » conseillait du Bellay aux poètes dans sa *Deffence de la langue françoise*. Mais l'appel du théoricien de la Pléiade n'avait été que peu suivi. En s'adonnant avec tant d'ardeur à l'épigramme, Mainard remontait au delà de la Pléiade, à Marot et à Saint-Gelais qui, d'ailleurs, ne cultivèrent pas ce genre avec le même entrain que notre auteur.

C'est aussi à partir de 1626 que Mainard donne les vers où il a manifesté son originalité : élégies, chansons bachiques, épîtres rimées ². Enfin, à la fin de sa vie, il écrit en même temps que ses meilleurs morceaux — sa longue épître à Flotte (1638), l'élégie à la *Belle vieille* (1644), l'ode morale à Alcipe (1642), — un groupe important de sonnets.

Comme les quatorze vers du sonnet constituent en somme un estrope un peu ample, le talent de demi-lyrique de Mainard et son haleine qui s'essouffle vite s'en accommodent à merveille. Nous entendons parler de ses sonnets en alexandrins ou en décasyllabes — mètre ordinaire de ce poème à forme fixe — car Mainard n'a pas osé donner ce nom à ses épigrammes de quatorze vers octosyllabiques. Notre poète avait commencé par écrire des sonnets réguliers, comme le prouvent les

manque dans la plupart des exemplaires. Mainard reproduit pour la première fois un quatrain de cette ode dans sa lettre CLX de novembre 1639.

1. Pour moy qui suis tousjours l'épigrammatiste de France, je cherche de quoy faire rire la compagnie et Dieu veuille que ce ne soit pas à mes despens » (cf. lettre XXIV).

2. Ainsi l'élégie : *L'astre du jour a beau sortir de l'onde* (t. III, p. 171), la chanson : *Je ne puis souffrir les esprits* (t. III, p. 177) et l'épître à Cléon (t. II, p. 193) ont paru tout d'abord dans le *Recueil* de 1626.

sept sonnets des *Délices* de 1615¹. A l'exemple des poètes berresques et burlesques italiens il adopta ce cadre poétique pour ses épigrammes, en se servant de l'octosyllabe employé déjà par Malherbe dans l'épithaphe de Mlle de Conti (morte en 1610) ou dans celle du duc d'Orléans (mort en 1611). Enfin, de même que Malherbe avait introduit la disparité des rimes dans les quatrains de certains de ses sonnets (ainsi dans ceux du sonnet de 1608 : *Voyant ma Caliste si belle* ou de celui de 1611, à Louis du Maine), Mainard prit la même liberté dans ses épigrammes de quatorze vers, encouragé par son maître qui répondait à ses critiques : « Si ce ne sont des sonnets, ce sont des sonnettes² ». Notre auteur revient dans les sonnets composés vers la fin de sa carrière au décasyllabe et à l'alexandrin, mais conserva l'habitude de construire, en dépit de la règle, ses quatrains sur des rimes différentes. Il opposait aux reproches qu'on lui adressait au sujet de ses sonnets « licencioux », une réponse analogue à celle de son maître : « Si ce ne sont des sonnets, ce sont des épigrammes³ ». Mainard aurait pu toutefois se réclamer des *sonnets à Francine* de Baïf et même, comme le montre Colletet, de certains sonnets de Ronsard qui sont aussi irréguliers que les siens⁴.

Dans la préface dont il orna le volume de 1646 de son ami, Gomberville a eu tort d'avancer que tous ses sonnets étaient « autant de petits panégyriques consacrez à l'immortalité des premières personnes de nostre temps ». La plupart de ces petits poèmes sont, il est vrai, des odes politiques et laudatives en raccourci. Ainsi ses sonnets au roi, à Séguier, à Mazarin ou ceux dans lesquels il louange des écrivains du

1. V. ces sonnets des *Délices* dans l'édition. Garriss., t. II, pp. 164, 165, 166, 192, 234, 235 et Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, p. 71.

2. Cf. Racan, *Vie de Malh.*, éd. c., t. I, p. 263. Les sonnets « licencioux », composés par Mainard du vivant de Malherbe et qui nous sont parvenus, sont : *Cloris vit sous les dures lois* et *Muses j'adore vos chansons* (t. III, pp. 76 et 84) insérés dans le *Recueil* de 1626 ; peut-être aussi *Paul vous estes le capitaine* (t. III, p. 83) du *Recueil* de 1630. Quant à l'épigramme *Nicole est un mauvais party* (t. III, p. 86) qui dans l'édition définitive des œuvres de Mainard a 14 vers, elle était dans le *Recueil* de 1626 un dizain.

3. Pellisson, *o. c.*,

4. G. Colletet, *Traité du sonnet*, Paris, 1638, pp. 70 et suiv.

temps, Boisrobert ou Chapelain¹. Mais il en est qui sont de véritables élégies comme ceux où il exprime son dégoût de la Cour ou sa douleur de voir le peu d'encouragements donné à sa Muse². D'autres sont des satires virulentes à la manière de Juvénal, ou des épigrammes ou encore des railleries analogues à certaines priapées³. Le ton de certains sonnets rappelle celui de ses chansons bachiques et l'allure de certains autres les rapproche de ses épîtres en vers⁴. Quelques-uns sont des épitaphes⁵, tandis que d'autres sont des pièces de circonstance ou des compliments galants⁶. Dans certains enfin, le poète s'est élevé aux méditations morales et philosophiques de son ode à Alcipe : tels sont le sonnet à Carmain ou celui dans lequel il exhorte son âme à penser à Dieu⁷. On voit qu'à la fin de sa vie Mainard a fait entrer dans le cadre du sonnet toutes sortes d'inspirations.

II

Tout autant que Malherbe, Mainard mérite le reproche que Régnier adressait aux poètes de la nouvelle école : il est « faible d'invention ». Notre auteur se répète souvent et dans les mêmes termes ; le nombre de pensées qu'il met en œuvre est limité ; le cercle d'idées dans lequel il évolue est, bien que varié, assez restreint ; enfin la plupart du temps il ne fait qu'emprunter aux autres la matière première de ses œuvres.

Ces redites de pensée et de style se remarquent aisément dans le petit volume de vers de 1646. « Si tu as foi en Jésus, dit le poète à son âme, espère tout et n'appréhende rien⁸ », mais il déclare aussi à Louis XIII qu'au Louvre le mérite « espère

1. Sonnet à Boisrobert, t. III, p. 37 ; sonnet à Chapelain, t. III, p. 46.

2. III, pp. 43, 47 et 50. De même le sonnet à Tallemant sur la mort de sa sœur, *ibid.*, p. 23.

3. III, p. 48. — *Ibid.*, p. 31. — *Ibid.*, p. 16.

4. III, p. 28. — *Ibid.*, p. 43.

5. III, pp. 40 et 262.

6. III, p. 8, *Sur les machines de la comédie italienne*. — *Ibid.*, pp. 262 et 263.

7. III, pp. 22 et 41.

8. III, pp. 41 et 130.

tout et ne craint rien ». La formule lui plaît puisque précédemment il avait certifié à Richelieu que sous ses faibles prédécesseurs les factieux « ozoient tout et ne craignoient rien » et que, dans une épigramme, il accuse un avare de « prendre tout et de ne donner rien ¹ ». Ce n'est pas seulement son « fou mélancolique » qui compte « ses mots et ses pas » et qui « crache mesme avec compas » ; son magistrat ridicule a le même travers, relaté d'une manière identique ². Le point de départ de cette raillerie se trouve dans des vers satiriques de Touvant à l'adresse d'un courtisan. — S'il remercie son ami Aynac de lui faire goûter dans son village « toutes les douceurs de Paris », il souhaite aussi à son voisin, le comte de Crussol, de :

..... trouver dans sa solitude
Toutes les douceurs de Paris ³.

A plus forte raison, lorsque Mainard rencontre chez un auteur une pensée qui lui plaît, il la place dans plusieurs de ses vers. Ainsi, se souvenant que Desportes avait, en badinant un peu, certifié à Rémy Belleau qu'un Dieu doit être l'auteur de sa *Bergerie* « car un homme mortel ne scauroit si bien dire », Malherbe avait gravement déclaré à La Ceppède que l'esprit du Tout-Puissant lui avait inspiré son livre de la *Passion* et avait appris aux médisants que la *Somme théologique* du P. Garasse est une œuvre de Dieu : « Garasse n'a fait que l'écrire ⁴ ». Or c'est ce que répète Mainard à Charles de Noailles :

1. III, p. 358. Ode à Richelieu, var. de 1633. — *Ibid.*, p. 123, *Paul rougy de ton avarice*.

2. III, pp. 124 et 161, prem. quatrain. — Sur le sonnet « à un courtisan » paru dans le *Parnasse* de 1607 et que nous avons attribué à Touvant, v. p. 66, note 1 de cet ouvrage.

Tu veux contrefaire le sage
Penchant la teste par compas :
Contant et mesurant tes pas...

Quelques lignes de sa lettre CXCVII à Flotte montrent que Mainard a eu en vue cet endroit : « Pour les vers qui mordent une personne que nous honorons vous et moy je vous 'ay desjà dit qu'ils sont de la façon d'un Normand appelé Touvan ».

3. III, pp. 66 et 221. — Cette pensée est inspirée par Martial qui, retiré à Bilbilis, remerciait sa femme Marcella : *Romam tu mihi sola facis* (liv. XII, ép. 21).

4. Cf. Counson, *Malherbe et ses sources*, pp. 213-216.

« Le lecteur impartial de *l'Empire du Juste* avouera que ce livre est tombé des Cieux¹ ». Mainard reviendra sur la même idée dans une pièce inédite à la gloire du même prélat et la reprendra pour en couronner son ode au pape : « Son ouvrage n'est pas fait par un mortel ; les anges et le Saint-Esprit l'ont inspiré au pontife² ». Enfin le même compliment fera l'objet de son célèbre quatrain à *l'unique éloquent* Balzac : « Il n'est point de mortel qui parle comme luy³ ».

C'est encore ainsi que d'une lettre inédite de Balzac sur l'archevêque de Rouen, dont la plume féconde enfantait des monceaux d'ouvrages obscurs et confus, Mainard tire non seulement la matière de son long portrait satirique du théologien, mais encore celle de tout un groupe d'épigrammes⁴.

Certes, Mainard aurait pu répondre aux reproches qu'on lui aurait adressés au sujet de ses répétitions, tout comme Malherbe, blâmé d'avoir réédité plusieurs fois le même vers ou la même pensée : « J'ai bien le droit de placer sur ma table l'objet qui se trouvait sur ma cheminée ». Seulement cet objet qu'il mettait en tant d'endroits divers ne lui appartenait pas toujours.

M. Counson a récemment indiqué les sources nombreuses des vers de Malherbe. Mainard, lui aussi, a mis largement à profit le bien d'autrui. Il s'adresse au fondateur de la nouvelle école, comme au chef de la Pléiade ; il remonte jusqu'à Marot

1. III, p. 235, prem. str.

2. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse f° 137, str. 7 (cf. notre brochure *Les manuscrits de Mainard conservés à la Bibliothèque de Toulouse*, Paris, Champion, 1908, p. 29). — *Ode au Pape*, t. III, p. 304, dern. str. — Cf. pp. 255-256 de cet ouvrage.

3. III, p. 147.

4. V. sur la source du *Théologien*, pp. 279-282 de cet ouvrage. — Voici la série d'épigrammes qui se rattache à cette ode : *Tu veux passer pour un auteur* (éd. Garriss., t. III, p. 114) ; *Pour un livre de cinq cens vers* (*Ibid.*, p. 128) ; *Ce que ta plume produit* (*Ibid.*, p. 139) ; *Ces livrets que tu dérites* (Lachèvre, *Bibl. des rec. coll.*, t. II) ; *Nos critiques les plus célèbres* (Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 198 verso. — V. cette pièce dans notre brochure sur *Les Manuscrits de Mainard*, p. 28).

5. Cf. la note finale du chap. préc. Il y a peut-être un rapprochement à établir entre la pointe de l'épigr. t. III, p. 112 de Mainard — éloge de la générosité des princes « qui nuict et jour dorment à Saint-Denis » — et le tableau que Ronsard trace des largesses des rois « mis en sépulture » au « temple à Saint-Denis » (fin de l'ode à Catherine de Médicis, *La Bocage royal*, 2^e partie).

et ne néglige pas les poètes du xvi^e siècle, depuis du Bellay jusqu'à Vauquelin de la Fresnaye¹; il lit les sonnets de Grévin sur Rome², s'inspire de Desportes et surtout de Bertaut; il met à contribution ses contemporains, depuis l'illustre Régnier jusqu'aux obscurs Touvant et Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevant³; il prend à deux mains aux Latins, depuis les classiques Horace, Ovide, Catulle, Properce, Cicéron, jusqu'aux décadents comme Ausone, en passant par les écrivains de l'Empire: Lucain, Martial, Juvénal, Sénèque et Stace; aux latinistes modernes comme Du Bellay⁴, Owen⁵; aux Italiens, graves et brillants comme le Tasse; joyeux et burlesques comme l'Arétin, Berni, Sansovino, Ludovico Dolce; précieux et maniérés comme le comte Fulvio Testi.

Et pourtant, malgré la multiplicité et la diversité des sources, la personnalité de notre écrivain arrive à se dégager nettement. Submergée tout d'abord sous un flot d'idées et de sentiments qui lui sont étrangers, l'individualité de Mainard a lutté victorieusement contre le courant qui menaçait de l'anéantir. Aussi, plutôt que de dresser le bilan forcément incomplet de ses emprunts, préférons-nous examiner la manière dont l'esprit de Mainard se comporte à l'égard des auteurs imités et montrer comment, après avoir subi l'influence des textes, il réagit contre eux; comment, après avoir été un esclavage, son imitation devient une adaptation méritoire, puis arrive à être une émulation heureuse avec ses modèles et enfin une transformation complète des morceaux en vers ou en

1. Cf. la petite consolation adressée par Vauquelin de la Fresnaye à Malherbe sur la mort de sa fille Jourdainne (*Les diverses poésies du sieur de la Fresnaye Vauquelin*, Caën, 1605, p. 679) avec l'épigr. : *D'où vient le regret...* t. III, p. 179.

2. V. ce qui est dit de l'inspiration de Grévin dans l'*Ode à Alcipe*, p. 250 du présent ouvrage.

3. L'idée de louer les villageoises aux dépens des grandes dames a été fournie à Mainard par une pièce fort plate de Nic. Joubert d'Angoulevant : *L'Amour aux chambrrières*, insérée dans le *Cabinet satyrique* (cf. *Zeitschrift f. rom. Philologie*, 1901, p. 77. *Etude sur la poésie fr. burlesque de la Renaissance* par P. Toldo).

4. La « prosopopée d'un chien » (t. III, p. 86) et l'épigr. donnée comme inédite par Garrison (*ibid.*, p. 327) sont imitées de la célèbre épigr. latine de Du Bellay : *Latratu fures excepi* etc. qui elle-même est traduite de l'italien.

5. Labouisse-Rochefort a montré (*o. c.*, p. 235) que l'épigramme : *Grand Louys ma façon d'écrire* (t. III, p. 130) est une imitation du latiniste anglais Owen (L. IV. épître 276).

prose dont le talent du poète a eu besoin pour prendre son essor ou pour le soutenir.

A ses débuts, Mainard imite de la manière dont avaient imité les poètes du xvi^e siècle. On sait l'accusation portée contre eux par Godeau qui admirait Malherbe, sans mépriser pourtant la Pléiade : Ronsard et ses disciples, trouve-t-il, pillent leurs modèles plutôt qu'ils ne s'en inspirent¹. C'est de la même façon que Mainard procède au début de sa carrière poétique. Il lit dans Ovide une prière à l'Aurore pour qu'elle retarde sa marche, afin de laisser à l'amant le loisir de s'attarder davantage auprès de sa maîtresse. En en faisant la matière d'une de ses poésies insérées dans les *Délices* de 1615, il garde tous les oripeaux mythologiques du chantre des *Métamorphoses*, rappelle la fable de Titon et de Céphale et n'apporte d'autre note personnelle dans son plagiat, que la transformation d'une élégie latine en un sonnet français².

Et quel copiste maladroit ! Mainard délaie en trois strophes les deux premiers vers de l'ode où Horace se venge de Lycé vieillie qui, jadis, avait dédaigné ses hommages, mais il néglige de rendre les endroits les plus heureux du poète latin. Les minauderies de Lycé qui, malgré ses rides et ses cheveux blancs, folâtre comme une fillette espiègle et invoque l'amour dans ses chansons ; le contraste entre cette femme décrépète et Cynare, morte à la fleur de l'âge, laissant à ses amants le souvenir de toute sa grâce, tout cela Mainard l'a omis dans sa traduction. Enfin le jargon galant de l'époque achève ce travestissement de l'ode latine : les « chaînes adorables » retiennent les soupirants dans la « prison » d'une « nom pareille beauté », Lycé n'est plus « l'objet de son ennuy³ », etc.

Comparons aussi son ode à Racan⁴ avec les deux odes

1. *Discours* en tête de l'édition de 1630 des *Œuvres* de Malherbe (éd. Lalanne, t. I, p. 365).

2. Cf. *Ovid., Amor.* l. I, eleg. XIII. — Mainard, t. II, p. 165.

3. Cf. Horace, ode 13 du liv. IV. — Mainard, t. II, p. 216.

4. Horace, odes 4 du liv. I et 7 du liv. IV. — Mainard, t. II, p. 193. — La str. 5 de Mainard traduit les vers 5-8 de l'ode 12 du liv. IV d'Horace et sa str. 8 contient un souvenir de l'ode 14 du liv. II. — L'épigr. : *Assourissons nostre envie*, t. II, p. 221 se rattache aux str. 17 et 18 de l'ode citée et amplifie comme elles les vers 15-16 de l'ode 4 du liv. I d'Horace.

d'Horace *Solvitur acris hiems...* et *Diffugere nives...* qu'il a contaminées. Laissons de côté l'étrangeté de certaines images dont Mainard a cru bon d'agrémenter sa pièce, par exemple cet « hiver à qui la glace hérissoit les cheveux » et qui rappelle l'« hiver au chef perruqué de glaçons » d'un autre poète du temps, raillé par Balzac¹. Mais signalons la contradiction qu'il y a de terminer des invitations renouvelées d'Horace : « Jouissez de la vie, car elle est brève et on ne saurait jamais retrouver les plaisirs qu'elle offre » par des exhortations prises à Malherbe sur le devoir de tout sacrifier pour acquérir la gloire donnée par la poésie :

La gloire seulement
Que la Muse parfume
Dure éternellement².

Combien mieux inspiré se montre Racan qui, exploitant le même thème, écrit :

Qu'amour soit désormais la fin de nos désirs,
Car pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire
Et pour nous les plaisirs³.

Regrettons surtout que, malgré son bavardage sur « les Brontes nus » et sur l'« époux de Vénus », sur les « Titans enragez » et sur « les sœurs cruelles », sur Titye et sur Latone, l'auteur ait laissé de côté les imaginations les plus charmantes du poète latin : les Grâces qui, sentant le printemps, osent de nouveau former des rondes avec les Nymphes, Vénus qui, au lever de la lune, conduit ces danses, n'ont pas tenté la plume de Mainard. Il a paraphrasé son modèle ; il n'en a pas saisi la couleur délicate.

.. Mainard a traduit jusqu'à la fin de sa carrière, avec plus de

1. C'est le poète Madelenet, cf. Balzac, *Œuvres*, t. I, p. 864, cité p. Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. de Chapelain*, t. I, pp. 725-727.

2. Cf. Malherbe, *Ode à Henri sur son voyage à Sedan*, str. 21 :

Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

3. *Ode au comte de Bussy*, t. I, p. 157

bonheur, il est vrai, que dans ces deux odes qu'il a condamnées lui-même, en ne les insérant pas dans le volume définitif de ses Œuvres. Qu'il y ait des taches même dans ses dernières traductions poétiques, nous en conviendrons facilement. Dans son épigramme contre un amphytrion jaloux, il montre plus de bienséance que Martial, en substituant au joli échanson qui excite la convoitise des convives d'Afer, « la jeune espousée » de l'hôte ; il nous fait grâce aussi de la mythologie de Martial : de Jupiter qui laisse Mercure jouer avec Ganymède, d'Alcide qui souffrait qu'on regardât Hylas. En revanche combien grossière est la fin de l'épigramme de Mainard :

Veux-tu qu'on se crève les yeux
Pour aller manger de ta soupe,

en comparaison de celle de Martial : « N'invite chez toi, Afer, que des Phinées et des Œdipes » ¹ ! Parfois il place à la fin de ses épigrammes telle pensée trop connue pour ne pas jurer avec les vers tirés de son propre fonds. C'est ainsi que tantôt il réédite la recette fameuse pour avoir de bons poètes de ce quémendeur d'esprit que fut Martial :

O qu'un Mécène aujourd'huy
Pourroit faire de Virgiles ! ²

Tantôt il s'escrime à traduire une expression de Catulle :

Je sçay que tous vos appas
Belles ne vous suivront pas
Jusques à l'âge qui tremble ³.

Surtout il a la maladresse de choisir parmi les épigrammes de Martial, celles que ce fécond versificateur, dans son jugement sur ses petites pièces : *Sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt*

1. Mainard, t. III, p. 130. — Martial, liv. IX, épigr. 26.

2. *Ibid.* t. III, p. 100. — Martial, liv. VIII, épigr. 56.

3. Catulle, LXI, v. 138-160 et LXIV (à propos des Parques).

*mala plura*¹, rangeait certainement parmi ses productions de la dernière catégorie².

Mais souvent aussi ses traductions sont faites de main de maître. Il attrape la manière de l'original et en rend la couleur avec liberté et distinction. Il a lu dans l'Arétin le conseil donné à une femme qui veut plaire. Il ne faut à cet effet

... ne troppo crudelta, ne troppo gratia
Perche l'una dispera et l'altra satia.

Mainard réussit à dresser d'une manière aussi spirituelle ses hémistiches les uns contre les autres :

Il ne faut pas qu'une rare beauté
Ait trop d'amour, ni trop de cruauté
L'une dégoute ; et l'autre desespere³.

En appliquant au sévère critique Guyet, zéléteur seulement « des auteurs dont la tombe garde la cendre », le mot de Martial à Vacerra : *tanti non est ut placeam tibi, perire*, il y met peut-être plus d'ironie que son modèle, puisqu'il oppose dans sa piécette à la haute idée qu'il se fait des mérites de ce juge rigoureux :

Ton puissant esprit m'a charmé
Et l'honneur d'en estre estimé
Est le plus grand que je demande,

le désir de ne pas en être trop tôt prisé :

Mais Guyet pour me l'acquérir
Ma vanité n'est pas si grande
Que je me haste de mourir⁴.

1. Liv. I, épigr. 17.

2. Mainard, *On ne me revoit plus chez vous...* (t. III, p. 99) ; *Tu me presses de te dire...* (*ibid.*, p. 140) ; cf. Martial, liv. XII, épigr. 7 et 93. — Mainard, *Imitation d'une épigr. d'Auguste* (Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homon.*, p. 110) ; cf. Martial, liv. XI, épigr. 20. (Le *sic* dont les critiques cités accompagnent l'intitulé de cette pièce n'a aucune raison. Martial donne son sixain comme étant de César Auguste).

3. Mainard, t. III, p. 103. — Arétin, *Ragionamenti, giornata prima della sec. parte*, cité par l'annotateur anon. de l'ex. des *Œuvres de 1646* de Mainard, de la Bibl. de l'Arsenal. — On retrouve l'idée de cette épigramme dans Martial, liv. I épigr. 38 et dans Ausone, épigr. 39. Les v. 7-8 de la pièce d'Ausone ont inspiré à Marot son épigr. 167 : *Un doux nenny avec un doux sourire*.

4. Mainard, t. III, p. 99. — Martial, t. VIII, épigr. 69. Comme traductions au moins égales à leurs modèles, cf. les épigr., t. III, p. 101 (ou t. II, p. 279 qui en est une var.) et t. III, p. 108 de Mainard avec les épigr. 43 du liv. III et 20 du liv. I, de Martial.

Avec de pareilles traductions nous entrons déjà dans la seconde manière d'imitation de Mainard. Peu à peu, il s'est affranchi de la docilité avec laquelle il s'était tout d'abord appliqué à copier les textes ; il s'efforce maintenant d'acclimater ses emprunts ; bientôt il va rivaliser avec son modèle, en le complétant et en l'amendant ; enfin, il le surpassera en l'enrichissant et en le transformant de telle manière qu'il lui donnera une empreinte toute personnelle.

Il est évident que les pièces où Mainard cherche à accommoder les pensées étrangères au goût de ses compatriotes, en remplaçant par exemple les détails caractéristiques de la civilisation romaine par des traits propres aux Français du règne de Louis XIII, témoignent d'un progrès faible, sans doute, mais incontestable dans l'imitation. Certains de ces changements s'imposaient avec trop de force pour qu'il faille en féliciter notre auteur. C'est ainsi qu'en traçant, d'après Martial, le portrait du coureur de diners qui, pour s'attirer une invitation, pique la curiosité des gens en leur débitant de mirifiques nouvelles, Mainard attribue à son écornifleur des contes sur les démêlés contemporains des Pays-Bas avec l'Espagne et sur les vaisseaux qui mettent à la voile pour l'Amérique, tandis que l'épigrammatiste latin faisait discourir le sien sur la politique du roi des Parthes et lui faisait dénombrer les navires qui avaient quitté la Libye¹. C'est ainsi encore que le savetier enrichi de Martial déguste du Falerne dans ses domaines de Praeneste, possédés naguère par son patron, tandis que le marchand de bottes de Mainard, fier de sa fortune récemment acquise, fait creuser dans son parc, aussi beau que celui de Richelieu à Rueil, un canal magnifique ; ce parvenu ronfle sur des sachets d'ambre et se sert de vaisselle de vermeil².

Mais il y a déjà dans certaines des imitations de cette catégorie, non seulement une louable tentative de rattacher le

1. Mainard, t. III, p. 136. — Martial, liv. IX, épigr. 36.

2. Mainard, t. III, p. 143. — Martial, liv. IX, épigr. 74. Cf. aussi l'épigr. : *Antoine feint d'estre malade*, Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homon.*, p. 74 avec Martial, liv. II, épigr. 16. — Cf. encore Mainard, épigr., t. III, p. 103 et ode du *Poltron*, t. III, p. 163, str. 5 et 6, avec Juvénal, sat. VIII, v. 166 et suiv.

sujet à l'époque où vit le poète et de lui donner une couleur locale différente de celle du modèle, mais encore un essai de compléter le texte, de l'enrichir d'observations personnelles, d'en élaguer les côtés déplaisants ou médiocres. Le parasite de Mainard est comme celui de Martial doublé d'un gourmand et si, transporté en France et au xvii^e siècle, il apprécie les pigeons dodus et l'hypocras de son hôte au lieu des tétines de truie et du surmulet qu'il aimait autrefois à Rome, il présente chez notre poète un trait vrai pour tous les âges puisqu'il tient à l'essence même de son caractère. « Si l'on soupait chez moi aussi bien que chez toi, dit en substance Martial, cet homme que ta table a rendu ton ami, serait le mien ». — Pour quelle raison, si tes repas ne sont pas supérieurs à ceux que j'offre ? C'est ce dont s'est aperçu Mainard. « Marquis, l'amitié du gros Charles va à ta bonne table et non à ta personne :

Et si je dinois mieux que toy
Il te quitteroit pour me suivre ¹. »

On connaît l'épigramme de Martial contre un envieux. « Savez-vous pourquoi, contrairement à mon habitude, j'implore les Dieux de me donner des richesses ? C'est que je veux voir Zoïle se pendre. » Notre auteur a conservé cette pointe, mais il a ajouté au texte. Mainard demande au ciel non seulement « la moitié de l'or de Paris », mais encore

... les emplois qui font si grande
La fortune des favoris,

C'est qu'il sait que l'envieux pâlera doublement de le voir opulent et puissant ².

C'est encore ainsi que dans une *étrenne* adressée à Flotte, il se montre plus épicurien qu'Horace. En vérité Horace avait prié Apollon de lui accorder non pas les moissons de la Sardaigne, ni les troupeaux de la Calabre, ni l'or ou l'ivoire de

1. Mainard, t. III, p. 139. — Martial, liv. IX, épigr. 45.

2. Mainard, t. III, p. 74. — Martial, liv. IV, épigr. 77. — Cf. aussi Mainard, t. III, pp. 118 et 147, *Tu fais des banquets... Veux-tu que tes diners...* et Martial, t. III, épigr. 45. — Mainard, t. III, p. 133, *Jean qui dans ce tombeau...* et Martial liv. III, épigr. 26. — Mainard t. III, p. 131, *Blaise dont jadis le crédit* et Martial, liv. II, épigr. 56.

l'Inde, mais la santé du corps et de l'esprit, afin de jouir en paix de sa fortune modique. Mais pourquoi avait-il ambitionné à la fin de sa requête une vieillesse glorieuse ? Le sage doit-il songer aux fumées de la gloire ? Aussi Mainard ne souhaite-t-il pas à son confident « l'or que Tubeuf a dans sa bourse », ni une nomination dans le Conseil d'Etat, tout ce qu'il lui souhaite

C'est qu'entier de corps et de sens
Tu puisses chanter, boire et rire
L'an de grace mille et sept cens¹.

C'est surtout dans ses dernières productions qu'éclate cette émulation entre Mainard et l'auteur qu'il imite. En parlant des parvenus qui affichent un luxe insolent et aspirent aux honneurs suprêmes, le fougueux Juvénal s'était écrié avec sarcasme :

. quum sint
Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit Fortuna jocari ?

C'est avec plus de vigueur encore et plus de pittoresque que, dans sa peinture de la Cour, Mainard s'élève contre :

. ces âmes de boue
Que la Fortune élève au plus haut de sa roue
Lorsqu'elle est en humeur de se moquer de nous².

On se rappelle la spirituelle invitation à dîner que Catulle adresse à un ami. Fabullus soupera à ravir chez lui à condition qu'il apporte de bons plats et du bon vin, car la bourse du pauvre Catulle n'est pleine que de toiles d'araignées. « Ce n'est pas là que logent ces insectes », s'écria Mainard qui tira parti de ce que ce trait avait de comique, dans sa curieuse plainte aux Muses d'avoir perdu son temps à les attifler :

Et c'est pour vous avoir peignées
En demoiselles du Marets
Que mon coffre est plein d'areignées !

1. Mainard, t. III, p. 67. — Horace, ode 31, liv. I.

2. Juvénal, sat. III, v. 39-40. — Mainard, t. III, p. 48. Les premiers vers de ce sonnet imitent fort librement les vers 29-30 du même original. Le v. 41 de cette satire de Juvénal est la source du tercet final du sonnet, t. III, p. 491.

Les demoiselles du Marais étaient les courtisanes de ce quartier élégant du Paris de Louis XIII et leur désignation correspond aux *Summonianæ urores* de Martial¹.

La comparaison avec le même original, qui est Horace, de quelques pièces où successivement Mainard a traité un sujet semblable — *impromptus de table, invitations à boire* — est tout à fait instructive. Déjà plusieurs strophes d'une chanson bachique de 1626 dérivent avec assez de bonheur de quelques vers de l'ode *Ad amphoram*². Le progrès est visible dans une épigramme du *Recueil* de 1630. Remarquons la vivacité avec laquelle notre auteur rend l'*Adduxere sitim tempora, Virgili*, de son modèle et l'aisance avec laquelle il relie cette proposition bachique à la réflexion épicurienne de l'ode à Manlius Torquatus : *Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summae — Tempora Di super?*

Ça Maresse le verre en main,
Beuvons, le temps nous y convie ;
Et que sçavons nous si demain
Est un des jours de notre vie³ !

Et à la manière d'Horace, Mainard évoque la mort dont l'approche vient non pas comme chez Bossuet « tout offusquer de son ombre », mais exciter plus vivement son compagnon à profiter de l'heure qui s'enfuit :

La mort nous guette ; et quand ses lois
Nous ont enfermés une fois
Au sein d'une fosse profonde ;

Adieu bons vins et bons repas.
Je t'apprends qu'on ne trouve pas
Des cabarets en l'autre monde.

1. Mainard, t. III, p. 98. — Catulle, XIII. — Martial, liv. III, épigr. 82 ; liv. XII, épigr. 32.

2. Cf. str. 9, 10, 11 de sa *Chanson*, t. III, p. 209 et les v. 13-20 de l'ode 21 du liv. III d'Horace.

3. Mainard, t. III, p. 137. — Horace, ode 12, liv. IV, v. 13 ; ode 7, liv. IV, v. 17-18.

Ce sont les conseils même d'Horace : « Songe aux flammes du bûcher..... Chez Pluton tu ne tireras plus aux dés la royauté des festins ¹ ».

Si, dans cette petite pièce du *Recueil* de 1630, l'imitation d'Horace est très élégante, il n'y a plus que des rapports très éloignés entre ses gais quatrains à La Tibaudière ou son entraînant sonnet à Delon et l'épître d'Horace pour prier Torquatus de venir dîner chez lui ou l'épigramme de Martial qui traite un sujet semblable ². Ce n'est plus la pensée, mais le mouvement d'Horace qu'il imite : *Mitte leves spes, et certamina divitiarum* — *Et Moschi causam* :

Fay donc céder tes livres à mes coupes
Et viens chez moy faire ton Mardy gras ³.

En homme qui sait que la bonne humeur est le meilleur assaisonnement d'un festin, Mainard écarte de ses vers le menu trop chargé de ragoûts, de rôtis, de légumes et de desserts de Martial, ne parle que de son piot ou de ses vins muscats, d'un excellent jambon de Bayonne — mets dont l'ami de notre auteur, le comte de Carmain, devait célébrer sur le mode lyrique l'union avec la bouteille ⁴ — et vante le talent de son fri-casseur. En revanche, il insiste sur l'innocence des propos qu'on tiendra à sa table : *Nec facient quemquam pocula nostra reum* termine Martial. C'était peu pour tranquilliser un homme prudent sous le ministère de Richelieu ; le Cardinal ajoutait volontiers foi aux commérages et embastillait les contempteurs de sa politique. Et Mainard de rassurer son invité :

Viens, cher amy, viens boire dans mon verre
Et ne crains pas qu'on condamne la guerre
Et les conseils de nostre potentat.

1. Horace, ode 12, liv. IV, v. 26. — Ode 4, liv. I, v. 18-19.

2. Mainard, t. III, pp. 28 et 148. — Horace, épître V du liv. I. — Martial, épigr. 48, liv. X.

3. Dans l'épigr. à La Tibaudière l'appel de la str. « Accours à mon petit festin » n'est qu'une lointaine réminiscence de l'apostrophe *Stella, Nepos... Ventis?* de Martial.

4. Dans les *Jeux de l'inconnu*, Paris, 1645, p. 162.

Je ne sçaurois souffrir cette licence
 Ma raillerie est pleine d'innocence
 Et ne fait point de criminels d'Etat ¹.

De même son envoi au comte d'Ayen du portrait du *Magistrat* et les conseils qu'il donne à Charles de Mainard de suivre l'exemple de ses aïeux imitent seulement l'allure du début d'une épître d'Horace et de l'épigramme dans laquelle Ausone rappelle à son fils les *Fastes* qu'il avait composés ².

C'est dans son ode ou plutôt dans sa longue épître à Flotte ³ que ce procédé d'imitation de Mainard se révèle d'une façon caractéristique. La pensée autour de laquelle gravite cette spirituelle production est, nous l'avons montré ailleurs, la glorification de la valeur militaire aux dépens du talent des poètes ; c'est aux guerriers que les récompenses doivent aller et non à de pusillanimes poètes, que Mainard appelle en se souvenant de Tertullien « lions dans un sonnet et cerfs dans une bataille » ⁴. Ces derniers auraient-ils pu chasser hors du royaume les Croates de Jean de Werth ou les troupes espagnoles de Serbelloni ? Que les rimeurs ne comptent plus sur les largesses du roi ; il n'y en pas de trop pour ses braves soldats ! — On s'aperçoit que notre auteur s'est inspiré fort librement de la réprimande que le père de Rénier adresse à son fils pour le détourner des Muses :

Un mesme astre toujours n'esclaire en ceste terre
 Mars tout ardent de feu, nous menace de guerre

1. III, p. 28. Cf. aussi les deux derniers quatrains de l'épigr. à La Tibaudière.

2. Mainard, t. III, p. 458, str. 2 du *Magistrat* et Horace, épître II du liv. I. — Mainard, ode à Ch. de Mainard, t. III, p. 181, str. 4-6 et Ausone, v. 5-10 de l'épigr. citée. — Cf. aussi les str. 17 de l'ode à Ch. de Noailles, t. III, p. 233, et Martial épigr. 26, liv. I, v. 1-2 ; — En revanche, il y a dans l'ode précitée à son fils certains passages imités de Testi, *A Giulio Testi, mio figlio, Esortazione agli studi poetici (Poesie liriche, Modana, 1636, p. 71)* ; cf. les str. 15, 16 et 18 de Mainard avec les str. 8 et 9 du lyrisme italien :

Già non pensar' (e dal mio esempio impara)
 Di cumular tesori a suon di Celra :
 Trarran forse tuoi carmi o pianta, o pietra :
 Oro non già : troppo è l'etate avara.
 Se ne tumulti del rabbioso foro
 L'ire vender volessi, e le parole
 Ben si vedresti in un girar di sole
 Pioverti innanzi al pie procelle d'oro.

3. Ed. Garriss., t. III, p. 200.

4. Il affirme lui-même dans sa l. CXXIX que ces vers sont pris « d'un lieu de Tertullien où il y a *in bello cervi, in pace leones* ».

Pense-tu que le luth et la lyre des poètes
 S'accorde d'harmonie avec (que) les trompettes
 Les fifres, les tambours, le canon et le fer,
 Concert extravagant des musiques d'enfer ?
 Toute chose a son règne ¹.

Mais en vantant les exploits récents des Français, Mainard s'échauffe ; il s'indigne contre la maison d'Autriche ; il invective les Espagnols et leur prédit les malheurs qui s'abattront sur leur pays. Restera-t-il longtemps dans les hauteurs où un coup d'aile audacieux l'a élevé ? Avec un sourire charmant, il se dit bien vite que son envergure ordinaire ne s'éloigne pas tant de la terre et qu'il présume trop de ses forces :

Mais où vay-je, pauvre rimeur ?
 Voy-je pas que je m'égare ?
 Quoy ! me voici dans l'humeur
 De m'eslever sur Pindare !
 Bizarrement agité
 Je perds la timidité
 Dont mon âme estoit si pleine
 Et veut devancer les pas
 Des sçavans à qui Mécène
 Faisoit de si bon repas ! ²

Non, il ne « devancera pas les pas » de l'ami de Mécène. Horace lui aussi recommandait à sa Muse de prendre un essor moins bardi. A la fin de sa belle ode *Justum et tenacem propositi virum* ³, il présage aux Romains de glorieuses destinées ; l'enthousiasme le saisit et il plane très haut dans les airs. Tout à coup, avec une ironie délicate, il interpelle sa Muse, peu accoutumée à de pareilles envolées :

Quo Musa tendis ? Desine pervicax
 Referre sermones Deorum, et
 Magna modis tenuare parvis.

On saisit la ressemblance de ton entre le poète français et son modèle latin ; chez l'un comme chez l'autre, c'est la même

1. Régnier, sat. IV.

2. III, p. 208.

3. Ode 3, liv. III.

modestie exquise ; c'est du même air surpris qu'ils s'aperçoivent des accords ambitieux de leur lyre ; c'est de la même manière brusque qu'ils ramènent leur chant à un diapason moins élevé. Néanmoins, il faut reconnaître que le mouvement de Mainard se rapproche d'une manière si délicate de celui d'Horace, qu'il s'harmonise si parfaitement à la nature du morceau, enfin que le rapport entre les deux écrivains est si ténu, qu'une imitation de ce genre doit compter comme l'une des meilleures imitations auxquelles puissent aspirer les poètes.

Ces liens si subtils entre le texte que Mainard a eu en vue et sa propre composition, rendent parfois méconnaissables les traces des influences que notre auteur a subies. Il est d'autant plus difficile de les découvrir que Mainard a l'habitude de remanier profondément ses vers. Sa correspondance et ses cahiers autographes nous prouveraient, à défaut du témoignage formel de Pellisson, la peine qu'il a à être satisfait de lui-même. Il retouche, modifie et transforme, sans jamais se lasser, sa première rédaction. De là la difficulté de discerner sous l'aspect qu'elle revêt dans l'état définitif d'un de ses morceaux, l'idée d'emprunt qui, même dans la version primitive, se dissimule habilement. Examinons à ce point de vue la charmante épître que l'auteur adresse à son livre. C'est Martial qui lui en a suggéré l'idée :

Argiletanas mavis habitare tabernas
Quum tibi, parve liber, scrinia nostra vacent¹.

Combien, à la suite de l'élaboration que Mainard lui a fait subir, le conseil de l'épigrammatiste latin a changé :

Petit livre que j'ay poly
Dans une longue solitude
Croy-moy, demeure ensevely
Sous la poudre de mon estude².

Bientôt il n'y a plus qu'une vague similitude entre l'imitateur et l'original. — *Nescis, heu ! nescis dominæ fastidia Romæ* :

Je pleure déjà ton destin
Tu vas passer pour ridicule

1. Epigr. 4 du liv. I.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 1.

Chez les roys du païs latin
Dont le sceptre est une fêrûle.

Dorénavant il n'y a plus à noter de ressemblance entre l'état définitif du morceau de Mainard et l'épigramme de Martial. Pour calmer la fièvre qu'a son livre de voir le jour, notre auteur l'avertit, non seulement comme le fait Martial, des dangers qu'il court à cause de la sévérité des critiques, mais encore lui montre que ses propres mérites risquent de le faire mal accueillir. Chose piquante, ces qualités se trouvent être celles que Régnier, dans sa satire contre Malherbe et son école¹, exigeait des bons poètes et ne rencontrait pas chez les novateurs. Les « divins esprits » n'enjolivent pas leur Muse ni n'en maquillent le visage « de ceruse et de peautre » ; leurs vers, dont la grâce est naturelle, n'ont pas besoin de « blanc d'Espagne » ; leur poésie est belle dans sa simplicité. Or Mainard, en signalant à son volume les exigences des amateurs de langage ampoulé et pompeux, le sermonne de la sorte :

Tu n'esblouis pas tes lecteurs
Avec la ceruse et le plâtre
D'ont la plupart de nos auteurs
Fardent leurs pièces de theatre.

Ta Muse treuve tant d'appas
A se promener à son aise
Que les cothurnes ne sont pas
Une chaussure qui lui plaise.

Peines perdues. Son petit livre demande obstinément à être confié aux libraires. Et le poète de lui dire avec ironie dans la version primitive de sa pièce :

Va donc mettre bas mes lauriers
Devant la critique moderne
Et fay que par tous les courriers
Je sçache comme elle te berne².

Flotte, à qui Mainard avait, au début de 1641, envoyé cette petite pièce, fit ses réserves sur cette strophe. Tout d'abord notre auteur se mit en colère et à grand renfort de citations

1. Sat. IX à Rapin.

2. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 223.

essaya de lui démontrer qu'il avait tort. « Toutes les Académies ne sauroient me faire entrer dans vostre sentiment. C'est Cicéron qui m'a donné la pensée que vous y voyez ; Cicéron dont j'adore les escrits et dont les fautes, s'il y en a, doivent estre admirées de ceux qui aiment les belles lettres. Dans une épistre qu'il escrit à Atticus, où il lui respond à l'advis qu'il luy avoit donné que les domestiques de César se plaignoient de ses raileries, après plusieurs belles choses il dit enfin que pour avoir la paix avecques ces bizarres : *Objicienda est illi gloria ingenii*. Ovide a trouvé cela si bon qu'il en a fait ce pentamètre :

Ingenii laus est abjicienda mihi

Ce sont, mon cher maistre, les originaux que je copie et c'est en vain que vous me voudriez faire prendre une autre route¹⁾. Outre ce rapport inattendu entre les vers cités de Mainard et les passages de Cicéron et d'Ovide indiqués par notre auteur lui-même, il y a dans cette strophe un souvenir du châtimement contre lequel Martial met en garde son livre : *ibis ab excusso missus in astra sago* (v. 11). Pour plaire à Flotte dont l'approbation lui était chère, Mainard remania ce quatrain qui, dans sa forme définitive, ne présente plus aucune ombre de ressemblance avec Cicéron, Ovide ou Martial :

Si tu vas courir l'univers
Pour chercher l'estime publique,
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la critique.

Nous n'aurions pas, sans montrer au préalable par quelles voies détournées notre auteur utilise ses sources, entrepris d'aborder l'examen de sa célèbre requête à Richelieu. Le poète suppose qu'il rencontrera bientôt dans l'autre monde François I^{er} et que ce monarque, protecteur des lettres en un siècle plein d'ignorance, lui demandera à quel emploi Richelieu l'a occupé et quels biens Mainard en a reçus. Or dans son périodique *Le Pour et le Contre* (n^o 10, p. 235), l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost, écrit : « Tout le monde connaît le fameux

1. Lettre CLXXI.

placet de Mainard au Cardinal de Richelieu, mais tout le monde ne sait pas que Mainard en a trouvé l'idée dans le *Dialogue de l'orateur* ». Il s'agit de l'apostrophe véhémement que Crassus, interrompant son plaidoyer, lance à Brutus, au moment où viennent à passer les funérailles de Junia, l'aïeule de son adversaire qui a dissipé la fortune patrimoniale en de honteuses débauches : *Brute quid sedes? Quid illam anum patri muniare vis tuo*¹?..... *Quid te facere? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere*² (liv. II, chap. 55). L'annotateur anonyme de l'exemplaire des *Œuvres* de Mainard, appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal, s'élève contre le rapprochement indiqué par l'abbé Prévost entre Cicéron et son auteur. « A ce prix il serait aisé de découvrir dans les écrivains une foule de larcins..... » Pour que le rapprochement soit probant, ce critique réclame un passage d'où découle d'une manière incontestable, vers par vers, cette production. En voulant sauver l'originalité créatrice de son auteur, l'annotateur de Mainard refuse par contre, de lui accorder l'originalité dans l'imitation. Il serait cependant difficile de ne pas reconnaître que la réminiscence de Cicéron est visible et en même temps que le talent avec lequel Mainard fond dans sa composition les idées que d'autres écrivains lui ont suggérées, est d'une essence supérieure³.

Nulle part l'art consommé avec lequel Mainard mêle des sources multiples dans le courant de sa propre inspiration ne se révèle avec autant d'éclat que dans son *ode à Alcipe*. Costar a entrepris d'indiquer stance par stance les auteurs et les passages que Mainard y a mis à contribution⁴. Nous ne referons pas après lui ce travail⁵, mais nous détacherons de cette

1. Mais s'il demande...

Que veux-tu que je lui responde.

2. François I^{er}, écrit Mainard, voudra que je lui raconte

Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

3. On pourrait établir des rapports du même genre entre l'épigr. III, p. 90 à Langier de Porchères et l'épigr. I du liv. VI, de Martial à Jules Martial. — De même entre la str. 9 de l'ode à Richelieu (t. III, p. 244) et les vers 13-16 de l'ode 14 du liv. III ou les vers 23-28, ode 3 du liv. IV d'Horace.

4. Lettre 201, seconde partie de sa correspondance, Paris, 1638.

5. Néanmoins comme il s'agit de l'un des chefs-d'œuvre de notre auteur nous compléterons la liste de Costar. Str. 6 : les v. 1-3 expriment le contraire des v. 1-3

admirable ode morale les endroits où, à notre avis, Mainard s'est élevé au-dessus de ses modèles qui cependant sont de grands noms.

Las de placer son espoir dans la faveur des grands, honteux de les avoir flattés sans profit, le poète se décide à prendre sa retraite. En se rappelant la vilénie des favoris, l'indignation le gagne. C'est à cause de leur injustice qu'il a manqué sa vie. Malherbe dont la vieillesse fut couverte de la protection royale a senti ce qu'il y a de pénible dans le métier de courtisan ; il a subi l'humiliation d'essayer des « mépris » et de ployer les genoux devant ceux qui

..... sont ce que nous sommes
Véritablement hommes
Et meurent comme nous ¹.

Plus que son maître, Mainard dont les efforts pour réussir à la Cour furent stériles, souffrit des bassesses auxquelles il se contraignit pour plaire aux grands. Aussi avec quelle fermeté de conviction traduit-il la même idée et quelles fortes images il trouve pour revêtir le mépris qu'il a conçu pour ces méchants qu'en dépit de leur âme fangeuse, on encense à l'égal des Dieux. Mainard se souvient des paroles de l'Écriture : *Ego diri, Dii estis... vos autem homines moriemini*, mais ses vers dépassent en grandeur tout ce qui a été écrit sur ce sujet :

La cour méprise ton encens
Ton rival monte et tu descends
Et dans le cabinet le favory te joue.
Que t'a servy de fléchir les genous
Devant un Dieu fragile et fait d'un peu de boue,
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous.

de la str. 3 de l'ode à Bussy de Racan (éd. Tenant de Latour, t. I, p. 156). — Str. 7 : v. 1-3 ; il y a non seulement un souvenir de Stace, mais aussi de la *Consolation à du Périer* de Malherbe, str. 19. — Str. 8 : v. 6 ; réminiscence du v. 4, str. 6 de la même pièce de Malherbe. — Str. 12 : v. 1-3 à rapprocher des vers 125-132 de *l'Hercule sur l'Œta* de Sénèque et surtout du v. 10 de l'Élégie X de Propertius ; les v. 4-6 contiennent l'inspiration des sonnets de J. Grévin sur Rome (les voir dans Éd. Tricotel, *Variétés bibliographiques*, Paris, 1863).

1. Paraphrase du psaume CXLV.

Belle image encore et qui est neuve sur l'espoir trompeur
dont on s'est fait une idole :

Alcipe revient dans nos bois
Tu n'as que trop suivy les rois
Et l'infidelle espoir dont tu fais ton idole.

Oui, qu'Alcipe rentre chez lui ; la vieillesse vient d'ailleurs l'avertir de se préparer à quitter les plaisirs « dont la molle douceur lui fait aymer la vie ». C'est le thème horatien bien connu que le poète va traiter. Pourtant, en marchant sur les pas d'un autre, son originalité éclate. Pour rendre *l'arida canities* qui chasse les amours folâtres et le sommeil¹, il parle du

...temps qui tousjours vole
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

Ce contraste entre la couleur messagère de la joie et de la félicité et les chagrins ou les souffrances que, cette fois, elle annonce est, comme le fait ressortir Costar, des plus frappants. Et plus loin notre poète a su bien mieux que Malherbe rendre ce qu'il y a de tendrement mélancolique dans le

Linquenda tellus, et domus, et placens uxor.

Dans ses stances *aux ombres de Damon*, Malherbe avait déclaré d'une manière assez abstraite :

Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Malherbe a oublié le mot *placens* qui précise si heureusement les regrets du poète latin. Notre auteur le rend avec beaucoup de finesse, comme le remarque Costar, en remplaçant l'épouse qui, dans la plupart des cas, n'inspire que de l'amitié, par la maîtresse que l'on adore d'une passion plus enflammée et dont la séparation au moment des adieux suprêmes est plus déchirante :

Il faut quitter Filis, Amarante et Sylvie
A qui ta fole amour esleve des autels.

Contre la destinée qui est implacable le poète se raidit avec

1. Horace, ode 14, liv. II, v. 1-4.

de stoïques pensées. Mourir est le sort commun des hommes fussent-ils les monarques les plus puissants :

C'est une loy non pas un châtiment.

Les villes les plus superbes d'autrefois ne sont que poussière, les dieux sont comme nous soumis à la loi du trépas. Comment se refuser à périr quand l'univers même ne saurait échapper à l'anéantissement !

Dans sa strophe finale, Mainard dépasse en horreur grandiose la peinture du cataclysme universel que donne *l'Hercule sur l'Æta*¹.

Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet...

.
Quis mundum capiet locus
Discedet via Tartari
Factis ut pateat polis ?

Mainard anime ce tableau ; prêtant une âme à l'univers, « brûlé des feux dont il est éclairé », il le fera courir affolé à travers les espaces, sans savoir quel sera l'endroit de sa chute :

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit :
L'air ne formera plus ny gresles, ny tonnerres ;
Et l'univers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres
Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour².

Malherbe qui, vers 1615, accusait son disciple de manquer de force, aurait été surpris de la vigueur d'imagination que déploie Mainard en cette fin d'ode. Elle soutient la comparaison avec le *Solvet seclum* de Leconte de Lisle. Faisons abstraction de tout ce que la science moderne a pu fournir aux visions farouches de l'auteur des *Poèmes barbares* ; disons-nous que l'enrichissement du vocabulaire par les romantiques a mis à la disposition du chef des Parnassiens des ressources qu'il serait

1. Acte III, sc. 3.

2. Ed. Garriss., t. III, p. 216.

injuste de demander à un poète classique, et reconnaissons que, dans sa forte sobriété, Mainard a atteint au sublime aussi bien, mais par d'autres voies, que le plus grand des poètes français d'hier.

En vérité, de pareilles envolées ne sont pas l'ordinaire de Mainard. C'est dans des compositions d'un caractère moins sévère et plus intime qu'il excelle à mettre au jour sa personnalité, tout en imitant les autres. Même, il arrive que l'inspiration découle entièrement de son cœur et qu'à son propre fonds viennent s'ajouter seulement quelques images ou quelques pensées que la verve du poète modifie à sa façon. Telle est l'admirable élégie : *Daphnis sur la mort de sa fille*¹, où la douleur paternelle est exprimée avec un désespoir si sincère et si vrai qu'il est certain que, dans cette pièce, Mainard a dû pleurer sur son propre malheur. Les accents touchants avec lesquels cette perte est déplorée font songer aux plaintes de Catulle sur la mort de son frère² et le thème rappelle celui de la *Consolation* de Malherbe à Du Périer où cependant il est traité d'une manière toute différente.

O misero frater adempte mihi;
 Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
 Tecum una tota est nostra sepulta domus.
 Omnia tecum una perierunt gaudia nostra
 Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

On trouve l'écho de ces gémissements dans le chant plaintif de Mainard. Néanmoins, il faut remarquer qu'en soupirant sur une infortune semblable à celle de Catulle, l'âme profondément émue de notre auteur a su trouver des notes personnelles et que son talent a donné un tour tout à fait nouveau aux pensées qu'il y a puisées :

Mon noir chagrin est un mal sans remède
 La Parque avare a volé tout mon bien.
 Que deviendrai-je après un tel naufrage ?
 Qui taschera de modérer mon dœil ?
 Qui soustiendra le foible de mon âge ;
 Et promettra des fleurs à mon cercueil ?

1. *Ibidem*, t. III, p. 171.

2. *Carmen* LXVIII.

Si nous ne possédions la version primitive de cette pièce, donnée par le *Recueil* de 1630 du libraire Du Bray, nous n'apercevriions pas le lien subtil qui rattache l'inspiration de Mainard à celle de Catulle.

*Que cette fin trop soudain avancée
A tous les miens oste un ferme support,
Que ma vieillesse incommode et lassée
Aura sujet de pleurer cette mort.*

Il est aisé de remarquer tout ce que l'imagination, le sentiment et l'art de Mainard ont ajouté non seulement aux vers de Catulle, mais encore au premier « état » de sa propre strophe. Condensant en un vers la pensée de son modèle qu'il avait auparavant délayée en deux vers, enlevant au souvenir laissé par ses lectures ce qui en indiquait indiscrètement la provenance, il va tirer de son propre cœur les images émouvantes de la fin de sa strophe.

De plus, à la mémoire de Mainard se présente un passage de la consolation de Malherbe à Du Périer :

Non qu'il me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher,
Mais en un accident qui n'a point de remède
Il n'en faut point chercher.

A ce père démesurément affligé, la raideur stoïque de son maître ne convient pas ; il la laisse de côté pour garder seulement le souvenir des deux premiers vers, que viendront féconder son émotion et son art :

Ma fille est morte et l'Elise possède
L'aymable esprit qui possédoit le mien¹.

En s'abandonnant à sa douleur, il ressent une cruelle satisfaction à tracer le portrait de l'enfant qu'il a perdue et trouve les plus admirables traits dont on ait jamais décrit la chasteté.

1. Il y a peut-être également une réminiscence du *Te cum una tota est nostra sepulta domus* de Catulle. L'imitation en est beaucoup plus visible dans son ode sur la mort d'Henri. Le meurtrier a mis « sous même sépulture : nostre bonheur et nostre roi » (t. II, p. 261).

Comme Homère qui peint la beauté d'Hélène par l'attitude que prennent les vieillards à son passage, Mainard, pour faire ressortir la pudeur de cette jeune fille, montre l'effet produit par sa présence sur les hommes les moins habitués au respect :

Ses doux regards, sa grace naturelle
Et sa pudeur la faisoient admirer,
Mille guerriers soupiroient après elle,
Mais devant elle ils n'ozoient soupirer.

Pour l'expression de ses regrets le poète a recours aux stances de Malherbe, *pour Alcandre*, mais surtout à Lucain, avec lequel il rivalise dans la traduction de la même pensée¹. En décrivant le désespoir de Cornélie à cause de la mort de Pompée, l'auteur de la *Pharsale*² avait dit :

Perfruitur lacrymis et amat pro conjuge luctum.

Enchérisant heureusement sur son modèle, Mainard soupire cette plainte :

Qui me console excite ma colère
Et le repos est un bien que je crains
Mon dûeil me plaist et me doit tousiours plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains³.

Pour terminer, après avoir conjuré le ciel d'avancer sa fin, notre poète résume l'épigramme de Martial sur la mort d'Antulla⁴ :

Condidit hic natae cineres nomenque sacravit
Quod legis Antullae, dignior ipse legi.

1. Cl. Bouhours, *Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, Paris, 1687, p. 320.

2. Liv. IX.

3. Malherbe avait déclaré (*Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse*, st. 10) :

Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

Bertaut avait dit avant lui, éd. Chenevière, p. 324 :

Aussi cédant au mal dont ma vie est genée
Me plais-je au triste son de mes gémissements
D'une âme en sa douleur tellement obstinée
Que m'ouïr consoler c'est l'un de mes tourments.

4. Liv. I, épigr. 115.

Et Stygias æquum fuerat patrem isse sub umbras
Sed quia non licuit, vivat, ut ossa colat.

C'était trop s'étendre sur le même sujet; en éliminant les redites de Martial, Mainard exprimera en deux vers, en deux vers français, c'est-à-dire en deux vers d'une langue analytique, ce que son modèle avait rendu en quatre vers latins :

O ciel.....

Haste ma fin que ta rigueur diffère ;
Je hay le monde et n'y pretens plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devoit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Très remarquable encore est la couleur que Mainard donne à ses emprunts. En se réfléchissant dans son esprit, le thème venu du dehors prend une teinte nouvelle. Le tempérament de notre écrivain anime d'un souffle personnel les éléments tirés d'ailleurs et avec un matériel d'origine étrangère, mais modifié dans son essence intime par la nature de sa sensibilité et de son intelligence, Mainard exprime sa propre individualité. Qu'on compare à ce propos son exhortation à Cloris avec les conseils brûlants de Catulle à Lesbie¹.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere et redire possunt :
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

La pensée de la mort qui mettra un terme aux plaisirs amoureux s'offre à l'amant de Lesbie ; il la repousse aussitôt pour s'abandonner avec ivresse à ses sens et supplier sa maîtresse de lui donner des baisers sans nombre : *Da mi basia mille, deinde centum. Dein, mille altera.....* Les prières de Mainard à Cloris de lui accorder enfin les faveurs qu'elle lui a toujours refusées sont dépourvues de cette fougue et par contre empreintes de mélancolie. C'est en Italie, où Mainard a promené sa passion

1. *Carmen V.*

des bords de la mer Bleue jusqu'aux rivages de l'Adriatique, qu'il a ébauché sa pièce, voilée par un nuage de tristesse ¹. Comme Horace il se sent déjà environné « par la nuit où la fable a placé les Mânes » ; il a passé la cinquantaine et il craint ne jamais goûter le bonheur après lequel il a tant soupiré. De cette manière, quoique Mainard ait mis en œuvre le thème de Catulle, ses vers ne respirent pas la volupté pleine d'empportement de son modèle, mais exhalent une tendresse douce et attristée.

Croy-moy, vivons au gré de nos désirs.
Calmons nostre ame ; et ne faisons que rire
De ces vieillards qui lassez des plaisirs
Censurent tout, et n'aiment qu'a médire.

Nos beaux soleils vont achever leur tour,
Livrons nos cœurs à la mercy d'amour ² :
Le temps qui fuit, Cloris, nous le conseille.

Mes cheveux gris me font déjà fremir ³,
Dessous la tombe il faut toujours dormir ;
Elle est un lit où jamais on ne yeille.

L'originalité, en dépit de l'imitation, est plus grande encore dans sa *Belle vieille*. On connaît les circonstances dans lesquelles Mainard composa en 1644 cette ode magnifique.

Cloris est veuve et le poète, qui a perdu sa femme, croit le moment venu de prier cette belle, objet de sa première et constante affection, d'unir leurs destinées. Des rapports manifestes, quoique éloignés, rattachent la pièce de notre auteur à un sonnet du lyrique italien contemporain, le comte Fulvio Testi. Mainard en goûtait depuis longtemps les productions ⁴, mais ce fut surtout depuis son séjour à Rome qu'il apprécia ce poète. Même, ne se contentant pas de le goûter tout seul, il chercha à lui acquérir des admirateurs parmi ses amis. « Cet homme est vraiment poète, écrit-il à propos de Testi au président de Caminade, et le feu de nos plus fameux auteurs

1. Cf. éd. Garriss., t. III, p. 104. — La lettre XCVIII de Rome, contient une ébauche de cette épigramme, publiée pour la première fois dans les *Pièces nouvelles* de 1638. — Mainard amoureux en Italie, cf. la *Belle Vieille*, str. 40, t. III, p. 180.

2. Cf. Horace, ode ix, livre I, v. 13-16.

3. Cf. Horace, ode iv, livre I, v. 16-18,

4. III, p. 104.

auprès du sien n'est que de la glace : je ne sçay si les Muses de la nouvelle Italie sont si belles ailleurs que dans ses odes ny si Horace luy-mesme a marché plus hardiment sur les précipices de Pindare¹ ».

C'est au sonnet *Bella donna invecchiata* de Testi que Mainard doit le titre et l'idée de sa *Belle vieille*.

Hà ben il tempo, o bella Cintia, al finè
Tolta al volto la porpora gentile
Et de la chioma il biondo oro sottile
Hà la fredda stagion sparso di brine.

Ma se de le bellezze alme e divine
Fatto hà scempio crudel l'età senile
Pur del tuo verde un tempo amato Aprile,
Adoro le bellissime ruine.

Non han del verno tuo forza i rigori
Di cui la tarda, e fredda età ti cinge
D'intiepidir del petto mio gli ardori.

E ben d'argento il laccio d'or si tinge
Mà non perde pero gli usati onori
Ne per mutar color men lega o stringe².

Le thème de Testi n'est pas le même que celui de Mainard ; c'est un compliment adressé à une dame qui ne possède que les ruines de sa beauté, mais dont l'hiver peut néanmoins susciter les désirs des jeunes gens. L'ode de Mainard est au contraire la proposition de mariage d'un adorateur fidèle qui depuis « huit lustres » est épris de la même femme et estime que sa constance mérite d'être récompensée. Le sentiment qui traverse la pièce de Testi est non la passion, mais la galanterie. La recherche dont l'auteur y fait preuve témoigne que les feux dont il parle sont plus imaginaires que réels. « Pour être d'argent au lieu d'être d'or, les tresses de vos cheveux ne captivent pas moins les cœurs » déclare le maniéré *seicentista* à Cynthie. La chute du sonnet est jolie et agréable, mais elle est loin d'être vraiment amoureuse. Convenons encore que les

1. Lettre XVI.

2. F. Testi, *Rime*, Modona, 1617, in-12°, p. 39.

constatations auxquelles se livre Testi sur la fraîcheur qui s'est envolée des joues de Cynthie et sur la perte qu'elle a faite de ses grâces d'antan a quelque chose de discourtois et même de choquant. Il semble bien que le poète de vingt-quatre ans qu'était Testi à la date de composition de cette pièce se soit ingénié à tirer tout le parti possible du contraste entre la vieillesse encore pleine de charmes d'une femme et les flammes qu'elle peut faire naître. Fulvio Testi a emprunté sans doute ce thème poétique à son confrère aîné, Gaspar Murtola¹, grand amateur de paradoxes, qui a exalté aussi *une belle naine, une belle gueuse, une belle moresque*, etc. C'est justement par ce qu'il renferme d'inattendu, de piquant, de relevé que le sonnet de Testi est agréable. L'ode de Mainard ne chatouille pas l'esprit ; elle a des titres supérieurs qui la recommandent à notre estime ; elle nous touche et nous prend parce que nous y sentons courir les frissons d'une émotion sincère et intense. Ce qui en fait la beauté et, il est permis de le dire, l'élévation, est l'expression pathétique d'un amour qui a rempli, en la meurtrissant, toute une existence, et qui néanmoins, malgré les années, malgré les dédains et l'ingratitude de l'être chéri, subsiste aussi fort que le jour où pour la première fois il s'est emparé d'un cœur :

Cloris que dans mon cœur j'ay si longtemps servie,
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hyvers !...

Ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis ta conquête :
Huict lustres ont suivy le jour que tu me pris ;
Et j'ay fidèlement aymé ta belle teste
Sous des cheveux chasteins et sous des cheveux gris !²

Et voici ce qu'aucun endroit de Testi n'a suggéré à Mainard, la trouvaille faite par sa passion toute seule, la strophe

1. *Canzonette del sign. Gasparo Murtola*, Venetia, 1609, p. 51, *La bella vecchia*.

2. III, p. 186.

qui rend d'une façon pénétrante la sensualité doucement voluptueuse et mélancolique du poète :

.....
L'ame pleine d'amour et de melancholie;
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ay monstré ma blessure aux deux mers d'Italie;
Et fait dire ton nom aux échos estrangers.....

Ce n'est pas lui, le soupirant vraiment épris, qui s'est aperçu des flétrissures imprimées par le temps aux traits de sa bien-aimée. A ses yeux, le visage de Cloris a conservé les attraits et la fraîcheur de jadis. En prenant, pour ainsi dire, le contre-pied du *scempio de le bellezze alme e divine* de Testi, Mainard célèbre la grâce triomphante des années, la beauté victorieuse de Cloris et n'oppose pas cruellement comme le lyrique italien l'*amato Aprile* aux *rigori del verno* de sa dame :

La beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser ;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses ;
Consulte le miroir avec des yeux contents :
On ne voit point tomber ny tes lys, ny tes roses ;
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Nous ne pensons pas qu'on rencontre ailleurs la délicate émotion qui a inspiré ces vers. Ni l'épigramme de l'*Anthologie* sur le cruel Amour qui repose encore dans les rides d'Archéanasse de Colophon, épigramme que Sainte-Beuve rappelle à propos d'une *idylle* de Vauquelin de la Fresnaye sur l'« hiver » de Leucothée :

De ses rides les petits plis
De feux cachés sont tous remplis¹ ;

ni les propos un peu frustes d'Ausone à Galla, « vieille, mais toujours fille », d'accorder au poète « si non ce qu'il veut, du moins ce qu'il a voulu »² ; ni, à plus forte raison, les compli-

1. *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 417.

2. Epigr. 13.

ments où perce une intention légèrement moqueuse de Testi et de Murtola ¹, n'exhalent ce parfum discret d'amour courtois et respectueux. On pourrait, il est vrai, citer ici l'épigramme charmante de Marot qui déclare « à une dame aagée et prudente » :

Ne pensez point que ne soyez aymable :
 Votre aage est tant de graces guerdonné
 Qu'à tous les coups un printemps estimable
 Pour vostre yver seroit abandonné ;
 Je ne suis point Paris, juge estonné,
 Qui faveur fait à beauté qui s'efface :
 Par moy le prix à Pallas est donné,
 De qui on veoit l'image en vostre face ².

Seulement Marot vante non pas les agréments, mais la sagesse que reflète le visage de « sa dame aagée », cette beauté morale qui ne « s'efface » pas comme la physique. Si, dans le portrait de Cloris, Mainard emploie quelques images qui appartiennent au huitain de maître Clément, il en change la valeur en les imprégnant de sa propre sensibilité ³.

Sans doute, il y a de la préciosité dans quelques traits renouvelés de la *bella vedova*, une autre pièce de Testi. « Pour-

1. *Canzone* citée, str. 3.

Vero è che tu hai la fronte
 Di pallide e ruggose
 Crespe, nè più d'avorio altrui risplende
 Pure Amor vi fa conte
 Dolei fiamme amorose.

2. Marot, épigr. 112 (éd. Jannet, t. III, p. 47).

3. Pour être juste, faisons la remarque qu'en des vers à *Diane*, qui, fort probablement, est la même personne que Cloris, Mainard lui avait dit entre autres :

Diane la beauté ne t'a guère suivie
 Ton visage n'a plus que des lis effacez
 Tes yeux qui surpassoient l'estoile la plus claire
 Ont cessé de luire et d'eschauffer nos vœux.
 Je crois que ton miroir commence à te déplaire
 Et que l'argent se mêle à l'or de tes cheveux.

C'est un fragment d'un sonnet dont la lettre CCLXXVII renferme les deux quatrains et la lettre CLIII^{bis} les deux tercets. M. G. Clavelier, dans les *poésies inédites de Fr. Maynard* qu'il a publiées dans les *Annales du Midi* de 1908, a reconstitué ce sonnet, mais ne s'est pas aperçu du rapport de ces vers avec les str. 43 et 14 de la *Belle vieille*. Dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard*, nous établissons que la l. CLIII^{bis} est de fin 1642 et que la l. CCLXXVII est du début de 1643. Mainard n'était pas encore veuf et n'avait pas encore formulé la respectueuse proposition de mariage où il devait chanter la palinodie.

quoi, se plaint-il à Cloris, cachez-vous dans une nuit funèbre »
(c'est-à-dire sous vos voiles de veuve) :

Les divines clairtez qui m'ont brûlé les yeux ?

Plus loin le poète tombe dans le même défaut en avouant
qu'on doit également admirer la durée

Du feu de mes désirs et du feu de mes yeux ¹.

Combien pourtant, en développant une pensée un peu subtile
qu'il a lue dans Bertaut ², montre-t-il plus de fermeté et plus
d'éclat que son modèle !

Pour moy, je cède aux ans et ma teste chenüe
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit. Ma force diminue ;
Et je serois sans feu, si j'estois sans amour.

On reprochera encore à Mainard un peu de recherche dans
cette énumération, à la manière de Properce, des êtres inani-
més, rochers, forêts ou fleuves auxquels il conte ses peines ³.
Je me plains, dit-il :

A ces vieilles forests dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

C'est une réminiscence de la description donnée par Balzac du
bois de sa campagne « où en plein midy, il n'entre de jour
que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuit » ⁴. Avant de
condamner l'antithèse forcée de notre poète, songeons que
Théophile, dont on vante les vers où il chante la nature, peint
d'une manière ridicule et en se servant d'images presque

1. *Rime*, 1617, p. 51, str. 4.

Dimmi
Qual ria ragioni l'induce
Con nero manto a ricoprir tua luce.

2. Bertaut, éd. Chenevière, p. 329, str. 3.

3. Cf. Properce, Eleg. XVIII et notamment les vers 23-24, avec d'une part la
str. 8, et d'autre part la str. 9 de l'ode de Mainard.

4. Lettre XV du liv. I.

semblables les ombrages de la forêt de Silvie, son lieu de refuge : « Muses »

Suivez ce petit traict de feu
Dont vostre frère perce un peu
L'obscurité de ma demeure¹.

On trouvera surtout les derniers vers de Mainard moins élégants que ceux où Properce jure à Cynthia que son amour sera « plus fort que la mort » et qu'il arrosera de larmes ses restes chéris² :

Si je voyois la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberoit souz l'excez de mon dūeil ;
Je pleurerois sans cesse un malheur si funeste ;
Et ferois, jour et nuit, l'amour à ton cercueil.

Malgré ces quelques tâches, *La belle vieille* de Mainard, par la sincérité et la noblesse du sentiment qui y est exprimé, par l'originalité qu'y montre l'auteur, par la supériorité marquée de Mainard sur ses modèles, demeure un des plus beaux poèmes lyriques qu'on ait écrits en français. Ajoutons à la gloire de Mainard que Sully Prudhomme y puisa le sujet de quelques unes de ses stances les plus tendres :

Je vous rapporterai votre jeunesse blonde
Tout l'or de vos cheveux est resté dans mon cœur
Et voici vos quinze ans dans la trace profonde
De mon premier amour patient et vainqueur³.

Arrivée à ce degré, l'imitation est déjà de la création. Si Mainard a encore besoin du secours d'autrui, c'est que sa spontanéité ne peut d'elle-même se mettre en branle, que son imagination a besoin des excitations du dehors pour partir en campagne. Mais une fois que son talent a pris son essor, son vol est libre et original.

1. Ed. Alleaume, t. II, p. 190. Théophile est plus naturel dans le début de l'ode 3 de *la Maison de Sylvie* (t. II, p. 201).

2. Properce, *Élégie* XIX, vers 17-19. Les v. 3-4 de la même pièce ont sans doute inspiré les str. 16 et 17 de *La belle vieille*.

3. Ce rapprochement est indiqué par M. P. Fons, Notice à l'éd. qu'il a donnée des *Œuvres choisies* de Mainard, Paris, 1909, p. 26.

Comme Malherbe loué par Godeau de s'être contenté de prendre l'ordre et l'artifice des anciens « sans dépendre servilement de leur esprit » et d'avoir su, en regardant ce que les Français goûtent, n'avoir pas péché contre la bienséance, Mainard a eu l'habileté de moderniser les idées de ses modèles, de les transporter agréablement dans le monde français. Autant que le réformateur, il s'est montré capable d'entrer dans une noble émulation avec les écrivains qu'il prend pour guides, de compléter le texte qu'il suit, d'en retrancher les ornements oiseux, d'inventer des détails expressifs qui donnent au passage qui l'a inspiré sa pleine et entière signification. « Il s'est enrichi de leurs dépouilles, s'écrie Godeau à propos de Malherbe imitateur des anciens, il s'est paré de leurs ornements, mais il les a changés auparavant avec tant de dextérité, qu'il faut avoir bonne vue pour les distinguer d'entre ceux qui sont à lui ». Mainard, lui aussi, à la différence de la plupart des auteurs de la Pléiade qui « pillent la Grèce et saccagent la Pouille », a atteint cette façon d'imiter « fine et adroite » dont Malherbe, au dire de Balzac¹, a donné l'exemple et qui devait être celle de l'école française classique. Enfin dans certains morceaux où l'on perçoit mieux qu'ailleurs l'écho des battements du cœur du poète, Mainard s'est, à notre gré, élevé au-dessus de Malherbe, en portant l'imitation à la hauteur de la création. L'émotion vraie et forte dont notre auteur est saisi, convertit complètement les pensées des autres, retourne leurs images et donne aux emprunts dont elle a eu besoin pour se cristalliser, une portée qui diffère en tous points de celle du texte primitif, une nuance qui fait contraste avec celle de l'original.

III

La comparaison que nous avons instituée entre Mainard et ses modèles, nous a montré comment notre poète imite. Il nous reste à indiquer ses rapports d'une part avec les poètes précieux, d'autre part avec les poètes berniques et burlesques

1. XXXI^e entretien, *Œuvres*, t. II, éd. 1663.

pour nous rendre compte d'une manière plus complète de ce qu'il imite.

La préciosité a chez Mainard de profondes racines puisque ses premiers éducateurs littéraires ont été les Italiens, auteurs de pastorales, et notamment le Tasse avec tout le « clinquant » de son *Aminte*, ainsi que les poètes raffinés de l'époque d'Henri IV : Honoré d'Urfé, Jean de Lingendes, Desportes et Bertaut.

En se rangeant sous la discipline de Malherbe, Mainard vit encourager son goût pour le précieux. Le chef de la nouvelle école était un peu moins ennemi du « phébus » que son ami Peiresc ne le pensait ¹, car, parmi les anciens dont il prescrivait à ses élèves la lecture, certains comme Ovide, Stace, Martial, aiment à subtiliser la pensée, à la compliquer, à courir après l'expression rare et alambiquée.

Déjà, chez le chantre des *Amours* et des *Métamorphoses*, on rencontre quelques germes de la décadence toute proche de la littérature latine. Martial, l'auteur préféré de Mainard, a rempli ses écrits de traits qui accusent d'une manière manifeste la corruption du goût. On sent chez l'épigrammatiste latin l'effort qu'il fait non pas pour revêtir ses pensées de leur expression la plus naturelle et la plus juste, mais pour les habiller de la façon la plus piquante et la plus imprévue. On peut suivre chez lui la recherche de l'artifice, du « fin du fin », au lieu de la simplicité. Ses ouvrages, comme ceux des autres décadents latins ou grecs, offrirent des ressources abondantes au vocabulaire des précieux. C'est chez Martial qu'elles trouvèrent qu'on pouvait appeler le miroir un « conseiller des grâces », et nous craignons fort que l'abbé Cotin, dans ce fameux sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie, raillé par Molière dans les *Précieuses ridicules*, n'ait pas « imité littéralement » Mainard, comme l'assure M. Roy ², mais bien l'épigramme de Martial sur la fièvre de Lentinus ³. Notre auteur, comme le galant abbé, comme M^{lle} de Scudéry, comme le rhétoricien Balzac, qui eux aussi, ont développé le même sujet, n'a fait que s'adresser à la

1. *Lettres de Peiresc*, éd. c., t. V, p. 30.

2. E. Roy, *Etude sur Charles Sorel*, Paris, 1891, p. 313.

3. Liv. XII, épigr. 17.

source commune. A l'exemple de Martial qui avait transformé la fièvre en compagne inséparable de tous les plaisirs du riche Léntinus, Mainard personnifie la goutte ¹. Son marquis malade la montre au *Cours* et à la comédie, lui fait apprécier les bisques et les vins d'Espagne, la couche avec lui sur des matelas de satin... Même, il arrive à Mainard de traduire dans le style des ruelles, certaines des pensées subtiles de son modèle :

Genus, Aucte, lucri divites habent iram :
Odisse quam donare vilis constat.

Mainard conseille avec ironie à son riche de s'emporter pour ne pas payer ses dettes :

Ne te laisse jamais fléchir,
Le revenu de ta colère
Est capable de t'enrichir ².

C'était mettre à la pointe d'une épigramme une métaphore que les « alcôvistes » du « réduit » de M^{me} de Choisy, comme ceux de l'hôtel de Rambouillet, goûtaient beaucoup : « Vous avez dix mille livres de rente en fonds d'esprit qu'aucun créancier ne peut saisir ni arrêter » rencontre-t-on chez l'historien des précieux et, pour se moquer de leur figure favorite, Molière fait dire à Climène dans la *Critique de l'Ecole des femmes* (sc. VI) : « Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui a du revenu en sens commun ³ ».

L'admiration de Mainard pour le lyrique italien F. Testi, aggrava son penchant pour la préciosité. Avant de devenir, comme le P. Bouhours l'appelle, l'Horace des Italiens ⁴, ce *seicentista* avait payé « son tribut d'admiration à la mode pétrarquiste et mariniste » ⁵. Certaines des épigrammes de Mainard

1. Ed. Garriss., t. III, p. 140, *Vos drogues ne servent de rien*.

2. *Ibidem*, t. III, p. 62 — Martial, liv. XII, épigr. 13.

3. Nous empruntons ces deux citations à M. Roy (*o. c.*, p. 304) qui n'a pas saisi le rapport de cette métaphore des précieuses avec le texte cité de Martial.

4. *Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, 1687, p. 141.

5. H. Hauvette, *Littérature ital.*, 1906, p. 304. — V. comme exemple rare de mauvais goût la strophe finale de l'ode de Testi à Giov. Batt. Ronchi (*Poesie liriche*, Modana, 1636, p. 183). Le poète se compare à Troie ; à l'instar des héros grecs, les yeux de Cynthie l'ont réduit en ruines, etc.

du *Recueil* de 1626 offrent déjà des spécimens du mauvais goût dont l'avait infecté le maniérisme de son modèle. En parlant la nuit à sa dame, le précieux italien avait déclaré que seules les ténèbres sont pour lui claires et sereines car il y peut voir son « soleil », et il avait poursuivi avec une recherche enfantine de l'antithèse :

Così mentre aspettando il cor sì dole
 Odio il dì, bramo notte e mi conviene
 Per vedere il mio sol fuggire il sole.

Mainard, à son tour, s'écriera :

Que mon sort est capricieux
 Pour voir le soleil qui m'éclaire,
 Il faut que je ferme les yeux !¹

La même anthologie contient deux petites inspirations idylliques d'une gentillesse pleine d'artifice² et une « belle matineuse » que Ménage a oublié de citer parmi les pièces qui ont traité ce thème³, mais dont l'origine italienne, tout comme celle des sonnets de Voiture et de Malleville, est évidente. On relève même dans les dernières productions de Mainard des traits empruntés à ce modèle. Dans son épitaphe de Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, Fulvio Testi avait fait cette réflexion subtile :

Ne maraviglia è già s'asconde, e serra
 Un marmo vil sì preziose spoglie.
 Che proprio de tesori è star sotterra.

Mainard termine son épitaphe d'André Hurault de l'Hospital, de la même manière :

1. *Rime di Fulvio Testi*, Modona, 1617, in-12°, p. 37. — Mainard, t. III, p. 76.

2. Ce sont les épigr. : *Charmant rossignol...* (t. III, p. 103) et *Aminthe assis au bord d'une fontaine...* (t. III, p. 118) dont il a été question à la fin du chap. précédent.

3. III, p. 103, *La nuit est sur nostre hemisphère*. Aucune des pièces citées par Ménage dans sa dissertation bien connue n'est le prototype du dixain de Mainard. Le thème de Gongora et de Luis Martin qui a inspiré à Voiture un autre sonnet — la dame du poète en se levant de bonne heure fait croire à la nature que le soleil a paru — est plus voisin de la piécette de notre auteur. L'idée espagnole dérive d'ailleurs de la poésie italienne (cf. Lanson — *Etudes sur les rapports de la litt. franç. et de la litt. espagnole au XVII^e siècle*. *Revue d'hist. litt. de la France*, 1897).

Ne t'émerveille pas si le vouloir des cieux
 Cache au sein d'une tombe un cœur si précieux
 Le propre des trésors est d'estre sous la terre ¹.

De même, dans une « étrenne » au cardinal Fr. Barberini, Testi avait fait tomber son sonnet sur la réflexion suivante :

D'un angelica man proprio e' l lavoro
 E chimico divin puo il vostro ingegno
 Far d'un anno di ferro, un anno d'oro.

L'application de la transmutation des métaux à l'âge présent séduisit Mainard qui, à son tour, assura le chancelier Séguier, son bienfaiteur :

Que ta belle chimie estonne l'univers !
 De cet âge de fer qui méprise les vers
 Tu fais un âge d'or aux Virgiles de France. ²

La préciosité n'entama pas le fond même de l'esprit de Mainard. On a sans doute remarqué que son invention ne s'exerce pas sur les modèles précieux, qu'il copie plutôt qu'il n'imité. Il n'y ajoute rien de son cru ; il les admire naïvement et en enchâsse les traits dans ses vers.

Mainard a un peu du ridicule ou du travers du littérateur provincial qui se croit obligé d'imiter ce qui est goûté à Paris, sous peine de paraître arriéré ou démodé. Mais la nature de son talent, robuste et sain dans sa constitution intime, ne se prête pas aux finesses ni aux gentilleses d'esprit nécessaires pour réussir dans le genre précieux. Il lui est impossible de trouver ces pensées tourmentées et brillantes, déconcertantes et compliquées, qui donnent un air de rébus aux vers des

1. III, p. 262. — Testi, *Rime*, 1617, p. 107.

2. III, p. 20. — Testi, *Poesie liriche*, 1636, p. 198. Testi s'est peut-être inspiré des vers célèbres où Virgile annonce qu'un enfant doit naître qui bannira le siècle de fer et ramènera l'âge d'or (*Egl.* IV, vers 8-9). Ce sonnet de Testi ainsi que le précédent ont été traduits par Urbain Chevreau (*Poesies*, Paris, 1636), qui mit encore en français d'autres morceaux du *scientista* cité, ainsi que des poésies de l'espagnol Lope de Vega et du portugais Camoës. Sa *belle gueuse*, sa *belle areuyle*, sa *belle prisonnière* etc. dont il n'a pas indiqué le modèle, dérivent des *canzoni* ayant le même titre de Gaspar Murtola. Il est intéressant de remarquer que c'est Mainard et Chevreau qui ont fait connaître Testi aux Français ; Ménage en parlera après eux dans la préface de l'*Aminte*, ainsi que Bouhours (*o. c.*) et Baillet dans ses *Jugemens des savans* (t. IV, pp. 203-204). Peiresc n'y fait aucune allusion dans les sept volumes de ses *Lettres* et ce n'est qu'au moment du séjour de 1644 de Mainard à sa campagne que Balzac demande à Chapelain son avis sur les odes du favori du duc de Modène (*Lettres inéd.*, 20 juin 1644).

petits-maitres ou des abbés pomponnés de l'époque. La préciosité s'arrête chez lui à la surface; elle se borne, si l'on excepte les endroits traduits, à quelques locutions ou figures dont il émaille son style.

M. Roy a montré quelle tendresse les précieux manifestent pour les périphrases déguisant d'une manière ingénieuse la pensée, afin d'offrir au lecteur ou à l'interlocuteur le plaisir de vaincre la difficulté et de communier avec eux dans un langage qui n'est pas à la portée de tout le monde. On relève certaines de ces périphrases chez Mainard. Par exemple l'expression : les *antipodes de la raison* que Saumaize a notée dans son *Dictionnaire*, comme fort employée par la société dont il s'est fait l'historien¹.

On le passe pour l'antipode
Des esprits doux et raffinez

rapporte Mainard, au sujet de son ridicule magistrat. De même, avant le musqué Benserade, notre auteur a appliqué à une coquette la périphrase *d'antipode des prudes*². On se rappelle qu'au moment où, contre son gré, M^{me} de Choisy fut obligée de quitter Paris, M^{lle} de Montpensier fit le portrait de cette jolie précieuse sous le nom de *la charmante exilée*³; c'est presque de la même manière que Mainard désigne la paix dans une épigramme à Richelieu :

Rends-nous cette belle exilée.

Il recourt à une locution analogue pour prier la Fortune, « cette aimable vagabonde », de quitter enfin les Espagnols pour suivre « la première teste du monde », qui, bien entendu, est Louis XIII. Mainard se surpasse lui-même en appelant le songe, dans l'épigramme imitée de Testi, *ce doux sorcier de mon ennuy*, ou en dénommant les astres *les yeux du ciel qui font les destinées*⁴. Ces périphrases, qui dérivent du désir de passer pour un écrivain de bel air, diffèrent complètement des

1. Cf. Roy, *o. c.*, p. 299 qui cite aussi des exemples de Balzac.

2. Mainard, t. III, p. 469 et pièce inéd. publ. par Garriison, t. III, p. 302.

3. V. p. 351 du présent ouvrage.

4. III, pp. 143, 255, 76, 172.

circonlocutions qui remplacent le terme propre afin de donner plus d'emphase ou de noblesse au discours. Telles sont *l'astre du jour ou le grand flambeau du jour ou l'astre qui mesure le temps pour le soleil*; *l'onde salée pour la mer*; *les filles de Mémoire pour les Muses*; *le travail mesuré qui sort de mon étude pour mes vers*¹. Ces fausses élégances, Mainard ne les a pas inventées; il les a trouvées dans l'œuvre de ses devanciers et, de même que son maître Malherbe², il les légua à la poésie classique des XVII^e et XVIII^e siècles.

Relevons encore chez Mainard certaines allégories qui traduisent la pensée d'une manière bien singulière. « Mes amis, déclare-t-il, me conseillent d'adresser mes vœux à une autre dame

Et que je dois faire un effort
Pour tourner vers un autre port
Les espérances de mes voiles³.

C'est une figure dans le goût des métaphores prolongées qui enchantaient les précieux. S'il ne tombe pas plus souvent dans ces fautes de goût, c'est que ses correspondants, qui sont en même temps ses correcteurs, l'en empêchent. C'est ainsi qu'ils réussirent à lui faire abandonner la métaphore que Saumaize a consignée dans son *Dictionnaire* : *digne de nos anciens* pour *digne de nos désirs*; notre poète condamna lui-même les vers où il l'avait enchâssée⁴.

Le penchant de Mainard pour l'emploi de l'adjectif neutre comme substantif est l'un des traits du style précieux. A vrai dire, ce procédé est assez ancien dans la langue, mais les précieux en firent un abus tout particulier. Ils se servirent surtout de certains de ces adjectifs substantivés : *le sérieux*, *le ridicule*, *le fin*, *le fin du fin*, *le tendre*, etc.⁵. C'est dans ses dernières

1. III, pp. 171, 146, 145. — *Ibid.*, 36, 181, 52.

2. Cf. la périphrase ridicule du premier tercet de son sonnet III à Henri le Grand pour désigner les tropiques.

3. III, p. 76.

4. Lettre CCLXVII. — Saumaize, *Dict. des précieuses*, éd. Livet, t. I, p. 82. Le même auteur cite encore (*ibid.*, p. 227) cette métaphore, tirée de la correspondance de Mainard : *Mes compliments ne travestissent pas ma pensée*.

5. Roy, *o. c.*, pp. 301-302.

productions que Mainard satisfait surtout à sa prédilection marquée pour ces dérivés :

On dit que les sçavans qui charment les ruelles
Ne trouvent dans mes vers ny le bon, ny le beau.

* * *

Tu sçais que je connois nostre divin mestier
Et que j'en voy d'abord le foible et le solide.

* * *

Et tout ce qu'il inspire à notre potentat
Montre qu'il met toujours l'utile après l'agréable ¹.

En marchant sur les traces de Maurice Scève, auteur quintessencié s'il en fut jamais, qui lui-même suivait en ce point Pétrarque, Du Bellay recommandait et employait des façons de parler comme *l'enroué des cymballes*, *le fraiz des umbrés*, *l'épès des forestz*, au lieu des *cymbales enrouées*, etc. ². Les précieux trouvèrent la même grâce que le théoricien de la Pléiade à donner un complément à l'adjectif neutre : *donner dans le vrai de la chose* ou *dans le doux d'une flatterie* ³. Mainard affectionne ces abstractions : *Qui soutiendra le faible de mon âge...* *Le froid de mes années a passé dans mes chansons...* *un beau qui n'est pas à vous...* *le marchand sur le bleu de l'onde* ⁴.

Nous rattachons aux traits précieux de la langue de Mainard l'emploi qu'il fait d'adjectifs juxtaposés qui se qualifient, tout en s'opposant par le sens. Ces composés se rencontrent chez les auteurs de la Pléiade et l'on sait que Lazare de Baïf est le créateur d'*aigre doux*, le seul adjectif de ce genre qui ait survécu ; on disait couramment *humble fier*, *doux cruel*, etc. Bien que Malherbe, en rayant *doux poignant* dans son *Desportes* ⁵, eût condamné ces alliances de mots, Mainard continua à juxtaposer deux adjectifs à sens contraire. Il se déclare ravi de

1. III, pp. XIV, 34, 45.

2. Cf. Brunot, *Hist. de la langue franç. Le seizième siècle*, p. 189. — *La doctrine de Malh.*, p. 351.

3. Roy, *loc. cit.*

4. III, pp. 172, 201, 169, 253.

5. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. 290.

faire un substantif d'un adjectif et de dire un *raisonnable violent*, un *heureux caché*¹. Ces assemblages d'adjectifs qui, au premier abord, semblent répugner de se trouver ensemble, sont de même nature que l'association agréable aux précieux d'adjectifs substantivés antithétiques : *avoir un furieux tendre pour quelqu'un*. Ils sont de même nature que les expressions « une douce rudesse », « une main audacieusement craintive » « agréablement fascheux » qu'on a relevées dans le style contourné des Escuteaux et des Nervèze, les romanciers en vogue du début du xvii^e siècle². Chez les italianisants de la Pléiade, comme chez les précieux du milieu ou du commencement du siècle, comme chez Mainard, ces réunions de mots viennent du désir de raffiner sur le style, de susciter la surprise chez le lecteur qui ne s'attend guère à voir intimement liés des mots dont le sens s'exclut. Il est bien connu le mot de Marino : *E del poeta il fin la maraviglia*. Voilà pourquoi Costar, « le plus galant des pédants, le plus pédant des galants », trouve beaucoup de grâce³ aux adjectifs composés de l'ode à Alcipe de Mainard : *un triste blanc, les injustes adorez*. Dans la même catégorie entrent les *lâches prudens qui tremblent dans le port ; les éloquens fardez que nostre siècle admire ; les illustres misérables.... le poly sauvage dont l'épigramme a tant d'appas*⁴. Peut-être faudrait-il joindre aux exemples précédents *des criminels audacieux*⁵.

Le goût de Mainard pour ce procédé lui fait juxtaposer des adjectifs dont le sens non seulement ne se contrarie pas, mais encore souvent est identique : *des heureux prudens, un illustre curieux, les prudens acherez*⁶. Enfin Mainard applique la juxtaposition à des adjectifs synonymes et forme de la sorte des

¹ Cf. lettres CCXIV et CCXLI.

² Cf. G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, liv. II, chap. 43, *Le style précieux*.

³ Lettre 201 de la seconde partie de sa correspondance déjà citée.

⁴ III, pp. 4, 191, 184. — Le dernier exemple est tiré d'un fragment inédit, lettre CCLXVII.

⁵ III, p. 230.

⁶ III, pp. 23, 43, 44, 56, 185, 191.

composés tautologiques : *un modeste caché, des raillants héroïques, un brave intrépide*¹.

Balzac, dont l'emphase s'allie à beaucoup de préciosité, aime lui aussi à se servir d'adjectifs juxtaposés dont le sens s'oppose : *les sages vaillans supportent les pertes... un si sauvage mélancolique ne doit jamais songer à sortir de sa retraite... le modeste vaillant, le sage ambitieux* (en parlant du duc d'Enghien²). — Chapelain, qui orna d'une préface l'*Adone* de Marino, écrit : *ce célèbre vertueux qui fait honneur à la Provence... vous pouvés refuser une responce à un ambitieux ridicule*³... Tristan l'Hermite, dans une épigramme liminaire du volume de *Lettres* de Mainard interpelle l'ombre de son ami : *Illustre possédé dont l'âme noble et belle...* Ces locutions un peu précieuses se trouvent chez un grand nombre d'écrivains du xvii^e siècle ; elles sont parfois nécessaires à l'expression de la pensée et Victor Hugo, dont le génie est presque totalement dépourvu d'affectation, en a tiré un parti admirable dans *Melancholia* :

..... les enfants, ces innocents cruels,
La suivent dans la rue, avec des cris de joie⁴.

*
* * *

Le burlesque de Mainard n'a ni la hardiesse ni l'intensité de celui du *Typhon* ou du *Virgile travesti* de Scarron. Indiquons cependant une série d'épigrammes où les Dieux sont représentés en des postures grotesques. Pour venger la perte d'un « guerrier vaincu » :

Mars joua si bien du baston
Sur le visage de Pluton
Qu'il en porte encore les marques.

1. III, pp. 64, 66, 264.

2. *Œuvres*, éd. 1665, t. I, pp. 1036, et 783. *Lettres inéd.*, 13 janv. 1646. — Cf. encore : *Des innocens affligez ; un fâcheux desgousté...* *Œuvres*, éd. in-f°, t. I, pp. 336 et 510.

3. *Lettres inéd.*, t. II pp. 123 et 220.

4. *Contemplations*, liv. III,

Venus, avecques son patin,
Souffleta Monsieur le Destin
Et Pallas fit berner les Parques,

Ou encore Mars dit cent pouilles au Sort, la Valeur choit et se démet une épaule, et le Mérite est rossé d'importance¹. Cette dégradation des hauts personnages de la légende ou de l'histoire est rare chez Mainard. Le burlesque est d'ordinaire chez lui un comique à outrance appliqué à des sujets sérieux, le parti pris de faire rire des choses les moins risibles². Scarron présente les héros grecs comme des personnages de mascarade, mais il cherche aussi à nous faire rire avec le tableau de ses propres souffrances. Mainard, de même, peint à l'aide d'hyperboles burlesques l'âge des vieilles femmes, leur maigreur ou leurs appâts flétris.

Ces plaisanteries, le poète les a bien empruntées parfois aux Italiens du xvi^e siècle, à Berni par exemple, dont il s'applique à imiter la verve joyeuse³, mais il en a trouvé aussi le modèle dans certaines pièces des Latins, surtout dans les épigrammes de Martial⁴.

C'est encore Martial qui lui a fourni les images d'une fantaisie grotesque, appliquées à des personnages de la mythologie. En s'excusant auprès d'un ami de ne pouvoir accéder à son désir d'expurger ses vers des passages trop risqués qu'ils renferment, Martial l'avait prié :

Nec castrare velis meos libellos
Gallo turpius est nihil Priapo.

1. Cf. t. III, p. 127 et *ibid.*, 122, 127, 131 (*Passant arreste... Cy git... Lorsque ce guerrier invaincu...*). Ces épigr. sont inscrites pour la première fois dans les *Recueils* de 1626 et de 1630.

2. C'est la définition générale du burlesque d'après M. Morillot, *Scarron et le genre burlesque*, liv. II, chap. 1, *Le burlesque, grandeur et décadence du genre*.

3. Le sonnet de Berni :

Chiome d'argento fine, irte ed attorte
Senz arte

qui a inspiré à Du Bellay son sonnet xci (cf. P. Toldo, *Études sur la poésie française burlesque de la Renaissance*, *Zs. f. rom. Philol.*, 1901, p. 74) est la source aussi des moqueries de Mainard dans l'épigr. : *Tu vis naistre mes bis ayeuz*.

4. Cf. par ex. le sonnet m, 16 de Mainard et l'épigr. 39 du liv. X de Martial qui offrent la même pointe. — Cf. encore *ibid.* 73, *Plusieurs siècles ont fait le tour et le rondeau* II, 289, avec les épigr. 33 du liv. III et 30 du liv. IX de Martial.

C'est la même opération que Mainard se refuse à faire à Pégase, la fière monture d'Apollon :

Ton goust et le mien sont divers
Mettre Venus hors de mes vers
Seroit-ce pas hongrer Pegaze ? ¹

De même notre poète tire du persiflage dont Juvénal poursuit les « vierges Piérides » et notamment Clio, mendiant à la porte des grands², les épithètes plaisantes dont il affuble irrévérencieusement les Muses : « scavantes pucelles » ou « illustres gueuses du Parnasse ». — « Vous ne trouvez pas même un sesterce sous les ombrages du Parnasse », avait soupiré Juvénal avec un comique douloureux. Ce ne sera pas un trait perdu pour Mainard qui reprochera aux Muses d'une manière burlesque :

Fondez tous les vers du Parnasse
Vons n'en sçauriez tirer un blanc³.

Mais c'est surtout aux Italiens que Mainard s'adresse ; c'est à eux, de préférence, qu'il emprunte des images bouffonnes et des rapprochements imprévus, tels qu'en présentent en abondance les productions joyeuses de l'Arétin et des poètes berlesques. Certains des poètes du xvi^e siècle, comme Du Bellay, Amadys Jamin, Vauquelin de la Fresnaye, avaient déjà mis à contribution ces modèles ; Régnier les avait imités davantage avec une verve chaude et étourdissante. Mainard y trouvera des ressources fécondes pour ses épîtres, ses chansons bachiques et surtout pour ses épigrammes.

A ses épitaphes burlesques, — *tombeau d'un gourmand* ou *de deux bossus* — correspondent les sonnets de Pistoia ou tel *capitolo* de Berni⁴. Sa plainte sur la mort d'une chatte⁵, de

1. Cf. Martial, épigr. 36 du liv. I. — Mainard, t. III, p. 332.

2. Juvénal, *Sat.* IV, v. 35-36. — *Sat.* VII, vers 7.

3. Juvénal, *Sat.* VII, v. 8-9. — Cf. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, p. 119 et *ibid.*, p. 94, *Muses se faut-il étonner*. La pointe est semblable.

4. Durand-Lapie et Lachèvre, *o. c.*, p. 103. — Ed. Garriss., t. III, p. 172. — Cf. P. Toldo, Etude citée dans la *Zs. f. rom. Philologie*, 1901, pp. 217-221. — L'épigr. III, p. 79 contre un bossu a pour point de départ un vers de la sat. X de Régnier : *Les Alpes en jurant lui grimpoient au collet*.

5. Ed. Garriss., t. III, p. 88. — Toldo, *rev. c.*, pp. 386-392. Dans sa lettre CXXIX Mainard avoue lui-même que sa *Chatte* est traduite de l'italien. Il nous a été

même que les regrets de Du Bellay sur son chat Belaud ou ceux de Passerat sur le trépas de son chien, traitent un sujet analogue à celui du *Lamento d'una gatta perduta* de Coppetta et du *capitolo* de Firenzuola *In morte d'una civetta*.

Régnier avait librement imité l'Arétin dans la description drôlatique des phénomènes de la nature. En parlant d'une nuit fort noire, il déclare que les Gobelins ne fabriquèrent jamais de teinture aussi sombre, et que, dans pareille obscurité, « Argus aurait passé pour un des Quinze-Vingts ¹ ». Mainard lit dans l'Arétin : « Giunsero a punto che il sole si haveva messi gli stivali, per gire in poste a gli antipodi, che lo aspettavano come polli balordi... ». Dans son ode au comte de Crussol, notre auteur applique à l'année qui commence ce que l'Arétin avait dit du soleil :

Comte illustre par mille preuves
Je te salue en ce beau jour
Que l'an a mis des botes neuves
Pour aller refaire son tour ².

Pour peindre l'infortune des poètes et la pauvreté des Muses, Mainard a plus d'une fois utilisé les traits des poètes burlesques. Dans sa satire à Giulio Doffi, Sansovino, raillant amèrement le sort des rimeurs, avait constaté que le laurier sert seulement aux hôteliers, en guise d'enseigne :

A lo hoste va l'allora ³.

C'est la source de la célèbre boutade de notre auteur :

L'art des vers est un art divin
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin ⁴.

impossible d'en identifier l'original, malgré le concours que nous ont prêté sur ce point des spécialistes tels que MM. Mignon et Vianey.

1. Vianey, *o. c.*, p. 437, qui cite l'Arétin, *Dialogue plaisant*, fin de la 2^{me} journée de la 1^{re} partie. — Cf. Régnier sat. X.

2. III, p. 220.

3. Vianey *o. c.*, p. 421. — Cette satire a été traduite par Vauquelin de la Fresnaie, livre III des satires, à Baïf (Régnier s'est souvenu du passage qui a inspiré Mainard; cf. sat. IV à Motin :

Et ravalant Phoebus, les Muses et la grâce
Font un bouchon à vin du laurier de l'arnasse⁵.

4. III, p. 412.

Déjà ici l'imitation est fort libre. Dans les sarcasmes dont il couvre les Muses, Mainard surpasse son modèle. Tout le monde se moque des odes et des rimes, avait dit, d'après Sansovino, Vauquelin de la Fresnaye :

..... et le riche usurier
Ne bailleroit là dessus un denier

C'est avec plus de nerf que Mainard oppose burlesquement le cheval ailé d'Apollon à la monture efflanquée des paysans :

Rengainez l'art des belles frases
La cour donneroit cent Pégases
Pour un bidet de cent escus ¹.

Dans son *capitolo della poesia*, Ludovico Dolce plaisantait amèrement les rimeurs :

Quanti vedete voi con gli occhi vostri
Andarsene a gran passi alle spedale
Per la vaghezza de purgati inchiostri ².

Avec plus de mordant, Mainard indique le fossé vers lequel s'acheminent naïvement ces rêveurs :

Malherbe en cet âge brutal
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital !

et il varie avec beaucoup de bonheur sa formule :

Et Pinde n'est plus un beau lieu
Mais une pente en précipice
D'où l'on tombe dans l'Hostel-Dieu !

ou encore :

Hippocrene, Pinde et Parnasse
Sont les chemins de l'hospital ³.

Ce rapprochement saisissant entre la vocation des hommes de lettres et la fin sinistre qui les attend, a séduit un grand nombre de poètes qui, en commençant par Chevreau et en

1. III, p. 111.

2. Vianey, *o. c.*, p. 121.

3. III, p. 103. — T. III, p. 78. Epigr. inéd., p. 209 de cet ouvrage.

finissant par Casimir Delavigne, ont répété la pensée de Mainard presque dans les mêmes termes que lui ¹.

Mainard perdit le goût du burlesque avant d'abandonner son inclination pour la préciosité. La plupart des passages que nous venons de citer appartiennent à des pièces insérées dans les *Recueils* de 1626 et de 1630. Vers 1640 notre auteur atténue souvent ce qu'il y a de trop hardi dans ses plaisanteries. En félicitant Richelieu de ses succès sur les Espagnols, il avait prédit tout d'abord :

Et bientôt l'aigle de l'Empire
Ne sera qu'un oiseau plumé.

C'était une figure bonne pour l'ami de notre auteur, Scarron, qui ne se fit pas faute de s'en emparer dans son ode de 1643 à M^{me} la duchesse d'Aiguillon². A propos de l'Empire, Scarron présage :

Et son pauvre aigle sans plumage
Deviendra l'homme de Platon³.

Dans la version définitive de cette épigramme qu'il adressa en dernier lieu à Mazarin, notre poète écarte ce qu'il y avait d'extravagamment comique dans sa première rédaction et conclut :

Et l'aigle portera la foudre
Du monarque des fleurs de lys⁴.

Un des traits du style et de la langue des auteurs burlesques est la vivacité de couleur des images, la familiarité et même l'avilissement de l'expression. Les burlesques qui aiment dégrader les pensées nobles et présenter les choses sérieuses sous un aspect folâtre, cherchent à mettre en rapport la forme avec le fond. Par des procédés qui sont analogues à ceux des

1. Cf. Urbain Chevreau, *Poésies*, Paris, 1636, p. 170. Pour Casimir Delavigne v. Labouisse-Rochefort, *Lettres biogr. sur Fr. de Maynard*, p. 263.

2. Cf. *Œuvres*, Paris, 1786, t. VII, p. 210. — Cf. pour la date de cette pièce Morillot, *o. c.*, p. 424.

3. Vianey, *o. c.*, pp. 113 et suiv. Ce critique rapproche ces vers de ceux « inconsciemment burlesques » du célèbre monologue de *Ruy-Blas* de Victor Hugo.

4. Ed. Garriss., t. III, pp. 61 et 324.

précieux, ils manifestent leur prédilection pour un style truculent, violemment enluminé de figures drôlatiques et saisissantes, de proverbes et de dictons populaires, d'expressions ramassées jusque dans le ruisseau. Régnier en avait donné l'exemple dans ses satires bigarrées d'images d'une originale fantaisie, de locutions prises trop souvent au langage des tavernes ou des halles. Scarron devait, plus que lui encore, encanailler la langue¹. Malgré la proscription prononcée par Malherbe contre les expressions « basses et plébees »², Mainard n'hésitera pas à en émailler ses chansons bachiques, ses épîtres et ses épigrammes, c'est-à-dire toutes ses pièces où se donne carrière son goût pour le burlesque. En parlant de ses vers il déclare :

Leur langage net et franc,
Fait la figue à la contrainte.³

On s'en aperçoit assez vite. Pour traduire le proverbe *sine Cerere et Baccho friget Venus*, il emploie des trivialités qu'il juge amusantes :

La douce mere des amours
A qui mon âme s'est rendue
Pere Bacchus, sans ton secours
N'est qu'une garce morfondue.⁴

Mainard aime encore à personnifier les éléments de la nature et à les présenter sous un aspect comique. En même temps, pour augmenter le côté plaisant de ces passages, il corse son langage de locutions franchement populaires, de proverbes du genre de ceux dont son ami, le comte de Carmain, a rempli une comédie fort connue⁵. A la pointe du jour, écrit-il dans la chanson bachique déjà citée, cet ivrogne :

Sur la moustache du soleil
Boit à la santé de l'aurore.

1. Morillot, *o. c.*, chap. 7 du l. II. *De la langue et du style de Scarron*.

2. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, pp. 236-247.

3. III, p. 109. — Cf. la même expression *faire la figue* dans son *Manifeste*, t. III, p. 218, str. 3 et dans son ode sur le charme des amours rustiques, t. III, p. 169, str. 3. Cf. dans Régnier *faire la figue*, sat. II et X.

4. III, p. 177, *Chanson bachique*, str. 8.

5. Les premières feuilles du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse sont couvertes de comparaisons et de proverbes que le poète avait évidemment l'intention d'employer

« Je passe les nuits entre les pots », déclare-t-il ailleurs,

Et quand l'ombre destend ses voiles
Je sollicite les estoiles
De prendre le vin de l'estrier.¹

Remarquons d'autres expressions populaires dont les unes ont, à son époque même, un air légèrement archaïque : *bouquer*, *jouer du talon*, *grimouche*, *je donnerois pour un fétu* (les mauvais buveurs), *j'ai mis en cage le preste-Jean et le sophy*, *le siècle des courtiaux*², etc. Notre auteur poursuit avec ténacité dans ses compositions railleuses la recherche du terme concret. Il avait commencé par écrire :

Voys-tu bien ceste femme altièrre
Que le blanc d'Espagne embellit.

Il corrige *Voys-tu cette donzelle altièrre*³. Il avait mis dans la première rédaction de son épître à Flotte :

Les dieux du gouvernement
Ayment mieux que cent poetes
Un soldat de regiment.

Il dira dans la version définitive de cette pièce :

Mettroient devant cent poetes
Un drille de regiment⁴.

Ces épîtres, ces épigrammes, ces chansons bachiques, pourrait-on objecter, sont des inspirations lyriques ou satiriques d'ordre familier, et une très grande liberté de langage y est tolérée. Certes, mais les licences que Mainard et, à plus forte raison, Régnier, Saint-Amant et Colletet se permettent, répugnent à la pure doctrine classique. Écoutons Chapelain, qui se montre ici, comme en un grand nombre de cas, le représentant de la doctrine de Malherbe, de la doctrine classique. En reprochant à Colletet ses façons

dans ses productions burlesques. « Il est estonné comme un homme a qui les cornes sont sorties... Il est plus double qu'un oignon... » etc.

1. III. p. 212.

2. III, pp. 165, 207, 289, 179, 211, 202.

3. Cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 50 v. et éd. Garriss., t. III, p. 126.

4. III. p. 203 et var. de 1638, *ibid.* p. 343.

de parler « populaires » et sa « goinfrierie de cabaret » qu'il « fourre » partout, même dans les sujets graves, il proclame que : « S'il falloit parler de festins, il falloit que ce fust sobrement et *dans certains termes généraux* avec lesquels la poésie qui est sage peut parler de tout et faire sa matière de toute matière¹ ». C'est la *réduction à l'universel* appliquée non seulement aux conceptions, mais encore au style et au langage.

*
* *

Comme chez Saint-Amant, comme chez Gongora ou chez l'Arétin, on rencontre chez notre auteur l'association du burlesque et du précieux. M. Lanson a montré² que ces deux styles loin de s'exclure, comme on l'a prétendu, sont des aspects différents de la même conception d'art, sont les résultats du même goût de fausse distinction. Penser ou s'exprimer finement coûte que coûte, déformer la réalité ou la tradition pour faire rire à tout prix, c'est également s'éloigner du naturel et également le contredire. Si les conceptions alambiquées et le style figuré sont de la pure affectation, il importe de remarquer que les contorsions qu'on imprime à la légende ou à la vérité pour les rendre risibles, sont, elles aussi, contre nature. Malherbe, le restaurateur de la poésie française, montrant en ce point comme en bien d'autres points que son usage n'est pas toujours conforme à sa doctrine, a, tout comme Bertaut et Desportes, donné dans les gentilleses de ces écrivains précieux avant la lettre. Certains de ses élèves, comme Racan ou l'abbé de Cérisy, sont tombés dans le même défaut et Balzac a associé le maniérisme à l'enflure, autre formule du même art.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, contredits par la pratique du chef et des membres de la nouvelle école, les principes sains et féconds qu'ils voulaient introduire en poésie aient mis tant de temps pour être non seulement reconnus, mais encore fidèlement observés.

1. *Lettres inéd.*, éd. c., t. I, p. 309, 30 oct. 1638.

2. *Études sur les rapports de la litt. franç. et de la litt. espagnole au XVII^e siècle. Gongora. Revue d'hist. litt. de la France, 1897.* — Cf. aussi art. s. St-Amant dans la *6^{de} Encyclopédie*.

IV

En faisant ressortir la médiocrité de l'invention de Mainard en comparaison de son aptitude à mettre en œuvre les conceptions d'autrui, Ménage appliquait à notre auteur le jugement que Jules César Scaliger a porté d'Erasme : *homo ex alieno ingenio poeta, ex suo versificator*¹. Cet avis ne nous semble pas tout à fait justifié, car il arrive à Mainard d'écrire, en copiant les originaux, de mauvais vers et d'en tirer parfois de très beaux de son propre fonds. Notre étude sur l'imitation chez Mainard, montre qu'il a réussi surtout lorsque l'inspiration de son modèle répondait à la sienne ou lorsqu'il a animé ses emprunts d'une émotion vraiment sentie. Ce qui revient à dire qu'il a excellé quand, tout en imitant, il a exprimé sa propre individualité. Or comme sa personnalité est faite surtout d'une sensibilité profonde et tendre, parfois sensuelle et presque toujours attristée, c'est dans la poésie élégiaque que Mainard a laissé ses chefs-d'œuvre. Ce sont l'ode à *Daphnis sur la mort de sa fille* où la douleur paternelle est exprimée d'une manière si touchante et à la fois si puissante, l'ode à la *Belle vieille* et quelques épigrammes toutes lyriques à Cloris, où son amour passionné, voluptueux sans fougue et sensuel sans emportement, vibre en accords sobrement pathétiques. Ce sont encore certains de ses sonnets ou les dernières strophes de l'ode à Richelieu qui respirent une résignation amère à l'injustice marquée par son siècle à l'égard de ses mérites, tels autres sonnets ou telles stances de l'ode à *Alcipe* d'où déborde son dégoût de la Cour, objet de ses rêves d'antan, et qui, à l'heure où le poète se rend définitivement compte du mépris qu'elle professe pour les beaux vers, montre à ses yeux toutes ses turpitudes. Par contre-coup, dans les mêmes morceaux, tel un rayon de soleil qui ferait plus violemment ressortir la noirceur d'un ciel d'orage, les passages où ce courtisan malheureux peint avec d'idylliques couleurs « le calme si doux de son désert », « les rochers et les bois » de son Quercy, « les pins

1. *Ménagiana*, éd. 1715, t. II, p. 313.

qui d'un si beau vert couvrent son ermitage. » Elles sont belles aussi et émouvantes les productions qu'il a remplies de ses pensées et de ses sentiments à l'approche des adieux suprêmes à la vie, tantôt frémissantes d'humilité et de contrition chrétiennes, comme le sonnet à son âme ; tantôt traversées de mélancoliques mais inutiles regrets, comme la paraphrase du *linquenda tellus* de l'ode à Alcipe ; tantôt enfin pénétrées d'une majesté grave et sereine devant la nécessité inéluctable de disparaître, comme le sonnet à Carmain ou la fin magnifique de l'ode précédemment citée.

Doué d'un cœur dévoué et affectueux, sachant cultiver l'amitié, apprécié par ses compagnons de plaisirs pour l'agrément de ses propos, Mainard devait triompher dans l'épître. *L'ode à son livre*, ses deux longues épîtres rimées à Flotte¹, certains de ses envois épigrammatiques, son *étrenne* au comte de Crussol², la remontrance amicale à son fils sont, comme on l'a fort bien dit, des causeries sentimentales. On les a comparées même à certaines épîtres de Musset³. Il y a beaucoup plus d'esprit et de rêverie chez ce dernier poète. Il y a, en revanche, une bonhomie, un abandon plein de grâce, une aisance charmante dans ces confidences ou ces vœux que Mainard adresse à ses amis. A l'opposé de Marot ou de Scarron qui, dans leurs épîtres, ne font que tendre la main ; à la différence de Boileau, dont les pièces similaires sont didactiques ou satiriques ; seules, au xvii^e siècle, les épîtres de Mainard nous captivent par ce mélange de familiarité sans vulgarité, d'enjouement et de malice naïve et nullement méchante. Rangeons donc, sans crainte de faillir par exagération, ces compositions de notre auteur parmi les meilleures pièces du genre.

Son entrain à se livrer à des exploits en l'honneur du « Dieu des plats et des bouteilles » s'est donné libre cours dans ses chansons à boire et ses invitations à table, d'une verve dépourvue de finesse, nous y consentons, mais chaude et amusante. Supérieures, à notre gré, aux chansons bachiques de

1. III, pp. 169 et 200.

2. III, p. 220.

3. E. Faguet, *Revue des cours et conf.*, 6 déc. 1894.

Guillaume Colletet et de Saint-Amant, trop tapageuses ou trop grossières, ces pièces de Mainard valent surtout par le mouvement d'une gaieté franche et soutenue qui les anime, par leur belle humeur copieuse et par leurs images d'un pittoresque savoureux.

Si nous écartons de ses épigrammes ses inspirations d'ordre lyrique — élégies en miniature, bagatelles sentimentales, bluettes amoureuses et impromptus de table, — il nous faut bien avouer que le reste, c'est-à-dire la majeure partie de ses épigrammes, est loin d'assurer à Mainard la gloire qu'elles lui ont valu de son vivant. Ménage l'appelle *culti rex epigrammatici*¹ ; Colletet jure ne savoir que ses épigrammes² ; Théophile professe qu'elles ont « de la magie »³ ; Guéret dans sa *Guerre des auteurs* lui attribue la primauté dans cette sorte de poésie⁴ ; Balzac qui a l'air d'en faire peu de cas dans ses lettres intimes⁵, déclare à son ami, dans ses *Relations à Ménandre*⁶ (Mainard), qu'il règne au pays des épigrammes, et Pellisson a tout l'air de croire que ce dernier jugement du rhétoricien est le bon. Il nous semble qu'il faut en rabattre un peu de ces éloges enthousiastes.

Faisons tout d'abord la part du temps et avouons que la foule de ses épigrammes qui s'acharnent sur les appâts flétris des vieilles femmes, qui harcèlent les poètes faméliques ou les miséreux de toute catégorie, qui tournent en ridicule les infirmités physiques ou promettent des volées de coups de bâton aux détracteurs du poète, ne nous divertissent guère aujourd'hui. Ajoutons que les plaisanteries du même goût de Martial et de Catulle nous ennuiant ou nous écœurent. Faut-il nous féliciter du progrès moral que nous avons accompli sur nos devanciers, ou tout simplement confesser que, dans l'état actuel de la civilisation, notre cruauté ou notre méchanceté, plus hypoerite et

1. *Poemata*, Paris, 1680, in-12, p. 431.

2. *Les poètes épigrammatiques* dans *Epigrammes*, Paris, 1633, in-12, p. 70.

3. Dans sa *Prière aux poètes de ce temps*, *Œuvres*, éd. Alleaume, t. II, p. 177.

4. Cité par Baillet, *Jugemens des savans*, t. V, p. 195.

5. *Lettres inéd.*, éd. c., 20 août 1646.

6. *Œuvres*, éd. 1665, t. II, p. 331.

plus raffinée, demande à s'exercer sur le compte du prochain d'une manière moins brutale ? Toujours est-il que ce que nous demandons à l'épigramme c'est de faire ressortir d'une manière comique et fine, des travers ou des ridicules de l'esprit ou du caractère. Ce n'est pas que Mainard fût totalement dépourvu d'ironie spirituelle. Son sonnet — épigramme à Richelieu : *Par vos humeurs le monde est gouverné* et ses vers gouailleurs « contre une vieille dame qui parloit phébus » — Mlle de Gournay, la fille savante — sont des productions qui enchantèrent ce connaisseur en choses d'esprit que fut Voltaire. Ce sont là des accidents dans l'œuvre épigrammatique de Mainard. Notre poète n'a pas assez de pénétration psychologique pour saisir les ridicules moraux ou intellectuels, ni assez d'habileté pour les mettre vivement en lumière.

Nous nous gardons bien de reprocher à Mainard, comme le firent Malherbe et certains de ses amis, de ne pas suffisamment acérer la pointe de ses épigrammes¹. Pour le réformateur de la poésie française comme pour Boileau, l'épigramme doit être avant tout « un bon mot de deux rimes orné », une saillie pleine de sel. Malherbe trouve fades les « épigrammes à la grecque », c'est-à-dire des petites pièces d'une naïveté pleine d'agrément. Notre poète ne pouvait se résoudre à les condamner. « Je voudrois fuir les pointes et m'esloigner du stile des Espagnols et des déclamateurs. A mon goust les poésies aigues ne sont pas les meilleures et le bon siècle de la latinité qui me sert de regle les a toujours rejetées² ». Cela n'empêche pas d'ailleurs Mainard de prendre pour modèle Martial qui cultive la pointe avec délices.

Mais soit que les épigrammes de notre auteur exposent avec une simplicité spirituelle une réflexion juste, soit qu'elles mettent en relief une pensée piquante, elles manquent presque toujours de cette brièveté élégante qui est une des qualités du genre. Qu'on lise son épigramme contre un écrivain qui cache

1. Racan, *Vie de Malherbe*, éd. c., t. I, 277. Cf. Chapelain, *Lettres inéd.*, 30 oct. 1639 à Balzac : « Nous avons veu icy beaucoup de nouvelles épigrammes de luy et toutes dignes de sa réputation. Je voudrois seulement qu'il affectast un peu davantage la pointe à la fin et que la queue fust au moins aussi belle que la teste. »

2. Lettre CCXVII à Fremin.

à dessein ses pensées afin de paraître plus profond : on conviendra qu'elle gagnerait en force si Mainard en avait condensé la matière en six vers, afin d'arriver plus tôt au quatrain final où le bons sens s'exprime avec une ingénuité charmante :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dy-moy, qui peut t'empescher
De te servir du silence ¹.

C'est ainsi encore qu'il gâte, en le délayant en douze vers, le bon mot de Martial sur un médecin qui, en devenant croquemort, n'a pas changé de métier ². S'il fait une application heureuse de l'hyperbole amusante de l'Arétin : *Soldato che con la barba et con la spada haveria fatto tremar l'estate et venir caldo al verno*, en avertissant un mauvais poète que :

Tes raisons et tes pensées
Robin sont assez glacées
Pour faire trembler juillet ³,

il atténue l'effet du trait final en écrivant sept vers avant de le lancer. C'est pis encore quand Mainard cède au désir d'écrire ses épigrammes non seulement en dixains comme Marot, mais en quatorze vers, c'est-à-dire d'en étendre la matière pour remplir le cadre d'un sonnet ⁴. Les poètes berniques avaient procédé de la sorte et, en France, Du Bellay avait décoché à la fin de certains sonnets des *Regrets* des flèches acérées :

Et du Bellay quittant cette amoureuse flamme
Premier fit le sonnet sentir son épigramme ⁵.

Seulement, comme le talent de Mainard ne brille pas par la finesse, et que, lorsque sa sensibilité ne l'alimente pas, son invention est mince, notre auteur est obligé, pour étoffer la

¹ III, p. 139.

² III, p. 137, *Robin a quitté le debit...* Mart., I. Iiv., ép. 31.

³ III, p. 134, *Je crains que cette saison...* cf. l'Arétin, *Giornata 3^a della 2^a parte*, cité par l'annot. anon. de la Bibl. Arsenal.

⁴ Balzac loue cependant « cette nouvelle espèce mestive entre le sonnet et l'épigramme (*Lettres inéd.*, 12 déc. 1645).

⁵ Vauquelin de la Fresnaye cité par Ste-Beuve, *Tableau de la poésie franç. au XVI^e siècle*, art. s. Du Bellay.

donnée de l'original, de l'accompagner d'un commentaire laborieux ou de la traîner dans des redites oiseuses. Ainsi il a marqué sur son cahier cette pensée traduite un peu littéralement d'Horace :

Cher amy que dirois-tu
Si pour apaiser l'envie
J'abandonnois la vertu ?

Comme il s'avise d'en faire le tercet final de l'un de ses sonnets-épigrammes, Mainard s'appesantit en onze vers sur la critique qu'on lui fait de manier une plume « vraiment gasconne¹ ». Cette piécette est encore assez agréable. Moins bonne est l'épigramme de quatorze vers où Mainard s'est emparé de la plaisanterie de Martial à l'endroit d'un amphityrion qui se prétend poète : « les applaudissements de tes convives s'adressent à l'éloquence de ton souper et non à la tienne » :

Sylvandre, il est vrai, je l'avoue
L'excellence de tes repas
Fait qu'impudemment je te loue
D'une vertu que tu n'as pas.

Et l'auteur, qui cheville dans le premier des vers cités, affaiblit davantage sa plaisanterie en la prolongeant dans les deux tercets et en donnant à son quatrain une introduction qui fait languir son épigramme :

Flote mon confident s'estonne
Que je sois devenu flateur
Et qu'à tout moment je te donne
La qualité de bon auteur².

Outre la prolixité, il nous semble que les épigrammes de Mainard souffrent d'un autre défaut : la composition en est

1. Mainard, t. III, p. 80. — Horace, sat. III du liv. II : *Invidiam placare paras virtute relicta*. — Labouisse-Rochefort a donné « la strophe d'attente » citée plus haut comme un fragment inédit. MM. Durand-Lapie et Lachèvre l'ont reproduite dans *Deux homon.*, p. 412, sans s'apercevoir que Mainard l'avait enchâssée dans une épigramme.

2. III, p. 70. Martial liv. VI. épigr. 48. — Cf. aussi à ce point de vue l'épigramme III, p. 82 : *Il est rayé Denis* avec Martial, liv. I, épigr. 41. De même le dixain *Colin tu portes dans les cieux* (t. III, p. 104) avec Martial, liv. II, épigr. 27 et liv. IX, épigr. 120 ; enfin le dixain, *Paul rougy de ton avarice*, t. III, p. 121, avec Martial, liv. XI, épigr. 67.

souvent lâche, et les idées non seulement s'enchaînent mal, mais parfois se contredisent. On pourrait aisément scinder tel sonnet-épigramme, par exemple celui de la page 92 du tome III de l'édition Garnier. Les deux quatrains constitueraient une première épigramme dont le titre serait : « éloge des mérites du poète fait par lui-même » et qui finirait sur une louange imitée de Martial : « l'austère centurion lit les écrits du poète au milieu des glaces de la Gétie ¹ ».

Et Turenne voit nos guerriers
Lire mes vers dans la tranchée.

Les deux tercets formeraient une autre épigramme dont la pointe rappelle la menace de Catulle à Ravidus, son rival en amour, de le punir en immortalisant le nom abhorré dans ses iambes ². Le titre de cette seconde pièce pourrait être : « à un détracteur du poète » :

Je découvre ta vanité
Tu désires que ma satire
Te monstre à la postérité.

Ailleurs Mainard raille un rimeur famélique :

L'indigence qui t'a surpris
Porte un autre mal-heur en croupe,

car les bons esprits :

disent que les vers
Que tu donnes à l'univers
Sont frères des nuits éternelles ³.

Il est malaisé de saisir le rapport qui pourrait exister entre l'indigence et l'obscurité des vers qu'elle « porte en croupe ».

Le décousu de la composition et le peu de cohésion des idées s'accusent davantage dans les portraits satiriques de notre auteur, en raison de leurs dimensions plus considérables. C'est dans son *Magistrat* que ressortent surtout la médiocrité de sa psychologie et l'incohérence de ses observations. Mainard a accablé

1. Mart., liv. XI, épigr. 3.

2. Catulle XL.

3. III, p. 78.

son personnage¹ de tous les vices, de tous les défauts, de tous les travers : il est vaniteux, sot, pédant, fat, stupide, ignorant, avare, injuste, prévaricateur, il parle une langue surannée, a la manie de compter ses pas aussi exactement que ses pistoles... Dans cette accumulation confuse et embrouillée, les traits se heurtent, se contredisent et s'annulent. Oubliant qu'il nous avait appris que

Les auteurs des deux belles langues
Sont exclus de son cabinet,

Mainard relate trois quatrains plus loin :

On diroit que le neuf Pucelles
L'ont eslevé dans leur giron,
Et qu'il a des frazes plus belles
Qu'Isocrate, ny Ciceron.

Son ode du *Poltron*² se décompose nettement en deux parties dont la première seule mérite ce titre. La seconde qui comprend les quatre derniers quatrains est un avertissement donné aux ennemis du poète. Qu'ils se tiennent sur leurs gardes s'ils ne veulent pas que Mainard promène leur honte par tout l'univers ! L'odesatirique du *Théologien*³ est un assemblage de quatrains qui se suivent, mais ne s'enchaînent nullement. On pourrait les disposer dans un autre ordre, sans que le sens du morceau en souffre. Pourquoi à la strophe VI sur le livre du théologien « qui ne fera ni bien ni mal aux calvinistes de France », succède la strophe VII où l'auteur assure que les imprimeurs de cet ouvrage vont faire banqueroute, plutôt que la strophe XI où Mainard déclare que « dans ce misérable ramas » les docteurs de l'Eglise parlent un langage d'hérétique ? L'examen du brouillon de cette pièce est, à ce point de vue, particulièrement intéressant. La strophe XI y figure à la place de la

1. III, p. 158. — Noter, de plus, que les deux premiers quatrains présentent une double introduction.

2. Dans l'exemplaire des *Oeuvres* de Mainard, éd. de 1646, de la Bibl. de l'Arsenal, cette ode (éd. Garriss., t. III, p. 163) est intitulée *Le Poltron*.

3. C'est le titre que porte, dans l'exemplaire des *Oeuvres* de 1646 de Mainard, appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal, l'ode qui figure à la p. 165 du t. III de l'éd. Garrisson.

strophe IV et la strophe XII est au lieu de la strophe VI, enfin la strophe VII du texte y est la strophe finale ¹.

Certes, l'agencement de ses épîtres et de ses odes élégiaques et morales dénote maintes maladresses. Mais, comme l'inspiration soutient notre poète, qu'il a remplies ses poésies personnelles d'un souffle sincère, l'unité s'y établit d'elle-même et les impressions que laissent ses strophes se succèdent en gradation ascendante jusqu'à la strophe finale qui condense l'effet produit par toute la pièce.

1. Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 192 verso et s.

CHAPITRE III

L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD, DISCIPLE DE MALHERBE. SON ORIGINALITÉ

(Deuxième Partie)

LE STYLE, LA SYNTAXE, LA VERSIFICATION

- A. — La conception que Mainard se fait de l'art littéraire est identique à celle que s'en fait Malherbe. Procédés d'exécution recommandés par Malherbe : détermination des noms exprimant des divisions du temps à l'aide de numéraux cardinaux. — La rhétorique de Mainard et celle de son maître : la correction ; l'antithèse ; la répétition. — La pureté et la clarté. Le travail du style chez Mainard : fautes qui subsistent dans ses vers, en dépit de la peine qu'il s'est donnée de les corriger.
- B. — Qualités distinctives du style de Mainard : La netteté et le naturel.
La netteté : Comment Mainard y arrive ; a) proscription des chevilles ; b) bannissement des adjectifs qualificatifs.
Le naturel : a) Construction régulière, rejet des inversions ; b) la proposition principale n'ayant pas ou n'ayant qu'une seule subordonnée, expression ordinaire de ses pensées ; c) indépendance syntaxique du vers ; proscription de l'enjambement.
- C. — Observations sur la versification de Mainard dans ses rapports avec ses procédés de style et la construction de ses phrases. — Manière dont ses vers sont détachés. — Ce qu'un pareil procédé ajoute à la netteté ordinaire du style de Mainard. — La coupe du vers. — La strophe. Coupe du sixain et du dixain. — Admiration de Malherbe pour l'habileté rythmique de Mainard. — Parenté du génie du maître et du disciple.

I

Mainard se fait de l'art littéraire la même idée que Malherbe. Pour lui aussi la poésie est moins le fruit de l'inspiration et de l'enthousiasme que celui du travail. En louant son maître, dans un sonnet inséré dans les *Délices* de

1615¹, c'est au talent avec lequel il « range ses chansons » qu'il rend hommage ; il néglige de parler des qualités de son génie ; il oublie le poète, en complimentant le grammairien, le styliste et le métricien. La beauté des vers, écrit-il, vient d'une profonde méditation et « d'une longue patience² ». « Imiter les bons originaux³ », voilà pour le fond ; tâcher d'atteindre la perfection en châtiant sans cesse les vers, en leur faisant subir sans relâche le polissage de la lime, voilà pour la forme. Dans les années d'épreuves où, par suite de sa brouille avec Noailles et de ses embarras d'argent, il est obligé d'habiter Saint-Céré, Mainard se livre à un travail opiniâtre pour affiner le style de ses vers. Afin de laisser à la postérité une œuvre sans reproche, il revise scrupuleusement son abondante production, en écarte tout ce qui lui semble indigne de l'impression définitive de son volume et ne garde que les pièces qui lui semblent méritoires, non toutefois sans les retoucher avec minutie. Il remplace les vers qui blessent son goût par des variantes plus heureuses et substitue aux expressions vagues ou défectueuses les termes propres et précis. Selon l'habitude du temps, il adresse à ses amis les différentes versions d'une pièce ou les diverses leçons d'un même vers et les prie de lui en indiquer la meilleure. Les remarques que lui envoient ses critiques le fâchent autant lorsqu'elles sont justes que lorsqu'elles sont déplacées. « Sa bile plus forte que sa raison⁴ » s'échauffe, même quand il doit s'avouer qu'il a tort. « Mesnagez-moy, écrit-il à Frémin, un vieux (*sic*) artisan ne souffre que mal-aisément qu'on deschire sa besogne... tout petit que je suis, je veux estre flatté comme les grands »⁵. Au fait, s'il défère parfois aux censures de ses amis, le plus souvent il refuse d'y acquiescer « quand mesme toute l'Académie le lui ordonneroit », que même « toute la France le condamneroit là-dessus⁶ ». Il se défend « par l'autorité du bon Malherbe, que

1. II, p. 492.

2. Lettre CCXXXI.

3. Lettres CCXXIX et CLXXI.

4. Cf. I. CCLIV.

5. Cf. I. CCLXXVI.

6. Lettres CXLIX et CCXXXV.

j'ay tousiours creu plus scavant en nostre grammaire que tous ceux qui se meslent de la raffiner¹ ».

Cette admiration à l'égard de Malherbe écrivain et versificateur se traduit par l'emploi indiscret qu'il fait de sa rhétorique, par le respect des règles posées par son maître relatives au style, par l'adoption des tendances de sa syntaxe et de sa versification.

Mainard aime se servir des expressions que Malherbe a employées. Comme lui, il dira *âge penchant* pour « vieillesse »² ; se souvenant du vers de Malherbe :

Le plus beau de nos jours est en leurs matinées,

il écrira, avec moins de propriété dans les termes :

Ma vie a desjà passé
Ses plus belles matinées³.

Il accolera au même substantif le même adjectif : *notre capital ennemi*⁴ ; empruntera à Malherbe des hémistiches tout entiers : *le temps qui toujours vole*⁵ ; montrera de l'inclination pour les abstraits : *la jaune beauté des moissons... les palais y sont pleins d'orgueil et d'insolence... Chaud amy... rare bonté que j'admire*⁶. La prédilection que montre Mainard pour l'emploi, à côté de noms exprimant une division du temps, de déterminatifs précis est un des traits qui marque excellemment l'admiration qu'il professe pour les procédés de style de son maître.

1. Lettre CCLXVIII.

2. Mainard, t. III, p. 93. — Malherbe, vers insérés dans sa lettre XI à Racan, éd. Lalanne.

3. Mainard, t. III, p. 177, str. 3. — Malherbe, *Sur le mariage du roi et de la reine* ; str. finale.

4. Mainard, t. III, p. 234, v. 22. — Malherbe, *Pour la reine, pendant sa régence, (Fragments)* str. 13.

5. Mainard, t. III, p. 213, v. 5. — Malherbe, stances. *Quoi donc ma lâcheté..*, st. 8, v. 1.

6. Mainard, t. III, p. 253, v. 21 ; p. 44, v. 6 ; p. 200, v. 18. — Cf. Malherbe : Un fleuve impétueux qui :

Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

(*Au roi Henri le Grand sur son voyage de Sedan*, st. 5)... *Faire mourir l'insolence des crimes* (Sonnet à Richelieu : *Peuples çà de l'encens...*)

En rencontrant des expressions comme *mille tourmens*, Malherbe s'écriait d'un ton moqueur : « peut-être n'y en avait-il que quatre-vingt-dix-neuf » et « estimoit qu'il y avait de la grâce à nombrer nécessairement »¹. C'est surtout quand il s'agit de mois, de saisons ou d'années qu'il aime employer un nom de nombre précis — trait qu'il a pris, remarque M. Counson², à Horace.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs³.

C'est une des exigences de Malherbe qui embarrassèrent le plus Racan ; il s'y soumit tant bien que mal du vivant de son maître, mais ensuite il s'en libéra. C'est au contraire après la mort de Malherbe, dans les poésies que notre auteur fit sur le déclin de sa vie, qu'il respecte scrupuleusement cette règle et qu'il en donne même de plus nombreux exemples que son maître. Il semble qu'il lui soit impossible d'employer un mot qui indique une division du temps, sans l'accompagner d'un numéral cardinal : *Et sept lustres entiers ont blanchi mes cheveux... J'ay veu cinquante moissons... Trente avrils ont sur nos montagnes... (le soleil) A six fois meury la vendange... Huit lustres ont suivi le jour ou tu me pris... Depuis vingt ans... Depuis quatorze hivers... Depuis un an entier... Sept ans entiers ont grossi nostre histoire*⁴... Ce procédé, cher à Malherbe et que Mainard exagère, donne un air de précision extrême à la pensée.

Mainard emprunte à son maître l'usage de certaines figures de rhétorique et s'en sert avec les mêmes particularités ou dans les mêmes circonstances que lui. Ainsi il aime employer la correction pour donner plus de magnificence à son discours. Après Malherbe qui s'était écrié : *Mon roi, l'exemple des rois... le plus grand des rois*, notre poète appelle Louis XIII : *Ce prince, le*

1. Racan, éd. c., t. I, p. 284.

2. O. c., p. 121.

3. *Aux ombres de Damon*, st. 6.

4. III, pp. 53, 201, 260, 143, 187, 42 et 267, 43, 44 et t. II, p. 292 où les mots *sept ans entiers* constituent le refrain d'un rondeau.

soleil des princes et apostrophe Richelieu : *grand homme, le plus grand des hommes*¹ !

Il y a deux figures que notre auteur affectionne tout particulièrement et dont il a presque abusé dans ses dernières productions : ce sont la répétition et l'antithèse.

Malherbe qui était plus rhétoricien que poète goûtait vivement l'antithèse. Très sévère, dans son commentaire sur Desportes, pour les métaphores dont les termes n'étaient pas posés selon les règles d'une logique rigoureuse, il donne son plein assentiment aux passages où son adversaire développe habilement une antithèse². Malherbe manifeste une prédilection spéciale pour cette figure. Tantôt il fait se suivre des vers qui s'opposent par le sens :

Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers...

Tantôt il établit un balancement antithétique dans le même vers :

Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain...
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre³...

Pour renforcer l'antithèse, il ajoute au contraste des idées celui des mots, en employant deux fois de suite le même terme, mais en en modifiant la signification dans l'un des membres de l'antithèse, soit à l'aide d'une négation, soit par un préfixe privatif :

Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtement.

Tout ce qui plaît, déplaît à son triste penser⁴.

1. Cf. Malherbe, *A Henri sur son voyage de Sedan*, st. 4. — *Pour le roi allant châtier les Rochelois*, st. 17. — Mainard, *Ode au duc de Savoie* dans Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, pp. 105 et 110.

2. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. 133.

3. Les deux premiers exemples sont pris aux *Ombres de Damon*, le dernier aux stances *Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse*.

4. *Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse*, st. 10. — *Ode pour le roi contre les Rochelois*, st. 25. — *Aux ombres de Damon*, st. 7.

On retrouve chez Mainard la même technique :

Je voulus me cacher souz l'ombrage des bois,
Pour montrer mon esprit à tous les yeux du monde...

Et brûle de revoir mes rochers et mes bois
Où tout me satisfait et rien ne m'importune...

Mille guerriers soupiroient après elle,
Mais devant elle, ils n'ozoient soupirer ¹.

On connaît les vers présomptueux où Malherbe affirme que son esprit

A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur ².

L'exécution en est la même que celle des vers mélancoliques où Mainard nous confesse :

Et l'on verra bien tost naistre du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier soleil ³.

Il y a même quelque chose de plus soutenu, de plus ferme et de plus ramassé dans l'antithèse de notre poète. Afin de rendre cette figure plus saillante dans la condensation qu'il lui fait subir, Mainard imagine un procédé particulier. L'opposition a lieu chez Malherbe entre des membres de la même phrase ou entre des propositions étroitement liées au point de vue syntaxique. Mainard coupe son alexandrin par une césure très forte qu'il marque par un point. Le contraste des idées exprimées par ses hémistiches devient plus saisissant par l'indépendance des deux phrases et par la précision pour ainsi dire mathématique de l'antithèse, les deux membres ayant la même mesure :

Il démasqua la fraude. Il soutint l'innocence
Tes désordres sont grands. Tes vertus sont petites.
Mon esprit est guery. Ma folie est passée.
Je suivray les galans. Je quitteray les sages ⁴.

1. III, pp. 45, 50, 172.

2. *Ode au Roi allant châtier les Rochelois*, st. 35.

3. III, p. 47.

4. III, pp. 40, 41, 48, 51.

C'est avec presque autant d'ardeur que Malherbe cultive la répétition : à deux reprises seulement, le même terme se présente dans la même phrase ou dans deux phrases qui se suivent ; il y joue soit le même rôle syntaxique, soit un rôle différent. En voici quelques exemples tirés de l'ode *Pour le roi allant châtier la rébellion des Rochelois* :

... et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Laisse les espérer ; laisse les entreprendre ;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu.

Son âme toute grande est une âme hardie.

Je les possédai jeune et les possède encore
A la fin de mes jours.

C'est surtout dans ses dernières productions que Mainard fait un fréquent emploi de la répétition comme de l'antithèse.

C'est où ton bel esprit charme les beaux esprits...

Ce qu'elle peut sur un, elle le peut sur tous...

Et de régner dans l'art qui fait régner les Rois...

Est célèbre en sagesse et célèbre en vaillance...

Du feu de mes désirs et du feu de tes yeux ¹...

On sait que Malherbe condamnait les rimes intérieures, c'est-à-dire la rime du mot placé à l'hémistiche avec le mot placé à la fin du vers. Cependant il tombe dans cette faute et l'aggrave, car, par suite de la répétition, il fait rimer un mot avec lui-même :

Qu'il ne faut point aimer, quand on n'est pas aimé ².

Mainard a commis lui aussi la même faute :

De quel monde connu, n'est-elle pas connue ³.

1. III, pp. 17, 22, 42, 188, 232.

2. Sonnet XXVII.

3. III, p. 18.

Notre poète combine parfois ses deux figures favorites, la répétition et l'antithèse, soit en accolant au même mot, répété dans les parties symétriques d'un même vers, des épithètes à sens contraire, soit en donnant un même attribut à des phrases qui s'opposent par leur signification.

Et souz le ciel ardent et souz le ciel gelé...

Il est grand dans la paix. Il est grand dans la guerre¹...



Les qualités que Mainard cherche à donner à son style, sont celles que Malherbe exigeait impérieusement de tous les écrivains et dont l'absence est si regrettable dans les ouvrages de ses devanciers : nous voulons parler de la pureté et de la clarté². Pour obtenir la pureté du style, Mainard exclut les « gasconismes », et il entend par-là, non seulement les façons de parler propres au *pays d'adiousias*, mais tout ce qui peut porter atteinte à la correction du français. « Pourveu qu'il n'y ait point de gasconismes, j'en suis content » déclare-t-il à Flotte au sujet de quelques épigrammes qu'il lui adresse³. Quand on lui signale la présence dans ses vers de mots ou de tours gascons, on le met « dans une confusion extrême ». Il n'est pas de reproche auquel il soit plus sensible. Il se croit tellement sûr de la qualité de son français, que, malgré son origine toulousaine, il défie toute l'Académie de le convaincre de ne pas parler purement⁴. Quant aux rieurs qui se moquent de ses vers, sous prétexte qu'ils sont gascons, il les menace de leur faire voir que :

Un vrai gascon n'est autre chose

Qu'un tireur d'esclaircissemens⁵.

1. III, pp. 29 et 58.

2. Cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, pp. 177 et suiv.

3. Lettre CCLXII.

4. Lettre CLXIV.

5. V. cette épigr. inédite dans notre brochure *Les manuscrits de Mainard, conservés à la Bibliothèque de Toulouse*, pp. 25-26.

Malgré sa susceptibilité à ce sujet, ses amis ne manquent pas d'appeler son attention sur les fautes de ce genre qui lui ont échappé ; à contre-cœur et après s'être fait longuement prier, Mainard se corrige. Ainsi, dans la première version de son ode à son livre, le poète avait dit de sa Muse qu'elle préfère les souliers bas « à l'orgueil de la pianelle » ; à la suite des observations de Flotte, il remplaça *pianelle* par *cothurne*¹. De même, il avait tout d'abord, dans son ode en quatrains dédiée à Richelieu, fait la réflexion :

C'est que mes vers n'ozent descendre
Dans l'oreille de Richelieu.

Comme le chanoine Frémin, le vieux Laugier de Porchères et le fidèle Flotte lui firent observer que ce n'était point là parler français, il se targue d'un vers d'Horace :

In meri descendat iudicis aures.

Il reconnaît néanmoins la justesse de leur critique, puisque l'édition définitive porte :

Mes ouvrages n'ont rien qui plaise
A l'oreille de Richelieu².

C'est encore ainsi que, dans son ode à Flotte, en rappelant sa Muse à un ton plus modeste, il s'interdit *De faire contre à Pindare*. Cette fois il tint bon contre les critiques de Flotte, fit imprimer ce gaseonisme tel quel dans les *Pièces nouvelles* de 1638 et n'amollit son opiniâtreté qu'au moment de la publication de 1646 de ses *Œuvres* ; dans ce volume, au lieu des vers cités, on lit *De m'eslever sur Pindare*³.

Encore que de son naturel il aimât un langage sans ambiguïtés, aux termes précis et propres, Mainard eut beaucoup de mal à respecter les règles posées par le réformateur relatives

1. Lettres CLIV et CLXXVI. — Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 223. — Ed. Garriss., t. III, 2.

2. Cf. l. CCXXV. — Ms. 843 de Bibl. de Toulouse, f° 141 verso. — Ed. Garriss., p. 192.

3. Cf. l. CCLXXI. — Garrisson qui a recueilli les variantes de cette pièce offertes par les *Pièces nouvelles*, a négligé celle-ci.

à la clarté et à la précision de l'élocution. Pellisson¹ nous a rapporté le blâme qu'il infligea un jour à des vers un peu confus de Charles de Mainard. La « force du sens » ôtait la difficulté offerte par une amphibologie, néanmoins le vieux poète se fit lire trois fois le passage défectueux en feignant de ne pouvoir le comprendre, et enfin s'adressant à son fils : « Ah mon fils, dit-il, à cette fois-là vous n'êtes pas Maynard, car ils n'ont pas accoutumé de ranger leurs paroles de la sorte. » Si notre auteur échappe au reproche d'obscurité, d'impropriété ou d'équivoque qu'on pourrait adresser à toute la poésie antérieure à Malherbe, c'est qu'il travaille ses vers, selon l'expression de Pellisson, « avec un soin incroyable » et qu'il finit ses ouvrages, comme il nous l'apprend lui-même, « plutôt par lassitude que par satisfaction »². Car Mainard appartient à cette race d'écrivains à qui, au dire de Régnier, aussitôt qu'ils prennent une plume, il semble avoir une galère à la main. Il écrit péniblement, se fatigue à chercher le terme propre, la tournure correcte, claire et aisée. Il les trouve, mais au prix de journées entières de labeur. Ses cahiers autographes surchargés de ratures et de leçons, biffés, avec des variantes non seulement dans le corps de la page, mais en marge, au-dessus, au-dessous, avec des corrections enchevêtrées au point d'être illisibles, attestent les difficultés que Mainard a eu à vaincre pour atteindre cette clarté et cette pureté dont il se pique. Voici quelques exemples de ses corrections qui témoignent de la peine qu'il s'est donnée à ce propos et du succès auquel il est arrivé, après des remaniements laborieux.

Dans l'épigramme où il souhaite l'établissement de la paix, Mainard s'était tout d'abord exprimé ainsi :

Louys l'aigle des conquérans
A dans le païs des tirans
Assés estendu ses limites.

J'adorerois le cardinal
Si les orgues de l'Arsenal
Se convertissoient en marmites.

1. *O. c.*, t. I, p. 202.

2. Lettre CCXLVI.

C'est plat. Et que signifient « les orgues de l'arsenal » ? Et comment Louis, qui est un aigle, peut-il « étendre ses limites dans le pays des tyrans » ? — Dans la version immédiatement suivante, nous lisons :

Ce miracle des conquérans
N'a-t-il pas malgré les tyrans
Assés estendu ses limites ?

Quand liray-je dans l'Almanac
Que la paix fera des marmites
De tout le fer de l'Arsenac ?

C'est déjà mieux, quoiqu'on se demande si Louis, qui peut, il est vrai, étendre les limites du royaume, pourrait aussi étendre les siennes propres¹ ? On se dit encore que le poète n'a pas besoin de lire l'almanach pour apprendre la conclusion de la paix ; cette bonne nouvelle courra à travers le royaume avec la rapidité de l'éclair. Voici enfin la leçon définitive, avec sa pointe naïvement plaisante, et où seule l'expression du premier tercet *défendre les limites* au lieu des *frontières d'un état* ne nous semble pas à l'abri de tout reproche :

Les palmes de nos conquérans
Ont assez appris aux tyrans
Qu'il défendent mal leurs limites.

Quand sera-ce grand Cardinal
Que la paix fera des marmites
De tout le fer de l'Arsenal² ?

Dans l'une des strophes de son ode à Richelieu « sur l'heureux succès de son voyage en Languedoc », il avait opposé au caractère éphémère de toutes les choses terrestres, la stabilité du bonheur de Louis. Prenons ce dixain à partir de son cinquième vers, tel que nous l'offrent les *Nouvelles Muses* de 1633 :

Il n'est bonheur qui ne s'enfuye
Comme un torrent à qui la pluie

1. Dans la lettre CXLVII on trouve la var. : *Assés étendu nos limites*, leçon qui vaut peut-être mieux que la leçon définitive que nous citons ci-après.

2. Cf. t. III, p. 63. — Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 197.

Donne de la rapidité.
 Mais se peut-il sans injustice
 Que l'heur où mon Prince est monté
 Soit menacé du précipice ?

Comme « un torrent à qui la pluie donne de la rapidité » est une phrase bien traînante pour exprimer les volte-face de la Fortune. Et « l'heur » ne saurait être « menacé » du précipice ; tout au plus saurait-on avoir des appréhensions qu'il n'y tombe. Enfin, le contraste visé par Mainard est faiblement rendu, par suite du doute que suscite l'interrogation finale. Au moment de l'impression de ses *Œuvres*, il reprend son ode et remanie cette strophe :

La couleur blanche devient noire,
 La honte succède à la gloire,
 Et rien n'est ferme sous les cieux.
 Mais contre la règle commune,
 Louys vivra comme les Dieux
 Sans douleur et sans infortune.

Au prix de quelles platitudes rachète-t-on ces derniers vers si bien frappés. Le poète s'en aperçoit et, gardant le beau tableau de l'immuable félicité du monarque en dépit du perpétuel changement de tout ce qui existe sur terre, il revient au début de sa première version, en ramassant la matière en deux vers. D'autre part, il maintient le troisième vers de sa version finale, met le terme propre *durable* à la place de *ferme*, et nous offre ces beaux vers où le lieu-commun est sauvé par l'éclat des images, par la netteté avec laquelle se détachent les deux parties de l'antithèse et par le contour élégant et bien arrêté de la strophe :

Il est vray tout change de place :
 Les rys nous amènent les pleurs ;
 Et la terre porte la glace,
 Après avoir porté les fleurs.
 Il n'est bonheur qui ne s'enfuye
 Comme un torrent né de la pluye ;
 Rien n'est durable sous les cieux.
 Mais contre la règle commune,
 Louis vivra comme les Dieux,
 Sans douleur et sans infortune¹.

1. III, p. 236. Ms. 844 de la Bibl. de Toulouse, f° 43.

Parfois ses amis lui viennent en aide dans son travail de correction. Dans sa lettre déjà citée à l'évêque du Mans sur l'*ode à Alcipe*, Costar avait, à propos des vers :

L'herbe est plus haute que les tours
Où Pâris cacha ses amours,

fait la remarque que le poète s'était mal exprimé puisqu'on pourrait supposer que les murs de Troie existent encore, mais que l'herbe en a dépassé la hauteur. Mainard fit disparaître cette équivoque en corrigeant :

On cherche en vain les belles tours.

De même, ayant appris de Balzac, au cours de la visite qu'il lui rendit pendant l'été de 1644, que la métaphore « le lit d'un flambeau » était mauvaise, notre auteur écrivit :

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit¹.

Néanmoins, comme le premier jet de Mainard est la plupart du temps déplorable, malgré la peine extrême qu'il se donne de l'amender et de l'améliorer, il subsiste dans l'état définitif de ses pièces bon nombre d'imperfections.

Ne lui reprochons pas, comme l'ont fait ses collègues de l'Académie, certains mots ou plutôt certaines formes qui nous semblent vieilles, mais qui ne l'étaient pas encore au milieu du xvii^e siècle : *arsenac* (III, 211) dont se servent aussi Balzac et Chapelain² ; *catherre* et *guitarre* (III, 134 et 162)³ ; *imployable* (III, 212) ; *materas* employé concurremment par notre auteur avec *matelas* (III, 112 et 141) ; *rebec* (III, 26) ; *la risque* (III, 180) etc. Le poète voulait se divertir sur le compte de ses adversaires quand il déclarait qu'il ne saurait être compris, si son

1. Chevreau, *Remarques sur Malherbe*, p. 293, cité par l'annotateur anon. de la Bibl. de l'Arsenal. — Ed. Garriss., t. III, p. 216.

2. Cf. Littré, *Dict. gén. de la langue franç.* qui cite des exemples de Balzac. Chapelain s'en sert dans une lettre du 22 avril 1640 (éd. c., t. I, p. 608), Mainard emploie aussi la forme *arsenal*, t. III, p. 64.

3. Dans ses *Observations sur la langue franç.*, Paris, 1673, p.^o 286, Ménage condamne *catherre*, mais met *guitarre* sur le même plan que *guitarre*.

siècle ne reculait « jusqu'au regne du grand François' ». Sa langue est celle de sa génération et il serait facile de relever dans Malherbe des mots qui ont un air bien plus suranné.

Ne cherchons non plus querelle au poète au sujet de tours qui sont communs à la syntaxe du temps. Il a employé, comme les meilleurs écrivains du XVII^e siècle, le subjonctif dit de supposition : *Et si je voy que ton estime soit favorable à mes travaux...* et, comme eux aussi, il a mis l'indicatif et a supprimé la négation après un verbe signifiant la crainte ou l'appréhension : *Je crains que cette saison, Robin me sera funeste...* ².

Ce qui est vraiment regrettable, ce sont les obscurités, les négligences, les impropriétés, les pléonasmes, le mauvais goût de certaines expressions, le prosaïsme et la platitude de certaines autres. Dans la *Belle vieille*, la déclaration célèbre

Et j'ay fidelement aymé ta belle teste

Sous des cheveux chasteins et sous des cheveux gris,

offre de l'ambiguïté, car on ne saisit pas si le complément circonstanciel se rapporte au sujet ou au régime direct de la phrase — mystère qui ne serait pas éclairci si Mainard ne nous parlait ailleurs de l'or des cheveux de Cloris ³. Des métaphores comme *Il faut que l'eau de Permesse mette un nouveau feu dans mon sein* ⁴ sont ridicules. Il faut reconnaître encore qu'un *beau mangeur* ne saurait faire l'amour à une *cuisine*, quelque exquis qu'en soient les fumets, non plus qu'un amoureux, si épris qu'il puisse être, ne saurait *faire l'amour à un cercueil* ⁵. Mainard nous confie ailleurs que le gouvernement de la Régente « sur le front d'un enfant augmente deux couronnes », façon de parler incompréhensible et bizarre, au même degré que sa recommandation à une dame de prendre la raison « comme compas de ses appâts » ⁶. En se plaignant qu'il faille perdre son

1. Epigr., t. III, p. 69.

2. III, pp. 243 et 134. — Haase, *Syntaxe franç. du XVII^e siècle*, Paris, 1898, pp. 183, 191, 276-77.

3. III, p. 228 st. IV.

4. III, p. 243. Cf. aussi, p. 74, v. 10-11.

5. III, p. 150, dern. quatr. et *ibid.* p. 189, prem. strophe.

6. III, pp. 11 et 103.

bien et sa raison « pour baiser la robe ou la juppe » des belles de haut lieu, il ne fait que se répéter¹. Si Malherbe a comparé les pleurs de Marie de Médicis au moment de la mort d'Henri IV à la Seine « qui déborde son onde sur les quais de Paris² », ce n'était pas une raison pour son disciple de tomber dans une hyperbole d'un goût aussi déplorable, en demandant à un père frappé de deuil en la personne de sa fille,

D'où vient le regret qui te porte
A faire une mer de tes yeux³ ?

Les scavans enterrez dont tu fais tes amours
N'ont rien laissé d'égal à ce que tu vas lire⁵,

Le reproche qu'il adresse à un oisif de n'être sur terre « que pour y faire du fumier » est trivial⁴, et des passages comme celui où il avertit le public, à propos des *Apologies* de Balzac :

atteignent la platitude agaçante de l'ode de Malherbe à M. de la Garde.

Ne nous attardons pas davantage aux défauts des ouvrages de Mainard et attachons-nous plutôt à mettre en relief deux traits caractéristiques de la physionomie du style de notre auteur : la netteté et le naturel.

II

La netteté, Mainard à plusieurs reprises se l'accorde à lui-même, comme une qualité distinctive de son talent :

Les vers que la Muse m'inspire
N'ont rien qui ne soit clair et net.

« Mon langage est franc et net », se vante-t-il encore⁶. Une autre fois, il demande la grâce de l'une de ses épigrammes,

1. III, p. 168, str. 4.

2. *Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand*, st. VI.

3. III, p. 107.

4. III, p. 103 (*Paul veux-tu vieillir chez Cormier*).

5. III, p. 266.

6. III, pp. 217, 409. — Cf. aussi l'épigr. *Grand prince... ibid.*, 429.

condamnée par ses amis, au nom seulement de sa netteté¹. Cette netteté, dont il fait tant de cas, il la doit en première ligne à la chasse qu'il donne aux chevilles. Non pas que dans son volume de 1646 il n'en ait laissé; mais on les rencontre surtout dans ses pièces composées antérieurement à 1630, dans ses odes érotiques, dans ses portraits satiriques, et surtout dans ses épigrammes. Remarquons néanmoins que Mainard a farci de mots oiseux même ses dernières compositions et ses meilleurs ouvrages :

Icy gist Alcidon qui sur l'onde *salée*...

L'Europe *universelle* en demeura ravie...

Jules loin de l'aimable cours
Des ondes de Seine et de *Loire*...

Où s'enfuit ta prudence *acquise et naturelle*² ?

Il y a toutefois chez Mainard un effort, qui n'est pas resté infructueux, de purger ses vers des mots de remplissage. Encore qu'il reconnaisse mélancoliquement qu'il lui est presque impossible, à cause des exigences de la rime, « de dire les choses si précisément et si nettement qu'il le voudrait », il s'attribue néanmoins le mérite d'avoir « le premier tâché de nettoyer nos vers de cette ordure ». Reprenant l'accusation que certains contemporains, par exemple l'auteur de la *Satire du temps à Théophile*³, avaient porté contre Malherbe : « d'emperler trop son style », Mainard trouve, lui aussi, son maître « si rempli de bourre qu'en certains endroits il en est insupportable⁴ ». Pour lui, comme pour Musset, le dernier des humains est celui qui cheville.

Avec la proscription des chevilles, l'emploi parcimonieusement mesuré des adjectifs qualificatifs contribue à la netteté

1. Lettre CCXXXIV.

2. III, pp. 36, 54, 61 et 186.

3. Ce serait Nicolas Bezançon d'après Ed. Tricotel qui a reproduit cette pièce dans ses *Variétés bibliographiques*, tandis que Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XV, p. 191, l'attribue à Th. Courval-Sonnet.

4. Lettre CCXIII.

du style de Mainard. Le ^{xviii}^e siècle classique n'aime guère l'adjectif. « Amas d'épithètes, mauvaises louanges », dit La Bruyère; indice aussi très apparent d'une pensée diffuse et d'une versification médiocre, car quoi de plus aisé que d'étoffer les alexandrins ou les décasyllabes à force de qualificatifs ou d'accoupler des épithètes afin de rimer. Si les morceaux réussis de Malherbe ont une plénitude et une fermeté qui s'opposent à la mollesse ordinaire du style de Bertaut, c'est que le chef de la nouvelle école a usé avec une sobriété extrême des qualificatifs. Comme le réformateur, notre poète sait l'art de ne pas énerver une pensée en la parant d'accessoires inutiles et de peindre vivement une conception, sans recourir à l'adjectif.

Ainsi le portrait de la belle vieille, qui, à un poète de l'ancienne école, aurait prêté matière à d'abondantes qualifications, n'offre, dans la première strophe, qu'un adjectif, et celui-ci ne se rapporte pas à Cloris : « Orgueilleux d'avoir fait le visage de cette belle, le temps en conserve l'éclat et craint de l'effacer ». Ce n'est pas par la juxtaposition d'adjectifs que Mainard nous rend compte de la beauté de Cloris, mais à l'aide de verbes, c'est-à-dire de mots qui expriment non pas des qualités, mais des actions. Ce procédé donne aux pensées traduites une précision bien plus grande, en même temps que du mouvement, c'est-à-dire de la vie. Il en est de même de la strophe suivante qui ne renferme aucune cheville et où les adjectifs servent, non pas à orner la pensée, mais à la compléter d'une manière tellement indispensable que si on les enlevait, les vers n'auraient plus de sens :

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses ;
 Consulte le miroir avec des yeux contens :
 On ne voit point tomber ny tes lys, ny tes roses
 Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

On se rappelle la manière dont notre auteur peint la chasteté d'une jeune fille ; évitant les adjectifs, il se sert de verbes qui marquent l'effet qu'elle produit sur ses soupirants. Pour nous rendre compte du procédé de Mainard, jetons un nouveau coup

d'œil sur son tableau de l'agonie du monde : « le ciel sera bruslé des feux dont il est éclairé »

Et l'Univers qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres
Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour,

et comparons ce passage avec l'endroit du *Solvet seclum* de Leconte de Lisle qui décrit les convulsions suprêmes de la terre :

Ce sera quand le Globe et tout ce qui l'habite,
Stupide, aveugle, plein d'un dernier hurlement,
Plus lourd, plus éperdu de moment en moment,
Contre quelque univers immobile en sa force
Défoncera sa vicille et misérable écorce...

Il y a là deux techniques, non pas différentes, mais opposées : l'une qui se contente de l'expression presque nue, mais puissante de la pensée ; l'autre qui la peint avec ampleur, à l'aide d'images hardies et d'épithètes riches et originales.

Le naturel de la construction syntaxique renforce chez Mainard le résultat auquel il aboutit en élaborant longuement ses vers pour leur donner une précision frappante. Un littérateur du xvii^e siècle, Le Pays, loue Mainard de ranger ses mots d'une façon qui fait paraître sa poésie aussi peu contrainte que la prose¹. C'est dire que notre auteur observe scrupuleusement la construction régulière et qu'il ne recourt pas à ce que Pellisson, qui, lui aussi, vante la simplicité de l'arrangement des mots chez Mainard, appelle des transpositions. On sait que Malherbe condamnait chez Desportes des phrases dont les mots étaient ordonnés selon la liberté de l'ancienne syntaxe. Cependant le réformateur a fait, et même dans ses dernières pièces, des inversions que le français moderne ne tolère pas :

A peine cette vierge eut l'affaire expédiée...

Bien semble être la mer une barre assez forte...

1. Cité par Labouïsse-Rochefort, *Lettres biogr. sur Maynard*, p. 138.

Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs ¹.

On ne rencontrera aucune inversion forcée chez Mainard qui sait qu'un ordre inaccoutumé dérouté le lecteur et jette quelque obscurité sur les idées mises en œuvre. De plus, comme le montre le dernier exemple cité de Malherbe, puisque l'inversion entraîne la dispersion en différents vers des membres principaux de la phrase, la précision qui résulte de la condensation dans le moindre espace possible de cette phrase, en souffre beaucoup.

C'est au même désir de donner plus de netteté à son discours qu'obéit Mainard en rejetant la période et en adoptant la proposition sans dépendantes ou accompagnée de très peu de dépendantes comme moyen ordinaire et essentiel d'expression. Il est à noter que déjà Malherbe se sert de préférence de propositions principales. C'est que la pensée risque de s'égarer dans l'enchevêtrement des subordonnées et des incisives d'une langue analytique telle que le français et qu'il est difficile en outre de distribuer la longue suite de phrases constituant une période sans sortir du cadre de la strophe, moule aux contours déterminés dans lequel le chef de la nouvelle école aime couler ses conceptions.

Plus épris encore de netteté que le réformateur, Mainard fera de ce procédé d'exécution une règle de style et de syntaxe. Notre poète vise à la brièveté des propositions et à la simplification de leur syntaxe ; aussi, traduit-il ses pensées et ses sentiments à l'aide de principales, soit absolues, soit faiblement coordonnées, et qui n'ont point ou n'ont qu'une seule dépendante. Le quatrain : *Regarde sans frayeur...* de la *Belle vieille*, cité plus haut, contient quatre principales ; seule la conjonction *et* attache par un lien syntaxique assez lâche deux membres de ce groupe rythmique. Les deux autres sont indépendants.

1. Les deux premiers exemples sont tirés de l'ode *Pour le roi allant châtier les Rochelois* ; le dernier de la *Paraphrase du psaume CXLV*.

Notre auteur a une tendance manifeste de faire coïncider la fin de sa pensée avec la fin de son vers. Evidemment, ce penchant peut avec plus de facilité trouver satisfaction dans l'alexandrin ou le décasyllabe que dans les vers d'un mètre plus court. Néanmoins, quand il lui est possible, Mainard essaye de loger chacune de ses pensées dans un bref octosyllabe :

Quitte cette double montagne
Où tu composes des romans,

avait-il écrit dans les *Pièces nouvelles* de 1638. Pour son édition définitive, il retouche ces vers de manière à les affranchir de leurs rapports syntaxiques :

Descens de la double montagne,
Cesse de faire des romans ¹.

La recherche de l'indépendance syntaxique du vers amène Mainard à éviter soigneusement l'enjambement ². Les vers suspendus, comme les appelle Malherbe qui les blâme chez Desportes, ne sont pas nets. Une phrase qui anticipe de quelques mots sur la fin d'un vers, et dont le sens est suspendu jusqu'au milieu d'un autre vers, a un contour moins arrêté qu'une phrase qui commence au début et s'achève à la césure médiane ou à la fin du vers ³.

1. T. III, p. 109 et note p. 330.

2. Un enjambement comme le suivant :

. Mais le puissant langage
De mon cher Gomberville, à la fin m'a vaincu.

(éd. Garriss., III, p. XV) est une exception.

3. Comme nous nous occupons de la versification de Mainard dans ses rapports avec les traits essentiels de son style, nous ne dirons rien de sa métrique ni de ses rimes. Cette étude a été entreprise par Lierau, *Metrische Technik der sonnettisten Maynard, Gombaud, Malleville, verglichen mit derjenigen Malherbe, Greifswald, 1882-1883*. Il faut manier avec beaucoup de précaution cette « dissertation inaugurale » car elle contient beaucoup d'erreurs. Il faut noter que la rime de deux noms propres que M. Lierau découvre dans *Dieu Cornard-Maynard* (III, 202-203) n'en est pas une, attendu que notre auteur a l'habitude de mettre des majuscules à ses adjectifs. — Il n'y a pas non plus d'hiatus dans les vers : *Merlin je me deplay au climat où nous sommes* (III, 48); *Et le mort que tu plains te pourra-il défendre* (*ibid.*, 188) et *Se mesle-il de prescher* (*ibid.*, 166); ce sont des graphies du xvii^e siècle pour *deplais*; *pourra-t-il*; *mesle-t-il*.

III

Le détachement des vers est la conséquence de tous ces procédés par lesquels Mainard tâche de donner à son style le plus de netteté possible. « C'est une façon que j'affecte », écrit-il à un correspondant qui attirait son attention là-dessus¹. De même que ses amis, les critiques du xvii^e siècle ont remarqué ce trait de sa versification et de son style. Notamment Pellisson a relevé chez Mainard des suites entières de vers détachés :

Nos beaux soleils vont achever leur tour ;
Livrons nos cœurs à la mercy d'Amour ;
Le temps qui fuit, Cloris, nous le conseille.

Mes cheveux gris me font déjà fremir ;
Dessous la tombe, il faut toujours dormir ;
Elle est un lit où jamais on ne veille.

On rencontrera difficilement chez un autre poète une netteté aussi élégante, unie à un fini aussi consciencieux et aussi brillant. Aucune cheville ; une pureté et une propriété rares que le latinisme *soleil* pour *jours*, employé par Ronsard et la Pléiade et très fréquemment par Malherbe, n'altère pas ; point d'autres épithètes que celles qui complètent d'une manière indispensable le sens des mots. Rien que des propositions principales dont deux seulement sont déterminées par de brèves subordinées ; enfin, quoique toutes les phrases forment un ensemble qui se rapporte au même objet, elles sont en complète indépendance syntaxique les unes à l'endroit des autres.

On a remarqué que, depuis les origines de la Pléiade, les poètes cherchent instinctivement à établir un accord entre le vers fondamental de la poésie française, comme Becq de Fouquières appelle l'alexandrin, et une phrase organique, au sens complet. Ronsard, qui avait recommandé de ne pas faire empiéter le sens d'une phrase sur le vers suivant, ne tint pas compte de ses propres préceptes. Il est facile néanmoins de

1. Lettre CLXXVI à Frémin.

relever dans ses pièces un grand nombre d'alexandrins indépendants. On en trouve de plus fréquents exemples chez Régnier qui recherche dans la phrase courte un moyen de donner plus de relief à sa pensée. Mais pour tailler sa phrase à la mesure de l'alexandrin, il recourt aux anacoluthes les plus bizarres et aux ellipses les plus hardies¹ :

Desportes n'est pas net, Du Bellay trop facile...

Allant on m'entretient de Jeanne et de Macette.

Malherbe, le premier, a su organiser sa phrase de manière à en remplir avec aisance et naturel, et sans le dépasser, le cadre de l'alexandrin. Rejetant d'ordinaire, comme il a été déjà dit, le style périodique, usant de propositions principales débarrassées de chevilles, de périphrases et d'épithètes oiseuses, il arrive à écrire des séries de sept alexandrins indépendants², et dans les morceaux où il déploie toute son éloquence, par exemple dans l'ode *Pour le roi allant châtier la rébellion des Rochelois*, de composer bon nombre de strophes telles que la suivante :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre ;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ;
Et qu'avecque ton bras, elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Si l'on considère que le vers final de six syllabes n'est, dans les combinaisons rythmiques qui ont ce dessin, qu'une prolongation de l'alexandrin précédent, on se rend compte du modèle que Mainard s'est proposé d'imiter non seulement dans ses vers de douze syllabes, mais encore dans ses décasyllabes et même dans ses octosyllabes, lorsque l'entreprise ne lui est pas interdite par la brièveté du vers.

Certes, si d'un bout à l'autre les élégies ou les sonnets de Mainard étaient construits comme sa petite pièce amoureuse à Cloris, leur uniformité deviendrait vite fatigante. Mais le

1. V. le chapitre de M. Vianey, *o. c.*, sur la syntaxe de Régnier.

2. V. le deuxième quatrain et le premier tercet du sonnet VIII de Malherbe :
Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle.

poète évite la monotonie en variant très habilement la coupe de ses vers :

Comte, le monde attend notre dernier adieu,
Nos pieds sont arrivés sur le bord de la tombe,
Cesse d'aimer la Cour ; et t'éloigne d'un lieu,
Où la malice regne, et la bonté succombe.

Le vrai bien n'est qu'au ciel. Il le faut acquérir ;
Il faut r'emplir nos cœurs d'une si belle envie.
Nostre heure va sonner. Songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des pièges de la vie ¹.

Remarquons combien le poète, grâce à certaines principales qui ont juste la longueur d'un hémistiché, dessine différemment ses deux quatrains. Le premier peut être représenté par le schéma : 12 — 12 — 6 + 6 — 12 ; le second par le schéma 6 + 6 — 12 — 6 + 6 — 12. Mainard affecte ces principales concises séparées par de très fortes pauses et qui occupent chez lui non seulement l'hémistiché d'un alexandrin, mais encore celui d'un décasyllabe et même d'un octosyllabe :

Tout nous rira. Tout nous sera prospère...

Il les revere. Il les imite... ²

Le poète ira plus loin. En coupant l'alexandrin par des césures après la troisième et la sixième syllabe, il donnera une indépendance complète à des membres très courts de l'unité rythmique :

Je le sçay. Il est vrai. Mes vers sont méprisés ³.

La coupe de ses tercets est aussi variée que celle de ses quatrains :

Je suivray les galans. Je quitteray les sages.
Mes désirs voleront après les beaux visages :
Cloris en sera prise ; et j'en feray le vain.

Adieu, caducité debile et méprisée !
Je suis cher à la Parque ; et sa fatale main
Va du fil de mes jours faire une autre fusée ⁴.

1. III, p. 22.

2. III, pp. 189 et 237.

3. III, p. 190.

4. III, p. 31.

Le premier tercet présente la combinaison $6 + 6 - 12 - 6 + 6$. Le second débute par un alexandrin indépendant, qui est suivi d'un hémistichie constitué par une principale, faiblement coordonnée à une autre principale qui ne se termine qu'à la fin du vers suivant. Toutefois nous avons à faire ici à un rejet et non à un enjambement. De plus, Mainard n'a pas violemment séparé les unités syntaxiques de la phrase — sujet ou verbe et leurs déterminatifs. Grâce à ce rejet, l'artiste de valeur qu'est réellement Mainard obtient un effet de style : l'allongement inattendu de sa phrase après la suite de courtes propositions qui précèdent s'accorde avec l'idée de prolongation inespérée de vie que lui octroie la Parque.

Le besoin de netteté a amené Mainard à adopter pour l'ensemble d'une composition poétique des procédés analogues aux procédés observés par lui à l'effet de faire saillir les éléments composants d'une strophe. Ainsi que chez son maître, sa strophe forme un tout qui se suffit à lui-même comme signification et comme syntaxe. Pas plus que le vers n'enjambe sur un autre vers, le sens d'une strophe ne se prolonge chez Mainard dans les premiers vers de la strophe suivante¹. Quant à la symétrie, ses strophes ont toutes le même dessin et la même longueur. A la différence de Ronsard qui ponctue souvent le dernier vers de ses longues strophes par une virgule, Mainard place à la fin de toutes ses strophes un point ou un signe de ponctuation équivalent.

Si Mainard tient de Malherbe l'habitude de diviser toujours sa pièce en stances, c'est lui qui fait sentir à son maître la manière dont il faut couper le sixain et le dixain, pour mieux en accuser la netteté de contour.

Malherbe avait longtemps négligé de couper la stance de six vers par une pause après le troisième vers. En 1612 encore, dans les ballets qu'il composa en l'honneur des fiançailles du roi et de la princesse d'Espagne, il n'avait pas marqué cet arrêt. Sans compter Alain Chartier qu'il ne connaissait certainement pas, plusieurs poètes du xvi^e siècle ou du début du

1. A de rares exceptions près, par exemple le premier tercet du sonnet à Merlin (III, 48) et le premier quatrain de son *Nouvelliste* (III, 136).

xvii^e siècle, Marot, Belleau, Bertaut et surtout Desportes, l'auteur tant décrié, avaient divisé leurs sixains en deux tercets¹. Néanmoins ce fut Mainard qui appela l'attention de son maître sur ce repos, si naturel et si nécessaire dans la strophe de six vers, ce fut lui qui érigea en règle ce qui n'était qu'un accident heureux dans l'œuvre de ses devanciers.

Mainard ajouta bientôt un corollaire à ce principe métrique. Puisque la strophe de dix vers résulte de l'assemblage d'un quatrain et d'un dixain², il en faut distinguer les parties par des pauses placées après le quatrième et le septième vers. Ce que Mainard réclamait, ne constituait pas d'ailleurs une innovation ; notre auteur ne faisait que reprendre la coupe ordinaire du dixain de Marot³.

Racan qui s'était rendu à la première de ces exigences, parce qu'il jouait du luth, et qu'il avait remarqué que les musiciens ne pouvaient chanter les stances de six vers sans faire une reprise au troisième, se refusa à suivre son maître et son collègue dans l'application de la seconde de ces règles métriques. Il prétendit que les stances de dix n'étant pas destinées au chant, le repos à la fin du quatrième vers suffisait, qu'enfin, dût-on les chanter, le besoin ne se serait pas fait sentir d'une autre pause que celle-ci⁴. Enfin quand on voulut le contraindre à couper de quatre en quatre vers sa *Pastorale*, écrite en alexandrins en rimes suivies, il se fâcha tout à fait. — Quoi donc, s'écria-t-il, en faisant chorus avec Mademoiselle

1. Cf. Quicherat, *Traité de versification française* (Paris, 1880, pp. 333 et 368) cité par Livet dans son édition de l'*Hist. de l'Académie française* de Pellisson, t. I, p. 206, note.

2. La coupe de la strophe de dix en 5+5 n'est pas usitée par Malherbe ni par Mainard, bien que la Pléiade l'eût employée.

3. Il y a une seule note fautive dans l'harmonie si précise des vers de Mainard. Notre poète, comme l'a remarqué M. Faguet (*Revue des cours et conférences*, 6 déc. 1894), fait un contresens en arrêtant ses strophes et même ses pièces sur une rime féminine. Or, à la réserve de deux ou trois sonnets, excepté aussi son ode à M. de la Garde et quelques pièces de stances, Malherbe finit toujours ses poésies et même ses strophes par des rimes masculines parce que, dit Ménage « elles ferment mieux la période ». (Souriau, *Évolut. du vers fr. au XVII^e siècle*, p. 103).

4. Racan, *Vie de Malherbe*, éd. c., pp. 282-283.

5. Cf. lettre de Racan à Chapelain au sujet de la poésie héroïque, 23 octobre 1634, éd. c., t. I, p. 353, et sa lettre à Ménage sur la poésie dramatique, 17 octobre 1634, *ibid.*, p. 356.

de Gournay, on veut mettre la poésie française « dans les gesnes » ? Mais en fermant à des endroits précis et rapprochés le sens de mes phrases, comment m'y prendre pour décrire « les passions violentes et désordonnées » de mes personnages ! Mais ce que vous m'ordonnez de faire équivaut à la condamnation « des vers de suite » et à leur remplacement par des quatrains ! Votre « grande justesse » est ridicule ! — Il est évident que pour un poète qui avait une plus longue haleine que Mainard et Malherbe, un souffle plus puissant que le leur, toutes ces règles qui, à force de netteté et de précision, tendaient au morcellement de la poésie, étaient des entraves perpétuelles. Mais ni Malherbe ni Mainard ne voulaient décrire des « passions violentes et désordonnées ». Le maître met dans ses stances et ses odes ses méditations stoïciennes et politiques, élevées et sereines, sur la vie et sur les événements de son époque. Mainard harcèle de ses épigrammes ses contemporains et remplit ses poésies lyriques de sa sensibilité émue, mais sans fièvre ni emportement. Les principes de versification de Mainard, loin de gêner son talent et celui de son maître, viennent en aide à leur inspiration souvent défaillante. Car Malherbe a beau lui reprocher de manquer de *force*, il n'en a pas plus que son disciple. Il halète vite et n'est pas en état de fournir d'un seul trait la matière d'une longue suite de vers. Pour le moindre voyage, sa Muse, qui se fatigue facilement, demande des haltes nombreuses. De là, la nécessité des strophes qui ne dépassent jamais les dimensions du dixain. Cette facture satisfera en même temps le goût du maître pour la netteté, car la symétrie des morceaux dont les éléments sont de même longueur et se détachent vivement sur l'ensemble par leurs contours arrêtés, est incontestablement supérieure à celle des pièces en rimes suivies. Une indéniable parenté d'esprit rapproche le chef de la nouvelle école de notre auteur. Leur génie a les mêmes lacunes et les mêmes qualités : même incapacité à prendre un essor hardi et prolongé, même amour de la netteté et du fini¹. Plus habile ouvrier que Malherbe, notre auteur

1. C'est, pensons-nous, la vraie raison pour laquelle Malherbe évite les pièces en rimes suivies ou plates et se sert seulement de strophes. M. Arnould (*Malherbe*

dégage mieux que lui les linéaments de la métrique qui convient à leur nature poétique et c'est pourquoi le réformateur, bien avant que son disciple fût arrivé à la perfection accomplie de ses dernières productions, l'estime « l'homme de France qui scait le mieux faire des vers ».

et son œuvre dans *La Quinzaine* du 16 oct. 1902) a expliqué différemment cette habitude rythmique du réformateur : « Malherbe avait horreur des vers suivis... parce qu'il sentait à merveille l'efficacité de la contrainte pour la pensée et que lorsqu'elle n'est pas forcée de se resserrer, ayant l'espace infini devant soi, elle s'étend et s'étale fluide et lâche ». La pensée peut être diffuse en vers suivis comme en strophes ; il n'y a qu'à ouvrir Bertaut pour s'en convaincre. Elle est « lâche » dans les grandes compositions lyriques de Ronsard, où les strophes sont de quatorze ou de dix-huit vers et où le sens ne s'achève pas au vers final. D'ailleurs l'explication de M. Arnould est insuffisante, attendu qu'elle ne fait pas dériver, comme nous le faisons, la rythmique de Malherbe des besoins et des défauts mêmes de son génie.

CONCLUSION

Telle est l'œuvre poétique de Mainard. Elle offre dans son ensemble depuis le *Philandre* jusqu'à l'*ode à Alcipe* une image en raccourci du développement de la poésie française depuis les premières années du xvii^e siècle jusqu'à l'avènement de Boileau. Extravagante ou mignarde quant au fond, négligée et défectueuse quant à la forme, tels sont les traits de la poésie française en général, et de celle de Mainard en particulier, au moment où Malherbe, arrivé à Paris, entreprend son œuvre de réformateur. Grâce à ses préceptes et à ses exemples, Mainard apprend, ainsi que tous les écrivains, le prix de la correction de la langue et de la versification. Peu à peu, notre auteur saisit le principe de la réforme de Malherbe, ce principe dont le chef même de la nouvelle école ne s'était pas suffisamment pénétré, ni n'avait posé les termes avec suffisamment de clarté et de précision : la poésie doit être avant tout l'imitation — l'imitation idéalisée s'entend — de la nature ; la poésie lyrique notamment doit être l'expression de sentiments vrais et de sentiments justes. Le naturel ? C'est justement ce qu'on évitait au commencement du xvii^e siècle, c'est ce que bon nombre d'auteurs se refuseront à rendre, en dépit des critiques et des exemples du novateur, jusqu'à ce que Boileau vienne achever l'œuvre entreprise par le poète qui fut sa première incarnation. La recherche de Bertaut s'appelle bientôt préciosité, l'enflure de Du Bartas devient le phébus héroïque de Scudéry, tandis que le grotesque des rimeurs du *Cabinet satyrique* et de Saint-Amant prend le nom de burlesque — phases nouvelles de la même maladie : la haine du naturel. Mainard qui adopte la langue et le style châtiés de son maître, non seulement n'exprime pas sa

propre individualité, mais se laisse gagner aux pointes et au mauvais goût. Il copie les odes politiques de Malherbe, de même que les stances et les chansons amoureuses de Desportes et de Bertaut. A peine se lasse-t-il de ces derniers modèles qu'il tombe dans les pires défauts de la littérature des ruelles, se laisse séduire par les péchés mignons des décadents latins et par les côtés maniérés de Fulvio Testi. En même temps, il prend pour du plaisant, à l'exemple des poètes burlesques, la déformation caricaturale de la vérité ou de la légende. Ce n'est que fort tard, après la quarantaine, que l'individualité de Mainard se fait jour. Il a fallu qu'une émotion réelle et sincère étreigne son cœur (et c'est à l'ode de *Daphnis pleurant la mort de sa fille* du *Recueil* de 1626, que nous songeons), pour qu'il prenne conscience de lui-même. Peu à peu sa personnalité se dégage plus fréquemment et plus hardiment de l'imitation servile des modèles et se débarrasse des courants pernicioeux qui avaient failli l'étouffer. Et ce sera le Mainard mélancolique et doucement voluptueux, douloureusement satirique ou spirituellement amical et bonhomme, qui triomphera du copiste docile, de l'écrivain burlesque, du bel-esprit précieux ; ce sera le Mainard des élégies, des sonnets contre la Cour ou du sonnet à son âme, de l'ode à *Alcipe*, des épîtres à Flotte ou à son fils, de l'odelette à son livre... En même temps que l'originalité du fond, l'originalité de la forme. Une phrase aisée, brève, simple ; une netteté lumineuse, un fini élégant auxquels le réformateur de la poésie française n'est jamais arrivé. La personnalité de Mainard possède maintenant un cachet distinctif, de même que son style porte une marque irréfragable. A cette heure, Mainard a adhéré non seulement aux exigences de Malherbe quant à la langue et à la versification, mais il s'est assimilé l'essence même de la nouvelle doctrine. Cette fois, il exprime d'une manière personnelle sa nature à lui, une nature raisonnable, qui laisse de côté l'affecté, le mièvre et le bouffon ; cette fois, il sonde son cœur pour en tirer, non pas ce qu'il y trouve d'éphémère, mais de réellement éprouvé, de sentiments profonds et durables. Cette fois il trie ses pensées et choisit pour nous en faire part, non pas celles qui lui semblent singulières

et dont, en s'ingéniant, il pourra augmenter la bizarrerie, mais bien les conceptions justes et vraies. Et Mainard réalise ainsi, dans cette dernière période de son activité poétique, à la suite d'efforts pénibles et longs, mais victorieux, cette poésie dont Malherbe avait été incapable de formuler la théorie, mais dont il avait donné l'exemple. Dans cette anthologie de Malherbe et de son école que Sainte-Beuve souhaitait, dans cet album poétique qui, somme toute, serait celui du lyrisme classique français, ce n'est pas à *l'ode à Alcipe* seulement, comme l'estimait l'illustre critique qui a lu un peu vite notre poète, que devrait se borner la part de Mainard : nous croyons avoir suffisamment montré que ses chefs-d'œuvre égalerait en nombre et en valeur l'apport de Malherbe.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

ŒUVRES DE GÉRAUD DE MAINARD

A. Ouvrages imprimés

Les Notables et singulières questions du droict escrit decises ou pre-jugees par arrests memorables de la Cour souveraine du Parlement de Tholose, conférées aux jugements et arrests intervenus sur mesmes subjects, ès pays de Droict escrit, et des autres Parlements et Cours souveraines de ce Royaume. Recueillies par M^e Geraud de Maynard, Conseiller du Roy en la Cour de Parlement de Tholose. Et par luy redigees en cinq livres. Dediez a la dicte Cour.

Paris, Robert Foüet, 1603, in-f^o. Privilège du dernier décembre 1602.

L'existence de cette première édition nous est attestée par l'avis du libraire qui figure dans l'édition de 1604 : « Or de vérité la première édition de cestuy-ci qui se fit seulement l'année dernière, avoit esté si négligemment reveue qu'il y estoit coulé beaucoup de fautes ¹ ».

2^e Seconde édition, chez le même libraire, 1604, XXXIII + 521 ff. numérotées + 29 non numérotées contenant une table des matières selon l'ordre alphabétique. In-f^o².

Comme la première édition, la seconde comprend cinq livres d'Arrêts.

Les XXXIII feuilles liminaires comprennent : a) un avis du libraire au lecteur, dont il a été question ci-dessus ; b) une lettre de Géraud « A Mgrs tenans la Cour de Parlement pour le Roy nostre Sire, à Tholose », datée de Saint-Céré « ce premier de janvier 1603 » ;

1. L'existence de l'édition de 1603 est attestée encore par Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, III, 192 ; par la préface de l'édition de 1751 des *Arrêts* ; par Labouïsse-Rochefort, *Lettres biogr. sur Fr. de Maynard*, p. 74, etc.

2. Exemplaire à la Bibl. de Toulouse.

c) une pièce latine de L. Devezius ; un sonnet de Ch. Aubert, avocat en Parlement ; un quatrain et un sonnet anonymes ; une pièce « à M. de Maynard », par Corbin, avocat en Parlement ; d) un portrait de l'auteur, avec l'inscription latine : *Gerardus de Maynard, Anno ætatis 67* ; e) une table des chapitres de l'ouvrage.

3^e Réimpression en 1603, attestée par le privilège du 14 mars de cette année qui figure à la fin du premier tome de l'édition en 2 volumes, in-4^o, de 1608 et à la fin du deuxième tome de l'édition de 1617, en 3 volumes¹.

Une note écrite fort probablement par d'Hozier au f^o 91 du ms. F. Fr. 1904 (Pièces originales) de la Bibl. Nat. donne pour cette réimpression la date 1606. Certains catalogues d'ouvrages de droit mentionnent cette impression comme étant en 2 vol., in-4^o, à Paris, chez R. Foüet. Il est fort probable qu'on mit la date 1606 sur les exemplaires du dernier tirage de l'impression de 1603.

4^e Troisième édition, « reveue, corrigée et de beaucoup augmentée », Paris, même libraire, 1608, 2 vol., in-4^o.

M. le conservateur Rivière a bien voulu nous fournir toutes les indications bibliographiques ayant trait au 1^{er} volume de cette édition dont la bibliothèque de Douai possède un exemplaire.

C'est — quant au texte qui comprend cinq livres d'*Arrêts* — une reproduction des impressions antérieures de 1603, 1603 et 1606. Voici la disposition et la teneur des feuilles liminaires : f^o 1, Titre ; f^o 2. Lettre-dédicace de Géraud à ses collègues de Toulouse (cf. description de l'édition de 1604) ; f^o 3, Vers latins de L. Devezius et de Fed. Morellus ; f^o 4, « Stances sur le portrait de Monsieur Maynard », et au verso du f^o le portrait de Géraud (cf. description de l'édition de 1604) ; 29 ff. non chiffrées pour la table sommaire des chapitres.

Le texte qui est de 521 ff. est suivi de 29 ff. pour la table des matières.

Nous ne connaissons pas le second volume qui contient les livres VI, VII et VIII des *Arrêts*. Mais le tome II de l'édition qu'en donna R. Foüet à Paris, en 1617, en 3 vol. in-4^o, ne fait que reproduire le t. II de l'édition de 1608. Les feuilles liminaires du volume cité de 1607 contiennent une épître dédicatoire de Géraud à Nicolas de Verdun, premier président au Parlement de Toulouse, pour lui offrir les trois nouveaux livres de ses *Arrêts*. Ce volume renferme aussi une pièce de vers de son fils, François.

La lettre de Géraud à Nicolas de Verdun est datée, dans l'édition

1. Labouïsse-Rochefort, *loc. cit.*, prétend que l'impression de 1603 est un in-f^o Cathala-Coture la mentionne, sans en indiquer le format. Il est fort probable que, c'est un in-4^o, comme l'édition de 1608. Le premier volume de cette dernière édition ne fait que reproduire l'impression de 1603 dont elle donne le privilège.

de 1617, de Saint-Céré « le premier de septembre 1617 ». Cette date est certainement erronée ; il faut lire 1607. En voici les raisons : a) Dans l'épître dédicatoire à Louis XIV du traité manuscrit de la *Puissance royale et sacerdotale* de Géraud, l'un des petits-fils, de l'auteur déclare que son « ayeul » est mort en 1607. D'autre part, Gabriel Michel de Rochemaillet, qui donna ses soins à l'édition de 1617 des *Arrêts*, écrit dans la dédicace qu'il fait de la troisième partie de cet ouvrage (livre IX) au chancelier du Vair : « Défunt Monsieur Maynard..... donna au public il y a quelques années ». Cette dédicace est du 6 août 1617 ; donc, le 1^{er} septembre 1617, Géraud ne pouvait plus être de ce monde ; b) Nicolas de Verdun, à qui Géraud dédie ses trois nouveaux livres d'*Arrêts* (VI-VIII), fut nommé par la reine régente, le 9 avril 1611, premier président du Parlement de Paris, à la place d'Achille de Harlay qui s'était démis de cette charge. Donc, en septembre 1617, Nicolas de Verdun n'était plus premier président du Parlement de Toulouse, comme il l'était en 1607 ; c) En signant les stances faites en l'honneur de son père, le poète Mainard s'intitule « Advocat en Parlement ». Or, en 1617, il était depuis plus de cinq ans président au présidial d'Aurillac.

Voici à titre de curiosité les stances de Fr. Mainard

Sur le portrait de Monsieur de Maynard

Ne dites plus que la peinture
N'esgala jamais la nature,
D'autant qu'on ne peut animer,
Par l'ayde du pinceau la langue d'un image (1),
Si bien qu'elle puisse exprimer
Les accents de quelque langage.

Car pour faire voir le contraire
On s'est advisé de peindre
Maynard, cest oracle nouveau,
Au front des beaux escrits qui font son renom vivre,
A celle fin que son tableau
Parle par la voix de son livre.

FRANÇOIS DE MAYNARD.

Fils de l'Auteur, Advocat en Parlement.

5^o En 1617, quatrième édition en 3 volumes, in-4^o, chez R. Foüet, Paris.

~ Nous ne connaissons pas d'exemplaire du premier volume. Nous tenons de l'obligeance de M. le conservateur Rivière la description bibliographique des deux autres volumes, dont la bibliothèque de Douai possède un exemplaire.

Le deuxième volume contient 4 ff. liminaires occupées par le titre, l'épître dédicatoire de Géraud à Nic. de Verdun, les stances de

1. Mainard fait ce mot du masc. comme les écrivains du xvi^e siècle.

François Mainard, le privilège du roi du 14 mars 1605, l'achevé d'imprimer du 1^{er} août 1617 + 38 ff. non chiffrées pour la table des chapitres. Suivent 601 pages de texte (livres VI-VIII des *Arrêts*).

Le troisième volume contient *La troisieme Partie des notables et singulières questions du droict escrit*. VIII ff. liminaires contenant : le titre ; une épître dédicatoire à Mgr. du Vair, chancelier, garde des sceaux, par Gabriel Michel de Rochemaillet¹, Paris, 6 août 1617 ; l'extrait du privilège du 14 mars 1605 ; l'extrait du privilège du 8 juillet 1607 ; la table des chapitres. Suivent 415 pp. de texte + 31 ff. non chiffrées pour les tables.

Extrayons les lignes suivantes de la dédicace de Gabriel Michel au chancelier du Vair : « les enfans et héritiers du defunct (Géraud de Mainard) ont esté priez de chercher parmy les mémoires de leur pere, s'il s'y trouveroit quelque chose pour enrichir ceste nouvelle impression, lesquels ayans donné cinquante-cinq questions, on en a fait un neufviesme livre, et y a-t-on encore adjousté quelques autres Questions prises des memoires et plaidoyez de feu Monsieur de Beloy... advocat du Roy au dict Parlement de Tholose ».

6^o Réimpression en 1618 de la précédente édition. Les éditions suivantes de 1626 et de 1638, en reproduisant le titre de la seconde et de la troisième partie des *Notables Questions*, donnent 1618 et non 1617 comme date de publication de ces volumes.

7^o *Notables et singulières questions*, etc., Nouvelle édition revue, corrigee et augmentee de la quatriesme partie, Paris, Robert Foüet, 1628, 1 vol. in-f^o² ; XLI ff. liminaires + 2052 colonnes + 40 ff. non chiffrées pour la table des matières.

La première partie comprend les 5 premiers livres de Géraud ; la seconde les livres VI-VIII ; la troisième, le livre IX ; la quatrième les « arrests memorables prononcés en robe rouge par mess. Ant. de Lestang... president en ladicte Cour de Parlement avec les Plaidoyers de M^e Jacques de Puymisson, advocat au Parlement de Tholose. Et les arrests intervenus sur iceux ».

Le privilège est du 5 décembre 1627. L'achevé d'imprimer, du 2 juillet 1628.

8^o Nouvelle édition en 1638. Les trois parties des *Notables Questions* de Géraud avec la quatrième partie formée des arrêts prononcés par Ant. de Lestang et des plaidoyers de J. de Puymisson constituent le tome I de la *Bibliothèque Tholozane*, Paris, R. Foüet,

¹. Gabriel Michel de Rochemaillet est connu pour avoir écrit la vie de Scévole de Sainte-Marthe (1536-1623). Il fut l'ami de Pierre Charron (cf. L. Auvray, *Lettres de Pierre Charron à G. Michel de Rochemaillet*, Paris, 1893).

². Exemplaires à la Bibl. de l'Institut ; à la Bibl. des Archives Judic. de Toulouse, à la Bibl. de Douai.

in-f^o. Le second tome est constitué par le *Recueil general des edicts, déclarations, arrests...* de Samuel d'Escorbiac.

9^e Reproduction en 1751, à Toulouse, de l'édition de 1638 de Géraud. Les *Arrêts* de Mainard forment cette fois à eux seuls 2 vol. in-f^o. Le texte en est modernisé ; c'est l'édition la plus répandue de cet ouvrage.

*
* *

En 1657 parut à Toulouse, chez Arnaud Colomiez, un *Abrégé du recueil des Arrests de la Cour de Parlement de Tolose, fait par maistre Géraud de Maynard*. 4 ff. liminaires + 254 pages + 6 pages non chiffrées pour la Table, in-8^o¹. Cet abrégé, signé seulement des initiales J. J. D. P., est dû au conseiller Jean-Jacques Pellisson-Fontanier, père de l'historien de l'Académie française. Il circula longtemps manuscrit.

*
* *

On connaît les traductions suivantes de l'ouvrage de Géraud :

1^o *Decisiones novae tholosanae sive notabiles et singulares quaestiones juriscripti... quas collegit... Dn. Gerardus de Maynard... e gallico sermone in latinum transtulit et nonnullis additionibus ac corollariis auxit, Hieronymus Bruckner Lipsiensis, J. V. D. inclytæ Erphurdiensis Reipubl. Syndicus et Consiliarius*, — Francofurti ad Moenum, Nic. Hoffmann, MDCX, in-4^o². Contient la traduction des six premiers livres des *Notables Questions*.

2^o Autre traduction parue à Francfort en 1660 (c'est peut-être une réimpression de la précédente), citée par Labouisse-Rochefort, *Lettres biogr. s. Maynard*, p. 75 et par Camus (revu par Dupin), *La Profession d'avocat*, Paris, 1832, qui ne donnent pas d'autres indications sur ce livre.

3^o Dans son épître dédicatoire au roi de l'ouvrage manuscrit de Géraud, *De la puissance royale et sacerdotale*, le petit-fils de l'auteur déclare à propos des *Notables Questions* que les Espagnols et les Allemands les ont traduites en latin. Donc à part les traductions parues à Francfort, il en a paru d'autres en Espagne, avant 1682, date de cette dédicace.

B. Manuscrits de Géraud de Mainard

De la Puissance royale et sacerdotale où il est traité des anciennes Investitures et de la Régale. Par feu Geraud de Mainard. Conseiller au Parlement de Thoulouse. Biblioth. Nation., 2 exemplaires, Ms. F. fr. 937 et 2270, in-4^o, 144 ff. et 403 pages.

1. Exemplaire à la Bibl. de Toulouse.

2. Exempl. à la même Bibl.

L'ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire au roi signée Mainard, probablement Charles de Mainard, petit-fils de l'auteur et gentilhomme ordinaire du roi ; d'un avis au lecteur et du portrait de Géraud reproduit d'après l'édition de 1604 des *Notables Questions*. On a inscrit sur cette gravure, à droite du portrait, ces mots : *obiit 1607*.

Extrayons les lignes suivantes de la dédicace au roi : « Le bruit que fait aujourd'hui la Regale partout, me donne la hardiesse de venir offrir à Votre Majesté un traité que j'ay trouvé parmy les papiers de Géraud de Mainard, mon ayeul, conseiller au Parlement de Thoulouse »... C'est une allusion aux événements de 1682, année où, à la suite d'un conflit entre Louis XIV et la papauté au sujet du droit de régale, l'assemblée générale du Clergé trancha le différend en faveur du roi. Pour des détails sur la régale, cf. Esmein, *Cours d'hist. du droit franç.*, Paris, 1906, p. 24.

OEUVRES DE FRANÇOIS MAINARD

C. Ouvrages en vers

A. *Le Philandre* de François Maynard, à Tournon, par Claude Michel, 1619, in-12.

Réimpressions : a. Lyon, Claude Chastellard, 1620, in-12. b. Lyon, Simon Rigaud, marchand libraire devant Saint-Antoine, 1621, in-12. c. Paris, Mathurin Henault, 1623, in-12.

L'exemplaire de Lyon, 1621, de la Bibl. de l'Arsenal porte sur le titre « avec permis et privilège », mais ne contient ni l'un ni l'autre.

B. *Pièces nouvelles de Monsieur de Maynard*, Toulouse, par Arnaud Colomiez, imprimeur ordinaire du Roy et de l'Université, 1638, in-16. — Contient à part trente-trois épigrammes et une ode à Flotte, une épigramme du comte de Clermont et l'épigramme latine adressée, en 1636, par J. de Sirmond à Mainard, à Rome.

Réimpression : Même titre « juxte la copie imprimée à Tolose », Paris, André Soubbron, au Palais en la petite gallerie à l'image Nostre-Dame, 1639, in-12.

c. *Les Œuvres de Maynard*. A Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite Salle du Pallais, à la Palme. MDCXLVI. Avec Privilège du Roy.

In-4°, 16 ff. liminaires + 384 pages, dont 363 occupées par le texte et le reste par la table, le privilège du roi du 13 janvier et l'achevé d'imprimer du 15 juin 1646.

Les 16 ff. liminaires comprennent le titre ; une épître dédicatoire soit à Mazarin soit à Séguier ; un portrait de Mainard gravé par Pierre Daret avec, au-dessous, quatre hendécasyllabes latins de Ménage ; une épître de Scarron ; un sonnet de Mainard à son livre ; une épître de Boisrobert, une ode latine de l'abbé P. Bourdelot ; deux épigrammes latines de Fr. Guyet ; une épigramme latine au lecteur de J. Peyrarrède ; un sonnet à l'auteur par Tristan ; une épigramme latine de P. Tausianus Bastidaeus Lautrecius Avitanus et une autre de Charles, le fils du poète ; une préface sur les vers de Mainard par Gomberville.

L'ordre dans lequel se suivent ces pièces liminaires n'est pas le même dans tous les exemplaires. Certains donnent la préface de Gomberville immédiatement après la dédicace, tandis que l'épître de Scarron figure à la suite des autres compositions énumérées. Il a déjà été dit (liv. I, chap. VIII, § 3) que Mainard fit faire deux tirages de l'introduction de ce volume.

Les exemplaires qu'ont décrits MM. Durand-Lapie et Lachèvre dans *Deux homonymes* (p. 61) sont certainement défectueux, car ils ne contiennent seulement que l'épître de Boisrobert ou celle de Scarron.

Pour l'analyse de ce volume, cf. le chap. VIII, § 3 du livre I du présent ouvrage.

Le texte de l'exemplaire qui appartient à la Bibl. de l'Arsenal diffère par certains détails de celui des cinq autres exemplaires des *Œuvres de Maynard* que nous avons eus en mains. Ainsi les odes ou plutôt les portraits satiriques qui figurent aux pp. 158, 163 et 165 du tome III de l'éd. Garrisson, y ont pour titre *Le Magistrat*, *Le Poultron* et *Le Théologien*. Le vers 6 du sonnet reproduit par Garrisson p. 11 du t. III de son édition présente la leçon : *Ils fuyent sur la mer, ils fuyent sur la terre* au lieu de : *Ils nous tournent le dos sur l'onde et sur la terre* ; le vers 14 du sonnet de la p. 60 du t. III de la même édition présente la leçon : *Ils auront consommé le reste de la France*, au lieu de : *la moitié de la France*.



Pièces de ce volume qui ont paru à part et antérieurement à 1646 :

Ode à Monseigneur le Cardinal sur l'heureux succès du Voyage en Languedoc, Paris, Toussainct du Bray, 1633, in-4^o, 88 ff. (Cette plaquette contient aussi la petite pièce dédiée à Bautru, cf. éd. Garrisson II, 271).

Les sonnets *A son Eminence sur les machines de la Comédie Italienne* et *Jule jusqu'à l'honneur des filles de Mémoire*, Paris, De l'imprimerie d'Augustin Courbé, in-4^o (s. d., en réalité 1645).

D. Vers de Mainard parus de son vivant dans les anthologies

M. Lachèvre a donné dans sa brochure faite en collaboration avec M. Durand-Lapie, *Deux homonymes du XVII^e siècle. Fr. Maynard et Fr. Ménard* et dans sa *Bibliographie des recueils collectifs de poésies de 1597-1700* (4 tomes) la liste et la description des anthologies qui ont inséré pour la première fois des vers de Mainard. Ce bibliographe reproduit un grand nombre de pièces que notre poète a dédaigné de faire entrer dans le volume de 1646, mais qui, à défaut d'intérêt littéraire, présentent parfois un intérêt biographique. Signalons quelques fautes de transcription de M. Lachèvre :

Le vers 1 de l'épigramme *Pour un jaloux* (*Deux homon.* p. 72 et *Bibliogr.* t. I) est : *Jean, tant que vous avez permis* et non comme l'a imprimé M. Lachèvre : *Jean, tant que vous avez promis* ; les vers 6 et 7 de l'épigramme : *Le bon esprit n'est pas en lustre* (*Deux homon.* p. 92 et *Bibliogr.* I, 409) sont :

Le Roy, pour lier la vertu
A la rame d'une galère,

et non *Le roi....* et *A* (verbe) *la rame*, etc. Il s'agit de Marin le Roy de Gomberville et non du roi de France. Le premier vers de l'épigramme : *Je te hais pis que la peste* (*Deux homon.*, p. 99) est mal reproduit *Je te hais pire que...*

M. Lachèvre a eu tort d'ajouter foi à l'allégation de Labouisse-Rochefort, qui donne comme un rondeau inédit de Mainard le rondeau : *Il est passé, il a plié bagage*. Ce rondeau ne figure même pas sur les cahiers autographes de Mainard, comme le laisse croire Labouisse-Rochefort. En reproduisant, d'après le *Nouveau recueil de divers rondeaux*, Paris, 1650, une variante nouvelle de cette pièce (*Bibliogr.*, II, 710 et *Deux homon.*, p. 412), M. Lachèvre déclare que cette pièce y figure sans nom et que Tallemant l'attribue à Robert Miron. En réalité, ce rondeau sur la mort de Richelieu courait à Paris et dans les provinces dès les premiers mois de 1643 ; l'évêque de Vannes brava à ce moment aux Etats de Bretagne, le maréchal de la Meilleraye, une créature de Richelieu, en l'apostrophant avec deux hémistiches de ce rondeau : *Il est passé, il est en plomb*¹. De même le frondeur Guy Patin s'écrie avec joie, le 6 mars 1643 : *Il est passé, il est en plomb l'éminent personnage*². Mainard qui vivait à cette date au fond du Quercy n'aurait pas réussi à donner une vogue si immédiate à l'une de ses pièces.

1. Chéruel, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, Paris, 1879, I, 11.

2. Lettre 61, du tome I, 98, citée par Perrens, *Les libertins au XVII^e siècle*, p. 128.

E. Vers de Mainard parus de son vivant dans divers ouvrages

1^o *Recueil de vers lugubres et spirituels de Louys de Chabans, sieur du Maine*, Paris, Du Bray, 1611, in-12. Contient des stances liminaires reprod. par MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homon.*, p. 70.

2^o *Recueil des cartels publiez ès présences de leurs MM. en la place Royale le 5, 6 et 7 d'avril 1612*. Paris, Micard, 1612, in-8^o, 160 pp. Contient : *Au Roy. Pour Amadis et Galaor* (éd. Garriss., II, 239). *Urgande présentant Amadis et Galaor à la Reyne* (*ibid.*, 241). *Les Amadis à Madame, sœur du Roy* (*ibid.*, 244) et *Amadis et Galaor aux Dames* (*ibid.*, 241).

Variantes nombreuses.

3^o *Les Bergéries de messire Honorat de Bueil, chevalier, seigneur de Racan*, Paris, 1625, in-8^o. Cet ouvrage contient l'épigramme : *La France peut avec raison* que M. Lachèvre a reproduite d'après le *Recueil* de Du Bray de 1630 (*Deux homon.*, p. 92 et *Bibliogr.*, I) parmi les vers de Mainard¹.

4^o *Styles de la Cour de Parlement, chambre des requestes, seneschals et autres juges royaux subalternes et politiques du ressort de Tolose..... Le tout divisé en cinq livres enrichis de plusieurs choses memorables en ceste seconde édition.....* par Gabriel Cayron, avocat en Parlement et secrétaire ordinaire de la Chambre du Roy, Toulouse, Raymond Colomiez, 1630, in-4^o (Bibl. Nat. F. 13437).

Ce volume contient une pièce liminaire de Mainard *A Monsieur Cairon*. Nous pensons rendre service à la mémoire du poète en ne reproduisant que la stance où il proclame sa parenté avec l'auteur :

Pour moy qui porte l'avantage
De me voir en ton parentage
Je suis extremement content :
De voir les fruits de ton estude
Et que tout ce pays attend
Ton livre avec inquietude.

5^o *L'Empire du Juste, selon l'institution de la vraye vertu*, par Mgr. Ch. de Noailles, évêque de Saint-Flour. Paris, 1632, 2 vol. in-4^o. Contient comme pièce liminaire une ode que Mainard a insérée dans le volume de 1646 (Garrisson, t. III, p. 354 et s., donne une partie seulement des variantes que ce morceau présente dans la version de 1632).

F. Réimpressions modernes des ouvrages en vers de Mainard

a) Editions de Prosper Blanchemain :

Les Œuvres poétiques de Maynard, réimprimées sur l'édition de

1. Cf. aussi Lachèvre., *Bibliogr.*, III, 759, une variante d'après le *Recueil des plus belles épigr. de Nic. le Clerc*.

Paris, Augustin Courbé, 1646, in-4°, enrichies de variantes, revues et annotées, Genève, J. Gay et fils, 1864, in-8°.

Le *Philandre*, poème pastoral, précédé d'une notice sur la vie de l'auteur, par Guill. Colletet, complétée d'après de nouveaux documents, Genève, J. Gay et fils, 1867, in-8°.

Poésies diverses de François de Maynard, non recueillies dans le volume de ses œuvres publié en 1646 et vers inédits du même auteur, Genève, J. Gay et fils, 1867, in-12.

(V. sur cette édition Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes, Fr. Maynard et Fr. Ménard*, p. 30).

Les Priapées, Freetown, 1864 (v. la note sur le ms. 2943 de la Bibl. de l'Arsenal).

b) Edition de G. Garrisson :

Œuvres poétiques de François de Maynard, publiées avec notice et notes par Gaston Garrisson, Paris, A. Lemerre, 1883-1888, 3 vol. in-12.

Le premier volume de cette édition contient par erreur les vers de Fr. Ménard, homonyme de notre auteur (cf. le chap. III du livre I).

Le deuxième volume contient la reproduction du *Philandre*¹, de quelques pièces publiées par le poète dans des recueils contemporains, de cinq morceaux des *Pièces nouvelles* de 1638, non réimprimés dans le volume de 1646, et de quelques poésies de Mainard publiées après sa mort.

MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont montré que Garrisson n'a pas connu les *Délices de la poésie françoise* de 1613 et le *Recueil des plus beaux vers* de 1630. De ce fait, il lui a échappé un grand nombre de pièces que ces bibliographes ont reproduites dans la brochure citée et que M. Lachèvre a insérées de nouveau dans sa *Bibliographie*, T. I et II. De même Garrisson a omis deux épigrammes de la plaquette de 1638, non réimprimées par Mainard en 1646. Par contre, il a attribué à notre poète un quatrain sur la *Muse naissante du petit de Beauchasteau* et un virelai sur les *malheurs du mariage*, qui sont de son fils Charles (cf. la note qui est consacrée à ce dernier aux *Pièces justificatives*).

Ajoutons aux critiques de MM. Durand-Lapie et Lachèvre les observations suivantes :

L'épigramme *Guy, pour faire que ton amour* (t. II, p. 279) figure dans le volume de 1646, avec de très légères variantes (t. III, p. 401). L'éditeur ne s'en est pas aperçu et a publié deux fois d'un bout à l'autre cette pièce.

Le rondeau à Citois, reproduit par Garrisson (t. II, p. 301) d'après Labouisse-Rochefort (*Lettres biographiques sur Fr. de Maynard*), qui l'a

1. Garrisson a reproduit le texte du *Philandre* d'après l'édition de Paris, 1623, tandis que Blanchemain a suivi celui de l'édition de Tournon, 1619. Il y a aucune différence entre ces textes.

attribué à tort à notre poète ¹, n'est pas de lui, mais de Boisrobert (cf. les *Œuvres poét. du s^r de Boisrobert*, p. 47, à la suite de ses *Epîtres*, Paris, 1647).

Il en est de même du rondeau : *Il n'est pas mort...* que Garrisson a reproduit d'après Labouisse-Rochefort qui, à son tour, l'a transcrit ² d'après l'un des cahiers autographes de Mainard. Ce rondeau satirique n'est qu'une réponse au rondeau : *Il a passé, il a plié bagage*, composé en décembre 1642, à l'occasion de la mort de Richelieu. Chéruel qui le reproduit dans son *Hist. de France sous la minorité de Louis XIV*, t. I, p. 179, comme une pièce très en vogue à la Cour, le donne comme ayant été composé après la dispersion de la cabale des Importants (sept. 1643) et comme une riposte au rondeau écrit, à en croire Tallemant, par Robert Miron. Labouisse-Rochefort, Garrisson et M. Lachèvre ont eu tort d'attribuer ces vers à Mainard, alors que notre auteur n'a fait que recopier sur son cahier ce rondeau satirique qui, après avoir diverti la capitale, égaya les provinces. Nous montrerons bientôt que ce n'est pas la seule œuvre étrangère que Mainard ait transcrite sur ses cahiers.

Le tome III de l'édition Garrisson contient la réimpression du volume de 1646.

L'éditeur a négligé de reproduire le portrait de Mainard ainsi que les hendécasyllabes latins de Ménage, placés en 1646 au-dessous de ce portrait. Quant aux variantes qu'il a données, soit d'après les recueils antérieurs à 1646 où ces poésies avaient été insérées, soit d'après le volume de *Lettres* de Mainard, soit d'après les mss. du poète, il est à remarquer que des strophes entières ou des leçons intéressantes sont omises, sans aucune raison valable. Enfin l'éditeur n'a pas su toujours discerner parmi les poésies de 1646 celles qui y étaient imprimées pour la première fois de celles qui n'étaient que des versions nouvelles de pièces publiées antérieurement par Mainard et que lui, Garrisson, avait déjà insérées dans le tome II de son édition. Nous avons déjà signalé (pp. 393-394), les pièces amoureuses du tome II de l'édition Garrisson qui se retrouvent, sous une forme plus ou moins modifiée, dans le tome III de la même édition. Passons aux épigrammes. Il a été plus haut question de l'épigr. : *Guy pour faire que ton amour* que Garrisson a reproduite à la p. 279 du t. II d'après les *Pièces Nouvelles* de 1638 et qu'il a reproduite également à la p. 101 de son tome III avec une variante insignifiante : *Jean pour faire que ton amour*. L'éditeur n'a pas reconnu non plus que

1. Labouisse-Rochefort ne justifie cette attribution par aucune preuve ; Mainard n'a pas recopié ce morceau sur ses cahiers.

2. Avec des fautes de lecture et des négligences impardonnables ; entre autres il a sauté le vers 7.

les épigrammes : *Quel bonheur as-tu désiré... Paul rougy de ton avarice... Je voudrais savoir où se fonde...* du tome III de son édition (pp. 119, 121, 136) sont des refontes des épigrammes : *Jamais les astres n'ont tasché... Depuis quatorze ans je despence... J'estime à nulle autre seconde...* du tome II (pp. 213, 211, 170).

A la fin de son troisième tome, Garrisson a donné des poésies extraites de différents manuscrits contemporains de notre auteur. Contrairement à ce que pense cet éditeur, la plupart de ces pièces ne sont pas inédites ; quant aux autres, elles sont pour la plupart mal publiées.

Ainsi la pièce de vers *Je n'ay point de nom arrêté*, tirée par Garrisson du tome XXIV des Recueils Conrart, est de Charles de Mainard et non de son père¹.

Des quatre pièces copiées par Garrisson d'après le ms. 43 de la Bibl. des Barberini, à Rome, une seule est inédite : le dixain *A Madame de Mémoranci* (III, 309). Les morceaux *Pour le ballet de Mgr le Prince* et *A Mgr de Mémoranci* (*ibid.*, 306 et 310) figurent dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1630 que Garrisson n'a pas connu. Quant à l'*ode au pape*, elle a paru dans le *Nouveau recueil de Loyson* de 1654 (cf. Lachèvre, *Bibliogr.*, II, 290).

MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont montré que, sur les treize pièces tirées par Garrisson du ms. 69 (843) de la Bibl. de Toulouse, il n'y en a que six d'inédites car les morceaux qui portent les numéros IV, V, VIII, IX, X, XI, XII² sont des poésies ou des fragments parus dans le *Recueil* de 1630, ignoré par cet éditeur.

Les bibliographes cités ont eu néanmoins tort de croire que les quatre pièces extraites par Garrisson du ms. 92 (844) de la même Bibliothèque sont toutes inédites. Le sonnet qui figure sous le numéro IV : *Quel esprit me retient parmi les courtisans* n'est qu'une variante sans importance du sonnet : *Mes veilles qui partout se font des partisans* (III, 55). — Les vers publiés sous les numéros I et II constituent une seule pièce satirique, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des ff. 32 de ce ms. et 24 verso du ms. 69 (843)³. En outre les deux quatrains du fragment publié par Garrisson sous le numéro II précèdent, dans la rédaction de Mainard, les trois fragments qui portent chez Garrisson le numéro I.

Il n'y a donc, en réalité, que sept pièces parmi celles que Garrisson a transcrites d'après les recueils Conrart et les mss. de la Bibl. des Barberini et de la Bibl. de Toulouse qui soient vraiment inédites.

1. V. la note sur le fils aîné de François Mainard aux *Pièces justificatives*.

2. Le vers 3 de la strophe II de cette pièce est mal transcrit : *Aujourd'huy me resserre* au lieu de *Aujourd'hui me reverre*.

3. La transcription de Garrisson est faite d'après les ff. 28 verso et 29 recto du ms. 92 (844) où ne figurent que des fragments de cette pièce.

*
* *

François de Maynard. Œuvres poétiques choisies et précédées d'une notice par Pierre Fons, Paris, Sansot, 1909, in-16.

Le volume contient un portrait de Mainard, reproduction de celui qui orne le volume de 1646.

Œuvres en prose de Mainard

Les Lettres du Président Maynard, A Paris, chez Toussaint Quinet, dans la Salle du Palais, sous la montée de la Cour des Aydes, 1652, in-4°.

Certains exemplaires portent la date 1653 (V. à ce sujet l'introduction de notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*).

*
* *

Ouvrages dont la paternité est douteuse :

Coq-à-l'asne sur le mariage d'un Courtisan grotesque, 1620, s. l., in-8° de 14 pages (Bibl. Mazarine 36082). A la fin de cette brochure on lit : *Signé Maynard*.

Il n'y a aucune preuve pour attribuer à notre auteur cet ouvrage qui est dû peut-être à un homonyme. Il est à remarquer cependant que les amis de Mainard, Laugier de Porchères, dans son *Coq à l'asne envoyé de la Court*, 1622², et le comte de Carmain, dans son *Courtisan grotesque*, coq à l'âne inséré dans ses *Jeux de l'Inconnu*, Paris, 1630, continuèrent à cultiver ce genre facétieux dans lequel, au xvi^e siècle, Clément Marot s'était exercé. N'oublions pas non plus que Fr. Mainard aimait le burlesque. Quant au prénom de notre écrivain qui ne figure pas à la fin de cette brochure, il ne figure non plus sur le titre des *Pièces Nouvelles* de 1638, des *Œuvres* de 1646, etc.

LES MANUSCRITS DE MAINARD CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE

Description des mss. — Ces mss. qui sont des cahiers autographes de Mainard sont catalogués sous les nos 843 et 844. Le premier, relié en maroquin, contient 279 ff. qui ont 346 mm. de hauteur sur 225 mm. de largeur. Le deuxième, cartonné, n'a que 51 ff. qui ont

1. Cf. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect.*, I, 278 et IV, 172.

2. Lachèvre, o. c., I, 153. — P. Brun, *Autour du XVII^e siècle*, art. sur Carmain.

333 mm. de hauteur sur 225 mm. de largeur. A la feuille 2 de ce cahier a été épinglée — on ne saurait dire par qui ni à quelle date — une lettre de 3 pages, s. l. n. d., qui offre la signature de Mainard.

Ces mss. contiennent des brouillons de lettres, des épîtres et des vers inédits, des fragments, des ébauches de pièces publiées, mais qui présentent ici des variantes et des corrections intéressantes. En outre, le poète y a recopié quelques morceaux en prose et en vers d'écrivains contemporains.

Provenance. — Le catalogue-des mss. de la Bibl. de Toulouse ne nous apprend rien sur la provenance des cahiers autographes de Mainard. Prosper Blanchemain dans sa *Préface* de son édition du *Philandre* (1867) a eu tort d'avancer que ces mss. avaient appartenu à Labouïsse-Rochefort, l'auteur des *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard* (1846). En effet, la *Biographie toulousaine* (Paris, Michaud, art. Fr. Maynard) parle en 1823 de ces textes comme de mss. appartenant à la Bibliothèque du Collège-royal de Toulouse, l'actuelle Bibliothèque de la Ville. D'après les renseignements que M. le conservateur Massip a bien voulu nous donner, ces deux cahiers proviendraient du lot de livres et de mss. offert à la ville de Toulouse par l'archevêque Loménie de Brienne. Ajoutons que ces mss. faisaient vraisemblablement partie de la collection du poète Lefranc de Pompignan, que Loménie acquit en août 1785. Rappelons que Lefranc, président à la Cour des Aides de Montauban, descendait d'une vieille famille quercynoise, représentée à l'époque où vivait Fr. Mainard par Géraud Lefranc, président au présidial de Cahors et, plus tard, à la Cour des Aides de Montauban. Les marques extérieures de ces cahiers, viennent à l'appui de notre supposition. En effet l'étiquette qu'ils portent au dos est découpée en étoile comme le sont les étiquettes qui se trouvent sur des volumes ayant indubitablement appartenu à Lefranc. Ainsi sur un exemplaire des *Lettres* de Mainard, avec signature de Lefranc ; sur un exemplaire du *Parnasse françois* de Titon du Tillet avec envoi de l'auteur, etc. Il est certain qu'au moment même où ces mss. entrèrent dans la Bibliothèque de Toulouse, ils n'étaient plus complets. Des collectionneurs particuliers et des bibliothèques publiques en possèdent aujourd'hui des fragments. Ainsi M. J. Hanotaux est le détenteur de trois feuilles qui primitivement faisaient partie du ms. 843 ; elles ont les mêmes dimensions, le même quadrillé et le même filigrane (un caducée surmonté d'une fleur de lys) que les feuilles de ce ms. Cinq des six pages possédées par M. Hanotaux, qui a eu l'obligeance de nous en permettre l'examen, sont occupées par une lettre au président de Caminade, reproduite dans le volume de correspondance de Mainard (Paris, 1632), où elle porte le n° XVI. Cette lettre est écrite par une main étrangère ; Mainard n'a fait que la signer

et noter sur la page 6 quelques réflexions du genre de celles qui couvrent de nombreuses feuilles du cahier cité.

Les archives de l'Académie Française possèdent une feuille qui est sûrement détachée du ms. 844 de la Bibl. de Toulouse. Elle contient au recto un sonnet à Séguier (cf. éd. Garriss., III, 37) et au verso un sonnet au chevalier de La Valette (éd. Garriss., *ibid.*, 38).

Les mêmes archives possèdent une découpeure faite dans une feuille disparue du ms. 844. Ce fragment de ms. contient une strophe de l'ode de *Daphnis sur la mort de sa fille* (éd. Garriss., III, 171), strophe qui a été supprimée dans la version définitive de cette pièce. La feuille dans laquelle cette découpeure a été faite devait être placée après ou entre les ff. qui dans le ms. 844 portent actuellement les numéros 32 verso-34 et qui contiennent des variantes de l'ode citée.

Age des mss. — Mainard s'est servi des cahiers que nous étudions à des époques et dans des endroits différents.

Ms. 843. — Ce cahier, commencé vers 1628, fini vers 1642, a été écrit à Saint-Céré. Il présente un grand nombre d'ébauches et souvent les quatre ou cinq « états » successifs d'une même pièce. A côté, au-dessus ou au-dessous de certains mots de la rédaction primitive, le poète a noté des expressions qu'il jugeait plus heureuses. En regard des vers biffés, il en a placé d'autres qu'il estimait mieux tournés. On peut déterminer d'une manière très précise l'époque à laquelle Mainard commença à se servir de ce cahier. Les ff. 42 v. — 47 r. contiennent la copie de deux lettres de Malherbe de septembre 1625, publiées dans le *Recueil de Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627¹.

D'un autre côté, les ff. 32 v.-60 v. renferment un certain nombre de vers dont quelques-uns portent la mention : *Cecy est imprimé*, ou *Cecy est déjà imprimé*, tandis que d'autres portent des mentions telles que : *Il faut faire imprimer*; *Plaise à M. de la Ganterie de faire imprimer cette pièce* ou *Cette pièce sera pour les Délices s'il plaist à M. de la Ganterie*, etc. Or, les pièces de la première catégorie figurent en 1626 dans le *Recueil des plus beaux vers* du libraire Toussaint du Bray, réédité l'année suivante sans changements ni additions. Les pièces de la deuxième catégorie figurent en 1630 dans l'édition remaniée et augmentée du même recueil. Pour désigner cette anthologie périodique, Mainard se sert du titre de *Délices de la Poésie française* qu'elle avait porté en 1615². Du Bray en y insérant alors à côté des productions de Malherbe et de Bertaut, de nombreuses pièces de Mainard, avait consacré sa réputation littéraire. Les ouvrages de

1. Cf. l'introduction de notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*.

2. Malherbe lui aussi en parlant du *Parnasse françois* qui succédait aux *Muses ralliées*, écrit le 8 février 1607 : *Les Muses ralliées* ne sont point encore achevées.

Lottin et de La Caille sur les libraires-imprimeurs parisiens ne fournissent aucun renseignement sur M. de la Ganterie. C'est vraisemblablement la personne chargée par Toussaint Du Bray de recueillir la matière de son anthologie. En tout cas, cet éditeur tint compte des désirs que Mainard avait exprimés dans ses annotations. Ainsi, en tête du ballet *Le Soleil à la Reine* (III, 222), le poète prie M. de la Ganterie de faire imprimer cette pièce avec les changements qu'il y a introduits. Effectivement, la strophe *Ton éclat me surmonte* du *Recueil* de 1626-27, recopiée, mais biffée à la f. 32 v. du ms., est remplacée en 1630 par la strophe *Ton feu qui me surmonte*, écrite à la même page. Le vers 1 de la strophe 4 était en 1626-27 : *Ma course vagabonde* ; il devient : *Ma lampe vagabonde* dans ce ms. ainsi qu'en 1630¹, etc. — Commencé vers 1628, ce manuscrit ne contient aucune pièce postérieure à 1642. On n'y relève aucune trace des pièces que Mainard composa après cette date, ni même de celles qu'il fit à la fin de 1642 : *La Belle vieille*, les sonnets à Séguier qui, en 1644, l'avait nommé conseiller d'Etat, etc. L'ode à *Alcipe* de fin 1642 n'y est représentée que par une strophe. Une observation finale. En même temps que Mainard couvrait de son écriture les premiers feuillets de ce cahier, il en employait les derniers pour y écrire des brouillons de lettres ou des ébauches de poésies. En effet, les lettres de la f. 267 v. et de la f. 275 sont certainement, d'après les allusions qu'elles renferment, de l'année 1628. De même les ff. 277-279 contiennent la première rédaction des *Stances au Roi* et de la *Plainte de Cléon* que Mainard a publiées seulement dans le *Recueil* de 1630. Ajoutons encore que Mainard laissait souvent des pages ou des moitiés de pages blanches, et que plus tard, son cahier tirant sur sa fin, il y revenait pour y transcrire de nouvelles pièces. Il arrive ainsi que parfois des textes de dates différentes se trouvent sur les mêmes feuillets.

Ms. 844. — Mainard a élaboré le ms. 844, à Paris, en 1645 et au début de 1646. Au printemps de 1645, il avait quitté sa lointaine province afin de se rendre dans la capitale, où il espérait se faire bienvenir de la nouvelle Cour. Le poète voulait aussi y surveiller l'impression de l'édition définitive de ses *Œuvres poétiques* qui parurent en juin 1646. Trois ou quatre sonnets du ms. 844 furent certainement composés en 1645, à Paris². La minute de l'épître dédicatoire à Mazarin, de même que celle d'un avis au lecteur³, montrent que le poète s'est servi de ce cahier à une date fort

1. V. les var. reprod. par Garrison III, 351.

2. Cf. éd. Garriss. III, 17 (ms. 844, f° 6 v.) ; III, 13 (*ibid.*, f° 8, sept. 1645) ; III, 50 (*ibid.*, f° 21), etc.

3. Le contenu de cet avis au lecteur a passé dans les épîtres dédicatoires à Mazarin et à Séguier qui figurent en tête du vol. de 1646. Voilà pourquoi le poète l'a supprimé.

rapprochée de celle de la publication de ses poésies. Aussi les pièces qu'il y a recopiées offrent-elles peu de corrections et de retouches.

Observations sur le matériel inédit que renferment ces mss. — Il est difficile de distinguer des propres productions de Mainard les copies que le poète a faites de pièces étrangères.

Dans l'introduction de notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard*, nous avons énuméré les lettres de Malherbe et de Balzac que Mainard n'a fait que transcrire sur ses cahiers et que certains biographes ont eu le tort de considérer comme des épîtres de notre auteur.

Le catalogue des mss. de la Bibl. de Toulouse attribue faussement à Mainard le petit poème transcrit aux ff. 46 verso — 48 du ms. 844. C'est une épître marotique de Sarrasin dont le titre est *Galanterie à une Dame à qui on avoit donné en raillant le nom de souris*¹. Lors de son séjour à Paris en 1645 et en 1646, Mainard s'était lié avec les jeunes Sarrasin et Charleval. Dans une épître à ce dernier, Boisrobert, en lui reprochant son indifférence, lui écrit :

Je scay tes amitez nouvelles
Et connoy qu'elles sont plus belles,
Ouy, ouy, Sarrazin et Mainard
En ton cœur ont meilleure part (2).

C'est ce qui explique que Mainard ait transcrit sur ses cahiers autographes le poème cité de Sarrasin (ms. 844) et un petit madrigal de Charleval *Mon cœur ne treuve point de paix* (ms. 843, f° 186) qui est inséré dans les *Œuvres de Charleval*, éditées par Saint-Marc (p. 64)³.

On retrouve dans les *Pièces nouvelles* de 1638, où il est spécifié que le comte de Clermont en est l'auteur, un dixain qu'on lit à la feuille 151 du ms. 843, avec d'insignifiantes variantes.

Il est permis de douter jusqu'à un certain point de la paternité de deux priapées du ms. 843. L'une *L'Amour, le désespoir, la rage...* (f° 52 verso) a été publiée par M. Ad. van Bever comme une pièce de Sigogne sous prétexte que le *Cabinet satyrique* de 1618 l'attribue à ce poète ; mais on sait que les attributions des recueils de ce genre n'offrent pas des garanties très sûres d'exactitude. D'ailleurs Tallemant (iv, 161) attribue ces vers à Mainard. L'autre priapée : *Sigismonde est la plus friande* (f° 239) figure sans nom d'auteur dans

1. Cf. *Œuvres de Sarrasin*, Paris, éd. de 1696, p. 365.

2. *Épîtres de Boisrobert*, Paris 1647. p. 97.

3. C'est Labouïsse-Rochefort qui fait cette dernière remarque, ce qui ne l'empêche pas de protester contre l'attribution de Saint-Marc. M. Lachèvre a reproduit cette pièce dans *Deux homon.*, p. 117. La transcription de Labouïsse-Rochefort : *Olympe je n'ai point de paix* est fautive.

les *Plaisirs de la poésie galante*, recueil paru entre 1662 et 1700. M. Lachèvre (*Bibliogr. des rec. collect.*, III, 246) l'attribue, sans fournir ses raisons, à Félix de Carlinas. Dans le ms. F. fr. 15220 de la Bibl. Nat. qui renferme de nombreuses pièces de Mainard, cette épigramme (p. 47) est donnée également comme étant de Carlinas. Cependant Tallemant qui cite cette épigramme gaillarde l'attribue à Mainard (*Historiettes*, III, 453).

Nous pensons qu'il faut retrancher des vers de Mainard le petit quatrain suivant :

Cy git un Roy qui soubz un prestre
Joua son indigne rolet
Il eut cent verlus de valet
Et n'en eut pas une de maistre (f° 79).

Ce quatrain ressemble fort à une épigramme anonyme contre Louis XIII, reproduite par le bibliophile Jacob dans son *Paris ridicule et burlesque au XVII^e s^e*, p. 45, note. Mainard dut copier sans doute ces méchants vers en 1643, au moment, où selon l'habitude du temps, des rimes coururent sur le roi défunt.

Le premier des biographes et éditeurs de Mainard qui ait tiré des vers inédits de ces mss. est Labouïsse-Rochefort. Il lui est souvent arrivé de prendre pour des pièces inédites de Mainard des pièces qui, comme l'a montré M. Lachèvre, avaient été publiées dans les recueils du XVII^e s^e et même, comme nous l'avons prouvé, des compositions en vers et en prose que Mainard n'a fait que recopier sur ses cahiers. Quant aux poésies réellement inédites que Labouïsse-Rochefort a publiées d'après ces cahiers, les fautes de lecture y abondent. Ainsi dans l'épigramme sur la grossesse de la reine¹, le pronom *te* du vers 3 est de trop; le v. 11 n'est pas : *Que de remparts ensevelis*, ce qui ne veut rien dire, mais *Et que de remparts démolis*, ou, si l'on adopte la leçon marginale, *Et que de Roys ensevelis* (ms. 843, f° 190 verso). De même Labouïsse-Rochefort dénature complètement par ses erreurs de transcription l'épigramme sur la misère de la France au temps de Richelieu², en mettant, v. 5 : *Le diable enlève tes deniers* au lieu de *La taille enlève...* v. 12 : *X fuit et n'espere plus rien*, à la place de : *Gagnons tout et n'espérons rien* (même ms., f° 270 verso). Le vers 7 du sonnet épigramme à Balzac est *Et jamais siècle n'a couru* non *Et jamais siècle n'a paru* (même ms., f° 269 verso)³. Enfin le quatrain « sur l'envie » que Labouïsse-Rochefort a donné comme inédit et que Blanchemain et MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont eu tort de prendre pour tel⁴ n'est que la pointe d'une épigramme de Mainard contre ses

1. Cf. *Deux homon.*, d'après Labouïsse-Rochefort, p. 116.

2. *Deux homon.*, p. 120.

3. *Ibidem*, p. 122.

4. *Ibidem*.

détracteurs publiée dans le volume de 1646 (éd. Garriss., III, 80).

Il a été question à propos de l'édition de Mainard donnée par Garrisson des vers inédits extraits par cet éditeur des mss. de Toulouse et de la manière dont il les a publiés.

Dans notre brochure *Les manuscrits de Maynard conservés à la Bibliothèque de Toulouse*, Paris, Champion, 1908, nous avons reproduit quelques pièces et fragments inédits de notre poète qui offrent surtout un intérêt biographique. Nous avons inséré au cours du présent travail plusieurs de ces morceaux¹ et nous avons mis amplement à profit les variantes et les leçons de ces mss., soit pour éclairer les vers et les circonstances dans lesquelles ils furent composés, soit pour mettre au jour le travail de la composition et du style chez notre auteur. Nous reproduisons ici quatre autres pièces, en renvoyant les lecteurs plus curieux à notre brochure, et les amateurs de vers inédits, même insignifiants, à la publication qu'en a donnée M. G. Clavelier, dans les *Annales du Midi* de 1908 et de 1909.

Mon cartier n'a pas de maison
Mieux faite que celle ou j'habite ;
Je m'y plais avecque raison
Il faut pourtant que je la quite.

Je ne scaurois vivre content,
Dans l'incommode voisinage
D'un sot rimailleur qui prétend
Au titre de grand personnage.

Il dit qu'on admire ses vers,
Que son nom remplit l'univers,
Que Racan l'appelle son maistre ;

Et l'haleine de cet auteur,
Ne souffre pas que l'on puisse estre
Imprudemment son auditeur. (f° 200, verso).

* * *

Espagne, n'espere rien,
Et scache que ta seule terre
Sera dans le monde crestien
Le seul theatre de la guerre.

Devant qu'un lustre ait fait son cours
Il faut que ta grandeur sucombe,
Ton peuple decroit tous les jours,
Et tes héros sont dans la tombe.

Le Conte (2) qui dupe ton Roy,
N'a pitié, prudence, ny foy
Et n'est animé que de rage.

1. Cf. pp. 59, 180, 185, 195, 209. Voir également p. 8 de notre *Tableau chronologique des lettres de Fr. Mainard* une épigramme inédite de notre auteur.

2. Le comte d'Olivarès.

Ton infant (1) est souvent battu.
Et n'a pas assez de courage
Pour oser aimer la vertu (f^o. 222).

* * *

Dès que nous serons dans le mois
Qui va commencer la campagne,
Nous irons soumettre à nos lois
Toutes les provinces d'Espagne.

Elle a beau prescher la valeur
De ses cohortes bazanées,
Rien ne diffère son malheur
Que la nege des Pyrénées.

Armand, que ne peut nostre roy
Avec un héros comme toy,
Prudent, genereux et fidelle.

Tes plus insolens ennemis,
Confessent que tes soins l'ont mis
Dans Arras (2) et dans la Rochelle (f^o. 231, v.).

* * *

Verroy-je point avant qu'on m'ouvre
La triste porte du cercueil,
Jusqu'ou les pavillons du Louvre
Font monter leur nouvel orgueil ? (3)

Me faut-il perdre l'espérance
D'admirer ce palais doré,
Qui fait le plus beau lieu de France
Du cartier de Saint-Honoré ?

Grand Armand, l'unique matiere
De nos justes ravissements,
Je dois chercher mon cimetière
Pres de ces pompeux bastimens

Le royal séjour de ton maistre
Ne peut estre absolument beau
Aux illustres qui doivent naistre,
A moins que d'y voir mon tombeau (f^o 233, v.).

1. Le cardinal-infant Don Fernando, gouverneur des Pays-Bas.

2. Les maréchaux de la Meilleraye, de Châtillon et de Brézé prirent Arras en août 1640. — Le 16 décembre 1640, Du Plessis-Besançon, l'envoyé de Richelieu, signa un traité d'alliance avec les Cortès de Catalogne qui s'étaient insurgées contre le roi d'Espagne. Des armées françaises vinrent bientôt porter secours aux Catalans.

3. A en juger par la var. suivante (f^o 234), c'est J. de Sirmond, qui devait présenter ce placet à Richelieu :

Sirmon perdray-je l'espérance
D'admirer la belle maison
D'un héros sans comparaison
Bastit pour l'héritier de France.

AUTRES PIÈCES AUTOGRAPHES DE MAINARD

A part les deux cahiers autographes que nous venons d'analyser, nous connaissons un fragment d'un troisième cahier. C'est une feuille, petit in-8°, provenant de la collection d'autographes de M. Lucas de Montigny et appartenant aujourd'hui à M. Lacaille, ancien magistrat, qui a eu l'obligeance de nous en laisser prendre connaissance. Le recto de la feuille contient l'ébauche de l'épigramme *Catin, les braves dont tu sors* (éd. Garriss., III, 66). Le verso est occupé par le quatrain final du portrait satirique du « nouvelliste » (éd. Garriss., III, 156) et par la copie d'un passage de Stace.

La *Revue des Autographes* du 24 avril 1876 (Paris, Et. Charavay), signale comme étant de Mainard « quatre vers autographes¹ au verso d'une copie d'une lettre de Balzac, 1 p. in-4° ». La même revue, n° 213, d'août 1898 (Paris, Eug. Charavay) signale, avec la mention « 1. p. in-18, obl. rare », un « quatrain » de Mainard qui est inédit : *Maigre bouffon dont la rage est sans bornes...* C'est une épigramme insignifiante.

MANUSCRITS DU XVII^e S^e QUI RENFERMENT DES VERS DE MAINARD

Nous ne citons que les mss. qui contiennent soit des vers inédits, soit des variantes intéressantes de pièces publiées.

Bibl. Nationale

1^o Ms. F. fr. 884. *Poésies françaises du XVI^e et du début du XVII^e siècle*. Contient entre autres une épigramme à Porchères et une épigramme contre M^{lle} de Gournay, sans nom d'auteur. Contrairement à ce qu'avance M. Allais (*Malherbe et la poésie franç. à la fin du XVI^e siècle*, p. 414), ce cahier contient des pièces postérieures à 1609 : ainsi un sonnet de Nervèze daté de 1611 (f° 246) ; un « tombeau » daté de 1613 (f° 267) ; un sonnet « sur la paix » daté de 1614 (f° 249), etc.

2^o Ms. F. fr. 15220². *Poésies françaises du XVI^e et du XVII^e siècles*. Contient plusieurs pièces de Mainard dont le nom est toujours orthographié *Ménard*. En marge de la priapée inédite *Ils sont bien battus vos beaux yeux* (p. 109) le copiste anonyme de ces vers déclare qu'il les tient de M. Bourdelot qui les lui a envoyés à Langres. Il s'agit de l'abbé Pierre Bourdelot, médecin à Rome du comte de Noailles (1634-1636) et ami de Mainard.

1. La *Revue* n'en donne pas le texte.

2. Signalons une erreur du catalogue qui indique le ms. F. fr. 14993 comme renfermant des vers de Mainard. Ce ms. désigne en réalité la première partie du ms. 15220

Bibl. de l' Arsenal

1^o Tomes XVIII et XXI des Rec. Conrart (ms. 4123 et 4126). Variantes intéressantes. Les priapées que contiennent ces Recueils ont été fournies à Conrart par Ménage (cf. *Ménagiana*, éd. 1713, t. II, p. 313). Ménage qui, comme Conrart, était l'ami de notre auteur, les a certainement copiées d'après les propres cahiers de Mainard. On voit par là la fausseté de l'allégation de MM. Ed. de Barthélemy et R. Kerviler (*Valentin Conrart*, Paris, 1881, p. 120) : « Le poète Maynard qui lui avait confié le ms. de ses Priapées, ne le revit plus : Conrart l'avait confisqué. »

2^o Ms. 2943. Ce ms. se trouve à la suite d'un exemplaire des Œuvres de 1646 de Mainard avec lequel il est relié. Nous avons parlé ailleurs¹ des annotations dont un érudit anonyme de la fin du XVIII^e s^e a couvert ce volume. Ce savant qui avait certainement l'intention de donner une édition des œuvres de Mainard a copié un certain nombre d'épigrammes et de stances « gaillardes » de notre auteur. Il en a extrait huit d'inédites du *Cabinet satyrique ou recueil parfait de vers piquants et gaillards de ce temps, tirés des secrets cabinets des sieurs Sygognes, Régnier, Motin, Berthelot, Maynard et autres des plus signalez poètes de ce siècle*, Paris, Anthoine Estoc et Pierre Billaine, (privilege du 10 juillet 1618²). Sept autres priapées sont extraites des *Délices satyriques ou Délices de la Médisance*, in-12^o, Paris, Anthoine Estoc, 1620. Le même ms. contient un grand nombre de priapées qui figurent aussi dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse.

Prosper Blanchemain, bien qu'il ne l'avoue pas, s'est servi de ce ms. pour son édition des *Priapées de Maynard, publiées pour la première fois d'après les manuscrits et suivies de quelques pièces analogues du même auteur, extraites de différents recueils*, Freetown (Genève), Imprimerie de la Bibliomaniac Society, 1864, in-42.

Dans son opuscule *Les poètes satyriques des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, 1903, M. Ad. van Bever a publié d'après ce ms. quelques priapées de Mainard.

1. Cf. pp. 101-102 du présent ouvrage.

2. Réimprimé s. l., en 2 vol. in-12, en 1864.

NOTES
ET
PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

ARCHIVES DU CHATEAU DE LABOISSE

Acte de 1361 sur damoiseau Guill. Maynard de Saint-Céré ¹

Le lundy avant la fête de Saint-Mathieu ², apôtre, 1361, Alby no(tai)re L 3^o n^o 202.

Guill^e Maynard damoiseau fils de feu Guilhen de la paroisse de Ste-Spérie ³ pour le prix de 52 s caorsains à Géraud Leygue 1 q(uar)te ⁴ avoine mesure de St-Céré avec directe et accapte à prendre sur une vigne située à St-Céré appart(enant) aux hér(itier)s de M. Jean de Plieux p(res)tre ; confronté avec vigne des hérs. M^e Pierre de Plieux de Pechuscla avec chemin qui va du lieu de Mashugue vers le lieu de Vernha, avec chemin qui va du lieu Delplo vers les maisons de la Vidonie ⁵.

L'acte ci-dessus a été copié vers 1860 par M. Théodore de Lavour de Laboisie qui y a ajouté cette note : « Copié textuellement quant aux mots entiers et abréviations, mais non toutefois quant à l'accentuation et à la ponctuation, tout entière, sur l'Inventaire coté F, Livre coté & ^a du Répertoire en trois volumes des titres et papiers divers de la famille de Bonnefons de Presques, lequel Répertoire possédé par mon cousin le Bon Frédéric de Costa, à Beaulieu (Corrèze) ». — *Nota*. Le mot *vendre*, sans doute par omission ne figure pas dans l'extrait textuel ci-dessus, s'entend dans l'*original*, mais l'acte indiqué n'en doit pas moins être *une vente* ».

1. Nous tenons cette pièce de M. J.-C. Vigié, curé de St-Jean-Lespinasse (près St-Céré), qui a eu l'obligeance de la copier à notre intention et de l'accompagner des notes suivantes. Nous saisissons ici l'occasion de le remercier bien vivement de la bonne grâce avec laquelle il a mis à notre service son savoir très sûr et très étendu, notamment sur tout ce qui concerne le Quercy.

2. Fête qu'on célèbre le 21 septembre.

3. Ste-Spérie est l'ancien nom de la ville de St-Céré.

4. Mesure de St-Céré équivalant à 20 litres.

5. Mashugue, Vernha, Delplo, La Vidonie, anciens noms de villages de la paroisse de St-Laurent.

II

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — PIÈCES ORIG. 1956, f° 221

**Lettres de provision de l'office de conseiller au Parlement
de Toulouse en faveur de Géraud de Mainard**

Charles par la grâce de Dieu Roy de France à tous ceulx qui ces p(rese)ntes l(ett)res verront salut. Scavoir faisons Que pour la confiance que nous avons de la personne de nre cher et bien amé M^{re} Gerauld Meynard, Et de ses sens suffizance literature loyaulté preudhommie experience au faict de judicature et bonne diligence. A Iceluy pour ses causes et aultres a ce nous mouvant avons donné et octroyé, donnons et octroions par se prtes Lestat et office de conseiller lay en nre court de parlement a Thlse Quy nagueres souloit tenir et exercer M^e Guillaume Boyer dernier paisible possesseur dicelluy vaccant a present par la pure et simple Resihna(tion qu'il en a ce jourd'hui faicte en nos mains En faveur dud. Meynard par son procur. souffisamment fondé de l(ett)res de procura(tion) quant à ce y attachees sous le contrescel de nre chancerie pour le dict office de Cons. lay avoir tenir et doresnavant exercer et dicelles jouyr et user par led. Meynard aux honneurs autorités prerogatives preminences franchises libertez gaiges droicts prouffits revenus et esmolumes accoustumez qui y appartiennent et tels et semblables que les avoit et prenoit led. Du Boyer. Tant qu'il nous plaira pourveu que le resignant vive quarante jours apres la datte de ces presentes *Par lesquelles* donnons en mandement a nos amés et féaulx Con(seill)ers les gens tenant nostre dicte court de parlement de Thlse Que après quil leur sera apparu des bonne vie, mœurs, religion et conversation catholique dud. Menard Et de luy... et receu le serment en tel cas requis et accoustumé Icelluy Reçoyvent, mettent Instituent de par nous en possession Et saisine dud. estat et office...

Car tel est est nre plaisir En Tesmoing de ce nous avons fait metre nre scel aux dictes presentes *Donné* à Paris le vingt deuxiesme jour de janvier l'an de grace mil cinq cens soixante et treize de nre regne le treiziesme Par le Roy le seigneur de foix conseiller en son conseil privé de Neufville signé scellées du grand sceau de cire jaune. Maistre Geraud Meynard docteur ez droicts nommé es presentes a esté par la court receu a l'office de con(seill)er lay duquel en Icelle est faicte mention à la charge et la submission accoustumee au contenu au registre.

Et pour ce a fait et presté le serment en tel caz requis fait à Thlse en parlement le cinquiesme Jour de décembre mil cinq cens septante trois.

Signé : DU TOURNOER.

Collationné a l'original par notaire et secretaire en la dicte court de parlement de Thlse.

(*Illisible*).

•

3

r

3

s

a

1-

y

2s

e

76

III

ARCH. DU LOT, B. 1272, p. 827

Mentionnons seulement une donation faite le 21 décembre 1581 par « maistre Jacques Lavaur, prebtre et recteur de Saint-Amans, diocèse de Thoulouse, natif.... de Gaignac » en Quercy et habitant Toulouse à « maistre Gerould Meynard », conseiller en la Cour de Toulouse, de tous ses biens immeubles, maisons, terres, prés, vignes et bois, clos, jardins, sis à Gaignac « et autres lieux circonvoisins aux pays de Quercy ».

IV

ARCHIVES COMMUNALES DE TOULOUSE, REGISTRE DES MARIAGES
DE LA PAROISSE ST-ETIENNE (1606-1616)

Acte de mariage de Fr. Mainard et de Gaillarde de Boyer

M. M^e Maynard docteur et advocat en la Cour veult pour femme d(emois)elle Gailharde de Boyer tous deux de ceste parroisse le dixiesme jour du moys febvriyer mil six cens onze ont espousé et ouys la messe nuptiale dans l'esglise sainte Jorges ¹ de Th(o)l(o)ze avec dispence des annonces des vicaires generaulx.

V

ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE. ARCHIVES NOTARIALES.
BESSIER NOTAIRE. ORIGINAUX POUR 1611, f^o 247

**Procuracion donnée le 16 novembre 1611
par Gaillarde de Boyer à son mari Fr. Mainard**

L'an mil six cens onze et le seiziesme jour du moys de novembre à la ville Ste-Esperie en Quercy apres-midi et dans la maison de feu Monsieur Maynard regnant le souverain prince Louys par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre par devant moy notaire royal sousigné presens les tesmoins bas nommés constitué en sa personne damoyse Gailharde de

1. Chapelle qui dépendait de l'église St-Etienne et dont le nom s'est conservé dans celui de la place St-Georges de Toulouse.

Boyer femme a Ms. Maistre François de Maynard docteur ès droicts, advocat en la Cour souveraine de Parlement de Thlze qui de gré sans aulcune contrainte pour elle et les siens et sans révocation de ces autres procureurs par elle cy devant faicts de nouveau a faict creer et constituer son procureur spécial et general seavoir estre M. de Maynard docteur et advocat en la Cour son marry et spécialement et par exprès pour et au nom de la dictie damoysselle stipulante prendre lever exiger des mains de Cazeneuve et Pellissier marchands, des mains de Savoye marchand de Thlze, des sieurs de Fontaine et autres qui estoient obligez a damoysselle Anne de Riviere, vivant mere de la dictie damoysselle Constituante, toutes et chescune les sommes que luy sont dues pour employer ycelles sommes et debtes au payement de la composition de l'office de president au siege d'Aurillac au pays d'Auvergne suyvant et conformement aux pactes de mariage d'entre la dictie constituante avec le dict sieur de Maynard son marry par lesquels est porté que les dictes deniers seront employés a l'achat d'un office et lesdictes sommes reçues en faire acquit et quittance tant de sa main que main publique, canceler les dictes, obliger, ceder yceux et generalement faire et disposer des dictes sommes comme un chescun fait de sa cause propre tant pour le principal qu'interest et en cas de refus du dict paiement faire convenir les dictes debiteurs et les poursuivre par les rigueurs des dictes obliger par toutes les cours ou besoin sera avec puissance de substituer ung ou plusieurs quant au fait de playdoyer, promettant avoir et tenir pour agreable ferme et stable tout ce que par son dict procureur sera faict dict et procuré ou s'est substitue, ne les revocquer ains les relever indempne de toute charges et indemnités sous obligation de tous et chascuns ses biens qu'a soubmis aux forces et rigueurs de toutes cours et sceaux du present Royaume de France et ainsin l'a promis et juré, ladicte damoysselle constituante aux sainets Evangiles de Dieu et renonce a toutes raisons necessaires, faict ès presence de Pierre Marion et Jehan Serpy praticiens de ladicte ville habitant tesmoins signés avec ladicte damoysselle constituante et moy Anthoine Lavergne notaire royal de ladicte ville requis soussigné.

X. DE BOYER.

SERPY.

P. MARION.

LAVERGNE, not(ai)re royal.

VI

ARCHIVES NOTARIALES DE LA HAUTE-GARONNE. — PAROUTON NOTAIRE,
REGISTRE DE 1611, f° 531 verso.

Cession de François Mainard à Jean Farganel

Au nom de Dieu soit ; sascient tous présens et a venir que l'an mil six cens uuze et le 14 decembre à Thlze,.... dans la maison d'habitation du

1. M. Joseph Moudenc, archiviste adjoint de la Haute-Garonne, a eu l'obligeance de nous prêter son très précieux concours pour la lecture des pièces extraites des Archives de son dépôt.

sieur sus nommé¹ pardevant moy notaire royal soussigné a esté present en personne M^e François de Meynard advocat en la Cour lequel de son bon gré a fait cession et transport à M^e Jehan Farganel praticien au Palais de la somme de trois cens cinquante livres a prendre sur M^e Anthoine Parlhian chanoine en l'esglise metropolitaine de Tholoze pour ycelle somme de trois cens cinquante livres prendre lever et recevoir du dit Parlhian par lediet Farganel quand et comme bon lui semblera, pour ycelle somme en faire tous ses plaisirs et volonté comme de son bien et cause propre.

MAINARD FARGANEL
PAROUTON, notaire

VII

ARCHIVES NOTARIALES DE LA H^{te}-GARONNE. — BESSIER NOTAIRE,
REGISTRE 1610-1611, f^o 734 verso.

Cession faite par Fr. Mainard et Jean Boyer à demoiselle Bourguine de Chaumeils

L'an mil six cens onze le dixseptiesme jour de decembre en Thlze, apres-midi, maison de demoiselle Bourguine de Chaumeils vefve a feu M^e Maynard, vivant conseiller en la Cour, par devant moy notaire royal et temoins sousescripts personnellement establis M. M^e François de Maynard docteur et advocat en la Cour et noble Jehan Boyer escuyer lesquelz de leur gré et franc vouloir ont faiet et font cession et transport a la dicté damoyselle de Chaumeils illec presante et acceptante de la somme de mil livres a la prendre lever et exiger de M. M^e Jehan des fontaines secretaire du Roy en la seneschaussée de Thloze et de sire Anthoine des fontaines marchand de la mesme ville, de laquelle ils sont debiteurs à l'endroit du dict sieur de Boyer et de damoyselle Gailharde de Boyer, femme au dict sieur de Maynard, comme heritiers egaux de feu damoyselle Anne de Riviere leur mere, par contract retenu par Parouton notaire au dict Thlze le vingt-cinquiesme aoust mil six cens huit auxquelles fins et pour l'exaction de ladicte somme a pareil jour du moys de juilhet prochain jusques auquel ils ont pris les apports, ils l'ont constitué leur procuratrix et pour en faire comme de sa cause propre et ladicte cession est faite par lesdicts sieurs Maynard et Boyer à cause et sur tant moins du prix de la vente que ladicte damoyselle doit faire aujourd'huy audict sieur de Maynard contract à passer de l'office de president presidial du haut pays d'Auvergne siege d'Aurillac promettant les dicts sieurs Maynard

1. Est-il question de la maison de Mainard ou de celle de Farganel ? la phrase n'est pas claire. En tout cas, si cet immeuble appartenait à Mainard, il devait être situé dans le quartier Saint-Etienne, puisque notre personnage habitait cette paroisse. Cf. pièce IV.

et Boyer conjointement et sans division ny discussion auquel bénéfice renoncent luy faire valoir ladicte cession et luy en pourter eviction et garantie, soubz obligation de leurs biens presens et avenir lesquelz ont soubmis a toute rigueur de justice et ainsy lont juré, presens M. M^e Jehan Farganel et Pierre Ribes praticiens au dict Thlze soussignés avec les parties et de moy.

MAINARD DE BOYER
FARGANEL BESSIÉ, not(ai)re.

VIII

ARCHIVES NOTARIALES DE LA II^e-GARONNE, MÊME REGISTRE QUE LE PRÉCEDENT, f^o 735, verso.

Achat par Fr. Mainard de l'office de président au siège présidial d'Aurillac

Scachent tous presens et a venir que l'an mil six cens unze et le dix septiesme jour du moys de decembre en Toulouse après midi, maison de damoiselle Bourguine de Chaumelhs vefve à feu M^e Jehan de Maynard conseiller du Roy en la cour de Parlement du dict Thlse regnant etc..... par devant moy notaire royal et tesmoins sous escrits personnellement établie la dicte damoiselle fille donateresse et heritiere a feu M. M^e Guy de Chaumeilhs en son vivant conseiller du Roy et président au siege presidial d'Orlhac laquelle de son gré, pure franche et libre volonté a baillé cédé et transporté baille cede et transporte par la teneur du present contract à M. M^e François Maynard docteur et advocat en la dicte Cour de Parlement, son beau-frère illec present et acceptant, le dict estat et office de président au bailliage et siege presidial dudict Orlhac jadis jouy et possédé paysiblement par le dict feu seigneur de Chaumeilhs son pere, et jusques au dict jour de son decès pour d'icelluy jouir aux gages droicts honneurs et emolument accoustumés et pour en obtenir du Roy et de Monseigneur Chancellier toutes provisions necessaires suivant les edicts de Sa Majesté et en consequence de l'establissement du droict de dispense de quarante jours laquelle damoiselle de Chaumels a tout presentement delivré au dict sieur de Maynard tant la procuration contenant résignation du dict office faicte par le dict feu seigneur de Chaumelhs en date du deuxiesme febvrier dernier passé devant Raygouz et Barate notaires royaux du dict Orlhac lettres de provision du mesme office expédiées en faveur et profict dudict seigneur de Chaumelhs et a luy concedées par la feue reyne Loyse douairiere duchesse d'Auvergne le quinziesme septembre mil cinq cens quatre vins douze signees du Hamel et scelees sur le reply du grand sceau de cire rouge avec aultres lettres contenant approbation des dietes provisions aussy octroyees par nostre dellunct roy Henry quatriesme le vingt-troisiesme octobre mil cinq cens quatre vings douze y estant endossé l'acte contenant reception de la

personne de feu sieur de Chaumelhs au dict office daté du dix septiesme septembre mil cinq cens quatre vins treize signé Tardieu et lesdictes lettres sur le reply par le roy, Bernard, dument scellees les lettres de commission pour la reception du mesme office données à Tours le dix huitiesme aoust mil cinq cens quatre vins signées par le conseil..... et scellees plus une quittance de la somme de cent soixante livres payée par ledict feu sieur de Chaumelhs à M^e Loys Moureau pour le droict de marc d'or signées par ledict Moureau le dixiesme avril mil six cens trois ensemble trois quittances du droit annuel et dispense de quarante jours payées par ledict feu sieur à cause du dict office signées au front par Sevemer et au dos per Palot datées des vingt sixiesme janvier 1609, vingt deuxiesme janvier 1610 et l'autre et derniere du huitiesme janvier dernier, y estant aussi endossé l'enregistrement et controle dycelle laquelle susdite cession vente et transport dudict office de president présidial la demoiselle de Chaumelhs a faict et faict au dict sieur de Maynard moyennant le prix et somme de neuf mille livres laquelle il sera tenu payer à la dicte domoïselle savoir presentement quatre mille cens livres en solution de laquelle il, tant a son nom que comme procureur specialement fondé de damoïselle Gaillarde de Boyer sa femme par acte de procuration passée devant Lavernhe notaire de Saint Esperie en Quercy le seiziesme novembre dernier au pied de ce contract inséré et conformement aux pactes de mariage passés entre luy et ladicte damoïselle portant entre autres choses que les deniers constitués seraient employés en l'achat d'ung office a cédé et transporté à ladicte damoïselle de Chaumelhs, la somme de dix-huit cens livres due a la dicte de Boyer par les sieurs Cazeneuve et Pellissier marchands en compagne, au moyen des depots faicts en leurs mains d'ycelle par le sieur de Combies esleu en l'eslection de Comminges en l'acquit des heritiers de feu M^e Sebastien Cazalas juge ordinaire de Comminges ses debiteurs par contract retenu par feu Daliès notaire de Toulouze des dicts depots en date des vingt septiesme et vingt huitiesme juillet mil six cens neuf passés par devant Des Ortis notaire de la presente ville, plus de six cens livres en laquelle la demoïselle de Laforge est obligée envers lesdicts sieurs Cazeneuve et Pellissier et laquelle appartient particulierement a ladicte damoïselle de Boyer, en consequence de la declaration écrite de main privée que lesdicts de Pellissier et Cazeneuve auraient faite a ladicte de Boyer et de laquelle le dict sieur de Maynard a originellement saisy la dicte damoïselle de Chaumelhs. Davantage de mil livres de laquelle ledict sieur de Maynard avec noble Jean Boyer escuyer son beau-frère auraient conjointement et en consideration du present contract faict ce jourd'huy cession a ladicte damoïselle par M. M^e Jehan des Fontaines, secretaire et Anthoine Des Fontaines, marchand lesquelles cessions ledict sieur de Maynard tant a son nom que comme procède(?) a promis faire valoir a ladicte de Chaumelhs laquelle de Chaumelhs a dict et déclaré estre satisfaite de la somme de sept cens livres restante a faire le parfaict desdicts quatre mille cens livres comme l'ayant receue devant dudict sieur de Maynard dont s'en contente. Et pour le regard des quatre mille neuf cens livres restans de ladicte composition le dict sieur de Maynard a promis et promet payer à ladicte domoïselle en ceste ville dans un an prochain venant à

compter de ce jourd'huy a peine de tous depens dommages et interests, en defect de ce, avec pactes convenus et accordés entre parties que le dict sieur de Maynard sera tenu a ces coutz et dépens et sans diminution du susdict prix, obtenir de Sa Majesté toutes provisions necessaires et ycelles soi faire expedier dans le temps requis, payer le huitiesme denier et generalement faire tous les frais voyages et poursuites necessaires aux fins de sa reception audict office, tant que ladicte damoyselle soit tenue de en rien respondre audict sieur de Maynard a la faute par luy n'avoir pas obtenues les dictes provisions dans ledict temps requis et sera tenue la dicte damoysellé de Chaumelhs aussy de son cousté faire cesser tous empeschemens que procéderaient tant de ses faicts et promesses que dudict feu sieur de Chaumelhs tant seulement sans aultre évictions garanties dommages interest ny restitutions des deniers perçus et interests d'yceux qu'est ce seul cas. Et illec mesmes a ce present en sa personne M^e Gabriel Cayron secretaire ordinaire de la chambre du Roy, jadis procureur en la cour de parlement lequel en vertu de la procuration a luy faicte par damoyselle de Jolz vefve a feu M^e Geraud de Maynard vivant conseiller au dict Parlement de Tholoze, le treiziesme jour de novembre dernier, retenu par Lavernhe notaire, pour plus grande asseurance du contenu cy dessus et des paiemens que ledict sieur de Maynard est tenu faire à la dicte damoyselle Bourguine de Chaumelhs a cause de la vente qu'elle luy a faicte du dict office de président, a affecté et hypothéqué la moytié de tous et chescun les biens qu'ont jadis appartenu au dict feu sieur de Maynard mari à la dicte damoyselle Anne de Jolz et desquelz elle est heritière fiduciaire, se departant en tant que besoin est par ces presentes, suyvant la dicte procuration, de l'usufruit de la moytié desdicts biens. Et le dict seigneur de Maynard aux fins de l'accomplissement entier du present contract, a obligé tant ses biens particuliers que ceux de ladicte damoyselle de Boyer sa femme au moyen de la dicte procuration. Et encore particulièrement la somme de trois mil livres qu'a esté cédée par Messire Jean de Paulo chevalier conseiller du Roy en ses conseils d'estat et privés et son second president en la dicte Cour de Parlement au dict sieur de Maynard sur M^e Jacques Savoye marchand de la ville d'Aux¹ par acte retenu par Barrière notaire le septiesme febvrier dernier. Et de plus et par express ledict office que tiendra de nous de present jusques entiere satisfaction, lesquels ont soubmis a toute rigueur de justice de ce Royaume de France, et chescune d'ycelles et ainsy l'ont juré presents M. M^e Jehan de Lacoste docteur regent en l'université de Toulouse, Jean de Malher et Gaspar Pellissier docteur et advocat en ladicte cour et Jehan Farganel praticien soubsigné avec les parties et de moy.

	B. CHAUMELHS	MAINARD
LACOSTE	MALHER	PELLISSIER
		BESSIÉ

1. D'Auch.

IX

ARCHIVES NOTARIALES DE LA HAUTE-GARONNE, MÊME REGISTRE QUE
L'ACTE PRÉCÉDENT, f° 738, verso

Cession faite par Fr. Mainard à J. Boyer

L'an mil six cens unze, le dix septiesme decembre à Toulouse, l'apres midi maison de damoiselle Bourguine de Chaumeilh veuve a feu M^e Maynard conseiller en la cour par devant moi notaire royal et tesmoins bas escrits personnellement establis M. M^e Francois Maynard advocat en la dicte cour qui a dict avoir en solution et paiement de partie du prix de la composition de l'office de president au siege presidial d'Orlhac duquel il aurait contract avec la dicte demoiselle de Maynard ce jourd'huy par contract retenu par moy notaire fait cession et transport a la dicte demoiselle entre autres sommes de la somme de 2.800 livres a la prendre des comprins et nommés au susdict contract bien que la moytié d'ycelle en appartienne directement à noble Jean Boyer escuyer son beau frere a cause de quoy le dict sieur de Maynard a de son gré et en compensation de sa moytié qu'est de 1.400 livres cédé pareille et semblable somme au dict sieur de Boyer illec present et acceptant a la prendre des sieurs Darnoula et de Roquetaillade ensemble de la somme de 200 livres par dessus les diets 1.400 comme les luy ayant le dict sieur Boyer cydevant preté pareille somme auxquelles fins la constitué son procureur et a consenti et consent que le dict sieur de Boyer recevra entierement ce et en quoy les diets sieurs Darnoula et de Roquetaillade sont debiteurs en leur endroict qu'est de 3.200 livres promettant luy garantir la dicte cession et à ses fins a obliger ses biens presents et a venir lesquels a soumis à toute rigueur de justice et ainsi l'a juré. Presents M^e Gabriel Cayron secretaire de la chambre du Roy et Jean Farganel praticien sousigné avec les parties et de moy.

MAINARD.

DE BOYER.

CAYRON.

FARGANEL.

BESSIÉ, notaire.

X

ARCHIVES NATIONALES. PARIS. REGISTRES DU CONSEIL X^{1A} 1846

**Arrêt du Parlement de Paris portant réception
de Fr. Mainard à l'office de Président au Présidial d'Aurillac.
Lundi 20 août 1612.**

Ce jour la cour apres avoir ouy et examiné M^e François Mainard pourveu de l'estat et office de president au presidial du hault auvergne au

siege d'Aurillac. Luy retiré, La matiere mise en deliberation a arresté que le dict Mainard est suffisant et capable et comme tel sera receu a faire et prester le serment au dit office et a l'instant mandé a fait le serment au dict office et y a esté receu.

XI-XVI

ARCHIVES COMMUNALES DE NIMES

Actes concernant le poète Nimois, Fr. Ménard homonyme de Fr. Mainard et sa famille

A. Registre de baptêmes de la paroisse Saint-Castor, U. U. 1

L'an et jour que dessus (4 febvrier 1596), j'ai baptisé Marie, fille de M^e François Ménard, notaire Royal et de Jeanne Baudan.

Le parrain : M^e Guillaume Baudan, la marrino : damoiselle Marie Topfan.

Signé : Allets.

* *

L'an 1598 et le 4 octobre. J'ay baptisé Marguerite fille de François Ménard notaire Royal et de Jeanne Baudan.

Prêtre Gelly.

* *

L'an et jour que dernier inscrit (3 septembre 1600) j'ai baptisé Blaze, fils de François Ménard notaire royal et a Jeanne Baudan.

Le parrain : M^e Jehan Fabricques conseiller pour Blaye Baudan

La marrino : damoiselle Loyse de Buis Tutelle.

Signé : Allets.

* *

Le vingt huitieme juin mil six cent trois (1603). J'ai baptisé Henric, fils a M^e François Ménard, notaire royal et a Jeanne de Baudan.

Le parrain : Monsieur le révérend Evesque de Nismes. Monsr Pierre de Lavernod.

La marraine : damoiselle Marguerite de Roquefuel.

Signé : Allets.

* *

Le vingt cinquieme avrill mil six cent cinq, j'ai baptisé Jean Ménard, fils de M^e François et de Jeanne de Baudan.

Le parrain : M^e Jean Finot.

La marraine : damoiselle Jeanne pour femme à M^e Dumont.

Signé : A. Cassagne.

B. Registre de décès de la paroisse Saint-Castor, U. U. 2

L'an mil six cent trente un a esté enterré le seize mai, Monsieur François Ménard, advocat quand vivoit, de la présente ville.

XVII

ARCHIVES DÉPART. DU LOT. B. 414.

**Dénombrement des fiefs nobles de Fr. Mainard
dans la vicomté de Turenne en Quercy**

(Le 15 mai 1639 par devant M. de Regourd, juge mage, lieutenant général en la sénéchaussée du Quercy, siège présidial de Cahors, se présente)

Maitre Jean Ribairolles, bachelier en droit, procureur spécialement fondé par Monsieur François de Mainard, conseiller du Roy, président d'Aurillac, baillant le dénombrement des cens rantes que ledict sieur de Mainard jouit et possède ès la châtellenie de saint-Céré, ès la vicomté de Turenne, comme étant au lieu et place de sieur Jean Montrand, bourgeois, et de noble Jean sieur de Puylaunès¹ scavoir sur le fait de bagou², Laroudarie³, la clède⁴ fach de Lacoste⁵, Brays, Courbou⁶, saint Céré, saint Jean, saint Laurent, saint Meard, Authoire, saint Vincens, saint Laurent, Belmon⁷ les Tours⁸, ès ladite châtellenie de saint-Céré et viscomté de Turenne.

Premièrement la quantité de soixante dix cestiers froment mesure de saint-Céré.

Plus vingt deux cestiers une quarte et demy quarton seigle de la susdicte mesure.

Plus advoine quinze cestiers susdicte mesure.

Plus cinq livres cinq sous huit deniers.

Plus gellines dix huit.

Desquelles susdictes rantes le dict sieur de Mainard a randu et fait homage au seigneur viscomte de Turenne et à raison dicelles paye les droits de

1. M. J. C. Viguié, curé de Saint-Jean-Lespinasse, a eu l'obligeance de nous renseigner sur les points de topographie dont il est question dans cet acte et de nous faire part de tout ce qui dans les arch. du château de Laboisie pouvait éclaircir notre texte. — J. de Puylaunès appartient à la famille des seigneurs de Narbonnès. Le château de Narbonnès existe encore sur les bords du ruisseau de la Négrie, affluent de la Bave, au S. O. de Saint-Céré. Les Narbonnès se disaient aussi seigneurs de Puylaunès, château situé près de Linac, canton de Figeac (Lot).

2. Deux villages de la commune de Saint-Céré et un de la commune de Saint-Médard portent ce nom. D'après divers actes du château de Laboisie, il résulte que Géraud, fils de Charles de Mainard et petit-fils de notre personnage, se titrait « sieur de Bagou », et une de ses sœurs, Louise, « mademoiselle de Bagou ».

3. D'après un acte des arch. de Laboisie, Laroudarie était situé « aux appartenances du village de Malvy », actuellement commune de Saint-Paul-du-Vern.

4. D'après un acte des mêmes arch., tènement de la paroisse de Saint-Médard de Presques.

5. Tènement de la commune de Saint-Vincent, où était situé un bois sur lequel, en 1744, Géraud de Mainard, petit-fils du poète, prétendait avoir droit à une rente d'une quarte de froment.

6. Hameaux de la commune de Lacam d'Ourcet, près Saint-Céré.

7. Ces localités se trouvent dans les environs de Saint-Céré (v. la carte du Lot, de la libr. Plon). Saint-Méard est pour Saint-Médard.

8. Faute évidente de lecture pour *le tout*.

franc fief comme étant jouies et possédées par ledit sieur Mainard sans justice sans quil entende prejudicier aux privileges concédés par le roy audit sieur viscomte de Turenne.

Plus tient jouit et possède ledit sieur de Mainard en ladite viscomté et dans le lieu d'Authoire une vigne contenant seitze journées par ses prédécesseurs acquise du sieur de Banze.

En foy de quoy me suis sousigné les an et jours susdits.

RIBAYROLLES, procureur susdit.

Note. — Le setier mesure de St-Céré valait quatre quarts, et la quarte deux décalitres. Donc le setier valait quatre-vingts litres. Le quarton était la moitié de la quarte, soit un décalitre. — L'*Histoire économique de la propriété* de M. d'Avenel ne nous offre aucune base certaine pour l'estimation de ces cens-rentes, attendu qu'elle ne nous offre aucun prix des céréales dans le Haut-Quercy et que l'on ne saurait se servir des prix que l'auteur indique pour des localités comme Tulle en Limousin (T. II, p. 538-539). En effet les mesures de capacité varient à cette époque de province en province et la valeur monétaire des denrées varie de même. M. l'abbé J.-C. Vigié a vainement cherché, pour élucider cette question, une mercuriale des marchés de St-Céré au xvii^e siècle. D'après un manuscrit du xvii^e siècle, reproduit par l'abbé Paramelle dans sa *Chronique de St-Céré*, le prix des blés en 1530 et 1531, années de grande disette, oscilla de 35, 40, 45, 50, 55 sols jusqu'à trois livres le setier; le seigle valait 27, 30, 35, 40, 45 sols le setier; l'avoine 25 sols. Mais c'étaient des prix de famine que nous ne pouvons pas prendre pour base absolue d'évaluation. Faisons observer d'autre part que, selon M. d'Avenel, le prix du blé eut au xvii^e siècle une hausse d'un quart de sa valeur du xvi^e siècle. Cela donné, d'après les prix forts de 1530-1531, on peut conjecturer que le blé, en 1639 et à St-Céré, valait environ 50 sols le setier, le seigle 35 sols, l'avoine 20 sols. Les soixante-dix setiers de blé rapportaient donc à Mainard 210 livres; le seigle 39 livres 10 sols; l'avoine 15 livres; auxquels il faut ajouter 5 livres 5 sous 8 deniers, soit un total de 269 livres, 15 sols, 8 deniers. Comme à cette époque une livre valait environ 2 francs nous aurions approximativement 540 frs. en monnaie d'aujourd'hui, ce qui, étant donné la valeur trois fois plus grande de l'argent dans la première moitié du xvii^e siècle, vaudrait environ 1720 frs. « Les dix-huit gélines » n'augmentaient certes pas dans des proportions considérables les revenus que Mainard tirait de ses cens-rentes.

XVIII

Note sur une seconde Maison de Fr. Mainard à St-Céré

A part la maison qu'il habitait au faubourg des Cabanes de St-Céré (cf. Liv. I, chap. IV, § I) il résulte d'un acte conservé aux archives du château de Laboisse¹ que Mainard en possédait une autre, sise « au bout de ce barry ». Le 11 juin 1639 Jean Rougier comme mari d'Escelamonde de Lollmiere et Antoinette de Cayrols reconnaissent tenir en fief et pagésie perpétuelle de « Monsieur M^{re} François de Maynard, con^{se} du Roy et son

1. M. l'abbé J. C. Vigié a eu l'obligeance de le transcrire à notre intention.

président prdal au hault pays Dauvergne absent » représenté par M^e Pierre Marion praticien, « une petite maison en bar et jardin y joignant de la contenance d'une quatonnade à semer bled »..... « à la rante perpetuelle de doutze deniers tourn. avec loz et ventes, acaptés » etc. A la différence de la maison habitée par Mainard dont le jardin descendait jusqu'à la Bave, celle-ci, sise au bout du barry des Cabanes, confrontait, « avec le chemin p. lequel on va dud. bourg au pont appelé de Boulét, avec la place publique du susdict barry et Croix appelée de Mamoulz avec aud. chemin tendant de lad. place et du susd. chemin au puy du Ch(ate)au de S^t-Céré ». Le notaire est De Bray.

XIX

ARCHIVES DE L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX DE TOULOUSE
ACTES ET DÉLIBÉRATIONS DU COLLEGE
DU GAY SCAVOIR. REGISTRE DES ANNÉES 1584-1640, f^{os} 350 verso et 351.

**Extrait du procès verbal du 1^{er} avril 1639
relatif à la nomination de François Mainard
comme maistre ès Jeux Floraux**

L'an mil six cens trente neuf et le premier jour du moys d'avril..... une heure apres midy dans la maison de Monsieur de Barthélemy conseiller du Roy en la cour de Parlement de Thlse et president en la seconde chambre d'enquestes, ce sont assemblés Messisurs de Juliard (fils), Molet, d'Olive, de Maran et de Terlon, conseillers en la dicte cour ; de Loupes, juge criminel ; Palarin, advocat ; Du Plant, chanoine en l'esglise metropolitaine S^t-Est(ienne) ; d'Alier chanoine en l'esglise abbatiale Saint Sernin et prevost de l'esglise cathedrale de Rieux ; Barrade, Courtois, Haupoul, Bainagues et Saint Blancat advocats en la d^{te} cour, tous mainteneurs et maistres des Jeux Flouraux lesquels [se dirigent vers la maison de Ville pour sommer les Capitouls de prendre toutes les mesures nécessaires à la célébration des Jeux ; puis étant passés avec les Capitouls baillés dans le petit consistoire du Capitole, ils les invitent d'avertir « ceux qui voudront prononcer des pousies françaises les premier et troiziesme de may prochain »]

Et à l'instant ledict seigneur de Barthélemy, sieur de Gramont, président en la d^{te} cour, auroit proposé à la compagne que l'annee precedente le sieur de Meynard l'un des excellens pouetes de France auroit este honoré d'un prix extraordinaire ; que l'excellence de ses ouvrages, la bonté de ses vers, la pureté de son langage estant au dessus de ce prix, il faloit porter plus haut avec la gloire des Jeux celle de sa vertu ; qu'estant ce grand homme maistre en la pousesie françoize par l'advis de toute la France, on ne pouoit qu'avec outrage luy refuzer la maistrise en la gaye science ; que le prix qu'on luy avoit donné l'année passée sans autre exemple que celui de Ronsart méritoit qu'on le (.....?) aussy de Roy des pouetes de son temps vu

1. Le revenu dont il est question dans cet acte est certainement englobé dans l'énumération des cens rentes de Mainard qui fait l'objet du document précédent.

que comme les Roys sont au dessus des loix on devoit se dispenser en sa faveur; qu'il estoit maistre en la gaye science pour ce qu'il estoit pouete achevé depuis longtems; vu que ce seroit un reproche très grand a ceste auguste compaignie de ne l'avoir couronné qu'a demy; que les courones estant indivisibles comme les estats quy les produisent il faloit ou révoquer ce qu'on avoit faict en sa faveur ou bien luy ouvrir tout a faict les tresors de Clemence en l'agregant dans son college en qualite de maistre, dautant plus que ce n'estoit icy qu'une suite de la deliberation de l'année passee. Sur quoy les advis ayant coureu, d'un commun accord led. sieur Maynard a esté receu Maistre aux d^{ts} Jeux floraux et presté le serment en tel cas requis es mains du d^t seigneur president de Gramont.

ADDENDA

I. Mêmes archives. Actes et délibérations du Collège du Gay scavoir.

Registre pour les années de 1513-1583 (non folié)

Extrait du procès-verbal du jeudi, 3 mai 1554, relatif au prix extraordinaire adjugé à Ronsard.

(Le collège après avoir adjugé la violette et la « soulcye »)

Quant à la fleur de legentine fut aussi par un Commun advis et deliberation arresté quelle seroit adjugée a Mons. M^e Pierre de Ronsard poete ordinaire du Roy nostre sire pour excellence, vertu de sa personne et que ladiete fleur seroit augmentée du prys..... ce que seroit advisé Laquelle luy seroit envoyee et portee a la court et en son lieu seront (.....) et acceptee Mr Pierre Pascal docteur et maistre en la gaie science.

II. Mêmes archives, Registre déjà cité pour les années 1584-1640

Extrait du procès-verbal du samedi 3 mai 1586 relatif au prix extraordinaire adjugé à Antoine de Baif.

[Après les formalités d'usage] :

Et ce faict par aucuns des dicts sieurs a esté dict et remonstré qu'en l'année mil cinquante quatre procedant au despartement des fleurs pour excellent.... de M^e Pierre Ronsard et pour l'honneur et ornement qu'il avoit pourté a la poésie françoise le College des Jeux Floraux luy adjugea la fleur de l'Eglantine le prix de laquelle fust converty en une minerve dargent qui luy fust envoyée et présentée de la part du college des d^{ts} Jeux floraux et cappitoulz¹. Et c'estant estimé le d^t Ronsard beaucoup honoré de ce present il fist cognoistre combien Il luy avoit esté agreable par les actions de graces qu'il luy rendist et par beaucoup dautres tesmoignages qui se trouvent

1. Pellisson, *Hist. de l'Académie*, notice sur Mainard, t. I, p. 208, écrit à ce propos : « Claude Binet, dans la *Vie de Ronsard*, dit que c'était une Minerve; mais deux personnes de qualité de Toulouse d'entre les Jeux Floraux m'ont assuré avoir vu dans leurs registres que c'était un Apollon. »

parmy ses œuvres et parmy celles des autres poètes de ce temps qui en ont fait mention dans leurs escripts. Et que tenant aujourd'huy Me Jehan Anthoin du Bayf au jugement des plus scavans de la France pour l'eleve du dict Ronsard, Le premier rang entre les poètes tant pour estre le plus (.....?) de tous que pour estre celluy qui pour la cognoissance des vers grecques avoit beaucoup aydé le dict Ronsard a l'enrichissement de la langue et poesie françoise, il seroit maintenant recevable de faire pareil honneur au dict sieur du Bayf.

Surquoy ayant esté par ledict sieur Chancelier miz laffaire en deliberation ladvis des dicts sieurs susnommés a esté arresté pour le regard des troyes fleurs qui sont apprestees et deja faictes quelles seront distribuées et delivrées suivant la coustume aux sieurs cy dessus nommés auxquels elles ont esté adjugées et au surplus attendu le lieu et le rang que tient aujourd'huy ledict Me Jehan Anthoine du Bayf, entre les poètes et hommes scavants de cest aige pour les livres quil a miz en lumiere que pour lembellissement qu'il a donné a la poesie greque et latine et aux lois françoises. Les dicts sieurs ont esté d'advis de luy faire present d'ung Appollon dargent et que pour effectuer ceste decision les trois cappitoulz baillés de la present annee se chargeront de faire fondre et faire faire l'ymage et l(.....?) au dict bayf le plustost qu'ilz pourront avec le Registre de la present deliberation.

XX

ARCHIVES DU CHATEAU DE LABOÏSSE

**Copie faite en 1701 du testament (10 juin 1644)
de François Mainard**

Au nom du père et du fils et du S^t-Esprit

Je François Maynard, misérable pécheur adverse (*sic* pour *adverti* ou *advisé*), par la commune condition des hommes et par l'âge de soixante-un ans me prépare à quitter la vie tout et quant fois qu'il plaira à Dieu de m'appeler, et consigne icy ma dernière volonté toute écrite et signée de ma main que je veut valoir par testament ou codicil ou autrement le mieux qu'il pourra. Je supplie et conjure sa divine bonté par la S^{te} passion de Jésus Christ son fils qu'il ne m'impute point de grâces qu'il m'a faites pour me condamner d'ingratitude et qu'il y ajoute cette dernière de vouloir quand mon âme partira de mon corps la recevoir dans le sein de sa sainte et incompréhensible miséricorde, si je décède à S^t-Céré ou aux environs, je veut que mon corps soit porté dans le tombeau de mes prédécesseurs devant l'autel de la chapelle dédiée à la Vierge¹ dans l'Eglise paroissiale de S^t-Céré et avec les

1. Il y avait alors et il y a encore dans l'église de Sainte-Spérie de Saint-Céré deux autels dédiés à la Vierge. Il en était ainsi depuis longtemps, puisque l'acte de dédicace de l'église, daté de 1434, porte que l'évêque qui accomplit la cérémonie *altaria beatæ Mariæ, existentia in eadem ecclesia consecravil* (Arch. de l'église de Sainte-Spérie). Il est donc difficile d'indiquer dans laquelle des deux chapelles du transept se trouve la tombe de Fr. Mainard, puisque l'une est placée sous le vocable du Rosaire et l'autre sous celui de l'Assomption.

cérémonies de l'Eglise à petit bruit, et le visage couvert¹; je laisse à l'Eglise ou je serai ensevely la somme de cent livres pour fonder un anniversaire et service solennel le jour de mon trépas. Je veut que le jour de mon trépas il soit distribué manuellement aux pauvres la somme de cent livres.

Tous les biens que j'ay en ce moment tant meubles qu'immeubles peuvent valoir Trente six mil livres y compris huit mil livres que j'ai retiré de la dôte de ma défunte femme Gailharde de Boyer. Je lègue à ma fille aîné Anne de Maynard la somme de Deux mil deux cents livres et c'est pour tout droit de légitime qu'elle peut prétendre sur mes biens et avec ce la fait mon héritière particulière. Je lègue à Hypolite de Maynard ma dernière fille la même somme de Deux mil deux cents livres et ce pour tout Droit de légitime qu'elle peut prétendre sur mes biens, et avec ce la fait mon héritière particulière. Je lègue à Marie de Maynard ma seconde fille, religieuse professe de l'ordre de St-Bernard dans le prieuré de Lissac lez Figeac², la somme de Quatre cents écus, s'il se trouve lors de mon décès qu'ils n'ayent été payés au devant et avec ce la fait mon héritière particulière, et la prie si elle peut prétendre quelques choses de plus de considérer que mon héritier sous écrit succède à un petit héritage qui ne luy laisse pas le moyen de soutenir la dignité de la maison d'où il sort; je lègue à ma chère fille Jeanne de Maynard religieuse de l'ordre de St-Bernard dans le couvent de Lissac lez Figeac, outre ce que je luy ay donné entrant en religion vingt livres de pension annuelle que j'entend luy être payé par mon héritier bas-nommé et avec ce la fait héritière particulière. Je lègue à mon second fils François de Maynard, la somme de Quatre mil livres payable lorsqu'il aura atteint l'âge de vingt-cinq ans cepend^t je veut et ordonne que mon héritier bas-nommé luy baille tout ce qui lui pourra être justement nécessaire, soit qu'il veuille suivre la profession des armes ou celle des lettres et ce jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa majorité priant et ordonnant à mon d. héritier bas-nommé d'avoir un particulier soin de son frère, et qu'en cela il me témoigne autant qu'en toute autre occasion qu'il m'aime et honore ma mémoire, et d'autant que l'institution d'héritier est le vray et solide fondement de tout testament, en tout et chacuu mes autres biens, noms, droits, voye et actions présents et a venir de quelques sortes que puissent être dit et sensé (*sic pour censé*), je faict mon héritier universel et général mon bien aimé fi's naturel et légitime Charles de Maynard et comme tel je veut et entend qu'il jouisse pleinement et entièrement, et comme j'ay toujours fait de mes biens, noms, droits voyes et actions, luy ordonnant que pour l'amour de moy, il conserve la petite bibliothèque que je luy laisse dans laquelle il trouvera quelques livres écrits de ma main, où il y a diverses poésies françoises parties de mon Esprit; je lui ord^{ne} d'en supprimer la plus grande partie et

1. Il était d'usage, à Saint-Céré, de porter certains morts en terre dans un cercueil ouvert.

2. Lissac, chef-lieu de commune, à 5 km. au N. O. de Figeac. Un prieuré conventuel de religieuses, de l'ordre des Citeaux, y avait été fondé en 1286. Parmi les douze religieuses mentionnées en 1668 comme appartenant à ce prieuré, ne figurent ni Marie ni Jeanne de Mainard (cf. *Etat des monastères des filles religieuses du diocèse de Cahors*, publ. par Louis Greil). M. Vigié nous communique qu'il a trouvé à la même époque une *Marie de Maynard* parmi les religieuses de l'abbaye de Leyme, de laquelle dépendait le prieuré de Lissac. C'est peut-être la seconde fille de Mainard, qui aura changé de communauté, comme cela se faisait assez facilement dans les couvents du même ordre.

d'empêcher tant qu'il pourra qu'on ne publie que celles qui ne choqueront pas la dignité des dernières années de ma vie, j'ordonne aussi à mon d(iet) fils Charles de Maynard mon héritier de vendre toute la vaisselle d'argent qui se trouvera entre mes meubles lors de mon décès et d'en payer ce que je pourray devoir, je l'exhorte de suivre le bareau pour tacher de fortifier la petite fortune d'une maison que mes études inutiles n'ont point augmenté et que je laisse presqu'au même état que j'ay trouvé. Je révoque tous autres testaments codicil, ou disposition de dernière volonté que je pourrait avoir cy devant fait; voulant celle-cy valoir par testament ou codicil au mieux que valoir pourra comme dit eux, et pour cet effet je l'ay écrit et signé de ma main, à St-Céré, dans ma maison ce mercredi dix^e jour du mois de juin mil six cent quarante quatre à l'honneur de Dieu soit et salut de mon âme, Maynard, Testateur ainsi signé.

L'an mil six cent quarante quatre et le quinz^e jour du mois de juin à la ville de St^e Espérie lez St Céré en Quercy en boutique de moy no(tai)re avant midy, Renand (*sic*, pour *régnant*) notre souverain prince Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, devant moy n(otai)re r(oy)al soussigné et Témoin a été présent en personne M. M^e François de Maynard Conser du Roy présid^t présidial au baillage d'Auvergne, siège d'Aurillac, lequel a dit et déclaré avoir fait son testament clos contenu au présent papier par luy écrit et signé et après fermé de soie noire, cacheté de cire rouge en divers endroits qu'il remet devers moy dit Nor^e et a voulu led^r que tout le contenu audit Testament porte son plain et entier effet comme étant sa dernière disposition et volonté en cassant et revoquant toutes autres dispositions qu'il pourroit avoir faites cy devant, et que led. Testament soit son dernier Testament et qu'après son décès il soit ouvert et publié par moy dit Nor^e qui lui ay concédé en présence de M^e Etienne Bontel, docteur en droit, Joseph de Longueval s^r de la Rausie (*sic* p. la *Raufie*), Antoine de Viguié, bourgeois, M^e Pierre Marion, prat(i)cièn, Jean Ausiet, du village de la Brunhie, Jean de Gouzon et Joseph Pourtois clercq de la prest^e ville, Témoins à ce appelés, signés à l'original avec le d. s^r et moy. Maynard Testateur, Longueval, présent, Viguié près^t Bontel près^t Ausiet pres^t Marion pres^t Gouzon pres^t Pourtois pres^t Lassalle nor^e royal ainsi signé; ouvert et publié de l'autorité de la Cour ord^{re} de St Céré au mois de janvier mil six cent quarante sept ¹.

*
* *

Nous reproduisons en entier la copie du testament de Fr. Mainard, sans corriger les fautes d'orthographe et de grammaire qu'elle contient. Garrisson qui en a publié dans les notes du tome I (p. 355) de son édition quelques fragments, a mutilé ce document de la façon la moins pardonnable. Il en a supprimé des parties essentielles, notamment l'énoncé du legs fait en faveur de Marie, la première religieuse de Lissac qu'il confond avec Jeanne (dont le nom ne figure pas dans la transcription de cet éditeur); il a laissé de côté les

1. On voit par l'annotation qui suit la copie de cette pièce, qu'elle a été le 13 août 1701 collationnée sur l'original par le notaire Lavaré de St Céré, dont la signature est légalisée par Etienne Judicis, conseiller à la sénéchaussée de Martel.

recommandations du testateur à Charles, au sujet de son fils cadet, recommandations qui révèlent la profonde affection que Mainard avait pour ses enfants ; il a omis les passages se rapportant à la bibliothèque du poète, à ses manuscrits, à ses priapées, etc. La reproduction fidèle de cet intéressant document s'imposait. Nous remercions chaudement M. J. C. Viguié, curé de Saint-Jean Lespinnasse, d'avoir bien voulu le transcrire à notre intention et de nous avoir transmis les éclaircissements que nous avons donnés en notes.

XXI

Note sur Charles de Mainard

Les archives du château de Laboisse ne nous apprennent rien sur François de Mainard, le second fils du poète, sinon qu'il est mort jeune. En revanche ces archives nous ont conservé le testament de Charles de Mainard, fait le 23 juillet 1685. Comme le testateur déclare au début de cet acte être âgé de cinquante-huit ans, il est certain qu'il est né en 1627. En 1685 il avait quatre filles : Marie-Charlotte¹, Anne, Marie-Elisabeth et Louise, qu'il prie de veiller sur l'éducation de leurs frères Charles (ou Charles-François)², Joseph et Géraud³, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Il fait de sa femme Elisabeth de la Ronade son héritière particulière. Le 26 avril 1710, noble Charles-François écuyer, remit le testament olographe de feu son père au notaire Lavour de Saint-Céré pour « en donner expédition a quy appartiendra. » On voit par une copie conservée à Laboisse de l'acte de baptême de Joseph de Mainard, baptisé le 19 août 1669, dans l'église Saint-Pierre d'Autoire, que Charles lui sert de parrain et Marie-Charlotte de marraine. — Pour d'autres renseignements sur le fils aîné du poète François Mainard, cf. pp. 292, 342, 361-362, 385 et 485 de cet ouvrage. — Charles de Mainard hérita bien faiblement du talent poétique de son père⁴. Le tome II du *Recueil* de Sercy de 1653 publie de lui un virelai : *Les Malheurs du Mariage* et les *Muses illustres* de 1658, un poème : *A M. de la Valette, général de l'armée des Vénitiens au pays du Levant*. Il a composé en outre un quatrain en l'honneur de *La lyre du jeune Apollon ou la Muse*

1. Elle épousa Guillaume de Lavour, de Saint-Céré, auteur de la *Conférence de la fable avec l'histoire Sainte*, Paris, 1730, etc. (cf. abbé Paramelle, *Chronique de Saint-Céré*, p. 104). M. Raimond de Lavour qui a eu la grande obligeance de permettre à M. l'abbé J.-C. Viguié de compiler à notre intention les archives du château de Laboisse, est son descendant actuel. Donc la ligne féminine du poète Fr. Mainard n'est pas encore éteinte.

2. Les autres actes de Laboisse qui mentionnent ce fils de Charles Mainard, l'appellent toujours Charles-François. Il y a néanmoins, à ce que nous communique M. l'abbé J.-C. Viguié, qui a copié cette pièce à notre intention, une virgule très apparente entre *Charles* et *François*.

3. Deux actes du château de Laboisse parle d'un Philippe de Mainard, tué à la bataille de Ramillies (1706) ou à celle de Malplaquet (1709).

4. Balzac apprécie bien défavorablement ses épigrammes dans lesquelles il n'a pas trouvé « un seul grain de sel », *Lettres inéd.* publ. par Tamizey de Larroque, 1^{er} décembre 1646.

Alman

Le d^{re} Maximile et d^{re} Halpin
Sondier Maximile

FAC-SIMILÉ DE LA SIGNATURE DE MAINARD.

(Lettre épinglée au ms. 844 de la Bibl. de Toulouse)

Phot. C. LASSALLE, Toulouse.

de la femme mangée & je fusy leuison de que
le premier jour de les laisser par sans de mon
cabinet, puis je devie fri de ma modestie
il y a hy de l'air et le manger, et a parler
ce que on aura par de l'eau, par et de l'age
comme vous voulez que ce le son, Adieu ce fin
plus que fin les hommes de monde

naissante du petit de Beauchasteau, Paris, 1657, et une pièce légère *Je n'ay point de nom arrêté* qui figure à la page 637 du Tome XVIII des Recueils Conrart (Bibl. de l'Arsenal). M. Garriison a commis l'erreur d'attribuer à François Mainard, tous les vers sus-mentionnés, sauf le poème à La Valette (cf. II, 283, 297 et III, 311). Cf à ce sujet, Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect.* II, 374 et III, 311.

XXII

Note sur les signatures de Fr. Mainard

Nous connaissons vingt-et-une signatures de Fr. Mainard apposées sur des actes qui vont de 1611 à 1640. Toutes présentent l'orthographe *Mainard* et l'omission du prénom. En voici la liste : a-d) Pièces 6° 7°, 8° 9°, reproduites ci-dessus ; e-f) signatures de Mainard comme témoin au contrat de mariage à Aurillac de Jean Farganel et de Jeanne de Gaultier, 30 janvier 1614 et à un acte passé dans la même ville entre François de Cambolas et le dit Farganel, 15 octobre 1626 (Arch. commun. d'Aurillac ; pièces communiquées par M. J. Delmas ; cf. Liv. I, chap. IV, § 4 de cet ouvrage) ; g-r) sur douze lettres inédites des années 1634 et 1635, tirées des Arch. du Ministère des Affaires étrang., Fonds de Rome, (v. ces missives dans notre *Tableau chronologique des lettres de Mainard* ; s) sur une lettre du 1^{er} janvier 1635 à la comtesse de Clermont (autographe appartenant au baron Robert de Rothschild qui a bien voulu nous laisser en prendre connaissance) ; t) sur une autre lettre, de 1638, au président de Caminade (autographe appartenant à M. J. Hanotaux qui a eu l'obligeance de nous le faire voir ; c'est la lettre XVI du volume de *Lettres* de 1652) ; u) sur un acte du 27 mai 1639 au sujet de la subrogation d'une terre appartenant à Mainard ; située dans les environs de Saint-Céré (Arch. château de Laboisse, cf. p. 290 de cet ouvrage) ; v) sur une lettre écrite vers 1640 et épinglée au ms. 844 de la Bibl. de Toulouse (Nous donnons un fac-similé de cette dernière signature, quoiqu'elle ait été déjà reproduite par M. R. Bonnet dans son *Isographie de l'Acad. franç.*, Paris, 1907. — M. Bonnet ne connaît que cette signature et les signatures des lettres appartenant à MM. Hanotaux et Rothschild).

Les contemporains du poète ont orthographié son nom de toutes les façons, mais l'ont généralement écrit Maynard. C'est ainsi que signe Géraud, le père de notre personnage, sur des quittances données au Parlement de Toulouse en 1574 (B. Nat., Pièces orig. 1596 f. 22). En revanche Charles, le fils du poète, signe *Mainard* la dédicace à Louis XIV d'un traité manuscrit de son grand-père (*De la puissance royale et sacerdotale*, B. Nat. F. fr. 937 et 2270). Il est à remarquer que notre personnage en insérant son nom dans ses vers, l'orthographiait parfois dans ses manuscrits de la manière suivante : *Maynard* (Arch. Académie fr. F. N. 9 XVIII. Papiers Moulin ; c'est le sonnet qui figure à la p. 37 du tome III de l'éd. Garriiss.) et *Maynard* (ms. 841 de la Bibl. de Toulouse f° 39, épigr. éd. Garriiss., III, 67). Il est vrai qu'ailleurs il l'orthographie *Mainart* (ms. 843 de la même Bibl. f° 175, *Ode à Flotte*, éd. Garriiss., III, 203 v. 2). Ajoutons que Balzac et Chapelain dans leurs lettres inédites et Racan (*Vie de Malherbe*, éd. Tenant de Latour) écrivent toujours *Mainard*.

C'est en vertu de ces raisons que nous avons adopté l'orthographe Mainard et que nous l'avons appliquée à tous les membres de cette famille.

Quant à la particule, nous l'avons supprimée, attendu que les contemporains de notre personnage comme Balzac, Chapelain, Flotte (*Lettres* publ. en 1652) l'appellent le président *Mainard* et non *de Mainard*; que le privilège du volume de 1646 est donné au *sieur Maynard*; que si le poète dit dans sa lettre CCXV qu'il s'appelle François de Mainard, en revanche il ne fait jamais précéder sa signature de la particule. Au contraire, nous avons toujours écrit Géraud de Mainard et Jean de Mainard, père et frère du poète, anoblis personnellement par la charge de conseiller qu'ils exercèrent au Parlement de Toulouse et dont les noms figurent sur leurs ouvrages ou dans les documents, toujours accompagnés de la préposition *de*.

Rappelons que cette préposition n'indiquait aucunement la noblesse. Si nous l'avons conservée pour le nom du père et du frère de notre personnage, nous avons été uniquement guidé par le souci de conserver la véritable physionomie de leur nom. C'est à la même préoccupation que nous avons obéi en écrivant François Mainard et non François de Maynard comme l'a fait Garriſson.

INDEX ALPHABÉTIQUE

INDEX ALPHABÉTIQUE ⁽¹⁾

Abbatia (Guillaume d'), 184 n. 1, 302 et n. 2.
 Ablancourt (Perrot d'), 333 n. 4.
 Aiguillon (duchesse d'), 463.
 Alary (Jean d'), 42, 37 n. 4.
 Albe (abbé), 3 n. 3, 292 n. 1.
 Allais (G.), 79 n. 2, 120 n. 3, 121 n.
 Amant, 41 et n. 3.
 Amontot, 274 n. 4, 273 n. 1.
 Ancona (Al. d'), 230 n. 2 et 3.
 André (Frère), 204.
 Angelo di Costanzo, 396.
 Angoulême (Henri d'), 61, 122.
 Anne d'Autriche, 171, 176 et n. 1, 179, 329 n. 3, 360 n. 3, 401.
 Anselme (Le P.), 236 n. 2.
 Apcher (Jean II d'), 311 n. 3.
 Arétin (l'), 38 n. 3, 173 n. 1, 263, 419, 423, 460, 461, 466, 471.
 Arnaud (les), 321.
 Arnould (L.), 121 n. 2, 132 n. 4, 133 n. 3, 176 n., 302.
 Aube, 47 n. 1.
 Aubert (Pierre), 99 et n. 2, 100 n. 2, 121 n.
 Aubiac (d'), 40, 36.
 Aubigné (Agrippa d'), 276.
 Aubry (la présidente), 232 n. 2.
 Auchy (Vlesse d'), 78, 137.
 Audiguier (d'), 164.
 Ausone, 18, 419, 423 n. 3, 429 et n. 2.
 Avenel (vicomte d'), 93 n. 2, 96 n. 4.
 Aynac (Flotard de Turenne marquis d'), 146 et n. 2, 417.
 Azémar (Jean d'), 164 n.
 Azémar (Pierre d'), 164 n.

Bachaumont, 138 n. 3.
 Bachelier, 147.
 Baif (Jean-Antoine de), 204, 413.
 Baif (Lazare de), 436.
 Baillet, 333 n. 2.
 Bailly (François de), 409, 120.
 Bajaumont, 36, 38, 80 n. 1.
 Balzac (Jean-Louis Guez de), 27, 32, 63 n. 1 et 3, 67 n. 2, 76 n. 3, 79 n. 1, 147, 157 n. 3, 163, 165 n. 1, 176 n., 179 et n. 1, 192 et n. 4, 200 et n. 2, 203-206, 210, 211 n. 1, 212, 213, 218 n. 1, 223-224, 240, 247-249, 233, 237, 260-263 et n., 263 n. 1, 278 n. 2, 279-281, 284-285, 287 n. 6, 298, 302-303, 303 n., 310, 312-313, 320-338, 339-347, 349, 350 n. 3, 351 n. 1, 352, 356-357 et n. 1, 358, 359, 362-363, 364 n. 4 et 5, 363 n. 1 et 4, 418, 421, 447, 449-430, 433 n. 2, 438, 466, 469, 471 n. 4, 488, 490, 491.
 Banville (Th. de), 71.
 Bar (duc de), 189 n. 3.
 Baratte (François), 14, 89.
 Barberini (cardinal Antoine), 226, 241, 243, 258, 266, 274 et n. 8, 433.
 Barberini (cardinal François), 236 n. 1, 243, 258-260, 263-264, 266, 268.
 Barberini (Anna), 259 n. 3.
 Barberini (les), 244 n. 3.
 Barbot (docteur), 300 n. 1.
 Baro (Balthazar), 215.
 Baroni (Leonora), 236 et n. 1.
 Barthélemy (E. de), 311 n. 1.
 Bassompierre (François de), 83-85, 167 et n. 1, 176, 188-192, 213, 252, 271, 308, 331 et n. 2, 343 et n. 2, 366.

⁽¹⁾ L'index ne comprend pas les noms de personnes dont il est question dans l'*Appendice bibliographique* et dans les *Pièces justificatives*.

- Baudan (Jeanne), 102.
 Baudan (Jean de), 103.
 Baudouyn ou Baudouin (Jean), 38 n. 1, 208.
 Bautru (Guillaume), 195 et n. 2, 200 et n. 5, 203 n. 1, 209, 214, 217, 363.
 Bautru-Cherelles (de), 215.
 Bec (René du B., marquis de Vardes), 155 n. 3, 156 n., 232.
 Belleau (Rémy), 417, 500.
 Belleforest (François de), 375 n. 1.
 Bellegarde (Roger, duc de), 60, 63 et n. 1, 78, 83, 408.
 Bellerose, 127, 259.
 Bellière (Nic. de), 227, 236 n. 1, 239 et n. 1.
 Belloni, 268.
 Bembo, 381.
 Benech, 7 n. 1 et 7, 8 n. 3 et 4, 9 n. 1, 13 n. 2, 20 n. 2.
 Benserade, 434.
 Bentivoglio (cardinal Guy), 259-261, 263 et n. 3, 321, 328.
 Bernard, 50 n. 1.
 Berni ou Bernia, 265, 419, 459-460.
 Berthelot, 47 et n. 1, 52, 126, 157 n. 3, 170-171.
 Bertaut (Jean, abbé d'Aunay), 16 et n. 2, 29, 43, 47 et n. 2 et 3, 61, 62, 64, 69, 70, 76 et n. 2, 111 et n. 3, 113-116, 118, 133 n. 1, 136 n. 1, 144, 158, 370, 381-382, 385 n. 1, 386 n. 1, 393-403, 413-414, 419, 440 n. 3, 447, 450, 466, 492, 500, 503-504.
 Bertier (Jean Philippe de B., abbé de St-Vincent), 119 et n. 4, 345 et n. 3.
 Bertier (Philippe), 302 et n. 4.
 Bertier (Jean de), 301-302, 306, 334 et n. 3, 338 n. 1.
 Bertier (Pierre). Evêque d'Utique, 334.
 Bever (Ad. van), 80 n. 1, 126 n. 2, 162 n. 2.
 Bezançon (Nicolas), 391 n. 3.
 Billard (Claude), 42 et n. 1.
 Biondo (Flavio), 267 et n. 4.
 Blanchemain (Prosper), 2 et n. 5, 6 n. 4, 99-101, 102.
 Bogoris (roi de Bulgarie), 267.
 Boileau, 52 n. 3, 214, 224, 332, 340 n. 2, 345, 368, 470, 503.
 Boisrobert, 124, 206, 210, 211, 213, 266, 279, 283, 346 n. 7, 347 et n. 3, 348-350, 357 et n. 6, 363, 416.
 Boissière, 175-176 n.
 Bordier (Robert), 157 et n. 5, 296.
 Bossuet, 427.
 Bonarelli Guidibaldo, 127 n. 4.
 Boniface VIII, Pape. 271 n. 7.
 Bonnefons de Presques, 3.
 Bouchard (J-Jacques), 225 et n. 4, 266 et n. 2, 268 n. 1.
 Bouhours (le P.), 220, 451, 453 n. 2.
 Bouillon (Henri de la Tour, duc de B., vicomte de Turenne), 35, 37, 64, 309 n. 3.
 Bouillon (Frédéric Maurice de la Tour, duc de B., vicomte de Turenne), 140, 222 n. 5, 309-311, 325.
 Bourbon (le P.), 261, 332 et n. 3.
 Bourdelot (Pierre Michon), 125, 238 et n. 5, 239 n., 256 n. 3, 276, 358.
 Bourdelot (Jean), 125, 238 n. 5.
 Bournazel (marquis de), 312.
 Bouthillier (Claude), 206 n. 2, 229, 243 n. 7, 252 n. 3, 272 n. 1.
 Bouthillier-Cochère (Sébastien), Evêque d'Aire. 206 et n. 2.
 Bouyer, 38 n. 1.
 Bourzeys (de), 349.
 Boyer (Nicolas), 17.
 Boyer (Jean de), 300.
 Boyer (Gaillarde de), 91 et n. 4 et 6, 142, 327.
 Boyer (Guillaume), 9, 91 n. 1.
 Brach (Pierre de), 51, 371.
 Braciolini, 265-268, 376 et n. 2, 378-379.
 Bragance (Jean de), 310 n. 3.
 Brantôme, 39, 41.
 Brégis (M^{re} de), 351.
 Brisson (Barnabé), 22.
 Brunet (J.), 101, 387.
 Brunetière (Ferd.), 409.
 Brunot (Ferd.), 31 n. 2, 61 n. 2, 64 n. 2, 69 n. 4.
 Bueil (Jacqueline de B.-Racan, comtesse de Moret), 65 n. 3, 135 et n. 1, 2 et 3, 156 et n. 5.
 Bueil-Fontaines (Anne de), 63 n. 1.
 Bueil (Chevalier de), 158.
 Bullion, 229, 287, 294.
 Caffardy (le P.), 238, 279 n. 2.
 Cailly (Chevalier de), 163.
 Cambolas (Anne de), 26.
 Cambolas (François de), 23 n. 4, 139, 186, 292, 300.
 Cambolas (Jean de), 23 n. 4.
 Cambolas (Marie-Madeleine-Charlotte de), 344.
 Caminade (Philippe de), 25, 265, 301, 303-306, 334, 442.
 Camoëns, 453 n. 2.
 Campaignol ou Campagnol (de), 336, 347 n. 3.
 Campanella, 236.
 Canat (René), 97 n. 1.
 Candale (duc de), 194.

Caraffa (cardinal), 241.
 Carmain (Adrien de Montluc, comte de), 84, 85, 163 et n. 6, 167, 183, 184 n. 5, 191 et n. 1, 192 n. 4, 252 et n. 3, 271, 279, 308, 318, 345 et n. 2, 366, 428, 464, 468.
 Carmain (Jeanne de Foix, comtesse de), 84 n. 4.
 Caron (Charonda), 21.
 Castelnau (Alexandre de C.), v. Clermont-Lodève (comte de).
 Castel-Rodrigo (marquis de), 230, 236.
 Catel (Charles de), 301, 305 n.
 Catulle, 88 n. 1, 143 n. 3, 168, 316, 407, 419, 422, 438-439 et n. 1, 441-442, 469, 473.
 Cauvigny, v. Colomby.
 Cayron (Gabriel), 8 n. 3, 93, 146 et n. 4 et 5, 147 n. 1.
 Cérisy, v. Germain Habert.
 Chabans, (comte de) v. Louis du Maine.
 Chamard (H.), 270 n. 2.
 Chamier (Daniel), 103 n. 5, 182 et n. 3.
 Chanvallon, v. Jacques de Harlay.
 Chapelain, 63 n. 1, 121 n., 172 n. 2, 179 n. 1, 181, 189, 198 n. 2, 200 n. 2, 202 n. 4, 203 n. 1 et n. 2, 207 n. 2, 208, 210, 212, 215 et n. 4, 216, 223-225 n. 4, 233 et n. 1, 254 n. 2, 260 et n. 2 et 6, 261 et n. 4 et 6, 263-268, 275 n. 2, 278 n. 2, 294 n. 2, 298, 303 et n. 2, 320-325, 327-328, 330 n. 4, 331 n. 2, 332 n. 3, 334 n. 3, 4 et 5, 335, 337, 347, 351 n. 1, 358, 359, 362-363, 365 n. 4, 368, 376 n. 2, 416, 453 n. 2, 458, 463, 470 n. 1, 488 et n. 2.
 Chapelle, 158 et n. 3.
 Chapuis, 303.
 Chappuis (Gabriel), 48.
 Charles IX, 283.
 Châteaumorand (Diane de), 48 et n. 2, 49, 51.
 Châtel (Jean), 86.
 Chaumeils (Bourguine de), 9 n. 7, 14, 23 n. 4, 89, 90, et n. 2, 93.
 Chenevière (Ad.), 16 n. 2.
 Chopin, 22.
 Choisy (Jacques de), 351.
 Choisy (Jeanne-Olympe de), 36 n. 3, 379, 350-351 n. 2, 354.
 Choisy (François Timoléon abbé de) 352 n. 4.
 Choisy (Francienne de), 80 n. 1.
 Choisy (Louise de), 80.
 Christine de Suède, 330 n. 3.
 Cicéron, 419, 433-434.
 Clavelier (G.), 23 n. 4, 46 n. 2, 137, 191 n. 1, 214 n. 4, 446.

Clermont-Lodève (Alexandre de Castelnau, comte de), 82, 83, 85 et n. 4, 147 et n. 3, 4, 5 et 8, 148, 149, 150 n. 2, 151, 167, 234 n. 4, 248, 297, 299, 312 et n. 1, 313, 315, 319, 320 et n. 1 et 2, 322 n. 2, 338 n. 1, 339 n. 1.
 Clermont-Lodève (comtesse de), 3 n., 311.
 Coeffeteau, 42 et n. 6.
 Cœuvres (marquis de) V. Estrées (d').
 Coignet (abbé), 208 n. 1.
 Colletet (Guillaume), 6 n. 4, 7 n. 1, 121 n., 161 et n. 1 et s., 162 et n. 1., 164 n. 3, 170, 171, 208, 214 et n. 4, 261, 283, 343-347, 365 n. 4, 415, 463, 469.
 Colletet (François), 161 n., 164 n. 3, 365 n. 4.
 Collin (Nic.), 48.
 Colomby ou Coulomby, 64 et n. 3, 65 n. 1 et 3, 66, 72, 154, 157 n. 3, 158 n. 3, 402.
 Colomiez, 299.
 Concini (maréchal puis marquis d'Ancre), 46 et n. 2, 109, 119, 122, 136, 179, 180 n. 3.
 Condamine (Jehanne de), 14, 90.
 Condé, 175 n. 3, 179-184, 190, 234 et n. 2, 394 n. 7.
 Conrart (Valentin), 209, 210, 261 et n. 6, 318.
 Conti (Louise de Lorraine princesse de), 47 n. 1, 178 et n. 2, 189.
 Coppetta, 252, 461.
 Coquerie ou Coquene, 150.
 Corbin (Jacques), 16 et n. 1, 42 et n. 2, 57 et n. 4, 379 n. 1.
 Corlieu (de), 47 n. 1.
 Coras (Jean de), 7.
 Corneillan (François de), Evêque de Rodez, 282.
 Corneille, 127, 314, 360.
 Costar, 335 n. 4, 434 n. 5, 436, 457, 488.
 Cotin (abbé), 450.
 Coton (le P.), 103, 104.
 Cottignon, 226.
 Courval-Sonnet (Th.), 124, 391 n. 3.
 Counson, 399, 418, 479.
 Courbé (Augustin), 355, 357.
 Cramail (comte de), v. Carmain.
 Cremonini (César), 167 n. 3.
 Créqui, 226 n. 1, 242.
 Crétin (Guill.), 40.
 Croisilles, 175.
 Croix (Jean de la C.), comte de Castries, 80 n. 1.
 Crussol (François comte de), 297, 311 et n. 5, 417, 461, 468.
 Crussol (Emmanuel de), 311 n. 5.
 Crussol (Marguerite de), 311 et n. 5.
 Cujas, 7 n. 7, 18.

- Daffis, 13 n. 1.
 Daillon de Lude (Gaspar de), 237, 241.
 Dalibray (Vion), 162 n. 2.
 Dameron (Jean), 123 n. 2.
 Damville (Maréchal de), 103.
 Darches (Henri), 139, 183-187, 219 n. 1, 292.
 Daret (Pierre), 123, 335.
 Darnis (M^{re}), 140 n. 1.
 Dauside (Jean), 342 n. 2.
 Davity, 47.
 Delavigne (Casimir), 463.
 Delong, 301, 302 n. 1, 428.
 Delpuech (Pierre), 186.
 Des Barreaux (Jacques Vallée), 167 et n. 3, 172.
 De Bray, 290.
 Des Escuteaux, 437. ↑
 Deslingendes, v. Lingendes (Jean de).
 Desloges (M^{re}), 176 n., 205, 207, 313 n. 2, 332.
 Desmarets de Saint-Sorlin, 283.
 Delmas (J.), 96 n. 4, 185, 186, 188 n. 1, 217 n. 1.
 espinelle, 58 n. 2.
 Desportes (Ph.), 29 et n. 2, 31 et n. 2, 40, 44, 45, 61 et n. 2, 62, 67 et n. 3, 70-73, 76, 77, 80, 81, 110 et n. 5 et 6, 302, 370, 381, 383, 385 n. 1, 386 n. 1, 389, 393-397, 399, 401, 403, 413, 417-419-450, 456, 466, 480, 493, 495, 500.
 Des Vallottes, 388.
 Doffi (Giulio), 461.
 Dolce (Ludovico), 397, 419, 462.
 Donjat (Jean), 303 et n. 2 et 4.
 Du Bartas, 503.
 Du Bled (Victor), 180 n. 1.
 Du Bellay (Joachim), 76 n. 3, 110 et n. 3, 247 et n. 2, 251 et n. 4, 270, 305, 414, 419 et n. 4, 456, 459 n. 3, 460-461, 471.
 Du Beloy (Pierre), 29 n. 1.
 Du Bray (Toussaint), 122, 153, 161 n. 6, 193, 280, 307, 387, 413, 439.
 Dubédut, 7 n. 7, 14 n.
 Du Chastelay (Paul Hay), 211 n. 1.
 Du Chastelay (Daniel Hay). Abbé de Chambon, 211 et n. 1.
 Du Cros, 127 et n. 4, 184 n. 4.
 Dufour (Emile), 20.
 Du Mas, 51, 127 et n. 4, 371, 388.
 Du Mège, 300 et n. 1.
 Dumonstier (Daniel), 66 et n. 1.
 Dumonstier (Etienne), 66 n. 1.
 Dumonstier (Pierre), 66 n. 1.
 Dumoulin, 18.
 Du Moulin, 262, 280.
 Dupin (Angélique), 313.
 Dupleix (Scipion), 42, 53 n. 1.
 Du Puy (Jacques), 262 et n. 2 et 3.
 Du Puy (frères), 184 n. 1, 198, 212, 225, 262, 266, 280 n. 1.
 Du Tremblay, 223.
 Durand-Lapie, 46 n. 2, 85 n. 2, 94 n. 3, 98, 101, 102, 119-137, 164, 178 n., 184 n. 5, 191, 192 n. 1, 321 n. 6, 331 n. 4, 472 n. 1.
 Durand, 178.
 Duranti, 13 n. 1.
 Durif (H.), 94 n. 3, 139 n. 1, 188 n. 1, 193 n. 1.
 Du Vair, 19 n. 4, 60, 203.
 Elbène (Alphonse d') Evêque d'Albi, 237.
 Elisabeth de France, 176-178.
 Entragues (Balzac d'), 64.
 Entragues (Henriette d'), 64.
 Epemon (duc d'), 183, 335.
 Espagne (Philippe IV d'), 176, 178, 258.
 Esquieu, 2, 146 n. 3.
 Essarts (M^{re} des), 80 n. 1, 155.
 Estivals (Jean), 292.
 Estoile (l'), 54 et n. 1, 56 n. 1, 57, 58 n. 2, 75 n. 1 et 2, 85 n. 4, 124, 250, 283, 270.
 Estrade (d'), 313 n. 3.
 Estrées (Annibal de Coeuvres, maréchal d'). 271-275.
 Estrées (Gabrielle d'), 43 et n. 3.
 Fabre (abbé), 213 n. 1.
 Faguet (Emile), 211-215, 500 n. 3.
 Faret (Nic.), 88 n. 2, 163, 261 et n. 5, 348, 350, 357 n. 3.
 Farganel (J.), 300 n. 2.
 Farnèse (Ed.). Duc de Parme, 269, 272.
 Fenouillet (Pierre de), 237 et n. 3.
 Fernandez (Béranger), 7.
 Ferrières (Aymar de), 6 n. 5.
 Ferrières (Jacques de), 19.
 Feuilletin, 38 n. 1.
 Fiesque (comte de), 225 n. 4.
 Fieubet, 271 et n. 1.
 Firenzuola, 461.
 Florian, 390.
 Flotte, 24, 26, 85 et n. 2, 120, 123, 147 n. 8, 148 et n. 4, 152, 160-162, 198 et n. 3, 199 et n. 4, 208 et n. 3, 212, 220, 221, 228, et n. 4 et 6, 235 n. 2, 245, 245, 254 n. 2, 256 et n. 3, 259, 261 n. 4, 264, 271, 273, 274 n. 2, 279-281 et n. 4, 285, 294 n. 2, 295-299, 302, 305 et n. 2, 308-310 n. 3, 312, 319, 323-324, 331, 335 et n. 4, 310 n. 4, 341 n. 2, 343 n. 1, 344 n. 5, 345 n. 4, 346-347, 349 n. 2, 357 n. 3, 365-366, 393, 402 et n. 3, 410, 413-414, 425, 429, 432-433, 465, 468, 483-484, 504.

Foix (Jeanne de), v. comtesse de Car-
main.
Fons (P.), 448 n. 3.
Fontenelle, 390.
Fontes (baron de), 279-286.
Forgues (M^{re} de), 336 et n. 4.
Fossé (Jean de). Evêque de Castres, 108
n. 4.
Fouquet (Nic.), 366.
Fourquenvaut (baron de), 54.
François I^{er}. Duc de Modène, 253.
François I^{er}, 31, 283, 308, 409, 434 n. 2.
Fraust (Balthazar de), 146 et n. 3 et 4,
300.
Frémin, Chanoine de N.-D. de Reims,
84 et n. 3, 477, 484.
Frénicle (Nicolas), 171.
Frézals (Victor de), 20, 301.
Furetière, 164.

Gaignac (de), 188 n. 1.
Galilée, 236.
Galland, 295.
Garasse (le P.), 124, 126, 167, 169-173,
175 n. 1, 417.
Garibal (Raymond), 23 et n. 3.
Garrisson (G.), 2, 3 et n. 1, 9 n. 1 et 7, 36,
46 n. 1, 94 n. 3, 97 n. 1, 119, 123 n. 2,
128, 136, 140 n. 1, 184 n. 5, 192, 253
n. 1, 259 n. 2, 286 n. 2, 314 n. 4, 344
n. 1, 356 n. 3, 394 n. 2 et 4, 419 n. 4,
473, 484 n. 3.
Garrisson (Charles), 171.
Gassendi, 225.
Gayral, 188 n. 1.
Gessei (Claire de), 36.
Gillot, 22.
Gimel (Esme de), 10, 11.
Girard (Claude), 321, 330 n. 3, 334, 359.
Girard (Guillaume), 205, 335 et n. 1.
Godeau, 123, 207, 208 et n. 1 et 3, 212,
339 n. 1, 420, 449.
Gombauld, 171 n. 2, 208, 285 n. 3.
Gomberville (Marin le Roy de), 166, 252
n. 1, 261, 347 n. 3, 348-349, 359, 415.
Gomès, 165 et n. 1, 337 et n. 2.
Gontaut (Jeanne de), 33.
Gonzague (Marie de), 226.
Goudoulin, 303.
Goujet, 491 n. 3.
Goulu (le P.), 204, 205, 322 et n. 3 et 4.
Gournay (M^{re} de), 42 et n. 6, 154, 158-
159 et n., 165 n. 6, 470, 501.
Grammont (Barthélemy de), 303-306.
Granier, 215.
Grégoire XV. Pape, 272.
Grévin (J.), 250, 419 et n. 2, 435 n.
Grille (Nicolas de). Evêque d'Uzès, 304.

Grivet (A.), 388.
Guarini, 378.
Guéret, 340 n. 2, 469.
Guérin, 58 et n. 5.
Guise (Chevalier de), 84 n. 3.
Guise (Henri I^{er} de), 54.
Guise (Henri II de). Archevêque de
Reims, 84 n. 2 et 3, 309.
Guise (Maison de), 122.
Guyet (François), 25, 280 n. 1, 357 et
n. 6, 423.

Habert (Pierre), 271 et n. 2.
Habert (Germain H.). Abbé de Cérisy,
313 et n. 2, 340, 348, 366.
Harlay (Achille de), 22.
Harlay (Jacques de, H. de Chanvallon),
40 et n., 53 et n. 2, 56, 281.
Harlay (François de). Archevêque de
Rouen, 280-282, 418.
Harlay (Philippe de). Evêque de Saint-
Malo, 286.
Halluin, v. Schomberg.
Harambure (M^{re} d'), 313-314.
Harcourt (comte d'), 296.
Hardy (Alexandre), 284, 288.
Harmenopule, 18.
Hénault (Mathurin), 387.
Henri II, 94, 216, 283, 403, 401 n. 1.
Henri III, 35, 53, 86.
Henri IV, 36-37, 53, 60, 64, 70, 83, 84,
88, 103, 108 n. 1, 195 n. 2, 308-309 n. 3,
362, 371, 394, 403-404 n. 1, 450.
Hermite (Tristan l'), 357.
Heulhart, 247 n. 1.
Homère, 440.
Horace, 152, 316, 357, 380 et n. 5, 393,
411 et n. 1, 419-421, 425-431, 434 n. 3,
436 n. 1, 442-443, 451, 472, 479.
Hotman (François). Abbé de Saint-Marc,
158, 159 et n. 3 et 4, 243, 271 et n. 2.
Hospital (Michel de l'), 36.
Hospital (Pierre-André Hurault de l'),
36 et n. 3, 37, 351, 353, 452.
Hospital (Henri comte de Beu), 351 n. 2.
Hospital (Marguerite Hurault de l'), 351.
Hospital (Jean Hurault de l'), 351 n. 2.
Hospital (Paut Hurault de l'). Abbé de
Belesbat, 351, 353 n. 2.
Hospital (Jeanne Olympe de l'), v. M^{re}
de Choisy.
Hugo (Victor), 458, 463 n. 3.
Hussol (Anne d'), v. Jols.

Jacme (Antoine), 292 n. 2.
Jacquin (François), 419, 425, 427.
Jamin (Amadis), 460

- Jansénien, 340.
 Jols (Anne de), 9 et n. 7, 15, 90, 93.
 Joseph (le P.), 223, 229.
 Joyeuse (Anne de), 31 n. 2.
 Joyeuse (Henri, duc de), 13, 14.
 Juvénal, 316, 363, 367, 419, 426, 460 et n.
- Kerviler (René), 340 n. 5.
- La Barrière (Raimond de), 14.
 Labouïsse-Rochefort, 7 n. 1, 158 n. 3, 192, 299, 300 n. 1, 301 n. 4, 419 n. 5, 472 n. 1.
 La Brosse (de), 215 et n. 3.
 La Bruyère, 492.
 Lacarrière (Gérauld de), 187.
 La Cépède, 417.
 La Chaise (François de), 219 et n. 1.
 La Chambre (Marin Cureau de), 340 et n. 3.
 La Chétardie (M^{re} de), 336.
 Lachèvre (Fr.), 46 n. 2, 47 n. 1, 66 n. 1, 83 n. 2, 94 n. 3, 98, 100 n. 1, 102, 119-137, 154 n. 1, 164 n., 171 n. 3, 176 n., 178 n., 184 n. 5, 189 n. 3, 192 n. 1, 194 n. 1, 314 n. 4, 315 n. 4, 321 n. 6, 386 n. 1, 387 n. 2, 472 n. 1.
 La Croix (M^{re} de), v. Louise de Choisy.
 Lafaille, 303 n.
 Lafenestre (P.), 97 n. 1, 191 n. 1, 352 n. 4.
 La Fontaine, 366.
 La Force, 182.
 Lagarde de Boussac, 150.
 Lalanne, 78, 192 n. 4.
 Lallemand, 38 n. 1.
 La Monnoye, 208.
 La Mothe le Vayer, 225-226 et n. 3 et 4, 227 n., 230 et n. 2, 231-232.
 Lanson, 466.
 La Peyre (Jacques d'Auzolles), 214 et n. 3, 215 et n. 3.
 Larcher (Michel), 199 et n. 2, 344.
 La Ronade (Elisabeth [Halizon] de), 342 n. 2.
 Larroche-Flavin, 17 n. 1.
 La Roque, 60.
 Lartige, 119, 344.
 Lasca, 252.
 Lassalle, 343 et n. 1 et 2.
 La Serre (J. Puget de), 314 n. 4, 340-341.
 La Tibaudière (Charles de), 335 et n. 2, 4, 6 et 9, 428 et n. 3.
 La Trémoille (Charlotte de), 396 n. 7.
 Laudun (P. de L., sieur d'Aigaliers), 109, 120 et n. 3, 121 n. 1.
 Laugier de Porchères, v. Porchères.
- Lavardin (les), 244 n. 4.
 Lavardin (Philibert Emmanuel de), 224.
 Lavardin de Beaumanoir (Charles II).
 Evêque du Mans. 237-238, 241, 244 et n. 7.
 Lavour de Laboisie (Raimond de), 3 n. 2.
 Lavour (Paul de), 289-290, 343.
 Lavour de Laboisie (Th. de), 2 n. 5.
 Lavour de Laboisie (Guillaume de), 3 n. 2.
 Lavernhe, 91.
 Lavernod (Pierre de), 103.
 La Vallière, 100 n. 1.
 Leconte de Lisle, 427, 493.
 Lefranc (Abel), 320 n. 2.
 Lenclos (Ninon de), 158.
 Le Pays, 39, 493.
 Leroi (Jacques L., seigneur de la Grange Quincy), 80 n. 1.
 Lesrat (Guillaume), 17.
 Lestang (Honorée de), 2 n. 1.
 Le Vassor (Michel), 184 n. 2, 274 n. 8.
 Lierau (Max), 495 n. 3.
 Lingendes (Jean de), 29, 45, 47 et n. 3 et 4, 48, 375, 377-379, 381-385, 387-389, 450.
 Livet (Ch.), 48 n. 1, 163 n. 5, 211 n. 4, 212 n. 1, 215, 333 n. 2.
 Louis XIII, 65, 83, 168, 176 n. 1, 179, 181-182, 186, 190, 193, 196, 198, 201, 206, 226, 237 n. 2, 253 n., 258, 268-269, 272, 283, 295, 309-310, 366, 408, 454, 486.
 Louis XIV, 176, 286, 333 n. 4, 352, 360, 401, 416.
 Louis de Lorraine. Archevêque de Reims (1609-1621), 80 n. 1, 84 n. 2.
 Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, 84 n. 3.
 Luc (Jean), 17.
 Luynes (duc de), 164, 167, 182.
 Logeri, v. Porchères (Laugier de).
 Lopes (de), 305 n. 2.
 Loisel, 22.
 Longueville (duc de), 194, 254 n. 2.
 Lope de Vega, 453 n. 2.
 Lorraine (Marguerite de L., fille de Charles IV, duc de L.), 216, 237.
 Lorraine (François de), Cardinal, 257.
 Lorraine (Henri II, duc de L., $\frac{1}{2}$ 1624), 84, 189 n. 5.
 Loyola (Ignace de), 87, 169.
 Lucain, 419-440.
 Luillier, 266.
 Luzarches (de), 230 n. 1.
- Machiavel, 205.
 Madelenet, 421 n. 1.

Magne (Em.). 244 n. 7.
 Magny (Olivier de), 31, 110, 235.
 Maine (Louis de M., baron de Chabans), 83.
 Maillet (Marc de), 42, 157 n. 6, 164-165 et n., 337.
 Malherbe (Marc-Antoine de), 47 n. 4.
 Malherbe (Fr. de), 16, 29, 46 et n. 1, 57, 59-83, 86-87, 98, 110 n. 5, 111-121-124, 128, 130 n. 1, 131 n. 1, 153-160, 161 et n. 4, 172, 173-175-176, 178, 190, 203, 249, 256 n. 3, 263, 267, 282, 284 et n. 1, 296-297, 302, 313, 337, 352 n. 4, 366, 369-371, 377, 383-388, 392-393, 396 et n. 7, 399-401, 414-418, 420-421 et n. 2, 432, 435 n., 436-440, 449-450, 453-456, 462, 464-466, 470, 476-483, 485, 489-497, 499-503.
 Malmignati (Jules), 267.
 Malleville (Claude de), 213, 452.
 Malvesin (J. de), 187, 219 n. 1.
 Mantoue (duc de), 226.
 Marc-Antoine, 251, 312.
 Marguerite de Valois, 16, 32-39, 60, 62, 74-75, 80 n. 1, 84, 94 n. 3, 118, 121-122, 124, 153, 164, 281, 352 n. 4, 362, 370-371, 375, 379 n. 1, 386, 395.
 Marguerite d'Autriche, 432.
 Marini, 109, 457-458.
 Marmiesse, 304.
 Marolles (Mlle de), 263.
 Marot (Clément), 31, 40, 126, 168, 393, 414, 418, 423 n. 3, 446 et n. 2, 468, 471, 500.
 Marsan (J.), 50 n. 1, 127, 376.
 Marsillac, 2 n. 1.
 Martial, 25, 96 n. 2, 168, 174 n. 1, 251, 280, 316, 318 et n. 3, 358, 401 n., 417, 419, 422-423 et n., 425 et n., 427-428, 431-433, 434 n. 3, 440-441, 450-451, 459 et n. 4, 469-473.
 Martin (Luis), 432 n. 3.
 Martinon (Ph.), 46 n. 2, 137, 383 n. 2, 384-388.
 Mascardi, 266, 321.
 Mathieu, 117.
 Maugiron, 395.
 Mazarin (Jules), 274 n. 2, 286 n. 2, 320, 330 et n. 3, 345-346, 359-362, 415, 463.
 Médecis (Catherine de), 36.
 Médecis (Marie de), 38, 45, 59, 109, 119, 171 n. 2, 176, 177, 179, 206, 253, 333, 336, 403.
 Ménage, 25, 65 n. 1, 76 et n. 7, 124, 161 n., 165, 335 et n. 4, 349, 350 et n. 2, 356 et n. 3, 357 n. 3, 452 et n. 3, 453 n. 2, 467, 469, 488 n. 3.
 Méré (Chevalier de), 279, 335.
 Merlin, 238 et n. 3.

Meschinot, 40.
 Mesgrigny, 95.
 Micard (Jean), 49, 387.
 Michel (Claude), 386-387.
 Michel (Gabriel M., de Rochemaillet), 49.
 Molé (Mathieu), 168 n. 1, 169 n. 1, 170.
 Molinet, 40.
 Mondory, 127, 459-283.
 Montal (de), 10 et n. 6.
 Montagut (de), 304.
 Montalvo, 177.
 Montaigne, 158, 239-240 n. 3, 241, 244 n. 3, 247, 249-250, 255, 257.
 Montauron (Puget de), 314 et n. 4.
 Montausier, 321.
 Monthbrun, 297 et n. 3.
 Montemayor (Georges de), 48, 373, 389.
 Montluc (Adrien de), v. Carmain.
 Montnauir (Pierre de), 165, 280 n. 1, 349 n. 2.
 Montmorency (Henri I^{er} de), 108 n. 1.
 Montmorency (Charlotte de), 86, 135.
 Montmorency (Henri II de), 80 n. 1, 94, 147, 167, 174, 180 n. 1, 183-184 et n. 2, 188-189, et n. 2 et 3, 216, 234 n. 4, 237, 259 n. 2, 331, 395 n. 4.
 Montmorency (duchesse de), 184 et n. 4.
 Montmort (Louis Habert de), 340, 344, 348.
 Montpensier (M^{lle} de), 351, 454.
 Montrand (Jean), 343 n. 2.
 Montreuil (Jean de), 236 et n. 1.
 Montreux (Nic. de), 373 n. 1.
 Morant (de), 65 n. 3.
 Morillot (P.), 244 n. 7, 459 n. 2.
 Morel (Frédéric), 16.
 Morelle (de la), 77.
 Moret (comte de), 155-156 n. 5.
 Moret (comtesse de), v. Jacqueline de Bueil.
 Motin, 47 et n. 1, 52 et n. 3, 126, 333 n. 4.
 Moustoulac (Jacques de M., sieur de Gagnac), 14.
 Murtola (Gaspar), 444, 446, 453 n. 2.
 Musset (Alfred de), 468, 491.
 Nancel (Pierre de), 47 n. 1.
 Narbonne (sieur de), v. Puyllaunès.
 Naudé (Gabriel), 360.
 Nervèze, 379 n. 1, 457.
 Neuilly (M^{me} de), 47 n. 2.
 Nicéron (le P.) 164 n.
 Nicolas (Michel), 100-102 et n. 1.
 Nicolas I^{er}. Pape, 267.
 Noailles (maison de) 34, 35 n. 1, 190, 224.
 Noailles (Henri de), 34-35 et n. 1 et 2, 177 et n. 1, 223.

- Noailles (François de). Fils du précédent, 35, 146 n. 2, 147 n. 1, 177 n. 1, 192 et n. 3, 195 n. 2, 198-199, 216, 222 et n. 5, 224.
- Noailles (comtesse de). Femme de François de N., 282.
- Noailles (Charles de). Evêque de Saint-Flour. Fils de Henri, 2 n. 5, 187, 201 n. 1, 216-217, 220, 222, 225 n. 5, 228-230, 232, 235 et n. 3, 279, 282 et n. 6, 405, 408, 417.
- Noailles (Jeanne-Françoise de). Abbessede Leyme. Sœur de François et de Charles de N., 222.
- Noailles (Henri de N., comte d'Ayen). Fils de François de N., 95, 222 n. 5, 223.
- Noailles (Anne, baron puis marquis de). Fils de François de N., 230, 236 et n. 2.
- Ogier, 262 n. 2, 321, 334.
- Olivet (d'), 330 n. 5.
- Orléans (Gaston d'), 189, 199 n. 4, 216, 226, 237, 253, 257, 263, 272, 280 n. 6, 340, 351, 409.
- Ossat (cardinal d'), 224.
- Oudin (Antoine), 260 n. 1.
- Ovide, 376, 419-420, 433, 450.
- Owen, 419 et n. 5.
- Paul V. Pape, 272.
- Paulo (Antoine de), 24 et n. 4.
- Paulo (Jean de), 93.
- Pape (Guy), 17.
- Papinian, 18.
- Paramelle (abbé), 6 n. 1, 7 n. 1, 24 n. 2, 104 n. 1.
- Pasquier (Etienne), 22, 169.
- Passerat, 168, 380, 461.
- Patric, 65-66.
- Patru, 350 n. 2.
- Peirese 60, 125, 161 n. 6, 184 n. 1, 198, 208 n. 1, 225, 226 n. 3, 338, 356 et n. 3, 261 n. 8, 262 n. 3, 266 et n. 2, 275 n. 3, 276 n., 284 n. 1, 297 n. 2, 450, 533 n. 2.
- Pellisson, 6, 24, 26, 36, 38 n. 1, 43, 46 n. 2, 47-48, 101-102, 120, 137, 210-211 et n. 1, 213-215, 303, 307, 318 n. 3, 348-349, 362, 371, 385-386, 431, 469, 485, 493.
- Perron (cardinal du), 59-60, 158, 174.
- Petau (le P.), 214 n. 4.
- Petit de Julleville, 349 n. 2.
- Peyrarède (J.), 120, 357-358 n.
- Philippe IV, 235 n. 2, 297.
- Photius, 18.
- Pibrac, 117.
- Pilon (Germain), 39 et n. 1, 126, 128.
- Pominy, 40 et n. 1, 41, 54, 58.
- Pindare, 443.
- Pistoia, 460.
- Pitard (Th.), 147 et n. 4.
- Pithou, 22.
- Plaute, 358.
- Porchères (Laugier de), 42-43, 58 et n. 4, 82 n. 1, 178 et n. 2, 179 et n. 1, 333, 348, 484.
- Porchères (François d'Arbaud de P.), 179 n. 1, 208.
- Presques (Bonnesfons de), 3.
- Pressac, 149 n. 3, 265, 287 n. 6, 301, 320, 334 et n. 2.
- Prévost (abbé), 433-434.
- Prézac (Daniel de), 340 et n. 4, 341, 344 n. 4, 347.
- Properce, 133 n. 1, 135 n. 1, 382 n. 2, 389 n. 2, 419, 435, 447-448.
- Puisieux, 175 et n. 3.
- Puylaunès (seigneurs de Narbonnès), 4, 289, 343 n. 2.
- Puylaurens, 280 n. 6.
- Puymisson, 301, 319 n. 3.
- Quélus, favori de Henri III, 395.
- Queylus (comte de), 261 n. 1.
- Quentin, 38 n. 1.
- Quinte. Curce, 260.
- Rabelais, 175 n. 1, 246, 247 n. 1, 270.
- Racan, 62-64, 68, 70 n. 1, 76-79, 82 n. 1, 83, 121, 124, 126, 127 et n. 4, 135 n. 1, 152 et n. 4, 153 n. 5, 154-156 et n. 4, 160, 172 n. 2, 173, 192 n. 4, 203, 205 n. 5, 211, 314 n. 5, 388, 396, 400, 402, 420-421, 435 n., 466, 479, 500 n. 5.
- Rachou, 300 n. 1.
- Rambouillet (M^{me} de), 77, 80, 157, 323, 352.
- Randan (comte de), 50.
- Rapin, 168.
- Ravallac (François), 87.
- Raygouz, 89.
- Régnier (Mathurin), 30, 44, 45, 52, 61, 70 et n. 1, 80-82, 85, 126, 144, 150 n. 1, 153 n. 6, 158, 160, 168, 396 et n. 8, 399, 414, 416, 419, 429, 431, 460-461, 464-465, 485, 497.
- Renaudot (Théophr.), 305.
- Retz (duc de), 163.
- Richelet, 100 n. 2.
- Richelieu (Alphonse Louis Du Plessis de). Cardinal de Lyon, 237 et n. 1 et 2, 239, 241, 245, 259, 275 et n. 2, 279.

- Richelieu (cardinal de), 20, 30 et n. 4, 44-42, 183, 187, 189 et n. 2, 190-194, 196-197, 200-203 et n., 206-210 et n., 213-214, 216-224, 227, 231-232, 243, 252 et n. 2, 253, 257-258, 264, 266-267, 272, 273, 278, 283, 286 n. 2 et 3, 304-305, 307, 318, 330, 331 et n. 4, 340-341 et n. 2, 345 et n. 5, 346, 348, 362, 368, 405, 408, 409-410, 417 et n. 1, 428, 433-434, 434, 463, 467, 470, 484, 486.
- Roches (Mlle des), 22.
- Rocolet, 332, 338 n. 1.
- Rohan, 184 n. 2.
- Ronsard, 29-30, 41, 43, 46 n. 2, 69 n. 3, 70, 109-111, 126, 131 n. 1, 141, 138, 161, 166, 168, 203, 302, 304, 346 et n. 3, 352 n. 4, 381-382, 389 n. 1 et 2, 390 n. 1, 401, 499, 502 n.
- Rosset, 16, 60 et n. 4, 121 et n. 1 et 2, 153, 137 et n. 6.
- Rothschild (Robert, baron de), 3 n.
- Rouverie (François de R., de Cabrière), 109 n. 1.
- Roy (Em.), 323 n. 1, 450, 451 n. 3, 434 et n. 1,
- Rudelle (de), 304.
- Saadi, 198.
- Scaliger (Jules César), 467.
- Scarron, 94 n. 2, 238, 244 et n. 4 et 7, 249, 287, 316, 347, 357, 438-439, 463-464.
- Scève (Maurice), 456.
- Saint-Amant, 42, n. 5, 149 n. 3, 156 n. 4, 163 et n. 5, 164 et n., 166, 193, 212, 242, 246, 249, 463-466, 469, 503.
- Saint-Blancat, 305 n., 334 et n. 4.
- Sainte-Beuve, 443, 503.
- Saint-Evremond, 402.
- Saint-Gelais, 414.
- Saint-Géry, 215 n. 4, 297, 311.
- Saint-Gilles, 121 n.
- Saint-Jory, 21.
- Saint-Julien (Date de), 54-56, 58 et n. 2, 74, 84, 370, 386, 393.
- Sainte-Marthe (Scévole de), 44.
- Saint-Poncey, 34-35 et n. 1, 38 n. 1, 41 n. 3, 50 n. 2 et 3.
- Saint-Pol (de), 304.
- Saint-Seine, 66 n. 1.
- Saintot, 264 n. 2.
- Salel (Hugues), 31.
- Sanguin (Denis S. de Saint-Pavin), 164.
- Sarrazin, 390.
- Sansovino, 419, 461.
- Savoie (Charles-Emmanuel, duc de), 193.
- Savoie (cardinal de), 239 et n. 4.
- Schirmacher (Kaethe), 163 n. 1.
- Schomberg (maréchal de Sch., duc d'Halluin), 297, 309.
- Scudéry (M^{re} de), 323, 450, 303.
- Seel (baron de), 177.
- Séguier (le chancelier), 212, 318, 320, 339-342, 345-348, 359-361, 445, 453.
- Segrais, 331-332, 390.
- Sénèque, 284, 316, 318 et n. 3, 364, 419, 435 n.
- Serbelloni, 429.
- Sigogne, 52, 80 n. 1.
- Silhon, 211-212, 230 et n. 2, 232, 261 et n. 4, 265 n. 1, 278 n. 2, 320, 330 n. 3, 349, 361.
- Sillery (Brûlart de), 175 n. 3.
- Sirmond (J. de), 25, 264-265 et n. 1.
- Sirmond (le P. Jacques), 264.
- Soissons (comte de), 194 et n. 2, 309, 394 n. 7.
- Sol (Françoise de), 292 n. 2.
- Sol-Ginel, 343 n. 2.
- Soleinne (de), 100 n. 1.
- Somaize ou Saumaise, 198, 351-352, 354, 434-435 et n. 4.
- Soubise, 182.
- Sourdis (Fr. de). Cardinal archevêque de Bordeaux, 297 n. 1.
- Sourdis (Ch. de), 297 et n. 1.
- Souriau (Maurice), 130 n. 1.
- Stace, 353, 419, 435 n. 450.
- Stigliani, 265.
- Strada (le P.), 321.
- Sully-Prudhomme, 448.
- Suze (M^{re} de), 353.
- Tacite, 260.
- Tallemant (Gédéon), 314.
- Tallemant des Réaux, 82, 84, 150 n. 1, 155 n. 1, 157 n. 1, 158, 179, 181, 188, 205 n. 5, 224 n. 3, 281, 313, 344.
- Tallemant (Angélique), 314 n. 1.
- Tamizey de Larroque, 27 n. 2, 119 n. 2, 162 n., 198 et n. 2 et 4, 200 n. 2, 223 n. 3 et 4, 224 n. 2, 225 n. 2, 234, 238 n. 5, 261 n. 4, 334 n. 4, 350 n. 2.
- Taraillon (Henry de), 304.
- Tasso (Torq.) 51, 265, 267, 371, 376, 378, 390 n. 1, 396 n. 5, 397, 419, 450.
- Tausianus Bastidaeus Lautrecius, 120, 338 et n. 2.
- Textoris, 187, 188 n. 1.
- Tebaldeo, 396.
- Tenant de Latour, 79 n. 2.
- Testi (Fulvio), 236 n. 1, 250, 255, 265, 353, 419, 429 n. 2, 442-446, 451-454, 504.
- Théophile, 124, 126, 147 et n. 4 et 5, 163 et n. 1, 164, 167 et n. 1, 169 et n. 1 et 2, 170-172 174 et n. 1, 205 n. 5.

- Tourrilhes (J.), 188 n. 1.
 Touvant (Charles de Piard, sieur d'In-
 frainville et de), 47 et n. 1, 66 et n. 1,
 72 et n. 2, 134, 135.
 Tricotel (Ed.), 87 n. 2, 100.
- Ulpian, 18.
 Urbain VIII. Pape, 226, 237, 234-238,
 263-270, 272-273, 275.
 Urfé (les d'), 49.
 Urfé (Honoré d'), 29, 43, 47-51, 77 n. 3,
 127, 371, 374-376, 378, 381-388, 430.
 Urfé (Antoine d'), 50.
 Urfé (Anne d'), 48 et n. 2, 49-50, 57 n. 4.
- Vaillac (comte de) 296 et n. 2, 297 n. 2.
 Vallavez (Peiresc de). Frère de Claude
 Fabri de Peiresc, 161 n. 6.
 Valois (Charles de), 33-36, 50, 64.
 Valois (les), 283.
 Vanini (Lucilio), 22, 85, 167.
 Vardes (marquis de), v. Bec (René du).
 Vauquelin de la Fresnaye, 30, 419 et
 n. 1, 443, 460-462, 471 n. 5.
- Ventadour (duc de), 103, 183, 309.
 Verdun (Nic. de), 16, 94.
 Vermont, 54.
 Veyrières (de), 66 n. 1.
 Vianey, 44 n. 3, 398, 463 n. 3.
 Vidaillet, 146 n. 2 et 4.
 Vieux-Pont (de), 232 et n. 2.
 Vignié (J.-C.). Abbé, 2 n. 5, 3 n., 140
 n. 1, 290 n. 1, 291 et n. 4, 292 n. 1 et
 2, 342 n. 2.
 Villain (Claude), 387.
 Villars, 41.
 Villifranchi, 266.
 Virgile, 380, 381 n. 3, 389 n. 2, 433.
 Vivonne (Catherine de), 157.
 Voiture (Vincent), 207, 263, 264 n. 2,
 336, 360 n. 4, 432 et n. 3.
 Voltaire, 158, 193, 367-368, 393, 470.
 Voyon (de), 47 n. 1.
- Werth (Jean de), 296, 298, 429.
- Yvrande, 138.
 Yveteaux (des), 59-60, 69, 138, 388-389.

ERRATA

P. 2, n. 1, ligne 11, au lieu de : *16 juin 1910*, lire : *16 juin 1610*.

P. 7, n. 1, ligne 3, et à quelques endroits, au lieu de : *Labouisse-Rochefort*, lire : *Labouisse-Rochefort*.

P. 21, ligne 14, ouvrir les guillemets avant les mots : *un vray tau...* et les fermer ligne 15 après les mots : *à la façon des Hebreux*.

P. 46, ligne 5, remplacer le numéro 3 de l'appel par le numéro 1, et ligne 12, le numéro 4 de l'appel par le numéro 2.

P. 51, ligne 3, l'appel 1, après le mot *Céladon* est omis par inadvertance.

P. 116, ligne 9, au lieu de : *un souple ample et élevé*, lire : *un souffle ample et élevé*.

P. 120, ligne 37, remplacer le numéro 1 de l'appel par le numéro 3 et le numéro 1 de la troisième note par le numéro 3.

P. 160, ligne 29, au lieu de : *Comme de tous temps*, lire : *Comme de tout temps*.

P. 182, note 1, ligne 3, après *Arch. du Lot*, ajouter : *F. 110*.

P. 241, note 6, au lieu de : *Essais, t. I, p. 51*, lire : *Essais, liv. I, chap. 51*.

P. 256, ligne 3, au lieu de : *Mais le pape prit garde*, lire : *Mais le pape n'y prit garde*.

P. 259, ligne 8, au lieu de : *sacre rappresentazione*, lire : *sacre rappresentazioni*.

P. 301, ligne 6, au lieu de : *malgré ses déboires*, lire : *malgré ses deboires*.

P. 305, ligne 4, au lieu de : *solemnite*, lire : *solemnité*.

P. 305, suite de la note de la p. précéd., ligne 2, remplacer le *et* par une virgule.

P. 312, note 2, ligne 3, au lieu de : *passe-temps de nobles de province*, lire : *passe-temps des nobles de province*.

P. 333, note 4, ligne 7, au lieu de : *poëticaae*, lire : *poëticae*.

P. 334, note 4, ligne 1, au lieu de : *pendant l'été 1644*, lire : *pendant l'été de 1644*.

P. 341, note 3, ligne 1, au lieu de : *Consei : d'Etat*, lire : *Conseil d'Etat*.

P. 358, note 2, ligne 2, au lieu de : *de rebus a Christogestis* lire : *de rebus a Christo gestis*.

P. 495, ligne 1, au lieu de : *Notre auteur a une tendance de faire coïncider*, lire : *Notre auteur a une tendance à faire coïncider*.

VU : le 17 Mai 1909,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

L'HOMME ET LE POÈTE

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE DE FRANÇOIS MAINARD. — ENFANCE ET JEUNESSE DU POÈTE.

- I. — Les Mainard de Quercy et ceux de Saint-Céré. De la prétendue noblesse des aïeux de Fr. Mainard. Preuves que notre personnage n'était pas noble. Son anoblissement en 1644. — Jean Mainard, son grand-père. — Biographie de Géraud de Mainard, son père. Ses *Notables questions du Parlement de Toulouse*. Jugement sur cet ouvrage. De quelques traits d'esprit et de caractère hérités par Fr. Mainard de son père. — Mort de Géraud, père, et de Jean Mainard, frère aîné du poète. 1
- II. — Discussion sur le lieu et l'année de naissance de Fr. Mainard : Toulouse, 1582 ou 1583. — Fr. Mainard, docteur et avocat. — son goût précoce pour la poésie ; ses espérances et ses vœux.. 24

CHAPITRE II

MAINARD A LA COUR (1605-1610)

- I. — Mainard, secrétaire de Marguerite de Valois..... 33
- A. Collaboration du poète et de la reine Margot. Cercle des gens de lettres de l'hôtel de Sens. Mainard disciple de Desportes et de Bertaut.

	B. Composition du <i>Philandre</i>, poème pastoral. Modèles de Mainard : <i>Les changements de la bergère Iris</i> de Lingendes et le <i>Sireine</i> d'Urfé. Erreurs bibliographiques au sujet de l'impression de ce dernier ouvrage. Traits caractéristiques du <i>Philandre</i>. C. Stances que Mainard composa à l'occasion de l'assassinat de Saint-Julien, amant de la reine Marguerite. Le poète quitte sa protectrice. Camaraderie avec Laugier de Porchères.	
II. —	Mainard élève de Malherbe.....	59
	A. Malherbe à l'hôtel de Sens. Sa rupture avec Desportes. Mainard passe dans le parti du réformateur. B. Les premiers disciples de Malherbe. Son enseignement. Profit que Mainard en tire : premières versions des <i>Regrets</i> comparées avec celles du <i>Parnasse</i> de 1607. Malherbe condamne le <i>Philandre</i> de son écolier. Une conséquence fâcheuse des relations du poète avec son nouveau maître : Malherbe l'encourage à faire des Priapées. C. Régnier attaque la nouvelle école. Brouille et duel de Mainard avec son ancien ami.	
III. —	Les protecteurs qu'il se fait à la cour de Henri IV, Bassompierre, le comte de Carmain, etc. Mainard « caressé » par Henri IV. Pièces en l'honneur du roi et sur sa mort.....	83

CHAPITRE III

FR. MAINARD PRÉSIDENT AU PRÉSIDIAL D'AURILLAC. —
UN HOMONYME : LE POÈTE NÎMOIS FR. MÉNARD

I. —	Mariage de Fr. Mainard. Acquisition de l'office de président au présidial d'Aurillae. Sa réception. Les attributions du président Mainard.....	89
II. —	Une confusion rendue désormais impossible. Fr. Mainard, reçu président à Aurillae en août 1612, n'est pas le même personnage que Fr. Ménard, avocat au Parlement de Toulouse, au Présidial de Nîmes et à la Chambre mi-partie de Castres, auteur d'un volume de vers, paru en 1613 à Paris. Les arguments apportés par MM. Durand-Lapie et Lachèvre pour établir cette distinction ne sont pas valables.....	98
III. —	Historique de la question des deux Mainard. Notes sur la vie et les œuvres du nîmois Fr. Ménard (1589-1631)..... <i>Appendice.</i> — Réfutation des arguments apportés par MM. Durand-Lapie et Lachèvre pour établir la distinction des deux poètes homonymes : Fr. Mainard et Fr. Ménard.....	119

CHAPITRE IV

MAINARD PRÉSIDENT AU PRÉSIDIAL D'AURILLAC (1612-1628)

SA VIE EN PROVINCE. — SES VOYAGES A PARIS. —

LA COUR AUX GRANDS.

I. —	138
A. Installation de Mainard à Aurillac et à Saint-Céré. — La première partie d'un roman d'amour : La belle Cloris. — Amours raffinées et amours rustiques.	
B. Les voisins du poète. — Parties de plaisir à Castelnau, chez le comte de Clermont. — Un « manifeste » de Mainard contre les hobereaux du pays. — Ennui de vivre en province.	
II. — Voyages de Mainard à Paris.....	153
A. Mainard et Malherbe. — Caractéristique du talent du poète à cette époque. — Epigrammes qu'il lit dans le cercle de Malherbe : sur la comtesse de Moret, sur la vicomtesse d'Auchy, sur Mademoiselle de Gournay. — Discussions sur des questions de métrique : Malherbe estime Mainard l'homme de France qui sait le mieux faire des vers.	
B. Mainard dans la société des « confrères de la bouteille », des « goinfres » et des libertins. — Un joyeux trio : Mainard, Flotte et Guillaume Colletet. — Epigrammes contre Saint-Amand et Maillet. — Priapées dans <i>Cabinet satirique</i> et le <i>Parnasse satirique</i> Pièces manuscrites d'une piété équivoque. — Mainard contre Théophile et le P. Garasse.	
III. — Pièces composées pour la Cour en 1612 et en 1615. — Ballets pour le prince de Condé. — La politique des ultramontains : poésies de Mainard contre les huguenots. — Ballet offert, en mars 1628, à Toulouse, en l'honneur de Condé.....	175
IV. — Mainard cède à II, Darches sa charge de président à Aurillac. — Mainard, président honoraire. — Les espoirs qu'il fondait sur Montmorency et sur Bassompierres ont déçus par suite de la condamnation du premier à la peine capitale et de l'embastillement du second.....	185

CHAPITRE V

LA FIN D'UNE LÉGENDE — MAINARD ET RICHELIEU

I. — Mainard et ses éloges à Richelieu. Mainard à Paris en février 1632 : ballet pour le comte de Soissons. Ses odes au Cardinal (1633). — Un écrivain antipathique à Richelieu : J.-L. Guez	
--	--

- de Balzac et ses relations amicales avec notre poète. — Un effet de la faveur de Richelieu : Mainard de l'Académie française (1634). Réfutation de l'opinion de M. Faguet, sur l'admission tardive de notre auteur dans la Compagnie. — Pièces pour les « étrennes » de 1635 de Richelieu. Histoire véritable du *Rien* du Cardinal 193
- II. — Rapports de Mainard avec François et Charles de Noailles. — Le comte de Noailles, ambassadeur près du Saint-Siège : Chapelain, La Mothe le Vayer et Silbon refusent de lui servir de secrétaire. — Hésitations de Mainard avant d'accepter cette place. — Malheurs de famille et embarras pécuniaires 222

CHAPITRE VI

SÉJOUR DE MAINARD A ROME (1635-1636)

- I. — Un précédent voyage en Italie. — Mainard et Fr. de Noailles. — La société française de Rome : le cardinal de Lyon. — Ennuis et divertissements. — Parties dans les vignes de Rome : le maréchal de Tóiras ; l'évêque du Mans et Scarron. 233
- II. — La Rome antique. — Mainard peu touché par les beautés artistiques de Rome et insensible à la poésie des ruines. — Pièces qu'on croirait inspirées par son séjour à Rome et qui sont d'inspiration livresque. — Une nuit au Colisée : sonnet-épigramme contre Richelieu 246
- III. — La Rome pontificale 254
- A. Bon accueil d'Urbain VIII. Ode de Mainard au pape. Poésies dont il donne lecture au pontife. — Relations qu'il se crée dans l'entourage du pape : les cardinaux Antoine et François Barberini ; Guy Bentivoglio. — Causeries sur les écrivains français : Balzac, Voiture, Sirmond, Chapelain. — La *Bulgaréide* de Braciolini.
- B. Mainard et la politique du Vatican hostile à la France. Epigramme à Urbain VIII. — Dévotion de Mainard, malgré ses plaisanteries sur la Cour pontificale.
- IV. — Arrivée du maréchal d'Estrées, nouvel ambassadeur à Rome. 271
- Motifs secrets du rappel anticipé de Noailles. — Rupture de Gênes : Noailles accuse Mainard de l'avoir desservi à la Cour.

CHAPITRE VII

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

- I. — Conséquences de sa rupture avec Noailles, Mainard ne peut se rendre à la Cour. L'évêque de Saint-Flour croit se reconnaître dans le portrait satirique du *Théologien*. — La pauvreté de

Mainard et ses plaintes en vers et en prose contre l'avarice et l'ingratitude de son siècle.....	278
II. — Un revirement de sentiments : les guerriers exaltés aux dépens des poètes. <i>L'Ode à Flotte</i> . La plaquette de <i>Pièces nouvelles</i> , Toulouse, 1638, et les amis de Toulouse du poète. — Les présidents J. de Bertier et Ph. de Caminade et leur rôle dans le Collège des Jeux Floraux. Prix extraordinaire décerné par cette institution au poète (mai 1638). Mainard élu maître en la Gaie science (mai 1639). Epigramme sur la « Minerve d'argent promise et non donnée ». — Préparation de l'édition définitive de ses œuvres.....	296
III — Vie de Mainard à Saint-Céré.....	308
A. Ennuis et chagrins. Panique dans le Quercy par suite de la révolte du duc de Bouillon. — Divertissements chez ses voisins, les comtes de Clermont et de Crussol.	
B. Maladie de Mainard. La piété chrétienne et la sagesse stoïque. <i>L'Ode à Alcipe</i> . Inscription misanthropique de son cabinet de travail. — Ayant recouvré la santé, Mainard médite à nouveau de tenter la fortune à la Cour, avec son volume de vers.	
IV. — Mainard chez Balzac.....	320
A. Leur amitié. Les <i>Epîtres latines</i> et les <i>Relations à Ménandre</i> de Balzac.	
B. Balzac reçoit les confidences amoureuses du poète. — Mainard et Cloris. <i>L'ode La belle Vieille</i> . Intervention inutile de l'épistolier auprès de Cloris.	
C. Autres entretiens des deux amis. Ecrits flatteurs de Balzac à Mazarin et à la Régente. — Sentiments d'hostilité des deux auteurs à l'égard de Richelieu : lettres et vers injurieux à sa mémoire. — Les <i>Œuvres diverses</i> de Balzac et le quatrain dithyrambique de notre poète. La réputation de Balzac dans le Midi grandit grâce aux bons offices de Mainard. — Hôtes de Balzac en juillet 1644. Un épicurien : La Thibaudière. — Description de la campagne de Balzac.	

CHAPITRE VIII

UN DERNIER VOYAGE A LA COUR. — MORT DE MAINARD

I. — Mainard nommé par Séguier conseiller d'Etat. Préparatifs de départ pour Paris.....	338
II. — Mainard et ses amis de Paris : Flotte et G. Colletet. — Mainard à l'hôtel Séguier. L'Académie y est installée. Connaissance que Mainard y fait de ses collègues : leurs critiques ; réponse du poète. — Mainard chez les précieuses. La « ruelle »	

de M ^{me} de Choisy. Le poète et « l'impertinent caquet » des précieux	344
III. — Publication des <i>Œuvres</i> de Mainard. Composition du volume. Le portrait du poète. Les pièces liminaires. Dédicaces à Séguier et à Mazarin. Mainard ne réussit pas à gagner la faveur de ces ministres. Mainard de retour à Saint-Céré. Sa mort. Portrait moral du poète.....	355

LIVRE DEUXIÈME

L'ŒUVRE DE MAINARD

CHAPITRE PREMIER

L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD AVANT LES LEÇONS DE MALHERBE *LE PHILANDRE*

Les deux périodes de l'activité poétique de Mainard. Le *Philandre*.

- I. — L'INTRIGUE. Ses rapports avec celle du *Sireïne* d'Urfé et celle des *Changements de la bergère Iris* de Lingendes. Emprunts faits à l'*Amince* du Tasse et au *Dédain amoureux* de Braciolini. Le romanesque.

LES CARACTÈRES. Faiblesse de l'étude psychologique. *Philandre*, type conventionnel du « berger fidèle ». Florize — la bergère inconstante. Sa pudeur et celle de la Sylvie du Tasse.

LES THÈMES. L'Amour — la Nature.

LES IMAGES. De quelques sources de Mainard. Les Latins : Virgile, Horace. — Poètes et imitateurs de la *Pléiade* : Ronsard, Passerat, Bertaut.

LA LANGUE ET LA VERSIFICATION. Comparaison avec la langue et la versification des modèles du *Philandre*. Réfutation de l'opinion de M. Martinon qui, se basant sur la versification défectueuse du *Philandre*, veut ôter à Fr. Mainard la paternité de cet ouvrage.....

374

- II. — Raisons pour lesquelles Mainard imprima en 1619 son poème composé douze ans auparavant. — Quelques piécettes de Mainard qui se rattachent au *Philandre*

386

CHAPITRE II

DE L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD, DISCIPLE DE MALHERBE
SON ORIGINALITÉ

PREMIÈRE PARTIE

EVOLUTION DE SON TALENT. — PHASES DE SON IMITATION. — LA PRÉCIOSITÉ ET LE BURLESQUE
CARACTÈRE DU TALENT DE MAINARD

- I. — Chronologie des poésies de Mainard..... 393
- A. Odes érotiques dans le goût de Desportes et de Bertaut (1607-1626). — Influence exercée par ces écrivains sur l'œuvre de Mainard. — Admiration tardive professée pour Bertaut par les disciples de Malherbe.
- B. Odes politiques et laudatives (1609-1635). Examen de ses odes sur les succès du règne d'Henri IV et sur la mort de ce roi. Mainard copiste de Malherbe. — Sa conception de l'ode. — Sa faiblesse dans le haut lyrisme. — Sa mythologie : ses mérites par rapport à Malherbe ; ses préjugés à l'égard des allusions aux croyances chrétiennes dans la poésie. — Passages de ses odes qui respirent une émotion sincère.
- C. Poésies où se manifeste l'originalité de Mainard : les épigrammes (1615-1642) ; les portraits satiriques (1626-1639) ; les épîtres et les élégies (à partir de 1626) ; les odes morales et les sonnets (vers 1640). Variété d'inspiration dans les sonnets de Mainard.
- II. — De l'invention dans la poésie de Mainard..... 416
- A. Du peu d'idées de Mainard. Ses redites. Exemples.
- B. Multiplicité et diversité de ses sources. Son imitation : a) Le copiste et le traducteur ; b) L'adaptation des textes ; c) Mainard émule de ses modèles ; d) Liberté de l'imitation ; e) Il emprunte seulement le tour ou le mouvement d'un vers ou d'une pièce. — L'imitation devenue méconnaissable à la suite des remaniements que Mainard fait subir à ses vers. Supériorité sur ses modèles. — f) Transformation des emprunts : l'émotion du poète leur donne une valeur différente de celle qu'ils avaient dans l'original. — Jugement sur l'imitation de Mainard.
- III. — La préciosité et le burlesque..... 449
- A. Sources de la préciosité de Mainard. Les premiers éducateurs littéraires du poète. — Les décadents latins. Martial. — Influence de F. Testi. — Traits de style et de

langage qui, chez Mainard, dénotent de la préciosité : périphrases et métaphores précieuses — l'adjectif neutre substantivé — juxtaposition d'adjectifs à sens contraire.

B. Le burlesque. Exemples. — Plaisanteries empruntées aux écrivains latins post-classiques. Martial et Juvénal. Influence des poètes berniques : l'Arétin, Sansovino, Dolce. — Mainard et Scarron. — Particularités du style et de la langue de Mainard propres aux poètes burlesques : expressions populaires et mêmes triviales — locutions pittoresques — termes concrets à la place des termes généraux

- IV. — L'originalité de Mainard. Elle se manifeste dans ses élégies, ses odes morales, ses épîtres, ses chansons bachiques. — Appréciation de ses épigrammes et de ses portraits satiriques ; leurs défauts : prolixité et manque de cohésion. 467

CHAPITRE III

L'ACTIVITÉ POÉTIQUE DE MAINARD, DISCIPLE DE MALHERBE SON ORIGINALITÉ

DEUXIÈME PARTIE

LE STYLE, LA SYNTAXE, LA VERSIFICATION

- I. — La conception que Mainard se fait de l'art littéraire est identique à celle que s'en fait Malherbe. Procédés d'exécution recommandés par Malherbe : détermination des noms exprimant des divisions du temps à l'aide de numéraux cardinaux. — La rhétorique de Mainard et celle de son maître : la correction ; l'antithèse ; la répétition. — La pureté et la clarté. Le travail du style chez Mainard : fautes qui subsistent dans ses vers, en dépit de la peine qu'il s'est donnée de les corriger. 476
- II. — Qualités distinctives du style de Mainard : La netteté et le naturel. *La netteté* : Comment Mainard y arrive ; (a) proscription des chevilles ; b) bannissement des adjectifs qualificatifs. *Le naturel* : a) Construction régulière, rejet des inversions ; b) la proposition principale n'ayant pas ou n'ayant qu'une seule subordonnée, expression ordinaire de ses pensées ; c) indépendance syntaxique du vers ; proscription de l'enjambement. ... 490
- III. — Observations sur la versification de Mainard dans ses rapports avec ses procédés de style et la construction de ses phrases. — Manière dont ses vers sont détachés. — Ce qu'un pareil procédé ajoute à la netteté ordinaire du style de Mainard. — La coupe du vers. — La strophe. Coupe du sixain et du dixain. — Admiration de Malherbe pour l'habileté rythmique de Mainard. — Parenté du génie du maître et du disciple. ... 496

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE :

Œuvres de Géraud de Mainard.....	510
Œuvres de François de Mainard.....	514
Autres pièces autographes de Mainard.....	529
Manuscrits du xvii ^e siècle qui renferment des vers de Mainard.....	529
NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES	533
INDEX ALPHABÉTIQUE	555
ERRATA.....	565

NIORT. — IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT

NIORT. — IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT
